

où, deux mois après, il succombait à un nouvel accès de fièvre bilieuse. Les prières qu'auront faites, pour le repos de son âme, les nombreux missionnaires et les enfants plus nombreux encore auxquels il avait procuré un abri confortable, lui auront bien vite, nous n'en doutons pas, ouvert les portes du ciel.

Les constructions faites, en 1893, à la Mission de Sette-Cama sont :

1° La maison des enfants. Construite sur piliers en fonte, longue de 20 mètres sur 6 de largeur, elle a 5 mètres de hauteur jusqu'aux sablières, ce qui nous a permis d'établir sur toute sa longueur un beau dortoir où les enfants n'ont pas à craindre la fraîcheur de la saison sèche. Une petite vérandah donne accès à trois belles salles. C'est certainement la maison des enfants la mieux conditionnée de tout le vicariat.

2° Nos cases flotes qui servaient de cuisine, magasins, infirmerie pour les enfants, tombant en ruines, dévorées par les fourmis blanches, on a construit un beau bâtiment de 18 mètres de long sur 5 de largeur, tout en planches du pays. Il est également sur colonnettes en fer et comprend une infirmerie-pharmacie, deux magasins et une cuisine à claire-voie.

Le bon F. Anaclet a construit dans cette cuisine un fourneau en maçonnerie, où sont fixées trois grandes marmites, lequel produit sur les visiteurs une impression profonde.

Le bâtiment est embelli par une vérandah, large de 3 mètres, fermée jusqu'à une certaine hauteur par des feuilles de zinc; c'est le réfectoire des enfants; c'est là aussi qu'ils viennent s'amuser ou travailler, lorsque la pluie ne leur permet pas de rester dehors.

3° Le bâtiment comprenant le parloir et le magasin d'achat avait le grand inconvénient, par sa situation même, d'introduire les étrangers à l'intérieur de la communauté. Nous avons dû en construire un autre mieux situé et qui nous débarrasse des visiteurs peu discrets.

L'ancien parloir est devenu la cuisine des Pères, et cette dernière abrite un nombre déjà bien respectable de poules et de canards.

4° Nos cabris, laissés à l'état libre, couraient un peu partout, brisant le manioc. Cette gent, portée à mal faire, semblait choisir de préférence nos plantes, nos arbustes les plus précieux.

Il était grand temps de mettre un frein à leurs caprices. On leur construisit une belle maison dans la vallée sur la route du jardin. La moitié du bâtiment sert de porcherie, et l'autre est habitée par des moutons et des chèvres dont le nombre a été bien diminué par une épizootie qui a sévi dans tout le pays. Un enclos entourant un espace de six ares leur permet de prendre leurs ébats.

Enfin, notre petite chapelle n'avait ni table de communion ni tribune; le F. Vivien avait promis qu'il ne quitterait pas Sette-Cama avant d'avoir fait ce travail pour le bon Dieu. « J'ai fait des travaux pour tout le monde ici, disait-il : Pères, enfants, noirs, poules, cochons, cabris. M'en aller sans faire quelque chose pour la chapelle, ça, jamais! Vous avez besoin d'une table de communion. La tribune n'est pas encore nécessaire, mais ça ne tardera pas. Pour sûr, je ne viendrai pas de Loango exprès pour vous la monter. Et puis, c'est quelque chose de phénoménal, *j'ai du bois de trop!* ce qui ne m'est jamais arrivé *nulle part!* Ce dernier travail sera mon travail d'adieux à Sette-Cama. » Et le dimanche 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, le cher Frère étrennait la table de communion. Il étrennait aussi la tribune en chantant de sa voix puissante le cantique qu'il aimait tant à répéter : « Je suis l'enfant de Marie. »

Avec toutes ces constructions, nous espérons bien n'avoir plus besoin de charpentiers pendant longtemps. Il reste à construire un hôpital; une grande case en bambous est bien suffisante pour le moment.

Nous pouvons recevoir à l'école de 130 à 150 enfants. C'est bien le chiffre maximum que nous osions espérer atteindre. Car, il n'y a pas à se faire illusion : les villages sont assez nombreux, il est vrai, mais les enfants y sont rares. Ces peuples semblent se suicider eux-mêmes. Il est vrai que les Pahouins s'approchent; ils ont déjà construit deux villages tout près de l'embouchure de notre rivière. Nous n'avons pu encore les visiter, mais un de leurs chefs est venu nous voir de lui-même et nous a confié un enfant. Il est probable que dans quelques années ils peupleront toute la rivière. Ce sera peut-être un bien.

8. — Jusqu'à présent nous n'avons guère pu nous occuper du ministère extérieur, nos installations premières ayant absorbé tous nos moments. Du reste, l'insuffisance du personnel nous a

mis, l'année dernière et cette année, dans l'impossibilité de nous absenter. L'OEuvre des enfants exige absolument deux religieux européens : un Père pour la direction de l'OEuvre et l'école, un Frère pour surveiller les travaux manuels et le matériel.

— Auprès des Européens, c'est ici comme ailleurs, hélas ! le ministère est malheureusement trop facile. Ils témoignent de l'intérêt à notre OEuvre, nous félicitent et c'est tout. Notre ancien administrateur, M. Forêt, a beaucoup travaillé auprès des Noirs pour qu'ils nous confient leurs enfants, et c'est à lui que nous devons en grande partie le nombre actuel de nos élèves. Nos décès de l'année dernière nous ont empêché de dépasser la centaine.

Au poste de Sette-Cama, nous avons trouvé quelques anciens enfants de la Mission de Libreville, canotiers de la douane, miliciens, etc. Leur service ne leur permet pas de venir bien souvent à la Mission. Ils sont exacts à nous demander médailles, croix ou chapelets quand ils n'en ont plus. Ils se ressentent, hélas ! du contact des Européens. Ne pouvant les visiter fréquemment, nous venons de charger l'interprète du poste, Basile Kunga, de leur faire chaque jour une bonne demi-heure de catéchisme en pongoué. Monsieur le brigadier des douanes, chef de poste intérimaire, pour s'assurer qu'on ne manque pas à cet exercice, y assiste lui-même : chrétiens, païens, païennes sont présents chaque jour régulièrement à ce nouveau cours.

En 1892, le P. Supérieur a pu parcourir les différentes lagunes de la rivière Ndogo. Tous les villages ont été visités, mais, comme c'était à la saison sèche, il a eu le regret de ne pas rencontrer beaucoup de monde. Chaque fois, cependant, il a amené quelques enfants à la Mission.

L'année dernière, le P. Supérieur se proposait également d'accompagner M. l'administrateur chez les Eshiras et les Evaramas ; malheureusement, ce voyage fut retardé et entrepris seulement au commencement de décembre. Laisser tout seul le P. Démaison, qui venait de nous arriver mal remis de sa fièvre bilieuse, était impossible. M. l'administrateur mit deux mois à effectuer son voyage ; il nous arrivait à la fin de janvier, nous amenant 15 jeunes Evaramas et une fille déjà assez grande. « Et j'ai dû refuser des garçons », ajoutait-il.

Ce monsieur a trouvé là-haut un pays magnifique, fertile, des

villages nombreux, grands, où les enfants fourmillent. Ces peuples, où le commerce n'a pas encore pénétré, sont bons, doux, affables, pas du tout sauvages. En les quittant, il a été obligé de leur promettre que bientôt on établirait une école chez eux.

Daigne le Cœur sacré de Jésus nous procurer des ressources et nous envoyer des missionnaires remplis du zèle apostolique, pour aller établir le règne de Dieu au milieu de ces peuplades qui nous désirent et nous appellent!

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE LINZOLO

FÉVRIER 1892. — 15 JANVIER 1895

1. La guerre. Demande de quatre fusils à l'administrateur de Brazzaville. Sa réponse. — 2. Passage du duc d'Uzès. — 3. Personnel. Maladies. — 4. Visites. — 5. Travaux. — 6. Ministère.

1. — Lors de notre précédent Bulletin (juillet 1892), un grand émoi régnait parmi nos chrétiens : la guerre venait d'éclater entre le poste français de Brazzaville et une fraction des Balalis. Ceux-ci arrêtaient les caravanes, tiraient sur les porteurs et les allégeaient de leurs charges. Mgr Angouard en sait quelque chose. Les laptots sénégalais et gabonais brûlaient leurs cartouches par milliers, laissaient blesser l'Européen qui était à leur tête et ne faisaient de mal qu'aux arbres et aux cases abandonnées.

Bien que nous ne fussions pour rien dans le différend, certains chefs impuissants à frapper le poste parlaient d'attaquer la Mission. Pure forfanterie, car ils n'auraient pu qu'incendier les deux villages de Saint-Isidore et de Saint-Paul et ravager leurs plantations. Cependant, le soir venu, nos jeunes gens trouvèrent prudent de laisser leurs cases pour la brousse, pendant que femmes et enfants déménageaient leur pauvre mobilier et cherchaient chez nous un refuge plus assuré.

Le lendemain, pour leur rendre courage, le P. Supérieur fit prier l'administrateur de Brazzaville de vouloir bien lui prêter *quatre fusils* pour repousser l'attaque possible. La route entre Brazzaville et Linzolo se fait en six heures. Voici, en substance, la réponse qui lui parvint trois semaines plus tard :

« Vous ne serez pas attaqués immédiatement ; mais si des événements graves venaient à se produire à la Mission, veuillez me prévenir pour que je prenne des mesures. » Mieux valait dire laissez-vous tuer, nous irons vous défendre ensuite.

2. — Il était dit que cette année devait revêtir un caractère guerrier. En effet, quelques jours après, M. le duc d'Uzès arrivait avec ses compagnons d'exploration et une cinquantaine d'Algériens armés ; c'était plus de troupes que les Balalis n'en avaient jamais vu. Tous étaient jeunes, enthousiastes et avides de conquêtes scientifiques. Pendant deux ou trois ans, ils devaient explorer, travailler, étudier, collectionner. Chacun sait comment la maladie et la mort sont venues déjouer leurs projets. En nous quittant, ils partaient pleins de confiance et ne savaient comment nous remercier de l'hospitalité que nous leur avions accordée aussi large que le permettaient nos moyens.

3. — Il est inutile de dire que l'épreuve nous a visités autant, sinon plus, que les années précédentes. Sur les quatre membres qui composent la communauté, trois ont été atteints de fièvre bilieuse hématurique : le P. Le Meillour, les FF. Euphrase et Mamert. Tous trois ont tenu à montrer que cette maladie n'était pas mortelle ; deux ont tout à fait recouvré leurs forces ; seul, le F. Euphrase, épuisé par une rechute et par un séjour déjà long au Congo, a dû retourner en France. Il a eu l'honneur de partir en compagnie de Mgr Augouard, qui, lui aussi, regagnait la côte.

En nous voyant tous atteints d'hématurie, les Blancs étaient surpris. « Linzolo n'est-il pas le *sanatorium*, la maison de campagne de Brazzaville ? A l'avenir, les convalescents n'oseront plus y venir. »

4. — Malgré cela, les visites ne nous ont pas manqué ; jamais Linzolo n'en avait tant reçu ; souvent notre maison avait un grand air de caravansérail : Français, Belges, Hollandais, Suédois, etc., suivant la route de Manyanga, se succédaient presque sans interruption, heureux de goûter sous notre toit quelques heures ou quelques jours de repos.

Depuis novembre, ces visites ont cessé à la suite de divisions entre les tribus dont la route traverse le territoire. Les caravanes, devant l'impuissance du gouvernement à les protéger, ont cessé les transports, au grand détriment des commerçants.

Notre Mission a retrouvé sa tranquillité première et la gardera aussi longtemps que les Noirs seront sur le qui-vive.

5. — Cette tranquillité serait parfaite sans les travaux de construction. Mais nos vieux bâtiments croulant l'un après l'autre, nous imposent un labeur incessant et contrarient nos occupations apostoliques, scolaires et agricoles. Cet état de choses n'est pas près de prendre fin, car nous ne pouvons avoir un nombre d'ouvriers convenable. Dans ce pays, les indigènes sont en grève continuelle. Nos enfants sont nos plus précieux et presque nos uniques auxiliaires.

6. — Dans ces conditions, notre ministère extérieur, en tout temps fort restreint, ne pouvait se développer. Une dizaine de baptêmes *in extremis*, voilà tout ce que nous avons pu glaner en nos deux ans. A la Mission, une quarantaine de personnes de tout âge ont été régénérées dans les eaux du baptême. Dans ce nombre, il y a quelques bébés nés dans nos villages. Nous demandons souvent à Dieu de développer l'œuvre des villages; nous lui demandons surtout de donner à nos néophytes l'esprit de foi. Ils ont la foi, mais quand auront-ils l'esprit de foi qui se traduit en pratiques et en sentiments chrétiens? Quand le manifesteront-ils? Il faut avouer que c'est chose difficile pour des gens qui ont vécu longtemps dans le paganisme, et qui, maintenant encore, sont en rapports journaliers avec les païens, dont la langue même manque souvent d'expressions pour désigner une vertu ou un sentiment honnête? Nous sentons notre impuissance pour opérer cette conversion de nos chrétiens : Dieu seul peut guérir leur esprit et leur cœur.

NÉCROLOGIE

Décès. — Le P. Jean-Pierre SUBLET, profès des vœux perpétuels, est décédé à Sette-Cama (Congo français) le 4 déc. 1894 à l'âge de 38 ans, après 20 ans de vie de communauté.

Le F. Emmanuel BOUNIOL, profès des vœux perpétuels, est décédé à Saint-Michel de Langonnet, le 16 janvier 1895, à l'âge de 52 ans, après 31 ans de vie de communauté.

• Au dernier moment, nous apprenons la mort du regretté

P. Joseph LAVANDIER, profès des vœux perpétuels, décédé à Joal (Sénégal), le 20 janvier, à l'âge de 29 ans, après 9 ans de vie de communauté.

LE F. CLAUDE

(Suite) (1).

A cette époque, Joal dépendait du roi du Sine; les missionnaires avaient tout intérêt à gagner les bonnes grâces de ce redoutable tyranneau. Le meilleur moyen d'y réussir était de lui faire des cadeaux; mais on était si pauvres! Le F. Claude, néanmoins, suggéra l'idée de lui offrir un don princier, une couronne royale, et il se chargea de la confectionner lui-même à peu de frais. Il avait apporté de France des verroteries de diverses couleurs; elles furent par lui artistement fixées sur un carton recouvert de papier doré et préalablement découpé en forme de couronne. Un des Pères se chargea de porter cette couronne au roi; accompagné d'une escorte, il se rend dans la capitale; après les salutations d'usage, il ouvre le paquet qui contenait son précieux cadeau et en fait hommage au roi. Dès que Sa Majesté aperçut cette couronne étincelante de mille feux, elle ne put contenir sa joie; ce furent des cris d'admiration, des sauts, des gambades à n'en plus finir. « Aucun roi d'Europe, disait-il, ne pouvait avoir une couronne plus belle. »

Après avoir participé, en 1848, à la laborieuse fondation de Joal, le F. Claude contribua aussi, en 1850, à celle de Saint-Joseph de Ngazobil, qui ne fut pas moins pénible. Les tracasseries qu'on eut à y subir furent même si grandes qu'on dut abandonner ce poste peu après. Le F. Claude revint alors à Dakar, où il demeura habituellement pendant une quinzaine d'années.

Avant de partir pour l'Afrique, il s'était initié aux métiers d'imprimeur et de relieur; dès ce moment, il ne cessa de les exercer jusqu'à la fin de sa vie. Entre-temps cependant, il ne laissait pas que de prendre part aux travaux de diverses sortes nécessaires pour le développement et la prospérité de la Mission. Il ne fut jamais, en effet, de ceux qui, ayant un métier, s'y confinent au point de ne se prêter qu'à contre-cœur à tout tra-

(1) Voir n° précédent, p. 503.

vail qui n'entre pas dans ce métier, fût-ce d'ailleurs le travail le plus indispensable. Le F. Claude fut notamment chargé à plusieurs reprises de la mission délicate et pénible d'aller renouveler la provision de riz pour la nourriture des enfants. Il fit plusieurs fois dans ce but un séjour assez prolongé dans le village de Palmarin. Il s'y rendait avec une embarcation et, dès son arrivée, faisait appel à tous ceux qui avaient du riz à vendre. Le riz acheté, un groupe nombreux de femmes du village le décortiquait sous sa direction et sa surveillance; enfin, la provision était embarquée et amenée à Dakar. On était loin alors, au Sénégal, d'avoir, pour l'approvisionnement, les facilités actuelles.

Une autre fonction que le F. Claude a remplie avec amour durant de très longues années est celle de sacristain; elle lui était particulièrement chère, parce qu'elle offrait à sa piété et à son esprit de foi un aliment de tous les jours. Mgr Kobès l'avait instruit avec soin de toutes les règles qui la concernent et le cher Frère s'en montrait l'observateur consciencieux; même il ne pouvait s'empêcher de faire entendre une discrète réclamation chaque fois qu'un nouveau préfet du culte voulait introduire quelque manière de faire qui n'était pas conforme aux anciens usages; néanmoins, il se prêtait de bonne grâce à toute modification autorisée. Il possédait à un haut degré l'exactitude, l'ordre, la propreté et le bon goût; son zèle était, non seulement actif, mais aussi fort industriel. Quand un ornement était déchiré ou même avait besoin d'être refait, il se chargeait lui-même de le raccommoder ou de le rajeunir; seulement, dans les dernières années, il se plaignait que sa vue ne lui permit plus guère ces sortes de travaux. Il savait tirer un excellent parti des moindres objets. Un paon qu'on nous avait donné et qui fit pendant quelques années l'orgueil de notre basse-cour, lui fournit avec ses plumes la matière de plusieurs jolis bouquets. Chaque année, les Pères des villes de la colonie, principalement de Gorée, lui envoyaient sur sa demande tous les débris de cire et les bouts de cierges qu'ils ne pouvaient plus utiliser; il les fondait et savait y trouver une partie notable du luminaire de l'autel; chaque année aussi, il fabriquait lui-même le cierge pascal. Quand on eut achevé de construire l'église actuelle de Saint-Joseph, tout le monde la trouvait bien

nue, le F. Claude se met aussitôt en devoir de remédier à cette défectuosité; il dresse un projet d'ornementation qu'il fait approuver par le Père Supérieur; puis, ramassant toutes les vieilles caisses qu'il peut trouver dans la maison, il en décloue les planches avec précaution et, pendant plusieurs mois, il emploie toutes ses récréations de midi à les découper d'après son plan. Un beau jour, les trois grandes statues qui occupent le fond de l'église, apparaissent encadrées de gracieuses et élégantes boiseries.

La régularité et le dévouement du F. Claude furent, dès les premières années, particulièrement remarquables des enfants; aussi les entendait-on faire parfois des réflexions dans le genre de celle-ci, rappelée longtemps après par l'un d'entre eux: « Tu sais, le F. Claude, c'est un saint, il fait des miracles. » Cette appréciation, sans doute, ne reposait sur aucun miracle proprement dit, mais elle disait d'une manière bien expressive quel parfum d'édification se dégageait de la vie du cher Frère; aussi, tous les enfants qui l'avaient connu et surtout ceux qui avaient travaillé sous sa direction à l'imprimerie, gardaient de lui le plus affectueux souvenir. L'un de ses premiers apprentis, parvenu depuis à une belle situation dans la colonie, lui a envoyé chaque année, pendant longtemps, un billet de 100 francs pour l'ornementation de l'église. Le F. Claude lui expédiait en retour une petite caisse de piments de son jardin. Quand les anciens enfants de la Mission avaient occasion d'y revenir, une de leur meilleures joies était toujours de voir apparaître la bonne et souriante figure du F. Claude, et quand on les rencontrait au loin, son nom était l'un des premiers prononcés. « Comment va le bon Frère Pilote? » demandaient-ils. Ce nom de Pilote lui avait été donné par une altération de son vrai nom de Claude; les Noirs, en effet, éprouvant une certaine difficulté à prononcer et surtout à retenir ce nom de Claude qui ne leur disait rien, lui avaient substitué celui de Pilote, qui était, parmi les rares mots français connus d'eux, celui qui s'en rapprochait le plus. Dans l'intimité, on se servait assez souvent de ce nom et le bon Frère lui-même aimait à se le donner en riant; plus d'une fois, par exemple, on l'a entendu dire dans ses dernières années: « Ah! le pauvre Pilote est bien fatigué! Le vieux Pilote n'est plus bon à rien! »

Le 9 janvier 1858, en la solennité de l'Épiphanie, le F. Claude émit ses vœux perpétuels publics entre les mains de Mgr Kobès. Dans la lettre de remerciement qu'il adressa quelques jours après au T. R. Père, il rendait compte en ces termes de ses sentiments en cette occasion : « Je suis allé signer sur les saints autels l'acte sacré sans aucune émotion, chose qui m'étonne beaucoup, car je suis d'une sensibilité excessivement grande. J'ai tout lieu de croire que le bon Maître avait fortifié mon âme par la retraite et l'avait, pour ainsi dire, enivrée de son amour, malgré mon indignité. Je me trouvais dans un état qui m'empêchait de faire aucune prière vocale ; là, en présence de Notre-Seigneur, mon âme était remplie de son saint amour, mais je ne pouvais proférer aucune parole, ce ne fut qu'après le salut que je pus adresser quelques remerciements à Jésus et à Marie. Je vous recommandai à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère d'une manière toute particulière ; je vous dirai dans toute la sincérité de mon âme que si vous m'aviez connu tel que je suis intérieurement, vous ne m'auriez pas admis aux vœux perpétuels. Votre bonté toute paternelle vous a fait fermer les yeux sur ma conduite ; vous n'avez eu égard qu'à la miséricorde, dans l'espoir d'un avenir meilleur. Je ne suis pas toujours celui qu'on pense ; à dire vrai, je suis un peu hypocrite, je suis semblable au sépulcre blanchi dont parle l'Évangile, ce qui fait que la plupart se trompent à mon sujet. Quelquefois, il m'arrive de faire l'oraison de saint Pierre et mes confrères croient sérieusement que je suis plongé dans la spiritualité ; j'ai honte de moi quand je vois les autres si pieux, si fervents, si désireux de leur avancement spirituel. Ici, je vous ferai une demande peut-être importune, mais qui me fera grand plaisir, si toutefois vous la trouvez conforme à la volonté de Dieu ; ce serait de m'envoyer un crucifix comme celui qu'on donne aux Frères, en ayant soin de le bénir vous-même, je n'en ai pas. Je sais bien qu'il vaudrait mieux avoir Jésus crucifié dans son cœur que d'avoir un crucifix sur la poitrine ; cependant, il me semble que sa vue me rappellerait deux souvenirs : celui de mon Père, créateur dans le ciel et celui de mon Père sur la terre. » Pour mieux comprendre la dernière partie de cette lettre, il peut être utile de savoir que le T. R. P. Schwindenhammer, auquel elle était adressée, avait été le directeur du F. Claude pendant son

noviciat, et que ce Frère avait gardé un souvenir profondément reconnaissant des bons conseils qu'il en avait reçus.

En 1862, le F. Claude vint passer en France quelques mois pour arranger des affaires de famille. C'est le seul voyage en France qu'il ait fait pendant ses 47 ans de séjour en Afrique. C'était un effet de son entier détachement de la famille; mais on se tromperait en y voyant la marque d'une certaine indifférence pour les siens; il n'a jamais cessé d'entretenir avec eux les relations les plus cordiales. Deux ou trois fois par an, il leur adressait des lettres très intéressantes et très affectueuses, témoignant bien qu'il prenait part aux joies et aux peines de tous ceux qui lui étaient unis par les liens du sang.

Du reste, sur ce point, nous avons le témoignage très explicite de M. le curé de Médeyrolles, qui relate en même temps quelques autres particularités intéressantes.

« Claude Bret, dit ce pieux ecclésiastique, est venu rarement à Médeyrolles. Mais, dans ses rares apparitions, il faisait un bien extraordinaire à sa famille, à ses proches et aux hommes de son village natal, par ses conversations toujours intéressantes et toujours empreintes du dévouement apostolique le plus entier, de l'esprit de sacrifice qui animait sa vie.

« Bien que tout occupé, en Sénégambie, de ses devoirs de missionnaire, il pensait à l'âme de ceux qu'il avait laissés à Médeyrolles et qu'il aimait de la vraie charité. Aussi leur écrivait-il des lettres admirables, me dit-on, qui passaient de main en main et produisaient toujours une forte impression pour le plus grand bien de ceux qui les lisaient. J'ai demandé à la famille de chercher quelques-unes de ces lettres, afin de vous les envoyer; elles auront probablement disparu; s'il m'en arrive quelques-unes, je vous les transmettrai sans retard.

« L'ostensoir de mon église, qui est fort convenable et même beau, est un cadeau de Claude Bret. Le maître-autel, en marbre, rappelle aussi le souvenir du cher Frère. Comme il était habile doreur, il l'a orné de filets dorés d'un bon effet; l'exécution de ce travail est parfaite. Pendant qu'il était occupé à cette œuvre de patience, beaucoup de curieux venaient regarder. Jamais on ne le vit tourner la tête pour examiner ce qui se faisait, qui entraît et qui sortait.

« Je me suis servi des renseignements que vous avez bien

voulu m'envoyer sur sa fin si pieuse pour édifier mes paroissiens. »

A son retour en Afrique, il fit une maladie qui mit sa vie en danger et il se crut un moment parvenu au terme de sa carrière; en réalité, il n'en avait parcouru que la moindre partie et Dieu lui réservait encore de longues années de travaux et de mérites.

En 1863, on reprit la Mission de Saint-Joseph de Ngazobil, qui, fondée une première fois en 1850, avait dû être abandonnée. Dès que les principales constructions furent achevées, l'imprimerie y fut transportée de Dakar, et le F. Claude y fut envoyé en même temps. C'est là que se sont écoulées les trente dernières années de sa vie. Il y fut témoin de la longue série d'épreuves par lesquelles la Providence fit passer cette belle Mission. Son cœur y fut extrêmement sensible; mais, bien loin de se laisser aller au découragement, il y puisa un profond attachement pour l'œuvre et une grande confiance en saint Joseph, qui en était le protecteur. Aussi, plus tard, quand des épreuves nouvelles venaient frapper l'établissement et faire craindre même pour son existence, le F. Claude disait à ses confrères : « N'ayez peur; saint Joseph ne permettra pas que son œuvre périsse; elle en a vu bien d'autres. » Ces sentiments se manifestent également dans une lettre où il ouvre son cœur au T. R. P., au mois d'avril 1873. Après avoir chaudement plaidé la cause de l'œuvre qui se trouvait alors dans une situation fort critique et réfuté certaines attaques dont elle était l'objet, il s'en excuse en ajoutant : « Pardonnez-moi, bien cher Père, je n'avais nullement l'intention, en commençant cette lettre, de vous parler de ces choses qui ne sont pas de ma compétence; seulement je ne voudrais pas que les intérêts de la Mission en souffrent et que la conversion des pauvres Noirs soit retardée. Je prie tous les jours le bienheureux saint Joseph, qui nous a protégés d'une manière toute providentielle jusqu'ici, de prendre notre défense auprès de Dieu. Si notre œuvre est l'œuvre de Dieu, l'enfer aura beau faire, saint Joseph, notre patron, conduira la barque à bon port; c'est là toute ma conviction. » Dans cette même lettre, il montre encore combien il a à cœur les intérêts de l'œuvre, en disant : « Pendant le mois de mars, j'ai prié avec ferveur saint Joseph de nous

donner un bon évêque selon le cœur de Dieu, voilà ma première demande; la seconde a été que le bon Saint daigne inspirer à quelque personne pieuse de nous venir en aide pour bâtir une chapelle ou une petite église à saint Joseph, car la nôtre tombe en ruines. »

On nous permettra de reproduire presque en entier une autre lettre datée de la fin de la même année 1873; il nous semble qu'elle reflète bien fidèlement les excellents sentiments du F. Claude, son bon cœur et même l'enjouement de bon aloi qui était l'un des traits de son caractère.

« Saint-Joseph de Ngazobil, le 20 décembre 1873.

« Mon Très Révérend Père,

« Je viens de nouveau mettre votre patience à l'épreuve et vous faire perdre votre temps. Voici qu'un des vôtres se trouve dans de graves embarras, et il aime à croire que votre charité ne manquera pas de tendre la main à celui qui a déjà mis le pied dans le fossé, pour qu'il n'y tombe pas entièrement. Chose que vous n'auriez peut-être jamais pensée, j'ai contracté une dette, en votre nom bien entendu, parce que je ne puis rien par moi-même. Si vous ne venez à mon secours, je serai forcé de vous déclarer en faillite. La somme n'est pas très considérable puisqu'elle ne dépasse pas 10 francs. C'est peu, oui; mais c'est beaucoup pour un religieux qui ne peut disposer de rien.

« Le jour de l'Immaculée-Conception, je me suis permis de dire au bon P. Riehl de prendre au magasin de l'étoffe pour couvrir deux jeunes gens d'environ vingt ans qu'on a baptisés ce jour-là et qui ont eu en même temps le bonheur de faire leur première communion. Depuis Pâques, ils venaient régulièrement d'un village qui n'est pas bien éloigné, deux fois par jour, se faire instruire; ils étaient si pauvres qu'à peine leur peu de haillons pouvait couvrir leur nudité. Le jour de l'Immaculée-Conception, leur grand jour, ils n'ont pas pu changer, pour une raison toute simple... Et quand j'ai vu l'eau sainte couler sur leur front, cela m'a percé le cœur. Un peu après, ils s'approchaient de la Sainte Table, l'âme pure, mais le corps moitié nu; là, mon émotion a pris le dessus et j'aurais vivement désiré que vous fussiez présent, vous n'auriez pu vous empêcher de compatir à leur misère. Malgré leurs haillons, ils étaient

heureux et contents. C'est la seule fois, parmi les centaines de baptêmes auxquels j'ai assisté depuis que je suis en Afrique, que leur misère m'a paru si grande.

« Vous savez, mon Très Révérend Père, qu'il me reste quelques biens patrimoniaux, dont je puis disposer. Prostré à vos pieds, comme un pauvre mendiant, je viens vous prier par la charité que Notre-Seigneur a eue en versant son sang précieux pour tous les hommes indistinctement, par la charité du Saint et Immaculé Cœur de Marie, de venir en aide à celui qui a contracté une dette. Sans votre autorisation je ne puis rien, miséricorde! et déliez un peu mes mains afin que je puisse écrire à celui de mes frères qui a la garde de mes biens, de vendre un peu de bois, pour la somme de 200 à 250 francs, et d'envoyer immédiatement la somme au P. Peureux. Ce dernier fera en sorte de faire comme son Maître et son divin modèle fit dans le désert avec les cinq pains et les petits poissons; cela lui est facile, il fait tous les jours des multiplications; et puis, il fera acheter du calicot ou cotonnade blanche, le meilleur marché possible, afin qu'on puisse faire une plus grande quantité de *boubous*, que l'on donnera aux nouveaux baptisés le jour même, surtout aux plus pauvres, bien entendu. Je désirerais que cela arrive avant Pâques, parce qu'il y aura plusieurs baptêmes d'adultes; sans cela, mon Très Révérend Père, je suis capable de rechuter, car ma contrition n'est pas tout à fait parfaite. Si toutefois la somme s'élevait au-dessus de ce que j'ai dit, cela proviendrait d'une aumône de mes parents pour la même destination.

« Je compte donc, mon Très Révérend Père, sur une consolante approbation et j'écris en conséquence à mon frère. Si j'ai mal fait, il vous sera libre de garder la somme qui sera adressée au P. Peureux, je ne m'en plaindrai pas, seulement je ferai en sorte de ne plus assister aux cérémonies du baptême, parce que je souffrirais trop. Du reste, je vous promets le secret le plus profond, le bon P. Riehl seul en a connaissance comme Supérieur.

« Le dernier de vos enfants,

« F. CLAUDE. »

Les parents du F. Claude s'empressèrent de se conformer à ses désirs, et même ils suscitèrent autour d'eux des imitateurs

de sa charité, comme l'expliquent les lignes suivantes, adressées au T. R. P., par M. le curé de Médeyrolles :

« Par une lettre du 20 décembre, M. Claude Bret, religieux à Saint-Joseph de Ngazobil, a prié ses frères de vous adresser une somme de 250 francs, destinée à acheter des vêtements pour ses pauvres Noirs; votre serviteur et quelques personnes charitables de ma paroisse, désirant contribuer à cette bonne œuvre et augmenter la joie de notre cher Frère et compatriote, nous avons ajouté 130 francs à la somme demandée.

« FOURNIER, *Curé.* »

Un peu plus tard, au mois de juillet 1876, le F. Claude profite d'une occasion pour renouveler son aumône en faveur des néophytes de la Mission de Saint-Joseph; il écrit au T. R. P. :

« Un de mes neveux me demande depuis l'année dernière le terrain nécessaire pour l'emplacement d'une maison; le terrain est évalué 200 francs. Si vous me le permettez, je lui ferai don de 100 francs et réclamerai les autres 100 francs pour vêtir les nouveaux baptisés. Pardonnez à mon indiscrétion; je vous prie de me faire parvenir une affirmation ou une négation; je me sou mets du fond de mon cœur à ce que vous jugerez à propos. »

Plein de charité à l'égard des pauvres Noirs, le F. Claude devait l'être, à plus forte raison, à l'égard de ses confrères. Aussi on peut le citer comme un modèle sous ce rapport. Jamais dans sa conversation aucun propos qui blessât la charité; souvent, au contraire, il excusait ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans ses confrères, et cette bienveillance s'étendait jusqu'aux enfants élevés dans l'établissement, dont il cherchait à atténuer les manquements plutôt qu'à les grossir. Il visitait souvent les confrères que la maladie obligeait à garder le lit ou la chambre et leur adressait quelques paroles de réconfort et d'encouragement. Quand il savait que cela n'était pas contraire à leur santé, il leur portait les plus beaux fruits d'un petit jardin qu'il cultivait avec beaucoup de soin et de goût. En 1883, le F. René, mort depuis à Zanzibar, tomba dangereusement malade; il était l'aide et l'apprenti du F. Claude à l'imprimerie, et il avait pour lui une déférence et une affection toutes filiales : de son côté, le F. Claude aimait beaucoup ce jeune Frère et souvent même l'appelait en riant *son cher fils*,

son bâton de vieillesse. Voyant que tous les remèdes semblaient inutiles pour la guérison de son cher fils, le F. Claude se rend à la chapelle et, là, prosterné devant la statue de saint Joseph, il conjure avec ferveur ce grand Saint de rendre la santé au pauvre malade, lui promettant, sous réserve de l'assentiment du P. Supérieur, de faire placer un ex-voto près de son image, si sa prière était exaucée. Elle le fut en effet, et le Frère s'empressa d'exposer au P. Supérieur ce qu'il avait promis et obtint la permission de placer près de la statue de saint Joseph un cœur en bois doré qu'il avait sculpté et décoré lui-même. La bonté du F. Claude se montrait jusque dans les rapports avec les étrangers. Quand il arrivait quelques visiteurs à saint Joseph, l'imprimerie et le jardin du F. Claude étaient toujours au nombre des endroits où on les conduisait le plus volontiers. Le bon Frère les accueillait avec une affabilité pleine à la fois d'aisance et de modestie; leur donnait toutes les explications qui pouvaient les intéresser; leur offrait, quand il y avait lieu, quelque fruit, une fleur ou encore quelque oiseau au brillant plumage qu'il avait lui-même tué et empaillé. Il les accompagnait jusqu'au seuil de l'atelier ou du jardin, les saluait respectueusement et retournait à son travail.

Tous les Pères qui ont vécu avec lui ont remarqué son profond respect pour le caractère sacerdotal. Il était vraiment touchant de voir ce vénérable vieillard, ce vétéran des missions, multiplier les égards et les témoignages de déférence vis-à-vis du prêtre même le plus jeune et le plus nouveau venu, et cela le plus naturellement du monde, sans ombre d'affectation ou d'embarras. Ces sentiments de déférence ou de respect, il les manifestait surtout à l'égard de ceux que l'obéissance lui donnait pour supérieurs. Durant la dernière période de sa vie, il eut constamment des supérieurs beaucoup plus jeunes et, sous plusieurs rapports, moins expérimentés que lui; toujours il envisagea en eux les représentants de Notre-Seigneur et les traita en conséquence. Il ne se serait jamais permis de faire la moindre chose sans leur permission. A l'occasion, cependant, il ne manquait pas de leur communiquer les remarques qu'il croyait vraiment utiles; mais c'était toujours en particulier et avec beaucoup de réserve et de discrétion. Dans une circonstance, un Père déjà ancien dans la Mission, voulut le consulter

sur une question assez délicate; le bon Frère s'excusa, en lui disant : « Oh! moi, je ne suis pas capable de vous donner là-dessus un avis convenable; mais allez trouver le P. Supérieur, lui vous donnera d'excellents conseils. »

Le F. Claude était très humble, mais en même temps très simple et très docile. Comme en mission il est nécessaire de faire un peu de tout, bien des fois on recourait à lui pour des travaux plus ou moins artistiques. Son premier mouvement était toujours de se récuser comme incapable. Sous des formes quelque peu diverses, le petit dialogue suivant a été échangé souvent entre lui et le supérieur ou l'économe de la maison : « Frère Claude, je voudrais que vous me fassiez tel travail. — Mais, mon Père, je ne sais pas faire cela; vous vous figurez que je sais le faire, mais vous vous trompez; je suis trop bête, moi, pour faire cela. — Ça ne fait rien, Frère Claude, essayez. — Ah! puisque vous le voulez, j'essaierai, mais je ne sais pas le faire; enfin je ferai ce que je pourrai. » Il s'y mettait et réussissait ordinairement fort bien.

(A suivre.)

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 4 janvier, le P. Hattler, de Maurice (procès du P. Laval);

Le 22 janvier, le P. Karst, de Bagamoyo (Zanguebar);

Le 24 janvier, le F. Stanislas, de Kayes (Sénégal).

Départs pour outre-mer. — Se sont embarqués :

Le 10 janvier, à Bordeaux pour l'Oubanghi : Mgr Augouard avec le P. Dubois et le F. Hervé.

Placements. — Dans le courant du mois de janvier ont été placés :

A la Maison-Mère, le F. Sigismond, de Mesnières.

A Mesnières, le F. Ulprien de Langonnet.

Conférence de M. Chanel. — A l'occasion de la Saint-François de Sales, M. Chanel, bien connu de nos confrères de

la Sénégambie et du Zanguebar, par sa grande amabilité et sa piété, s'est offert à donner une petite séance avec projections au séminaire du Saint-Esprit. Toutes ces vues avaient trait à son dernier voyage au Kilima-Ndjaru, sauf quelques-unes qu'il avait prises dans la Sénégambie.

Pendant plus de deux heures, il nous a vivement intéressés et nous a fait en quelque sorte vivre au milieu de nos missionnaires d'Afrique.

Tournée dans les séminaires. — Sur l'obédience qu'il avait reçue du T. R. Père Général, le P. Buléon, après avoir prêché la retraite au petit séminaire de Sainte-Anne, au pensionnat des Frères de Lorient, aux enfants des Frères du Faouet et de Saint-Michel de Langonnet, a fait une tournée dans les séminaires de Bretagne. Il a parlé sur les Missions aux grands séminaires de Vannes, de Quimper et de Saint-Brieuc; aux petits séminaires de Sainte-Anne, de Ploërmel, de Tréguier, de Séez; aux collèges des Jésuites de Saint-François-Xavier à Vannes, de Saint-Charles à Saint-Brieuc, des Eudistes à Rennes, à l'Œuvre des vocations tardives de Rennes, etc. Partout il a reçu, de la part des directeurs et des élèves, l'accueil le plus sympathique; aussi cette tournée promet-elle d'être fructueuse pour nos maisons de formation.

AVIS

Le cérémonial des prises d'habit, de profession et des vœux perpétuels dans la Congrégation a été imprimé à Langonnet. On peut le demander à la Procure générale, qui en a le dépôt.

Bulletin. — Prière à nos confrères du Zanguebar de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 31 janvier 1895.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Maladie du T. R. Père. — **Vica-**
riat de l'Oubanghi. Brazzaville. — Saint-Paul des Rapides. —
Nécrologie. Notice : F. Claude (suite). — *Décès* : PP. Kérambrun
 et Manach. — **Nouvelles des communautés.**

MAISON-MÈRE

MALADIE DU T. R. P. GÉNÉRAL

Pour répondre aux désirs et aux préoccupations de nos confrères, le R. P. premier assistant tient à donner quelques détails sur l'état de santé de notre T. R. et cher P. Général.

Depuis le mois d'août, il a souvent ressenti un certain malaise, qui était la conséquence d'une petite attaque d'embolie éprouvée le 15 de ce mois. A la fin de janvier, ce malaise s'est accentué davantage : bronchite accompagnée de crises ressemblant à l'asthme; puis, au commencement de février, des hémorragies nasales abondantes, qui n'ont cessé qu'après le tamponnement.

Cet état nous donnait de vives inquiétudes; aussi fut-il décidé que nous demanderions une consultation médicale. Elle a eu lieu le 16 courant : les docteurs Coffin, qui visitent chaque jour le cher malade, assistaient le docteur Millard, médecin en chef de l'hôpital Beaujon et doyen des médecins des hôpitaux de Paris. Ces Messieurs ont attribué les différents accidents précités à une sclérose des artères, et ils nous ont rassurés. Par un traitement et un régime bien déterminés, ils pensent prévenir de nouveaux accidents et remettre le T. R. Père à même de reprendre bientôt sa vie ordinaire, en évitant toutefois avec soin les fatigues physiques et morales.

Pour donner aux remèdes l'efficacité, le R. P. premier assis-

tant exhorte tous nos confrères à la demander au bon Dieu par des prières ferventes et par les mérites d'une sainte vie.

VICARIAT DE L'OUBANGHI

COMMUNAUTÉ DE SAINT-HIPPOLYTE, A BRAZZAVILLE

JUIN 1892. — JANVIER 1895

(560 kilomètres dans l'intérieur.)

1. Progrès de la Mission. — 2. Décès. Hommages rendus aux défunts. Epreuves. — 3. Personnel. — 4. OEuvres. Arrivée des Sœurs. Inspection des écoles. — 5. Ministère. Hôpital. — 6. Travaux. Cultures. Ressources diverses. — 7. Administration. — 8. Situation politique. — 9. Etrangers. Hospitalité.

1. — Le royaume des cieux souffre violence et il faut singulièrement lutter pour le conquérir ! Dans ce cas, nous pouvons être assurés d'être dans le bon chemin, car ce ne sont ni les luttes, ni les ennuis, ni les difficultés qui nous manquent. Le démon est vraiment le maître de cette malheureuse Afrique, où il se débat avec d'autant plus d'énergie que nous le pourchassons jusque dans ses derniers retranchements. Mais, comme le disait très bien Mgr Le Roy, loin de s'abandonner à l'inaction sous prétexte que le bien est difficile à faire, il faut au contraire s'armer de courage et imiter saint Paul, dont les premiers disciples ne lui donnaient pas toujours parfaite consolation. Si nos pauvres Noirs s'endorment à nos prédications et se laissent choir, sinon physiquement, du moins moralement sur le pavé, efforçons-nous, comme le grand Apôtre, de les relever et de les ressusciter à la grâce. Avec notre furie française, nous voudrions faire parcourir en 50 ans à ces peuples sauvages l'étape que nous avons mis 2 et 300 ans à franchir : mais on oublie trop que les tribus de l'Afrique sont loin d'avoir l'intelligence et les aptitudes de nos vieilles races conquérantes de l'Europe. Arrière donc le découragement et allons toujours plus avant dans cette mystérieuse Afrique, puisque nous avons la parole du Sauveur, qui a promis de toujours précéder ses messagers.

Il y a 15 ans, la Préfecture du Congo ne comprenait que la seule Mission de Landana avec 3 Pères et 3 Frères pour la

desservir. Depuis ce temps, cette Préfecture, tout en ayant gardé pour elle de vastes territoires, a donné naissance aux 3 Vicariats du Congo français inférieur, de l'Oubanghi et du Congo belge. Ces 4 juridictions comprennent environ 20 Missions différentes avec plus de 120 missionnaires, Pères, Frères ou Sœurs. En outre, nous sommes loin aujourd'hui de Landana qui se trouve sur la côte, et nous rayonnons à plus de 2000 kilomètres dans l'intérieur.

Ne sont-ce pas là de magnifiques résultats? et malgré les peines, les difficultés et les dangers sans nombre qu'il a fallu surmonter, le cœur du missionnaire n'est-il pas récompensé en voyant tant d'enfants baptisés et élevés dans la religion chrétienne?

Il ne faut donc pas redouter les épreuves, puisqu'elles sont la marque distinctive des œuvres de Dieu. Si d'autres Missions ont plus de consolations dans leur ministère, plus de commodités pour la vie et moins de dangers à courir, songeons aussi que les âmes les plus abandonnées sont notre partage et que nous devons être d'autant plus saints et généreux que ces âmes sont plus difficiles à convertir.

2. — Une grande épreuve pour le missionnaire, pour le chef d'une Mission surtout, c'est la mort de ces confrères dévoués qui laissent après eux un vide d'autant plus grand que la famille et la patrie sont plus loin. La Communauté de Brazzaville doit d'abord payer un juste tribut de regrets à ces jeunes missionnaires qui semblent n'être venus au sein de l'Afrique que pour mourir.

Le P. Faure mourut le 28 mai 1892, après avoir souffert horriblement de la poitrine pendant plusieurs mois. Il se désolait en disant qu'il n'avait rien pu faire depuis son arrivée et qu'au lieu d'aider ses confrères, il était plutôt pour eux une charge et un embarras. Monseigneur le consolait, en lui disant que les uns étaient désignés par Dieu pour travailler, les autres pour souffrir et qu'il fallait s'abandonner entièrement à la volonté du bon Maître.

L'année suivante, ce fut le tour du bon F. Olivier qui fut emporté en 48 heures par une fièvre bilieuse hématurique qu'aucun remède ne put enrayer.

Enfin, un an après, nous eûmes la douleur de perdre une

Sœur de Saint-Joseph, des suites du tétanos causé par une insolation (1).

Les trois victimes dont nous déplorons la perte n'avaient chacune qu'une année de séjour au Congo ; mais si la perte était cruelle, nous fûmes grandement consolés par la générosité avec laquelle le sacrifice fut accepté pour le salut des pauvres âmes.

Dans ces tristes circonstances, la colonie européenne de Brazzaville nous manifesta toujours les plus grandes marques de sympathie, et tous les Blancs se firent un devoir d'assister aux funérailles de nos regrettés défunts.

Pour la Sœur, en particulier, la manifestation revêtit un caractère encore plus touchant, et nous sommes heureux de citer ici la lettre que Monseigneur reçut à cette occasion de M. l'administrateur principal de Brazzaville et dépendances :

« Brazzaville, 12 décembre 1893.

« Monseigneur,

« C'est avec la plus profonde tristesse que j'apprends le malheur qui vous frappe, et nous prenons une vive part à votre douleur ainsi qu'à celle de vos chères Sœurs si éprouvées.

« Nous nous ferons un devoir d'accompagner à sa dernière demeure notre sainte Française, la première tombée victime de son dévouement au centre de cette terre africaine.

« Je vous demande la permission d'amener un piquet de soldats pour rendre un dernier et suprême honneur à notre chère défunte.

« Daignez agréer, etc.

« Signé : CHAUVOT. »

Ce déploiement de forces militaires, clairon en tête, fit une grande impression sur les indigènes qui voyaient pour la première fois une telle cérémonie ; il honorait aussi l'administration qui savait rendre hommage à cet héroïque dévouement.

A la mort, vinrent s'ajouter les maladies pour les Européens, la variole chez nos enfants, les bêtes sauvages dans nos plan-

(1) La Faculté prétend que le microbe (car aujourd'hui il y a partout des microbes) du tétanos ne peut agir que par une blessure. Or la Sœur n'avait absolument aucune blessure. Un médecin anglais qui l'a soignée, a dit que c'était le troisième cas de tétanos par insolation qu'il constatait depuis 12 ans qu'il était au Congo.

tations, un terrible ouragan qui ravagea le nouvel établissement des Sœurs, une espèce de famine pendant de longs mois, des pluies torrentielles sur nos maisons, etc., etc. Mais nous savons que les épreuves sont le pain quotidien du missionnaire, et nous offrons à Dieu ces peines et ces tribulations pour la conversion de nos pauvres sauvages.

3. — Par suite des nouvelles fondations dans le Haut-Oubanghi, le personnel de la communauté a été successivement modifié pour faire face aux besoins du moment. Outre Monseigneur, nous avons en son absence le P. Paris, pro-vicaire et supérieur. Le P. Doppler est chargé des magasins; le P. Mangout dirige les enfants; le F. Honoré s'occupe de la menuiserie, et le F. Marcellin, des cultures. Chaque Père ou Frère a encore une foule de petites fonctions qui suffisent à absorber tous les instants de la journée. Mais une charge qui ne nous donne guère d'embarras, c'est celle de sommelier! Nous sommes trop éloignés de la côte, et il paraît que le vin serait trop chaud en arrivant à Brazzaville!

Le bon F. Savinien, affaibli par dix années consécutives passées en Afrique, a dû rentrer en France au commencement de 1893 et demander à la mère patrie les soins que nécessitait sa santé délabrée.

Les nouveaux placements du T. R. Père attachent le P. Doppler au vicariat de Mgr Carrie.

Les PP. Goblet, Nio, Leclercq et les FF. Martial et Cassien vont attendre à Brazzaville l'arrivée de Mgr Augouard, qui doit revenir prochainement avec le P. Dubois.

4. — Ici, comme dans toutes les autres Missions d'Afrique, l'œuvre fondamentale est celle des enfants. Il faut commencer par la base pour élever sérieusement un édifice. Aussi, toute notre sollicitude se porte-t-elle vers les enfants pour les habituer de bonne heure à la morale chrétienne, afin d'en faire plus tard des hommes et de solides chrétiens.

Cette œuvre demande une grande patience et une persévérance constante; mais si tout n'est pas parfait, nous obtenons cependant des consolations, et nous sommes heureux de voir nos petits Noirs se préparer sérieusement au baptême, à la première communion et à la confirmation. En plusieurs circonstances, nous avons vu des enfants pleurer à chaudes larmes

quand ils étaient ajournés faute d'instruction suffisante : ils passaient ensuite des récréations entières à apprendre le catéchisme pour éviter un échec au prochain examen.

Le temps de la journée est partagé entre les travaux extérieurs et les classes.

Dans le but de diminuer nos dépenses occasionnées par l'entretien des enfants, nous donnons nos soins à de grandes plantations de manioc, de bananes, de patates et de haricots. Les enfants les plus adroits et les plus intelligents sont employés dans les ateliers et apprennent les métiers de charpentier, de menuisier, de scieur de long, de forgeron, de ferblantier, voire même de mécanicien.

Les heures les plus chaudes du jour sont consacrées aux classes pendant lesquelles nos petits négrillons apprennent les éléments de la langue française : c'est là, précisément, que le gouvernement voit quels services nous rendons à la colonie en répandant l'influence française par le moyen des écoles.

Tous nos petits Noirs, en effet, parlent français (un français pas toujours académique, il est vrai), et le dimanche, chantent en notre langue, à l'église, des cantiques qui ne manquent jamais d'émouvoir profondément les Européens qui assistent à nos offices.

Ces enfants se font un plaisir de servir la messe et ils sont fiers, surtout, de figurer dans les cérémonies épiscopales. Avec leurs soutanes rouges et leurs petites cottes, ils se tiennent d'une façon très digne et leurs pieds nus glissent silencieusement sur les dalles du sanctuaire. Il est bien rare qu'ils tournent la tête pour voir ce qui se passe derrière eux, et, sous ce rapport, ils pourraient servir de modèles aux servants de messe et même aux séminaristes de France.

Il faut avouer toutefois que, pendant les récréations, ils sont plus difficiles à tenir. Un de leurs plus grands plaisirs est de tromper la surveillance et d'aller, dans les bois d'alentour, chercher des rats, des chauves-souris, des serpents, des grillons et jusqu'à des chenilles, pour se procurer de petits plats fins qu'ils dévorent avec délices.

N'oublions pas, en effet, que nous avons affaire aux tribus les plus sauvages de l'Afrique centrale. Nous avons bien quelques enfants qui nous sont confiés librement par leurs parents ou

par les chefs ; mais, généralement, ils ne restent pas longtemps et préfèrent leur vie vagabonde à la vie réglée qu'ils ont beaucoup de peine à adopter. Il en est ainsi au commencement de toutes les Missions, et ce n'est que plus tard que les indigènes se décident à mettre librement leurs enfants dans les écoles.

Nos enfants, pour la plupart arrachés à l'esclavage, parlent une dizaine de langues, car ils sont vraiment *ex omni tribu, et linguâ, et populo, et natione*, ce qui n'est pas une de nos moindres difficultés. Ils ont, en général, une excellente mémoire et apprennent assez facilement le français, ce qui nous permet de faire le catéchisme en cette langue.

C'est surtout le « Léon XIII », grâce au dévouement admirable du P. Allaire, qui nous amène ces pauvres enfants, qui gambadent et manifestent bruyamment leur joie quand ils voient arriver de nouveaux contingents, parmi lesquels ils reconnaissent des amis, des parents et quelquefois des frères. Les missionnaires eux-mêmes ne peuvent cacher leur émotion devant le bonheur de ces fils de l'esclavage rendus à la véritable liberté des enfants de Dieu.

Nous avons, à Brazzaville, une moyenne de 80 à 100 enfants, nombre qui va s'augmenter encore, maintenant que nos constructions nous permettent de recevoir un plus grand nombre d'élèves.

Les Sœurs, de leur côté, ont de 70 à 80 filles qui leur donnent pas mal de tracas, mais aussi de véritables consolations.

Une des grandes préoccupations de Mgr Augouard, après son sacre, fut l'installation des Sœurs à Brazzaville. Mais comment songer à faire franchir à de pauvres femmes les 560 kilomètres qui séparent Brazzaville de la côte ? Le défaut de routes, de moyens de communication et de bêtes de somme rendait l'entreprise difficile, surtout avec les montagnes qu'il fallait escalader et les chaleurs tropicales qu'il fallait supporter.

Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ne craignirent pas de s'aventurer au milieu de l'Afrique et de s'exposer aux privations jointes aux rigueurs du climat. Quatre d'entre elles arrivèrent au Loango en juillet 1892 et, sous la conduite du bon P. Remy, qui se multiplia dans cette circonstance, firent allègrement ce rude voyage qu'elles accomplirent en 21 jours, quand les grands explorateurs mettent 30 et 40 jours pour faire le même trajet.

Sans doute, il y eut bien des accidents, tantôt tristes, tantôt gais ; il y eut des chutes nombreuses dans les sentiers glissants et des bains forcés au passage des rivières ; mais tout cela fut supporté avec courage et même avec une gaieté que l'amour de Dieu rendait encore plus expansive.

Les Sœurs arrivèrent à Brazzaville le 24 août 1892, et ce fut un grand événement dans la contrée. Grande aussi fut la joie des missionnaires et surtout celle de Monseigneur, qui était tout heureux d'aller les installer dans les six bâtiments en briques qui avaient été préparés par ses soins. Le mobilier, par exemple, faisait absolument défaut, mais les Sœurs eurent encore la charité de trouver que nous avions beaucoup trop fait pour elles.

Les Sœurs nous étaient absolument nécessaires pour élever les jeunes filles afin de pouvoir asseoir sur des bases solides la famille chrétienne. Si les filles païennes n'ont pas une longue formation chrétienne et une direction de tous les instants, elles retournent facilement au fétichisme et abandonnent notre morale qu'elles trouvent trop sévère. Sous ce rapport, les Sœurs nous sont de la plus grande utilité, et nous bénissons le bon Dieu de les avoir amenées au milieu de nous.

En dehors de leur œuvre des filles, elles soignent aussi les pauvres femmes qui, en venant chercher un remède à leurs maux du corps, trouvent un remède à leur âme encore plus malade. Ainsi qu'il a été dit plus haut, une des Sœurs est déjà tombée victime de son dévouement. La Mère Supérieure a failli elle-même succomber plusieurs fois, mais elle se soutient avec un grand courage et une rare énergie. Dans ces maladies, c'était vraiment un plaisir de voir toutes les petites filles, même les plus jeunes païennes, prier avec ferveur leur Mère du ciel de leur conserver leur mère de la terre. Espérons que leurs prières seront exaucées.

Les Blancs de Brazzaville se plaisent à rendre aux Sœurs toutes sortes de bons offices, et quand nous pourrons avoir un hôpital pour les Européens, nous espérons que pas un d'eux ne nous échappera à l'article de la mort.

Trois nouvelles Sœurs sont parties avec Mgr Augouard, afin d'aller aider les autres Sœurs de Brazzaville accablées par le travail.

Avant de terminer la question de nos œuvres d'enfants, disons un mot de l'inspection des écoles. La colonie donne aux écoles de l'intérieur une petite subvention d'environ 2,000 francs par an. On donnait autrefois cette subvention sans aucune charge. Mais il y a deux ans, on reçut de l'administration une circulaire plus ou moins équivoque prétendant astreindre nos écoles à des inspections officielles. En prévision de l'avenir et pour ne pas créer des précédents fâcheux, Monseigneur demanda des éclaircissements et mit des conditions formelles à l'accomplissement de ces inspections. On pouvait toujours venir voir nos classes et constater les progrès de nos élèves, mais on ne voulait pas reconnaître à l'administration le droit de changer nos règlements. On ne voulait pas non plus accepter d'avance comme inspecteurs tous ceux qu'il plairait à l'administration de nous envoyer, car il aurait pu se trouver des hommes peu recommandables, à l'examen desquels nous n'aurions jamais voulu soumettre nos élèves.

En somme, les écoles étant fondées principalement avec les dons de la Ste-Enfance, nous prétendions être maîtres chez nous, et Monseigneur déclarait qu'il préférerait renoncer à la subvention plutôt que de ne pas être absolument libre dans la réglementation des écoles. En effet, nous sommes missionnaires et nous faisons le catéchisme pendant les classes : nous ne voulions donc pas engager l'avenir et nous soumettre aveuglément à des inspections qui n'auraient pas tardé à nous susciter des difficultés au sujet de l'enseignement religieux.

L'administration, naturellement, ne fut pas très contente de la protestation et jura même que jamais elle n'avait eu l'intention de s'ingérer dans nos règlements.

Les inspections se firent donc un peu pour la forme, mais en tenant évidemment compte de nos observations ; plus tard, on les oublia quelque peu, et aujourd'hui elles semblent avoir été perdues de vue.

La protestation de Monseigneur, non seulement n'eut pas de mauvais résultats, mais encore la colonie, en dehors des subventions ordinaires, alloue un supplément de 1,000 francs pour la façon supérieure dont nos écoles sont tenues dans l'intérieur de l'Afrique.

5. — Quoique donnant principalement nos soins aux enfants,

nous n'oublions pas que les païens qui nous entourent ont droit aux mérites de la Rédemption.

La tribu des Batékés, qui se trouve à Brazzaville, est une peuplade essentiellement commerçante, et, partout, on a remarqué que les commerçants sont toujours moins accessibles à la religion chrétienne que les populations agricoles. Les Batékés trafiquent sur l'ivoire et servent de courtiers entre les Baïenzis du Haut-fleuve et les Bakongos du littoral. Gagnant facilement leur argent, ils le dépensent de même, surtout en vin de canne à sucre avec lequel ils s'enivrent aussi souvent qu'ils le peuvent. C'est pour eux le dernier degré du bonheur.

Quand le chef Mallié a laissé de la sorte sa raison au fond d'une calebasse, il lui arrive parfois de s'oublier jusqu'à faire trancher la tête de ses esclaves, uniquement par distraction. Plusieurs plaintes furent portées au poste français, mais l'administrateur répondit que l'affaire était entre Noirs et que cela ne le regardait pas!

Nous devons donc, nous, missionnaires, travailler à faire disparaître ces coutumes barbares et à inculquer à ces pauvres indigènes des principes un peu plus équitables. Le P. Paris est chargé spécialement de l'évangélisation de ces malheureux, qu'il ne va pas voir aussi souvent qu'il le voudrait, à cause des travaux multipliés qui absorbent son temps à Brazzaville.

Le grand village de Mpila, composé moitié de Batékés, moitié de nomades qui viennent trafiquer sur l'ivoire, se trouve à environ 5 kilomètres de la Mission. Plusieurs fois par semaine, le P. Paris enfourche un superbe maître Aliboron, qui nous a été donné en cadeau par le prince de Croy, et il va au village de Mpila, cherchant les malades à soigner, les enfants à baptiser et les âmes égarées à ramener au bon Dieu.

Au commencement, tout le monde prenait la fuite en voyant arriver pareil équipage, car on croyait que le cavalier faisait partie de la monture, et on n'avait jamais vu un Blanc à quatre pattes, avec des oreilles si longues. Mais quand on vit que l'équipage se démontait et que le Père, loin d'être une bête malfaisante, prodiguait, au contraire, ses soins aux malades, la confiance revint et les indigènes aussi. Quand, par malheur, maître Aliboron entamait un beau morceau de son répertoire ou qu'il se dirigeait vers une provision de manioc, tout le

monde prenait de nouveau la fuite et les plus braves ne s'arrêtaient qu'à 100 mètres de distance. Aujourd'hui, toute crainte a disparu : on aime voir arriver le Père dans les villages et on lui indique volontiers les malades. Il en profite pour parler aussi à l'âme et pour envoyer au Ciel des petits enfants qui doivent prier là-haut pour leurs frères moins heureux de la terre.

Notre hôpital reçoit également des hôtes qui viennent se faire soigner et qui portent ensuite au loin l'influence des missionnaires et du Dieu qui les amène dans ces lointaines contrées.

C'est encore au P. Paris qu'incombe le soin des malades dans cet hôpital, et il y a opéré dernièrement deux cures merveilleuses, qui ont augmenté sa réputation de *Mganga mbouka*. Un Noir, étant à la chasse, s'était laissé surprendre par un bœuf sauvage, qui avait labouré de coups de cornes le corps du malheureux chasseur. Ce fut dans un bien triste état qu'il fut apporté chez nous, ficelé dans une natte par ses amis, n'espérant plus le sauver. Le P. Paris se mit cependant en devoir de le soigner et, au bout de deux mois, le malade, remis sur pied, rentrait, parfaitement guéri, dans son village, à la grande stupéfaction de ses congénères qui le croyaient perdu sans retour.

Le blessé avait eu la velléité de rester à notre service pour nous prouver sa reconnaissance ; mais, quand il sut qu'il fallait travailler et qu'on ne pouvait le nourrir à rien faire, il préféra nous quitter. Il vient, cependant, nous rendre de fréquentes visites et amène ses amis et connaissances, pour leur faire admirer la Mission et surtout notre église dont les proportions sont si différentes des constructions du pays.

Une autre cure merveilleuse fut celle d'un guerrier du même village, qui, tirant un coup de son fusil à pierre, avait mis le feu à une gourde de poudre pendue à sa ceinture. L'explosion avait eu des effets terribles. Tout le devant du corps n'était qu'une plaie, des pieds à la tête.

Pour économiser l'acide phénique et l'iodoforme, le P. Paris traita son malade avec du jus de bananier, qui donna des résultats extraordinaires. Le jus de bananier, préalablement exprimé, servait à imbiber des compresses que l'on appliquait sur les parties brûlées, et la cicatrisation avançait, pour ainsi

dire, à vue d'œil. Cette nouvelle cure nous fit monter plus haut dans l'esprit des indigènes, qui préférèrent venir chez nous plutôt que d'aller à la station, où il y a pourtant un docteur breveté de toutes les facultés.

Notre hôpital n'est encore qu'une pauvre case en paille, élevée à la hâte dans un moment pressant; mais nous espérons bientôt la remplacer par une maison en briques, qui sera plus conforme aux principes de l'hygiène et de la propreté.

Heureusement, jusqu'à présent, on ne s'est pas avisé de nous poursuivre pour exercice illégal de la médecine!

6. — Depuis le dernier *Bulletin*, de grands travaux ont été accomplis à la Mission de Brazzaville. Le chef-lieu du vicariat avait besoin, en effet, de compléter son établissement et d'y installer des chambres et des magasins pour pouvoir y loger les missionnaires et les marchandises.

Outre la communauté des Sœurs, qui compte 6 bâtiments en briques et qui se trouve distante de 800 mètres de notre plateau, nous avons à la Mission 10 autres bâtiments en briques, qui donnent à notre colline un cachet de civilisation qui frappe tous les Européens.

En moins de 18 mois, nous avons confectionné et fait cuire plus de 800,000 briques, qui nous ont donné d'excellents résultats. Ces briques, obtenues à sec, au moyen d'une machine très simple, ont été cuites sur place, à côté de la forêt qui nous fournissait le combustible en abondance.

Les fournées comprenaient environ 30,000 briques : chaque fournée demandait 48 heures de petit feu et 30 heures de grand feu; puis, on fermait le foyer et la partie supérieure du four, qu'on ouvrait deux jours après; toutes les briques étaient alors parfaitement cuites.

Mais notre argile, suffisamment bonne pour des briques, ne valait malheureusement rien pour des tuiles; nous dûmes donc faire venir de France de légères tuiles métalliques, afin de remplacer la paille trop favorable aux insectes et trop dangereuse pour les incendies.

Les briques nous revenaient à environ 6 francs le mille; mais le transport à dos d'homme nous coûtait autant si ce n'est plus, bien que la briqueterie ne fût éloignée que de 5 à 600 mètres de nos différents chantiers.

Les manœuvres qui portaient les briques trouvaient souvent le moyen de tromper la surveillance et récriminaient sans cesse sur les briques trop lourdes ou la chaleur trop accablante. Heureux encore quand ils ne jetaient pas la moitié de leur fardeau dans les grandes herbes, dès qu'ils pouvaient prévoir l'absence momentanée du Père ou du Frère chargé du contrôle à l'arrivée.

Il fallait exercer une surveillance de tous les instants et on leur donnait en exemple l'âne qui portait tranquillement sa charge sans jamais se plaindre. Or, un jour, maître Aliboron, lui aussi, trompa la surveillance et, sa charge sur le dos, alla tranquillement paître dans les herbes tendres. « Tu vois, nous dirent les ouvriers, l'âne n'est pas aussi malin que tu le disais. Au moins, nous, quand nous esquivons le service, nous ne gardons pas les briques sur notre tête! »

Mais les malheureux eurent bien autre chose sur la tête. Malgré les recommandations les plus fréquentes et les plus expresses, ils s'obstinèrent à creuser de petites cavernes, tout en extrayant l'argile destinée à la confection des briques. C'était pour tromper plus facilement la vigilance du F. Germain, dont l'œil perspicace ne pouvait cependant pénétrer partout.

Un matin que quatre d'entre eux, au lieu de travailler, s'étaient installés autour d'un bon feu, pendant que le Frère était à la messe, un éboulement se produisit et les quatre malheureux furent ensevelis sous un énorme bloc d'argile. On accourut immédiatement et les travaux de déblaiement furent menés rapidement. Deux furent tués sur le coup et les deux autres moururent quelques jours après. Ce terrible accident servit de leçon... pendant au moins 15 jours!

Les briques étant cuites, on les mettait en œuvre sans leur donner le temps de refroidir, et les bâtiments s'élevaient bientôt les uns après les autres.

Mais, celui qui nous tenait le plus au cœur, c'était la chapelle, car la modeste chambre qui nous servait d'oratoire était devenue par trop insuffisante. Bâtir une église, une vraie église, était une grosse affaire, au centre de l'Afrique, dans un pays où il n'y a pas d'ouvriers spéciaux, et où il faut tout faire par soi-même. On se consulta et, à l'unanimité, l'entreprise de ce gros travail fut résolue. Chacun s'arma alors de bonne volonté

et des instruments nécessaires pour mener à bien cette œuvre gigantesque.

Monseigneur fut l'architecte, l'entrepreneur, le surveillant, voire même le charpentier. Le P. Paris s'occupa des bois nombreux, indispensables à la construction d'un pareil édifice, et son génie artistique trouva matière à s'exercer en maints endroits. Le P. Remy se chargea du pavage et de la nourriture, ce qui n'était pas une sinécure; le F. Elie construisit la toiture et nous dota d'ornementations en zinc d'un goût vraiment délicat; le F. Honoré surveillait les charpentiers et les scieurs de long, qui lui sciaient mieux le dos que les planches; enfin, le F. Germain se reposait de ses travaux de briqueterie, en allant dans les forêts vierges chercher les madriers dont nous avons besoin. Il y allait quelquefois à la voile, et quelquefois aussi sur les bancs de sable, le canot lourdement chargé, ce qui ne l'amusa pas toujours.

Une nuit, que nous ne l'avions pas vu revenir, et que nous étions fort inquiets, il avait dû, ayant échoué à la descente, jeter presque tout son chargement pour renflouer son bateau. Pour comble de malheur, un violent orage survenu au milieu de la nuit lui fit craindre, si le vent dégageait son embarcation, ou de courir vers les cataractes, ou de chavirer au milieu des hippopotames qui venaient souffler autour de lui comme pour lui demander ce qu'il faisait à cette heure sur le fleuve. Bref, le Frère en fut quitte pour la perte du gouvernail et de la plus grande partie du chargement, bien heureux qu'il n'y eût pas d'accident de personnes.

Tout cela montre que l'église n'avancait pas sans peine. Les pluies torrentielles étaient aussi venues se mettre de la partie et menacer la solidité de l'édifice.

Enfin, les fondations étant hors de terre, on procéda solennellement à la pose de la.... première brique. L'administrateur principal de Brazzaville et le docteur, en grande tenue, assistaient à la cérémonie que Monseigneur accomplit avec crosse et mitre, au grand ébahissement des Noirs qui voyaient pareille pompe pour la première fois.

Afin de perpétuer le souvenir de cet acte mémorable chez les générations futures, on dressa un acte authentique qui fut scellé dans les briques, après avoir été renfermé dans un petit

flacon de verre. Nous espérons que les fourmis blanches ne seront pas trop curieuses, et qu'elles respecteront le parchemin aquel, du reste, elles ne comprendraient rien.

Grâce à quatre maçons sénégalais, dont l'un savait manier l'équerre et le fil à plomb à peu près convenablement, le travail allait rapidement et la maçonnerie montait toujours, à la grande stupéfaction des indigènes, dont les plus hautes cases ont à peine 2 mètres.

Malgré les échafaudages primitifs dont nous disposions pour ces constructions, nous n'eûmes pas d'accidents à déplorer. Seul, un Sénégalais tomba de 5 mètres de hauteur et, en tombant... cassa trois briques avec sa tête. Il s'empessa de regrimper sur son échafaudage, de peur qu'on ne les lui fit payer!

En quatre mois, maçonnerie et charpente furent achevées et le F. Elie construisit la toiture, avec autant d'habileté que de dévouement.

Cette église mesure 37 mètres de long sur 12 de large à l'intérieur. Elle a une nef et deux bas côtés, avec colonnes en bois dont les soubassements et chapiteaux sont en palissandre. La voûte en voliges a 9 mètres de hauteur. Un petit clocher, qui va recevoir prochainement une horloge, élève fièrement la croix à 20 mètres dans les airs. C'est vraiment une merveille pour le pays, et les indigènes viennent de loin pour l'admirer. Nous-mêmes, nous sommes heureux et fiers d'avoir donné un si beau temple à Notre-Seigneur dans ces contrées sauvages, où il était absolument inconnu, il y a dix ans.

Nous avons essayé d'établir, sur un cours d'eau, une scierie hydraulique qui n'a pas donné les résultats espérés. Une grande roue nous restait donc sur les bras. Comme elle nous embarrassait, l'idée nous vint de l'utiliser comme rosace, et nous devons ajouter qu'elle fait très bon effet, quoique les architectes de France ne lui eussent jamais trouvé un pareil emploi.

(La suite de ce bulletin ne nous étant pas parvenue assez à temps, nous la donnerons au prochain numéro.)

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PAUL DES RAPIDES (HAUT-BOUBANGHI)

(JANVIER 1894 — JANVIER 1895)

1. Fondation de la Mission. Personnel. En route. Mort d'un enfant chrétien. Installation. Constructions. Inauguration. — 2. Les Bondjos, les Bouzérois, les Bagbas, les Ndrys et les Banziris. — 3. Œuvres.

1. — La fondation de la Mission de Saint-Paul des Rapides étant un fait accompli depuis bientôt un an, nous devons, avant de commencer ce *Bulletin*, rendre grâce à Dieu de nous avoir protégés dans cette entreprise et d'avoir permis à la Congrégation de porter le drapeau de la foi à 600 kilomètres plus loin dans l'intérieur de l'Afrique. Ici, aucun missionnaire catholique ne nous a encore précédés; aucun protestant n'est venu semer la zizanie; aucun disciple de Mahomet ne s'est aventuré parmi nos peuplades.

Il était réservé à la religion du Christ, prêchée par notre Congrégation, de faire disparaître la barbarie de ces peuples sauvages et de les amener aux pieds du Dieu tout-puissant.

La fondation de cette Mission était projetée depuis longtemps; immédiatement après son sacre, Mgr Augouard avait pensé à ces pauvres âmes abandonnées du Haut-Oubanghi; mais que d'obstacles le diable de Guinée ne suscita-t-il pas? Dès le 13 janvier 1893, Mgr Augouard, accompagné du P. Rémy, s'embarqua sur le *Djoué*, canonnière du gouvernement français, pour chercher l'emplacement d'une Mission, dans les environs du poste français de Banghi. Ce poste se trouve au-dessous du premier rapide de l'Oubanghi. Pendant ce voyage, nous avons déjà pu juger de l'audace et de l'appétit de nos futurs paroissiens. Pendant la nuit, un Bondjo qui s'était introduit à bord était en train de voler deux fusils placés au-dessus du lit où couchait Monseigneur; ce n'est que par hasard qu'on se réveilla au moment où le voleur reprenait par eau le chemin de son village.

Une autre fois, un des Sénégalais du bord étant sur le point de mourir, les Bondjos demandèrent à l'acheter pour le manger, puisqu'il ne nous était plus bon à rien. C'est dans ce même village que nous étions arrivés, une demi-journée trop tard, pour prendre part à un festin dont deux esclaves composaient le menu.

Que de vapeurs se plaignent de quitter ce pays avec un

homme en moins ! Le malheureux s'est presque toujours égaré dans quelque marmite.

Ceci se passait au-dessous des rapides, et les Bondjos d'au-dessus avaient la réputation d'être plus féroces encore.

Jusqu'au poste de Banghi, les rives du fleuve étant inondées chaque année, il était impossible d'y choisir un emplacement pour une Mission ; le poste lui-même a 1 mètre d'eau dans sa cour, pendant la saison des hautes eaux.

Ne trouvant pas d'emplacement au-dessous du poste, Sa Grandeur monta au-dessus du premier rapide et découvrit une magnifique colline où se dressait un village indigène. Ce village ayant eu des difficultés avec le poste français avait été brûlé et ses habitants étaient allés construire leurs cases ailleurs. On s'établirait donc à la place même où les féroces Bouzéros avaient tranché plus d'une vie pour se procurer de la chair humaine. Un sacrifice de paix allait remplacer les sacrifices humains et une religion plus douce allait enfin succéder à la religion des fétiches.

Lors de notre séjour à Banghi, on crut à une attaque des Bondjos et, pendant deux ou trois nuits, toute la garnison du poste fut sur pied ; la fusillade se répercutait tristement dans les profondeurs de la forêt ; on ne sut jamais si ces attaques avaient été réelles ; mais cela prouvait, du moins, que, dans ce pays, il fallait être sur ses gardes et qu'il y avait lieu de réfléchir pour l'avenir.

Ce voyage n'eut pas seulement pour résultat de trouver l'emplacement d'une Mission, mais Monseigneur put encore emmener à Brazzaville plusieurs enfants des diverses tribus qui peuplent ces pays ; c'étaient les premiers qui devaient recevoir la semence de l'évangile, et qui, plus tard, apprendraient à leurs semblables ce que sont les Missionnaires. Jusqu'à cette époque, on n'abordait qu'avec crainte dans ces villages qui précèdent immédiatement les rapides ; les Bondjos avaient une mauvaise réputation, qu'ils n'avaient certainement pas volée, et on les tenait prudemment à l'écart. Monseigneur y aborda, rassembla les chefs et obtint d'eux qu'on lui confiât plusieurs enfants qui demeureraient quelque temps à la Mission de Brazzaville. Il leur citait l'exemple des Banziris, qui nous en avaient confié deux, et il leur en montrait trois autres qui venaient d'être rachetés. Monseigneur

promettait de ramener ces enfants après la fondation de Saint-Paul des Rapides. Pénétrer ainsi dans ces villages, montrer à ces pauvres anthropophages qu'il y avait des Blancs qui s'intéressaient à leur sort, était déjà un acte préparatoire de notre futur apostolat et nous ménageait ainsi une porte d'entrée chez eux.

Nous repartîmes pour Brazzaville avec onze enfants, sur lesquels nous fondions déjà de grandes espérances pour la nouvelle Mission que nous devions revenir créer au bout de six mois; mais les difficultés inhérentes à l'Afrique ne nous permirent d'y retourner qu'un an après.

Une lettre de M. l'administrateur de Banghi faillit encore compromettre cette fondation. Cet administrateur écrivait à Monseigneur que les peuplades étaient en guerre avec le poste français et que, s'installer au milieu d'elles, était peut-être prématuré et que le martyr y attendait certainement les Pères. Les Bouzérois avaient, en effet, tué et mangé deux Noirs du poste français, et, en représailles, trois habitants du village coupable avaient été fusillés.

Devant ces nouvelles peu rassurantes (quoique la marmite des Bondjos soit un chemin comme un autre pour aller au ciel), Monseigneur voulut vérifier la situation par lui-même et résolut, s'il était impossible de s'installer à l'emplacement choisi, d'aller plus loin chez les Ouaddas et les Banziris, populations beaucoup plus douces que les Bondjos.

Mais Dieu laisse les hommes s'agiter ici-bas et les emploie toujours à l'accomplissement de ses desseins. L'administrateur, si empressé l'année précédente à nous montrer le danger qu'il y aurait à s'établir en cet endroit, fut beaucoup plus empressé, cette fois, à nous conseiller d'y rester.

Une maison hollandaise qui fait le commerce dans ces contrées et qui, quoique protestante, n'a cessé d'être très charitable envers les Missions au Congo, mit gracieusement un de ses vapeurs à notre disposition pour transporter Blancs et Noirs, personnel et bagages.

Le 12 janvier 1894, Monseigneur reprenait le chemin de l'Oubanghi, emmenant avec lui le personnel de la nouvelle Mission : le P. Rémy, supérieur; le P. Sallaz, chargé de l'œuvre des enfants et le F. Germain, qui devait diriger les travaux.

Le P. Sallaz était alors à Saint-Louis de l'Oubanghi, où nous devions le prendre et laisser le P. Legouay à sa place. Nous ramenions avec nous nos onze enfants, deux servants de messe et vingt travailleurs Loangos, complétant le personnel.

Le 8 février, nous arrivions sans encombre au banc de sable de Linga, où tous les vapeurs s'arrêtent pendant les eaux basses, à cause des cailloux qui encombrent le fleuve en cet endroit. Le lendemain, sans perdre du temps, nous embarquions une partie de nos colis et notre personnel dans une baleinière que nous avions amenée et dans la pirogue du bord; puis nous nous dirigeons du côté de Banghi. Pendant ces quelques jours de navigation à la *pagaie*, un de nos enfants chrétiens tomba malade et fut confessé par précaution. Un soir que nous étions campés sur un grand banc de sable, en face de plusieurs villages bondjos, cet enfant alla beaucoup plus mal; son petit camarade le veilla pendant toute la nuit. Le lendemain matin, son état s'aggravant, Monseigneur lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction et, quelques instants après, il expirait; le jour commençait à poindre. Une question se posa immédiatement : comment serait ensevelie cette première victime de la Mission de Saint-Paul, et où l'enterrerait-on pour la soustraire à la voracité des Bondjos qui ne se gênent guère pour déterrer les morts et s'en nourrir? Après avoir bien cherché, nous pensâmes qu'une fosse dans le sable est bien vite creusée et que ses traces sont faciles à faire disparaître. Bien que nous n'ayons aucun outil pour creuser la fosse, un de nos Loangos, s'armant d'une boîte de conserves vide, se mit à l'œuvre sous une de nos tentes.

Déjà les Bondjos arrivaient à l'extrémité du banc de sable, espérant nous vendre quelques vivres; on leur envoya deux ou trois enfants de leurs connaissances pour causer avec eux et les retarder. Pendant ce temps, on se hâtait et, bientôt, Monseigneur put donner la sépulture à cet enfant chrétien. La cérémonie s'accomplit en présence de trois religieux, du capitaine du vapeur, qui était protestant, et de nos ouvriers païens. Le sable fut piétiné et ce n'est qu'après mille précautions que les tentes furent abattues et que nous nous éloignâmes de cet endroit funèbre. Cette mort et cette sépulture s'étaient produites dans de telles circonstances, que nous fûmes tristes

toute la journée; le petit camarade du défunt pleurait à chaudes larmes, et ce fut en silence que nous remontâmes dans nos embarcations pour continuer notre voyage. Peu de temps après, on revint sur ce banc de sable et on constata que les indigènes ne s'étaient aperçus de rien.

Les jours suivants, nous arrivions aux villages bondjos où nous avions des enfants à rapatrier; leur retour produisit le meilleur effet, car on les croyait mangés depuis longtemps. L'année précédente, en abordant dans ces villages, on ne voyait de tous côtés que sagaies et couteaux; cette fois, toute arme avait disparu; hommes, femmes et enfants se pressaient sur la rive pour fêter les revenants; depuis la veille, on connaissait déjà notre arrivée.

Tous les villages sont en fête, c'est un vrai bonheur, et on nous remercie dans un langage auquel nous ne comprenons rien; mais les gestes en disent assez; on promet d'autres enfants : promesses de Noirs. Tous ceux que nous avons ramenés, qui avaient vécu une année dans une de nos Missions et qui avaient promis de retourner à Banghi, ne sont pas encore revenus et préfèrent, je crois, leur vie vagabonde et sauvage à la vie de travail qu'ils devaient mener à la Mission. Il n'en est pas moins vrai que ces villages nous sont maintenant ouverts et que nous pouvons y aborder sans crainte. Les crânes humains que nous avons vus un an auparavant orner les palissades et les toitures avaient déjà disparu; premier pas vers l'abolition de l'anthropophagie.

Le 13 février, nous arrivions à Banghi où nous fûmes reçus par M. l'administrateur Vittu de Kerraoul. Après s'être assuré de l'état de la population, Monseigneur pensa que nous pouvions parfaitement nous installer à l'endroit projeté et que si le gouvernement ne suffisait pas à nous procurer une sécurité complète, nous y pourvoirions nous-mêmes avec l'aide de Dieu.

La Mission des Bondjos étant décidée, Monseigneur ne voulut pas redescendre avant d'avoir trouvé l'emplacement d'une autre Mission à trois ou quatre journées plus loin. C'est dans ce but que le lendemain de son arrivée à Banghi, il s'embarquait, avec le P. Rémy, dans une pirogue indigène pour Ouadda, où un poste français venait d'être installé. Pour y arriver, il faut

franchir toute une série de rapides plus ou moins dangereux, au milieu desquels, chaque année, de nombreuses pirogues vont se perdre sur les cailloux et dans les tourbillons.

Aux eaux basses, telles qu'elles étaient à cette époque, et avec des pagayeurs Banziris, très accoutumés à ces sortes de voyages, notre excursion se fit dans d'excellentes conditions. En montant, nous pouvions descendre aux endroits dangereux; mais à la descente, la course devient vertigineuse et on éprouve, malgré soi, un frisson dans tous les membres; car on se tient au milieu du courant et il n'est plus possible de quitter la pirogue. A notre descente, nous avions sept pirogues; l'une d'elles se heurta à un caillou et se fendit par le milieu; elle coula à pic, un mousqueton fut perdu, mais les Noirs se sauvèrent à la nage.

Au bout de quatre jours de voyage, nous arrivions à destination; on trouva l'emplacement désiré en arrière-plan du gouvernement et des maisons de commerce. Le poste nous confia aussitôt 4 enfants Ouaddas, pris dans une palabre, pour être élevés à la Mission de Brazzaville.

Pendant ce temps, le F. Germain avait transporté avec des pirogues le reste de nos charges de Linga à Banghi et nous pouvions déjà commencer les premiers travaux. La Mission se trouvait à 3 kilomètres du Poste; par eau, un rapide nous en séparait; par terre, trois collines pierreuses et une rivière rendaient les communications difficiles.

Pour ne pas traverser le rapide chaque jour, nous commençâmes une route par terre, et, malgré les pierres énormes qu'il fallut remuer, malgré les arbres qu'il fallut abattre, en trois jours nous avions contourné les collines et nous arrivions à un sentier d'indigènes qui nous conduisait directement à notre emplacement. Pendant deux mois, nous partions chaque matin pour continuer nos constructions. Nos hommes, chargés de leurs outils de travail, formant la file indienne, escaladaient les montagnes, non sans pousser de gros soupirs; si notre cuisinier chargé de la batterie de cuisine et des provisions avait le malheur de trébucher dans une racine, les marmites, la viande, la sauce, faisaient une omelette des mieux panachées, et nous étions obligés de manquer à la règle, car nous n'avions plus qu'un seul plat pour dîner; bien heureux encore si l'ac-

cident n'arrivait pas dans une rivière, car, alors, le dîner était copieusement arrosé et rien ne manquait plus à la fête. Le soir, la même promenade recommençait avec des accidents quelquefois plus risibles que ceux du matin, car les Blancs se permettaient aussi de grandes prostrations que la fatigue seule pouvait excuser. Arrivés sur place, on s'installait, s'intitulant charpentier, menuisier, etc., etc.; à 11 heures, on devenait cuisinier, chacun à son tour; notre cuisine est toujours excellente; notre réfectoire est spacieux, c'est une grande forêt vierge qui nous prodigue son ombre, sa fraîcheur et ses bois.

La première souffrance que nous eûmes à supporter, nous vint de la part de petites mouches noires, à l'odeur musquée très accentuée; ces petites mouches ont la spécialité de se mettre dans les endroits les plus gênants de notre individu, dans les yeux, dans les oreilles; elles s'introduisent jusqu'au fond du gosier, jusque dans le nez, ce qui est très désagréable. Elles sont en si grande quantité que pour manger, nous étions obligés de nous enfumer littéralement; alors on tousse, on étternue et, finalement, on rit. Malgré tout ce que cela pouvait avoir de risible, on se demandait si la position serait longtemps tenable; nos ouvriers avaient remplacé par un petit balai l'appendice dont certains animaux se servent si bien dans de semblables occasions.

Le bon Dieu nous éprouva aussi un peu par la maladie, mais seulement pour la forme; le F. Germain avait la spécialité des coliques; le P. Sallaz de la fièvre, et le P. Rémy devint aveugle pendant trois jours; enfin, des instruments perfectionnés pour la fondation d'une Mission. Une chaleur extraordinaire nous grillait à la Mission et, en rentrant au poste, une légion de rats anthropophages s'abattait sur toutes les parties du corps qu'on avait l'imprudence de laisser au dehors de sa moustiquaire; c'est ainsi que le P. Sallaz dut prendre les plus grandes précautions pour conserver ses oreilles et ses orteils intacts.

Toutes ces allées et venues, après avoir travaillé pendant le jour, au grand soleil, nous fatiguaient beaucoup et nous soupirions après le moment où nous serions dans notre petite communauté; aussitôt que notre maison fut un peu habitable, on s'empressa de venir s'y établir. Le 16 avril, nous prenions vraiment possession de la Mission et nous nous y installions

définitivement. Dès le matin, deux pirogues bien chargées nous attendaient pour passer le rapide; le F. Germain s'installa confortablement dans la plus grande, au milieu de bagages de toutes sortes et sur un édifice laborieusement élevé; il s'était dit : plus un navire est grand, moins il y a de danger; il doit en être de même pour les pirogues. Le P. Sallaz et le P. Rémy prirent place dans la pirogue banzirie, beaucoup moins grande, mais mieux taillée pour les rapides. Cette dernière passa, en effet, le rapide du premier coup; mais pour la grande pirogue, ce fut autre chose; par trois fois, sur le point d'arriver au-dessus du rapide, elle fut rejetée en arrière; prise en travers par le courant, elle s'en alla au milieu des grandes vagues qui se forment au-dessous des rapides. Le Frère commençait à trouver la position peu intéressante et sa pirogue peu commode; nous commencions nous-mêmes à craindre pour lui. Nous arrêtons la première pirogue; on parvient à faire accoster la seconde près de la rive et, après l'avoir allégée de la moitié de son chargement, elle passe enfin à l'aide des deux équipages. Après trois voyages, tout était transporté et, le lendemain, le saint Sacrifice était offert pour la première fois à la Mission de Saint-Paul des Rapides.

Cette Mission a un nom très bien choisi : de quelque côté que l'on se dirige sur le fleuve, ce ne sont que rapides. Les Bondjos qui habitent ces parages sont les meilleurs payeurs de toute la rivière; ils passent ces rapides, sans crainte, sur de petites pirogues dans lesquelles ils se tiennent debout, et ne chavirent presque jamais.

Pendant tout le temps que nous travaillions à la Mission, ils venaient nous visiter de temps en temps et s'étonnaient de voir nos maisons s'élever si rapidement; ils devinrent camarades avec nous par l'échange du sang et nous promirent des vivres; mais depuis longtemps nous savons à quoi nous en tenir sur les promesses des Noirs.

La période la plus pénible, la période laborieuse de notre installation était terminée, quoique nous n'ayons encore qu'une maison d'habitation pour tout le monde. Maintenant, va commencer pour nous la période guerrière, car ainsi qu'on nous le disait, nous aurons à nous tenir en garde contre les visites nocturnes des Bouzéros. L'administrateur n'était qu'à demi

rassuré de nous voir quitter le poste ; mais les Missionnaires qui ont confiance dans le Saint-Cœur de Marie sont bien gardés. Pendant notre séjour au poste, nous étions réveillés de temps en temps par la fusillade qui éclatait au poste belge de Loango ; d'autres fois aussi, c'était au poste français ; les Bouzérans ont donc maintenant une maison de plus à exploiter, la nôtre, où il y a une quarantaine de Noirs à qui il n'est pas toujours facile d'inculquer les principes de la prudence la plus élémentaire. En arrivant, nous avons pris toutes les précautions nécessaires pour qu'aucun accident n'arrivât par notre faute, et nous n'eûmes pas à nous en repentir. L'administrateur nous donna au commencement trois Sénégalais pour monter la garde pendant la nuit ; mais les hautes eaux ont interrompu les communications entre le poste et la Mission, et ce sont nos braves Loangos qui font la faction.

Au premier coup de feu, nous sautons au bas du lit, courons aux armes, et arrivons souvent assez à temps pour tirer quelques coups de fusils sur les pirogues qui fuient dans les rapides. D'autres fois, un animal malfaisant s'introduit dans le poulailler, s'empare d'une poule qui proteste en poussant des cris (qui n'en ferait pas autant ?) et notre factionnaire, croyant la patrie en danger, ouvre un feu nourri du côté où il suppose que l'ennemi est ; il faut dire, à la louange de nos Loangos, qu'ils tirent toujours plutôt deux coups de fusil qu'un. Malgré le danger, certains factionnaires trouvent que le sommeil est une bonne chose ; malheur à lui si le Blanc a la malencontreuse idée de faire une ronde de nuit ! le pauvre dormeur est vite arraché au pays des songes.

Notre première nuit à la Mission s'est passée au milieu d'un encombrement complet. Nos enfants couchaient dans une chambre encore inachevée, et nos travailleurs dormaient à la belle étoile. Le lendemain, nous nous félicitons de n'avoir pas été surpris par les Bondjos. Depuis cette époque, nous avons poussé nos travaux avec activité, et les cinq bâtiments qui forment la communauté provisoire sont debout, malgré les énormes cailloux que nous sommes obligés d'enlever pour faire le moindre trou.

Pendant ces sept à huit mois, nous avons pu constater que ce qu'on nous racontait sur le compte des Bondjos et des Bouzé-

rous était à peu près vrai. Outre les visites nocturnes dont je parlais plus haut, visites qui n'annonçaient pas des intentions très pures, nous avons eu aussi leur visite en plein jour. Les Bouzérois, ayant inspecté les alentours de la Mission, résolurent d'attaquer les biftecks de nos hommes et cherchèrent à surprendre un de nos charpentiers dans la forêt; mais la vue d'un canon de fusil les mit promptement en fuite.

Un autre jour, à quatre heures de l'après-midi, à quelques pas de notre maison, un de nos ouvriers travaillait au jardin. S'étant éloigné un instant, il se vit bientôt entouré de plusieurs Bondjos qui s'apprétaient déjà à le percer de leurs sagaies. Il n'en fallait pas tant pour faire crier notre Loango plus fort que la poule de notre poulailler. Aussitôt avertis, nous partons avec le F. Germain, armés et au pas de course, mais les Bondjos nous sachant si près, avaient eu peur à leur tour, car ils sont lâches, et quand nous arrivâmes, ils étaient déjà emportés par leur légère pirogue au milieu du fleuve.

Le 30 août dernier, les Bouzérois arrivaient aux alentours d'un village qui se trouve à une demi-heure de la Mission. Ayant rencontré dans la forêt, près de chez nous, trois jeunes gens de ce village, ils s'emparèrent de deux d'entre eux, en tuèrent un, et en emportèrent les morceaux, ayant ainsi de la viande pour plusieurs jours.

Le lendemain, nous trouvions en deuil le pauvre village auquel appartenaient les deux victimes.

A la Mission, à partir de sept heures, tout le monde doit être dans les cases, et la sentinelle a ordre de tirer sur tout ce qui peut lui paraître tant soit peu insolite. Le P. Sallaz craint pour ses enfants, et dans les commencements, où rien n'était fermé, il élevait chaque soir de véritables fortifications pour obstruer portes et fenêtres, et protéger ses petits Noirs. La marmite des Bondjos, après tout, n'est pas plus dangereuse que la marmite des anarchistes à Paris, et ce que Dieu garde est bien gardé : jusqu'à ce moment, personne ne manque encore à l'appel.

Le 15 août, nous faisons descendre dans notre petite chapelle provisoire le gardien par excellence des corps et des âmes. Après la bénédiction du terrain [pour expulser le diable de Guinée, après la bénédiction des maisons et de la chapelle,

Notre-Seigneur prenait possession de son tabernacle et de la Mission tout entière.

Au milieu de nos cérémonies, ce qui étonna le plus les Bondjos et les Banziris fut notre petite cloche de 16 kilos ; ils n'en avaient jamais vu de si grosse, et ils ne se lassaient pas de la contempler, surtout pendant qu'elle sonnait. Le soir, quelques pièces d'artifice tirées en l'honneur de la fête, épouvantèrent tellement nos indigènes, qu'ils n'osèrent pas sortir de leur forêt ; et, le lendemain, ils nous disaient qu'ils n'auraient pas voulu venir parce que cela faisait trop de bruit et surtout que cela allait trop haut.

Dans une fondation de Mission, trois choses sont indispensables en arrivant : l'eau, les bois de charpente et les pailles à toiture. Nous avons été gâtés par la Providence pour ces trois choses si nécessaires. L'eau de l'Oubanghi donnant fréquemment la dysenterie, nous avons heureusement découvert une petite source dont l'eau fraîche est excellente.

Nous nous installons dans une forêt vierge, c'est dire que les bois de charpente ne nous manquent pas ; ils sont même quelquefois trop gros. Pour les pailles, nous ne savions où en trouver : en arrivant, tout était brûlé, et nous nous demandions comment nous ferions pour nous mettre à l'abri. La Providence vint à notre aide ; un jour, le Frère s'étant laissé entraîner à la poursuite de quelques antilopes, manqua les antilopes, mais trouva des herbes pour nos toitures, ce qui nous était bien plus nécessaire alors qu'un gigot d'antilope, que nous ne dédaignons pas cependant. Voilà, en résumé, l'histoire de notre installation matérielle en ce pays ; voyons maintenant comment nous nous sommes fait connaître des peuplades qui nous entourent.

2. — Nous avons quatre peuplades à évangéliser : les Bondjos, les Bouzéros, les Bagbas et les Ndryes. Nous nous trouvons en relation avec une cinquième, les Banziris, parce qu'ils sont essentiellement pêcheurs, et qu'à certains moments de l'année, ils vont s'établir dans les endroits les plus poissonneux du fleuve. Plus tard, nous découvrirons probablement d'autres peuplades à l'intérieur, car les explorateurs ne se sont pas encore avancés dans ces parages.

Les Bondjos habitent la rive ; mais ici ce sont les Bondjos des rapides, race déchue et décrépite, destinée à disparaître dans un

temps plus ou moins long. Les Bondjos sont anthropophages jusque dans la moelle des os : ils semblent déjà porter la peine de leur cruauté, car dans tous les villages bandjos, ce ne sont que plaies affreuses et gangréneuses ; comme l'homme, le petit enfant en est couvert. Dans les quelques voyages que le P. Rémy a eu occasion de faire chez eux, il a dû passer des demi-journées à soigner les malades. Ce n'est qu'à force de fréquenter les Bondjos qu'on parviendra à s'imposer à eux ; mais lorsqu'on y arrive, ils ne désirent qu'une chose : c'est de nous voir partir. Ils semblent déjà faire une distinction entre nous et les autres Blancs ; mais nous n'avons pas encore leur confiance, et lorsque nous sommes dans leurs villages, nous ne sommes pas plus rassurés que cela, malgré les armes dont nous sommes toujours pourvus.

La plupart des villages bondjos sont perchés sur des collines de 50 ou 60 mètres au-dessus du fleuve ; pour y monter, on se sert des pieds et des mains, quelquefois d'échelles, mais ce sont de véritables casse-cou. Des palissades servent de fortifications, et pour pénétrer dans le village, il faut passer sous une trappe qui menace toujours votre vie. Nous couchons déjà parmi eux, mais en nous levant, nous nous assurons instinctivement si notre tête est encore sur nos épaules. Il n'est pas rare d'apprendre en arrivant dans un village, qu'on vient de manger deux ou trois hommes ; nous avons à la Mission un petit Bondjo, qui n'est jamais plus content que lorsqu'on lui apprend que ses congénères viennent de manger un homme ou deux : « Ça, c'est bon, dit-il », et il vous montre des dents qui en disent long.

C'est par l'intermédiaire des Bondjos que nous rachetons des enfants aux Bagbas ; dans deux ou trois mois, nous pourrons parcourir librement tous leurs villages, soigner les malades et baptiser les petits moribonds. Depuis que nous sommes installés chez nous, ce sont les Bondjos qui nous ravitaillent en amenant à la Mission des pirogues entières de bananes ; par ce moyen, nous entrons mieux en relation avec eux.

Les Bouzérours sont encore un degré au-dessous des Bondjos ; rejetés de tous, ils sont réunis en quelques villages et font la guerre à tous ceux qui les entourent. Ils volent des hommes et des femmes, uniquement pour avoir de la chair humaine à manger, et ont déjà goûté du Blanc, en la personne de M. Musy.

Ils cherchent à voler chez les Blancs comme chez les Noirs, et lorsqu'un méfait a été accompli quelque part, on peut dire : les Bouzérois ont passé par là; c'est contre eux surtout que nous devons nous tenir en garde. Un de leurs villages est au-dessus de la Mission, à une heure de pirogue; un autre, à une demi-heure au-dessous; ces villages sont misérables, et ces gens n'inspirent aucune pitié à cause de leur barbarie, et, cependant, ils ont des âmes comme les autres.

Les Bagbas sont une peuplade guerrière qui se rapproche de plus en plus de la rive, et qui finira tôt ou tard par absorber les Bondjos des rapides. Bien bâtis, très grands, musculeux, ils sont les rois de la brousse et font une guerre continuelle à leurs voisins. Ils tuent ce qui se défend et s'emparent des femmes et des enfants; chez eux, il y a certainement beaucoup d'esclaves à racheter, mais par l'intermédiaire des Bondjos, jusqu'à ce que nous y allions nous-mêmes, ce qu'ils demandent depuis quelque temps déjà. Ils sont redoutés des Bondjos et des Ndryes; le vide se fait autour d'eux du côté des Ndryes. Les Bondjos finiront aussi par les fuir.

Les Ndryes étaient une peuplade de l'intérieur dont on parlait souvent et sur laquelle on racontait beaucoup de choses. On les craignait fort, et personne ne les avait encore visités. A un certain moment, où nous étions à court de vivres et où les Bondjos se mangeaient entre eux, le P. Rémy prit le parti d'escalader les montagnes qui ferment l'horizon derrière la Mission et d'essayer d'entrer en communication avec ces inconnus.

On part en nombre : dix Loangos parmi les plus valeureux; deux enfants comme interprètes; deux Blancs, le P. Rémy et le F. Germain. Tout ce monde était armé comme pour conquérir l'Afrique; nous eûmes heureusement à nous servir d'autres armes que de nos fusils, et la douceur parla mieux que la poudre; mais enfin on doit prendre toutes ses précautions. Le 20 mai, nous nous mettions en route à travers la brousse africaine. Nous arrivons bientôt en haut des montagnes, d'où nous jouissons d'un panorama magnifique; nous nous enfonçâmes ensuite dans les grandes herbes qui gênaient considérablement notre marche. A midi, nous n'avions découvert aucune trace de villages; les éléphants et les bœufs avaient seuls tracé des chemins pour aller s'abreuver aux marais d'une vallée :

c'était l'unique endroit où nous ayons trouvé de l'eau. Dans la soirée, ayant repris notre marche en avant, une feuille de bananier et l'empreinte d'un pied humain sur la cendre, nous prouvèrent que des Noirs avaient passé par là. Nous rencontrâmes enfin un sentier et, après nous être orientés, nous nous enfonçâmes dans l'intérieur. Au bout d'une heure, nous avions à nos pieds une magnifique vallée; au fond, quatre ou cinq cases indigènes, au milieu de plantations de maïs. Nous nous dirigeons vers ce village, mais, à peine étions-nous arrivés à mi-côte, qu'un petit bambin, sortant par hasard d'une case, nous aperçoit, donne l'alarme et, en un clin d'œil, le village est désert : les mères sauvent leur progéniture; les hommes s'arment de leurs sagaies et de leurs boucliers; tout le monde prend la fuite. En arrivant au village, nous trouvons encore du maïs sur le feu. Pendant une heure entière, nous essayons de les rappeler et d'entrer en pourparlers avec eux, mais, peine perdue, les échos de la forêt répondent seuls à tous nos discours.

En faisant le tour des plantations, nous découvrons un nouveau sentier et, tout en marchant prudemment, nous allons à la découverte d'un autre village. Au bout de deux heures, nous en trouvons un, composé de dix à douze cases; mais nous avons été prévenus et tous les indigènes s'étaient déjà portés sur la colline opposée; ils nous attendaient, le carquois rempli de flèches et la sagaie à la main; femmes et enfants avaient été mis en sûreté dans la forêt, les guerriers seuls étaient restés. Séparés les uns des autres par une vallée au fond de laquelle se trouve le village, nous nous servîmes alors du téléphone africain et, pendant une heure, nous entreprîmes une conversation à longue distance.

Une tornade vint, sur ces entrefaites, rafraîchir les sentiments et éteindre l'ardeur guerrière des deux camps; nous nous abritâmes dans les cases du village, tandis que les guerriers transformaient leurs boucliers en parapluies. On nous avait pris pour des Ouadolas, peuplade toujours en guerre avec les Ndrys.

Après la pluie, le F. Germain alla leur montrer que nous étions de la plus belle blancheur et qu'ils n'avaient rien à craindre de nous; de part et d'autre, on jeta ses armes et, dans une occasion semblable, on s'embrasserait en France; ici, on se contente de se presser le ventre l'un contre l'autre.

Pour contempler des Blancs pour la première fois, il faut bien plusieurs heures; aussi dûmes-nous nous exhiber pendant toute la soirée; chacun de nos gestes, chacune de nos actions, étaient examinés de très près, de trop près quelquefois; mais il fallut bien satisfaire la curiosité de ces grands enfants. A partir de ce moment, notre voyage se fit sans difficultés sérieuses; les jeunes gens de ce village nous servirent de guides et, pendant trois ou quatre jours, nous avons pu parcourir bon nombre de villages où la renommée nous avait déjà précédés. Nous sommes allés jusque chez les Boundis, où nous devions trouver beaucoup d'enfants à racheter, nous avait-on dit. Une après-midi, nous arrivions à ce village boundi, qui est assez grand; le chef avait envoyé au-devant de nous son grand écuyer avec toute son artillerie, se composant d'un seul fusil, dont le chien abîmé rendait l'arme peu dangereuse. A peine étions-nous près de la case publique, qui avait un air légèrement penché, que le chef se précipita au-devant de nous; il était affublé d'une grande blouse, à la manière des Arabes. Le P. Rémy, qui était le premier, jugea bien vite son homme : une tête dont les yeux chassieux sortaient de l'orbite; des lèvres ornées de bourgeons purulents à vous faire sauver; le tout coiffé d'une perruque ayant la forme d'un plat de petits pois noirs. Nous ignorions la manière de se saluer en ce pays; mais quand le P. Rémy vit cette horrible figure s'approcher de la sienne, il s'esquiva lestement, disant qu'il était pressé de se mettre à l'ombre. Le F. Germain, qui arrivait par derrière, n'avait pas eu le temps de juger l'homme; il dut subir le cérémonial d'un bout à l'autre. Le chef s'approcha de lui, lui souffla dans l'oreille gauche, puis dans la droite, se frotta contre lui avec une averse de joie véritable, mais de manière à lui inoculer tous les microbes du monde entier; le pauvre Frère eut toutes les peines du monde à se désinfecter.

Il fallut cependant palabrer avec ce chef bourgeonné; d'abord, il nous demanda un remède pour le guérir de son affreuse maladie, ainsi que ses sept ou huit femmes qui l'avaient aussi contractée. Nous restâmes chez lui un jour entier et pûmes racheter un enfant d'une dizaine d'années.

Les Ndrys sont de mœurs assez douces et s'adonnent beaucoup à l'agriculture. Leurs plantations de maïs s'étendent à

plusieurs kilomètres dans chaque village; ils sont cependant armés pour leur défense. En revenant, ils nous dirent que les Bagbas et les Ouaddas leur faisaient continuellement la guerre et que, pour cette raison, ils désiraient s'établir près de notre Mission. Six de leurs jeunes gens nous accompagnèrent au retour et restèrent plusieurs jours à la Mission pour visiter nos habitations et voir nos travaux.

Au bout d'un mois, le nouveau village s'installait à 2 kilomètres de chez nous et commençait par trois cases; au mois de septembre, il en comptait déjà 30. Voilà donc de quoi exercer désormais notre zèle sur cette nouvelle peuplade amenée aux pieds de Notre-Seigneur.

Enfin, les Banziris dont s'occuperont plus spécialement les confrères qui iront à Ouadda, viennent aux hautes eaux dans la région des rapides où le poisson est beaucoup plus abondant. Un de ces villages provisoires s'est formé près de la Mission et, outre le poisson dont il nous pourvoie abondamment, nous avons déjà pu baptiser un enfant qui allait au ciel deux jours après son baptême.

Le P. Rémy profita d'une occasion pour remonter le fleuve pendant huit jours et visiter les villages banziris et langouassis qui se trouvent sur la rive. Les Banziris ne connaissent que le fleuve et leurs pirogues; ils sont très doux, mais de mœurs dépravées; le Blanc peut pénétrer sans crainte dans leurs villages; leur douceur nous permettra peut-être de faire quelque chose parmi eux. En arrivant ici, nous avons rapatrié deux petits Banziris; ce premier essai porta ses fruits, et le P. Rémy put en descendre dix autres confiés par les chefs des villages; il racheta aussi trois petites filles. Parmi ces enfants étaient deux Langouassis, les premiers qui descendaient à Brazzaville.

La population ne nous manquera donc pas, nous sommes véritablement privilégiés sous ce rapport; nous avons tout ce monde sous la main et à très peu de distance de la Mission; les pirogues nous transportent rapidement d'un point à un autre. L'heure que Dieu a marquée pour la conversion de ces peuples est peut-être arrivée; en tout cas nous ferons notre devoir en leur annonçant la bonne nouvelle.

3. — L'œuvre qui nous est chère entre toutes, et que nous avons commencée en arrivant est l'œuvre des enfants. Tantôt

nous demandons aux chefs de nous confier les leurs, tantôt nous rachetons les esclaves. Toutes les peuplades de ces parages se font la guerre continuellement, vendant femmes et enfants et cherchant à se débarrasser de ces derniers, lorsque cela leur est possible. Cette vente faite aux Bondjos est une vente de chair à manger, et c'est pour cela que nous tâchons de racheter tout ce qu'on nous présente et tout ce que nous pouvons, en attendant que nous leur apprenions à vivre en paix avec leurs voisins. Dans ses voyages, le P. Rémy en a déjà ramené un bon nombre, ce qui nous donne de l'espoir pour le temps où nous pourrons nous occuper encore plus sérieusement de l'œuvre des rachats. Depuis six mois que nous sommes ici, nous avons recueilli 20 enfants libres et nous en avons racheté 16.

Les premiers ont été envoyés à Brazzaville, les filles sont à l'œuvre des Sœurs et nous en avons encore 7 ici. C'est le commencement de notre œuvre.

Pour un fusil à pierre, nous rachetons deux enfants, quels qu'ils soient, de n'importe quel âge; nous les payons aussi en perles, mais enfin nous les avons pour peu de chose. Le plus difficile dans les commencements, c'est de démêler quelque chose dans les dialectes qu'ils parlent, et le P. Sallaz, à certains moments, en est à désirer le don des langues; les dialectes parlés ici sont tout à fait différents de ceux du Congo et c'est là une des grandes difficultés de la Mission de l'Oubanghi.

Une œuvre qui attirera beaucoup les Noirs à nous et qui nous fera connaître d'eux, c'est l'Œuvre des malades. L'influenza vient de nous visiter au fond de l'Oubanghi et après les Blancs, tous les Noirs sans exception en ont souffert. Cette maladie, venue par le fleuve, se propage d'abord dans les villages riverains pour aller ensuite à l'intérieur. En deux mois, nous avons distribué des remèdes en quantité; nos ouvriers eux-mêmes ont été fort éprouvés, mais jusqu'à ce moment personne n'en est mort.

Tels ont été les débuts de notre humble Mission et le bien commencé ici va se continuer plus loin, car les dernières nouvelles nous annoncent l'arrivée des confrères destinés à la Mission de Ouadda pour la fin du mois de septembre.

Nous attendons aussi la Mission Monteil, annoncée depuis si longtemps. Quels que soient les résultats de toutes ces expédi-

tions, la religion en profitera toujours, car ce seront de nouvelles contrées ouvertes à l'Évangile, et la gloire de Dieu brillera toujours de plus en plus aux yeux des hommes.

NÉCROLOGIE

LE F. CLAUDE

Suite (1).

Un jour, un ami de la Mission étant venu nous visiter, manifesta le désir de tirer la photographie des Pères et des Frères réunis en un même groupe avec les Séminaristes. Le P. Supérieur crut devoir accéder à ce désir et indiqua l'heure et le lieu où l'on se réunirait. Le F. Claude s'était esquivé sans qu'on s'en aperçût, lorsqu'un autre Frère le dénonça. Le P. Supérieur alla le chercher; d'abord il se défendit de venir : « Mais vous n'avez pas besoin de moi; on ne photographie pas une vieille carcasse comme moi. » Le Père lui ayant dit : « Allons, Frère Claude, au bout du compte, qu'est-ce que cela fait? — Oh! vous avez raison; puisque vous le voulez, ça ne fait rien. » Et il vint simplement prendre sa place.

Quand il était malade, il demandait un paquet de quinine à l'infirmier, avertissait ou faisait avertir le Supérieur et allait se coucher. Il ne fallait pas qu'on s'occupât de lui. Si on allait lui porter un médicament, une tisane, il s'en plaignait en disant : « Vous vous êtes dérangé pour moi; il ne faut pas faire cela; vous me faites de la peine. Je n'ai besoin de rien; demain, je serai guéri. »

Dans les premiers temps de la fondation de Saint-Joseph, les Frères, faute de meilleur local, couchaient dans un vaste grenier. Dès que les circonstances le permirent, on construisit pour eux des cellules ou chambrettes qui leur offraient un logement beaucoup plus commode; mais jamais on ne put décider le F. Claude à descendre de son grenier. Il y demeura seul pendant plus de vingt-cinq ans. Chaque fois qu'on le pressait de prendre aussi une cellule, il répondait : « Je suis très bien là-haut, j'aime ce

(1) Voir n° précédent, page 535.

logement. Il y a bien quelquefois de gros rats qui viennent faire la gymnastique sur mon lit; mais je ferme bien ma moustiquaire, je tends mon piège, je dors tranquille et, au bout de peu de temps, je les ai exterminés. Oh! les vilaines bêtes! » On riait et on n'insistait plus. Ce n'est qu'en ces deux ou trois dernières années, depuis que sa santé s'était complètement délabrée, qu'il avait enfin consenti à s'installer dans une des cellules des Frères.

Savoir reconnaître et réparer ses fautes est peut-être une marque de courage et de vertu plus certaine encore que de n'en jamais commettre. Le F. Claude avait ce courage dans les rares occasions où il s'était donné quelque tort. Un Frère qui, depuis, est sorti de la Congrégation, avait le don fâcheux d'agacer tout le monde par ses manières de dire et de faire prétentieuses et dépourvues de tact. Un jour que ce Frère était occupé à un même travail avec le F. Claude et quelques enfants, il se mit à gronder les enfants sans rime ni raison et en termes tout à fait déplacés. Le F. Claude lui fit doucement une petite remontrance; mais il n'en tint aucun compte et continua de plus belle. Le F. Claude en souffrait et trépigait intérieurement; le flot d'invectives coulant toujours, à la fin il n'y tint plus, et adressa au malencontreux grondeur une parole vive et même blessante. C'était une échappée; il s'en aperçoit immédiatement et se ressaisit sans retard. Il fait ses excuses au Frère, court à l'église demander pardon au bon Dieu, et, après avoir épanché son cœur devant le tabernacle, il va trouver le Supérieur, lui raconte simplement la scène et ajoute : « Mon Père, je viens vous demander une pénitence, je suis bien fâché de ce qui est arrivé, et je suis prêt à faire n'importe quoi pour le réparer. »

Cet incident montre que ce n'est ni sans effort ni sans contrainte que le cher Frère pratiquait la vertu; et, en effet, ceux qui l'ont vu de près pendant un certain temps, ont pu, en maintes occasions, se rendre compte qu'il y avait en lui une nature très bien domptée, mais non une nature morte et insensible.

Le bon Dieu ne lui a pas épargné les épreuves qu'il ménage à tous ceux qui veulent le servir avec constance. Bien des fois, pendant sa longue carrière de missionnaire, il a passé par le creuset des sécheresses et des dégoûts. Il en rend lui-même témoignage dans cet alinéa d'une lettre écrite après ses dix pre-

nières années d'Afrique : « Depuis six mois, il a plu à Notre-Seigneur de me mettre dans une sécheresse complète et j'ai tout lieu de croire que le démon n'en est point fâché, parce qu'il n'y perd rien; je dirai même qu'il en fait sa moisson. Cependant, depuis la retraite, on dirait que l'âme est moins abandonnée à elle-même; elle a un grand désir de l'amour de Dieu, mais je crains beaucoup que le malin esprit ne l'étouffe. » Du reste, qu'il fût dans la sécheresse ou dans la consolation, sa fidélité à la règle était la même et aussi son union pratique avec Dieu dans le courant de la journée. Un autre passage de sa correspondance, postérieur au précédent d'une quinzaine d'années, nous fait entendre encore une plainte sur sa misère spirituelle et nous indique en même temps la méthode qu'il employait pour sanctifier sa vie de chaque jour : « Hélas! combien de fois je sors de l'oraison sans presque savoir sur quoi j'ai médité; je me contente d'offrir à Dieu toute la peine que j'éprouve de ne pouvoir méditer comme mes confrères. J'offre à Dieu mon travail de toute la journée; les peines et les difficultés, quelles qu'elles soient, que sa main me réserve, pour la conversion des pauvres Noirs et pour tous les besoins de la sainte Église. La journée se passe dans différents exercices que j'aime, il est vrai, mais je ne fais pas comme je devrais à cause de ma mauvaise nature. »

Jusque dans ses dernières années, il lui a fallu, par intervalles, lutter contre les tentations les plus humiliantes et les plus pénibles. Mais elles ne pouvaient être pour lui que des occasions d'acquérir de nouveaux mérites, car il employait, avec une grande fidélité, les moyens d'en triompher sûrement. Il redoublait alors de vigilance sur lui-même, de recours à Dieu par la prière et d'ouverture de cœur vis-à-vis de son guide spirituel. Cette ouverture de cœur était, d'ailleurs, un besoin pour lui. Maintes fois, dans sa direction qu'il faisait très régulièrement tous les mois, il commençait par dire : « Mon Père, je n'ai rien de bien important à vous communiquer; quand j'ai quelque chose, je ne puis pas attendre; je ne suis tranquille que lorsque je suis venu vous en faire part. » C'était, en effet, sa pratique ordinaire. Aussi, même au milieu de ses épreuves, n'a-t-il jamais cessé de jouir au fond de son âme de cette paix intérieure, qui est la récompense de la fidélité à la règle et de la générosité au service de Dieu. « La paix et le contentement que

j'ai éprouvés au jour de mes premiers vœux, dit-il dans une de ses lettres, sont toujours restés gravés dans mon cœur, malgré les petits orages qui ont pu se montrer de loin en loin. » Cette paix était même si grande qu'il s'en effrayait quelquefois, comme le montrent ces lignes d'une autre de ses lettres : « Je tremble quand je pense au terrible compte que j'aurai à rendre au tribunal de Dieu ; je crains fort d'avoir reçu la récompense du peu de bien qu'il m'aurait été donné de faire sur la terre ; car, je vous le dis dans toute la sincérité de mon âme, depuis que je suis en mission, j'ai été l'enfant privilégié du bon Dieu. Presque point de peines de la part de mes supérieurs, ni de mes inférieurs, ce qui me porte à croire que le bon Maître me donne le ciel sur la terre, et qu'une éternité malheureuse sera peut-être mon partage. »

Ces craintes néanmoins étaient tempérées par une grande confiance et un abandon tout filial entre les mains de Dieu. La mort l'effrayait d'autant moins que, depuis longtemps, il se tenait prêt à partir pour l'éternité. Déjà au mois d'avril 1873, plus de vingt ans avant que Dieu ne le rappelât de ce monde, il écrivait au T. R. Père : « Ma vue, depuis trois ans, s'affaiblit beaucoup ; ajoutez à cela une dureté d'oreilles qui ne me permet plus de me confesser à l'église ; voilà autant de messagers qui m'annoncent de me préparer à descendre dans la tombe. Je ne suis plus bon à rien ; il me semble devant Dieu que la mort me serait préférable à la vie, je n'avance pas dans la voie spirituelle. Priez pour que je meure au plus tôt, pour que le bon Dieu ne soit plus offensé par un misérable comme moi. »

De pareilles dispositions lui étant habituelles, la mort ne pouvait le surprendre. Dieu, du reste, ne la lui a pas envoyée à l'improviste, et par égard, semble-t-il, pour les dures fatigues que ce bon onvrier s'était données à son service, il a voulu lui faire accomplir son purgatoire ici-bas, afin de pouvoir l'admettre sans retard au repos éternel du ciel. Depuis deux ans, le F. Claude ne pouvait plus guère travailler ; la souffrance et la prière l'absorbaient tout entier et achevaient de le purifier et de l'unir à Notre-Seigneur. Mais ici, laissons la parole au P. Messager, qui l'a suivi de près durant toute cette période et l'a assisté dans ses derniers moments. Voici quelques extraits des lettres de ce Père à Mgr Barthet :

« Le bon F. Claude a été, dans sa dernière maladie, ce qu'il avait été toute sa vie, un modèle admirable de bonne simplicité et de grande humilité. Comme il souffrait beaucoup depuis deux ans, mais surtout depuis quatre ou cinq mois, et spécialement durant les quinze derniers jours, il le disait franchement. « Le bon Dieu m'avait gâté jusqu'ici, disait-il; pendant quarante-cinq ans, je n'ai, pour ainsi dire, pas été malade; mais, depuis deux ans, il me fait payer cher le temps passé; mais cela finira bientôt; je ne demande que la force de souffrir et une grande soumission à la volonté de Dieu, pour que je ne l'offense pas par impatience. »

« Comme je lui disais de votre part, Monseigneur, de bien prier pour nous, il me répondit : « Mon Père, je prie tous les jours pour tout le monde; je dis plusieurs rosaires par jour, mais c'est tout ce que je puis faire. »

« Chaque fois que je lui portais un remède, il disait de ce ton convaincu que vous lui connaissiez : « Mon Père, vous vous dérangez trop pour moi; je suis peiné de voir qu'on s'occupe ainsi de moi dans la maison et que je gêne tout le monde, moi qui ne suis plus qu'une vieille ruine. »

« Ce matin, 8 novembre, le F. Claude est très mal et touche à son dernier jour, nous dit-il; c'est aussi l'avis de tous ceux qui le voient; il a reçu l'extrême-onction avant-hier; je vais, dans quelques minutes, lui donner le saint Viatique et l'indulgence plénière *in articulo mortis*, en présence de tous les Pères et Frères de la Communauté et des communautés voisines; il conserve très bien sa connaissance et jouit même d'une parfaite lucidité d'esprit. Je lui ai dit que j'allais vous écrire ce matin, il m'a répondu : « Dites à Monseigneur que quand il recevra la lettre, je serai dans l'autre monde. — Oui, Frère Claude, en paradis, nous l'espérons. — Ou ailleurs, mon Père, a-t-il ajouté. — Ah! Monseigneur, quand le bon Dieu appellera à lui le F. Claude, il y aura ici un bien grand vide. »

« 11 novembre. — Le bon et regretté F. Claude a rendu son âme à Dieu jeudi dernier, 8 du mois, à 2 h. 1/2 du soir, muni de tous les sacrements et de tous les secours de la religion; comme je vous l'ai annoncé déjà, il avait reçu le matin même le saint Viatique et l'indulgence de la bonne mort. A 2 heures, voyant que ses forces s'en allaient, je fis venir encore tout le

monde pour réciter les prières des agonisants. Comme le cher malade, malgré sa faiblesse, gardait toute sa connaissance, je dis aux Frères de se rendre à leurs occupations; mais à peine avaient-ils quitté la chambre que le F. Claude s'affaissa complètement et s'éteignit tout doucement au bout de quatre ou cinq minutes. Ce sont là les seuls moments où il n'a pas pu parler et pendant lesquels il a paru ne plus souffrir. »

« Le matin, au P. Jouan qui s'excusait d'être obligé de retourner à Mbodiène, il répondait : « Oui, mon Père, allez à vos occupations; pour un pauvre Frère comme moi, il ne faudrait pas se déranger. Rentrez à Mbodiène, on vous dira de revenir ce soir pour mon enterrement qui aura lieu demain. »

« Dix minutes avant sa mort, il disait au P. Lavandier, qui retournait à Joal : « Au revoir, au ciel! sur la terre, nous ne nous reverrons plus. »

« J'enverrai à Dakar, par la première occasion, le livre des Règles, la croix et les quelques images du cher défunt; c'est tout ce qu'on a trouvé dans sa chambre.

« Le bon Dieu nous avait donné le cher F. Claude, le bon Dieu nous l'a pris; que son saint nom soit béni! Nous n'avons pas perdu ce bon et cher Frère qui nous parlera, qui nous encouragera, qui nous aidera après sa mort, plus même que pendant sa vie.

« Oui, cher Frère Claude, maintenant que votre pauvre corps, usé par un demi-siècle d'apostolat repose, selon vos désirs, dans cet humble et pieux cimetière de Saint-Joseph de Ngazobil, que vous aimiez tant, votre âme, délivrée des tribulations et des angoisses de la vie présente, jouit du Dieu pour qui vous viviez uniquement; soyez secourable à ceux que vous avez aimés, que vous avez édifiés. Pour eux, votre souvenir, selon une parole des Livres saints, sera doux comme un rayon de miel, et votre mémoire demeurera comme une composition des plus suaves parfums! *Memoria Josiæ in compositionem odoris facta, in omni ore quasi mel indulcabitur.* »

Décès. — Le P. Guillaume Kérambrun, profès des vœux perpétuels, est décédé à Cellule, le samedi 9 février 1895, à l'âge de 50 ans, après 32 ans de vie de communauté.

Le P. Jean-Louis Manac'h, profès des vœux perpétuels, est décédé à N.-D. de Langonnet, le 13 février, à l'âge de 31 ans, après 12 années de vie de communauté.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Départs pour outre-mer. — Le 11 février, le P. Antunès a quitté la Maison-Mère pour retourner dans sa Mission de Cunène, en passant par le Portugal; le P. Berthelot, précédemment à Orgeville, va l'accompagner à Huilla.

Le P. Pascal J.-B., s'est embarqué à Bordeaux le 3 février pour retourner à Dakar.

Retours en France. — Les PP. Le Berre Jacques, Garnier Abel et le nov. F. Marie-Augustin, de la Sénégambie, sont arrivés à la Maison-Mère, le 19 février.

Placements. — Ont été placés :

A Beauvais, le P. Urien, en qualité d'économe;

A Bordeaux, le F. Conrad;

A Mesnières, le F. Coentin;

A Grignon, le nov. frère Euloge.

La Congrégation à Notre-Dame des Victoires. — C'est le jour même de l'Épiphanie, le dimanche 6 janvier, que la Congrégation a eu, à Notre-Dame des Victoires, cette année, sa petite fête habituelle. Le nouveau directeur, M. l'abbé Sémeraire, successeur du pieux et regretté abbé Dumax, a fait à nos Pères un accueil charmant. Dans son improvisation, qui a précédé les recommandations et la récitation du chapelet, il a présenté à la vénération des fidèles le T. R. P. Général, venu pour présider lui-même les offices du soir, l'a respectueusement désigné au banc-d'œuvre, entouré de plusieurs de ses missionnaires, et a fait, en termes excellents, son éloge, l'éloge de la Congrégation et de ses œuvres apostoliques, dont il a rappelé l'éclosion merveilleuse au sanctuaire de Notre-Dame des Victoires.

Le sermon d'usage avait été donné, comme l'année précédente, par le P. Chauffour, choisi, à cet effet, par le T. R. Père. Pour ne pas tomber dans des redites, notre cher confrère a développé, cette fois, et devant un très nombreux auditoire, la vérité suivante toute d'actualité : « Les âmes ici présentes sont les âmes les plus riches des dons de Dieu, des âmes privilégiées, des âmes de prédilection ; et les autres âmes auxquelles il leur est demandé de s'intéresser par leurs prières et leurs aumônes, sont, par un douloureux contraste, les âmes les plus déshéritées, les plus pauvres, les plus abandonnées, les plus misérables ! » L'orateur, à l'appui de sa thèse, a cité plusieurs traits inédits qu'il avait recueillis, les jours précédents, de la bouche même de Mgr Augouard, et a terminé en émettant le vœu que notre pays ne se rende pas indigne de sa mission apostolique.

La quête a été faite ensuite, pendant le salut et le chant des traditionnelles *Litanies*, par le R. P. Pascal, vicaire général de la Sénégambie, heureux de voir les offrandes pleuvoir nombreuses dans la bourse qu'il tendait.

La fête du 2 février. — La conférence d'usage au jour anniversaire de la précieuse mort de notre saint fondateur a été faite, cette année, au Saint Cœur de Marie, par le R. P. Pascal (Jean-Baptiste). Voici quel a été le thème de son intéressant entretien : « Par ses exemples et ses enseignements, notre Vénérable Père nous a laissé comme programme : l'esprit de ferveur, de charité, de sacrifice. » Et le zélé missionnaire a proposé son admirable vie à notre imitation. Il avait parlé le matin, avec le même succès, à Paris, au grand collège de Saint-Stanislas, à l'occasion de la quête annuelle qui s'y fait en faveur de l'œuvre de la Sainte Enfance.

Bulletins. — Prière à nos confrères de Maurice, Bourbon, Mayotte et Nossi-Bé, de nous envoyer leurs Bulletins.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEG.

Maison-Mère, le 20 février 1895.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — Office votif du Saint-Esprit. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Vicariat de l'Oubanghi.** Brazzaville (suite). — Saint-Louis de l'Oubanghi. — **Nécrologie.** *Notice :* P. Reffé. — *Décès :* PP. Schuster, Jean Quinn, Michel Breiner, Ch. Ehrhard. — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

OFFICE VOTIF DU SAINT-ESPRIT

Dans une séance du 20 juillet 1894, la Sacrée Congrégation des Rites a daigné approuver l'office votif du Saint-Esprit, avec faculté, pour tous les membres de la Congrégation, de le réciter à la place de celui des Saints-Anges, les lundis où ce dernier est autorisé.

Cet office avait déjà été préparé depuis de longues années par le P. Riehl, avant qu'il fût évêque de la Sénégambie, et alors qu'on travaillait à composer un propre de la Congrégation.

L'approbation, à ce moment, en avait été ajournée. Le R. P. Eschbach, en ayant fait de nouveau la demande, a été assez heureux de la voir exaucée. Cette précieuse faveur sera pour tous les membres de la Congrégation un nouveau motif de redoubler de dévotion envers le Saint-Esprit, auquel nous sommes particulièrement consacrés.

Cet office vient d'être imprimé à Notre-Dame de Langonnet. On peut se le procurer à la Maison-Mère.

Voici le texte du décret :

CONGREGATIONIS

SANCTI SPIRITUS ET IMMACULATI CORDIS MARIE

Quum a suimet exordio Congregatio Sancti Spiritus et Immaculati Cordis Mariæ singulari devotionis studio

eumdem Spiritum Sanctum, tamquam apostolici zeli divinum fontem prosequatur; R. P. Ambrosius Emonet, Superior generalis ipsius Congregationis, communia vota humillimè depromens, Sanctissimum Dominum Nostrum Leonem Papam XIII enixis precibus rogavit, ut singulis secundis feriis per annum, quibus Officii votivi de Sanctis Angelis recitatio per Rubricas permittitur, ab omnibus Alumnis suæ Congregationis, qui ad Horas Canonicas tenentur, Officium votivum de Spiritu Sancto juxta schema exhibitum recitari valeat. Sacra porro Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter ab eodem Sanctissimo Domino Nostro tributis, audito R. P. D. Augustino Caprara S. Fidei Promotore, ejusmodi Officium a se revisum atque emendatum, prout huic præjacet Decreto, approbavit, atque Alumnis præfati Instituti juxta preces persolvendum ritu semiduplici benignè indulgit : servatis Rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 20 julii 1894.

† CAJETANUS, cardinalis ALOISIUS-MASELLA S. R. C., præfectus.
ALOISIUS TRIPEPI, secretarius.

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis par décision du Conseil général (5 mars 1895).

Aux vœux perpétuels :

Le F. Fulbert HEIM, de la communauté de Chevilly;
Le F. Faustinien REBEU, de la communauté de Seyssinet.

Aux vœux de cinq ans :

Le P. BERTHELOT, de la Mission de Huilla;
Les FF. Flavien WOLF et Gildas COLLET, de la com. de Chevilly;
Le F. Corentin QUEFFÉLEC, de la communauté de Mesnières;
Le F. Auxène HECKLY, de la communauté de Seyssinet;
Le F. Macaire LEBRETON, de la communauté de Beauvais.

A la Profession :

LE 25 DÉCEMBRE 1894, A SAINT-JOSEPH DU LAC :

Le F. Dominique KASZAK, né le 18 novembre 1876, à Wolawapowska (Allemagne).

LE 13 MARS 1895, A NOTRE-DAME DE LANGONNET :

Le F. Mayeul LE ROUX, né le 2 mars 1875, à Pleyben (Finistère).

LE 19 MARS :

Le F. Agapit ANDRO, né le 9 avril 1862, à Beuzec-cap-Sizun (Finistère).

LE 19 MARS 1895, A CHEVILLY :

Le F. Maxence BROMBECK, né le 9 juin 1870, à Markolsheim (Alsace).

A l'oblation.

A titre de Novices-Frères :

A CHEVILLY, LE 19 MARS, LES POSTULANTS FF. :

Joseph BECHTHOLD, du d. de Fribourg (Bade), en rel. F. *Fidelis* ;
 Victor COPIN, du diocèse de Cambrai, en religion F. *Etienne* ;
 Paul SCHIKARSKI, du d. d'Ermeland, en rel. F. *Marie-Bernard* ;
 Eugène OSTER, du diocèse de Strasbourg, en rel. F. *Timothee* ;
 Ernest CHACHAY, du diocèse de Saint-Dié, en religion F. *Claude* ;
 François A. HORNBACH, du d. de Fribourg (Bade), en r. F. *Wilfrid* ;
 Marcel MEYER, du diocèse de Strasbourg, en religion F. *Marcel* ;
 Jacques BUSER, du diocèse de Strasbourg, en religion F. *Fulrade* ;
 Jean-Baptiste MARÉCHAL, du d. de Strasbourg, en r. F. *Saturnin* ;
 P. Joseph SCHENKER, du diocèse de Bâle, en religion F. *Galmier* ;
 Léon RHINN, du diocèse de Strasbourg, en religion F. *Fabien*.

A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 19 MARS, LES POSTULANTS FF. :

Pierre-Louis LE PAPE, du diocèse de Quimper, en rel. F. *Armel* ;
 Yves-Marie BRIANT, du diocèse de Quimper, en rel. F. *Médéric* ;
 Jean-Baptiste JOUAN, du dioc. de Saint-Brieuc en r. F. *Cautin* ;

VICARIAT DE L'OUBANGHI

COMMUNAUTÉ DE SAINT-HIPPOLYTE, A BRAZZAVILLE

JUIN 1892. — JANVIER 1895

(560 kilomètres dans l'intérieur.)

(Suite. — Voir le numéro précédent.)

Mais la grosse construction n'était rien comme temps et comme argent auprès des aménagements intérieurs.

Il y avait tout d'abord la question des fenêtres à boucher et

c'est alors que nous comprîmes la justesse de la remarque du petit Noir qui disait un jour : « Sont-ils bêtes ces Blancs qui font des trous pour les boucher ensuite ! »

Nous étions décidés à fermer nos belles fenêtres ogivales avec des volets en bois plus ou moins disjoints. Un jour, un négociant hollandais, bienfaiteur insigne de la Mission, quoique protestant, vint nous voir.

— Qu'allez-vous mettre à ces fenêtres, Monseigneur?

— Mais des planches, tout simplement.

— Des planches ! Vous n'oseriez pas. Il faut mettre des vitraux.

— Des vitraux sont trop au-dessus de nos finances.

— Monseigneur, je vous offre un vitrail.

— C'est bien ; mais il y a encore seize fenêtres à boucher.

— Monseigneur, je vous offre deux vitraux.

— Mais, Monsieur, il y en a encore quinze !

— Je vous comprends. Cependant, je ne puis tout payer.

Nous allons aviser et nous trouverons bien le moyen d'avoir tous les vitraux.

Et, en effet, le prince de Croy en paya un ; le duc d'Uzès deux ; d'autres bienfaiteurs apportèrent également leur offrande, de sorte qu'aujourd'hui toutes les fenêtres sont garnies de vitraux et de grisailles qui donnent à notre église un cachet vraiment religieux.

Son inauguration solennelle, à laquelle assistèrent tous les Européens de Brazzaville, les représentants du gouvernement en tête, eut lieu le 3 mai 1894. Monseigneur prononça une allocution dans laquelle il insista sur la nécessité, pour les Blancs, de donner le bon exemple et de venir régulièrement chaque dimanche rendre à Dieu leurs hommages. Sans religion, le patriotisme est un vain mot, car la religion seule peut inspirer un patriotisme vrai et désintéressé.

Un ministre protestant qui avait demandé lui-même à assister à cette fête fut émerveillé de nos cérémonies pontificales qu'il voyait pour la première fois et, dans son enthousiasme, s'écriait en sortant de l'église : — *Very well ! Very beautiful ! Beaucoup de dorures !*

Ce ministre protestant, qui réside sur la rive belge, vient souvent sur la rive française et ne manque aucune occasion de

visiter nos œuvres en détail et de manifester son admiration pour les succès que nous obtenons au centre de l'Afrique.

Le soir de ce beau jour, on tira un feu d'artifice envoyé de France par un bienfaiteur qui avait tenu à ce que la fête fût complète. Rien ne saurait dépeindre la joie et surtout l'ébahissement de nos indigènes en voyant les fusées volantes jeter dans les airs leurs feux vifs et variés. Ils se disaient que les Blancs devaient être de fameux sorciers pour mettre ainsi en réserve les éclairs et les tonnerres!

Nos confrères de Linzolo qui avaient accepté notre invitation avaient amené un contingent de petits chanteurs, venus fort à propos pour rehausser notre orchestre. Après la cérémonie, ces enfants firent joyeusement honneur au traditionnel morceau d'hippopotame, complément obligé de toute fête sérieuse à Brazzaville.

Notre église, dans cette ville, mesure 37 mètres de long sur 12 de large à l'intérieur, avec une nef et 2 bas côtés. La maçonnerie et la charpente ne nous ont coûté que la main-d'œuvre, car nous pouvions puiser librement, dans le sol et dans les forêts vierges, les matériaux dont nous avons besoin. Nous avons employé environ 300,000 briques pour les murs et le pavage, et une grande quantité de pièces de bois qu'il a fallu aller chercher, sinon à grands frais, du moins à grand'peine jusqu'à 50 ou 60 kilomètres de la Mission.

Des chantiers étaient établis à proximité du fleuve et on transportait les madriers soit avec le « Léon XIII », soit avec une embarcation à voiles. Le F. Germain, habitué à naviguer sur l'Ellé, devint bientôt, sur l'immense Congo, un marin consommé. Une fois, cependant, il revint tout chagrin, car il avait perdu son gouvernail et avait dû jeter à l'eau tout son chargement afin d'alléger son bateau, malencontreusement échoué sur un banc de sable. Pendant la nuit, pour comble de misère, les hippopotames le suivirent de près, et un orage secoua son embarcation d'une façon inquiétante pour sa sécurité. Mais à quelque chose malheur est bon! la tempête renfloua naturellement le bateau qui put ainsi rentrer sans trop d'encombre à la Mission.

Grâce à un charpentier noir, quelque peu chasseur, le F. Germain nous rapportait toujours ou un bœuf, ou un hippo-

potame, ou un éléphant, et nous devons avouer que c'était, en général, le chargement le mieux reçu par notre petit monde.

Pendant ce temps, le bon F. Honoré dégrossissait les mardriers et préparait les bois de charpente.

Afin d'activer le travail, on avait résolu d'installer une scierie hydraulique sur un petit cours d'eau qui borde notre propriété; malheureusement, avec notre terre sablonneuse on ne put barrer le ruisseau et le succès ne répondit pas à notre attente. Il nous restait ainsi une roue hydraulique hors d'usage. On la fit servir de rosace sur le devant de la chapelle, et ses grisailles de couleur sont d'un très bon effet. Les architectes de France et de Navarre n'auraient jamais songé à l'utiliser de la sorte; notre architecture congolaise ne s'en trouve pas plus mal!

La grande porte a été confectionnée avec deux magnifiques fonds de pirogues que le P. Paris a su décorer d'une façon réellement artistique. Cette porte ayant besoin d'être protégée contre le grand soleil équatorial et les pluies torrentielles, le F. Elie y pourvut au moyen d'une marquise qu'il construisit de toute pièce avec une rare élégance; il a encore décoré notre église d'ornementations qu'admirent tous les Européens qui viennent nous visiter. Malgré tout, il *économisait la marchandise* et, grâce à son instinct de Normand, utilisait jusqu'aux vieilles boîtes de sardines.

Le pays ne nous fournissant que des toitures en paille, trop lourdes, malpropres et surtout très dangereuses à cause des incendies, il fallut nous résoudre à faire venir de France des toitures métalliques. Malheureusement, leur seul transport, de Loango à Brazzaville, par les caravanes, coûta plus cher que la maçonnerie et la charpente. Toutefois, nous ne regrettons pas cette dépense, car elle nous garantit du feu et obvie au changement fréquent des pailles qui, à la longue, reviennent aussi cher que les toitures en tôle.

Un plafond de voliges, en forme de voûte, remédie à l'inconvénient de la chaleur dont les effets sont neutralisés par le moyen d'une couche d'air de 1 mètre entre la toiture en fer et la voûte.

La grosse construction se fit assez rapidement; mais les aménagements intérieurs nous demandèrent beaucoup de temps

et ne sont même pas encore terminés. Sans ouvriers spéciaux, il faut tout faire par soi-même, et la fièvre revient aussi quelquefois ralentir notre ardeur. Autels, grilles du sanctuaire, chaises, bancs, confessionnaux, baptistère, chemin de croix, tribune, meubles de la sacristie, etc., etc., sont renfermés aujourd'hui dans les gros arbres de la forêt, mais il faut aller les en extraire et c'est là la grande difficulté.

Grâce à la générosité de quelques personnes pieuses, notre travail va être simplifié pour nos trois autels dont les montants étaient jusqu'à présent recouverts de draperies plus ou moins luxueuses. Ces étoffes, quelque peu primitives, seront remplacées par des ornements en cuivre très léger que Monseigneur rapporte de France et qu'il suffira de visser sur les bois déjà existants. Monseigneur rapporte aussi une statue du Sacré-Cœur et une autre de saint Joseph. Celle de la Sainte Vierge était déjà en grande dévotion parmi nos enfants, aux yeux desquels il faut parler pour arriver au cœur. L'un d'eux nous demandait un jour si l'Enfant Jésus qui était sur les bras de sa Mère n'allait pas bientôt descendre !

Vu notre pénurie d'ouvriers, les Pères ainsi que les Frères emploient tous leurs instants libres à l'embellissement du lieu saint, et nous espérons que bientôt enfin nous aurons terminé ces installations matérielles, qui nous permettront de nous consacrer tout entiers à l'évangélisation des peuplades qui nous entourent.

Brazzaville étant devenu le chef-lieu du nouveau Vicariat, il a fallu compléter notre établissement par des constructions absolument indispensables. Aujourd'hui, 10 bâtiments en briques, recouverts en tôle, donnent à notre Mission un cachet de civilisation qui impressionne favorablement tous ceux qui viennent nous visiter.

Le Gouverneur du Congo belge nous écrivait même que nous étions à la hauteur du bon renom des Missions françaises et que nous faisons honneur à la France, tandis qu'il n'en était pas ainsi dans l'État indépendant.

En moins de deux ans, nous avons fait environ 800,000 briques sur notre propriété, qui nous a également fourni d'excellents bois pour les faire cuire.

Si tous ces travaux sont d'abord lourds et dispendieux pour

nous, ils nous évitent, du moins, bien des dépenses pour l'avenir; ils améliorent surtout les conditions sanitaires, ce qui est, on le comprendra, d'une importance capitale.

Les ressources de la charité étant insuffisantes principalement pour nous, au centre de l'Afrique, nous cherchons à diminuer nos dépenses et à nous créer sur place des ressources destinées à venir en aide à notre maigre budget.

Outre les différents ateliers qui sont indispensables à nos constructions, nous nous adonnons à l'agriculture, car c'est le seul moyen d'obtenir quelque chose de cette malheureuse Afrique.

Nous cultivons en grand, et avec succès, le manioc, les haricots, le maïs, les patates douces, les bananes, les ignames et les arachides, qui forment le fond de la nourriture.

Bien des fois, nous avons essayé les arbres d'Europe sans pouvoir arriver à les acclimater. Les arbres fruitiers des colonies ont mieux réussi et nos jeunes plants commencent déjà à nous donner de bons résultats. Citons en particulier les mangues, les oranges, les mandarines, les avocats, les cœurs de bœuf, les corosols, les nèfles du Japon, les grosses goyaves et les goyaves fraises, les cerises de Cayenne, les pommes cannelles, les arbres à pain, les barbadines, etc., auxquels il faut ajouter le papaye et l'ananas, qui viennent admirablement et qui nous permettent même de faire un peu d'alcool.

Notre jardin potager nous donne encore de superbes légumes, surtout pendant la saison sèche, à la condition, toutefois, que, chaque année, nous fassions venir les graines de France qui ne se reproduisent que très peu au Congo.

Les forêts du Congo, au moins dans certaines parties, renferment des pieds de café en abondance. Les singes nous font une concurrence acharnée; non pas qu'ils torréfient la précieuse graine pour en savourer des infusions avec sucre et petite cuillère; non, ils procèdent d'une manière plus simple; ils prennent simplement grains rouges et grains verts, sucent le suc de celui qui est mûr à point et jettent dédaigneusement le reste, au grand désespoir du Père chargé de la cuisine.

La culture de ce café, du reste, est peu rémunératrice, car sa graine est petite et son pied s'étiolé rapidement dès qu'il est éloigné des grandes forêts et qu'on cherche à le cultiver.

Le café de la Martinique et celui de San-Thomé seraient préférables, mais ils sont universellement piqués par un vers qui les mange avant maturité.

Le café Libéria, par contre, vient admirablement. Les fins gourmets disent bien qu'il est d'une qualité très ordinaire, mais nous ne sommes pas difficiles à l'Oubanghi et nous sommes enchantés des résultats. Les premiers pieds ont donné des récoltes splendides, et, chaque année, nous augmentons notre plantation qui demande cependant des soins assidus et un bon terrain.

Malheureusement, si ces plantations viennent bien, les voleurs viennent encore mieux et nous ne pouvons nous garantir contre les nombreux maraudeurs qui pillent jour et nuit nos récoltes. On les prend bien quelquefois, mais si le Poste français les met en prison, c'est lui aussi qui profite de leur travail et nous ne sommes pas plus avancés. Et puis, dans ce pays sauvage, il y a plus de polissons que de police, et ce sont souvent les miliciens eux-mêmes qui se livrent le plus effrontément à ces déprédations.

Les Sénégalais méritent une mention toute spéciale sous ce rapport, car, en gens civilisés, ils savent adroitement joindre la viande aux légumes européens. Les quatre maçons que nous avions à notre service avaient jugé à propos de célébrer dignement le 14 juillet comme de bons électeurs, et, pour ce faire, s'étaient introduits par effraction dans notre basse-cour, emportant deux chèvres dont l'une était à proprement parler un bouc, grand roi du troupeau. S'en prendre à la vieille Bastille, le jour du 14 juillet, passe encore ! mais au chef de notre troupeau, à l'espoir de notre colonisation, c'était trop ! On fit une sérieuse enquête et on découvrit enfin les voleurs qui avaient mis aussi notre jardin à contribution pour que la fête fût complète. Comme tous les Noirs, même pris en flagrant délit, ils commencèrent par nier le vol, affirmant que la viande qui mijotait dans leurs marmites était de la viande d'hippopotame ; mais ils avaient à faire à plus malins qu'eux et force leur fut d'avouer leur méfait, pour lequel ils durent payer une importante amende.

Aux produits de nos cultures, il convient d'ajouter ceux de notre basse-cour ; de ce côté, malheureusement, nos efforts ne

sont pas toujours couronnés de succès, en dépit des soins incessants que l'on prodigue à nos intéressants quadrupèdes. On dirait que le diable s'ingénie à lutter contre nous à mesure que nous cherchons à nous procurer des ressources sur place.

Seules les chèvres réussissent à merveille; mais elles veulent vagabonder en liberté et dévastent en peu de jours les plus belles plantations. Il a donc fallu sacrifier la plus grande partie du troupeau et ne garder que quelques bonnes chèvres qui nous donnent un peu de lait pour les Sœurs.

La chasse nous fournirait du gibier en abondance, si nos devoirs nous permettaient de nous livrer à cet exercice peu conforme à nos règles. Il faut dire aussi que ces chasses sont souvent dangereuses et qu'il ne se passe pas d'année sans que plusieurs Blancs ou Noirs ne succombent victimes de leur ardeur cynégétique. L'année dernière, par exemple, nous avons perdu un chasseur Noir qui avait blessé d'abord un énorme éléphant dont les défenses pouvaient valoir 2 ou 3000 francs. L'animal blessé vint sur le chasseur qui grimpa avec agilité sur un arbre voisin. L'éléphant chercha à cueillir avec sa trompe l'imprudent qui lui tira encore trois coups de fusil. Furieux, l'éléphant saisit l'arbre entre ses défenses, le renversa et se précipita sur le malheureux Noir qui reçut un terrible coup de dent dans la cuisse. Trop éloigné de la Mission pour se faire soigner immédiatement, le chasseur eut une longue hémorragie et mourut en arrivant à notre hôpital.

La chasse, fort heureusement, ne se termine pas toujours d'une façon aussi tragique et, souvent, de superbes morceaux d'hippopotame ou d'éléphant viennent garnir notre table, sans oublier le bœuf sauvage, le canard, la pintade et surtout le singe. Les vieux grands-pères sentent bien un peu fort, mais les jeunes singes ne sont pas à dédaigner, n'en déplaît à Darwin, qui nous trouvera peut-être peu respectueux pour ses illustres ancêtres.

Ces ressources s'augmentent parfois grâce à la charité de généreux bienfaiteurs, parmi lesquels nous devons une mention toute spéciale à M. Greshoff, directeur d'une Maison hollandaise dans le haut Congo. Quoique protestant, ce Monsieur a toujours été l'un des principaux bienfaiteurs de la Mission et saisit toutes les occasions de nous rendre service.

Le dévouement des Sœurs le touche surtout vivement et il n'y a pas d'attentions délicates qu'il ne leur prodigue.

De notre côté, nous faisons notre possible pour lui prouver notre reconnaissance et nous l'obligeons autant qu'il est en notre pouvoir de le faire.

Le Poste français de Brazzaville qui s'est également montré très généreux envers les Sœurs, nous a rendu de réels services pendant une certaine famine où le manioc devenait rare pour nos enfants.

M. de Brazza a aussi ses heures de générosité; malheureusement, ses libéralités sont loin d'être constantes, et ce qu'il nous donne d'une main, il nous le retire de l'autre sous forme d'impôts et de droits de toutes sortes.

Nous avons enfin d'autres bienfaiteurs plus désintéressés, qui, sous le voile de l'anonyme, viennent à notre aide. Nous en bénissons vivement le bon Dieu, car avec les seules ressources de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, nous serions incapables de soutenir nos lointaines Missions de l'intérieur.

7. — Au Congo, comme partout ailleurs, nous pouvons constater les tristes résultats de la civilisation laïque, et nous gémissons souvent en voyant les pernicieux exemples donnés par ceux qui devraient avoir à cœur de maintenir bien haut l'honneur de la France. La plupart des agents, tout en reconnaissant que nous sommes les meilleurs éléments de propagande française, semblent prendre à tâche de battre en brèche la religion et de paralyser nos efforts. Ils ne mettent que très rarement les pieds à l'église, et leur conduite n'a rien de commun avec les enseignements de la morale chrétienne.

Toutefois, nous devons dire que nous ne sommes pas d'humeur à nous laisser molester, et que quand un fait déterminé se présente, nous faisons de vives réclamations qui ennuient peut-être l'administration, mais qui restent rarement sans résultats.

Des agents du Poste s'étant permis de tourner en dérision quelques-uns de nos chrétiens et même d'arracher une médaille attachée au cou de l'un d'eux, Monseigneur adressa une plainte à l'administrateur de Brazzaville, qui, après enquête, envoya des excuses écrites et administra de sévères remontrances aux coupables.

Par contre, un mécanicien qui avait obstinément refusé les secours de la religion vint à mourir. L'administrateur demanda des obsèques religieuses que Monseigneur refusa énergiquement, faisant observer qu'on ne pouvait imposer après sa mort les cérémonies de la religion à celui qui n'en avait pas voulu de son vivant. Et cet enterrement civil produisit une triste impression sur les indigènes, qui ne pouvaient comprendre qu'un Blanc fût enterré comme un païen.

Pendant ses divers séjours à Brazzaville, M. de Brazza venait souvent à la Mission et parlait à Monseigneur dans la plus grande intimité. Monseigneur en profita pour dire à M. de Brazza quelques bonnes vérités qui ne restèrent pas sans effet.

Dans un litige survenu un jour entre l'administrateur et la Mission, M. de Brazza tenta de défendre son administré, bien que tous les droits fussent de notre côté. Monseigneur lui répondit d'un ton peiné : « Monsieur le commissaire général, votre politique antichrétienne ne vous portera pas bonheur. Vous n'entrez jamais à l'église, quoique élevé très chrétiennement à Rome. Vous faites travailler le dimanche, bien que tous les règlements s'y opposent. Le bon Dieu sera plus fort que vous. Ainsi vous venez de faire monter des vedettes à marche rapide et les quatre essais ont été faits quatre dimanches consécutifs. Souvenez-vous que cela ne leur portera pas bonheur ! »

Le lendemain, Monseigneur recevait une invitation officielle pour aller bénir les vedettes. La cérémonie eut lieu solennellement en présence de M. de Brazza en tenue, des agents du Poste et au milieu du port pavoisé pour la circonstance. Mais il faut croire que le péché originel l'emporta sur le baptême, car depuis leur construction, ces bateaux ont été constamment en avaries et l'un d'eux s'est perdu dernièrement avec neuf hommes et tout le chargement, les effets et les papiers de M. de Brazza, qui n'échappa que par miracle à ce terrible naufrage.

Mais l'acte le plus regrettable, nous pourrions dire le plus monstrueux, qu'ait commis M. de Brazza, est l'installation dans la Sangha de quatre instituteurs musulmans, qu'il fit venir à grands frais d'Algérie. Pendant son séjour à Brazzaville, il avait souvent agité la question arabe avec Monseigneur, qui lui conseillait de ne pas se fier à cet élément si fatal à tous ceux qui avaient cru pouvoir s'en servir. A des idées vraiment supé-

rières, M. de Brazza mêle d'incroyables utopies, et Monseigneur ne s'inquiète pas davantage de ces Arabes.

Un beau jour, on apprit que quatre instituteurs arabes venant d'Algérie avaient débarqué à Loango pour aller installer dans la Sangha des écoles musulmanes aux frais du gouvernement. La mauvaise foi de M. de Brazza était évidente, car dans ses longues causeries avec Monseigneur, jamais il n'avait soufflé mot de ces instituteurs, qu'il avait lui-même demandés avec instances et depuis plusieurs mois à la métropole.

Cette politique arabophile était d'autant plus incompréhensible, que la colonie prétendait n'avoir pas d'argent pour augmenter la maigre subvention de nos écoles françaises et qu'on réquisitionnait nos caravanes pour transporter les corans et les chapelets arabes destinés à ces écoles musulmanes. C'est ce que la franc-maçonnerie appelle sans doute la neutralité religieuse.

Dans son rapport annuel à la Propagande, Monseigneur dut exposer ce grave incident au Cardinal Préfet, qui, en effet, le jugea assez important pour le signaler au Ministère des affaires étrangères par le canal de la nonciature à Paris.

Sur ces entrefaites, Monseigneur rentra en France et fut mandé par le Nonce et par M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères, pour fournir quelques éclaircissements sur cette question. Monseigneur protesta énergiquement contre la politique arabophile, non seulement antichrétienne, mais surtout antifrançaise et exprima ses regrets de voir faire plutôt de grosses dépenses pour des écoles musulmanes que pour nos écoles essentiellement françaises.

Le ministre rendit hommage au dévouement patriotique des missionnaires français à l'étranger, et au Congo en particulier, et comprenant les protestations de Monseigneur, lui donna sa parole qu'on ne laisserait pas M. de Brazza continuer plus longtemps cette politique si dangereuse pour les intérêts français dans le haut Congo.

M. de Brazza reçut-il des instructions sérieuses à cet égard? Toujours est-il qu'à son dernier passage à Brazzaville, il trouva le moyen de tourmenter nos pauvres Sœurs, de nous grever, en traversant le Loango, de nouveaux impôts et de nous soumettre à de nouvelles vexations.

Monseigneur adressa à ce sujet un rapport longuement mo-

tivé au Ministre des Colonies, et lui demanda s'il suffisait d'être Français et bon Français pour être molesté dans la colonie du Congo, où, par suite d'une politique déplorable, l'élément national a presque tout entier disparu. On a promis d'examiner sérieusement la question et d'y apporter une prompte solution.

En attendant, tous les Arabes et leur smala se sont évanouis. Le dernier survivant s'est noyé avec son enfant, dans le naufrage de M. de Brazza, et c'est ainsi qu'une somme considérable a été dépensée en pure perte, tandis qu'on accable d'impôts les Missionnaires qui vont jusqu'au centre de l'Afrique installer à leurs frais des écoles de Français.

Mais cette question n'est pas encore terminée et en agissant vigoureusement, on décidera le gouvernement à la résoudre à l'honneur de la religion et de la France.

Du reste, le gouvernement sent qu'il a besoin de nous, et, à Paris, les pouvoirs publics ont fait le meilleur accueil à Monseigneur, qui n'a eu qu'à se louer de ses relations avec ces messieurs des colonies ou des affaires étrangères. Malheureusement, le Congo est bien loin de Paris, et les ordres de la métropole ne sont pas toujours exécutés selon leur teneur, si les intéressés n'y tiennent la main.

Ces Messieurs de Paris, du reste, ne se sont pas bornés à des paroles et, pour ses nombreux voyages en France, ont obtenu à Monseigneur demi-place sur tous les chemins de fer.

Les colonies ont encore accordé à Monseigneur, aux Missionnaires et aux Sœurs, douze passages gratuits sur le paquebot, en reconnaissance des services rendus par les Pères de notre Congrégation au centre de l'Afrique.

La Mission de l'Oubanghi, en effet, a toujours cherché à se rendre utile à nos compatriotes dans le haut Congo. Il faut avouer aussi que, sauf les derniers actes vraiment hostiles de M. de Brazza, l'administration du Congo s'est plu à nous rendre tous les services en son pouvoir. C'est ainsi qu'on nous a donné une subvention d'environ 6000 francs pour nos cinq écoles; qu'on nous a accordé plusieurs passages, sur les canonnières du gouvernement, de Brazzaville à Banghi, et que le Poste français nous a souvent envoyé des quartiers de venaison fort appréciés par nos petits élèves.

Le 14 juillet, on invite, chaque année, Monseigneur à un

banquet; Monseigneur ayant adopté comme principe de n'accepter aucune invitation à dîner hors de la Mission, décline tout naturellement celle-là.

8. — On connaît le grand nombre d'expéditions qui se sont succédé au Congo et qui n'ont obtenu que des résultats problématiques. Et pourtant que d'or dépensé, que d'hommes massacrés ou morts de misère!

En 1887, l'expédition Dolisie fut attaquée et forcée à la retraite après des pertes sérieuses, dont cinq hommes mangés à Modzaka. — En 1889, M. Musy fut mangé avec douze de ses hommes non loin de Banghi (aujourd'hui Saint-Paul des Rapides). — En 1890, l'expédition Fourneau fut massacrée dans la haute Sangha. — En 1891, l'expédition Crampel fut complètement détruite à la suite d'incidents et de péripéties sur lesquels on ne connaîtra probablement jamais la vérité. — En 1891 encore, l'expédition Dybowski n'a jamais vengé la mort de Crampel et n'a été qu'une colossale plaisanterie. — En 1892, l'expédition Maistre fait un beau voyage et apporte des résultats appréciables. — La même année, M. de Brazza, parti pour la Sangha, inaugure à grands frais cette politique arabophile dont la colonie paiera tôt ou tard la faute. — En 1893, M. de Poumayrac est massacré et mangé avec ses miliciens par les Boubous, au haut Oubanghi. A la même époque, l'expédition d'Uzès venge la mort de Poumayrac, mais se disloque avant d'avoir pu faire rien de sérieux. — En 1894, une partie de l'expédition Monteil va s'installer sur le haut Oubanghi pour mettre un terme aux insultes des Belges qui, depuis de longues années, font, par tous les moyens, échec à la France. Et les expéditions continuent.

Quel a été le résultat de toutes ces expéditions organisées à grand renfort de grosse caisse et aux frais des contribuables? A peu près nul; mais elles ont semé la famine sur leur passage et ont dû, pour se nourrir, employer souvent la force des armes.

On doit donc comprendre que les indigènes apprécient peu la civilisation européenne dont ils ne connaissent que la douane ou les coups de fusil!

Que de crimes se commettent au centre de l'Afrique, même sous un couvert humanitaire! Que de drames inconnus! Ah!

l'Europe serait bien étonnée si elle apprenait tout ce qui s'est passé depuis dix ans au Congo, et certaines personnes généreuses trouveraient qu'on a fait de leur argent un singulier emploi.

A-t-on, du moins, établi notre influence et installé autrement que sur le papier le protectorat français? Nos bons sénateurs et députés auraient besoin de venir sur les lieux pour s'édifier à ce sujet, mais il est probable que le régime du manioc et de l'eau trouble ne ferait guère leur affaire.

Non seulement notre influence n'existe pas en réalité dans ces vastes contrées, mais c'est à peine si les postes militaires eux-mêmes sont en sécurité. C'est ainsi que, dernièrement, le poste de Cétéma, dans le haut Oubanghi, a été tué et mangé par les indigènes.

A Brazzaville même, qui est le chef-lieu du haut Congo, et où le poste est installé depuis bientôt douze ans, les indigènes se moquent du gouvernement et agissent absolument comme s'il n'existait pas.

Il y a deux ans, les communications ont été coupées entre Linzolo et Brazzaville, séparés seulement par une distance de 28 kilomètres; les caravanes ont été attaquées et pillées à 15 kilomètres seulement du poste militaire; des Noirs ont été tués et leur cadavre est resté sans sépulture: Eh bien, tout cela n'a pas été puni. On a bien tenté un semblant de répression, mais un Blanc fut grièvement blessé, plusieurs Noirs furent tués par les indigènes et la troupe rentra... triomphante à Brazzaville!

Dans une autre circonstance, un agent du gouvernement fut tué, et de sérieuses et fréquentes insultes furent faites au pavillon français: jamais les révoltés ne purent être mis à la raison et le gouvernement fut incapable de faire rendre les ballots volés.

Dans les villages, la féroce habitude de donner l'épreuve du poison pour la mort des chefs ou pour des raisons plus futiles, subsiste encore. Il serait facile, au moins dans les environs des postes, de faire cesser ces abus avec un peu de fermeté. Mais quand on signale ces faits aux agents, ils répondent que cela ne les regarde pas, et toute leur politique se résume dans ces mots: « Surtout pas d'affaires! »

Dernièrement, le chef du grand village le plus proche de Brazzaville, coupait le cou à un de ses esclaves dans un accès de fureur causé par l'ivresse. Comme le fait s'était renouvelé plusieurs fois dans ces derniers temps, le village nous envoya une députation pour nous supplier de faire intervenir le commandant du Poste qui, seul, pouvait mettre un terme à pareille barbarie. L'administrateur nous répondit tout simplement que c'était une affaire entre Noirs et que cela ne le regardait pas. Les pauvres indigènes, à moitié sauvages, ne comprenaient rien à pareille réponse !

C'est pourquoi les Noirs se moquent du gouvernement et répondent, quand on a besoin d'eux, par une fin de non-recevoir. Alors le gouvernement ne pouvant se faire obéir, trouve tout naturel d'exercer ses réquisitions sur les Blancs qui sont certainement plus maltraités que les indigènes.

N'y a-t-il donc rien à faire dans ces sauvages contrées, et tous les agents du gouvernement sont-ils des prévaricateurs ? On pourrait évidemment faire quelque chose, mais en prenant les moyens d'obtenir de vrais et sérieux résultats. Quant aux agents du gouvernement, tous n'agissent certainement pas de la même façon et quelques-uns ont, sans contredit, noblement travaillé pour la France.

Il faut avouer encore que les moyens mis à leur disposition ne correspondent que rarement aux besoins de la situation et qu'ils ne peuvent pas toujours être rendus responsables des désastres qui surviennent.

Il faudrait multiplier les établissements humanitaires et surtout les Missions, pour enseigner aux indigènes l'amour du travail. La colonisation ne pourra se faire ici, comme en Algérie, car le climat est trop meurtrier et l'agriculture entreprise par des Européens ne couvrira jamais les frais d'exploitation. Il faut donc amener les indigènes à cultiver à leurs risques et périls pour que la France puisse tirer parti de cette vaste colonie et couvrir ses énormes frais d'administration. Le Ministère des Colonies semble comprendre cette façon de procéder et paraît orienter sa politique dans ce sens. Plaise à Dieu que quelques utopistes ne viennent pas anéantir ces beaux projets !

9. — Le modeste palais épiscopal de Brazzaville a eu l'hon-

neur de recevoir sous son toit des hôtes de distinction, auxquels nous avons été heureux de donner l'hospitalité.

Mentionnons tout d'abord la visite de Mgr Carrie, qui nous a comblés de joie, mais qui, hélas ! a été bien courte. Nous n'oublions pas, en effet, que Mgr Carrie est le premier Père de la Mission, et nous sommes toujours heureux de lui manifester notre affectueuse reconnaissance. Notre gratitude est d'autant plus grande que Sa Grandeur continue de nous expédier de la côte nos encombrants colis par des caravanes qui lui causent d'incessants tracas. Nous lui exprimons ici notre vive et sincère reconnaissance. — Mgr Augouard avait tenu à aller chercher lui-même son vénéré collègue jusqu'à Linzolo, et c'est au milieu des cris de joie de nos enfants que les deux prélats firent leur entrée à Brazzaville. Puisse cette visite resserrer encore les liens qui unissent les deux Missions !

Nous avons, pour la seconde fois, donné l'hospitalité au prince de Croy, de Belgique. Son Altesse préféra demeurer parmi nous et fut, pendant tout son séjour, d'une amabilité exquise et d'une grande générosité.

Mentionnons aussi l'infortuné duc d'Uzès et les Blancs de son expédition. En souvenir de l'affection que le duc avait vouée à la Mission de Brazzaville, la duchesse d'Uzès tint à ce que Mgr Augouard, lors de son dernier séjour en France, vint bénir à son château de Bonnelles l'union de sa dernière fille avec le duc de Brissac.

Nous donnons aussi très souvent l'hospitalité aux Pères Belges qui se considèrent comme chez eux. Leur Supérieur Général, le R. P. Van Aerstlaer, est resté pendant trois mois à Brazzaville, ses compatriotes de Léopoldville lui ayant dit qu'il mourrait de faim et qu'il s'ennuierait dans sa Mission de Berghe Sainte-Marie, peu éloignée, cependant, de Brazzaville ! Nous n'avons pu nous empêcher de faire la réflexion que notre bon P. Général n'aurait jamais fait chose pareille et qu'il aurait préféré aller vivre de la vie de ses Missionnaires. Les PP. Jésuites viennent aussi nous voir quelquefois, mais ils sont plus discrets.

Aux uns et aux autres, nous rendons souvent service, car ils manquent, en général, des choses nécessaires, bien qu'ils aient le superflu en abondance. Nous avons dû, néanmoins, leur

faire remarquer que les difficultés de transports par caravanes ne nous permettaient plus d'être aussi larges que par le passé.

Nous avons également donné l'hospitalité à l'administrateur principal, M. Dolisie, aujourd'hui lieutenant-gouverneur du Congo français, et qui, malade, avait préféré quitter sa résidence pour venir se faire soigner à la Mission, ce que nous avons fait, du reste, de la façon la plus cordiale.

Outre les nombreuses visites de M. de Brazza, nous devons également mentionner celles de M. Wahis, gouverneur du Congo belge, qui ne cache pas son admiration pour nos nombreux travaux et pour les résultats obtenus en si peu de temps.

Nous avons accueilli naturellement ces illustres visiteurs avec tous les honneurs dus à leur haute dignité. M. de Brazza, en particulier, fut reçu solennellement par nos enfants, devant lesquels Monseigneur prononça une chaude et patriotique allocution à l'adresse de M. le Commissaire général. Les enfants, de leur côté, lurent un compliment de circonstance. M. de Brazza répondit tout simplement : « Mes enfants, travaillez beaucoup pour gagner beaucoup d'argent ! » Et ce fut absolument tout. Heureusement que M. de Brazza, dans la soirée, compléta son discours par l'envoi de trente boîtes de sardines, ce qui fut le morceau le mieux goûté de nos enfants.

Parmi nos visiteurs, nous devons encore mentionner M. Fivé, inspecteur d'État du Congo belge ; M. Verrier, inspecteur général des colonies françaises, qui manifesta son désappointement au sujet de tout ce qu'il avait vu dans l'Administration, où il n'avait trouvé qu'agents intérimaires, un Consul américain et beaucoup d'explorateurs français et belges des deux rives.

Nous avons souvent l'occasion de rendre de petits services à ces Messieurs, qui, à quelques rares exceptions près, se montrent toujours reconnaissants et généreux.

Nous voudrions avoir un hôpital pour les Européens afin de leur donner les soins dont ils sont généralement dépourvus et les gagner par l'exercice de la charité. Leur âme, en effet, est souvent bien malade et le respect humain seul les empêche de mettre ordre aux affaires de leur conscience. Dans un hôpital desservi par la Mission ou par les Sœurs, nous aurions auprès des malades un bien plus facile accès et nous pourrions sur-

veiller de près les pauvres malheureux exposés à paraître en triste état devant Dieu.

Ainsi, en 1893, quand M. de Brazza fut si malade, bonne garde fut faite autour de lui et, malgré des instances réitérées et pressantes, on empêcha toujours Monseigneur de pénétrer dans la chambre du malade.

Quoi qu'il en soit, malgré la rage du monde et du démon, le bien se fait au centre de l'Afrique, et il est incontestable que depuis dix ans d'immenses résultats ont été obtenus. Loin de nous laisser arrêter par les tribulations et les difficultés de toutes sortes, nous allons toujours de l'avant, persuadés que Dieu, qui choisit son heure, saura bien venir à notre aide en temps opportun.

Daigne le Seigneur faire de nous des hommes de sacrifice et bénir nos efforts qui ne tendent qu'à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-LOUIS DE L'OUBANGHI

JUIN 1892 — JANVIER 1895

(1200 kilomètres de la côte.)

1. — Personnel. — 2. OEuvre des enfants. L'œuvre des réfugiés. — 3. Famine. Protection efficace de saint Joseph. — 4. Administration. Difficultés. — 5. Rachat des esclaves. — 6. Travaux. Constructions. Le « Léon XIII ». — 7. Visites de Monseigneur. Le nouveau bateau de la Mission.

1. — Le personnel de la communauté a subi bien des fluctuations depuis le dernier *Bulletin*. Tout d'abord, le F. Savi-nien est parti pour la France, afin de demander à la mère-patrie, le rétablissement de sa santé absolument délabrée. Le P. Sallaz est allé s'occuper de la fondation de la Mission de Saint-Paul des Rapides. Le P. Moreau, un des fondateurs de Saint-Louis où il avait tant travaillé, est allé créer la Mission de la Sainte-Famille et planter la croix au centre même de l'Afrique. Enfin, le bon F. Élie qui était venu nous donner un coup de main est parti lui-même avec le P. Moreau pour terminer la Mission de la Sainte-Famille.

Aujourd'hui, la communauté se compose du P. Allaire, supérieur, du P. Le Gouay, économiste et directeur des enfants, et du F. Thiébaud, chargé des cultures et du matériel.

2. — Nous comptons une cinquantaine d'enfants dans notre

orphelinat et, pour être formée d'éléments disparates et quelque peu sauvages, cette œuvre nous donne de véritables consolations. Nos enfants apprennent volontiers le catéchisme, aiment à assister aux offices à la chapelle, et ont une tendre dévotion envers le Sacré-Cœur, la sainte Vierge et saint Joseph, qui est vraiment leur père nourricier.

Une œuvre à laquelle nous donnons tous nos soins et qui n'est pas sans nous causer de grandes joies malgré de nombreuses vicissitudes, est l'œuvre des réfugiés. Dans la contrée, en effet, la vie d'un homme n'est rien, et celle d'un esclave encore moins. Pour la moindre cause, à l'occasion de la mort d'un chef ou pour une réjouissance quelconque, on coupe le cou à un esclave, et c'est le malheureux qui fait les frais du festin. Quelques-uns d'entre eux, aveuglés par la fatalité ou par l'abrutissement, se laissent faire, trouvant la chose toute naturelle. Mais d'autres n'acceptent pas si aisément cette fin et profitent de la première occasion pour prendre la fuite et échapper ainsi au sort terrible qui les attend.

La réputation de la Mission est déjà établie au loin, même dans les villages où le Missionnaire n'a jamais pénétré et, souvent, ces malheureux viennent se réfugier à l'ombre de la croix, sûrs d'y trouver protection et liberté.

Quoique la tâche ne soit pas toujours facile et que nous ayons quelquefois maille à partir avec les chefs ou les propriétaires, nous accueillons avec plaisir ces fugitifs qui sont proclamés libres dès qu'ils mettent le pied sur le terrain de la Mission.

Parmi eux, quelques-uns retournent à leurs villages, attirés sans doute par cet amour de liberté qui existe au cœur de ces tribus sauvages; mais la plupart adoptent le règlement de la Mission et se font volontiers instruire dans notre sainte religion. Quand ils sont suffisamment formés, ils sont établis en villages chrétiens et composent des ménages restés jusqu'à présent fidèles au règlement qui leur a été imposé.

Quand on traverse le village, c'est vraiment une satisfaction d'entendre les petits enfants se traînant à peine sur leurs jambes, crier à tue-tête : *Tata, tata ! Père ! Père !* Le P. Allaire, surtout, est le Tata par excellence et il a toujours à remorquer une ribambelle de négrillons qui tirent si fort sur son cordon,

que quelquefois il se rompt précipitant la remorque à la renverse.

Il nous faudrait à Saint-Louis une œuvre de Sœurs comme à Brazzaville, et nous demandons à Dieu de faciliter leur venue chez nous où il y aurait tant à faire.

Nous aurions également besoin d'un personnel plus considérable pour aller évangéliser les nombreux villages disséminés le long des fleuves ou dans les forêts; mais, hélas! nous sommes toujours réduits à faire des vœux à cet égard.

Le bien, on le comprendra facilement, ne se fait pas sans peine et il faut travailler, lutter sans cesse pour obtenir parfois de maigres résultats; mais aussi nous savons que Dieu demande la bonne volonté et non pas la victoire.

3. — Nous avons eu d'abord à lutter contre la famine pour nourrir tout notre petit monde. Dès le début, on avait fait de grandes plantations destinées à parer aux éventualités de l'avenir: malheureusement, ces plantations ont été ravagées par une foule d'animaux qui semblaient s'être donné rendez-vous sur notre terrain. Éléphants, hippopotames, bœufs, cochons sauvages, antilopes, singes, s'abattaient à qui mieux mieux sur nos cultures, laissant à peine de quoi glaner aux maraudeurs bipèdes qui se mettaient aussi de la partie.

Ne pouvant songer à clôturer nos plantations trop vastes, on résolut de creuser des fosses; mais elles devaient avoir une certaine profondeur, car nos ravageurs ont des jarrets de fer, et c'était beaucoup de temps perdu. Ces fosses, cependant, récompensèrent notre travail, car nous pûmes prendre sans danger plusieurs éléphants, bœufs, porcs, antilopes, etc., qui vinrent alimenter notre maigre garde-manger.

Mais le manioc faisait toujours défaut et il fallait s'ingénier de mille manières pour trouver la pitance de chaque jour. Saint Joseph, naturellement, fut proclamé grand pourvoyeur et s'acquitta assez bien de sa tâche. Un jour que, sans doute, il était trop occupé ailleurs, les vivres manquèrent et les supplications au bon Père devinrent plus ardentes. On lui promit même une neuvaine de lampe devant son image et, aussitôt, on se mit en devoir de lui tenir cette promesse. Le lendemain, pas de manioc; le surlendemain, pas davantage. Décidément, saint Joseph était fâché. Comment s'y prendre pour le réconcilier?

Un matin, en entrant à la chapelle, le P. Moreau voit la lampe de saint Joseph éteinte.

— Vos mèches ne sont donc pas bonnes? dit-il au P. Sallaz.

— Si; les mèches sont bonnes; mais, le soir, j'éteins la lampe avant d'aller me coucher!

Le brave Père, étant économe, avait trouvé tout naturel de faire des économies.

Ces économes sont tous les mêmes, dit le P. Moreau; allumez la lampe jour et nuit, et que saint Joseph, bien éclairé, jette sur nous un œil favorable.

Ainsi fut fait et, dès le lendemain, les vivres arrivèrent, à la grande satisfaction de notre petit monde, qui manifesta bruyamment sa joie à notre grand Protecteur.

4. — Aux difficultés du climat et du pays sauvage dans lequel nous vivons, il faut ajouter les tracasseries administratives des gens qui croient que la bonne administration consiste à molester les administrés. Nous avons eu bien des ennuis avec le chef du Poste voisin et, devant la mauvaise volonté évidente de l'administration, Monseigneur mit le Poste en quarantaine, et défendit d'avoir avec lui aucune communication.

Ce chef de Poste, agent tout à fait subalterne, s'était imaginé que Monseigneur lui *devait* une visite officielle lorsqu'il passait à Saint-Louis. Monseigneur se chargea de le détromper, lui fit administrer un sérieux rappel à l'ordre par ses chefs et, finalement, le chef de Poste tout penaud dut venir à la Mission faire des excuses.

Le plus grand grief de cet étrange représentant de la France, était que la Mission avait trop d'influence chez les indigènes, et qu'un village, en particulier, ne consentait à vendre ses vivres qu'aux Missionnaires.

La raison en était, cependant, bien facile à comprendre; la Mission agissant toujours en toute justice et loyauté, les Sauvages savaient faire la différence entre ceux qui les aiment et ceux qui les exploitent. Certains agents sont tellement aveuglés par la haine, qu'ils ne voient peut-être pas tout ce que leur conduite a d'odieux et d'antifrançais quand ils se plaisent à susciter ainsi des difficultés aux Missionnaires. Mais tous ces Messieurs s'en vont le plus vite possible ainsi que leurs œuvres, tandis que les Missionnaires restent et, grâce à

leur complet désintéressement, font aimer Dieu et la France.

5. — Une œuvre qui nous donne encore de sérieuses consolations, c'est l'œuvre du rachat des esclaves, et le P. Allaire peut, à juste titre, revendiquer l'honneur d'avoir été le plus grand antiesclavagiste du Congo. Combien de Blancs, hélas! battent le tam-tam en Europe, et font tout le contraire au Congo!

En moins de trois ans, le P. Allaire a rendu à la liberté plus de deux cents esclaves, allant lui-même, au péril de sa vie, les arracher au sort affreux qui les attend dans ces contrées sauvages.

L'Etat indépendant du Congo qui n'aime pas, et pour cause, qu'on aille voir ce qui se passe sur son territoire, avait voulu fermer au « Léon XIII » l'entrée de la rivière Baringa, qui alimente la plupart des tribus cannibales de l'Oubanghi. L'ostracisme dont nous étions frappés était étrange de la part de gens qui avaient pris l'engagement solennel de s'opposer à l'esclavage. Non moins solennellement, ils avaient promis aide et protection à tous ceux qui voudraient concourir à cette œuvre humanitaire, et c'étaient eux, précisément, qui venaient s'opposer à l'entrée du seul bateau qui fit vraiment œuvre antiesclavagiste. C'était la violation flagrante et odieuse des conférences de Berlin et de Bruxelles.

Nous devons avouer, pourtant, que les officiers chargés de notifier cette étrange mesure au P. Allaire, semblaient honteux de leur besogne et disaient ne pas la comprendre.

Loin de chercher à se venger, le « Léon XIII » saisit l'occasion de rendre un important service à l'Etat indépendant. Un Poste belge avait été massacré dans cette rivière Baringa, et le P. Allaire mit aussitôt son bateau à la disposition du chef de district, très embarrassé pour aller porter secours sur le point menacé.

Tous les officiers belges rendirent justice au dévouement du P. Allaire et, au risque de se faire blâmer par leurs chefs, lui facilitèrent le rachat de bon nombre d'esclaves. Dans la fureur de la vengeance, on fusillait même les femmes enceintes; à force d'intercéder, le P. Allaire obtint la vie de deux de ces malheureuses qui, plus tard, dotèrent le village de Saint-Louis de deux gentils petits négrillons qui ne demandent qu'à vivre.

6. — A ces œuvres morales, il faut ajouter les travaux maté-

riels qui ne sont pas une chose insignifiante au centre de l'Afrique. La Mission de Saint-Louis a dû s'installer en pleine forêt, à l'embouchure de l'Oubanghi, et, littéralement, se faire place à coups de hache. Quand ces bouleversements furent accomplis, au milieu des grands arbres et dans ces fourrés impénétrables, on s'aperçut que des marécages se trouvaient à proximité de l'emplacement choisi et menaçaient la santé des Missionnaires. Il fallut donc chercher un endroit plus favorable, à 1500 mètres de là et y faire encore des constructions provisoires. Les choses furent menées bon train par le P. Moreau, qui, en peu de temps, accomplit des travaux considérables.

Outre la chapelle et les maisons pour les Pères et les enfants, on installa une menuiserie, et on fabriqua de toutes pièces une machine à briques dont les produits cuits dans un four, système Congolais, nous donnent de bons résultats. Les bâtiments s'élèvent rapidement, pas toutefois assez vite au gré de nos désirs, mais le plus cordial entrain règne dans notre petite communauté.

Le P. Supérieur a l'œil à tout et, pour se reposer, fait des statues d'argile qui, une fois peintes, provoquent l'admiration des indigènes et des Européens eux-mêmes.

Mais ce qui l'absorbe le plus, c'est le « Léon XIII », avec lequel il a fait de nombreux et importants voyages. Malgré les périls, les peines et les difficultés de toutes sortes, il éprouve, cependant, de grandes consolations quand, en arrivant à Saint-Louis ou à Brazzaville, il voit la joie peinte sur tous les visages et la reconnaissance que lui manifestent les enfants et les Missionnaires. Aussi, lors de son voyage à Rome, Monseigneur a demandé pour le P. Allaire une bénédiction toute spéciale que le Saint-Père a daigné lui accorder en le priant de transmettre au courageux missionnaire toutes ses félicitations.

7. — Notre communauté de Saint-Louis est toujours heureuse de voir arriver son Evêque, dont les encouragements nous consolent de bien des ennuis; car il sait par expérience ce qu'il en coûte pour faire quelque chose au centre de l'Afrique. Monseigneur est venu nous surprendre en janvier 1893 et, à la même époque, en 1894. Malheureusement, il ne put rester que deux jours au milieu de nous, obligé qu'il était de suivre le bateau qui lui avait accordé le passage. Cependant, il eut le temps de voir tout le personnel en direction, d'examiner la

Mission à peu près en détail et d'administrer le sacrement de confirmation à nos chers enfants, toujours émerveillés de voir les cérémonies épiscopales.

L'obligation où Monseigneur s'est trouvé de passer si rapidement parmi nous, lui a fait prendre une décision importante. Le « Léon XIII » est devenu trop petit pour desservir toutes nos Missions du Haut-Fleuve. Le Père chargé du bateau va y passer désormais une partie de sa vie et ne pourra suivre l'exemple du P. Allaire qui y a ruiné sa santé. Il faut donc une place convenable pour l'illustre Commandant !

En outre, il faut actuellement, pour nous, pour nos colis et pour nos Noirs, demander passage sur les bateaux du Gouvernement et sur ceux du Commerce. Or, ces bateaux ne brillent pas par la moralité, de sorte que Blancs et Noirs sont exposés à des dangers continuels.

Enfin, quand on est sur ces bateaux, il faut suivre leur itinéraire. Nous ne pouvons donc aller vers les points où il y aurait des esclaves à racheter, ni nous arrêter dans les villages où il y aurait des malades à soigner ou des enfants à baptiser.

Pour toutes ces raisons, la Propagande a approuvé le projet de Monseigneur, qui consiste à acquérir un nouveau bateau sur lequel on pourra facilement dire la Messe et qui nous permettra de voler au secours des infortunes qui nous seraient signalées. La Propagande a déjà donné un subside de 25,000 francs et en a promis un autre quand les fonds de 1893 seraient rentrés. La charité de pieux fidèles fera le reste.

Le montage de ce bateau sera certainement une grosse affaire pour la Mission et un lourd travail pour les missionnaires ; mais il y va de notre salut et du salut d'une foule de pauvres âmes ; nous ne saurions donc hésiter. Nous nous confions en la divine Providence.

NÉCROLOGIE

LE P. ÉDOUARD REFFÉ

DÉCÉDÉ A CHEVILLY, LE 23 SEPTEMBRE 1894.

Le P. Edouard Reffé, en religion Joseph, était né à Kientzheim (Haut-Rhin), le 13 décembre 1841.

Le 25 juin 1861, il écrivait au T. R. Père, au sujet de sa vocation, que, soutenu par de pieux conseils, il avait subi mille épreuves, mais que les ayant toutes supportées avec courage, le Ciel avait enfin couronné ses efforts.

Il venait à peine de terminer ses études au petit séminaire de Strasbourg, où il était resté de 1854 à 1860, qu'il s'écriait déjà : « Quand donc me sera-t-il donné de respirer en paix l'air pur de l'asile de piété vers lequel mes yeux sont tournés depuis si longtemps, comme vers l'unique port de mon salut? Quelle triste chose que le monde! Marie, étoile de la mer, soyez mon guide au milieu de la nuit qui m'entoure! »

Admis au scolasticat, au mois de mars 1862 et aux vœux privés le troisième dimanche d'octobre de la même année, il était déjà considéré comme un sujet d'avenir. Ardent, impressionnable, pieux, dévoué, expansif, apte au ministère et à l'enseignement, intelligent, d'un esprit juste, en général, il n'avait, à cette époque, que le défaut, — est-ce un défaut? — d'agir trop spontanément, sous l'impression du bien à faire. Cette obéissance passive à son ardeur enthousiaste aurait pu, s'il ne s'était volontiers laissé conduire, l'exposer à commettre quelque imprudence; mais il était facile à convaincre et savait surmonter sans peine son entraînement passager. Et puis, l'expérience, cette mère modératrice que le temps nous impose, ne l'avait pas encore formé : là était son excuse.

D'une famille relativement aisée, mais nombreuse, il n'obtint l'autorisation de la quitter qu'après avoir, à force de patience, franchi victorieusement, un à un, chacun des obstacles qui se dressèrent chaque jour et pendant de longs mois sous ses pas.

Vers la fin de 1862, et pendant une grande partie de l'année 1863, les violents maux de tête auxquels il était sujet empirèrent et il dut, pour essayer de se rétablir, aller séjourner dans sa famille. Là, malgré ses souffrances, en dépit des charmes que conserve toujours pour l'enfant le foyer paternel, il se trouvait comme en exil, loin de sa chère Congrégation. Trop actif pour être patient, mal résigné à être inutile, car tout travail d'esprit lui était interdit, il se plaignait en ces termes : « Je suis un pauvre homme; il règne en moi un désordre complet. Le diable se plaît à pêcher en eau trouble. Je suis un faible que la

moindre difficulté terrasse. Chère solitude, quand donc te reverrai-je? »

En 1864, le 28 août, il faisait son acte de profession, à la Maison-Mère à Paris, et fut envoyé à la communauté de Blackrock (Irlande). Enfin, le 25 août 1867, il prononçait ses vœux perpétuels dans la communauté de Chevilly, où il vient de mourir des suites d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de cinquante-trois ans, après trente-trois ans de vie religieuse et trente ans de profession.

Toujours modeste, et se défiant de l'*animalis homo*, il écrivait au T. R. Père, en lui demandant de prononcer ses vœux perpétuels : « Je manque de recueillement, mon esprit ne peut s'arrêter un instant à la même pensée. Pour vaincre mes tentations, dois-je lire Scaramelli ou saint François de Sales? Il n'y a plus en moi une étincelle de vie surnaturelle et je m'applique ce vers :

Hélas! en un plomb vil, l'or pur s'était changé.

« Je suis seul à lutter, le bon Dieu ne semble plus être avec moi. J'ai toujours quelque espoir d'aller en mission. »

Ce ne fut qu'en 1888 qu'il alla fonder un nouveau collège en Australie, où il resta deux ans. On espérait que ce changement lui rendrait la santé et les forces. Mais cet espoir ne se réalisa pas, et son retour en France fut indispensable.

Le meilleur temps de sa vie s'est écoulé au collège de Blackrock, où il demeura de 1864 à 1888. Après ses deux années de séjour en Australie, il fut envoyé quelque temps à Beauvais, puis à Mesnières et enfin en Alsace, dans l'espoir qu'il arriverait à réparer les ruines de sa constitution, autrefois si robuste; mais ce fut en vain. Se sentant insensiblement décliner, il quitta ses parents pour venir mourir au sein de la congrégation à laquelle il s'était voué corps et âme.

Tour à tour, il écrivait de Blackrock : « L'année qui vient de s'écouler a été stérile pour moi; non que les souffrances et les croix m'aient été épargnées, mais parce que, victime de mon orgueil, je n'ai su tirer de ces épreuves aucun profit pour le bien de mon âme. Hélas! les épines ont pénétré en moi jusqu'au vif, j'en suis encore sanglant, c'est l'unique résultat. »

Ou encore : « J'ai eu le bonheur de passer une année très tranquille, malgré mille tracas que je me suis créés, et ma nature

trop prompt et indomptée m'a encore joué bien des tours. »

Nous pourrions citer à l'infini ces exemples de mécontentement envers soi-même, mais tous coulent de la même source intarisable du trop grand bien à faire et du peu de bien réalisé. Il le pensait ainsi, du moins.

Sous le titre de : « Un grand professeur », *The freeman's journal and national press*, publié à Dublin, parle ainsi du P. Reffé, à la date du 19 octobre 1894 :

« Nos lecteurs liront avec la plus profonde douleur la nouvelle de la mort du R. P. Reffé. Cette douleur sera surtout ressentie par les nombreux élèves du collège de Blackrock, qui l'ont eu pour guide dans leur jeunesse et qui doivent les succès qu'ils ont obtenus dans la vie à sa direction capable et énergique. En dehors de la société religieuse à laquelle il appartenait et du collège où il a travaillé pendant de longues années, on se souviendra surtout de la part active qu'il a prise dans la lutte récente pour l'éducation supérieure en Irlande. Quand le P. Reffé vint à Blackrock pour prendre la direction des études, il n'y avait que trois ans que le collège était fondé; mais grâce à son intelligente et infatigable énergie, cet établissement prit bientôt rang parmi les meilleurs de la contrée. Pour concevoir la somme de travail que le R. P. Reffé a fournie pendant les vingt-quatre ans qu'il a passés à Blackrock, il faut en avoir été témoin; et, cependant, ses travaux de collège n'étaient qu'une partie de ses occupations. On peut dire que c'est à la cause de l'éducation catholique en Irlande, dont il était le champion dévoué, qu'il a sacrifié sa vie; car ce sont les tracas et l'excès de travail qui ruinèrent sa santé.

« A la charge de préfet des études qu'il remplissait avec tant de zèle, le P. Reffé ajoutait des connaissances vastes et variées; il parlait et écrivait correctement plusieurs langues, et possédait à fond les littératures anciennes et modernes. Il savait, en outre, communiquer sa science, qualité rare et importante. Ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, n'oublieront jamais l'émouvante éloquence de ses conférences, ni les paroles enflammées qu'il leur adressait la veille de quelque concours. Quelle ardeur et quelle confiance elles inspiraient aux jeunes lutteurs! Ce n'était pas seulement par des paroles que le P. Reffé encourageait ses élèves, mais aussi et surtout par l'exemple.

« Sa grande intelligence et sa nature active demandaient un champ plus vaste que celui que peut offrir un collège; il le trouva dans la cause sacrée de l'éducation catholique. A cette époque, — il y a quinze ou vingt ans, — on admettait généralement en Irlande, et cela sans discussion, que les catholiques étaient intellectuellement inférieurs aux membres des autres religions et que l'esprit celtique ne pouvait lutter avantageusement contre les facultés plus puissantes du Saxon. Une épreuve définitive a résolu la question depuis cette époque relativement lointaine, et c'est au P. Reffé que revient le mérite incontesté de la supériorité acquise. Il a donc réduit à néant et pour jamais la calomnie qui donnait à la religion catholique le poste d'ennemi du progrès intellectuel.

« Comme tous ceux qui se sacrifient pour une cause, le P. Reffé trouva sur son chemin des obstacles et des inimitiés. Peut-être eût-il joui davantage des fruits de la victoire, s'il eût laissé les autres prendre une plus grande part au combat; mais partout où il y avait un effort à faire, il était et tenait à être le premier sur la brèche. Aussi parmi les noms de ceux qui ont consacré leurs talents, leur courage et leur énergie au triomphe de la cause de l'éducation catholique, celui du P. Reffé se trouve-t-il avec juste raison placé en tête de tous. »

Depuis, un service a été célébré dans la chapelle de Blackrock pour le repos de l'âme du P. Reffé. La solennité était présidée par Mgr l'Archevêque. Rarement, en pareilles circonstances, se réunit une aussi grande quantité de prêtres séculiers et réguliers. Accourus de tous les points du diocèse, ils se pressaient pour rendre hommage à la mémoire de l'illustre et saint prêtre dont les travaux demeureront inoubliables.

Il était touchant de voir un groupe d'anciens élèves venus exprès pour payer leur tribut de reconnaissance et d'estime à celui qui avait été leur professeur, leur guide et leur ami, en qui ils avaient mis toute leur confiance.

Cette imposante cérémonie suffit à perpétuer le souvenir d'un homme modeste qui n'a eu qu'un but, la gloire de Dieu et le triomphe de sa cause.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Décès. — Depuis le dernier *Bulletin*, nous avons eu le regret d'enregistrer quatre nouveaux décès :

✓ Le P. Edmond Schuster, profès des vœux perpétuels, est décédé à Lima (Pérou), le 21 janvier 1895, à l'âge de quarante-sept ans, après vingt-cinq ans de vie de communauté.

✓ Le P. Jean Quinn, profès des vœux perpétuels, est décédé à Chippewa Falls (Etats-Unis), le 7 février 1895, à l'âge de quarante-sept ans, après vingt-six ans de vie de communauté.

Le P. Michel Breiner, profès des vœux de cinq ans, est décédé à Woerishofen (Bavière), le 23 février 1895, à l'âge de vingt-neuf ans, après quinze ans de vie de communauté.

Le P. Charles Ehrhard, profès des vœux perpétuels, est décédé à Chevilly, le 25 février 1895, à l'âge de trente-deux ans, après quinze ans de vie de communauté.

Retours en France. — Le P. Kientzler, des Etats-Unis, est arrivé à la Maison-Mère le 18 mars. Le P. Pacé, de la Mission du Gabon, et le P. Moulin, du Bas-Congo, le 21 mars. Le P. Ball et le F. Oscar, du Zanguebar, le 28 mars.

Départs pour outre-mer. — Se sont embarqués :

Le 25 février, à Marseille, pour la communauté de Sainte-Marie de Bathurst (Gambie), M. Keane, scolastique, et le novice-frère Malachie, venant d'Irlande; le 9 mars, à Saint-Nazaire, M. Schott Fernand, scolastique de Chevilly, pour la Martinique; le 14 mars, au Havre, pour la communauté de Bélem-Para (Brésil), M. Rose, scolastique; le 19 mars, à Bordeaux, pour Haïti, les FF. Gildas, Macaire, Martin, Mayeul, Amédée (nov.) et M. Eglin, scolastique; le 25 mars, à Marseille, le P. Buléon, qui retourne au Gabon, et le P. Jalabert de Cellule pour la Mission de la Sénégambie.

Placements. — Le 8 mars, M. Moloney, novice-prêtre de Grignon, à Beauvais; le 17 mars, le P. le Mintier de la Motte-Basse, à Cellule.

Saint-Cœur de Marie. — Comme d'habitude, la première retraite annuelle de nos Frères a eu lieu à Chevilly, du 12 au 19 mars. Une soixantaine de membres en suivaient les exer-

Copied
W

cices. Elle a été prêchée, avec fruit, par le P. Le Douarin, qui a su intéresser et édifier son auditoire, par des instructions aussi solides que pieuses. Le R. P. Hubert, préfet général, s'est tenu tout le temps à leur disposition pour les confessions et les directions.

La clôture de la retraite, à la grande joie de tous, a été présidée par N. T. R. Père. C'est la première cérémonie solennelle à laquelle il assistait depuis sa maladie. Il a pu, sans trop de fatigue, accepter les vœux du seul novice qui faisait profession et donner le saint habit religieux à onze postulants.

Nouveau voyage du P. Meillorat, à Maurice. — Sur la demande du P. Garmy et du conseil de fabrique de la paroisse Saint-François-Xavier, à Port-Louis, le T. R. Père a autorisé le P. Meillorat à aller diriger l'exécution des plans qu'il avait faits pour l'église en construction de cette paroisse, lors de son séjour dans cette île et, à cette occasion, lui a donné une mission spéciale pour Madagascar, où il est question de créer une nouvelle Mission.

Mgr Augouard. — Dans une séance du 29 mars, tenue au lycée Condorcet, sous la présidence de M. Jules Simon, à l'effet d'arrêter définitivement la liste des récompenses pour 1894, la Société nationale d'encouragement au bien a décerné la couronne civique à Mgr Augouard et à MM. le docteur Roux et de Laubespain : c'est la plus haute distinction qu'elle puisse accorder. Elle a, en outre, distribué 300 médailles et diplômes.

Avis. — Nous attendons les bulletins de Maurice et de Bourbon. Prière à nos confrères de la Martinique, de la Guadeloupe, d'Haïti et de la Trinidad de préparer les leurs de manière à ce qu'ils nous arrivent au commencement du mois de juillet.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 30 mars 1895.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — Organisation des conférences théologiques. — Danger des interviews. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Oubanghi** (suite). Banziris. — **Cunène**. Huilla. — Tyvingiro. — Kihita. — **Cimbébasie**. Caconda. — Cassinga. — Bihé. — **Nécrologie**. *Notice* : P. Sanner. — **Nouvelles des communautés**.

MAISON-MÈRE

~~~~~

### ORGANISATION DES CONFÉRENCES THÉOLOGIQUES

#### ET DES EXAMENS DES JEUNES PROFÈS

Le dernier chapitre général a émis un vœu concernant les conférences théologiques et les examens des jeunes profès selon les Constitutions. « Le Préfet des études, est-il dit dans un des statuts disciplinaires, sera chargé de préparer les sujets de conférences théologiques qui doivent avoir lieu dans chaque communauté, ainsi que les sujets d'examen des jeunes Pères. Il veillera à ce que les Constitutions à cet égard soient fidèlement observées et en rendra compte au Supérieur Général. » Pour que l'on puisse mettre en pratique ce vœu si juste, dès cette année on recevra avec le présent bulletin deux cas de conscience à résoudre et les questions ou matières d'examen pour les jeunes profès.

La question des conférences théologiques ne peut point souffrir de difficultés. Les Constitutions (XLVII, VIII; IX, XII-XIV; XLV et LXXXI) donnent des renseignements assez amples sur la manière d'y procéder, d'en rédiger le résultat par écrit, afin qu'il puisse être envoyé à la Maison-Mère. Cette année on n'en-

voie que deux cas de conscience à résoudre. Quand les Supérieurs en auront renvoyé les solutions données dans leurs comités, on pourra, à la Maison-Mère, faire un travail profitable pour tous en rédigeant une solution complète que l'on adressera ensuite à toutes les communautés.

Il est à remarquer aussi que ces deux conférences proposées par la Maison-Mère n'empêcheront point les Supérieurs, là où ils le jugeront opportun, d'en proposer d'autres dans leurs communautés sur des cas pratiques du pays ou des œuvres dont on s'y occupe.

Les examens à faire subir aux jeunes profès, d'après les Constitutions (XLVII, VIII), offrent plus de difficultés, surtout en raison des formalités que les Constitutions semblent exiger. Il n'est pas toujours facile, en effet, ni de réunir deux ou trois Pères examinateurs, ni de faire faire aux jeunes profès, placés souvent dans des stations éloignées, de voyages longs et pénibles pour se présenter devant eux. La chose ne pourrait être pratique que dans les grandes communautés, toujours les moins nombreuses dans les Missions. Pour ces cas il a donc fallu songer à quelque chose de plus simple.

Après avoir examiné mûrement différentes propositions faites à cet égard, nous avons cru pouvoir concilier tous les intérêts en chargeant le Préfet des études d'une partie du travail. Ce sera d'abord à lui à déterminer les matières sur lesquelles on devra subir l'examen de l'année, puis, sur chacune des matières déterminées, il posera une ou deux questions tellement combinées que la réponse complète exigera l'étude des traités. Avec cet arrangement, les Supérieurs Provinciaux auront la latitude de suivre les Constitutions, s'ils le peuvent et s'ils le désirent, à la condition, toutefois, d'envoyer les notes d'examen à la Maison-Mère. (Const. XLVII, VII.) Mais tous les jeunes profès tenus à l'examen et qui ne seront pas examinés par eux, auront à rédiger par écrit les réponses aux questions posées et à les envoyer à la Maison-Mère par l'intermédiaire de leurs Supérieurs respectifs.

Les matières de cet examen sont, d'après les Constitutions, (XLVII, VII), celles qui sont enseignées au grand scolasticat et au noviciat, partagées à cet effet en sept annuités. Voici la répartition générale adoptée :

| ANNÉES                 | DOGME                                                                        | MORALE                                                                       | DROIT CANON                                                            |
|------------------------|------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------|
| 1 <sup>re</sup> Année. | De l'Incarnation.                                                            | Des actes humains, de la Conscience, des péchés.                             | Des principes généraux du Droit canon.                                 |
| 2 <sup>e</sup> Année.  | De la Grâce.                                                                 | Du Décalogue et des préceptes de de l'Église.                                | Des Congrégations romaines.                                            |
| 3 <sup>e</sup> Année.  | Des Sacrements en général, du Baptême, de la Confirmation, de l'Eucharistie. | De la Justice et des Contrats.                                               | Des Evêques, des Vicaires et Préfets-apostoliques. Du clergé indigène. |
| 4 <sup>e</sup> Année.  | De la Pénitence et du Mariage. Des fins dernières.                           | Des états particuliers. Droit régulier.                                      | Eglises. Oratoires. Rubriques du Missel. Usage des autels portatifs.   |
| 5 <sup>e</sup> Année.  | De la Révélation de l'Écriture Sainte et de la tradition.                    | Des Sacrements en général, du Baptême, de la Confirmation, de l'Eucharistie. | Liturgie en général. Du Rituel, des confréries, des indulgences.       |
| 6 <sup>e</sup> Année.  | De l'Église, de la Foi,                                                      | De la Pénitence, de l'Extrême-Onction de l'Ordre.                            | Decret <i>Auctis</i> . Des Censures.                                   |
| 7 <sup>e</sup> Année.  | De Dieu, de la Trinité, de la Création.                                      | Du Mariage.                                                                  | Rubriques du bréviaire.                                                |

Les Pères qui ont fait la profession pendant les sept dernières années sont tenus à cet examen, par conséquent ceux qui l'ont faite depuis l'année 1888 inclusivement. Tous sont tenus au même examen quelle que soit la date de leur profession. Ils auront dans le courant de l'année religieuse 1895-1896 à préparer les matières indiquées pour l'examen de la première année. Le résultat de cet examen (notes ou composition) non moins que la solution des cas de conscience devront être envoyés à la Maison-Mère avant le mois d'octobre 1896.

### DANGER DES INTERVIEWS

A l'occasion de certains articles de journaux imputés à des membres de la Congrégation et qui ont eu de fâcheuses conséquences, le T. R. Père recommande instamment de ne point se

laisser interviewer par des journalistes et de ne pas leur fournir de notes sans les avoir fait passer par la Maison-Mère. Il rappelle également les sages recommandations faites par notre Vénéralable Père à tous les membres de la Congrégation, et particulièrement aux Missionnaires, d'être toujours, soit dans leurs paroles, soit dans leurs écrits, d'une très grande réserve lorsqu'ils portent des jugements sur des fonctionnaires.

La même discrétion s'impose lorsqu'ils apprécient publiquement les œuvres de Missionnaires appartenant à d'autres Congrégations.

### ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis par décision de la Maison-Mère :

#### A la Profession :

LE 15 AVRIL 1895, AU NOVICIAT DES FRÈRES DE CINTRA (PORTUGAL) :

Le F. Raynaldo ANTUNÈS, né le 20 juillet 1874, à Villa do Touro (Portugal).

Le F. Joao de DEOS OLIVEIRA, né le 8 novembre 1865, à Varzea d'Abrunhaes (Portugal).

#### A l'oblation.

##### A titre de novices-clerics :

A GRIGNON, LE 5 AVRIL 1895, MM. :

PRAT Jean, du d. de Tarbes, pat. de religion s. Vincent de Paul ;  
CIMBAULT Pierre, du diocèse de Tours, patr. de rel. s. Clément.

##### A titre de scolastiques :

A FORMIGA (PORTUGAL), LE 25 MARS, MM. :

GONÇALVES BRAZ Antonio, du d. de Braga, p. de r. s. Fr.-Xavier ;  
DOMINGUES Alfonso-José, du d. de Braga, p. de r. Marie-Joseph ;  
VASCO Joaquim, du diocèse de Guarda, pat. de rel. s. Fr.-Xavier ;  
ALVES Manoel-Antonio, du d. de Guarda, pat. de r. s. Fr.-Xavier ;  
MARTINS PEREIRA Joaq., du d. de Coimbra, p. de r. s. Pier.-Claver ;  
RODRIGUES DIREITO Antonio, du d. de Guarda, p. de r. s. Fr.-X.

A MERVILLE, LE 15 AVRIL 1895, MM. :

CARRIÉ Joseph, du d. de Rodez, p. de rel. s. Louis de Gonzague ;  
HUPPERTZ Charles, du dioc. de Cologne, p. de r. s. Jean l'Evang.

##### A titre de Novices-Frères :

A FORMIGA (PORTUGAL), LE 25 MARS, LES POSTULANTS :

Joaquim-José DA SILVA, du dioc. de Braga, en rel. F. *Frédérico* ;

Antonio MARTINS VIANNA, du dioc. de Braga, en rel. F. *Antonio* ;  
Antonio FERREIRA DA SILVA, du d. de Braga, en r. F. *Théodosio*.

A CINTRA, LE 15 AVRIL 1895, LES POSTULANTS :

Ildefonso ANTUNES, du diocèse de Guarda, en rel. F. *Gualberto* ;  
José DE SOUZA, du diocèse de Braga, en religion F. *Carlos* ;  
Francisco D'ANDRADE, du d. de Guarda, en rel. F. *Bernardino*.

## VICARIAT DE L'OUBANGHI

(*Suite.*)

### COMMUNAUTÉ DE LA SAINTE FAMILLE DES BANZIRIS

(2200 kilomètres de la côte.)

JANVIER 1894. — AVRIL 1895.

1. Voyage d'exploration. Fondation de M<sup>lle</sup> Vacquerie. — 2. Arrivée au poste d'Ouadda. Bon accueil. — 3. Tribu des Ouaddas. Concours de M. Greshoff protestant. — 4. Projet de fondation à Yokama.

1. — En allant installer la Mission de Saint-Paul des Rapides, en janvier 1894, Monseigneur résolut de pousser plus loin pour chercher le terrain de la nouvelle Mission de la Sainte-Famille.

Ce vocable avait été imposé par une personne qui mérite une mention toute spéciale au commencement de ce premier *Bulletin* de la communauté. M<sup>lle</sup> Vacquerie (d'Alençon), suivant en cela les dernières volontés de son vénérable père, avait résolu de consacrer toute sa fortune à la fondation d'une Mission en Afrique. Elle choisit à cet effet le vicariat de l'Oubanghi et versa aussitôt 30,000 francs, comblant ainsi les vœux que Monseigneur adressait depuis longtemps au Ciel.

Donc, au commencement de 1894, Monseigneur, laissant à Saint-Paul le P. Sallaz et le F. Germain, commença les premières installations, prit avec lui le P. Rémy, et se dirigea vers les tribus des Ouaddas et des Banziris.

Les bateaux à vapeur s'arrêtent aux pieds des Rapides de Saint-Paul, car, plus loin, le fleuve est encombré de roches, et la grande navigation y devient impossible. Il faut alors se servir de pirogues pour passer au milieu des nombreux récifs où la vie des passagers n'est pas toujours assurée.

Nous nous sommes donc embarqués sur un frêle esquif, diffi-

cilement trouvé, mais artistement monté par des gaillards que les culottes ne pouvaient pas empêcher de manœuvrer. Ils passent les Rapides avec une adresse vraiment extraordinaire et ne se gênent pas, s'ils voient un poisson dans une nasse, pour se jeter à l'eau et laisser le malheureux Blanc aller à la dérive, au risque d'un bain prolongé.

Les villages de la rive française sont d'autant plus nombreux et plus serrés que les indigènes ont complètement déserté la rive belge où ils étaient victimes de trop de pillages et d'exactions. Ces villages sont tous environnés de fossés et de palissades, tandis que des factionnaires vigilants ont toujours l'œil au guet pour repousser l'ennemi qui peut surgir d'un moment à l'autre.

C'est la véritable guerre de sauvages dans toute son intensité et toute son horreur. Dans ce pays, l'homme est certainement la bête la plus sauvage de la création.

Le soir, il faut bien se garder de camper à proximité des villages, car les cannibales viennent pendant la nuit vous voler un homme, comme en France on vient marauder un canard ou un lapin. Mais à part cela ils ne sont pas méchants !

Une nuit que nous étions campés sur un banc de sable, un coup de fusil retentit soudain à nos oreilles. Nous nous levons en sursaut et sortons vivement de notre tente. Le milicien de l'expédition Monteil qui nous accompagnait, nous explique alors qu'il a vu des Bondjos rôder sur le banc de sable qui touche à la forêt et que, sans nous demander permission, il a tiré dans le tas. Les indigènes, naturellement, ont pris la fuite et, au bout d'une heure, nous sommes allés nous recoucher. Nous devons toutefois avouer bien humblement que nous ne pûmes fermer l'œil pendant toute la nuit.

2. — Au poste français de Ouadda, nous fûmes admirablement reçus par M. Bobichon et par le sergent Guelorget. Ce dernier a, depuis, été tué et mangé au poste de Cettéma. Ces messieurs nous rendirent toutes sortes de bons offices et nous firent visiter le pays afin d'y choisir un bon terrain pour une Mission. Nous trouvâmes ce que nous cherchions, mais, malheureusement, nous étions à la saison des basses eaux, et comme le pays est plat, on nous dit que nous aurions devant nous de vastes marécages qui nuiraient beaucoup à la santé générale.

Pendant que nous étions au poste de Ouadda, nous fûmes témoins d'une scène qui vaut la peine d'être racontée. Un vieux chef ayant jugé à propos de couper la route des vivres, fut appréhendé par les miliciens du Poste et amarré au mât de pavillon comme un vulgaire malfaiteur. En Afrique, comme partout ailleurs, l'échec du roi est toujours du meilleur ou du plus mauvais effet, selon la position où l'on se trouve. Les fidèles guerriers, protestant de l'innocence de leur vieux chef, venaient demander grâce et, pour n'être ni députés ni sénateurs, apportaient cependant force cadeaux pour fléchir la justice du commandant. Les poules s'ajoutaient aux poules, les chèvres aux chèvres, les pointes d'ivoire aux pointes d'ivoire, et tout cela s'amoncelait autour du chef qui supportait, du reste, très dignement sa captivité.

Le Blanc refusa tout cadeau. Je lui suggérai de demander des enfants libres pour les emmener à Brazzaville et les ramener plus tard, au grand avantage des Blancs et des Noirs. Le chef, naturellement, jura qu'il n'avait pas d'enfants : Il n'avait pas non plus d'enfants libres ni d'esclaves dans son village.

— C'est bien, mon ami, tu resteras aux fers.

Le chef, étant toujours aux fers, entouré de ses guerriers tristement assis sur leurs boucliers, on finit par amener les quatre enfants du village, et il fut mis en liberté, après qu'on lui eut expliqué pourquoi les Missionnaires demandaient des enfants et comment ils lui seraient rendus.

Le chef fut enchanté d'apprendre que nous désirions venir nous installer chez lui et fit des instances pour hâter notre arrivée également désirée par la population.

3. — Cette tribu des Ouaddas et la tribu des Banziris, sa voisine, sont de mœurs bien plus douces que celle des Bondjos, et nous fondons les plus grandes espérances sur l'évangélisation de ces nouvelles peuplades qui accueillent plus franchement le Missionnaire que les tribus du Bas-Fleuve. Elles ne sont pas aussi anthropophages que la tribu des Bondjos, et si elles mangent de la chair humaine, elles ne le font point avec l'ardeur et la passion féroce de nos paroissiens de Saint-Paul.

C'est de cet endroit qu'est parti Crampel pour remonter directement vers le Nord à la recherche du Tchad, objet des convoitises de tant de nationalités et d'explorateurs.

Au mois de septembre 1894, le P. Moreau est parti sur un bateau de la Société hollandaise pour aller fonder cette Mission de la Sainte-Famille.

Au commencement de cette même année, M. Greshoff, le généreux protestant dont il a été parlé dans le *Bulletin* de Brazzaville, avait déjà mis un de ses vapeurs à la disposition de Monseigneur pour aller fonder la Mission de Saint-Paul. Cet étranger, ce protestant a des délicatesses charmantes pour rendre ses services. Voici, en effet, la lettre qu'il écrivait à Monseigneur :

« Brazzaville, 11 janvier 1894.

« Monseigneur,

« Demain matin à 9 heures, l'*Antoinette* sera à votre disposition pour recevoir Votre Grandeur à son bord.

« Je vous remercie vivement de l'honneur que vous me faites en profitant de mon bateau et je serai moi-même à bord pour vous installer dans ma cabine.

« Je suis, Monseigneur, respectueusement et affectueusement vôtre. »

*Signé* : A. GRESHOFF.

On ne pouvait être plus aimable. M. Greshoff voulut également contribuer à la fondation de la nouvelle Mission de la Sainte-Famille, et mit encore un bateau à la disposition des Pères et de leur personnel noir.

Le personnel! Il était prêt à partir, lorsque, la veille de l'embarquement, il prit subitement la fuite, craignant non sans raison peut-être de passer à la marmite des terribles Bondjos.

Cette défection, cependant, n'arrêta pas le P. Moreau, qui embarqua à bord tous ses colis et s'embarqua lui-même avec le P. Gourdy et le F. Elie, heureux tous trois d'aller planter la croix au centre même du sauvage continent.

De toutes les Missions africaines, c'est la Mission de la Sainte-Famille qui se trouve la plus avancée dans l'intérieur, et c'est un honneur dont sont fiers les enfants de notre Congrégation.

4. — Dès son arrivée à Brazzaville, Monseigneur compte aller visiter les Missions de Saint-Louis, de Saint-Paul et de la Sainte-Famille, pour porter à ses chers Missionnaires ses en-

couragements et les bénédictions du Saint-Père. Il a aussi l'intention d'aller jusqu'à Yakoma pour y chercher le terrain d'une nouvelle Mission qui doit être consacrée à l'Immaculée-Conception. Yakoma se trouve à environ 3000 kilomètres de la côte et est, pour ainsi dire, le point central de toute l'Afrique.

## MISSION DE CUNÈNE

### COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE HUILLA

NOVEMBRE 1892. — MAI 1895.

1. Personnel. — 2. OEuvres. — 3. Fondations de nouvelles missions. Villages chrétiens. — 4. Ministère auprès des Noirs et des Européens. — 5. Conversion de M. Van der Kellen. — 6. Séminaire. — 7. OEuvre des filles. — 8. Visites.

1. — En décembre 1891, la Mission de Huilla se composait du R. P. Antunès, supérieur, des PP. Bonnefoux, Colomb, Visseq, Muraton, Marquès, Kieffer, Lang, Giguelay et Ehrhart; en outre, il y avait dans la communauté du Jau les PP. Wieder et Ulrich; par suite du départ pour l'Europe, du P. Wieder, le P. Kieffer a dû prendre la direction de l'OEuvre du Jau, d'où lui-même se vit obligé de partir au mois de novembre 1892 pour aller se soumettre à une opération chirurgicale qui, grâce à Dieu, a parfaitement réussi; ce cher confrère nous est revenu au mois de juillet 1893, jouissant de nouveau de sa bonne santé d'autrefois. Pendant son absence, le P. Colomb avait pris la direction de l'OEuvre qu'il remit<sup>à</sup> son retour au P. Kieffer, pour retourner lui-même à Huilla, où la charge importante de Procureur des Missions du Cunène l'attendait. Cette dernière charge était devenue nécessaire à la suite des nouvelles fondations qui avaient triplé le travail du R. P. Supérieur. Le P. Colomb, à son retour à Huilla, fut chargé de l'œuvre des orphelins et de l'économat. Le P. Bonnefoux était resté économe jusqu'à la fondation du Tyvinguiro (mars 1892). En novembre de la même année, nous arrivait le P. Steinmetz qui fut adjoint au P. Kieffer au Jau, le P. Ulrich ayant reçu son obédience pour le Tyvinguiro, où il prêtait son concours au P. Bonnefoux. Le P. Steinmetz, comme on le sait par sa Notice, n'a pu rétablir à Huilla sa santé, depuis longtemps déjà délabrée, et, à peine un an après son arrivée, il faisait une mort édifiante, au mois de

février 1894. Le P. Dekindt, arrivé au mois de juillet 1893, fut placé provisoirement au Tyvinguiro et, plus tard, adjoint au P. Lang dans la direction du séminaire.

Au mois de février 1894, une modification eut encore lieu dans le personnel d'Huilla après la nouvelle fondation de Kihita; ce sont les PP. Giguelay et Ehrhart avec le F. Julien qui furent désignés pour fonder la première Mission dans la région chaude de cette partie sud de la Province. A cette époque, notre Mission se composait du R. P. Antunès, des PP. Colomb, Lang, Marquès, Dekindt et Ulrich; au mois d'août suivant, le P. Viseu revenait comme Supérieur au Jau en remplacement du P. Kieffer, dont le concours était nécessaire à Huilla à la direction de l'œuvre des Enfants noirs. Ce changement fut opéré à la suite du départ du R. P. Supérieur pour l'Europe, le P. Colomb devant remplir les fonctions de Supérieur intérimaire et gardant d'ailleurs sa charge de Procureur des Missions.

Vu les diverses œuvres existant dans la Mission d'Huilla, il nous a fallu, en plus des Pères, un assez nombreux personnel de Frères, pour être préposés aux ateliers, où grand nombre de nos enfants rachetés sont formés aux différents métiers qui nous permettent de faire par nous-mêmes tous les travaux de constructions et autres, très dispendieux s'ils étaient exécutés par des ouvriers du plateau. Nous avons donc actuellement : les FF. Basile, arboriculteur; Domingos, réfectoier et linge; Joseph, agriculteur; Maxime et Luiz, charretiers; Crépinien, cordonnier et tanneur; Joaquim, charpentier; Gonzaga, jardinier et brasseur; Lourenço, secrétaire et professeur au séminaire; Antonio, imprimeur, et Thomé, professeur de l'école primaire. Plusieurs de ces Frères sont préposés à une section d'orphelins, soit pour les travaux, soit pour les classes, ce qui permet aux Pères chargés de ces enfants d'aider aux classes du Séminaire.

2. — Parmi nos œuvres, la plus importante et aussi la plus féconde en consolations, est, sans contredit, l'œuvre de nos Enfants noirs. Depuis 1891, cette œuvre s'est développée d'une façon prodigieuse, grâce surtout à la famine qui a obligé les parents à vendre leurs enfants ou, du moins, à les confier à la Mission, où ils recevaient la nourriture suffisante pour échapper à la mort. La plupart étaient des enfants moyens ou petits, ce

qui a nécessité une division. La division des grands et des moyens fut confiée, dès mars 1892, au P. Giguelay, qui, plus tard, fut chargé de l'économat. Cette division est exclusivement chargée des travaux des champs ou des ateliers. La durée du travail est de trois heures et demie le matin et autant le soir; le reste du temps est consacré à l'instruction religieuse ou à l'étude de la langue portugaise et du calcul. Beaucoup de nos grands enfants savent lire, ce qui nous permet de faire un choix de catéchistes pour les subdivisions de la section des moyens et des petits qui, souvent, ne comprennent pas assez de portugais pour être suffisamment préparés au baptême ou à la première communion.

Nos grands enfants, en général, aiment leurs maîtres et, à l'occasion, sont heureux de leur témoigner leur reconnaissance. La piété est en honneur parmi eux et, depuis deux ou trois ans surtout, on constate une certaine émulation dans l'accomplissement des devoirs religieux. Ce mouvement ascendant est surtout dû au zèle du R. P. Supérieur pour les différentes dévotions actuelles qu'il a réussi à implanter dans les cœurs de nos enfants, tout en les ranimant et les fortifiant dans le cœur des Pères et des Frères présents à la Mission. C'est principalement la dévotion au Sacré-Cœur que le R. P. Antunès s'est appliqué à développer parmi nous, convaincu que, sous la protection de ce divin Cœur, la Mission ne manquerait pas de prospérer, même au milieu des fléaux qui sont venus successivement assaillir notre pauvre plateau. La famine a réveillé l'idée de consacrer toute la Mission, ainsi que les Missions futures, au divin Cœur de Jésus et, par un vœu solennel consenti d'un avis unanime de tous les membres de la communauté, on s'obligea à célébrer, à partir de ce jour, le premier vendredi de chaque mois, suivant l'usage pratiqué en France. On établit à la même époque l'Œuvre de la Garde d'Honneur, dont firent partie grand nombre de nos enfants qui furent inscrits sur le tableau de cette Garde. Tous les premiers vendredis, le Saint Sacrement est exposé et nos enfants vont, tour à tour, faire leur heure d'adoration; une heure avant la reposition du Saint Sacrement, a lieu la conférence religieuse faite par le R. P. Supérieur dans la grande salle d'étude du séminaire. Le mois du Sacré-Cœur, le mois de Marie, le mois de saint Joseph, le mois du Saint-

Rosaire, sont autant de dévotions que nos enfants voient revenir chaque année avec bonheur et dont ils paraissent profiter pour se retremper dans l'esprit de religion et de piété. Ce qui ne contribue pas peu à maintenir dans nos enfants l'amour pour la religion et les pratiques chrétiennes, c'est aussi la solennité que nous donnons aux fêtes religieuses. A ce point de vue, les nouveaux Profès arrivant à Huilla n'ont guère à changer les habitudes du scolasticat et du noviciat; les offices et leur solennité sont les mêmes jusqu'à l'office de la Semaine sainte, qui ne le cède en rien à celui de Grignon ou de Chevilly, grâce au zèle et au dévouement de notre maître de musique, le P. Lang, qui se dépense généreusement à rehausser nos cérémonies par la parfaite exécution du plain-chant, de la musique vocale et instrumentale. Puissent ces fêtes et ces cérémonies graver pour jamais dans le cœur de nos enfants l'amour pour la religion et pour l'accomplissement de ses devoirs !

Concluons cet article sur l'œuvre des grands, en disant un mot des travaux exécutés par les enfants de cette section. Comme il est dit plus haut, nos enfants, sous la direction des Frères, exécutent tous les travaux si multiples dans une grande Mission comme Huilla. L'agriculture est, entre tous, celui qui tient le premier rang surtout depuis ces années de famine où les vivres sont d'autant plus chers qu'ils sont plus rares sur le plateau. C'est le F. José qui la dirige avec une rare ardeur, ne tenant aucun compte du soleil d'Afrique qui ne l'incommode guère plus que le soleil de sa terre natale. Nos principales plantations sont : le blé, le maïs, le cara ou patate douce, le haricot, les petits pois; sans les sauterelles qui, depuis trois années, viennent régulièrement dévaster nos plantations, notre agriculture suffirait pour entretenir nos nombreux enfants; mais à cause de ce fléau, dont on ne voit pas la cessation, nous sommes contraints d'acheter de temps à autre, soit chez les indigènes, soit chez les Blancs du plateau, des vivres qui nous permettent d'attendre la nouvelle récolte. Cependant, d'ici à deux ou trois ans, la Mission du Tyvinguiro pourra obvier à cet inconvénient, grâce à la fertilité de son sol et à l'abondance d'eau qui permet de donner une très grande extension à l'agriculture.

A côté du travail des champs, nous avons la culture de la vigne et des arbres fruitiers; ce sont encore nos enfants qui

sont préposés à ces travaux sous la direction du F. Basile qui, en quelques années, a triplé le nombre des arbres fruitiers ou autres dans la Mission; nos principaux arbres fruitiers sont : les pêchers, les bananiers, les mûriers, les figuiers, les néfliers, les orangers, les goïaviers, etc. Les pommiers et les poiriers viennent également dans ces pays, mais les fruits en sont beaucoup moins succulents qu'en Europe. La vigne aussi compense le travail; elle nous donne le vin de messe, du moins pour quelques mois, ce qui entre en ligne de compte pour l'économie et la sécurité d'avoir au moins du vin véritable, car non seulement le vin d'Europe est excessivement cher, mais il nous arrive souvent gâté. Nos enfants qui ne sont pas occupés à l'agriculture, travaillent tous dans les différents ateliers qui font de notre Mission une petite cité industrielle. Les principaux ateliers fonctionnant habituellement sont : la menuiserie et la charpenterie, la taillerie, la cordonnerie, la tannerie, la scierie, la brasserie, l'imprimerie; dans chacun de ces ateliers, sont occupés cinq ou six de nos enfants; à la taillerie et à la cordonnerie, le travail est facilité par des machines que nos enfants apprennent également à manier. Ces dernières années, sur la demande des principaux propriétaires du plateau, nous avons fait l'acquisition d'une machine à vapeur pour le fonctionnement de la scierie qui devait fournir les planches et le bois de construction à tout le plateau. Un Frère avec quelques enfants dirigent ces travaux qui ne sont pas toujours sans danger, mais qui, jusqu'ici, n'ont occasionné aucun accident fâcheux.

Tous nos ateliers travaillent pour les besoins des Missions d'abord et ensuite, dans la mesure du possible, pour les Blancs du plateau, qui estiment beaucoup les travaux de la Mission et qui n'ont pas toujours la facilité de faire venir ces articles d'Europe, vu la cherté de ces objets et la difficulté du transport. C'est ainsi qu'en rendant ces différents services matériels aux Européens qui nous entourent, nous avons accès auprès d'eux pour le spirituel, si négligé dans ce diocèse, où il y a manque absolu de prêtres.

A cause des nombreuses admissions d'enfants pendant la famine de 1892-93, nous avons dû, comme il est dit plus haut, séparer les petits enfants des grands et en faire une œuvre à

part. Cette œuvre fut confiée au P. Muraton, qui s'y est dévoué jusqu'au moment où sa santé ne lui permettant plus de travailler, l'obligea à se retirer au Tyvinguiro, où il comptait refaire ses forces. Ces petits enfants restèrent d'abord à Huilla; mais une épidémie ayant éclaté, on dut transporter l'œuvre au Jan, où le P. Muraton était venu en qualité de Supérieur après le départ du P. Kieffer pour l'Europe; c'est dans ce poste que le P. Muraton épuisa ses dernières forces. Il dut, au bout de deux mois, céder sa place au P. Colomb. C'est dans cette œuvre aussi que le P. Steinmetz usa le peu de santé qui lui restait en prodiguant généreusement mille soins à ces petits enfants qui, pour la plupart, auraient besoin encore de leur mère.

3. — Depuis 1891, nous avons vu notre personnel dispersé deux fois pour la fondation de deux nouvelles Missions. En 1892, le P. Bonnefoux partait avec quelques enfants pour commencer la fondation du Tyvinguiro; cette nouvelle œuvre, à 6 lieues d'Huilla, était nécessitée par la famine qui ne nous permettait plus de nourrir nos nombreux enfants par les seuls produits de nos terrains arrosables. Il fallait donner de l'extension à l'agriculture, et, surtout, choisir un terrain à proximité d'une rivière; le Tyvinguiro remplit pleinement ces conditions et la fondation en fut résolue. La Mission de Tyvinguiro est aujourd'hui en pleine prospérité : 23 hectares sont déjà défrichés et cultivés, de sorte que la Mission d'Huilla peut désormais lutter en grande partie contre la famine.

En 1894, la nouvelle Mission de la Kihita fut commencée à deux journées de marche d'Huilla; c'est le P. Giguelay qui fut chargé de cette nouvelle œuvre, qui est déjà bien assise comme on peut le voir dans le *Bulletin* de cette communauté.

Toutes ces nouvelles fondations nous sont un gage des bénédictions du Ciel; nous n'avons qu'à nous féliciter de cette extension de l'action du Missionnaire, car ce n'est qu'en vivant au milieu des païens qu'on parvient à les toucher, à leur enseigner le chemin du Ciel; c'est aussi le bon exemple de nos familles chrétiennes établies dans chacune de nos Missions, qui nous aide puissamment à imprimer dans le cœur de nos indigènes des principes de civilisation et de religion.

En plus du village chrétien du Jau, nous en avons encore un

cette année à la Kibita, au Tyvinguiro et à Huilla même; tous ces ménages continuent à prêter leur concours aux travaux de la Mission qui, durant de longues années, a dû leur enseigner le métier qu'ils professent. C'est de ces familles chrétiennes que nous espérons voir sortir une nouvelle génération de fervents chrétiens qui feront la consolation de l'Église, de la Congrégation et des Missionnaires qui, depuis une douzaine d'années, travaillent dans cette portion de la Vigne du Seigneur.

4. — Notre ministère auprès des Noirs du pays a été, pendant ces dernières années, plus fructueux que par le passé. Grâce à la disette, nous avons pu recueillir chez nous, non seulement de nombreux enfants, mais aussi des vieillards que nos Missionnaires ramassaient dans leurs excursions auprès des indigènes. Beaucoup venaient d'eux-mêmes se présenter aux portes de la Mission pour recevoir un morceau de pain qui prolongeait leur existence. A la vue de tant de misères, le R. P. Supérieur conçut la bonne idée de créer un hôpital; aussitôt dit, aussitôt fait : un bâtiment donnant sur l'extérieur de la Mission est transformé en lieu de refuge pour tous les vieillards qui se présentent; le règlement en était simple : manger et dormir, à condition qu'ils veuillent bien écouter les instructions du missionnaire.

C'est le P. Giguelay qui se dévoua à cette œuvre si intéressante au point de vue de la foi et qui n'a pas manqué de lui donner de véritables consolations, car plusieurs de ces vieux abandonnés ont pu recevoir le baptême.

Notre ministère s'étend aussi aux populations blanches du plateau. Nous desservons les paroisses d'Huilla, d'Humpata et de Chibia; le P. Marquès, remplaçant le R. P. Supérieur, s'est dévoué pendant ces dernières années dans la première de ces paroisses. Huilla se trouve à une demi-lieue de la Mission et ne comprend plus aujourd'hui qu'un petit cercle de familles, les autres s'étant retirées à Chibia. Tous ces pauvres gens de nos colonies ont, en général, conservé un bon fond de religion qu'ils avaient sans doute parfaitement pratiquée dans leur pays natal. Ils respectent le prêtre et ont recours à lui surtout au moment de la mort. Ils aiment les fêtes et ont un grand zèle pour les soins de leurs églises. Les gens d'Huilla se montraient désireux de remplacer leur vieille chapelle par une église

construite à leurs frais. Grâce aux soins du P. Marquès, en moins de six mois, Huilla célébrait la bénédiction solennelle d'une nouvelle église.

Le P. Ulrich est chargé des deux autres colonies, Humpata et Chibia; il s'y rend tous les 15 jours pour y célébrer la Messe, faire les mariages et les baptêmes, et y instruire les fidèles. Toutes ces colonies auraient besoin d'un prêtre zélé résidant au milieu d'elles; mais ici, il faut le dire, il y a peu de prêtres, surtout de saints prêtres et le travail est considérable. Le P. Ulrich fait aussi chaque année une station au bas du plateau de la Chella, où il y a nombre de Blancs qui n'ont point d'église et ne pensent sans doute à la religion que quand le missionnaire d'Huilla vient les réveiller. Le P. Ulrich a eu la consolation, ces deux dernières années, de faire beaucoup de baptêmes d'enfants et d'adultes ainsi que des mariages; il a noté un certain nombre de conversions.

5. — Puisque nous avons parlé de conversions, qu'il nous soit permis d'en relater une qui a fait l'étonnement et l'admiration de tout le monde : nous voulons parler de l'abjuration du luthéranisme de M. Van der Kellen, fils de M. Van der Kellen médecin du roi de Hollande. Cette abjuration a eu lieu le 3 mars 1893 dans la chapelle de la Mission. Plusieurs mois durant, le R. P. Supérieur eut des conférences religieuses avec M. Van der Kellen, qui recherchait la véritable religion. Après ces conférences, et surtout après la lecture de l'excellent ouvrage de Moigno que la Mission lui avait prêté, M. Van der Kellen prit la résolution d'abjurer solennellement le luthéranisme et d'embrasser la Religion de ses pères. Le jour fixé pour cet événement, fut le 1<sup>er</sup> Vendredi du mois de mars. Dès la veille, M. Van der Kellen vint à la Mission avec deux témoins. Le lendemain à 9 heures, devait commencer la Cérémonie d'abjuration suivie d'une messe votive solennelle du Sacré-Cœur. Ce jour-là la chapelle revêtit ses ornements des plus grandes solennités et à 9 heures, toute la Mission avait le bonheur de voir, agenouillé près de la porte de la chapelle, celui qui, maintenant encore luthérien, allait, dans un instant, cesser d'appartenir à cette secte et entrer dans le sein de l'Église catholique. Ce fut un moment solennel que celui où cet hérétique, agenouillé au pied de l'autel, prononça l'acte d'abjuration de la religion dont il avait enfin

reconnu la fausseté. M. Van der Kellen se releva catholique romain, titre qu'il porte maintenant avec fierté.

6. — Une œuvre qui nous intéresse autant que toute la province dans laquelle le Seigneur nous a appelés à travailler, est l'œuvre du Séminaire fondé il y a plusieurs années déjà. Cette œuvre eut des débuts bien modestes, faute de sujets et de moyens d'entretien. Pour répondre aux intentions du Souverain Pontife, qui désire ardemment que le missionnaire travaille à la formation d'un clergé indigène, le R. P. Supérieur songea à réunir au séminaire diocésain dont il fut chargé, un séminaire propre à la Mission; les élèves suivraient les cours du séminaire dont ils observeraient, du reste, le même règlement. On choisit donc les meilleurs et les plus intelligents parmi nos orphelins pour former le noyau de cette œuvre importante. Les sujets, pour le séminaire diocésain, étaient recrutés parmi les enfants des colons du plateau qui, pour la plupart, étaient, des enfants pauvres et à qui leurs parents permettaient facilement d'entrer au séminaire. Tous ces enfants, sans doute, n'avaient pas la vocation d'être prêtre; mais, sur le nombre, il pouvait en sortir quelques-uns capables de récompenser le travail et les peines du Missionnaire; les autres seraient au moins de bons chrétiens donnant à leur retour dans les colonies le bon exemple à leurs parents pour la plupart peu soucieux de la religion. Beaucoup de ces enfants parvinrent à achever leur instruction primaire; d'autres commencèrent l'instruction secondaire, mais ne persévérèrent pas jusqu'en philosophie. Trois indigènes seulement, dont un de l'île de Saint-Thomé et deux autres du district de Loanda et Benguella, atteignirent la fin de leurs études et entrèrent en théologie; le premier des trois nous quittait dernièrement pour aller achever ses études à Rome au Séminaire Français. Tous les enfants des colons du plateau montraient en général de la bonne volonté, surtout pour l'étude; ils avaient gagné énormément sous le rapport religieux, et peut-être plusieurs auraient-ils persévéré, si leurs parents, insouciants de leurs intérêts spirituels, ne les eussent arrachés comme par force à cet asile de piété où ils avaient grandi. Malgré eux, ils ont dû sortir de la Mission pour aller perdre dans leur famille les bons enseignements qu'ils avaient reçus au séminaire; quelques-uns, cependant, sont restés fidèles et ne

craignent pas de pratiquer la religion qu'ils ont appris à aimer.

D'un autre côté, une nouvelle difficulté a surgi : nos orphelins séminaristes, témoins des défaillances des enfants blancs, commencèrent à chanceler ; les longues années d'études leur parurent au-dessus de leurs forces ; l'inconstance prit le dessus, et bientôt on fut obligé de les ramener à leur première condition, de sorte que nous pouvons répéter les paroles d'un de nos confrères du Sénégal : on n'apprécie justement l'œuvre du séminaire qu'avec un grand esprit de foi, la nature y trouvant beaucoup plus de déboires et de mécomptes que de consolations et de succès.

Les choses en étaient là, en 1893, quand un de nos grands séminaristes fut autorisé à faire un voyage dans sa famille, à l'île de Saint-Thomé ; il fut reçu avec tant d'enthousiasme, que beaucoup de familles de l'île se décidèrent à envoyer leurs enfants au séminaire d'Huilla, pour y recevoir une éducation solide que, souvent, ils étaient loin d'avoir en revenant des collèges de Lisbonne, où les parents laissaient ordinairement une portion de leur fortune. Beaucoup de ces enfants désiraient entrer au séminaire avec l'intention d'entrer dans les ordres afin de venir plus tard évangéliser leur pays dépourvu de bons prêtres. Mgr l'Évêque de Loanda en admit donc une trentaine à la fois, qui nous arrivèrent accompagnés du grand séminariste ; plus tard il en vint encore d'autres, de sorte qu'aujourd'hui, le séminaire diocésain comprend 80 enfants, dont 12 reçoivent l'instruction secondaire et les autres l'enseignement primaire ; la plupart sont des enfants de Saint-Thomé, qui constituent un nouvel élément dans le séminaire d'Huilla. Ce ne sont plus des enfants de colons ni nos orphelins inconstants, mais des jeunes gens ayant déjà un bon fond de religion, brûlant du désir d'acquérir de la science (ce qui est rare chez le noir) et surtout remplis d'un grand esprit de docilité pour l'enseignement religieux. Ils ne sont pas pour cela exempts de défauts, mais grâce à leur bonne volonté ces défauts feront place à de solides vertus.

Nous pouvons donc dire qu'une ère nouvelle s'est levée pour notre séminaire diocésain qui semble promettre à l'île de Saint-Thomé une résurrection religieuse dont elle a un si grand besoin. Cependant, ne nous prononçons pas trop vite ; espérons seulement en la réalisation de nos prévisions, et prions pour que nos efforts soient enfin couronnés de succès.

Le séminaire a été dirigé jusqu'en 1893 par le P. Colomb; le P. Lang lui a succédé dans cette œuvre et a eu la consolation de la voir transformée, comme nous l'avons dit plus haut. Le P. Lang dirige également les grands séminaristes et est professeur de théologie. Les autres Pères employés actuellement au séminaire sont les PP. Dekindt et Ulrich; le F. Thomé, originaire de l'île de Saint-Thomé fait l'école primaire.

Le règlement du séminaire est à peu près celui de nos scolasticats; le temps des classes est le même qu'en Europe; il y a les vacances de Pâques et les grandes vacances aux mois de juin et juillet; la plupart des séminaristes étant loin de leur pays et, vu d'ailleurs, l'éloignement de la côte et la difficulté de transport, ne peuvent passer les vacances dans leur famille.

Comme dans les scolasticats, on donne une grande importance aux dévotions générales et particulières au séminaire; on y a établi la Garde d'Honneur, la Communion réparatrice, la dévotion à saint Louis de Gonzague, toutes dévotions qui fortifient nos enfants dans leur vocation et les habituent à aimer notre sainte religion dont ils veulent être un jour les ministres. Les fêtes sont célébrées, comme, du reste, dans toute la Mission, avec beaucoup de solennité. La fête du Sacré-Cœur, fête principale du séminaire, a la préférence. Ce sont les séminaristes aussi qui sont chargés des préparatifs de la Fête-Dieu; comme les scolastiques, ils montrent une grande ardeur à orner les repositoires sur le parcours de la procession.

Puissions-nous, dans notre prochain *Bulletin*, confirmer l'espérance que nous mettons dans cette jeunesse de Saint-Thomé qui est venue donner aux directeurs du séminaire un nouveau courage pour se dépenser à cette œuvre à la fois si belle et si utile à l'Église!

7. — L'œuvre des filles est dirigée par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny; cette œuvre a également augmenté pendant ces dernières années; le nombre des filles s'élève aujourd'hui à 200. A cette œuvre est attaché un pensionnat où les jeunes filles du plateau reçoivent une éducation chrétienne et sont initiées aux travaux que, plus tard, elles devront connaître de retour dans leur famille. La maison des Sœurs est à 5 minutes de la Mission, de l'autre côté de la rivière Nucha, sur laquelle se trouve le pont de communication entre les deux établisse-

ments. Les Sœurs sont chargées du linge de la communauté ainsi que de celui des séminaristes, ce qui n'est pas une petite besogne; mais, grâce aux nombreuses filles qui, déjà, sont en état de rendre service, elles parviennent à suffire à la tâche.

En raison de l'augmentation du nombre des filles, la chapelle des Sœurs qui, du reste, n'était que provisoire, se trouvant à peine assez grande pour contenir la moitié des enfants, on décida la construction d'une nouvelle chapelle qui fut commencée en 1893 et se trouve heureusement achevée aujourd'hui. Deux Pères sont particulièrement chargés de l'œuvre des filles; chaque semaine, ils vont y donner des instructions religieuses; l'aumônier dit tous les jours la messe dans leur chapelle, donne les saluts et fait les instructions aux religieuses. Les dimanches et les fêtes, les Sœurs viennent assister avec les filles aux offices de la Mission.

Disons en terminant que nous n'avons qu'à nous féliciter du généreux concours que nous prêtent ces religieuses; outre qu'elles nous rendent d'inappréciables services matériels, elles préparent les jeunes filles chrétiennes à la vie de famille.

8. — Avant de clore ce *Bulletin*, disons un mot des visites que nous avons reçues pendant ces dernières années. Tous les gouverneurs de la province, ainsi que les chefs des districts, se sont fait un plaisir de venir visiter nos Missions, où nous faisons toujours notre possible pour bien les recevoir. Nos Pères, étant souvent obligés de se rendre dans les colonies, sont, à leur tour, heureux de recevoir l'hospitalité chez ces Messieurs qui regardent ce devoir comme une chose sacrée. Mais la visite qui nous a été la plus chère est celle de Mgr l'Évêque de Loanda, qui a bien voulu venir passer trois mois avec nous en 1893. Aimant beaucoup les cérémonies religieuses, il a accédé sans difficulté à notre désir de le voir célébrer pontificalement les offices. Le jour de la Pentecôte, Sa Grandeur tint à présider le dîner de la Communauté. Vers la fin du repas, le R. P. Supérieur, pour remercier Monseigneur de sa généreuse libéralité envers la Mission, et de la bonté qu'il avait témoignée à tous ses membres, le pria de vouloir bien être le protecteur de la Mission. En réponse aux paroles du R. P. Supérieur, Monseigneur adressa à toute l'assemblée une allocution pleine de consolations pour chacune des catégories présentes, et

surtout pleines d'enseignements salutaires pour les élèves du sanctuaire, auxquels Monseigneur montra la grandeur de leur vocation et la nécessité d'y correspondre par une vie sainte et une conduite exemplaire. Il nous a rappelé à tous que nous ne devons pas seulement convertir par nos paroles, mais surtout par nos actes. Monseigneur a terminé en promettant sa protection à la Mission et en nous assurant d'être toujours l'ami des missionnaires et surtout des missionnaires du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Peu après, Sa Grandeur nous quittait, emportant la meilleure impression de tout ce qu'elle avait vu dans nos Missions du Cunène.

---

### COMMUNAUTÉ DE SAINT-BENOIT DU TYIVINGIRO

OCTOBRE 1892 — MAI 1895

1. Personnel. — 2. OEuvre des enfants rachetés. — 3. Mariages. — 4. Indigènes, famine, baptêmes. — 5. Visites. — 6. Bâtimens. — 7. Cultures. — 8. Saute-relles. — 9. Protection de saint Benoît.

1. — Au moment où le *Bulletin* annonçait la fondation de cette communauté, elle comptait, comme personnel, un Père, deux Frères et vingt enfants rachetés.

Au mois d'avril 1892, est venu le P. Ulrich, qui s'est occupé de l'instruction des enfants et du ministère auprès des colons de Humpata. Il n'est resté avec nous que jusqu'au mois de mai de l'année suivante, époque à laquelle le R. P. Autunes l'a appelé à Huilla pour l'employer au séminaire, et l'a remplacé ici par le P. Muraton, déjà très affaibli, et qui, complètement épuisé, dut rentrer en France, après quelques mois de travail. Pendant son absence, les PP. Dekindt, Ehrhart et Marquès sont venus nous aider successivement. Le personnel des Frères a été augmenté. Au mois d'août dernier, le F. Silverio est arrivé du Portugal et a été placé dans cette communauté comme agriculteur. Nous avons aussi depuis quelques mois un postulant, M. Albino Ferreira, spécialement chargé de la fabrication de la chaux.

2. — Le nombre de nos enfants s'est considérablement augmenté. Actuellement, nous en avons cent deux. Quinze nous ont été confiés par leurs parents ou sont venus d'eux-mêmes à la Mission; les autres ont été rachetés en grande partie pendant

ces dernières années de famine, soit ici, soit dans les diverses communautés de la Mission. Trente-huit ont été baptisés depuis deux ans, et douze ont fait leur première communion.

3. — Le 20 septembre dernier, deux enfants de cette Mission, les plus âgés, se sont établis près de nous. C'est le commencement de notre village chrétien : nous l'avons mis sous la protection de saint Benoît de Philadelphie.

4. — Les Indigènes sont encore peu nombreux autour de notre communauté. Un chef détesté et sans prestige avait déjà fait abandonner le pays au plus grand nombre et, dernièrement, une famine qui a duré quatre années est venue en chasser la presque totalité. Ceux qui ne possédaient pas de bétail sont allés chercher vers les centres de population blanche quelque travail et leur nourriture; les autres, en trop petit nombre pour défendre leurs troupeaux, se les sont laissé enlever par la tribu voisine, les Vakuvaes, ou les ont conduits plus loin dans l'intérieur. Les bonnes années de pluies qui semblent revenir, rendront l'abondance au pays et le repeupleront.

Ce temps de famine, qui a tant fait souffrir les pauvres Indigènes, a valu à beaucoup d'entre eux la grâce du baptême; car rien ne pouvant plus réparer leurs forces épuisées par trop de privations, nous les avons instruits et baptisés.

Parmi les baptêmes, nous devons citer celui d'un vieil aveugle, frère aîné d'un chef du pays. Au Père qui l'instruisait et lui parlait du ciel, il demanda :

« Verrai-je clair au ciel ? »

« — Oui, tu verras, lui dit le Père.

« — Comme tes paroles sont douces ! parle-moi de cela. »

Et le pauvre aveugle souriait en parlant ainsi. Il a été baptisé et est allé, quelques jours après, jouir de cette vue que le bon Dieu lui avait préparée.

En dehors du danger de mort, les personnes âgées acceptent difficilement d'être instruites; au contraire, les quelques enfants libres que nous avons avec nous, ont à cœur d'apprendre les prières et les vérités de la religion, et ce serait pour eux une vraie punition que de ne pas être admis au baptême, comme leurs camarades rachetés.

5. — Comme la Mission de Saint-Benoît du Tyvingiro se trouve sur le chemin des caravanes, nous avons souvent à

donner l'hospitalité aux voyageurs, commerçants ou officiers, qui arrivent sur le plateau. Nous ne parlons pas de ceux de nos confrères qui, retournant en Europe, font une halte nécessaire dans notre communauté, non plus que de ceux qui arrivent et viennent se reposer d'une ascension lointaine. Nous avons reçu aussi MM. les gouverneurs de Loanda et de Mossamédes, à leur départ du plateau, ainsi que Mgr D. Antonio Dias Ferreira, évêque de Loanda. Sa Grandeur, pendant son long séjour à la Mission de Huilla, a bien voulu également venir passer quelques jours au milieu de nous et conférer le sacrement de confirmation à une trentaine de nos enfants.

6. — Les bâtiments de la Mission ne sont pas encore terminés. Nous avons dû, en fait d'habitation, nous contenter du strict indispensable, pour nous occuper des cultures. Sur une petite montagne de roches calcaires, nous avons bâti pour nos enfants une salle de 21 mètres de long sur 6<sup>m</sup>.30 de large, et pour la communauté un bâtiment de 16 mètres de long sur 12 de large. C'est dans ce bâtiment que se trouve provisoirement notre sanctuaire. Nous espérons pouvoir construire l'année prochaine, une partie de la chapelle de Saint-Benoît. Au pied de la montagne, une grange de 20 mètres de long sur 9 mètres de large a été élevée.

7. — Les cultures ont été développées avec activité pour faire face aux besoins de la Mission. Elles occupent pour le moment une superficie de 25 hectares. Nous cultivons principalement le froment, qui demande peu de travail et donne un très bon résultat, la patate, le haricot, le seigle, le maïs, la fève, les petits pois et la pomme de terre. Le rapport est celui des bonnes terres de France.

8. — Nos moissons ne sont pas à l'abri de certains ennemis. Parfois, la gelée détruit le froment. Depuis trois ans, et cette année surtout, les sauterelles sont dans le pays et ont dévasté presque tout sur le plateau. Nous n'avons éprouvé aucune perte. Cependant, elles ont passé plusieurs fois au-dessus de nos champs et des nuages entiers se sont abattus sur les terrains environnants.

9. — Saint Benoît nous a protégés. Nous lui avons confié nos cultures, il nous les a gardées. Ce n'est pas seulement dans cette occasion que nous avons obtenu d'une façon manifeste la protection de notre saint patron.

L'achat total de la propriété, la concession des terrains auprès des sources de nos deux petits ruisseaux, telles sont les deux faveurs que nous lui avons demandées et qu'il nous a accordées. Les villages qui seront disséminés dans la vallée, jouiront donc désormais en toute tranquillité de leur sol et auront l'eau nécessaire à sa fécondité; avantages qu'ils n'auraient pas eus, si d'autres, des Boërs, par exemple, étaient venus occuper les sources de ces ruisseaux.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-MICHEL DE KIHITA

MARS 1894. — MAI 1895.

1. — Voyage d'exploration. — 2. Fondation et Constructions. — 3. Indigènes.

1. — Au mois de septembre 1893, le R. P. Antunès partait, accompagné du P. Giguelay, pour aller explorer les régions qui s'étendent au-delà de la colonie agricole de Chibia jusqu'au royaume des Gambos; depuis longtemps déjà, le R. P. Antunès avait conçu le projet de développer les Missions du Cunène, et de fonder des stations intermédiaires entre la Mission principale de Huilla et Humbe, à laquelle nos Pères avaient travaillé jadis jusqu'à la révolte des indigènes contre les Blancs, cause de l'abandon temporaire de cette Mission.

Pour permettre aux Missionnaires envoyés dans ces pays lointains d'avoir des communications plus faciles avec le centre de nos Missions, le R. P. Antunès résolut de commencer l'exécution de son plan par la fondation d'une station à environ deux journées de marche de Huilla. C'est la veille de la Nativité de la Sainte Vierge, que la caravane arriva aux confins du royaume de Kihita, sur les bords du Caculavar, rivière très profonde qui prend sa source au plateau de la Chella et va se jeter dans le Cunène, près de Humbe. Notre arrivée fut saluée par les réjouissances des indigènes qui, sans jamais avoir vu de Missionnaires, en avaient souvent entendu parler. On leur expliqua le but de ce voyage et le désir que nous avions de nous installer parmi eux, pour leur enseigner ainsi qu'à leurs enfants les mystères de la sainte religion. Satisfaits et heureux de nos intentions toutes pacifiques, ils continuèrent leurs réjouissances en signe de reconnaissance et nous supplièrent de venir

le plus tôt possible vivre au milieu d'eux. Après avoir passé quelques jours dans ce pays, la caravane reprit le chemin de Huilla, où l'on procéda aussitôt aux préparatifs d'installation de la future Mission.

2. — Au mois de janvier, on put enfin se mettre en route, et, le 1<sup>er</sup> février, le R. P. Antunès et le P. Giguelay, appelés pour fonder la nouvelle station, arrivèrent de nouveau parmi leurs chers Noirs, où il ne leur restait qu'à choisir un emplacement et à commencer sans retard les premières installations. Ils passèrent le Caculuvar et jetèrent les yeux sur une montagne haute de 50 mètres environ, ayant la forme d'une calotte sphérique et dominant une plaine de plusieurs lieues d'étendue; c'était le site le plus favorable à une Mission, jouissant de certains avantages introuvables ailleurs : l'eau à proximité, une grande plaine propre à être cultivée par nos jeunes gens mariés (car nous allons marier ici quelques-uns de nos jeunes gens d'Huilla qui formeront le deuxième village chrétien de nos Missions du Cunène); enfin un abri contre les inondations qui, cette année, ont été particulièrement fortes en raison des longues pluies qui sont tombées dans toute la région du sud d'Angola.

Après avoir baptisé du nom de Saint-Michel la montagne qui devait porter la nouvelle Mission, on se mit à l'œuvre. Une maison provisoire fut construite pour nos enfants venus de Huilla, et on réserva une partie de ce bâtiment pour y célébrer le Saint Sacrifice.

On en était là, quand arrivèrent les grandes inondations qui ont fait de notre plaine une immense mer d'où émergeait notre montagne qui nous servait si heureusement de refuge. Ce contretemps arrêta les travaux et fut surtout le début des souffrances de nos Missionnaires. Les fièvres éclatèrent; chacun à son tour eut à payer son tribut; mais grâce à saint Michel qui a veillé sur nous, nos enfants, ainsi que les Pères et les Frères se sont remis au bout de quelques semaines; les pluies avaient cessé vers la fin d'avril, et le R. P. Antunès reprit le chemin de Huilla, laissant, seul avec le F. Luiz, le P. Giguelay, chargé de commencer les installations sur la montagne.

Au commencement de mai, le P. Ehrhart et le F. Julien vinrent aider le P. Giguelay et former enfin la nouvelle com-

munauté; les Noirs du pays se mirent à notre disposition pour nous aider dans nos travaux de construction, et deux mois après, nous avons une maison de 10 mètres pour les deux Pères, une autre de 18 pour le Frère et les enfants du pays qui, dès le commencement, vinrent se confier à la Mission et, enfin, une troisième de 35 pour recevoir les ménages au mois d'octobre prochain. La maison provisoire, qui est au pied de la montagne, a été convertie en chapelle où nous avons le bonheur d'avoir le Saint Sacrement depuis la fête du Saint-Cœur de Marie, jour où elle a été bénite. Nous espérons bien que dans un an notre montagne sera rehaussée à son point culminant d'un élégant sanctuaire définitif, surmonté lui-même de la statue de saint Michel qui veillera sur nous, sur la Mission et sur les pauvres populations noires.

Puissions-nous trouver quelques âmes charitables et dévotes à saint Michel pour nous aider dans la construction et l'ornementation de notre future chapelle!

3. — Les populations qui nous entourent, bonnes en général, aiment et estiment le Missionnaire; ici, tout le monde travaille la terre et, dans les bonnes années, il y a abondance, ce qui permet aux Noirs de venir échanger leur superflu contre des objets d'ornementation qu'ils apprécient beaucoup. C'est ainsi que le Missionnaire peut facilement nourrir les enfants qui lui sont confiés, sans s'astreindre à diriger lui-même des travaux d'agriculture pour lesquels sont toujours nécessaires plusieurs Frères et beaucoup d'enfants. Le Missionnaire peut ainsi s'occuper presque exclusivement de l'évangélisation et laisser à un Frère le soin du jardin et de quelques plantations propres aux pays chauds, comme le café, la canne à sucre, etc. Après le travail des champs, les Noirs de ce pays s'occupent surtout de l'élevage des bestiaux; chaque famille a son troupeau de bœufs, ce qui constitue une véritable richesse, attendu que l'entretien de ces animaux ne coûte absolument rien, grâce à la fertilité du sol qui, à toutes les époques de l'année, est couvert d'une herbe abondante.

La religion que nous apportons à ces pauvres gens mettrait le comble à leur bonheur, si le fléau de la guerre ne venait trop souvent les arracher à leurs champs, à leur village et à leur pays même pour les entraîner au loin et en faire des esclaves.

Nous sommes entourés de populations guerrières qui, sous le moindre prétexte, se réunissent et vont combattre les tribus voisines, volant les hommes et les bœufs, but principal de la lutte. C'est ainsi que, le 31 août dernier, pendant notre dîner, environ quatre cents de ces sauvages vinrent assaillir les Noirs sur le terrain de la Mission pour une raison absolument futile. Beaucoup ont eu le temps de se réfugier sur la montagne de Saint-Michel avec leurs troupeaux; d'autres ont été tués, volés, et une vingtaine de femmes et d'enfants furent emmenés. C'est l'histoire de ce qui se passe presque tous les jours, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; aussi le Missionnaire ne sera-t-il parfaitement compris du Noir de ce pays, que lorsqu'il pourra mettre obstacle au vol et à la guerre. Espérons, cependant, qu'avec la bénédiction du Ciel et l'intercession de saint Michel, nous arriverons à lui montrer le néant de ses principes et à le convaincre de s'abstenir du vol, cause de toutes les guerres.

En terminant ce *Bulletin*, nous nous permettrons de recommander notre Mission naissante aux prières de nos confrères qui, par là, nous aideront considérablement dans l'œuvre de l'évangélisation de nos pauvres sauvages.

N'ayant pas reçu le bulletin du Jaou, nous passons à la Cim-bébasie.

---

## PRÉFECTURE DE LA CIMBÉBASIE

---

### COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE A CACONDA

OCTOBRE 1892. — MAI 1895.

1. Personnel. — 2. Œuvres. — 3. Ministère. — 4. Ecole. — 5. Travaux. — 6. Culture. Sauterelles. Bestiaux. — 7. Bonnes relations avec le gouvernement. — 8. Visites. — 9. Sœurs.

1. — Nos œuvres ont pris un grand développement à Caconda, depuis qu'il a été décidé qu'indépendamment de la procure et de l'orphelinat des filles, on y fixerait encore l'orphelinat principal des garçons. Pendant ces derniers temps, le personnel se composait du P. Préfet, des PP. Aucopt et Riedlinger, et des FF. Narcisse, Jéronymo, Matheus et Mauricio; le F. Silvino d'abord, et le F. Gil ensuite, nous ont quittés pour se rendre à

la Mission de Catou; nous attendons maintenant le P. Gœff, dont nous venons d'apprendre la nomination comme procureur et supérieur de la communauté. Il nous faudrait aussi plusieurs autres Frères pour les métiers, les voyages et les divers travaux que nécessite l'entretien de près de deux cents enfants auxquels viennent s'ajouter chaque jour de nouvelles recrues.

Le bulletin de Cassinga a déjà parlé du transfert à Caconda de l'orphelinat principal des garçons. La salubrité remarquable du climat, l'éloignement moindre de la côte, la sécurité, l'isolement de tout village païen, offrent, pour une œuvre d'éducation, des avantages beaucoup plus grands que ceux qu'on trouve à Cassinga. On hésitait cependant, car on pouvait désirer mieux au point de vue de l'agriculture; toutefois, ce que nous avons suffira pour quelque temps; les métiers et les travaux de constructions occupent, du reste, la majeure partie du personnel et, plus tard, si besoin est, le P. Préfet s'occupera, comme il y songe, d'installer ailleurs une section spécialement agricole.

2. — Nous n'avons que peu de choses à noter dans le bulletin de la communauté, car jusqu'ici nos œuvres ont été fort restreintes. Le règlement d'un orphelinat étant à peu près le même partout : classes, catéchismes, travaux manuels, exercices de piété, fêtes, etc., il n'y a donc rien de frappant à signaler ici, si ce n'est que nous rencontrons dans l'éducation de nos enfants certaines difficultés spéciales qui tiennent à ce que l'instruction se donne dans une langue (le portugais) que nous connaissons mal nous-mêmes. Nous comptons sur le nouveau scolasticat de la Formiga pour nous fournir un personnel plus en mesure de développer les études.

3. — Jusqu'à présent, notre ministère auprès des indigènes s'est presque exclusivement borné à des baptêmes d'enfants au-dessous de l'âge de raison. N'ayant que le personnel strictement indispensable pour la marche de la maison, il nous a été impossible de donner des missions dans les villages. Pourtant, un Père zélé qui saurait les langues portugaise et indigène, ferait un bien considérable en allant passer quelques semaines dans les principaux centres de la population. Des ouvriers donc, et de bons, et nous sauverons des âmes!

4. — Un essai d'école indigène n'a guère réussi; nos premiers élèves, fils de mulâtres et de noirs civilisés, étaient trop gâtés à

la maison et trop habitués à courir à la recherche du caoutchouc pour s'habituer chez nous à une vie plus régulière et plus serrée. Nous attendons la promulgation d'une loi, qu'on nous promet, rendant l'instruction obligatoire, pour reprendre cette œuvre et l'installer sur un plus grand pied.

5. — Nos travaux matériels, après avoir longtemps traîné, faute de bras, offrent maintenant des résultats visibles. Notre maison d'habitation est achevée; ailleurs elle passerait inaperçue, ici c'est un petit palais; longue de 35 mètres, large de 9 mètres, avec 2 mètres de véranda en plus, entièrement couverte en tôle galvanisée, elle offre un coup d'œil agréable, que relèvent un bel horizon et une splendide allée de bananiers, perpendiculaire au centre du bâtiment. Cette année, nous avons pu en construire une à peu près semblable pour les Sœurs, avec quelques dépendances; l'an prochain, nous pensons construire une chapelle, et, successivement, d'autres bâtiments, car il s'en faut que nous ayons le nécessaire, vu le développement inespéré des œuvres.

6. — Le jardinage, la culture du blé, du maïs et des haricots, nous fournissent de précieuses ressources, bien insuffisantes cependant pour l'entretien de tant de monde. Nous avons presque continuellement un chariot occupé à transporter le maïs et les haricots achetés dans les villages indigènes, à deux jours de distance. Jusqu'ici, nous n'avons manqué de rien, mais nous craignons que la famine vienne, vu l'immense invasion de sauterelles dont le pays a été sillonné pendant ces deux dernières années et dont il reste actuellement couvert. Depuis la côte jusqu'au Zambèze, on les signale partout. Inutile de décrire leurs ravages, ils ne sont que trop connus; l'unique remède, en pareil cas, est l'intervention spéciale de la Providence.

Pendant ces deux dernières années, nous avons perdu une grande quantité de bétail; les voyages à Benguella, les travaux à la maison, épuisent nos bœufs qui succombent à la saison sèche, plus de faiblesse que de maladie. Près de soixante têtes ont ainsi disparu de notre troupeau. C'est une perte de 8 à 9000 francs!

7. — Nous n'avons qu'à nous louer du gouvernement portugais en général, et des autorités avec lesquelles nous avons à

traiter en particulier. A Lisbonne, sans que nous l'ayons demandé, on a augmenté nos subsides. Notre Mission jouit d'une sympathie spéciale, à cause de sa position avancée à l'intérieur qui en fait comme l'avant-garde des possessions portugaises. On voudrait nous voir pénétrer jusque dans la vallée du Zambèze, mais on concevra qu'il ne faut s'avancer qu'avec prudence à de semblables distances.

8. — En août dernier, nous recevions la visite de Son Ex. M. Martinho Montenegro, gouverneur du district, accompagné du lieutenant-colonel Carvalho, inspecteur des troupes et de l'ingénieur en chef de la province. Nous leur avons fait une réception aussi solennelle que nos moyens nous le permettaient.

Les enfants, sous l'habile direction du P. Riedlinger, se sont surpassés : chant de bienvenue en portugais, messe solennelle (c'était le 15 août), bénédiction, vivat, tout a été enlevé à souhait (1). Ces messieurs ont manifesté hautement leur satisfaction pour tout l'ensemble de la Mission et se sont prêtés complaisamment à figurer dans un groupe photographique avec tout le personnel, dont ils ont tenu à avoir chacun une épreuve.

9. — On sait déjà que les Sœurs de Saint-Joseph nous prêtent leur concours pour la direction de l'orphelinat des filles. Elles ont été assez éprouvées, cette année, par la maladie, et tout spécialement par l'accident arrivé à la supérieure, la Rév. Mère Marie-Ignace, qui s'est démis la jambe dans une chute. A l'heure actuelle, elle n'est pas encore rétablie et ne marche que péniblement à l'aide de béquilles.

---

## COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, A CASSINGA

OCTOBRE 1892. — MAI 1895.

1. Epreuves. Décès. Personnel. — 2. Epidémies. Mort de Malenghi. Vœu au Sacré-Cœur. Vaccin. — 3. La guerre. Massacres. Attaque de la Mission. La paix avec Eyoulou. — 4. Panique. Projet d'émigration. Séjour définitif. — 5. Ministère. Villages chrétiens. — 6. La Compagnie des mines d'or. Les Juifs parmi nous. — 7. Constructions. Bétail.

1. — Les épreuves qui constituent le pain quotidien de notre communauté ne lui ont pas manqué depuis son origine et con-

(1) Des chants indigènes préparés par les enfants eux-mêmes ont été réclamés à plusieurs reprises.

tinuent à la pourvoir abondamment. Nous ne nous en plaignons pas, puisque c'est un gage des bénédictions du Ciel.

Nous devons relater en premier lieu la mort de deux de nos confrères : le cher P. Merlen, enlevé le 28 février 1893 par une fièvre pernicieuse après quatre jours de terribles souffrances, et le regretté F. Onuphre, emporté plus rapidement encore, moins de trois semaines plus tard, en 48 heures seulement.

Comme il a été dit dans les notices qui les concernent, tous deux ont fait généreusement le sacrifice de leur vie pour la Mission qui leur était si chère, et nous avons la confiance que, maintenant, ils intercèdent pour nous.

Cette double perte avait laissé un grand vide dans nos rangs ; nous comptions six de nos confrères au cimetière et nous ne restions plus que quatre dans la communauté. Le P. Préfet rappela en toute hâte le P. Génié, qui était allé se reposer quelques semaines à Caconda ; celui-ci revint prendre son poste de supérieur dès la fin du mois de mars. Au mois de juin suivant, le P. Préfet, qui devait nous quitter à son tour pour se rendre au Bihé, nous envoya de Caconda le P. Siméon, que cinq mois de repos n'avaient pas suffisamment rétabli. En effet, il ne tarda pas à tomber de nouveau dangereusement malade, ce qui le contraignit à nous quitter définitivement le 24 octobre et à rentrer en Europe.

2. — A la même époque, une épidémie de variole faisait de grands ravages dans les villages voisins. La maladie fut apportée de Caconda par la fille du roi Tchamba que son père avait été chercher chez les Sœurs, au moment où l'épidémie régnait dans leur orphelinat. Il n'y eut d'abord que deux ou trois cas, dont un excessivement violent, qui enleva le malade en quelques jours. Le fléau couva ensuite pendant plus d'un mois et éclata tout à coup avec un caractère des plus pernicieux, attaquant à la fois un grand nombre de personnes. Un des premiers atteints fut le fils aîné de Tchamba, Malenghi, ami de la Mission et particulièrement du cher P. Merlen que nous venions de perdre. Ce brave homme avait procuré la grâce du saint baptême à plusieurs enfants en danger de mort, car il nous avertissait régulièrement. Il avait même recueilli et amené à la Mission un pauvre vieux Bushman, hydropique, abandonné dans le bois par sa famille et sa race. Il venait le voir chaque jour, causant avec

lui de longues heures, le distrayant et l'amusant de son mieux. Quand son protégé mourut, instruit et baptisé, il tint à l'accompagner au cimetière. Nous disions tous que Malenghi ne mourrait pas infidèle. Dès que nous connûmes son état, le P. Lecomte alla le visiter et son premier mot, en l'apercevant, fut : « Kondo, mongwa », c'est-à-dire : « Père Lecomte, le sel du baptême (1). » Son adhésion aux vérités de la foi, son repentir de ses désordres passés, la promesse de vivre chrétiennement en cas de guérison, tout sortait du fond de son cœur avec une sincérité qui ne laissait subsister aucun doute. Quand il reçut le sacrement de régénération, son visage, affreusement défiguré par la maladie, respirait la joie la plus pure. Par ses gestes, et en quelques mots à peine articulés, car il ne pouvait déjà presque plus parler, il manifestait le plus intime bonheur. « Ce soir, ajouta-t-il soudain, je ne dormirai pas ici. » Nous prenions cette parole pour un commencement de délire ; il la répéta en insistant et retomba dans le silence, continuant à manifester sa joie par des gestes. Quelques heures après, il expirait, et son père tout en larmes nous faisait remarquer cette parole que nous n'avions pas comprise : « Aujourd'hui, je ne vais pas dormir ici. » En effet, on l'enterrait le soir même, au cimetière de la Mission.

Quelques semaines plus tard, le chef lui-même, Tchamba, fut en danger. Le P. Lecomte le prépara à la mort. Ses dispositions ne furent ni moins consolantes, ni moins sincères. Cependant, on différa l'administration du sacrement jusqu'au dernier moment, car on craignait fort pour sa persévérance en cas de guérison. Il resta une dizaine de jours entre la vie et la mort et guérit enfin comme par miracle.

L'épidémie semblait ne devoir cesser que lorsqu'il n'y aurait plus personne à frapper dans les deux villages contaminés et tenus par tous les autres dans la plus stricte quarantaine. De notre côté, nous avons pris toutes les précautions nécessaires pour en préserver la maison. Nous faisons chaque jour des prières spéciales à cette intention, appuyées par un vœu au Sacré-Cœur. Malgré notre vigilance, deux de nos enfants furent saisis par le fléau. Nous achevons nos constructions nouvelles ;

(1) Le mot « mongwa », qui veut dire du sel, est employé pour désigner le baptême ; être baptisé se dit : manger le sel.

on se hâta d'y transférer tout le personnel; les vieilles maisons furent abandonnées pour le Lazaret, dont le P. Préfet, en contact continu avec les malades, prit la direction. Il est à remarquer que cette maladie des Noirs semble être moins contagieuse pour les Blancs; cependant le P. Aucopt l'avait contractée à Caconda, alors qu'elle y régnait; toutefois, ici, aucun de nous n'en fut atteint.

Les premiers malades n'étaient pas encore hors de danger, que deux nouveaux cas furent signalés, tous deux mortels. Puis une trêve survint. Nous nous croyions délivrés du fléau, lorsqu'il réapparut tout à coup au milieu de nos enfants. Un seul fut saisi, et nous nous empressâmes d'appliquer un remède que nous hésitions à essayer : le vaccin opéré avec le pus même des boutons des varioleux. Le résultat fut excellent; nous vaccinâmes plus de 250 personnes, tant à la maison que dans les villages voisins. Deux ou trois vieilles femmes furent un peu secouées par le mal, mais la plupart ne souffrirent guère plus qu'avec la vaccine ordinaire, et le pays fut entièrement délivré de l'épidémie.

Nous avons remarqué qu'il faut choisir, pour en tirer le vaccin, un malade dont la variole soit de bonne nature.

Avec ce premier vaccin, on ne vaccine que un ou deux sujets; ceux-ci fournissent un meilleur vaccin pour les autres; mais il faut vacciner tout le monde ou personne, car ce vaccin peut communiquer la variole maligne à ceux qui ne sont pas vaccinés de suite. Nous en avons eu un exemple à déplorer. Un enfant, se croyant préservé par un premier vaccin qui n'avait pas pris, négligea de se présenter de nouveau. Tous nos malades étaient guéris quand il fut atteint d'une variole confluente, à laquelle il succomba.

A la même époque, une fièvre pernicieuse enlevait un autre enfant en vingt-quatre heures; puis une jeune fille du pays, élevée chez les Sœurs et sur le point de se marier, fut tuée par accident d'un coup de fusil. Nous passons sous silence d'autres décès si rapprochés que, chaque semaine, nous avons plusieurs enterrements. C'était une vraie calamité. Le Père Préfet qui, quelques mois auparavant, nous disait que, depuis près de neuf ans qu'il était en Afrique, il n'avait encore vu mourir personne, dut assister, cette fois, des moribonds de toutes les catégories.

Il en était désolé. Heureusement, notre vœu au Sacré-Cœur a produit son effet, et, cette année, nous en avons solennisé la fête, avec la plus grande pompe, dans toutes les communautés. La Mission tout entière fut consacrée à ce divin Cœur, et depuis nous avons ressenti d'une manière frappante les bienfaits d'une protection spéciale. Grâce en soient rendues au Cœur sacré de Jésus!

Cependant les fléaux n'étaient pas épuisés pour ce pauvre pays de Cassinga; il semblait que le démon s'acharnât à arrêter le mouvement qui se manifestait vers notre sainte religion. Les villages attaqués par la petite vérole étaient précisément ceux dont nous avons réussi à baptiser les enfants et dont nous élevions la jeunesse. Après la peste vint la famine. Les indigènes vendirent tout ce qu'ils avaient pour se procurer quelques vivres dans les tribus moins éprouvées; mais les varioleux, auxquels l'accès des autres villages était interdit, tombèrent dans le plus grand besoin. Nous les aidâmes de notre mieux jusqu'à ce que la quarantaine fût levée, et s'ils échappèrent à la mort, ce ne fut pas sans peine.

3. — Après la peste et la famine, la guerre éclata, naturellement. Pendant plus d'un an, nous ne jouîmes pas d'un instant de tranquillité. Nous ne signalerons pas les fausses alertes et les attaques moins importantes; citons seulement les plus désastreuses.

Les villages du chef Tchamba et du chef Lilou, décimés par la maladie, et encore sous le coup de la famine, furent attaqués, un beau matin, par une bande de brigands accourus d'Ocuanyama. Les hommes étaient aux champs; les femmes et les enfants furent enlevés, tout fut pillé, et le troupeau raslé avant que l'alarme eût pu être donnée. Le personnel de la Mission courut sur leurs traces, mais, se voyant serrés de près, ils commencèrent à massacrer les femmes et les enfants pour arrêter notre poursuite. On trouva ainsi cinq femmes percées de zagaies; une qui respirait encore put être baptisée; une autre avait été tuée avec son enfant sur le dos; à celle-là, ils avaient coupé les poignets pour en arracher les bracelets. Il falut renoncer à chasser ces cruels bandits pour assurer la vie aux vingt-cinq ou trente prisonniers qu'ils avaient encore. Dans le village, plusieurs petits enfants avaient les crânes fracassés par les casse-têtes; le P. Strebler les guérit cependant.

Deux mois plus tard (fin septembre), les Ocuanyamas attaquèrent directement la Mission. C'était à midi; le P. Génié venait de prendre un vomitif, le P. Strebler avait la fièvre, le F. Anastase souffrait de rhumatismes, et le reste du personnel était absent. Les cris de : *Ozita! Ozita!* (la guerre) retentissent. On se précipite sur les fusils et les munitions préparés à l'avance, et on les distribue entre tous ceux qui étaient en état de porter les armes.

Les ennemis étaient de l'autre côté de la rivière, à moins de 400 mètres; les balles pleuvaient dans la maison; heureusement, le gros du bétail n'était pas éloigné, et les pasteurs purent rentrer en toute hâte sous le feu des pillards. La riposte fut énergique : le P. Génié, entre deux tasses d'eau chaude, tira de vaillants coups de fusil; le F. Anastase n'était pas non plus novice dans le métier, et le P. Strebler, pour son coup d'essai, abattit le cavalier le plus rapproché; son cheval s'enfuit, et les autres emportèrent le blessé dans le bois. On a su depuis que la balle lui avait traversé la poitrine et qu'il n'était pas encore guéri. Les assaillants, voyant qu'il n'y avait rien à faire, prirent le parti de se retirer lestement; mais nous ne pûmes lutter de vitesse avec eux; on les poursuivit inutilement jusqu'au milieu de la nuit. Quand on se compta, on ne trouva ni morts ni blessés; c'était une protection du Ciel, car plus d'un coup avait effleuré nos gens; du reste, pendant la bataille, les petits, réunis à la chapelle, récitaient le chapelet avec ferveur. Il manquait toutefois une des femmes du village chrétien, quatorze grands bœufs, vingt veaux et trente-cinq chèvres et moutons. Les coquins avaient fait filer leur prise par devant, pendant qu'ils nous amusaient avec leurs coups de fusil.

Nos voisins Ombellas et le mari de la femme emmenée lors de l'attaque de la Mission allèrent bientôt racheter leurs prisonniers; c'est ainsi qu'ils surent que les assaillants avaient eu un certain nombre de blessés, mais qu'ils juraient de prendre leur revanche. Il fallait donc se tenir continuellement sur ses gardes. Enfin on apprend que Kapa, le chef de la bande, vient d'être tué dans une irruption chez ses voisins d'Evalé; Eyoulou, son frère aîné et sova d'Ocuanyama, était, dit-on, opposé à toute hostilité contre les Blancs. Le P. Préfet, arrivant à Cassinga, envoya de suite une ambassade pour réclamer le bétail et pressentir les

intentions du roi. Eyoulou traita fort bien nos envoyés ; il blâma ces pillages qui avaient eu lieu contre son ordre et à son insu, rendit dix bœufs qui restaient encore, et défendit à son peuple d'inquiéter les tribus voisines des localités où résidaient des Blancs, et tout particulièrement les Ombellas de Cassinga.

4. — Après le tableau des fléaux de tout genre qui ont assailli notre Mission de Cassinga, on ne s'étonnera pas que la question du transfert ait été mise en délibération. Les pertes de personnel, si souvent répétées, les maladies continuelles des survivants constituaient d'importants sacrifices, mal compensés par le résultat des œuvres. La population, déjà peu considérable, s'éclaircissait de jour en jour ; de tous côtés on parlait d'émigration. Deux villages, distants de deux heures de marche, donnèrent le signal de la débâcle. Nos plus proches voisins, parmi lesquels nous avons opéré quelque bien, et qui ne peuvent plus se passer de nous, nous supplièrent de nous mettre à la tête du mouvement et d'aller choisir une localité où nous puissions nous établir tous en de meilleures conditions. On se mit en quête de plusieurs côtés ; un essai fut tenté sur les bords du Cúnène ; mais nous ne trouvions pas réunis les avantages que nous regardions comme indispensables.

Sur ces entrefaites, nous apprîmes la formation d'une vaste compagnie constituée pour l'exploitation de mines d'or, récemment découvertes dans le bassin de la rivière Coulorie ; en même temps, les Omboellas, confiants dans les traités de paix, reprenaient courage, et une année d'abondance les consolait déjà des misères passées ; il ne fut donc plus question d'émigrer. Pour notre part, nous étions heureux de n'avoir pas à abandonner une Mission où nous nous étions dépensés pendant dix années entières. Toutefois, nous jugeâmes opportun de transférer à Caconda l'orphelinat principal des garçons et de restreindre le personnel de Cassinga, où il nous reste suffisamment à faire avec les œuvres indigènes et le village chrétien, en attendant l'invasion des chercheurs d'or.

Nous avons gardé une trentaine d'orphelins seulement, ce qui nous permet de nous appliquer plus spécialement à l'éducation des enfants libres du pays, qui nous restent comme internes pendant la saison sèche ; quand viennent les pluies, la plupart sont réclamés par leurs parents pour les aider aux

travaux de culture. Ils reviennent plusieurs fois par semaine aux classes et au catéchisme, et ne manquent jamais aux offices du dimanche. Ils sont encore plus exacts s'ils apprennent qu'on a tué un bœuf à la Mission.

5. — Le ministère auprès des indigènes donnerait de consolants résultats, si un Père sachant la langue du pays pouvait s'y appliquer d'une façon constante. Le seul ancien, le P. Génie, notre supérieur, vient d'être appelé à la fondation de Catoco, et le P. Strebler se prépare à aller commencer la Mission de Baïlondo. Reste le P. Muller, qui s'applique avec ardeur à l'étude de l'Ombella; mais cette langue est difficile, et il faut un certain temps avant qu'il puisse se débrouiller.

Le P. Préfet, qui connaît tout ce monde depuis dix ans, et possède parfaitement son langage, a été trop souvent absent jusqu'ici pour pouvoir s'appliquer personnellement, comme il le désirerait tant, à une évangélisation soutenue; c'est toujours le défaut de personnel contre lequel nous avons à lutter. Malgré tout, les PP. Génie et Strebler ont recueilli pendant leur séjour des fruits bien précieux : baptêmes de moribonds, d'adultes instruits à la Mission, de nombreux petits enfants présentés par leurs parents, soins des malades, etc., et le P. Muller compte sur une prochaine moisson des plus abondantes.

Le village chrétien, consacré à saint Joseph, se compose d'une vingtaine de familles, toutes formées avec les orphelins et les orphelines rachetés et élevés par la Mission. Les premiers ménages laissaient un peu à désirer, les femmes n'ayant guère eu d'instruction; mais les huit autres que nous venons d'établir, nous donnent entière satisfaction.

Outre ce village, il y en a encore quatre agrégés, dont tous les enfants sont baptisés.

6. — Nous avons déjà cité la Compagnie des mines. On la dit sérieuse; il suffit de savoir que les gros banquiers juifs de Paris, Rostchild et consorts, baillent les fonds. Le baron Hirsch donne une dizaine de millions pour caser en premier lieu 1000 familles juives russes, 1000 arméniennes et 1000 suisses; la Compagnie doit accepter aussi 500 familles portugaises. Le directeur, le Dr Vascimento, qui, dernièrement, rendait une visite au Très Rév. Père, est grand ami de nos Missions et nous aidera, nous l'espérons, à faire quelque bien. Peut-être, cela compensera-t-

il l'invasion juive. Nous comptons que le Bon Dieu se servira de cela pour nous faire construire un chemin de fer qui nous permettra de pénétrer de plus en plus dans l'intérieur.

7. — Nous n'avons pas parlé de nos travaux matériels; il y a, cependant, à signaler la construction des bâtiments achevés depuis le dernier *Bulletin* et qui constituent trois corps de maisons de 40 à 45 mètres de long sur 6 mètres de large, en briques sèches, avec une belle et forte charpente et proprement couverte en paille. Ils sont l'œuvre du regretté F. Onuphre et des FF. Anastase et Nicaise. Les cultures sont les mêmes que par le passé et suffisent presque à l'entretien de la maison. Cette année, l'élevage du bétail a pris un grand développement; comme il devient chaque jour plus rare et plus cher et qu'après l'arrivée des colons, il atteindra un prix excessif, le P. Préfet en a acheté une bonne réserve qui, distribuée entre les différentes maisons, nous mettra à l'aise pour plusieurs années. Nous gardons ici plus de 50 vaches et plus de 100 bœufs. Ce que nous payons maintenant 70 francs en vaudra 150 dans un an ou deux; c'est un capital bien placé. Du reste, le service des chars en réclame une vingtaine pour chaque attelage, et nous voudrions pouvoir conduire quatre chars à la fois à Benguella. Cette fois-ci on part avec trois wagons et 80 bœufs chercher le nouveau personnel et les marchandises.

---

## COMMUNAUTÉ DU SAINT-ROSAIRE, AU BIHÉ

OCTOBRE 1892 — MAI 1895.

1. Personnel. — 2. Ecole. — 3. Ministère. — 4. Protestants. — 5. Relations avec le fort. — 6. Porteurs. Transports. — 7. Colonie pénale. — 8. Travaux agricoles. — 9. Constructions. — 10. Village chrétien. — 11. Rachats d'esclaves. — 12. Consécration au Sacré-Cœur.

1. — Depuis janvier 1893, le personnel se compose des PP. Roupnel, supérieur, et Fischer, et des FF. Silvano et Ricardo. Malgré de petites incommodités assez fréquentes, on n'a pas eu trop à se plaindre du climat, aussi peut-on vaquer à ses divers travaux et exercices avec la régularité d'une communauté d'Europe.

2. — L'école, ouverte dès les premiers jours, s'est continuée sans interruption, malgré le manque de locaux convenables, et

se développe peu à peu, autant que les ressources le permettent. Nous recueillons déjà les fruits de nos travaux, nos premiers élèves sont baptisés ; plusieurs ont fait leur première communion ; quelques-uns savent lire et écrire, et nos docteurs ne s'embrouillent pas trop dans les quatre opérations fondamentales de l'arithmétique ; ils s'aventurent même jusqu'aux fractions. Sous l'habile direction du P. Fischer, ils exécutent les mélodies les plus harmonieuses, et sont tout fiers de suivre sur leurs cahiers les paroles des hymnes et des cantiques.

Il leur en a bien coûté quelque peu, pour s'habituer à la vie de communauté. Le mal du pays, parfois, les saisissait d'une façon irrésistible : flâner, faire la chasse aux rats et les croquer, humer les dernières gouttes de bière que les vieux laissent au fond des calebasses, n'est-ce pas plus attrayant que de travailler au jardin cinq heures par jour, et d'en passer autant en classe ? Aussi, plus d'un a-t-il repris le chemin du village à la veille d'une fête où il savait trouver de copieuses libations. Mais bientôt, reconnaissant la vanité du siècle où l'on fait bombance aujourd'hui et où demain l'on meurt de faim, ils nous revenaient l'oreille basse. Comme nous faisons quelque difficulté pour les recevoir, surtout s'il y a eu récidive, ils finissent par se fixer. L'un d'eux, qui comptait plusieurs mois d'école buissonnière, crut devoir aller jusqu'à Caconda implorer l'intercession du R. P. Provincial pour être admis de nouveau.

Cette œuvre, on le voit, offre des difficultés, surtout dans les débuts ; elle exige de la patience et de la longanimité ; la jeunesse des écoles est ingrate partout, plus encore en Afrique qu'ailleurs ; en pardonnant et en oubliant, on arrive toujours à faire du bien, même beaucoup, avec les bénédictions du Ciel.

Nous élevons actuellement trente-cinq enfants dont la moitié sont fils de roitelets et de Noirs civilisés du voisinage. On pourrait en recevoir davantage, mais il nous faut, avant tout, des maisons et des vivres assurés ; car l'œuvre ne gagnera en solidité que quand nous aurons formé un bon noyau et que nous serons mieux connus. Dans les commencements, ces braves gens craignaient fort qu'un beau jour on ne vint à décamper en emmenant toute leur jeunesse ; plusieurs mères avaient rappelé en toute hâte leurs fils après vingt-quatre heures à peine de séjour. Ils voient maintenant qu'on commence des construc-

tions importantes et ils comprennent qu'on est définitivement fixé au milieu d'eux. Ils se résignent à voir des Blancs s'installer au milieu de leurs villages, car cet événement n'est pas sans leur causer certaines appréhensions; puis ils s'habituent à nous, et finissent par nous donner leur confiance.

Notre école a reçu, pendant quelques semaines, quatre fils et neveux du roi d'Oudonga ou Ovampo, tribu qui n'est plus sous notre juridiction ni sous la suzeraineté du Portugal. C'est un négociant noir de nos voisins qui nous les avait amenés avec une nombreuse escorte de ministres et de pages dont plus de dix étaient affectés au service des jeunes princes. Nous leur conseillâmes de les placer à la Mission de Cassinga, avec laquelle ils pourraient avoir des relations plus fréquentes. Ils s'en retournèrent, et on n'en a plus entendu parler. Il est curieux que le roi d'Oudonga, qui a chez lui, depuis vingt-cinq ans, plusieurs missions protestantes, nous envoie ses enfants au Bihé, à vingt-cinq jours de marche de ses Etats! Ce n'est guère consolant pour les Révérends.

3. — On comprendra facilement que, dans les débuts, le ministère soit fort restreint; tout s'y oppose : les travaux d'installation, l'ignorance de la langue, la défiance des indigènes, l'inexpérience des Missionnaires, et surtout la grande indifférence religieuse dans laquelle vivent ces peuples. Il serait préférable d'avoir à lutter contre le fanatisme d'une fausse religion. On doit se borner à semer, par-ci par-là, quelques-unes des grandes vérités : l'enfer, le ciel, voilà surtout ce qui frappe; le soin des malades, l'assistance des moribonds, complètent tout ce qu'on peut tenter, sans négliger le baptême des enfants en danger de mort, qui passe en premier lieu. Nous avons même déjà baptisé plusieurs enfants en santé. et, parmi eux, les fils du roi principal qui, du reste, est notre grand ami, et plus encore celui de l'eau-de-vie.

Le temps, les prières et les souffrances des Missionnaires, telles sont les conditions indispensables de succès.

4. — Les protestants, qui ont trois ou quatre maisons au Bihé, n'y font, en somme, pas grand'chose. Leur fort consiste dans les cantiques en langue indigène, d'une inspiration plus que douteuse; quelques Noirs des environs, les ouvriers qu'ils occupent, assistent à leurs offices; cela les amuse comme tout

autre divertissement. Leurs écoles sont peu ou point fréquentées; car ils se bornent à enseigner la lecture et l'écriture en langue indigène, et encore, avec une orthographe anglaise qui rend tout incompréhensible aux non-initiés. Ils sont néanmoins bienfaisants pour les indigènes et, à cause de cela, aimés dans le pays. Ils essaient parfois de faire des miracles, mais ne réussissent pas toujours. Un ministre, appelé auprès d'un moribond, prit son livre de cantiques et fit le tour du village en chantant psaumes et hymnes; le malade mourut dans la nuit; les gens furieux attribuèrent sa mort aux incantations du Blanc, et voulurent lui faire un mauvais parti; il n'y échappa que par la fuite.

M. Arnal, le supérieur de la Mission anglaise, fut plus heureux; il raconte dans un livre que la pluie tomba dans les champs d'une tribu qui l'avait bien reçu, pendant que la sécheresse désolait le village voisin, qui s'était montré inhospitalier.

5. — Nos relations avec le fort sont excellentes; une distance de treize ou quatorze heures nous en sépare. Aussi est-il facile de vivre en paix. Les diverses autorités qui s'y sont succédé nous ont toujours rendu les services qui étaient en leur pouvoir, spécialement pour recruter les porteurs dont nous avons besoin.

6. — C'est une grande question au Bihé que la formation des caravanes; les Bihénos sont d'excellents porteurs, à qui 30 à 35 kilos ne font pas peur; mais ils travaillent ordinairement pour leur propre compte. Il nous serait difficile d'en trouver un nombre suffisant sans l'intervention de la forteresse, et, même ainsi, chacun nous coûte environ 30 francs, soit 2 francs par kilo de marchandises indépendamment des pertes. Notre voiture fait un ou deux voyages par an à Caconda pour y prendre les marchandises plus lourdes ou plus encombrantes. Si on calcule les dépenses en chariots, en bœufs, le temps et le transport payé aux Boërs, de Benguella à Caconda, les frais sont encore plus élevés que par porteurs. Cette année surtout, les voitures sont à des prix incroyables, 3 francs le kilo de charge, de Benguella au Bihé, soit 9000 francs pour 3000 kilos, poids moyen des marchandises indispensables pour une année.

7. — Cette cherté des transports est due à la formation d'une colonie pénale que le gouvernement entreprend dans la région

du Bihé. Il veut en faire un centre de déportation pour les condamnés encore jeunes, susceptibles d'être à la fois soldats et agriculteurs. L'idée pourrait être bonne si on l'appliquait avec discrétion. Il paraît qu'on songe même à atteindre la vallée du Zambèze; nous croyons connaître assez le pays pour affirmer qu'on ne pourra dépasser de beaucoup le Coanza. Il y aurait lieu de parler ici du voyage d'exploration entrepris l'an dernier par le P. Préfet, accompagné du P. Supérieur; mais nous pensons qu'il en sera fait un récit particulier pour les *Annales*.

8. — Quant aux travaux agricoles, les résultats ont été rapides et des plus consolants. Le F. Silvino, avec une demi-douzaine d'enfants, a mis en culture, en moins de deux ans, une dizaine d'hectares d'excellents terrains où l'on a déjà fait de riches cueillettes de maïs, de haricots, de pommes de terre et de blé; nous avons maintenant notre pain assuré. Les dernières nouvelles annoncent, cependant, que les sauterelles ont fait de grands dégâts et semblent installées à demeure dans le pays.

En même temps, le F. Ricardo, avec ses bambins de l'école, nous a préparé un magnifique jardin qui nous fournit pendant toute l'année les légumes d'Europe. Une petite source alimente un bassin au moyen duquel on arrose; aussi, en toutes saisons, avons-nous des haricots verts, des petits pois, des navets, des choux, des carottes, de la salade, des radis, etc., et, surtout, d'énormes et excellentes pommes de terre dont on peut se régaler sans scrupule, puisqu'il y a toujours un excédent dont profitent nos pourceaux. Ce jardin suffit à la majeure partie de notre alimentation. Avec les poules, les œufs qu'elles donnent, un cochon et un jeune bœuf, on vit, les jours de grandes fêtes, sans trop de frais et d'une façon dont la santé n'a pas lieu de se plaindre. Comme boisson, nous faisons avec le maïs une petite bière indigène nourrissante et rafraîchissante. En outre, on trouve dans les villages, pendant la plus grande partie de l'année, la fameuse *capata*, bière plus forte et très agréable, qu'on paie 8 sous la dame-jeanne de 20 litres.

Orangers, bananiers, cannes à sucre, ananas, goyaviers, etc. croissent à merveille, grâce à la douceur du climat. Nous en avons planté un bon nombre, qui ne rapportent pas encore; mais les indigènes en ont et nous apportent fréquemment de

leurs fruits. A leur défaut, les arachides rôties ne sont pas à dédaigner.

9. — Les travaux agricoles n'ont pas fait négliger les constructions ; nous avons préparé une grande quantité de matériaux. Tout le bois nécessaire, choisi parmi les espèces incorruptibles, est coupé, apporté, presque déjà scié. D'énormes tas de briques séchées au soleil s'amoncellent sous les hangars. Un puits, providentiellement découvert près de l'emplacement des maisons, facilite les travaux de maçonnerie. Auparavant, il fallait aller chercher l'eau à 400 mètres.

Nous comptons commencer les constructions en mai prochain, et nous espérons que le P. Préfet pourra nous envoyer un Frère expérimenté pour les diriger.

10. — Notre modeste village chrétien, composé seulement de trois familles, nous rend bien des services ; les hommes voyagent, labourent, scient le bois, etc... Il s'augmentera peu à peu, mais jusqu'à présent, le P. Préfet a cru devoir grouper à Cassinga le reste des familles.

Si les femmes savaient mieux laver, coudre, repasser, etc., elles nous seraient aussi fort utiles ; celles qui auront passé plus de temps chez les Sœurs seront, nous le croyons, plus aptes à nous rendre des services. Il serait même à désirer qu'une Sœur plus instruite s'occupât des petites filles indigènes qu'on réunirait assez facilement.

11. — Notre maison du Bihé se trouve placée mieux que tout autre pour racheter un grand nombre d'esclaves. C'est par vingt et trente qu'ils nous arrivent de chez les traitants dans un état de maigreur parfois effrayant. On nous en amène qui étaient paroissiens des Jésuites du Zambèze, des Pères Blancs du Tanganyka, des Missionnaires belges du Congo et peut-être quelques-uns se sont-ils échappés de chez Mgr Augouard. Un, en particulier, appartient à une race anthropophage du Centre. Il lui en a coûté pour s'acclimater ici, et, pendant longtemps, il soutenait que la chair humaine était bien supérieure à la viande de bœuf. Maintenant il a honte, et il n'en parle plus. Il nous en vient peu de cette race, car les Bihénos refusent de les acheter malgré leur bas prix. Ils disent que « ça s'élève mal » ; tous meurent en effet par suite du changement de régime.

Cependant la traite diminue ; l'occupation belge y a porté un

grand coup; plus d'un traitant Bihéno a été pourchassé à coups de fusil; les caravanes de plusieurs centaines d'esclaves deviennent rares, heureusement. Pour nous, il y a toujours de pauvres enfants à racheter, car ils restent la monnaie courante. On va les vendre pour de l'eau-de-vie, des bœufs, des étoffes, chez des négociants qui nous les cèdent ensuite pour des sommes d'argent assez rondes, de 130 à 170 fr.

Ces enfants sont ensuite dirigés sur les orphelinats de Canda dont ils constituent aujourd'hui la majorité.

12. — En terminant ce *Bulletin*, mentionnons la consécration au Sacré-Cœur que nous avons faite en 1893, en union avec toutes les communautés de la Mission, le jour même de la fête du Sacré-Cœur.

Déjà, nous avons pu constater les heureux effets des promesses de ce Divin Cœur, et nous avons confiance qu'il conservera la paix dans notre famille religieuse et qu'il nous accordera le don de toucher les cœurs les plus endurcis.

## NÉCROLOGIE



### LE P. SANNER

DÉCÉDÉ, A PARA, LE 27 OCTOBRE 1894.

*Notice envoyée par le P. Dunoyer.*

Le P. Charles Sanner naquit à Rantzwiller (Alsace), d'une de ces familles si chrétiennes et heureusement si nombreuses encore, dans cette pépinière de la Congrégation. Dieu qui l'avait marqué du sceau des apôtres, priva ses jeunes années du soutien et des tendresses de ses parents et lui envoya une longue et douloureuse maladie, dont il attribuait, après Dieu, la guérison au dévouement vraiment maternel d'une sœur aînée, morte, depuis, religieuse. Celle-ci, qui rêvait déjà la meilleure part, achemina son jeune frère vers la Congrégation. Ses débuts et son séjour au petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet furent traversés de petites épreuves qui ne contribuèrent pas peu à fortifier en lui cette trempe de caractère ou plutôt cet esprit de foi qui fait qu'on remplit la règle et le devoir pour soi-même, sachant au

besoin se passer de l'approbation des hommes. Pendant sa seconde année de théologie, il fut envoyé comme professeur au séminaire-collège de la Martinique, où il rencontra six de ses confrères du grand scolasticat. Il y trouva un esprit de famille, de bienveillance et de mutuelle confiance entre les Pères et les scolastiques employés dans l'établissement, dont ceux qui en ont bénéficié gardent un bien doux souvenir. Quoique, par nature, plutôt porté au sérieux qu'à la gaieté, son âme sembla s'y épanouir, et il aimait à rappeler plus tard cette époque de sa vie. Le R. P. Grasser, qui avait su apprécier ses qualités solides, le fit avancer aux ordres sacrés et à la prêtrise, qu'il reçut des mains de S. Gr. Mgr Cármenne, dans la chapelle du séminaire-collège, la veille de Noël 1883.

Rappelé au noviciat en 1885, il reçut son obédience, l'année suivante, pour la nouvelle communauté du Para au Brésil. Jusqu'à sa mort, il s'y est dévoué avec un zèle qui ne s'est pas démenti un instant. Dès son arrivée, il se mit avec ardeur à l'étude de la langue portugaise. Professeur consciencieux et persuadé que Dieu récompense, non le succès mais le travail, ses classes étaient bien tenues et soigneusement préparées, quels que fussent le niveau intellectuel de ses élèves et l'insouciance si commune chez les natures tropicales. Chargé du chant, à force de travail et de persévérance, et avec des éléments assez ingrats, il réussit à obtenir de très beaux résultats. *Rien sans peine* était sa devise. Il vit bientôt qu'en réglant bien son temps et en ne perdant pas un moment, il pourrait également satisfaire un besoin de son cœur, qui était de s'occuper plus directement des âmes.

Jusqu'à notre arrivée dans cette ville, les quelques communautés religieuses existantes ici étaient dans un abandon des plus grands au point de vue spirituel. Nommé confesseur et directeur des Sœurs de Charité, de l'hôpital et de l'hospice des aliénés, il s'y est consacré pendant sept ans avec un dévouement que rien ne rebutait : longues courses matinales, conférences, retraites, etc., tout cela lui coûtait peu. Parmi ses nombreux manuscrits, se trouve une version portugaise de plusieurs lettres de notre Vénérable Père à l'usage de ces religieuses, ainsi qu'une bonne partie de sa vie par le cardinal Pitra, qu'il destinait à la même fin. Il est touchant de lire en tête de ses

travaux, sermons ou retraites, écrits de sa plus belle main, les mots : *Ferveur, charité, sacrifice! Pour le bon Dieu!* ou bien encore le mot du P. Laval : *Travaillons pour le bon Dieu.* Cela n'atteste-t-il pas son grand esprit de foi? Etant de ces natures généreuses qui n'ont besoin que d'être parfois retenues, l'obéissance lui coûtait surtout lorsqu'elle mettait quelque limite à son zèle.

Une autre œuvre des plus intéressantes, et qui avait sa prédilection, était celle du catéchisme pour les enfants pauvres de la ville, que de pieuses dames réunissaient tous les dimanches dans l'église du couvent de Saint-Antoine. Lorsqu'on les lui confia, ils étaient en petit nombre et privés de la parole autorisée d'un prêtre zélé. En peu de temps, les choses changèrent de face : les zélatrices, soutenues et stimulées par des réunions et des conférences, et les enfants, encouragés par l'assistance régulière du directeur à leur catéchisme, que terminait toujours une petite exhortation et de petites récompenses, triplèrent, et à sa mort cette œuvre bénie se trouvait sur un excellent pied. Pour lui témoigner leur reconnaissance, ces dames ont fait célébrer un service solennel pour le repos de son âme, dans cette même église, théâtre de son dévouement.

Les écrits de notre Vénérable Père étaient ses lectures préférées et habituelles. Il aimait beaucoup à être au courant de toutes les décisions des Congrégations Romaines touchant la liturgie et les rubriques; aussi était-ce un lecteur assidu de *l'Ami du Clergé*. Dans les communautés où il avait quelque ministère habituel à remplir, il tenait à ce que ces décisions fussent fidèlement observées, quelle que fût d'ailleurs l'opinion de certaines théologiennes de sacristie.

Très bon confrère, il ne croyait pas toutefois que la charité dût s'étendre à telles pratiques qu'il considérait comme des abus et ne reculait pas devant le pénible devoir de les signaler en temps et lieu. D'ailleurs, tant dans la communauté qu'auprès des enfants, il ne visa jamais à la popularité, qui, bien souvent, ne s'acquiert qu'en faisant un peu fléchir la règle.

L'esprit de pauvreté s'alliait chez lui à un grand esprit d'ordre et de propreté. Sa chambre ainsi que son ameublement auraient convenu à un Carme déchaussé. Quoique d'une santé robuste, vers la fin de sa vie, un rhume qu'un surcroît d'occu-

pations ne lui avait guère donné le loisir de soigner, lui laissa une certaine oppression et un commencement d'asthme. Pendant les examens de fin d'année, il se sentit atteint d'une forte bronchite, presque sans voix. Un confrère lui conseilla de se retirer et de se soigner. « Il faut aller jusqu'au bout, lui répondit-il, nous nous reposerons au ciel. » Il dut s'aliter le samedi 20 octobre 1894. Le médecin constata une pneumonie. Huit jours après, vers dix heures du soir, sur l'invitation du R. P. Supérieur qui l'assistait avec un autre Père et le Frère infirmier, il reçut les derniers sacrements, en pleine connaissance. Puis il commença à réciter diverses prières, son chapelet, à haute voix, au prix d'efforts inouïs, par suite de la congestion des poumons. C'est pendant cette dernière prière qu'il rendit doucement son âme à Dieu, un samedi du mois du Rosaire, dévotion qu'il chérissait particulièrement.

---

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Décès.** — Le P. Jean-Marie Picarda, profès des vœux perpétuels, récemment arrivé du Gabon, est décédé à Notre-Dame de Langonnet, le 11 avril 1895, à l'âge de quarante-trois ans, après vingt-huit ans de vie de communauté.

Le P. Antoine Garmy, supérieur de nos communautés de l'île Maurice, profès des vœux perpétuels, est décédé à Port-Louis, le 13 avril 1895, à l'âge de cinquante-trois ans, après trente-six ans de vie de communauté.

**Retours en France.** — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 2 avril, le P. Ritzenthaler et le novice F. Quentin, d'Haïti;

Le 4 avril, le F. Godfried, des États-Unis.

**Départs pour outre-mer.** — Se sont embarqués :

Le 12 avril, à Marseille, les PP. Meillorat et Reibel pour l'île Maurice.

**Placements.** — Ont été placés :

Le P. Féger, à Mesnières;

Le P. Stoffel (Ignace), à Drognens;

Le F. Candidien, à la Maison-Mère.

---

**Santé du T. R. Père.** — La santé de notre T. R. Père Général, sans être ce qu'elle était avant sa maladie, continue à s'améliorer.

**Province d'Allemagne.** — La *Kölnische Volkszeitung* de Cologne publiait dernièrement l'entrefilet suivant : « Les RR. PP. du Saint-Esprit, ces Missionnaires si méritants dans l'Est-Africain allemand, ont été autorisés à ouvrir une maison de formation de Missionnaires allemands dans l'archidiocèse de Cologne. »

---

**Avis.** — En même temps que ce numéro du *Bulletin* nous expédions, sur des feuilles à part, les questions d'examen des jeune profès et les cas de conscience.

Prière à nos confrères de Maurice et de Bourbon de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins. Ceux de la Martinique, de la Guadeloupe, d'Haïti et de la Trinidad devraient nous parvenir dans le cours du mois de juillet.

Maison-Mère, le 30 avril 1895.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEG.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — Maladie du T. R. Père Général. — **Cimbébasie** (suite). Catoco. — **Zanguebar**. Zanzibar. — Bagamoyo. — Mhonda. — **Nécrologie**. *Décès* : F. Amann et M. Orbann, novice-prêtre. — **Nouvelles des communautés**. — *Avis*.

## MAISON-MÈRE

### MALADIE DU T. R. PÈRE GÉNÉRAL

Le R. P. premier Assistant a fait retarder l'expédition du *Bulletin* afin de pouvoir donner des nouvelles plus précises du T. R. Père. Voici d'abord la circulaire en date du 27 mai qu'il a envoyée à nos communautés :

« MES BIEN CHERS PÈRES ET FRÈRES,

« Nous avons eu, hier, une journée d'angoisses, et celle qui commence ne s'annonce guère plus rassurante. Notre Très Révérend et bien cher Père Général a été atteint d'une nouvelle attaque au saint autel, au moment où il tenait déjà la sainte Hostie et allait se retourner pour distribuer la sainte Communion.

« On l'a transporté à la sacristie, où le médecin a constaté une hémiplégie presque complète du côté gauche. Malgré tous nos soins, donnés suivant les prescriptions du docteur Coffin, le mal, au lieu d'être enrayé, se trouvait aggravé, le soir ; et, après une seconde visite du docteur, nous nous décidions à administrer les derniers sacrements au malade.

« Il avait sa connaissance, autant qu'on peut l'avoir dans cet état ; il répondait lui-même à toutes les prières, et nous édifiait par sa résignation et sa piété.

« Cependant, tout espoir n'est pas perdu, mes chers confrères ;

aussi, avec toute la ferveur d'enfants menacés par un grand malheur, prions le bon Dieu de donner aux remèdes l'efficacité que nous désirons, et demandons-lui de nous conserver notre Père et de lui rendre pleine et complète santé.

« Au milieu des épreuves que nous traversons, nous avons tant besoin de ses lumières et de son expérience que nous pouvons, ce semble, plus qu'en aucune autre circonstance, compter sur le secours du bon Dieu.

« Le Très Révérend Père avait l'intention de prescrire à toutes les communautés des prières spéciales pour implorer les lumières du Saint-Esprit et la protection de la Sainte Vierge, dans les difficultés graves où nous sommes à raison des nouvelles lois. J'ai pensé, avec les Pères du Conseil, qu'il y aurait lieu de prescrire aussi ces mêmes prières pour le Très Révérend Père lui-même.

« Aussi, dès la réception de cette lettre, à l'un des exercices communs, on récitera, jusqu'à nouvel ordre, dans toutes nos communautés, les prières suivantes : *Veni Creator et Sub tuum*, avec versets et oraisons *Deus qui corda et Defende*, et trois fois l'invocation : *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis*.

« En union de prières à l'autel du Sacré-Cœur, votre bien religieusement dévoué en Notre-Seigneur.

« GRIZARD, assistant. »

Voici maintenant le bulletin de santé de cette semaine, donné par le R. P. Grisard :

« Le lundi s'est passé sans nouveaux accidents : alternative d'agitation, somnolence et affaissement, avec un hoquet presque continu, malgré tous les moyens employés pour l'arrêter.

« Le mardi, le docteur a trouvé son état plus grave; aussi avons-nous cru qu'il n'y avait pas lieu de différer plus longtemps de lui donner le saint Viatique. Il l'a reçu après la prière du soir, en présence des Pères, des Frères et des séminaristes. A ce moment, il était très abattu et à peine a-t-il pu répondre à la demande qui lui était faite, de donner sa bénédiction à tous ses enfants réunis autour de lui.

« Le mercredi, pas d'amélioration bien sensible, hoquet persistant, alternative de somnolence et d'agitation. Cependant le cher

Père parle plus facilement, ses idées sont plus suivies, et le côté gauche, tout en restant privé de mouvement, n'est pas absolument insensible.

« Le jeudi se passe à peu près comme le mercredi; pas de complications alarmantes, hoquet plus souvent interrompu, en somme, légère amélioration.

« Vendredi matin, le T. R. Père a fait la sainte communion en viatique à quatre heures. Son état est toujours grave, le danger n'a pas disparu, mais la situation est moins alarmante que les premiers jours.

« Samedi 1<sup>er</sup> juin, le mieux continue. Toutefois, le côté gauche reste paralysé et les idées du malade ne sont pas encore bien lucides. Les médecins n'ont jamais constaté de fièvre et trouvent que c'est un bon augure. Le traitement suivi a été : révulsifs aux pieds, ventouses le long de la colonne vertébrale, potion éthérée, alimentation liquide.

« Le Très Révérend Père et la Congrégation reçoivent en cette circonstance des témoignages de sympathie bien précieux. Nous avons pensé qu'il était plus conforme à l'esprit de notre V. Père de ne pas donner de notes aux journaux; mais nous avons fait plusieurs fois des pèlerinages à Montmartre et à Notre-Dame des Victoires, où on l'a publiquement recommandé aux prières.

« Nous avons demandé pour notre cher malade la bénédiction du Souverain Pontife. Elle lui est arrivée dans la journée du mercredi. Il l'a reçue avec une grande joie et l'expression des sentiments de la plus filiale affection et de la plus vive reconnaissance envers le Saint Père.

« Nous avons cru que, vu la situation pénible où nous nous trouvons, il y avait lieu de contremander les invitations faites pour le jour de la Pentecôte. Nous profiterons tous des jours de retraite que la règle nous donne à l'occasion de cette fête pour nous renouveler dans la ferveur, afin de donner plus d'efficacité à nos prières et d'obtenir plus sûrement la grâce que nous sollicitons, pleine et entière guérison de notre Révérend et bien-aimé Père Général » (1).

(1) Dans la circulaire envoyée le 27 mai, il s'est glissé une faute d'impression. Pour ce qui concerne les prières à réciter, au lieu de : *à tous les exercices communs*, lire : *à l'un des exercices communs*.

---

## PRÉFECTURE DE LA CIMBÉBASIE

*(Suite.)*

## COMMUNAUTÉ DE MARIE-IMMACULÉE, A CATOCO

OCTOBRE 1892. — MAI 1895.

1. Fondation. — 2. Travaux. Constructions. Jardin. — 3. Ministère. — 4. Baiser de paix. Le roi Cativa. — 5. Ravitaillement. Difficultés. — 6. Projet de fondation au Bailundo.

1. — De toutes nos stations, aucune n'a passé par autant de vicissitudes que celle-ci. Evidemment, le démon s'acharne à empêcher que nous nous établissions solidement dans cette tribu, car il voit qu'on y peut faire un bien considérable. A deux reprises, le P. Génié avait tenté de s'installer sur la rive gauche du fleuve Contato; des troubles, les maladies et la mort de plusieurs confrères de Cassinga, l'obligèrent à rentrer dans cette Communauté. Sur ces entrefaites, nos voisins émigraient, et quand on y retourna, on ne put que revenir à l'emplacement primitif d'où le P. Lecomte avait été chassé à coups de fusil en 1888. L'occupation définitive s'effectuait en juin dernier. Le P. Génié n'avait alors avec lui que le F. Silvino; bientôt, le F. Gil les rejoignit. Le P. Strebler, que son état de santé à Cassinga, obligeait à un changement d'air, vint tenir compagnie au P. Génié, en attendant l'arrivée des nouveaux Pères.

2. — Les travaux de construction furent poussés avec vigueur; en moins de deux mois, on élevait un bâtiment de 40 mètres de long avec véranda, deux autres de 15 mètres et plusieurs cases. En même temps, on défrichait un jardin qui est actuellement en plein rapport. Le P. Génié et le F. Silvino, toujours malades à Cassinga, purent, sans inconvénient pour leur santé, travailler des journées entières, ce qui prouve l'excellence du climat; pourtant l'alimentation était, et est encore, bien défectueuse, car il est difficile, surtout dans les débuts, de se procurer les vivres nécessaires.

3. — Les préoccupations et la besogne inséparables de toute installation n'ont pas fait négliger l'œuvre spirituelle. Déjà, le P. Génié a été assez heureux pour baptiser plusieurs adultes en danger de mort. L'école est commencée; aux enfants du pays

emmenés à Cassinga, il y a deux ans, et qui constituent le noyau de l'œuvre, sont venus se joindre quelques autres, mais nous ne pouvons, cette première année, dépasser le nombre de 25.

4. — Depuis la guerre soulevée contre la Mission par le trop fameux Guibonaco, le pays était resté divisé en deux partis. Quoique nous fussions également amis des uns et des autres, cette rivalité entre villages rapprochés laissait subsister un état de gêne qui vient de prendre fin par la réconciliation des ennemis. Seuls, deux *secoulous* (*secoulou*, personnage important) ont été exclus du baiser de paix. Reconnus par les deux partis comme semeurs de discordes, ils furent invités à construire leur village à part et on leur interdit l'entrée des autres.

Ces jours derniers, le P. Génié recevait en présent un bœuf que lui envoyait Mowéné Cativa, roitelet du pays de Hongoulou ou Moussinda, sur la rive droite du Couvango, à neuf heures de la Mission. Déjà, le P. Lecomte avait songé à rendre visite à ce Cativa qui jouit d'une fort mauvaise réputation; mais il avait été détourné de son dessein par ses propres sujets, qui le représentaient comme un véritable tyran, fort peu courtois envers les Blancs eux-mêmes. Il est, sans doute, converti par l'exemple de son voisin Guibonaco, car il a fait un très aimable accueil au P. Génié, à qui il a donné un autre bœuf, lui promettant surtout d'envoyer ses enfants à l'école.

5. — La principale difficulté, contre laquelle nous ayons à lutter, est celle du ravitaillement. On nous annonce de Caconda que, cette année, nous ne devons pas compter sur les wagons des Boërs, même en payant un prix exorbitant. Il nous faudra aller chercher nous-mêmes nos charges à Benguella avec les bœufs et le chariot de la Mission. Notre voiture se joindra à celle de Cassinga, et nous prendrons en passant le chariot de Caconda. La plupart de nos bœufs sont vieux et fatigués; mais le P. Préfet vient d'en acheter un certain nombre, jeunes, que nos cochers dresseront en route. C'est un voyage de trois mois, aller et retour; si l'on doit en faire deux, la moitié de l'année est occupée par les transports.

6. — Dès les débuts de Caconda, les autorités portugaises n'ont cessé de pousser à l'établissement d'une Mission au centre de l'importante tribu de Baïlundo, à quatre jours N. O. de Bihé.

Les protestants américains, qui y sont depuis longtemps, y ont acquis une certaine influence. Ils avaient réuni plus de cent enfants dans leurs écoles; mais, comme ils n'enseignent pas le portugais, ils n'ont pu les garder. Le *capitão mór* (gouverneur portugais) nous promet tout son appui et nous garantit du travail et des résultats. Nous comptions nous installer de suite avec tout le personnel nécessaire, et nous attendions pour cela un nombreux renfort. Le personnel n'étant pas suffisant pour constituer la Communauté, le R. P. Préfet y conduira le P. Strebler, destiné à cette fondation. Nous choisirons l'emplacement et y ferons élever les premiers abris. Déjà le P. Fischer, de la Communauté du Bihé, y est allé. Un Blanc, résidant dans cette localité, qui désirait se marier, envoya chercher un *padre* au Bihé. Le P. Roupnel y envoya le P. Fischer. Tout était prêt pour la cérémonie quand, au dernier moment, la belle-mère refusa son consentement.

---

## VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR

---

### COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH, A ZANZIBAR

NOVEMBRE 1892 — MAI 1895.

1. Voyages de Mgr de Courmont en France. — 2. Départ du P. Acker. — 3. Tournée de confirmation et maladie de Sa Grandeur. — 4. Famine. Sauterelles. — 5. A propos de l'église. — 6. Des sociétés de Saint-Joseph et de Saint-François-Xavier et du cimetière portugais. — 7. Enfants libérés. — 8. Hôpital de Saint-Joseph et dispensaire. — 9. Visites. — 10. Imprimerie.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons d'abord à signaler le retour de Monseigneur en France.

En effet, le 4 décembre 1892, après un séjour à la Mission, de près de neuf années, Mgr de Courmont, s'embarquait à bord de l'« Amazone ». Dès son arrivée en Europe, Sa Grandeur alla visiter d'abord le tombeau des saints Apôtres, puis se rendit à Rome, en compagnie du T. R. Père Général, où il obtint de Sa Sainteté une assez longue audience, dont il a été fait mention dans le *Bulletin*, à cette époque. Plus tard, Monseigneur voyagea en Allemagne avec le regretté P. Kræmer, pour y saluer et y remercier les généreux bienfaiteurs que nous comptons depuis longtemps parmi les catholiques de ce pays, et il

reçut partout, tant de la part des évêques que de celle des simples fidèles, le plus respectueux et le plus cordial accueil.

Enfin le 12 octobre 1893, Monseigneur reprenait la route de Zanzibar, accompagné des PP. Sacleux et Kornmann (Laurent), et des FF. Bénédicte et Céré. Ce dernier avait fait avec lui le voyage de France. Le paquebot mouilla à Zanzibar, dans la soirée du 29 octobre. Pendant que le P. Acker et les Pères d'Alger se rendaient à bord, une foule de Goanais, en dépit de la défense expresse de M. A. Bras de Souza, consul de Portugal, accourait spontanément sur le rivage, saluant avec enthousiasme l'heureux retour de Sa Grandeur. La musique du sultan fit entendre ses airs les plus gais, jusqu'à l'arrivée du cortège dans la cour de la Mission, ornée pour la circonstance, et où un trône magnifique attendait Sa Grandeur. Là, au nom de tous les catholiques, un Goanais lut une adresse de bienvenue, et un salut solennel, suivi d'un feu d'artifice superbe, couronna cette journée d'allégresse. Tous les cœurs étaient remplis de joie, car notre vénéré pasteur était revenu au milieu de son troupeau.

2. — Quelque temps après la rentrée de Sa Grandeur, le P. Acker, sur les instances du T. R. Père, dut se rendre en France. Il était désigné d'avance pour l'importante mission qu'il mena si bien à terme, la réadmission de l'Institut en Allemagne. Tout en privant nos œuvres de Zanzibar de leur principal soutien, son départ a causé des regrets profonds au sein de la population goanaise dont il avait su gagner la confiance par son dévouement paternel.

3. — Depuis son retour, Monseigneur a visité plusieurs fois les stations de Bagamoyo, puis celle de Mombasa où il est resté près d'un mois. Dans son dernier voyage, du 10 août au 23 octobre, partant de Bagamoyo, il se rendit successivement à Mandera, Mhonda, la Longa, Mrogoro et Tununguo, et pendant cette tournée, donna le sacrement de confirmation à 757 personnes. Il se proposait encore de visiter, au commencement de cette année, les stations de Taïta et du Kilima-Ndjaro, mais la maladie empêcha ce dernier projet d'aboutir, et Monseigneur, sur l'ordre du médecin, dut revenir de nouveau en France, accompagné jusqu'à Aden, du P. Kornmann (Joseph).

4. — A cette époque, la famine commençait à se faire sentir

dans tout le Zanguebar. Déjà, la grande sécheresse de 1894 avait détruit les récoltes et, pour comble de malheur, les sauterelles, en une première apparition, ravageaient les plantations, n'épargnant même pas l'herbe sèche. Sa Grandeur prescrivit des prières, et une procession publique eut lieu dans chaque station, pour demander à Dieu l'éloignement du terrible fléau. Les pluies abondantes de novembre avaient permis de faire les semailles habituelles, et l'espoir d'une récolte prochaine faisait supporter plus patiemment la faim, lorsque les sauterelles ont reparu pour la seconde fois, apportant avec elles la terreur et la ruine. Qu'advient-il des villages chrétiens si éprouvés depuis dix mois? N'est-il pas à craindre que leurs habitants, fuyant le fléau, n'émigrent ou ne redescendent vers la côte, au milieu des populations musulmanes et loin de tout secours religieux? Pour éviter ce malheur, les missionnaires seront-ils capables, avec leurs faibles ressources, de garder tous leurs chrétiens et de les nourrir à leurs frais? Que nos confrères s'unissent à nous pour conjurer le souverain Maître de détourner de la mission du Zanguebar cette terrible épreuve!

5. — Depuis longtemps, nous avons l'intention de construire une église digne du chef-lieu de la Mission. La chapelle qui sert, voilà bientôt trente ans, est beaucoup trop étroite pour contenir les 600 ou 700 fidèles réunis à Zanzibar, ainsi que le personnel catholique des navires de guerre européens.

Le terrain que nous convoitions pour la future église appartenait à un Arabe, nommé Mohammed-ben-Salem, qui l'avait loué pour trente ans à un riche Goanais du nom de C. R. de Souza. Il serait long et oiseux de raconter ici tout ce que l'acquisition de ce terrain a coûté de démarches, de tracasseries et de soucis au P. Acker. La Mission s'est heurtée pendant deux ans au mauvais vouloir du locataire, poussé à la résistance par M. Auguste Bras de Souza, consul de Portugal. Telle est l'origine du conflit dont les journaux ont jeté la nouvelle dans le public sous le titre ronflant de : *Une Question portugaise à Zanzibar*.

Il est bon de dire d'abord que les Portugais, avec lesquels la Mission a eu à lutter, ne sont pas des Européens, mais des Indiens de la province portugaise de Goa, dans les Indes. Ces Portugais ou mieux ces Goanais forment, à Zanzibar, une popu-

lation flottante de 400 personnes, composée presque uniquement d'hommes et de jeunes gens, la plupart très pauvres, venus ici pour gagner un peu d'argent. A l'exception de cinq ou six Goanais aisés, qui font le commerce, les autres remplissent de très humbles fonctions. Tous, dès qu'ils ont réussi à se procurer un petit avoir, rentrent à Goa, où ils ont leurs parents, leurs femmes et leurs enfants.

De tout temps, les Goanais avaient été dévoués à la Mission et n'avaient cessé de lui donner des preuves de leur reconnaissance pour les secours spirituels qu'ils en recevaient. Nos difficultés avec eux datent du jour où le ministère de Lisbonne, dans un but d'économie, remplaça le consul de nationalité portugaise par un agent goanais, M. Auguste Bras de Souza. Celui-ci, déjà froissé du refus d'un prie-Dieu spécial dans notre chapelle, honneur réservé aux consuls, commença à employer contre la Mission l'influence considérable qu'il venait d'acquérir d'une manière si inattendue. Ayant mal réussi à convaincre les anciens qui nous restèrent presque tous dévoués, il eut moins de peine à attirer à lui les nouveaux venus au fur et à mesure de leur arrivée. A force de patience et de persévérance, il parvint, sinon à les endoctriner tous, du moins à intimider le plus grand nombre. Les Pères, dénoncés par lui comme des prêtres fiers, se souciant peu des pauvres Goanais, constatèrent avec amertume les effets déplorables de ses mensonges et de ses calomnies. Bref, il se forma peu à peu un parti hostile dont le but était de bâtir une église nationale et de se soustraire ainsi à la juridiction du vicaire apostolique. Des pétitions, portées à domicile par M. de Souza lui-même ou par son chancelier Gomès, furent signées, bon gré mal gré, et expédiées au ministère des affaires étrangères, à Lisbonne. Dans ces pétitions qui informaient le gouvernement de la plainte et du désir des sujets portugais, on demandait, avec l'autorisation de construire une église nationale, l'intervention du roi auprès du Saint-Siège pour obtenir un prêtre séculier, dépendant soit du prélat de Mozambique, soit de l'archevêque de Goa.

Pendant que M. Aug. de Souza réussissait par les menaces et par de fallacieuses promesses à soumettre les Goanais à ses volontés, il nous empêchait d'acquérir le terrain sur lequel nous étions proposés de construire l'église cathédrale. Pour

eela, il persuadait à C. R. de Souza de le louer sans nous prévenir. Puis, le jour où le P. Acker obtint, grâce aux consuls de France et d'Angleterre, que le sultan Saïd-Ali intervint auprès du propriétaire arabe pour le décider à la vente, il fit offrir par C. R. de Souza un prix supérieur à sa valeur réelle. Le P. Acker se rendit, malgré tout, acquéreur de l'emplacement devenu nécessaire et paya de ce fait 8000 francs de plus-value.

Possesseurs du terrain, tout n'était pas fini avec le locataire. Le sultan Saïd-Ali, négociateur de la vente, avait promis de s'entremettre entre l'Arabe et C. R. de Souza pour la résiliation du contrat de bail, consenti à ce dernier pour trente ans. En échange de la décoration de l'ordre de *l'Etoile brillante de Zanzibar*, C. R. de Souza se désista complètement et remit son contrat au sultan, qui n'eut rien de plus pressé que de le faire tenir au P. Acker par les soins du consul de France, avec l'assurance que tout était terminé et réglé. Cependant, sur la demande de C. R. de Souza, six mois lui avaient été accordés pour évacuer les lieux. A cette date, le P. Acker crut donc pouvoir agir en propriétaire. Mais quel ne fut pas son étonnement en voyant contester ses droits et toute la question remise sur le tapis, par le refus formel de l'agent de C. R. de Souza de céder la place avant l'accomplissement de certaines promesses de compensation soi-disant faites par le sultan Saïd-Ali, mort dans l'intervalle! Les anciens ministres arabes, consultés, affirmèrent par écrit qu'aucune promesse de ce genre en dehors de la décoration n'avait été stipulée, et tous affirmèrent que le contrat de vente avait été délivré au P. Acker, net de toute charge.

L'Arabe n'étant plus en cause, un procès se trouva nettement établi entre le P. Acker et C. R. de Souza, qui relevaient tous deux de la juridiction consulaire. Le P. Acker étant le plaignant, le procès, conformément aux accords internationaux, devait être jugé par le consul de Portugal, c'est-à-dire par M. Aug. de Souza, notre ennemi. Afin d'intervertir les rôles, le consul de France, M. Labosse, conseilla au P. Acker de défoncer un mur de séparation construit par nous, et nous appartenant déjà depuis longtemps avant l'achat du terrain. C. R. de Souza devenait ainsi le plaignant et la cause était déférée au jugement du consul de France.

Mais, dès que la brèche fut pratiquée dans le mur, une alter-

cation des plus vives éclata, et le P. Acker fut couvert d'injures par une bande de Goanais et de Noirs accourus aux appels des agents de C. R. de Souza. Le désordre augmenta encore à l'arrivée du consul de Portugal, qui accusait dans sa colère le sultan, le consul de France et le P. Acker de s'être concertés pour dérober le contrat de bail. M. Labosse, appelé par le P. Acker, écouta d'abord froidement les accusations de M. Aug. de Souza. Après avoir tout tenté, mais en vain, pour amener ce dernier à examiner le différend avec calme, il décida, séance tenante, de déférer la cause à son gouvernement, et se retira, déclarant à M. Aug. de Souza qu'il cessait dès ce moment toutes relations officielles avec lui.

Ceci se passait en juillet 1893. A partir de cette époque, le procès se plaida entre les cabinets de Paris et de Lisbonne. Mgr de Courmont, qui se trouvait alors en Europe, avait entretenu à Rome LL. EE. les Cardinaux Rampolla et Ledochowski, ainsi que MM. de Béhaine et Billot, nos ambassadeurs, des complications dont s'aggravait cette affaire. Il en avait conféré aussi avec les directeurs du ministère, à Paris. En outre, le Nonce de Lisbonne était tenu au courant et avait mission de faire connaître au roi l'appréciation de la propagande dans la question. Cependant, durant de longs mois, le ministre portugais, M. Ribeiro, parut soutenir son agent de Zanzibar, acceptant sans contrôle les rapports mensongers qu'il en recevait.

En janvier 1894, M. Aug. de Souza, au nom de son gouvernement, demanda au sultan Saïd-Hammed la concession gratuite d'un terrain pour une église nationale. Cette demande, appuyée par certain personnage anglais protestant, qui avait perdu un procès avec la Mission, lui fut accordée. A dater de ce jour, M. Aug. de Souza dépassa complètement les bornes. Aux Goanais auxquels nous avons fait comprendre l'impossibilité d'obtenir à Zanzibar un prêtre indépendant du Vicaire apostolique, il déclarait son intention de ne pas se laisser arrêter pour si peu et menaçait de s'adresser à un prêtre schismatique de l'Inde.

En même temps, il imposait une liste de souscriptions aussitôt couverte de signatures, et annonçait la pose de la première pierre de son église pour la première quinzaine de janvier. Toutefois, cette cérémonie n'eut pas lieu, peut-être à cause des

difficultés pécuniaires, mais surtout parce qu'un avis était venu du ministère de Lisbonne. Cependant, Sa Grandeur, ayant échoué à son retour dans toutes ses tentatives de conciliation avec M. Aug. de Souza, s'empressa d'informer le cardinal Ledochowski du danger immédiat où nous étions de voir le schisme s'implanter à Zanzibar. En même temps, notre consul insistait vivement auprès du gouvernement français, et la reine Amélie de Portugal était prévenue en notre faveur par Mgr d'Hulst, ami particulier de notre digne Vicaire apostolique. Mais, ce fut le grand Saint Joseph, patron de la Mission de Zanzibar, qui fut officiellement invité à s'occuper de notre cause, invitation qui lui fut rappelée chaque jour, pendant le mois de mars, par une oraison spéciale prescrite au saint Sacrifice. Notre saint protecteur ne tarda pas à nous donner de ses nouvelles, et cela d'une manière aussi subite qu'inespérée. Le 13 mars, en effet, une dépêche du gouvernement de Lisbonne annonçait au sultan la destitution de M. Aug. de Souza, et son remplacement par M. Vianna Basto.

M. Vianna Basto commandait à cette époque un navire de guerre en station à Mozambique. Sur un ordre télégraphique, il arrivait deux jours plus tard, le 15 mars. Après avoir annoncé publiquement aux Goanais que Sa Sainteté s'était opposée à l'établissement d'une église portugaise à Zanzibar, et avoir officiellement avisé Monseigneur que Sa Majesté avait donné l'ordre de suspendre ce projet, il s'employa aussitôt à négocier notre entrée en possession du terrain contesté, et l'accord fut conclu avant la fête de Pâques, plus d'un mois avant que, fatigué par la fièvre, il ne s'embarquât pour le Portugal.

Les archives du consulat de Portugal, déposées au consulat d'Angleterre pendant l'intérim, ont été reprises depuis fin juillet dernier par M. Demetrio Cinatti, appelé du poste consulaire qu'il occupait à Canton, pour venir prendre à Zanzibar la succession de M. Vianna Basto. M. Cinatti, que M. Aug. de Souza avait essayé de circonvenir, eut d'abord quelques hésitations, mais, depuis, il s'est complètement rallié à nous. L'accord le plus parfait règne aujourd'hui entre le consulat de Portugal et la Mission catholique.

Le 10 janvier 1895, nos enfants ont commencé à creuser les fondations de la nouvelle église de 42 mètres de long sur

18<sup>m</sup>,50 de large. Puisse notre digne et vénéré Vicaire apostolique revenir bientôt plein de santé et en bénir la première pierre!

6. — A la cause de l'église se rattachait incidemment celle des Sociétés de Saint-Joseph et de Saint-François-Xavier, dont nous devons parler ici.

Ces Sociétés avaient été fondées, dès le début de la Mission, par les catholiques alors presque exclusivement Goanais; cependant, les sujets de nationalité non portugaise n'en avaient pas été exclus, et l'admission d'un Russe avait même été consentie à l'origine. Ces Sociétés qui se gouvernaient elles-mêmes d'après leurs statuts, rédigés à l'instar de ceux de nos confréries religieuses, avaient pour but d'employer les cotisations perçues parmi elles à secourir les pauvres et à défrayer la Mission de ses sacrifices en faveur des Goanais.

Une des premières manifestations de l'hostilité de M. Aug. de Souza avait consisté en un vote illégal, inspiré par lui, inscrit sur les registres comme annexe aux statuts, et décidant que, pendant cinq ans, aucun don ne serait accordé à la Mission, qui avait reçu précédemment une trop grosse somme (le prix d'un bel harmonium).

Plus tard, cinq membres furent jetés arbitrairement en prison, pour avoir refusé de comparaître à une réunion, dans laquelle Auguste de Souza voulait faire voter des conditions humiliantes pour les Pères avant de les autoriser à n'enterrer que les sujets portugais dans un cimetière, dont il s'était fait donner le terrain par le sultan Saïd-Bargash. Cette fois, la colonie portugaise tout entière se souleva contre son consul et, à la suite d'une pétition adressée à Lisbonne, le gouvernement envoya à Zanzibar le consul général Crespo, pour juger le différend survenu entre le consul et ses compatriotes. M. Crespo, circonvenu dès son arrivée, accepta l'hospitalité princière que lui offrit son collègue. M. Aug. de Souza réussit à merveille à isoler M. Crespo, lui faisant craindre la terrible fièvre de la malaria, de sorte que l'envoyé officiel ne vit et n'entendit que ce que son habile cicéron lui permit de voir et d'entendre. Bref, M. Crespo s'empressa de quitter un pays si malsain et rentra à Lisbonne. Là, il dut singulièrement exalter les vertus et le désintéressement de M. Aug. de Souza, puisque celui-ci fut bientôt plus solidement établi que jamais dans son poste, avec augmentation de traitement.

Les Goanais sortis de prison, les uns après deux, les autres après quatre mois de détention, n'eurent qu'à se bien tenir, quittes à souhaiter tout bas des temps meilleurs.

Un jour vint où les membres réfractaires aux intentions du consul, se trouvant en plus grand nombre dans une réunion légalement convoquée, crurent l'occasion favorable de se soustraire à son ingérence, en nommant à l'unanimité le P. Acker président. M. Auguste de Souza, sans se laisser déconcerter pour si peu, convoqua une contre-réunion et annula de sa propre autorité la dernière élection, faisant nommer, séance tenante, un président de son choix. Une des raisons alléguées par lui contre l'élection du P. Acker était que les Sociétés devant être exclusivement portugaises, ne pouvaient admettre de membres étrangers. Aussi ne se gêna-t-il pas davantage pour refuser quatre nouveaux membres, deux Français et deux Anglais, que le P. Acker avait fait admettre. Le P. Acker, accompagné des membres français et anglais, se rendit à la réunion présidée par M. Aug. de Souza et protesta contre tout ce qui serait fait contre son gré. Cette protestation fut ensuite transmise au consul de France qui la fit parvenir au ministère des affaires étrangères, à Paris. Plus tard, la France la fit admettre par le gouvernement de Lisbonne.

Ce qui excitait surtout la convoitise du consul de Portugal, c'étaient 10,000 roupies que les Sociétés avaient en caisse. Tous les ans, les sociétaires votent le placement à intérêts des fractions de cette somme chez les principaux d'entre eux, capables d'en répondre. M. Aug. de Souza n'eut garde de se désintéresser de l'affaire, et ses protégés, pour lui témoigner leur reconnaissance, lui confièrent les deux tiers et plus de la somme totale.

On craignit longtemps que M. Aug. de Souza ne cherchât à détourner les fonds des Sociétés pour les employer à la construction de son église nationale, et c'est surtout afin d'empêcher ce détournement que le P. Acker a tant lutté pour faire reconnaître l'internationalité des Sociétés et l'ingérence illégale du consul de Portugal. Mais M. Aug. de Souza, destitué et contraint par M. Vianna Basto de rendre les livres des Sociétés, au lieu de restituer purement et simplement les grosses sommes qu'il détenait, usa de tous les attermoiemens imaginables pour différer la reddition de ses comptes. M. Vianna Basto partit avant d'avoir

pu tirer tout au clair, et le juge anglais Wilson, entre les mains de qui les Goanais avaient porté plainte pendant l'intérim, fut très satisfait de transmettre la besogne au nouveau consul, M. Demetrio Cinatti. Celui-ci, plus au fait des lois portugaises et surtout plus résolu, a envoyé à M. de Souza une première sommation qui va être suivie d'une seconde. Cependant, M. Cinatti évitera de provoquer la faillite de l'ex-consul. Il n'a d'autre but que de sauver ce qu'il pourra des fonds des Sociétés pour les employer à entourer le cimetière d'un mur de clôture, dont M. Aug. de Souza s'était autrefois servi comme d'une arme contre la Mission. Ce cimetière, qui a pour nous l'avantage d'être à demi-distance de l'ancien et trois ou quatre fois plus vaste, nous sera confié sans aucune des conditions qu'avait voulu nous imposer M. Aug. de Souza, sauf la clause qui le reconnaîtra propriété portugaise, ce qui n'est que justice.

Comme conclusion, nous ajouterons que la colonie goanaise est aujourd'hui bien revenue de l'égarément plus ou moins coupable de quelques-uns de ses membres et que, nous trouvant sans rancune, tous se sont ralliés à la Mission les uns après les autres, fort honteux de leur faiblesse d'un instant.

7. — Le nombre de nos enfants a considérablement augmenté depuis quelque temps. Nous en comptons aujourd'hui 113, savoir : 62 garçons et 51 filles. Tous nous rendent de précieux services, les garçons pour les travaux de maçonnerie, de menuiserie et de jardinage; les filles pour la cuisine, la lessive et la couture. Une touchante cérémonie les a tous réunis dans notre chapelle, le jour de l'Assomption de 1893, et 17 garçons et 19 filles firent, à l'occasion de cette belle fête, leur première communion. Plus tard, le 8 juillet 1894, ces mêmes enfants, auxquels s'étaient joints 30 Goanais, reçurent de Sa Grandeur le sacrement de la Confirmation. Enfin, le 15 août dernier, le P. Sacleux administra le sacrement de la régénération à 11 autres des plus jeunes.

A plusieurs reprises, les consuls de France et d'Angleterre nous ont envoyé des bandes entières de pauvres Noirs, enfants et jeunes gens, délivrés par leurs croiseurs et remis en liberté. Leur nombre, durant ces 2 dernières années, s'est élevé à 125. Nous les avons dirigés sur Bagamoyo et vers les autres stations de la partie allemande du Vicariat.

8. — De janvier 1893 à décembre 1894, nous avons reçu dans notre nouvel hôpital de Saint-Joseph 409 malades, ainsi répartis : 130 Anglais, 59 Allemands, 52 Français, 40 Grecs ou Italiens, 27 Portugais ou Goanais, 34 Indiens, 26 Noirs et enfin 41 Missionnaires. Voici, à propos de cet hôpital, un article publié dans la *Gazette de Zanzibar* (n° du 24 juin 1893) :

« L'état de santé de la ville n'est pas encore ce qu'il devrait être. De nombreux cas de fièvre malarienne et dengue se déclarent chez les Européens de toute nationalité. L'hôpital français est rempli de malades, et grâce à cette splendide institution, les Européens y sont reçus et traités avec les plus grands soins. Il n'est plus nécessaire de louer les excellentes dispositions de cet hôpital, connu de tout le monde, sa belle situation sur la plage de Shangani, ses chambres spacieuses et les soins intelligents donnés par les Sœurs à tous les malades. Son magnifique jardin, très bien entretenu, doit être un changement des plus agréables pour les convalescents, en comparaison de l'horizon borné qu'ils trouvent généralement devant leurs propres maisons en ville. »

A côté de l'hôpital se trouve le dispensaire de M<sup>me</sup> Chevalier. Cette charitable dame donne depuis onze ans l'exemple du dévouement le plus héroïque envers les Noirs les plus délaissés, souvent envers les malades les plus dégoûtants ; aussi que d'âmes elle a déjà envoyées au ciel ! Ces âmes, régénérées par les eaux du saint Baptême, formeront un jour, sans nul doute, les plus magnifiques fleurons de sa couronne.

9. — Nos relations avec les diverses autorités sont excellentes. Nos services sont universellement appréciés, mais surtout dans la colonie de l'est africain allemand, et, dernièrement encore, le Conseil colonial, à la requête de Mgr de Courmont, élevait le chiffre de notre immunité de douane de 1200 à 3000 marks, de sorte que les stations de la partie allemande sont aujourd'hui à peu près à l'abri de cet onéreux impôt.

Zanzibar étant un des ports les plus fréquentés de l'océan Indien, les visiteurs illustres ne sont pas rares. Nous avons reçu MM. les députés de Maby, Leroy et de Douville-Maillefeu, M. Lemyre de Villers, les commandants des navires de guerre : Richard, Bienaimé, Le Grand, Kiésel, Simon, etc., le célèbre journaliste M. Wolf, les capitaines Jacques, Johannès ; mais nous sommes

surtout heureux de serrer la main, soit à nos confrères de passage ici, comme les PP. Perraud, Burg, Meillorat, Binger, Montel (Jacques), Holder et Lescure, soit aux missionnaires d'Alger : Mgr Lechaptois et Mgr Hirth, les PP. Gerboin, Hautte-cœur, Moinet, Coullaud ; soit à d'autres religieux ou prêtres, venant de Madagascar, Maurice, la Réunion, Mozambique et Natal.

Au mois de novembre, nous avons reçu la visite de Mgr Barroso, prélat du Mozambique, qui se rendait au Conseil provincial de Goa.

L'année dernière, deux Français, MM. Chanel et Gautier, venus ici pour se livrer au plaisir de la chasse, ont passé plusieurs mois dans nos stations du Taïta et du Kilima-Ndjaru. Ils ont abattu plus de cinq cents grosses pièces de gibier et ont pris près de deux cents vues photographiques.

10. — Deux nouveaux ouvrages ont été publiés en 1893, par les soins du P. Sacleux : un paroissien de quatre cent quarante-quatre pages et une *Histoire sainte* illustrée. Tous nos Missionnaires, ainsi que les PP. Blancs, les Bénédictins de Bavière et beaucoup de protestants anglais se procurent avec empressement ces précieux ouvrages de religion.

---

## COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME, DE BAGAMOYO

JANVIER 1893. — MAI 1895.

1. Personnel. Décès. Maladies. — 2. Sauterelles. Famine. — 3. Œuvres : orphelins, école, métiers. — 4. Jardinage. — 5. Constructions. — 6. Ministère. Hôpital. — 7. Villages chrétiens. — 8. Visites. Le duc de Mecklenbourg.

1. — L'état sanitaire, pendant les deux années qui viennent de s'écouler, a laissé bien souvent à désirer, et la mort nous a enlevé successivement trois Sœurs et deux Frères.

En suivant l'ordre chronologique, c'est d'abord la Sœur Marie Régis, morte d'anémie à l'hôpital de Zanzibar, où elle avait été envoyée pour refaire sa santé.

Le 4 juillet 1893, la sœur Marie de Saint-Joseph, après une longue et douloureuse maladie supportée avec une douceur angélique, rendit sa belle âme à Dieu. Cette Sœur avait été guérie d'une fièvre hématurique par l'intercession de notre Vénérable Père. Chose vraiment merveilleuse ! elle était restée

une vingtaine d'années sans maladie aucune et sans éprouver le moindre accès de fièvre dans cette atmosphère de Bagamoyo, où chacun paie son tribut plusieurs fois par an. Sa fonction d'infirmière, cependant, la mettait perpétuellement en rapport avec toutes sortes de malades et d'infirmes, au milieu d'occupations constamment fatigantes. Aussi, cette santé conservée dans des conditions si défavorables, malgré son tempérament si frêle, confirmait-elle le miracle de sa première guérison et permettait-elle d'en espérer un second.

Un mois après ce décès, le 12 août, mourut, dans la paix du Seigneur, la sœur Marie Arsène, des suites d'une fièvre hématurique. Cette Sœur, d'un dévouement à toute épreuve, avait, elle aussi, bien mérité de la Mission et de l'Œuvre des Filles de Bagamoyo.

Ces trois morts survenues coup sur coup furent une terrible épreuve pour la communauté des Sœurs. Mais ce n'était pas tout. La communauté des Frères devait également fournir son contingent. Le 1<sup>er</sup> avril 1894, le F. Polycarpe quittait cette terre pour une vie meilleure, à l'âge de soixante-huit ans, et après avoir passé trente années dans les pays chauds sans être jamais rentré en Europe.

Le corps du F. Polycarpe était à peine refroidi que Dieu désignait encore une victime en la personne du F. Géréon. Ce cher Frère, souffrant d'une maladie de cœur, avait été envoyé à l'hôpital de Zanzibar, où il resta quelque temps. Puis Monseigneur, cédant à ses instances réitérées, l'autorisa à rentrer en France. Mais il ne devait plus la revoir ! et il mourut à l'hôpital Français de Suez, le 10 mai 1894, à l'âge de quarante-six ans. Les notices biographiques de ces deux Frères ont déjà paru : celle du F. Polycarpe, en juillet 1894, *Bulletin* n° 90 ; celle du F. Géréon, en août 1894, *Bulletin* n° 91. Nous n'avons donc plus à faire ici leur éloge. Tous deux, connus par leur activité et leurs travaux, étaient précieux en Mission ; aussi leur mort est-elle une perte véritable pour Bagamoyo, où ils seront difficilement remplacés.

En dehors des fièvres ordinaires, appelées les fièvres de Bagamoyo, le personnel, Pères, Frères et Sœurs, a été fort malmené par une autre fièvre appelée par les médecins fièvre dengue. Elle a fait son apparition pour la première fois, cette année, à

l'état d'épidémie. Pendant des semaines et des semaines, la communauté n'était plus qu'un vaste hôpital, et les gardes-malades, bien souvent, se montraient inférieurs à ceux qu'ils soignaient. Grâce à Dieu, malgré cela, nous n'avons pas eu d'autre mort à déplorer parmi nous, mais l'épidémie a fait beaucoup de ravages dans le pays.

2. — Un autre fléau, non moins redoutable que la fièvre dengue, accable la Mission en ce moment. La famine règne dans tout l'Ouest-Africain, et ce malheur est dû aux invasions multipliées des sauterelles, venues également pour la première fois cette année (1894). De mémoire d'homme, elles ne s'étaient montrées sur la côte orientale d'Afrique, et il est impossible de se faire une idée exacte de ce fléau, si on ne l'a subi.

A l'horizon, les nuages épais que forment les sauterelles, ressemblent à d'immenses fumées mouvantes ayant plusieurs lieues de long et quelques centaines de mètres de haut. Lorsque la troupe passe, le soleil en est obscurci, et le battement de ses ailes imite le bruit du vent quand il souffle en tempête. C'est effrayant. A Bagamoyo, elles ont fait table rase : riz, sorgho, tout a été dévoré, sans excepter les feuilles de cocotiers et de bambous qui, pourtant, n'ont rien de doux ni de tendre.

Cette année, donc, toutes les moissons sont perdues et l'achat de la nourriture pour les enfants que nous avons à entretenir, devient difficile. L'année dernière, le sac de mtama valait 360 livres, environ 40 francs; aujourd'hui, son prix a plus que doublé et nous le payons 22 francs; encore sommes-nous embarrassés pour nous le procurer, car les semilles pour l'année prochaine ne sont pas encore faites et les sauterelles existent toujours. Dans les stations de l'intérieur, la misère dépasse celle de la côte, et des familles en sont réduites à manger des racines et des fruits sauvages de la forêt. Tous les jours, quelques habitants désertent leur pays et se réfugient à la côte; les traces de la misère sont sur tous les visages, le corps est maigre, le nez et le menton s'allongent. Le nombre des affamés qui viennent à nous augmente sans cesse, et nous n'entendons que ce refrain : *Bwana ndjaa inauma* « Je souffre de la faim ! la faim me torture ! »

Qu'allons-nous faire avec notre modique budget pour arriver à satisfaire tant de bouches, complètement à notre charge ? Car

cette famine, comme nous en avons déjà la preuve, va augmenter le nombre des enfants et celui des catéchumènes; mais nous avons la ferme confiance que la divine Providence, qui nourrit les oiseaux du ciel, ne nous laissera pas mourir de faim.

3. — Malgré les épreuves multiples que le bon Dieu nous a envoyées, Il n'a cessé de bénir l'OEuvre-Mère de Bagamoyo, je veux parler de l'orphelinat; les enfants n'ont cessé d'y affluer, et, malgré le départ successif de beaucoup d'entre eux pour les stations de l'intérieur et pour d'autres établissements, le chiffre total des deux orphelinats, garçons et filles, s'élève actuellement encore à 340 (garçons, 167; filles, 173). 13 jeunes ménages viennent de nous quitter pour former le noyau du premier village chrétien, à Bura, dans le Zanguebar anglais.

18 garçons sont partis le 26 août 1894 pour fonder la station de Kibosho au Kilima-Ndjaru, et une douzaine ont été envoyés à Zanzibar.

De janvier 1893 à novembre 1894, près de 300 personnes, hommes, femmes, enfants surtout, ont été libérés et reçus à la Mission.

La partie la plus intéressante de notre troupeau est composée, aujourd'hui comme autrefois, d'enfants qui, pris à l'intérieur dans des razzias ou en temps de guerre, et amenés à la côte par des marchands de chair humaine, sont capturés à terre par l'autorité allemande, ou sur mer par des croisières anglaises, et sont confiés à nos soins par les consuls ou chefs des différentes nationalités. Ce sont des enfants *ex omni tribu et lingua*, ayant généralement subi de terribles souffrances, et qui, une fois chez nous et instruits de leur condition nouvelle, racontent gaiement leurs tribulations d'autrefois, tristes et touchants épisodes, quand on a le courage d'en réveiller les pénibles souvenirs.

Avec le catéchisme et l'histoire sainte, enseignés par le Père, nos enfants apprennent à lire, à écrire et à compter; l'école est dirigée par un Frère, aidé de plusieurs moniteurs. En dehors de la classe qui dure 1 heure le matin et 1 heure et demie le soir, ils sont occupés au travail manuel qui consiste dans l'apprentissage d'un métier, sans oublier le jardinage et la basse-cour. Les uns sont à la forge ou à la menuiserie, les autres à la cordonnerie ou au jardin; d'autres, enfin, deviennent maçons.

D'une manière générale, tous nos enfants sont dociles et nous aiment. Les délinquants, fort peu nombreux, du reste, se rendent ordinairement à une simple observation du Père ou du Frère surveillant, aussi les corrections corporelles sont-elles très rares. Le P. Huffschmitt se dévoue, corps et âme, à sa fonction de directeur des garçons; grâce à son activité, à sa vigilance et à ses manières simples, sachant se mêler à propos aux jeux des enfants, tout son petit monde lui est attaché et marche à merveille; la meilleure preuve est la piété avec laquelle ils assistent, tous les jours, à la sainte Messe, récitant le chapelet, chantant des cantiques, et le grand soin qu'ils apportent à recevoir dignement les sacrements et le plus fréquemment possible. Dans sa fonction pénible, le P. Huffschmitt est généreusement aidé par les FF. Hygin, Aubin, Oswald et Claudien.

Le F. Hygin, chargé de la section des grands, s'occupe des gros travaux de la Communauté, tels que, maçonnerie, constructions, chargement et déchargement du boutre, cocoterie; enfin, c'est lui qui dirige la classe de musique.

Le F. Oswald est menuisier en chef et, pendant les récréations, surveille les enfants à tour de rôle avec les autres Frères, ce qui ne l'empêche pas de fort bien entretenir la sacristie par-dessus le marché. Le F. Claudien est maître d'école et dirige, pendant le travail manuel, la bande des balayeurs.

Le F. Aubin, outre sa fonction de maître forgeron, est surveillant des enfants et chargé de la basse-cour, ce qui n'est pas une petite besogne, car cette dernière est peuplée de nombreuses bêtes à cornes, de chèvres, de moutons, de poules, de canards, de dindes et de dindons, d'un mulet et d'une dizaine d'ânes blancs et gris.

4. — Le jardinage est, comme par le passé, l'une des principales branches à laquelle sont appliqués bon nombre d'enfants. Placés sous la vigilante surveillance du F. Adelin, ils cultivent un vaste jardin, méthodiquement, avec principes, afin que, plus tard, ces notions de culture soient introduites par eux parmi les indigènes. Le jardin de Bagamoyo est connu au loin. Tous les Européens de la côte savent qu'il y pousse de beaux choux, de la bonne salade, des choux-raves excellents, des carottes exquises, des navets, des radis, etc., etc., qui ne sont pas dédaignés, même, à Dari-Salam, sur la table de M. le Gouverneur. C'est

pourquoi les visiteurs qui viennent à la Mission sont si frappés par ses produits variés, et le trouvent si beau. Outre le jardin, le F. Adelin dirige encore les plantations de vanille. En ce moment, il exploite un grand champ pouvant rapporter, au dire d'expert, environ 8000 francs par an. Quel bénéfice ce serait pour notre communauté si nous pouvions obtenir dès maintenant ce précieux résultat!

Le F. Bénédicte, dans sa charge de chef de l'intérieur, n'est ni le moins occupé, ni le moins éprouvé. N'oublions pas de mentionner le F. Oscar qui, malgré les dérangements multiples et le travail incessant que lui donnent les caravanes, trouve toujours moyen d'avoir une petite ménagerie d'où il retire un certain bénéfice.

5. — Comme constructions, nous avons à mentionner un dortoir pour les filles, étage élevé sur leur ancienne maison; un réfectoire pour les garçons (l'ancien a été employé comme salle de classe); enfin, un dortoir pour ces mêmes enfants, qui, à cause de leur nombre toujours grandissant, se trouvaient trop à l'étroit. A la basse-cour, a été ajouté un vaste hangar pour abriter notre troupeau de bœufs et de vaches pendant la nuit. Le réfectoire des filles a été refait à neuf, et dans la maison d'habitation des Sœurs, les anciennes poutrelles ont été remplacées par de nouvelles. La maison que nous possédons dans la ville de Bagamoyo a été crépie à l'intérieur et à l'extérieur, et un grand mur qui, du côté de la mer n'a pas moins de 136 mètres, a été bâti tout autour de la propriété.

Enfin, nous avons creusé dans le jardin un puits, suivant un procédé nouveau pratiqué par un Allemand. Il consiste en rondelles de ciment, épaisses de 1 mètre et ayant 0<sup>m</sup>,85 de diamètre. Quand on commence le puits, l'ouvrier pose une première rondelle à terre et se met à creuser. A mesure que la terre est enlevée, la rondelle descend d'elle-même, par son propre poids; on pose alors une seconde rondelle sur la première et ainsi de suite, jusqu'à ce que le puits soit assez profond et fournisse assez d'eau. Nous avons aussi nettoyé et approfondi par le même procédé tous les anciens puits en plaçant dans chacun d'eux 5 ou 6 rondelles de ciment. Presque tous ces travaux ont été exécutés uniquement par nos enfants, car il est bien rare que nous ayons recours à des bras étrangers, ou dans ce cas nous employons nos anciens élèves mariés.

6. — Quant au ministère extérieur, tous les Pères s'y livrent autant que le leur permettent les occupations et les charges de la Communauté. Par suite de la guerre, Bagamoyo avait perdu beaucoup de ses habitants; mais depuis que le pays est pacifié, le monde revient, les campagnes se repeuplent petit à petit. C'est sur cette population, en quelque sorte nouvelle, que s'exerce notre ministère, car auprès des arabisants et des arabisés nous perdriions notre temps en ce moment; l'heure marquée par la divine Providence pour la délivrance de ces enfants de Cham n'a pas encore sonné. Les difficultés qu'offre ce ministère proviennent ou des saisons, ou même de la part de ceux qu'on veut évangéliser. Ainsi de novembre à avril, la chaleur est étouffante; d'avril à septembre, ce sont les inondations qui rendent la marche très pénible; d'un autre côté, les Arabes continuent leur propagande auprès des Noirs; cependant, pour rester dans la vérité, il faut dire qu'à Bagamoyo le ministère devient de plus en plus consolant auprès des âmes, comme on le verra par la statistique suivante :

|                                 |        |
|---------------------------------|--------|
| Baptêmes d'enfants et d'adultes | 765    |
| Premières Communions            | 44     |
| Confirmations                   | 42     |
| Mariages                        | 43     |
| Communions, plus de             | 15 000 |

Les dévotions que nous inspirons à nos enfants tendent à leur donner l'amour de la Sainte Vierge, du Saint Sacrement et du Sacré-Cœur. Nous avons pour eux la Congrégation des enfants de Marie dont font partie ceux qui nous donnent le plus de satisfaction par leur régularité et leur bon esprit. Chaque premier dimanche du mois, le Saint Sacrement est exposé. Les différentes catégories du personnel se succèdent à la chapelle pour l'Adoration, chaque groupe y passant une heure. Enfin le premier vendredi du mois, la statue du Sacré-Cœur réunit toute la Communauté à ses pieds pour un exercice de dévotion qui comprend : une instruction, la récitation des Litanies, avec renouvellement de l'acte de Consécration et des chants.

A ce ministère, il faut ajouter celui de la petite léproserie et de l'hôpital des Wanyamwézis. C'est dans ces deux œuvres que nous installons les malades ramassés un peu de tous les côtés. Ce ministère est très fructueux et relève plus spécialement du

P. Karst. Tous les jours, il se rend au camp des Wanyamwézis pour voir s'il y a des malades, et il n'en revient presque jamais sans en amener quelques-uns. Notre-Seigneur semble avoir une prédilection toute spéciale pour ces pauvres gens qui, venus de si loin, arrivent à la côte pour y trouver un prêtre qui a juste le temps de les instruire des vérités essentielles de notre sainte religion et de les baptiser pour les envoyer dans une vie meilleure, pouvant ainsi, comme le larron de l'Évangile, être appelés « voleurs du ciel ».

7. — Outre les œuvres déjà énumérées, il y a encore le ministère de nos villages chrétiens. Ces villages sont placés sous la direction d'un Père, aidé d'un chef, et sont au nombre de huit.

L'un deux, le village Saint-Joseph, a été complètement transformé; situé autrefois dans l'enclos même de notre communauté, nous l'avons transplanté, en dehors, à côté d'un grand chemin, mais toujours sur notre propriété.

Thomasbourg, à 1 lieue un quart de Bagamoyo, a vu doubler le nombre de ses cases. Chaque mercredi, le Père enfourche son âne, dès 5 heures du matin, et y va dire la sainte Messe, adresser aux catéchumènes quelques paroles fortifiantes, et réveiller et enflammer toujours de plus en plus le saint désir du baptême. Un catéchiste est préposé à cette jeune chrétienté naissante qui promet beaucoup pour l'avenir; il enseigne tous les jours les vérités de notre sainte religion et préside la prière du soir, qui est faite en commun. A ces deux villages fondés déjà depuis plusieurs années, sont venus s'en ajouter d'autres : Saint-Charles, construit sur un terrain que le bon F. Oscar a payé en se faisant autoriser à vendre un fusil qu'il avait reçu des Allemands en cadeau; Saint-Augustin, Saint-Georges, deux autres qui n'ont pas encore de patron; enfin le village Saint-Michel (sur la colline de Saint-Michel), de fondation toute récente.

Le nombre des catéchumènes ayant plus que doublé et augmentant toujours, nous ne savions plus où les mettre, bien que plusieurs propriétés eussent été achetées à cet effet. Refuser les hommes qui venaient se donner à la Mission était impossible, car c'était les livrer à l'islamisme, et nous étions dans l'embarras. Mais Dieu, qui est si bon pour ceux qui l'aiment et qui le servent, nous vint en aide, en inspirant à un richissime Indien, Sewa, le grand ami et bienfaiteur de la Mission, de nous

céder toute une chaîne de collines, à 2 lieues de la Mission. C'est sur cette chaîne même que nous établissons le village de Saint-Michel. Le grand Archange foudroiera de là-haut, nous l'espérons, tous les mauvais esprits qui voudraient s'en approcher et les chassera même du pays tout entier. ;

8. — La Mission de Bagamoyo est depuis longtemps, et sera toujours, désormais, l'oasis sur la côte du Zanguebar allemand, et un lieu d'attraction pour les étrangers. Beaucoup d'Européens viennent nous voir et admirer l'installation de notre établissement. Signalons d'abord le Consul français, M. Lucien Labosse, qui a passé quelques jours parmi nous avec sa femme ; MM. Blanchon et Querry, chanceliers du Consulat ; les officiers du vaisseau de guerre français « le Sagittaire » ; M. Kiéssel, commandant du « Papin », et ses officiers ; le capitaine Jacques, les Consuls et Vice-Consuls d'Angleterre, les officiers d'un vaisseau de guerre italien ; le comte Schweinitz, le docteur Stuhlmann, le major de Manteuffel, qui, malade à l'hôpital de Bagamoyo, n'a pas manqué un seul jour de venir se reposer à l'ombre de nos superbes manguiers. Nous avons donné l'hospitalité à 16 Pères, 10 Frères et 5 Sœurs des Pères algériens, qui sont restés avec nous une fois, trois semaines, une autre fois, quinze jours.

Tout récemment encore, Mgr Hirth, l'évêque si odieusement persécuté par les Anglais protestants de l'Uganda, et dont la Mission a été si éprouvée, arrivait dans la communauté, avec quelques-uns de ses missionnaires. Un pauvre Frère malade, épuisé par les fatigues et les privations de la route, succomba peu après. « Ce Frère, écrit le prélat à Mgr de Courmont, n'était pas rentré depuis 27 ans, ayant fait partie de la première caravane. Dieu lui a fait la grâce de mourir dans votre famille de Bagamoyo. Dans le pori, qui aurait prié pour lui ? »

Il serait trop long d'énumérer ici nos nombreux visiteurs allemands ; tous, soit en quittant leurs stations, soit en y rentrant, tiennent à admirer en passant ce qu'ils appellent le Paradis terrestre en Afrique. Quoique protestants pour la plupart, ils assistent quelquefois à nos offices, les jours de grandes fêtes, et nous manifestent toujours leur étonnement sur la façon dont les enfants exécutent le chant et accomplissent les cérémonies. Mentionnons spécialement M. Podlech, chef de Bagamoyo, qui, à la dernière procession de la Fête-Dieu, a

voulu y prendre part avec tous ses officiers et a donné l'ordre que le canon du fort annonçât cette belle solennité. Nos rapports avec l'autorité allemande ont, du reste, toujours été très cordiaux, malgré certaines petites difficultés inévitables, survenues à la suite du changement trop fréquent des chefs de district. Nous nous efforçons, à chacune des fêtes de l'Empire, de prouver à l'autorité que nous participons à la joie commune. Puissent ces bonnes relations se continuer toujours et nous permettre, avec la grâce de Dieu, de faire le bien et de sauver les âmes!

Ajoutons, avant de finir, qu'à son retour de l'intérieur Mgr de Courmont a ramené, avec lui, à Zanzibar, le R. P. Étienne, souffrant depuis assez longtemps de maux d'entrailles rebelles à tout traitement. Il est resté avec Sa Grandeur tout le temps de sa maladie, à l'hôpital, et n'est reparti qu'après un séjour à Zanzibar, de six semaines environ.

Avec lui se rendaient à Bagamoyo plusieurs Pères et Frères arrivés par la malle du 30 novembre, ainsi que le P. Kocher. Celui-ci, en effet, a été placé dans notre communauté par suite du départ du P. Karst, pour la France. C'est ce dernier qui devait accompagner Monseigneur. Mais les retards subis dans la traversée de Bagamoyo à Zanzibar lui firent manquer les Messageries. Il est parti un mois plus tard, et après un court séjour à Paris et à Chevilly, il s'est rendu en Lorraine, pour se reposer dans sa famille, et auprès de son frère vicaire général de Mgr l'Évêque de Metz.

Le duc de Mecklenburg a dernièrement fait une visite à Bagamoyo. Voici quelques détails fournis à ce sujet par le R. P. Etienne :

« Les journaux allemands, bien à tort, sont tombés à bras raccourcis sur M. Von Schele et ont rendu son retour impossible. On ne sait pas encore qui sera son remplaçant; on parle beaucoup du major de Wissmann et du prince grand-duc de Mecklenburg qui, avec sa femme, a fait un voyage dans l'Inde et est venu visiter la colonie.

« Il est arrivé à Bagamoyo, le lundi soir 22 avril, vers 5 heures, et à 6 heures, il m'a envoyé un homme pour m'inviter à venir à 7 heures souper avec lui, désirant faire ma connaissance. Je me suis rendu à son invitation. Il n'y avait que

M. Scherner, chef de Bagamoyo, et sa femme; M. Von Trotha, gouverneur par interim, et 2 officiers; plus lui et la duchesse. Le duc m'a placé à la droite de madame. Ces Altesses sont d'une amabilité et simplicité qui a étonné tout le monde. Elles ont parlé très avantageusement des Missions catholiques. Il n'en a pas été de même des Missions protestantes, et cependant, le prince et la princesse appartiennent à la religion réformée.

« Après le souper, le prince, M. Von Trotha et moi, nous nous sommes entretenus jusqu'à 10 heures. Il a dit à M. Von Trotha que le gouvernement devrait protéger et favoriser les Missions catholiques dans ces pays, faire établir des monastères, y appeler des moines, etc.; que ce serait le meilleur moyen de civiliser. Et, comme preuve, il a cité l'Allemagne. « Si elle est « ce qu'elle est, a-t-il dit, elle le doit aux moines et aux monastères qui y ont été établis. » M. Von Trotha est bien de cet avis; mais, a-t-il ajouté, « le gouvernement n'a aucune ressource; il ne peut joindre les deux bouts avec les allocations « qu'il reçoit de la métropole ».

« Le lendemain, à 5 heures du soir, le prince et la princesse sont venus nous voir et visiter la Mission. Nous les avons reçus de notre mieux; les garçons ont chanté quelques morceaux : cela les a bien surpris et ils ont été enchantés. En visitant la chapelle, Leurs Altesses ont désiré entendre quelques chants religieux. J'ai fait monter les enfants à la tribune et ils ont exécuté plusieurs morceaux à quatre voix. Leurs Altesses sont restées à la chapelle tout le temps que les enfants ont chanté. Elles nous ont quitté vers 7 heures, après avoir accepté un petit verre de vin doux que je leur ai offert.

« Le lendemain, de bonne heure, le duc et la duchesse sont partis pour Dari-Salam, pour de là visiter le sud de la colonie, puis retourner en Europe en allant directement à Rome. Là, ils iront voir le Cardinal-Préfet de la Propagande.

« En écrivant ces lignes, je reçois de Leurs Altesses des remerciements par télégramme de Dari-Salam pour la réception que nous leur avons faite. J'ai appris par ces Messieurs de Bagamoyo que le prince était enchanté de la Mission et ne tarissait pas de faire notre éloge, etc., etc... » (Lettre du P. Etienne, du 29 avril.)

---

## COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR, A MHONDA

JANVIER 1893 — MAI 1895.

1. Personnel. — 2. Ministère. — 3. Agrandissement de la chapelle. —  
4. Maladies. — 5. Sauterelles. Famine. — 6. Visites.

1. — La Communauté se compose actuellement (novembre 1894) du P. Machon, arrivé en décembre 1893, du P. Muller et du F. Théodemir.

Le P. Machon remplit les fonctions de deuxième assistant, de supérieur-économiste, de directeur du village, des écoles et du catéchisme; le P. Muller dirige le village de Saint-Pierre, et le F. Théodemir est chargé de l'intérieur, des cultures, etc.

A la fin de l'année 1891, le P. Lutz (Emile), alors supérieur, se multipliait dans les villages païens, faisant tour à tour l'ascension des pics les plus élevés, descendant les gorges profondes et parcourant les vallées avec un zèle et une intrépidité d'apôtre, pour gagner des âmes à Notre-Seigneur. Insinuant ou menaçant, il savait faire entrer au bercail la brebis égarée.

C'est au milieu de ces travaux qu'il fut atteint de la variole. L'anémie l'avait déjà fortement affaibli, et il dut aller se reposer à Zanzibar; mais cette convalescence très insuffisante ne lui permit pas de se remettre à la tâche. Force lui fut donc de quitter de nouveau Mhonda, le 30 janvier 1893, et de retourner en Europe. L'obéissance le fixa plus tard à la procure de Zanzibar.

Le P. Strebler, qui avait aidé le P. Lutz depuis le 24 octobre 1891, et avait pris part à toutes ses joies et à toutes ses peines, succombait au milieu de son ministère et comme sur la brèche, à l'expiration de ses premiers vœux, au moment où il désirait aller se fortifier et se retremper dans la vie religieuse. Sa fin édifiante a dû le conduire au vrai repos éternel, car le bon Dieu a certainement tenu compte de la bonne volonté de son serviteur.

Le P. Jaekel, arrivé le 23 décembre 1892, et qui s'était occupé du saint ministère, reçut, vers le mois de mars, sa destination pour Tununguo.

Le F. Théodemir, après avoir participé avec activité à la construction de la chapelle, aux travaux de culture, etc., se sentit de plus en plus fatigué, et fut contraint de changer d'air.

Il alla donc à Zanzibar pour se faire traiter, car il souffrait d'une maladie mal définie, soit d'estomac, soit d'intestins, qui lui imposait depuis longtemps une diète désagréable. On découvrit enfin qu'il donnait l'hospitalité à un être insolite, le tænia, qu'il se hâta d'expulser non sans peine.

2. — De 1892 à 1894, voici quels ont été les résultats de notre ministère :

|                                |      |
|--------------------------------|------|
| Baptêmes. . . . .              | 241  |
| Confirmations. . . . .         | 136  |
| Premières communions. . . . .  | 87   |
| Communions ordinaires. . . . . | 3000 |
| Mariages. . . . .              | 30   |

Nous rayonnons sur 20 villages ou localités, comptant 110 familles chrétiennes. 50 garçons et 25 filles sont élevés à l'orphelinat.

Il est bon de noter ici que l'œuvre des catéchistes nous a déjà permis de baptiser un certain nombre d'infidèles, notamment sur la route des caravanes, où plusieurs malheureux, mourant de faim et de misère, ont pu recevoir l'eau régénératrice.

3. — La chapelle de Mhonda étant devenue trop petite pour contenir les nouveaux convertis, nous dûmes songer à l'agrandir. Les travailleurs se mirent courageusement à l'œuvre. Hommes, femmes, enfants, chacun avait sa tâche spéciale. Les pierres arrivaient, la terre pour la fabrication des briques, que moulaient les enfants de la Mission, s'amoncelait, et le bois à feu s'étageait dans le four, ainsi que les briques sèches, sous la direction du P. Strebler. Le F. Théodemir, en qualité d'architecte, travaillait avec les maçons, et en décembre 1893, la sainte messe put être célébrée dans le nouveau sanctuaire. La chapelle mesure extérieurement 37 mètres de longueur, 10 mètres de largeur et 5<sup>m</sup>,50 de hauteur avec tribune. Un mur demi-circulaire, en pierres et en briques comme le reste de l'édifice, sépare la sacristie du chœur. Neuf fenêtres de chaque côté, de style gothique, projettent la lumière et fournissent l'air destiné à rafraîchir l'atmosphère surchauffée par le toit de tôle galvanisée. Il ne manque plus qu'un clocher, qui permette au son de la cloche de se répandre dans les gorges de Nguru, pour appeler les fidèles à nos solennités.

4. — La construction de la chapelle a subi plusieurs retards forcés; le principal fut occasionné par la variole.

L'épidémie fit son apparition avec une violence extraordinaire : il y avait des malades partout, on n'entrait plus dans les villages, chacun prenait un chemin détourné pour fuir les endroits infestés. La Mission passa aussi par cette épreuve, et bien des chrétiens succombèrent; pour plusieurs païens, ce fut une grâce, car le ciel leur fut ouvert par le sacrement du baptême.

A la variole succéda une maladie d'intestins, avec diarrhée et dysenterie, qui fit encore de nombreuses victimes.

5. — Mais un fléau plus grand fut l'arrivée des sauterelles.

Les pluies de 1894 avaient commencé très tard, et les semailles n'avaient pu se faire à temps pour donner une récolte au mois de juin. C'est alors qu'apparurent des myriades de sauterelles, qui se jetèrent sur le pays par bandes innombrables, en armées organisées, et contre lesquelles ne pouvait qu'échouer l'activité humaine. Le frolement de leurs ailes ressemblait au bruit lointain et mystérieux des vagues. En l'absence du F. Théodemir alors à Zanzibar, le cher P. Strebler sut éloigner pendant assez longtemps le fléau qui désolait les environs, en utilisant nos enfants. C'est ainsi que fut sauvée une petite récolte de maïs. Quelquefois ces terribles petites bêtes paraissaient avoir cédé au vacarme des boîtes de fer-blanc frappées à coups redoublés et aux cris de toutes sortes qui accompagnaient. Mais à peine se croyait-on assuré de leur changement de direction pour pouvoir goûter quelque répit et prendre un peu de nourriture, qu'elles tombaient de nouveau, à l'improviste, sur le maïs et surtout sur le riz, et le fruit du labeur de plusieurs mois était anéanti en un instant.

Nos enfants avaient pu préserver ainsi, pendant longtemps, le seul champ de mtama qui restât dans le pays, et nous nous bercions déjà de l'espoir de le voir mûrir, quand tout à coup des légions plus affamées s'abattirent sur la récolte qui fut détruite en moins d'une heure.

Peu à peu, cependant, les sauterelles ne trouvant plus rien à ronger, disparurent allant vers le sud-ouest. C'était l'époque où les pluies ne venaient plus féconder la terre, et la famine suivit naturellement, car le grenier des Noirs était vide.

Les vivres devinrent d'une cherté considérable. Malheur surtout aux pauvres voyageurs, obligés de franchir de grandes distances sans pouvoir se réconforter ! Leurs ossements rongés par les hyènes risquent fort de venir marquer les sinuosités de la route. C'est ce qui nous avait donné la pensée d'envoyer parfois un catéchiste pour baptiser les mourants.

Puissent ces âmes régénérées prier pour leurs compatriotes et hâter le moment de la conversion des nombreuses peuplades de la malheureuse Afrique !

6. — Parmi les visites que nous avons reçues, nous devons signaler d'abord celle de Mgr de Courmont, toujours heureux de revoir les belles montagnes de Nguru, et qui célébra au milieu de nous, à notre grande joie, la fête du Saint-Cœur de Marie (1894). A cette occasion, il y eut plusieurs baptêmes d'adultes et 136 confirmations.

Deux fois le P. Ditlin, de Mandera, vint nous prêter l'appui de son ministère, et tous ici ont gardé de ce cher Père le meilleur souvenir.

Le 19 mars 1893, arrivèrent le major de Manteuffel et les trois gouverneurs allemands de Bagamoyo, Dari-Salam et Pangani, avec 100 soldats et 200 porteurs. Leur but était de montrer le pavillon allemand dans le pays et de juger les gros différends. Les chefs convoqués ainsi que ceux qui avaient quelques griefs à exposer, vinrent en grand nombre ; mais quand on vit que le premier plaignant, qui avait eu quelque tort au début, recevait 50 coups de cravache de rhinocéros, les autres restèrent bien vite la bouche fermée. Une expédition fut même entreprise ; mais en vue du village ennemi, elle rebroussa chemin et ce fut heureux pour le provocateur qui pouvait dire que les guerriers d'Europe avaient peur de lui.

---

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Décès.** — Le F. Amand Dettwiller, profès des premiers vœux, a succombé à un accès pernicieux, le 3 mai 1895, à Kayes (Soudan), à l'âge de 20 ans, après quatre ans de vie de communauté.

M. Arsène Orbann, novice-prêtre, atteint de phtisie, est décédé pieusement à Chevilly, le 6 mai 1895, à l'âge de 25 ans.

**Retours en France.** — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 10 mai, les PP. Lacombe et Durdos, de la Sénégambie, le P. Ward, de Sierra-Leone.

Le 18, les PP. Michel et Le Rouzic, de la Martinique,

Le 20, le P. Alaux, de la Sénégambie, et le F. Aimé, du Bas-Congo,

Le 22, le F. Marie-Aloïse, de Nossi-Bé.

**Placements.** — Ont été placés :

Le P. François, de Drognens à Saint-Joseph du Lac,

Le P. Pernot, de Saint-Joseph du Lac à Orgeville,

Le P. Pillu, de la paroisse de Montmille, à Beauvais, pour remplacer le P. Frécenon, en qualité d'aumônier de l'Établissement des Frères,

Le P. Fraisse (Jean Baptiste), de la Guadeloupe, en Haïti,

Le F. Blaise, de la Maison-Mère à Saint-Ilan,

Le F. Similien, de Mesnières à la Maison-Mère,

M. Benoît, grand scolastique, à la Guadeloupe.

---

**Bulletin.** — Prière à nos confrères de la Martinique, de la Guadeloupe, d'Haïti et de la Trinidad de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins. Une partie de ceux de Maurice et de Bourbon ne nous sont pas encore parvenus.

Maison-Mère, le 1<sup>er</sup> juin 1895.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEG.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — Maladie du T. R. Père Général. — Cause du P. Laval. — Admissions aux vœux. — Zanguebar (suite). Mrogoro. — Tununguo. — La Longa. — Mombasa. — Boura. — **Notice** : P. Levadoux. — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

## MAISON-MÈRE

### MALADIE DU T. R. PÈRE GÉNÉRAL

Le dernier *Bulletin* a déjà fait part de la maladie du T. R. Père. Depuis, un mois s'est écoulé, plein de cruelles incertitudes pour nous. Aujourd'hui, 30 juin, il paraît certain que cette attaque, grâce à Dieu, n'aura pas d'autres effets. Le cher malade entre dans une voie où l'emploi de remèdes énergiques va pouvoir être tenté pour faire disparaître sa paralysie et dégager son cerveau.

Actuellement, son côté gauche reste encore privé de mouvement. Cependant, depuis quelques jours, la sensibilité revient à la jambe, et même au bras, qu'il commence à remuer quelque peu.

Notre cher P. Général n'a jamais perdu l'usage de la parole; et ses idées, plus ou moins confuses dans les premières semaines, deviennent de plus en plus lucides.

Humainement parlant, nous ne pouvons guère espérer le revoir comme il était avant sa maladie. Mais si les médecins nous donnent peu d'espoir d'une complète guérison, nous devons nous tourner vers Dieu et continuer à la demander avec ferveur.

## LA CAUSE DU P. LAVAL

Le *Bulletin* (janvier 1893) faisait part à nos confrères des démarches préliminaires qui avaient eu lieu au sujet de l'instruction de la Cause de béatification du P. Laval, à l'île Maurice. Il annonçait également la nomination du P. Meillorat comme postulateur et son prochain voyage à Port-Louis.

Conformément à la mission qu'il avait reçue, dès son arrivée à Maurice (25 février 1893), le P. Meillorat s'empessa de soumettre à Mgr Meurin, archevêque de Port-Louis, ses lettres de pouvoirs et le pria de vouloir bien constituer un tribunal appelé à recueillir les dépositions des témoins sur la réputation de sainteté du serviteur de Dieu.

Sa Grandeur fit droit à cette demande : le 4 mars, le tribunal tenait sa séance d'inauguration, et, quelques jours après, ses séances dites préliminaires.

Après les fêtes de Pâques, on procéda à l'examen des témoins du postulateur. Une épidémie d'influenza qui sévit alors gravement à Maurice obligea de le suspendre pendant deux mois. Repris au mois d'août, il fut mené à bonne fin en mai 1894. Trente-deux témoins avaient été entendus.

Aux témoins du postulateur ont succédé sans interruption les sept témoins d'office présentés par le promoteur fiscal. Leur audition était terminée au mois d'août, époque où le procès a été rendu public et livré aux transcripteurs désignés par le tribunal. Cette opération et celle non moins importante du collationnement se clôturaient le 26 novembre 1894.

Le P. Hattler qui, après le retour en France du P. Meillorat, lui avait succédé dans la charge de postulateur, et avait été désigné par le tribunal comme porteur du procès à Rome, en fit la remise officielle entre les mains du secrétaire de la Congrégation des Rites le 26 janvier 1895.

Ce procès de l'île Maurice va être complété par celui qui se fait en ce moment au diocèse d'Evreux, où le P. Laval est né et où il a exercé la médecine et le saint ministère. Nous en rendrons compte quand il sera terminé.

---

## ADMISSIONS AUX VŒUX

Ont été admis par décision du Conseil général de la Congrégation, en date du 11 juin 1895 :

**Aux vœux perpétuels :**

- Le P. BOUGES, de la Mission de la Sénégambie;
- Le P. GARNIER (Alfred), de la Mission du Congo français;
- Les PP. CLAUSS, KOENIG, JAEKEL et HABERKORN, de la Mission du Zanguebar;
- Le F. Epaphras MUNSCH, de la Communauté de Saint-Ilan.

**Aux vœux de cinq ans :**

- Le P. CROS, de la Mission de la Sénégambie;
  - Le P. LE MEILLOUR, de la Mission du Congo français;
  - Le P. WECHTER, de la Martinique;
  - Le P. LE BERRE (Laurent), de la Province d'Haïti;
  - Le P. HUFFSCHMITT et les FF. BLANCHARD, DIELENSEGER, HYGIN, BALTZER, Léonce HUCK et Ephrem DUBOIS, de la Mission du Zanguebar;
  - Le F. Apollinaire BERNHARD, de la Communauté de Rome;
  - Le F. Barnabé KURTZ, de la Mission du Bas-Niger;
  - Le F. Stradon WIEDER, de la Mission du Bas-Congo;
  - Le F. Hildevert WILLINGER, de la Mission du Congo français;
  - Le F. Edouard KLEM, de la province d'Haïti.
-

## VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR

(Suite.)

## COMMUNAUTÉ DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, DE MROGORO

FÉVRIER 1893. — JUIN 1895.

1. Personnel. — 2. Ministère. — 3. Orphelinat. Cultures. — 4. Visites. —  
5. Constructions. — 6. Sauterelles. Lions.

1. — Le dernier *Bulletin* de Mrogoro venait à peine de paraître, que la Communauté, déjà si cruellement éprouvée depuis quelques années, fut affligée d'un nouveau deuil, celui de la mort du P. Toussaint.

Ce cher Père, dont le souvenir, mélangé de sentiments de regrets, est encore vivant dans toutes les mémoires, revenait d'une excursion dans les montagnes de l'Uruguru, lorsqu'il fut pris d'un accès de fièvre hématurique qui l'emporta en peu de jours. Il rendit son âme à Dieu le 25 avril 1893, et repose maintenant à côté des trois autres membres de la communauté, décédés à Mrogoro. Après la mort du regretté P. Toussaint, le personnel de la communauté se composait du P. Boulé, supérieur, et du F. Adelin; mais moins de trois mois après, ce cher Frère, très fatigué, dut reprendre le chemin de Bagamoyo. Le P. Boulé resta alors seul jusqu'au 13 août, époque à laquelle arriva le F. Mathurin pour prendre la direction de nos diverses cultures.

Le 18 septembre, vint enfin le P. Kœnig, appelé de Mombasa, pour remplacer le regretté P. Toussaint. Le personnel fut ainsi complet jusqu'au 3 décembre, car le P. Boulé, miné par la fatigue et la fièvre, reçut alors son obédience pour l'île Maurice. Le P. Laurent Kornmann, nouveau profès, vint, quinze jours plus tard, prêter au P. Kœnig son précieux concours. Il resta à Mrogoro jusqu'au 14 mars, et fut envoyé à la Longa pour y remplacer le P. Oberlé placé comme supérieur à Mrogoro. Enfin, le F. Mathurin fit ses adieux à la communauté, le 18 juin dernier pour aller en France.

2. — Ici comme ailleurs, le ministère a ses alternatives de consolations et de peines, ou, pour mieux dire, les unes et les autres arrivent presque toujours simultanément. Les champs les plus ingrats sont ceux des environs de la station, Kingo, Simba-Mwéné, quoique de ce côté commence à luire un rayon

d'espoir. Mais, le dirait-on? le démon a son retranchement sur notre propre territoire.

De petits chefs, protégés par la Mission, quelques-uns même rachetés par elle autrefois, et profitant encore aujourd'hui des privilèges accordés par les autorités aux *hommes du Père*, montrent une opiniâtreté désespérante en matière de religion. Leur influence pernicieuse s'étend sur tous leurs sujets, auprès desquels notre action est paralysée. Néanmoins, quelques-uns de ces derniers ont bravé le respect humain, en recevant le saint Baptême avec leurs femmes et leurs enfants, et se montrent, nous devons l'avouer, dignes du nom chrétien. L'endurcissement de ces chefs est tel qu'ils refusent de donner en mariage aucune de leurs filles ou esclaves à un jeune homme ayant reçu le saint Baptême.

Tous les Pères qui se sont succédé à Mrogoro se sont heurtés inutilement contre ces suppôts du démon; mais actuellement le danger de leur mauvaise influence devient si grand que leur élimination paraît urgente. C'est la seule voie qui reste, s'il en reste une, capable de les amener à résipiscence. Car, quoique endurcis comme les rochers de leurs montagnes, ils redoutent, comme le dernier des malheurs, la perte de notre protection. La résistance de ces Warugurus vient en partie de la fidélité jurée à leur Mzimu, dont ils attendent la pluie et le beau temps, et avec lequel ils ne peuvent rompre, disent-ils, sous peine de mort. Un vieux chef très influent et en même temps très intelligent, demeurant sur les limites de notre propriété et, d'ailleurs, toujours assez dévoué à la Mission, demandait sincèrement le Baptême, à condition que le Père lui permit de rester fidèle à son Mzimu. Espérons qu'instruit de l'inanité de sa croyance, il quittera un jour ses vaines terreurs et se rendra à la grâce qui le sollicite.

D'après les explications fournies, le Mzimu ressemble en quelque chose à l'oracle de Delphes. Les montagnards Warugurus ne manquent pas de le consulter chaque année. Quant aux Wakamis, gens de la plaine et décimés autrefois par les razzias faites par les prédécesseurs de Kingo, la faiblesse de leur caractère est presque le seul obstacle à leur conversion.

Le passage fréquent d'un Père chez ces diverses tribus est absolument nécessaire, surtout chez les Warugurus qui se

montrent encore très farouches à l'égard de tous ceux qui arrivent de la plaine.

Nous trouvons surtout de la docilité chez les gens éloignés de 3, 4 et même 5 lieues de la Mission, non encore infectés du fanatisme et de la corruption des musulmans. Pangawé, Kibwé, le Géringéré, Mlali, Kinolé, accueillent favorablement la parole de Dieu. A Kiroka, les habitants sont en train de construire une petite case-chapelle. A en juger par les bonnes dispositions du chef Mahédu, chez lequel Monseigneur lui-même s'est rendu pour le décider à cette construction, le bien commence à se faire dans son village, promettant de prendre des proportions considérables dans la suite. Des catéchistes nous secondent dans l'instruction de ces différents points de notre district.

Nos chrétiens montrent toujours des dispositions bonnes, même excellentes, et sont dociles et dévoués au Père. Les principales dévotions des mois de saint Joseph, de la sainte Vierge et du Rosaire sont en honneur parmi eux. Nos fêtes sont célébrées avec piété et revêtent une certaine pompe qui frappe agréablement les nombreux visiteurs, même protestants, auxquels la Mission donne l'hospitalité.

La pieuse coutume d'offrir la communion pour les défunts existe aussi parmi nos enfants. Les prières du matin et du soir se font tous les jours régulièrement, non seulement au village principal de la Mission, mais encore dans tous nos autres villages où ces réunions sont présidées par un ancien chrétien.

L'œuvre des caravanes, établie autrefois par le P. Karst, continue toujours à nous donner l'occasion d'administrer le saint baptême à quelques moribonds.

Le chiffre de nos baptêmes, pendant ces deux dernières années, a été en augmentation considérable. Les généreuses victimes, tombées sur ce champ réputé ingrat de Mrogoro, ne pouvaient manquer d'y attirer les amples bénédictions de Dieu. Ces bénédictions commencent à se faire sentir; heureux ceux qui en sont les témoins! Depuis le dernier *Bulletin*, nous avons enregistré 59 baptêmes en 1893 et près de 200 en 1894, et malgré les travaux des champs à cette époque de l'année, plusieurs catéchumènes viennent régulièrement se faire instruire.

3. — Notre orphelinat comprend en ce moment 42 enfants. Leur caractère est généralement bon, énergique même, de cette

énergie propre à la race des Montagnards Warugurus, d'où ils sortent pour la plupart.

Tout en leur apprenant à lire et à écrire, nous nous appliquons avec une sollicitude spéciale à en faire de bons chrétiens et de bons catéchistes pouvant devenir un jour de précieux auxiliaires pour la conversion de leurs compatriotes. Dans ce but, nous les employons dès maintenant à apprendre les premières vérités de notre sainte religion et surtout les prières aux jeunes païens qui viennent se faire instruire. Le nombre de nos enfants pourrait être plus considérable, si une coutume plus ou moins immorale n'existait parmi les païens de notre district pour les garçons arrivés à l'âge de puberté. Les parents tiennent absolument à ce que leurs enfants subissent ce rite immonde et, dans ce but, les placent chez des parents éloignés de la Mission, afin que le Père ne puisse s'y opposer. Ces enfants nous sont d'un précieux secours pour nos diverses cultures, jardin potager, caféière, maïs et manioc : grâce à eux, notre jardin, aujourd'hui comme autrefois, attire les voyageurs toujours avides de jouir de ses produits, de contempler la beauté de notre site et de respirer l'air pur de nos montagnes.

Notre ancienne caféière, objet de tant de soins du P. Gommenginger et du F. Basilide, ainsi que de leurs successeurs, et qui a joui d'une réputation si universelle et si bien méritée, a été tristement ravagée par un insecte, et c'est à peine si, actuellement, son rapport suffit à notre consommation. Une nouvelle et magnifique caféière a été plantée sous la direction intelligente du cher F. Adelin. Elle est en pleine prospérité et promet beaucoup, pourvu que l'on trouve un remède efficace contre l'insecte ravageur.

4. — Nous avons à mentionner plusieurs visites. La plus intéressante et la plus chère à nos cœurs, a été celle de Monseigneur, lors de sa tournée apostolique. Sa Grandeur, arrivée le 17 septembre dernier, reçut un accueil enthousiaste et un peu bruyant ; car Mrogoro a l'avantage, à cause des précieux souvenirs qui s'y rattachent, d'attirer les complaisances de Sa Grandeur qui, plus que tous les autres et à bien plus juste titre, jouit des bienfaits de notre station. Aussi avons-nous eu le bonheur de posséder Monseigneur au milieu de nous, pendant douze jours, en excellente santé. Une bien plus grande conso-

lation pour son cœur d'apôtre a été d'administrer le saint sacrement de Confirmation à 161 néophytes. Cette cérémonie imposante commença par une très belle procession de pénitence en vue d'implorer la miséricorde de Dieu sur notre affliction présente causée par les sauterelles. Bannières déployées et au chant des litanies des Saints, la procession parcourut dans un ordre parfait les quatre rues de notre village formant un carré. Au retour, elle s'arrêta dans notre cour au milieu des allées d'orangers, de cocotiers et de lauriers roses qui en sont le magnifique ornement. C'est là que Monseigneur, après une allocution paternelle, administra le sacrement des forts aux nombreux néophytes. La cérémonie n'aurait pu s'accomplir que difficilement dans notre trop petite chapelle.

Pendant son séjour dans la communauté, Monseigneur se plut à présider à la transplantation de plusieurs arbres fruitiers enlevés de l'emplacement de la chapelle future. Il a même planté de ses propres mains une allée de douze manguiers, l'allée des *Douze-Apôtres*, actuellement en pleine prospérité. Ce sera un nouveau charme ajouté à notre station et qui aura pour Sa Grandeur un attrait tout spécial. Le 29 septembre, Monseigneur nous quitta pour se rendre à Tununguo, non sans nous avoir laissé ses plus précieux encouragements.

Une autre visite qui mérite d'être signalée a été celle que nous fit M. le Gouverneur de Dari-Salam, à son retour de l'Uhéhé, où il venait de remporter une victoire éclatante sur cette tribu féroce. Il manifesta son admiration sincère pour tous les résultats obtenus à Mrogoro et pria le P. Supérieur d'en exprimer sa pleine satisfaction à Monseigneur et à notre Maison-Mère. Nous avons eu également les visites successives des commandants de la station militaire de Kilosa. Ces Messieurs se montrent toujours très aimables. Nos relations continuent à être bonnes, excellentes même, et à l'occasion ils ne manquent pas de nous prêter leur bienveillant appui. Nous avons été heureux en outre de donner l'hospitalité aux RR. PP. d'Alger se rendant dans leurs Missions de l'Uganda. Une de leurs caravanes était accompagnée du R. P. Bresson, supérieur de leur procure de Zanzibar. Le P. Boulé se trouvant alors seul et malade, put jouir fort à propos de la compagnie utile et intéressante de ce dernier qui, pendant quinze jours, se dévoua à

soigner les malades et à suppléer le Père dans ses autres fonctions. Il quitta la station, enchanté de l'air pur, libre et indépendant de Mrogoro, et qui contraste sensiblement avec l'air empoisonné de Zanzibar.

M. le docteur Stuhlmann, ancien compagnon d'Emin-pacha, a passé près d'un mois dans notre communauté pour tracer une nouvelle carte du pays.

En général, aucun des nombreux voyageurs qui se rendent à l'intérieur ou qui en reviennent, ne manque de s'arrêter au moins une journée chez nous. Nous leur faisons à tous le meilleur accueil et nous nous quittons contents les uns des autres. Beaucoup de ces voyageurs, quoique protestants pour la plupart, se retirent ravis de la franche cordialité des missionnaires catholiques.

5. — Un mot de nos constructions. Notre bâtiment principal a été exhaussé de 1 mètre et demi et entouré d'une véranda de 2 mètres et demi de large. Cette amélioration, due au P. Boulé, nous met à l'abri de l'humidité du sol, si facilement cause des fréquentes petites fièvres que nous ressentions autrefois. La maison destinée aux enfants a été également restaurée et leur dortoir agrandi. Une nouvelle maison, achevée il y a trois mois, contient deux magasins, le réfectoire et la cuisine. Nous venons de construire également un bâtiment devant servir en partie de maison d'école pour les filles et en partie de logement pour nos orphelines confiées auparavant à diverses familles chrétiennes. En ce moment, nous préparons les matériaux nécessaires à la construction d'une nouvelle chapelle, l'ancienne pouvant à peine contenir la moitié de nos chrétiens. Ces derniers nous prêtent un généreux concours dans ce travail. Ils se contentent d'un peu de nourriture, qu'il faudrait leur donner quand même dans ce temps de famine.

6. — Si les pluies d'orages qui commencent actuellement, ne nous délivrent pas des sauterelles, nous avons en perspective une misère affreuse. Ayons confiance que Dieu, que nous prions tous les jours, fléchi par nos prières, nous fera miséricorde.

En terminant, citons les visites intempestives que nous rendent les fauves. Le lion regrette toujours son ancien repaire d'où le chassa autrefois le P. Charles. Les prétentions de ce carnivore sont si fortes, qu'il ne craint pas de se montrer en

plein jour dans notre communauté. C'est ce qui a valu à l'un d'eux de la part des nouveaux propriétaires une salve de coups de fusil, dont il ne put se relever. Malgré cela, au moment même où ces lignes sont écrites, les environs de la station retentissent chaque nuit des horribles rugissements de ces terribles carnassiers.

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-AUGUSTIN DE TUNUNGUO

FÉVRIER 1893. — JUIN 1895.

1. Personnel. — 2. Etablissement de Kisasi. Nombreux villages près de la Mission. — 3. Protection providentielle. — 4. Epreuves : Lions, tigres, sauterelles. — 5. Travaux. Ministère. Avenir. Visites.

1. — Lors de notre dernier *Bulletin*, la communauté de Tununguo se composait des PP. Kornmann et Le Petitcorps, et du F. Damase. Aujourd'hui, notre personnel comprend les PP. Le Petitcorps et Jaekel, et le F. Léonce. Le P. Kornmann, qui est allé passer quelques mois en France pour rétablir sa santé, a été, à son retour, placé au Kilima-Ndjaru.

2. — Le fait important depuis notre dernier *Bulletin* est l'établissement de la station militaire de Kisasi (mars 1892). Cette station a pour but de maintenir les Mafitis, de leur vrai nom, Wabungas, tribu pillarde qui, chaque année, venait exercer ses ravages dans l'Ukutu et l'Uruguru. Depuis l'établissement du poste de Kisasi, la plupart des Wabungas se sont retirés à Mahengé, ce qui a nécessité la fondation d'une nouvelle station militaire à Ulanga, au cœur du Mahengé, laquelle doit encore surveiller le pays des Wahehés. En effet, Ulanga n'est qu'à trois jours de l'Uhehé.

Depuis l'établissement de la station de Kisasi, un grand changement s'est produit à Tununguo. Autrefois, la Mission était seule sur la rive droite du Ruvu, comme une sentinelle avancée, chargée de donner le cri d'alarme aux villages Wakamis, cachés dans les montagnes et dans les brousses de la forêt de Bobé. Aujourd'hui, tous ces Wakamis, sentant qu'ils n'ont plus rien à craindre de la guerre, sont venus se grouper par petits villages sur la rive droite du Ruvu. Aussi, sur un parcours de près de 20 kilomètres, on voit comme un ruban de villages, couronnant le sommet des collines qui bordent le fleuve : d'autres sont bâtis dans la plaine. Depuis que ces

villages sont venus se grouper autour de la Mission, sur la rive droite du fleuve, le ministère est devenu beaucoup plus facile. Souvent, autrefois, il fallait franchir le cours d'eau, et notre beau Ruvu, quelquefois capricieux, se plaît à retenir sur ses bords les passagers qui, semblables aux ombres du Styx, attendent vainement une embarcation. Il faut que le fleuve baisse pour qu'il puisse être passé à gué, ce qui ne demande guère plus d'un jour à un jour et demi.

Si notre ministère est rendu plus commode, depuis que les villages sont venus se grouper sur la rive droite du fleuve, cela ne veut pas dire, cependant, que les Wakamis soient précisément faciles à attirer aux instructions et aux catéchismes. L'Islamisme et ses conséquences sont un sérieux obstacle à la pratique de notre sainte religion. Il faut aussi tenir compte de la famine qui règne partout cette année, sauf dans les montagnes de l'Uruguru, et qui force nos pauvres gens à se rendre continuellement de l'Ukani dans l'Uruguru, ou à revenir de l'Uruguru dans l'Ukani, afin d'aller chercher et de rapporter quelques vivres à leur famille.

3. — Il faut cependant avouer que Dieu protège la Mission d'une manière visible : ainsi, en 1892, la récolte a manqué presque partout par suite de la sécheresse et, pour comble de malheur, la petite masika (saison de pluies) ne venait pas. A la Mission, au contraire, mais uniquement sur les champs de la Mission, il a plu tous les jours. A trois quarts d'heure, à l'ouest, au sud, à l'est, au nord de Tununguo, dans les montagnes, sur la côte, pas une goutte de pluie. Or, à une heure au sud de la Mission, dans la plaine de Kitotolé, vivait un grand sorcier, Demiza, ayant le pouvoir de faire la pluie et le beau temps. Quand les gens demandent de l'eau, ils lui portent 8 coudées de kaniki (percale bleue); quand c'est le beau temps qu'ils désirent, ils lui offrent 8 coudées de mérikani (linge blanc). Le blanc est l'emblème du soleil, le noir ou le bleu, celui de la pluie. Mais c'est en vain que le caniki affluait chez Demiza. Le sorcier payait en bonnes paroles, mangeait le linge (expression du pays), et la pluie ne venait pas. Il leur ordonna d'abord trois jours de repos, leur promettant pour le troisième une pluie torrentielle. Un soleil de plomb donna tort à sa prophétie. Après avoir épuisé sa science pendant plusieurs semaines, le

sorcier, à bout d'arguments, s'enfuit dans l'Uruguru, au tombeau de ses pères. Son départ fut salué par une pluie abondante, la première qui, depuis trois mois, fût tombée sur cette plaine desséchée. Les Wakamis, constatant que la Mission seule avait été favorisée, prirent la résolution d'écouter plus volontiers les conseils des Pères et d'assister assidûment à la messe, le dimanche. Aussi, ce jour-là, notre chapelle est tellement pleine que, parfois, plus de cinquante à soixante personnes n'y peuvent trouver place. Le mouvement est donné et l'avenir nous présage une bonne moisson.

4. — Malheureusement, de dures épreuves sont venues nous affliger, moins de la part des hommes que du côté des bêtes. Depuis la fondation de la Mission de Tununguo, Sa Majesté lion faisait bien entendre ses rugissements une ou deux fois par an, mais c'était un vieux lion, à la voix cassée, qui voulait tout simplement faire acte de présence, et n'avait jamais osé s'attaquer à un habitant de ce paisible pays. Or, l'année dernière, une invasion formidable de ces fauves, sortis on ne sait d'où, vint fondre sur cette contrée, et plus de vingt personnes tombèrent sous leurs dents; mais, à leur tour, plus de quinze lions périrent, la peau trouée de balles et de coups de lances. La Mission, pour sa part, en a tué deux et blessé trois autres, qui sont allés mourir à deux ou trois heures plus loin. Les Wakamis, très superstitieux de leur nature, et effrayés par cette invasion, crurent que certains hommes avaient le pouvoir de se changer en lions pour dévorer plus facilement leurs semblables. L'un d'eux fut même brûlé vif sous cette prétendue accusation. Ici, encore, la Mission a été providentiellement protégée. Pendant que les lions exerçaient leurs ravages sur la rive gauche du Ruvu et venaient chercher leur proie à vingt minutes de chez nous, sur la rive droite, nous étions en pleine sécurité. Cependant les gens n'osaient plus sortir de leurs villages ni se hasarder loin de leurs cases et, pendant longtemps, à cause de cela, le nombre des assistants à la messe et aux instructions fut très restreint.

Le tigre est moins terrible que le lion. Cependant, le 28 mai 1893, un tigre entra dans notre basse-cour et égorgeait vingt et une chèvres ou moutons, tout notre troupeau. Le lendemain en venant chercher sa proie, il fut empoisonné et

nous héritâmes de sa peau, triste consolation. Le 18 octobre dernier, un autre tigre faillit faire trois victimes, dans la communauté même, pendant la célébration de la sainte messe. Il tomba bientôt après, frappé de sept balles.

Les sauterelles, fléau aussi terrible, depuis bientôt un an, ravagent le pays et ont absolument tout dévoré : mtama ou sorgho, riz, maïs. Nos pauvres gens sont obligés d'aller dans les montagnes chercher des vivres, mais quels sacrifices ! Les prix ont triplé et quadruplé. Aussi pour permettre à nos chrétiens de se procurer un peu de nourriture, Monseigneur, à son passage à Tununguo (octobre dernier), nous a-t-il autorisés à leur fournir autant de travail que nos ressources nous le permettaient.

5. — Nous allons en profiter pour construire une nouvelle maison, car l'ancienne, bâtie en pisé, n'est plus qu'un nid de rats et de termites, et ne tardera pas à s'écrouler. Nous allons, par la même occasion, agrandir notre chapelle, qui devient de jour en jour trop petite pour contenir toute la population sans cesse croissante.

C'est, d'ailleurs, en procurant des vivres ou du travail aux indigènes que nous les attirons aux instructions. Nous avons en ce moment quatre villages chrétiens autour de la Mission, et un cinquième est en voie de formation sur la limite de l'Uruguru. Les Warugurus, mieux disposés que les Wakamis, nous donneront plus d'espoir, si nous réussissons à les faire descendre de leurs montagnes pour les grouper près d'un catéchiste. Les Warugurus sont encore très sauvages, mais ils ne sont pas musulmans, et c'est là l'essentiel.

Autrefois, Tununguo était le chemin suivi par les caravanes du gouvernement qui se rendaient de Dar-ès-Salam à Kisaki ou à Mpwapwa. Aussi recevions-nous assez souvent la visite des Européens, qui accompagnaient ces caravanes. Nous avons, du reste, toujours été en excellents termes avec les commandants de la station de Kisaki. Le lieutenant Johannes, avant de retourner en Allemagne, a passé trois jours à la Mission. Son remplaçant, le lieutenant Nauck, y a également séjourné deux jours. Puis sont venus le capitaine Ramsay et le docteur Kanski. La dernière visite est celle du docteur Sthulmann (octobre et novembre 1894), chargé de faire la carte du pays. En

même temps que lui, nous arrivait le lieutenant Schobbach, chargé d'examiner le tracé d'un chemin de fer, qui partirait de Dar-es-Salam pour aboutir à l'Uruguru. La fertilité de ce pays a frappé le gouvernement allemand, qui veut y établir une colonie. Le chemin de fer serait pour desservir cette colonie et aboutirait à Mvua, à 15 ou 20 kilomètres de Tununguo.

Enfin, en octobre dernier, nous recevions la visite de Monseigneur, qui, le dimanche du Rosaire, donnait la confirmation à 109 chrétiens. Le matin, 29 d'entre eux avaient fait leur première communion et 43 autres avaient été régénérés dans les eaux du baptême. La préparation de ces baptêmes et de ces confirmations revient tout entière au P. Jaekel, remplaçant le P. Petitcorps, atteint depuis un mois de maux d'yeux qui l'obligeaient à rester dans l'obscurité. Aujourd'hui, il est presque guéri.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-BENOIST DE LA LONGA

FÉVRIER 1893. — JUIN 1895.

1. Personnel. — 2. Constructions. Tigre. — 3. Attaque des Wahéhés, leur défaite. Courtoisie de M. Von Schele, gouverneur de Dari Salam. — 4. Sauterelles. Famine. Protection de saint Benoist. — 5. Ministère. — 6. Pèlerinage aux ruines de l'ancienne station de Kondo. Autorisation de construire une nouvelle chapelle. — 7. Maladies. Remède indigène.

1. — Pendant l'année 1893, la communauté se composait des PP. Ledonné-Raitière, supérieur, et Oberlé, et du F. Othon. Le 8 mars 1894, le P. Oberlé, nommé supérieur de Mrogoro, fut remplacé par le P. Kornmann Laurent.

2. — L'année 1893 a été une année de grands travaux occasionnés par les fameux Wabéhés, et la communauté tout entière a été transformée. Dans le dernier *Bulletin*, nous disions comment il nous avait fallu enlever la paille qui couvrait nos maisons pour la remplacer par des tôles et percer des meurtrières dans nos murs. Au lieu de trois maisons d'habitation séparées, nous en avons bâti une seule, à étage, qui est l'un des plus beaux monuments d'architecture de l'Usagara. Elle a 22 mètres de long sur 4 de large et est flanquée d'une véranda qui s'avance de 2 mètres et qui fait le tour du rez-de-

chaussée et de l'étage. Pour la soutenir, nous avons équarri vingt-quatre acacias, bois très dur, incorruptible, et qui résiste aux termites. Dans le pays, on nomme ce bois *kambala*.

A l'étage, nous avons quatre chambres d'habitation et, au rez-de-chaussée, un magasin, un parloir, le réfectoire et un petit oratoire, car la chapelle étant au pied de la montagne, nous ne pouvons y faire comme exercices que la visite au Saint Sacrement et une partie de l'oraison du matin.

C'est le P. Oberlé qui a été maître-maçon et le P. Ledonné maître-charpentier. En mettant en commun nos talents respectifs, nous sommes arrivés à un résultat satisfaisant, vu nos ressources et les difficultés locales.

Pendant une de nos veilles pour nous préserver d'une surprise de la part des Wahéhés, un de nos mariés chrétiens, nommé Dosithée, fut atteint par un tigre et mourut sur le coup. C'était au commencement de 1893. Il faut dire que tous les chrétiens, ainsi que beaucoup d'indigènes des environs de la Mission, viennent passer la nuit sur notre plateau, car les villages n'étant pas fortifiés, une attaque était à redouter chaque matin.

Après cet accident, malgré la crainte des Wahéhés, chacun se résigna à rentrer dormir dans sa maison.

Pour remédier à l'éventualité d'une nouvelle victime du léopard, on résolut de faire un Boma, c'est-à-dire un mur d'enceinte protégeant notre communauté. Ce mur fut élevé dans le courant de 1893, concurremment avec la construction de notre maison. On a certainement employé plus de 100,000 briques, mais, maintenant, notre Mission ressemble à un petit camp retranché.

3. — Dès lors, la confiance revint, car, en cas d'offensive de la part des Wahéhés, il serait facile de se défendre et de trouver un abri sûr à la Mission. Le lendemain de l'Assomption 1894, il y eut une nouvelle alerte; les Wahéhés brûlèrent quatre villages situés à deux heures en arrière de la Mission et tuèrent ou firent captives un dizaine de victimes. Ce fut une panique générale et tout le monde se réfugia à la Mission. Une autre fois, nous aurions pu résister, mais les Wahéhés ne revinrent pas et s'éloignèrent, dans la crainte d'être surpris par le chef Allemand de Kilosa, qui s'était mis à leur poursuite avec une cinquantaine

de soldats. Néanmoins nous veillâmes, nous tenant sur nos gardes pendant près de quinze jours.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1894, le gouverneur impérial de Dari-Salam, M. Von Scheele, à la tête d'une expédition pour l'Uhéhé, partit par le chemin de Kisaki. Pendant deux mois, aucune nouvelle de l'expédition n'avait transpiré au dehors, quand tout à coup, le 13 novembre, une lettre du chef de Kilosa nous invita à venir chercher le lendemain quelques enfants que M. le gouverneur nous priaît d'accepter pour la Mission.

Nous apprenions en même temps que Kwiringa, la capitale de l'Uhéhé, avait été prise et que les Wahéhés étaient vaincus. Deux Européens seulement et une cinquantaine de soldats noirs avaient trouvé la mort dans la lutte. Le sultan s'était sauvé et retiré dans l'Ubena; mais son ivoire, ses bœufs, ses chèvres, tout était tombé entre les mains des vainqueurs, et M. le gouverneur ramenait un nombre immense de prisonniers, femmes et enfants.

Kwiringa, devenue camp allemand, restait occupée par deux compagnies, sous le commandement du capitaine Fromm, car le capitaine Prince, après avoir escorté M. le gouverneur jusqu'à Kilosa, devait retourner en arrière avec sa compagnie pour achever de vaincre et de soumettre les diverses tribus du nord de l'Uhéhé.

Le P. Supérieur et le P. Kornmann se rendirent donc, le 14 novembre, à Kilosa. M. le Gouverneur, désireux de nous confier une centaine d'enfants, nous promit 20 marks par an pour l'entretien de chacun de ceux qui étaient âgés de moins de huit ans. Malgré notre pénurie, et en dépit de la famine et du manque de vivres, nous en avons accepté quarante, dans l'espoir de racheter leurs âmes. Hélas! la dysenterie s'est mise parmi eux, et il ne nous en reste déjà plus qu'une vingtaine.

M. le Gouverneur nous fit bon accueil, nous retint à dîner, et nous l'invitâmes à passer par la Mission lors de son départ pour Dari-Salam. Le surlendemain, 16 novembre, il vint seul nous rendre la visite promise. Notre accueil fut le meilleur possible; il parut enchanté de nos installations et, le soir, il rejoignit sa caravane, qui l'avait précédé à Kimamba. Depuis, sur son ordre, la station du Kilosa nous a envoyé vingt vaches prises dans l'Uhéhé. C'est une jolie compensation pour tous les tracas extérieurs que nous avaient causés les terribles Wahéhés.

4. — Nous avons reçu aussi la visite des sauterelles. Elles ont fait leur apparition en janvier 1894. Pendant toute l'année, elles n'ont cessé de passer et de repasser, en dévastant toutes les plantations de maïs et de sorgho ou mtama. Si nous avons réussi à sauver un peu de maïs, le sorgho, à l'époque de sa floraison, a été complètement ravagé et, par conséquent, la récolte de mtama perdue. De là, grande famine : nous avons dû faire venir trente charges de riz de Bagamoyo pour nourrir nos orphelins, garçons et filles, qui dépassent la centaine.

Afin de conjurer le fléau, nous avons fait neuvaine sur neuvaine à saint Benoît, qui semblait rester sourd à nos prières. Mais nous ne nous sommes pas découragés et, depuis le mois de septembre 1894, sur l'ordre de Sa Gr. Mgr de Courmont, chaque jour, après la prière du soir, nous récitons une dizaine de chapelet, et chantons trois fois les invocations : *Sancte Joseph, ora pro nobis.* — *Sancte Benedicte, ora pro nobis.* Tous les jours aussi, à la sainte messe, nous récitons comme oraison commandée, l'oraison de la fête du Patronage de saint Joseph. De plus, chaque dimanche, après la messe paroissiale, nous prions tous pour demander de la pluie, afin de pouvoir faire de nouveaux semis.

Depuis le 1<sup>er</sup> novembre dernier, nous sommes exaucés ; nous avons eu des pluies diluviennes. Notre petite rivière de la Longa a débordé trois fois, causant de nombreux ravages dans les campagnes. Elle a même menacé d'emporter notre jardin, et son lit s'est déplacé de plus de 15 mètres à notre désavantage. Grâce, cependant, à ces pluies avant l'heure, nous avons pu ensemencher nos champs de nouveau, et nous sommes à la veille de récolter un magnifique champ de maïs.

Les sauterelles sont encore revenues quatre ou cinq fois, mais nous les avons chassées de notre mieux. Saint Benoît nous a aidés aussi, car ses médailles ont été suspendues à cinq endroits différents de notre jardin. Encore quelques jours, et la famine sera finie pour nos orphelins.

Gloire, honneur et actions de grâces à saint Joseph et à notre patron, le grand saint Benoît !

5. — La famine a arrêté bien mal à propos les progrès de l'évangélisation à la Longa. En 1893, nous avons enregistré 170 baptêmes ; en 1894, 126 seulement. A la fin d'octobre der-

nier, au moment d'envoyer notre compte rendu à la Propagation de la Foi, le nombre de nos chrétiens s'élevait au chiffre de 479. Depuis, il s'est encore accru, et la cinquième centaine est bien près d'être atteinte.

Le 2 février 1893, nous avons eu une belle première communion de vingt-cinq néophytes. Depuis, nous n'avons pu préparer d'autres chrétiens, car il n'y a pas eu moyen de les réunir pour les instruire suffisamment.

Cela tient à deux causes : d'abord les travaux, et maintenant, la famine. Nos chrétiens sont, pour la plupart, disséminés au milieu des païens, quoique les villages chrétiens proprement dits soient au nombre de dix-huit.

6. — La plus grande de nos consolations a été la visite pastorale de Sa Gr. Mgr de Courmont, notre vénéré vicaire apostolique. Venant de Mhonda, dans le Nguru, il nous surprit le 4 septembre dernier, à six heures du matin. Nous le reçûmes avec joie, mais sans les démonstrations accoutumées, sur sa défense formelle reçue dès l'avant-veille ; nos chrétiens, qui auraient tant aimé à faire parler la poudre dans leurs fusils, en furent tous désolés. La prochaine fois, pareille défense ne sera plus écoutée, car, en Afrique, recevoir son évêque sans coups de canon ni de fusils, c'est une atteinte grave à la réputation du chef de la Mission, et nos chrétiens ont eu du mal à supporter cette humiliation aux yeux des païens.

Le dimanche 9 septembre, fêtes du saint Nom de Marie et de saint Pierre Claver, Monseigneur eut la joie de conférer le sacrement de confirmation à 188 néophytes.

C'est la Longa qui, de toutes les stations de l'intérieur, a eu la palme pour ses nombreuses confirmations. Le soir, avant le salut du Saint-Sacrement, on fit une procession expiatoire à travers la campagne, en chantant les litanies des Saints, et, au retour, Monseigneur, à la porte de la chapelle, prit le rituel et récita *tanquam potestatem habens*, les formules imprécatoires contre les sauterelles. Les chrétiens n'avaient jamais rien vu de pareil, et restaient ébahis devant ce spectacle si nouveau pour la plupart d'entre eux. Cette belle journée se termina par la bénédiction solennelle du Très-Saint-Sacrement.

Monseigneur, avant son départ de la Longa, tint à revoir les ruines de l'ancienne station de Kandoa détruite par les Wabéhés,

le 6 octobre 1892. Il y a encore là huit familles et trente-deux chrétiens, car l'archange Raphaël a su, malgré tout, maintenir et conserver le berceau de la Longa. Oui, Kondoa est le berceau de la Longa, car, comme le disait si bien Mgr Le Roy, en parlant de la tombe du P. Riou, mort à Saint-Raphaël de Kondoa : « Cette tombe a été un berceau. »

Après avoir accompli ce pieux pèlerinage, Sa Grandeur, accompagnée du P. Ledonné, poussa jusqu'à la station allemande de Kilosa, afin de rendre sa visite au capitaine Podlech, qu'elle avait connu à Bagamoyo. A notre arrivée, les chefs du pays convoqués exprès par le commandant de Kilosa, reçurent communication que, désormais, il serait *bon et convenable* qu'ils envoyassent leurs enfants s'instruire à la Mission. Sans être un ordre, c'était déjà quelque chose pour ces petits chefs, dont quelques-uns conservent encore certains sentiments hostiles envers la Mission. Cette proclamation pourra donc avoir les meilleurs effets. Malheureusement, à cause de la famine, ces projets d'école n'ont pu encore se réaliser pour les enfants de l'extérieur; espérons qu'il sera possible de les mettre à exécution dans un laps de temps assez rapproché.

Après cette magnifique réception à Kilosa, Monseigneur put rentrer à la Longa. Il s'y reposa encore deux jours entiers et nous quitta le vendredi 14 septembre, pour se rendre à Mrogoro. Cette fois, Monseigneur nous a autorisés à bâtir notre chapelle sur le plateau de la Mission. A l'endroit où elle se trouve actuellement, elle est très négligée et mal commode; d'ailleurs, elle est aussi trop petite. Nous avons déjà préparé quelques matériaux, mais les pluies, continuelles depuis trois mois, nous ont empêchés de faire des briques comme nous l'aurions désiré. Nous devons compter aussi avec la famine, car une grande partie de nos chrétiens se trouve disséminée un peu partout, en attendant des jours meilleurs. De la sorte, notre chapelle ne pourra être terminée que vers la fin de 1896.

7. — Voici maintenant l'état de nos santés. La fièvre nous a souvent visités. Les fièvres bilieuses ont fortement tourmenté et affaibli les PP. Oberlé et Kornmann, ainsi que le F. Othon. Le P. Oberlé, après sa nomination comme supérieur de Mrogoro, est allé reprendre des forces à la côte pendant quelques mois. Le plus maltraité a été le P. Ledonné. A la suite d'une fièvre

hématurique, le 20 décembre 1893, il a été administré et transporté à Zanzibar à l'hôpital, où il a pu reprendre des forces pour l'année 1894. Néanmoins, le 14 janvier dernier, il avait une quatrième rechute. Un retour en France serait très désirable pour lui, car malgré le remède indigène qui l'a sauvé deux fois, il serait fort à craindre qu'une cinquième attaque ne vînt à bout de sa forte constitution.

Ce remède indigène dont il est fait mention, est probablement *la Cassia Arereh*, d'après le P. Sacleux. Les indigènes l'appellent *Mkwizingwi*. On fait bouillir les racines dont on boit la tisane, en y ajoutant beaucoup de sucre et même un peu de rhum si l'on veut. L'écorce pilée de ce même arbre est aussi un spécifique contre les plaies de mauvaise nature; elle en a guéri de rebelles à tous les traitements européens.

---

### STATION DE MOMBASA (ZANGUEBAR-NORD)

DÉCEMBRE 1892. — JUIN 1895.

1. Personnel. — 2. Ministère. Difficultés. — 3. Visites.

1. — En décembre 1892, le *Bulletin* a donné quelques renseignements sur l'origine de la station de Mombasa, les motifs qui en ont décidé la fondation, quelques notes historiques sur la ville et un aperçu sur l'état du catholicisme.

La communauté était alors composée du P. Machon et du F. Damase. Mais en ce même mois de décembre 1892, le P. Kœnig et le F. Vincent arrivèrent ici, l'un pour remplacer le P. Flick, déjà parti pour prendre possession de la nouvelle station de Bura, et l'autre le F. Damase, envoyé à l'intérieur. Après un séjour de six mois à Mombasa, le P. Kœnig fut appelé, par un ordre de Monseigneur, à Mrogoro, où la mort avait fait une brèche qu'il était important de combler au plus tôt, et le P. Clauss, encore en disponibilité à Zanzibar, désigné d'ailleurs par des dispositions spéciales pour les transactions, les achats, les emballages et les expéditions, comme particulièrement apte à prêter son concours aux travaux d'une procure, fut envoyé à sa place. A son tour, le P. Machon, qui avait déployé un grand zèle à fonder des écoles et une chapelle, fut enlevé à la station pour être rendu à son ancienne mission de

Mhonda, où il fut reçu avec les démonstrations de l'enthousiasme général.

Enfin, au commencement de mars 1894, le P. Ball prit la succession du P. Clauss, réclamé par la nouvelle station de Kibosho.

2. — Il a été dit, dans le dernier *Bulletin* de la communauté, que l'avenir religieux de Mombasa ne se dessinait pas encore. Il ne s'est guère mieux dessiné à l'heure actuelle. La ville est tout aussi musulmane, et l'on pourrait dire, les environs tout aussi païens. S'il est vrai qu'il y a dans les campagnes avoisinantes pas mal d'esclaves libérés, de l'un et de l'autre sexe, tous bien convaincus que les Arabes et leurs adeptes sont d'exécrables gens et n'ayant pour leurs doctrines et leurs pratiques religieuses que peu de sympathie, naturellement, il n'en est pas moins vrai aussi que l'habitude la mieux enracinée chez tous est la plus froide indifférence. Toutefois, sympathiques aux Blancs par aversion pour leurs anciens maîtres, ils auraient pu être acquis à l'enseignement de la foi catholique, à l'époque où Mgr Le Roy en parlait, si les protestants n'avaient été là, surveillant tous les mouvements du missionnaire catholique, prêts à lui couper l'herbe sous le pied par n'importe quel moyen. Une chapelle fut, en effet, construite pour ces pauvres gens; mais, comme il est aisé de le constater, la chose ne pouvait être faite ni instantanément ni en cachette. Et tandis que ces travaux trop considérables entravaient l'instruction religieuse, les protestants déployaient la plus grande activité à la recherche de tous les libérés, afin de leur inculquer les plus fausses préventions contre les *Roman catholic*. Tout était mis à contribution, les mensonges les plus éhontés, les présents et les menaces. Le gouvernement lui-même, engageant à grands frais la plupart des hommes pour ses travaux, leur imposa chaque jour une demi-heure de prêche par un ministre des plus fanatiques. Aussi, quand la chapelle catholique fut finie, la solitude la plus complète régnait-elle aux alentours.

Ces malheureux ne reçoivent guère, en fait d'instruction religieuse, que des insinuations du genre de celle-ci : « Les Romains catholiques adorent une femme, tandis qu'il n'y a qu'un Dieu. — Ils adorent des images et des ossements, tandis que Dieu le défend dès le premier commandement, etc., etc. »

Mais un point des plus importants, c'est que c'est un grand péché d'aller chez les « Français » et de les écouter.

Le gouvernement de la « British East Africa Company », qui a si puissamment aidé les missionnaires protestants, et dont le chef, ici, est marié à une « Révérende », est loin d'être aujourd'hui ce qu'il était à l'époque où Mgr Le Roy lui consacrait des lignes si élogieuses. Si cette Compagnie s'est attiré peu de gloire par ses victoires sur les catholiques de l'Uganda, elle s'est encore procuré moins d'avantages matériels. Après avoir abandonné l'Uganda à l'Angleterre et réduit son action sur une région assez restreinte de la côte, elle se voit aujourd'hui obligée de recourir aux expédients pour se tirer d'affaire. Tandis que les provisions de tous genres et les plus communes sont taxées, que les embarcations sont taxées, voici que nous allons avoir la route des grandes caravanes également taxée. Pauvres Noirs, comme vous devez vous féliciter de la civilisation européenne!

Un règlement qui nous intéresse au plus haut point, est celui qui décide qu'à partir du 1<sup>er</sup> février 1895, tout porteur engagé pour plus de dix jours doit être enregistré, sous peine, pour l'expéditeur, de perdre tout droit de recours contre les voleurs ou les déserteurs et de voir ses porteurs emprisonnés et ses charges confisquées. Comme bien on le pense, l'enregistrement ne sera pas gratuit. Pour chaque porteur engagé depuis dix jours jusqu'à un mois, on devra payer 3 roupies; 5 roupies pour l'engagé de un à trois mois, et 10 roupies pour l'engagé de trois mois à deux ans. Ne nous servant d'ordinaire que de porteurs Taitas qui mettent sept jours pour aller jusqu'à Bura, nous avons l'espoir d'échapper à cette loi. Mais comme nous avons eu souvent et aurons encore des caravanes faisant plus de dix jours de marche, le P. Sacleux a cru devoir prévenir le consul de France, à Zanzibar. Celui-ci a déjà protesté auprès de M. Hardinge, consul général d'Angleterre. En même temps que notre protestation, le consul général a reçu celle des sujets anglais, portugais et arabes de Mombasa, et comme son gouvernement n'est pas très content de la Compagnie, nous avons espoir de faire avorter les nouveaux projets de loi, qui d'ailleurs n'ont pas reçu l'approbation du secrétaire d'État, comme cela est exigé par les statuts de la charte octroyée à la Compagnie.

Une autre difficulté avec ce gouvernement, difficulté déjà ancienne, est relative à la question des douanes. Nos confrères savent que les sultans de Zanzibar ont toujours reconnu à la Mission l'exemption des frais de douane. La Compagnie étant venue avec l'engagement de respecter les us et coutumes, il était naturel qu'on rappelât à ces Messieurs que nous avions un privilège. Ils ont toujours trouvé le moyen d'éluder cette affaire désagréable pour eux, promettant d'en référer d'abord, assurant ensuite que la question était en bonne voie, et la disant même, plus tard, résolue en notre faveur. Cependant, nous avons toujours dû payer et, aujourd'hui, on daigne nous annoncer que notre plainte, portée au ministère de Londres, a été prise en considération. Nous souhaitons que la Compagnie dont l'existence est sérieusement compromise, trépasse le plus promptement possible; ce qui sera pour nous la meilleure des solutions.

On a pu voir, dans le dernier *Bulletin* de la Communauté, que nos chrétiens sont surtout les Goanais... Bien que diminués en nombre par le fait de la décadence de la Compagnie, ils sont encore une quarantaine, et viennent assez facilement à la messe le dimanche. Bien peu oublient leur devoir pascal. Ce sont encore eux qui se chargent du chant à l'église, et nous ne sommes jamais embarrassés quand il faut un peu de bonne volonté pour une fête plus solennelle. A la dernière fête de Noël, un violon vint mêler ses sons mélodieux aux accords de l'harmonium pour remplacer, sans doute, la musette des bergers absents.

A part les Goanais, il n'y a, en fait de catholiques ici, que ceux employés à la Mission. Un organiste et un menuisier remplissent assez fréquemment l'office d'emballeurs. Tous les deux sont mariés et pères de famille.

Il nous est bien difficile de faire aucun ministère en ville auprès des infidèles. Il n'y a qu'Arabes et esclaves d'Arabes. Ailleurs, nous sommes desservis par les protestants. Il y aurait bien sur le continent, à une longue journée de marche, des populations, qui, comme au temps où en parlait Mgr Le Roy, verraient avec satisfaction le missionnaire catholique s'établir chez eux. Dans de simples apparitions faites au milieu d'eux, à de grands intervalles, il est impossible de faire autre chose que

de baptiser par hasard un enfant malade. Le P. Machon avait essayé, en 1892, d'installer pour ces pauvres gens des écoles dans leur pays; mais il aurait fallu pouvoir placer de bons sujets à la tête de ces écoles et les visiter fréquemment. Or, l'un et l'autre ont fait totalement défaut et l'œuvre a dû être abandonnée presque dès l'origine. Daigne Dieu, dans sa miséricorde infinie, jeter un regard de pitié sur ces pauvres âmes, qui, si près de la côte, appellent en vain depuis trois ans un missionnaire catholique!

Notre principale fonction se réduit donc à garder ce poste qui est la porte d'entrée pour nos stations du Kilima-Ndjaru et de Bura, et qui leur sert de procure.

3. — De temps en temps, Mombasa reçoit les missionnaires de ces stations. Ce n'est pas un médiocre plaisir pour nous, étant donné que nous sommes ici bien isolés. Au mois de mai, Mgr de Courmont ayant avec lui tout un contingent d'enfants destinés à la station de Kibosho, nous arrivait sur un navire de guerre français, le *Papin*. Deux autres fois déjà, ce navire était venu à Mombasa, et nous avons eu le plaisir de recevoir la visite du commandant Kiésel. Le séjour de Sa Grandeur se prolongea environ un mois. Aussi, profitant des loisirs de ce séjour forcé, Monseigneur fit avec le P. Ball un petit voyage dans le *Guiriama*. Il s'agissait de reconnaître un point de cette province, où les habitants désiraient nous voir installés.

Le R. P. Sacleux est aussi venu nous voir en juillet, et grâce à l'irrégularité des correspondances par bateaux, nous avons eu le plaisir de le posséder tout un mois.

---

## COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE DE BOURA

FÉVRIER 1893 — JUIN 1895

1. Personnel. — 2. Début de la Mission, épreuves, famines, épizootie, chasse. — 3. Constructions. — 4. Jardin et verger. — 5. Offices. Fête patronale. Baptêmes et Premières communions. — 6. Ecole. — 7. Visites. — 8. Salubrité du pays.

1. — La station de Notre-Dame d'Espérance de Boura se compose actuellement du P. Mével et du F. Solanus. Mgr de Courmont venant de Mhonda, où il avait été témoin du grand mouvement de conversions qui s'y produisait, voulut tout de

suite un Père qui sût le kiswahili, et rappela le P. Muller pour l'installer dans cette station en remplacement du cher et regretté P. Strébler qui venait de mourir. Le P. Muller a été lui-même remplacé par le P. Dietlin, à qui il fallait un climat sec pour sa santé bien éprouvée à Mandéra.

2. — Le dernier *Bulletin* de la Mission du Zanguebar a paru en septembre 1892; à cette époque, nous jetions seulement les fondements de cette obscure et modeste station qui s'est bien développée depuis, mais au prix de nombreuses et cruelles épreuves.

Le chef illustre et renommé qui nous avait appelés dans ce pays nous avait fait espérer monts et merveilles, et, croyant en ses belles promesses, comptant sur son autorité et sur sa protection, nous allions tranquillement de l'avant; mais bientôt le pot aux roses fut découvert, et nous pûmes constater que ce chef, bien connu des Européens et justement apprécié par eux, ne jouissait auprès de ses congénères que du titre honorifique, sous lequel s'abrite généralement tout fourbe Taïta pour mieux user de sa liberté. Aussi, maintes et maintes difficultés ne tardèrent pas à surgir, tant au point de vue de la nourriture, qui ne nous arrivait pas, que des champs cédés et achetés que nous disputaient les prétendus propriétaires, et que du canal agrandi et nettoyé par nous, dont on détournait furtivement les eaux pour les déverser à la dérobée dans les plantations environnantes. C'est que la population qui nous avait fait un accueil si sympathique, s'était laissé séduire par les paroles trompeuses et perfides des sorciers dont les plans furent plus tard dévoilés, ridiculisés, anéantis.

A peine ces tracas prenaient-ils fin, que la nature se mit de la partie et que d'épaisses nuées de sauterelles vinrent régulièrement semer la désolation dans tout le pays, pendant près de quatre mois.

Quand nous nous crûmes un instant débarrassés de ces bêtes importunes, une sécheresse incomparable rendit la terre rebelle à toutes les plantations. Tout cela ne nous a pas empêchés de faire nos excursions régulières, qui nous procurent la consolation et le bonheur d'envoyer quelques âmes au ciel; car, dès qu'ils sont malades, les Taïtas, nous devons l'avouer, recherchent avec empressement nos médicaments et se laissent faci-

lement instruire et baptiser, lorsque tout espoir de guérison est perdu.

Nous devons ajouter qu'après cette sécheresse prolongée, un fléau plus désolant encore a enlevé toutes les chèvres du pays, au grand désespoir des Taïtas, qui ont craint un instant de ne plus pouvoir acheter de femmes. Nous espérions que la Mission serait épargnée, mais, un jour, deux ou trois bêtes semblèrent dormir comme engourdis, et on ne tarda pas à s'apercevoir qu'elles étaient atteintes de l'épizootie. En moins de dix jours, les trois quarts de notre troupeau crevèrent. Seuls, quelques moutons nous sont restés, mais leur misérable état fait pitié. Sur le point d'être éprouvé aussi par la famine, le F. Solanus eut l'heureuse idée d'aller essayer son fusil dans le désert de Séringéti. Une première fois, il abattit une antilope, qui suffit largement à nous nourrir avec nos garçons. Une seconde fois, il eut plus de chance encore : en deux jours, il tua quatre zèbres, nourriture de tout un mois. C'était une grande ressource pour la Mission, après le fléau qui venait de sévir sur elle, et qui nous avait privés de nos principales bêtes. Les Taïtas en furent émerveillés. Aussi, toutes les fois que le Frère se rend à la chasse, est-il accompagné d'un grand nombre de Taïtas qui lui font bonne escorte, comptant sur l'abondante part de viande qui leur sera distribuée.

Ces nombreuses tribulations et toutes ces épreuves n'ont pas empêché les quatorze garçons sortis de l'orphelinat de Bagamoyo d'entreprendre et d'exécuter de gigantesques travaux sous l'habile direction du F. Solanus, qui, nous devons le dire, a payé largement de sa personne, pour conduire les garçons dans la forêt et diriger les ouvrages de maçonnerie et de menuiserie à la maison.

Conformément au désir de Monseigneur, notre but était de construire une Mission sur une base solide, et, pour cela, nous avançons lentement, mais sûrement. Aujourd'hui, notre maison d'habitation, à étage, est terminée et mesure 22 mètres de long sur 9 mètres de large, avec une galerie circulaire profonde de 2 mètres. Bâtie sur une élévation, dont la pente est relevée d'un petit mur en pierres, elle se voit de loin et domine toute la vallée que nous habitons. Les colonnes en bois, faites avec des madriers apportés à dos d'hommes des forêts environnantes,

puis, travaillés, taillés et sculptés par le F. Solamus, donnent à cette demeure un aspect gai et coquet, qui rappelle les villas suisses d'Europe.

Aussitôt terminée, la maison fut meublée : tables, bureaux, chaises, lits, tableaux, tout est dû au travail laborieux et incessant du cher F. Solanus, qui a le mérite de savoir mener adroitement les garçons qui travaillent avec lui, et de se les rendre soumis, obéissants et très dévoués ; c'est qu'il a le tact particulier de leur faire passer le temps d'une façon aussi agréable qu'utile.

Outre notre maison d'habitation, nous comptons encore un bâtiment qui lui fait face et qui, bâti sur le même modèle, en a les mêmes dimensions, moins l'étage. Cette maison, couverte en chaume, ne manque pas, cependant, de l'élégance que le cher Frère sait donner à tous les travaux qu'il fait. Les autres constructions ne sont ni moins belles, ni moins spacieuses, ni moins solides.

Pour terminer définitivement notre Mission, il ne nous reste plus qu'à élever la chapelle, que nous avons laissée pour la fin, mais qui n'aura rien perdu pour attendre ; car, non seulement nos garçons se sont aguerris au travail, mais l'expérience acquise nous permettra de faire une habitation plus digne du bon Maître pour qui nous travaillons et pour l'amour duquel nous sommes venus dans ce pays.

Nous avons tout espoir que dans quelques mois cette chapelle aussi modeste qu'élégante sera achevée, et que les Taïtas, mus par les ardeurs irrésistibles de la grâce, aimeront à s'y rendre, pour y prier cette bonne Vierge, inconnue en général, mais qui n'en est pas moins la patronne de tous, et qui, de concert avec les missionnaires ses dévoués enfants et ses instruments dociles, saura ouvrir les yeux à cette population plongée dans la fange du paganisme.

Cependant, disons en passant, que notre chapelle provisoire, toute pauvre qu'elle est, est propre ; c'est là, du reste, son seul et unique ornement.

4. — En ce moment, l'intérieur de la Mission est planté d'orangers, de manguiers, de jacquiers et autres arbres à épais feuillages des pays tropicaux, qui, bien alignés, formeront plus tard une véritable forêt d'arbres fruitiers. Le côté de la Mission

qui fait face à l'ouverture de la vallée est laissé libre, pour ne pas empêcher la vue de jouir du magnifique panorama qui s'étend au loin jusqu'aux montagnes lointaines du Paré. Notre jardin potager, tout saccagé qu'il a été cette année par les sauterelles à différentes reprises, nous a, néanmoins, fourni les légumes nécessaires à nos modestes repas de chaque jour.

Nous venons d'essayer les pommes de terre qui réussissent bien sous ce climat tempéré. Avec le temps, elles nous procureront une abondante nourriture, ce qui dégrèvera notre budget, et nous permettra de donner un plus grand développement à notre école.

5. — Nous nous efforçons, suivant les circonstances et nos moyens, de rehausser nos principales fêtes de l'année par la plus grande solennité possible. Ces jours-là, les Taïtas sortent avec empressement de leurs cases pour accourir de tous côtés à la Mission, et assister à nos offices, plus attirés par la curiosité que par la dévotion; mais c'est toujours pour tous une occasion d'entendre quelques mots de religion, qui, semblables au grain de sénevé, planté en terre, ne manqueront pas de produire plus tard, avec le temps et la patience, un bon et excellent résultat, consolant pour nos successeurs, si nous n'y sommes plus.

La fête de l'Assomption est la plus chère aux cœurs de nos jeunes chrétiens et de nos quelques catéchumènes : aussi, tous ont-ils choisi spontanément et à l'unanimité ce jour pour celui de la fête patronale de la Mission. Cette année, cette fête a eu un éclat inusité jusqu'ici : 5 de nos enfants ont eu le bonheur de recevoir le Dieu de l'Eucharistie pour la première fois. A cette occasion, les quelques Taïtas qui suivent le cours de notre école se sont montrés très touchés, et ont beaucoup insisté pour recevoir le sacrement du Baptême ainsi que celui de l'Eucharistie. Mais, par prudence, nous n'avons pas cru devoir accéder encore à leurs désirs, quoique, s'ils persistent dans leurs bonnes et ferventes dispositions, nous espérons pouvoir régénérer bientôt ces âmes candides et leur donner la consolation de recevoir dans leurs jeunes cœurs le Dieu de l'Eucharistie.

Depuis la fondation de la Mission, nos registres accusent seulement dix baptêmes d'adultes, et 25 autres administrés *in*

*articulo mortis*. C'est bien peu, en comparaison des autres stations de la partie allemande, où l'influence européenne, depuis la victoire remportée sur Bushiri, facilite beaucoup le ministère de nos confrères; mais ne nous décourageons pas, comptons sur l'avenir, et n'oublions pas les bonnes et consolantes paroles que notre Vicaire apostolique nous écrivait un jour : « Sans doute, il y a mieux que les Taïtas, mais ils sont aussi de ceux auxquels Notre-Seigneur nous envoie; avec le temps et la grâce de Dieu, nous aurons des résultats. »

6. — Notre tâche principale est l'éducation des enfants; les ministres de l'erreur le savent bien, et c'est toujours par la jeunesse qu'ils débutent. C'est bien sur elle que nous fondons aussi tout l'avenir de la Mission, au point de vue religieux. Cependant, jusqu'à présent, une quinzaine de garçons seulement suivent le cours de notre modeste école; c'est que les Taïtas, amateurs de tout ce qui est matériel, ne comprennent pas toute l'importance de l'instruction et encore moins celle de la religion, dont les vérités combattent leurs parties de plaisir. Tel est, pourtant, le but que nous poursuivons et que nous poursuivrons le plus, malgré toutes les difficultés qui peuvent s'y opposer : leur inculquer d'abord les principes religieux. Nous sommes déjà heureux de constater que nos quelques efforts ne sont pas restés infructueux; en effet, tous les enfants qui ont passé par la Mission, si court qu'ait été le temps de leur séjour au milieu de nous, ne manquent jamais de venir assister à nos offices le dimanche et les jours de fêtes, et de sanctifier ces journées en les consacrant à la Mission.

7. — La station de Notre-Dame d'Espérance de Boura, dans le Taïta, comme nous l'a dit Monseigneur, est comme un point d'arrêt et de ravitaillement pour les caravanes du Kilima-Ndjaru, d'une part, et, de l'autre, pour celles des stations projetées dans le Zanguebar anglais, dans l'Oukamba et le Kikouyou près du Kœnia; les Taïtas, en effet, sont les porteurs ordinaires du Zanguebar nord, comme les Nyamwezis sont ceux du Zanguebar sud, tant à Bagamoyo qu'à Dar-ès-Salam : c'est ce qui nous a valu, au milieu de nos occupations et de nos nombreux travaux, des visites qui nous ont procuré les distractions les plus agréables : d'abord, le P. Clauss et le F. Damase se rendant à la fondation de Kibosho; puis MM. Chanel et Gautier,

en expédition de chasse dans les environs de la célèbre Montagne africaine aux sommets recouverts de neiges éternelles ; et enfin un pauvre Américain du nom de Nilbroke, se disant employé du muséum de zoologie de New-York, et qui, venu ici pour prendre des girafes aux lacets, des rhinocéros et des éléphants aux pièges, n'y a récolté qu'une forte fièvre, à la suite de laquelle il a été contraint de vendre ses munitions et ses bagages aux commerçants du Kilima-Ndjaru, pour se procurer l'argent nécessaire afin de se rendre à Mombasa. Encore un désillusionné !

8. — Avant de clore le *Bulletin*, mentionnons une chose qui ne manque pas d'importance, c'est que ce pays, quoique fertile, peuplé et pittoresque à tous les points de vue, où les femmes portent des jupons tombant en queue de morue, est des plus salubres ; jusqu'ici, en effet, la fièvre nous a rarement visités, et, après deux années d'existence, nous n'avons même pas encore de cimetière. Il n'est pourtant pas à souhaiter que nous devenions immortels, non plus que nos chers chrétiens ; car, le pays du Taïta avec ses charmes, ses attraits et tout ce que ses habitants en disent de bien, ne passera jamais pour être un autre Eden ; les choses suivent les lois ordinaires de la nature : que le Taïta soit le champ de labour où nous devons lutter et où nous lutterons courageusement pour amener le plus d'âmes possible au ciel, sans oublier la nôtre, c'est là tout ce que nous pouvons désirer. Daigne, du haut du ciel, Notre-Dame d'Espérance, docile à nos vœux les plus chers, tourner ses regards de pitié sur cette population si enracinée dans une basse superstition qui l'aveugle, et nous aider à la faire connaître, aimer et servir ! Et nous répéterons de nouveau : *Spes non confundit.*

---

## NÉCROLOGIE

## LE P. MICHEL LEVADOUX

DÉCÉDÉ A PORT D'ESPAGNE LE 16 AOUT 1894

Le P. Michel Levadoux était né à Ménétrol (Puy-de-Dôme), le 23 mai 1866.

Il commença ses études au petit Séminaire de Cellule, alla les continuer, de 1879 à 1882, à Blackrock (Irlande) et revint, en 1883, faire sa troisième au petit Scolasticat de Cellule, où il fut admis à l'oblation. En 1885, il entra au grand Scolasticat et, le 28 août 1889, il commençait son noviciat. Ordonné prêtre le 28 octobre de la même année, il émit ses premiers vœux en 1890, dans la chapelle de la maison du Sacré-Cœur de Grignon, et ses vœux perpétuels en 1893.

Sa vocation, au début, devint un instant douteuse, mais ses hésitations passagères ne tardèrent pas à faire place à une volonté irrévocable et ferme. D'un abord un peu rude, d'un caractère enfantin et peu communicatif, il sut vaincre à la longue ses penchants mélancoliques et se montra moins entier. Sa piété et son zèle n'eurent, du reste, jamais à souffrir de ces défauts de surface, et l'amour de l'obéissance triompha jusqu'au bout.

*In manu superiorum parati ad omnia*, écrivait-il dans sa demande de profession, en parlant des missionnaires dont il ambitionnait de partager l'existence de dévouement et d'abnégation, et il ne se départit plus de cette règle qu'il s'était imposée.

Placé d'abord au collège de Ballarat, il rentra en France lors de la suppression de cette œuvre et fut envoyé peu après à la Trinidad.

C'est au collège de Port d'Espagne, où il remplissait les fonctions d'économiste, que la mort est venue le frapper. Après avoir enlevé le P. Lemire quelques semaines auparavant, la fièvre jaune semblait vouloir s'apaiser et laisser la paix renaître dans les cœurs quand, soudain, elle éclata de nouveau avec une violence inouïe. C'est ainsi que le P. Levadoux fut enlevé après

cinq jours de maladie seulement. Il est mort saintement entre les bras de ses confrères (16 août 1894), désolés de perdre en lui un des membres les plus dévoués de leur Communauté.

---

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Décès.** — Le P. Louis Unverzagt, profès des vœux perpétuels, est décédé à Chevilly, le 16 juin 1895, à l'âge de trente ans, après treize années de vie de communauté.

**Retours en France.** — Sont arrivés à la Maison-Mère : le 18 juin, le F. André, de la Sénégalie ; le 27 juin, les PP. Ferré et Monnier, de la Mission du Gabon.

**Départ pour outre-mer.** — Le 25 juin, le F. Brunon s'est embarqué à Marseille pour la Mission de la Sénégalie.

**Placement.** — Le F. François est allé remplacer le F. Brunon à Orgeville.

**Lima.** — Les 17, 18 et 19 mars seront désormais comptés au Pérou parmi les jours les plus néfastes. Pendant ces trois journées, en effet, Lima a été le théâtre d'une affreuse guerre civile. Nos Pères se trouvaient dans le quartier où la lutte était le plus acharnée. Grâce à Dieu, ni leurs personnes, ni leur établissement n'ont eu à en souffrir. Une ambulance avait été établie chez eux. Ils y ont soigné deux cents blessés, dont vingt-six sont morts des suites de leurs blessures. Tous, sans exception, ont reçu les secours religieux.

Le bulletin de la Communauté donnera plus tard les détails.

**Bulletin.** — Prière à nos confrères de la Martinique, de la Guadeloupe, d'Haïti, de la Trinidad et de Lima, de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins. Ceux de Bourbon et une partie de ceux de Maurice ne nous sont pas encore parvenus.

**Notices.** — Nous rappelons également aux Supérieurs de communautés les recommandations du T. R. Père au sujet des notices à envoyer sur les confrères défunts. Jusqu'à présent, il y en a peu qui aient bien voulu répondre à cet appel.

Maison-Mère, le 30 juin 1895.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Lettre du T. R. Père Général. — Note du R. P. Grizard sur l'état de santé du T. R. Père. — **Zanguebar** (suite). Mandéra. — Kibosho. — Kiléma. — Appendice au bulletin de Mrogoro. — Changement de gouverneur. — **Notice** : P. Réplumaz. — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

## MAISON-MÈRE

### LETTRE DU T. R. PÈRE GÉNÉRAL

Paris, le 24 juillet 1895.

Mes bien chers Pères et mes bien chers Frères,

Vous connaissez déjà la grave attaque dont j'ai été frappé le dimanche 26 mai. Je vais mieux, grâce sans doute aux ferventes prières adressées au Ciel pour moi.

Mais ma convalescence pouvant être très longue, je charge le R. P. Grizard, mon premier assistant, de me remplacer en tout et lui délègue entièrement mes pouvoirs. Je vous recommande de lui accorder respect et obéissance comme à moi-même.

Je vous envoie à tous, Pères et Frères, ma bénédiction paternelle, en me recommandant toujours à vos prières.

A. EMONET,  
*Supérieur général.*

### NOTE DU R. P. GRIZARD

SUR L'ÉTAT DE SANTÉ DE NOTRE T. R. PÈRE GÉNÉRAL

Huit semaines se sont écoulées depuis le jour (26 mai) où notre T. R. Père général a eu l'attaque qui nous a donné à tous

de si grandes angoisses. Son état s'améliore, mais non au gré de nos désirs et de nos espérances. La paralysie du côté gauche reste à peu près entière, comme aux premiers jours. Les différents phénomènes appartenant à l'état aigu de la maladie disparaissent. Aussi, le médecin pense-t-il pouvoir permettre au cher malade de se faire bientôt conduire à Chevilly.

Le T. R. Père fait la sainte communion, chaque matin, et il passe une bonne partie de sa journée et même de la nuit à réciter le Rosaire. Bien souvent, il nous dit qu'il l'offre pour la Congrégation et ses œuvres, pour chacun de ses membres. Continuons à prier nous-mêmes avec la confiance et la foi que donne un vif désir d'être exaucé.

---

### ADMISSIONS AUX VŒUX

Par décision du Conseil, en date du 2 juillet 1895, ont été admis :

#### Aux vœux perpétuels :

Le P. PACÉ, de la Mission du Gabon;

Le P. CADIO, de la Mission du Bas-Niger;

Le P. PEMBROKE, de la Communauté de Rathmines (Irlande);

Le P. WALTER ALOYSE, de la Communauté de Porto (Portugal).

#### Aux vœux de cinq ans :

Les PP. HYLAND, LEROUX, STEPHENS, WALSH, MITCHELL, de la province d'Irlande;

Les FF. ALEIXO, TORQUATO et HENRIQUE, de la province du Portugal.

---

## ZANGUEBAR

(Suite.)

### COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER DE MANDÉRA

FÉVRIER 1893. — JUIN 1895.

1. Personnel. — 2. Constructions. — 3. Ministère. Visite de Mgr de Courmont.  
— 4. Sauterelles et famine. Prières.

Le bulletin de Mandéra, le premier arrivé des stations de l'intérieur à Zanzibar, a été perdu par mégarde. Nous y suppléons

le mieux possible, en regrettant de ne pouvoir rendre ces lignes aussi intéressantes et aussi complètes que l'était la rédaction première.

1. — On a vu au bulletin de la communauté de Bura que le P. Dietlin faisait partie du personnel de cette station. A Mandéra, ce cher Père était sujet, dans les derniers temps surtout, à des fièvres hématuriques fort graves. Il importait de le placer dans une région plus salubre. Aussi, à la suite d'un séjour de convalescence assez prolongé, à Zanzibar, cette nouvelle résidence de Bura lui a été assignée. C'est bien à contre-cœur qu'il a quitté son ancienne communauté qu'il aimait et où il avait été placé dès son arrivée au Zanguebar. Le P. Schneider l'a remplacé en décembre dernier, peu après être arrivé de France.

Quant au F. Alexandre, le vrai vétéran de Mandéra, Mgr de Courmont l'avait fait venir à Zanzibar pour certains travaux préalables de maçonnerie nécessités par la construction de la cathédrale et pour cette construction elle-même. Un arrêt, mis à l'exécution de ce projet, a permis de rendre ce cher Frère aux soins de la culture, pour lesquels il excelle. C'est à Mrogoro, où le besoin d'un jardinier se faisait sentir, qu'il a été provisoirement placé. Son remplaçant a été le F. Ephrem, précédemment à Bagamoyo.

2. — Avant de quitter Mandéra, le F. Alexandre s'était employé, sous la direction du P. Delpuech, à la construction d'un long bâtiment en maçonnerie. Quelques-uns de nos chrétiens et surtout les enfants de l'orphelinat étaient ses auxiliaires. Il a su en tirer un excellent parti. Ce travail, très solidement fait et non dépourvu d'un certain aspect qui plaît à l'œil, permet de disposer d'une série de pièces affectées au dortoir, à la salle de classe des enfants, et enfin à la pharmacie et au dispensaire.

Bien que privé, plus tard, du concours du F. Alexandre, le P. Delpuech n'a pas voulu différer encore la reconstruction de sa maison de communauté, laquelle date de la fondation de Mandéra. Avec ce même élément imparfait de manœuvres et d'ouvriers, il a entrepris et mené à bien la réédification en maçonnerie de ce bâtiment principal, ayant un étage et environné de varangues. On s'applique maintenant à l'achèvement des boiseries intérieures : ce dont s'occupe fort bien le F. Ciry. Ce Frère, appartenant à la communauté de Zanzibar, en a

été momentanément détaché pour ces travaux de Mandéra.

3. — L'édification de la maison spirituelle au sein de la population de ce district est, plus encore, le soin assidu de nos Pères. Les chrétiens deviennent plus nombreux à Saint-François-Xavier; un village s'est fondé à Madessa, de l'autre côté du Wamé; d'autres se préparent sur les berges fertiles de ce fleuve. Ce progrès s'accuse aussi par les catéchismes plus fréquentés, les baptêmes plus nombreux, enfin par le chiffre vraiment remarquable des confirmants.

L'an dernier, lors du passage de Mgr de Courmont, cent vingt et un adultes ont pu être admis à la Confirmation. Sa Grandeur était arrivée dans la communauté le lundi 13 août, la cérémonie eut lieu le jour de l'Assomption, et le samedi suivant Monseigneur pouvait s'éloigner de Mandéra, édifié et consolé de la marche générale des œuvres.

4. — Le terrible fléau des sauterelles qui afflige si cruellement tout le Zanguebar, avait, à cette époque déjà, fait une première apparition à Mandéra. La famine qui en est résultée n'a fait que s'accroître et elle va s'aggravant toujours. L'arrêt mis au développement des œuvres est bien regrettable. Le noyau des chrétiens a diminué, plusieurs familles, pour ne pas mourir de faim, ayant dû se rendre à la côte. D'autre part, le P. Delpuech ne pouvant trouver des vivres pour nourrir ses orphelins, en a évacué un contingent notable sur Bagamoyo.

Pour conjurer cette terrible épreuve, des prières commandées par Sa Grandeur ont été et sont encore récitées. Le jour de l'Assomption, une procession eut lieu autour de la station au chant des litanies. Mais Dieu ne s'est pas laissé toucher. La miséricorde, cependant, aura son jour : c'est ce que la foi de nos chrétiens leur apprend et leur permet d'espérer, dans une humble soumission : *Expectemus humiles consolationem.* (Judith, VIII, 20.)

---

## COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE, DE KIBOSHO

SEPTEMBRE 1893. — JUIN 1895.

1. Début de la station. — 2. Constructions. Culture. — 3. OEuvre. Ministère. — 4. Pressentiments miraculeux. Le P. Gommenginger est sauvé. Coïncidence. Notre-Dame de la Délivrande.

1. — Lors du dernier voyage que Mgr de Courmont fit au Kilima-Ndjaro (octobre 1892), Sa Grandeur donna l'ordre au

P. Auguste Gommenginger, supérieur de Kilema, d'occuper Kibosho dès que la guerre entre les Allemands et les gens du district de Mochi aurait pris fin. Cette nouvelle fondation devenait nécessaire. Déjà six missionnaires luthériens attendaient à Mombasa le terme de la même guerre pour se jeter sur le même pays. Le gouverneur de la colonie, à qui le P. Auguste parla de son intention, voulait réserver à la société évangélique tout le côté sud-ouest de la montagne, nous abandonnant le sud-est, dans l'espoir d'éviter ainsi, et pour toujours, les conflits regrettables de l'Uganda. Le P. Auguste lui ayant expliqué le principe catholique, il se rendit à ses raisons, et recommanda à l'officier qu'il laissait comme chef de station à Mochi, l'excellent capitaine Johannès, de nous aider, autant qu'il le pourrait, dans notre nouvelle œuvre.

Au mois de septembre 1893, avec quelques enfants de Kilema et quelques petits Massaïs rachetés, le P. Auguste vint planter la croix dans le royaume de Sina où, trois années auparavant, Mgr de Courmont, Mgr Le Roy et lui, avaient failli être massacrés, ne devant leur salut qu'à leurs grands chapeaux.

En janvier 1894, arrivèrent le P. Rohmer et le F. Damase. Le P. Rohmer venait de Bura pour commencer sa troisième fondation. On construisit d'abord avec les enfants quelques maisons provisoires, mais bientôt le P. Auguste, miné par les privations de ces rudes commencements où il couchait sous la tente et n'avait bien souvent, pour toute nourriture, que des bananes à se mettre sous la dent, dut rentrer à Kilema pour se reposer.

2. — A la fin du mois de mai, le P. Clauss amena dix-huit garçons des orphelinats de Zanzibar et de Bagamoyo, les uns menuisiers, les autres maçons, tous assez bons travailleurs.

Avec ce secours, les maisons provisoires furent bien vite achevées. On fit les chemins et les ponts absolument nécessaires, puis on creusa le canal qui conduit, en longeant le ravin, l'eau du torrent sur notre colline. Enfin, on commença les constructions définitives de la station. Il fut décidé de les faire solides et durables, de ne choisir que des bois dont l'essence pût résister à tout, d'élever des murs en pierres, etc.

Les tentes furent aussitôt plantées dans la forêt vierge qui couvre la montagne, à une altitude de 2 à 3000 mètres, et, pendant deux mois, le P. Rohmer et le P. Clauss y passèrent chacun

sa semaine, désignant les arbres à abattre, les mesurant, les traçant pour être fendus, aiguisant les scies et apprenant aux garçons à manier l'herminette, la hache et les quatre scies de long. A la fin du mois d'octobre, nous avons ainsi plus de six cents madriers et quatre cents planches. Pendant ce temps, des expériences avaient démontré que notre terre glaise n'offrait pas une solidité suffisante pour des murs en pierres. Il fallait donc songer à la chaux; mais la faire venir de la côte était impossible, 40 livres anglaises coûtant 10 francs de transport. Les Allemands, pour construire leur station de Mochi, avaient brûlé de la chaux à deux journées de marche, au sud du Kilima-Njaro, dans la plaine aride d'Arusha. Nous obtînmes de la station de Mochi quelques ânes pour nos transports, et l'on se mit à l'œuvre. A cet effet, quinze garçons descendirent dans la plaine avec le P. Rohmer. A cette date (fin décembre), nous avons ici environ 4 mètres cubes de chaux non éteinte et presque deux fois la même quantité se trouve prête dans la plaine. Nous avons pu acheter trente ânes, à 8 francs la pièce, qui vont nous rendre de grands services. Dieu seul sait ce que coûtent ces travaux. Aniers et travailleurs sont tous armés de fusils pour se défendre contre les lions, les tigres et les hyènes qui abondent dans ces contrées, et contre les Wandorobo, brigands massaïs qui vivent dans ces solitudes où ils chassent l'antilope et le zèbre, et pillent les caravanes. Nous devons extraire une pierre calcaire très dure de carrières non préparées et chercher au loin, pour les débiter en morceaux, ces bois rares et résistants que produit un sol à peine arrosé pendant la saison des pluies. Il faut encore traverser avec les ânes des rivières peuplées de crocodiles; mais il faut surtout rester là sous un soleil de feu, dans un steppe immense, où tout est sec pendant dix mois de l'année et où il n'y a de verdure que le long des rivières.

Heureusement, la santé de fer du P. Rohmer brave ces difficultés et, depuis deux mois, ce Père continue ardemment sa rude tâche,

A la Mission, pendant que quelques menuisiers et apprentis charpentiers mettent en œuvre le bois de construction, d'autres font sauter les pierres volcaniques et essaient de les tailler. Le F. Damase, avec une escouade d'enfants, défriche la terre et

plante des pommes de terre, des choux, du blé, des haricots, des fèves, des petits pois, des navets, des betteraves, etc.

Nous n'envions plus à l'Europe que ses arbres fruitiers. Notre basse-cour renferme des bœufs, des moutons, des chèvres, des poules, des canards, et nous attendons encore des habillés de soie.

3. — Notre unique œuvre d'apostolat est l'œuvre des enfants. Outre les dix-huit garçons chrétiens qui seront mariés dans un an, nous élevons vingt-cinq Massaïs rachetés et enfants libres du pays. Tous sont heureux avec nous, comme le prouve la joie bruyante qui règne toujours dans la Mission; du reste, nous leur donnons nos meilleurs soins. Ne sont-ils pas notre seul espoir? puisque les adultes, tous polygames, refusent de se rendre à notre religion, quoique écoutant avec intérêt nos saintes vérités. D'ailleurs, l'autorité allemande va mettre fin aux guerres incessantes qui sont, en décimant les hommes, la cause indirecte de la polygamie. Lorsque l'équilibre des deux sexes sera rétabli, la population, intelligente et religieuse, ne se refusera plus, nous l'espérons, à l'évidence de l'Évangile.

Notre-Dame de la Délivrande, à qui est consacrée notre Mission, délivrera nos Wakibosho, adorateurs du soleil (1), du joug cruel sous lequel les tient Satan, et le futur curé de Kibosho, assis en face du sommet blanc du Kibo, verra du haut de sa varangue, la population du district le plus vaste et le plus beau du Kilima-Ndjaru affluer dans l'église paroissiale pour y adorer, non plus le soleil matériel, mais le Soleil de justice, pour y immoler, non plus des boucs et des génisses, mais l'Agneau sans tache, qui, seul, est capable d'ouvrir le ciel.

4. — Cette année (1895), à son retour en France, Mgr de Courmont a reçu pour la Communauté une belle statue de Notre-Dame de la Délivrande. Mais pourra-t-elle être portée jusqu'à Kibosho? Ses grandes proportions, les bois dont on sera forcé de l'entourer pour un emballage nécessaire et, surtout, la difficulté des chemins, nous font craindre que non.

Il est intéressant de raconter ici l'incident vraiment extraor-

(1) Il n'est pas admis généralement que les Wachaga adorent le soleil. Cet astre (*Dyua*) est plutôt pour eux une image de l'esprit supérieur, l'esprit d'en haut (*Ya dyu*) auquel ils adressent en réalité leurs hommages. (Note de Mgr de Courmont.)

dinaire qui a fait choisir à Monseigneur, pour la station de Kibosho, le vocable et le patronage de Notre-Dame de la Délivrande. On se souvient des difficultés que rencontra, en 1893, l'occupation militaire du Kilima-Ndjaru par les Allemands. Chassés de Mochi, ils avaient dû se cantonner chez un sultan ami, Maréale, et attendre là, près d'une année, le moment de reconquérir leurs principales positions perdues. La station de Kiléma était dans une province hostile à la domination allemande. On vivait cependant, apparemment du moins, en bonnes relations avec le sultan Méli, chef des révoltés. Mais il était évident que, dès les premières tentatives des Allemands pour dompter les rebelles, un danger sérieux menacerait la station de Kiléma. Aussi la résolution fut-elle prise d'évacuer ce point un peu avant la reprise et pendant toute la durée des hostilités. On avertit Méli de la nécessité de cette évacuation, au moins momentanée, et à laquelle, chose étonnante, il ne s'opposa pas, se bornant simplement à recommander au P. Auguste Gommen-ginger de le faire prévenir, la veille de son départ. Le Père fit partir d'abord pour Taveta les orphelins et les gens mariés; le P. Flick les accompagnait. Lui-même se proposait de quitter la station le lundi 7 septembre, emmenant avec lui le F. Blanchard et les derniers restés. Il avait bien résolu, selon sa promesse, de faire avertir Méli, le dimanche, que son départ aurait lieu le lendemain. Qu'arriva-t-il? Déjà, le samedi, vers dix heures et demie, une pensée obsédait le Père : celle de ne pas attendre jusqu'au lundi, et de partir le jour même. Pourquoi? Il n'avait nulle raison précise. C'était une sorte d'impatience et d'impossibilité de rester sur place. Aussi, lui et le Frère quittaient Kiléma dans l'après-dîner, sans avoir pu, à leur grand regret, avertir Méli. Arrivés à Taveta, quelle ne fut pas la surprise du Père d'apprendre, de source certaine, que Méli avait l'intention de le faire assassiner dans le trajet! Et cela aurait certainement eu lieu si, partant le lundi, il l'avait fait prévenir la veille. Aussi le P. Auguste resta bien persuadé que son départ inopiné, le samedi, était dû à une intervention miséricordieuse de Notre-Dame de Lourdes, patronne de Kiléma.

Mais voici un détail qui se lie à ce fait et confirme la pieuse interprétation du Père. Mgr de Courmont, alors une première fois en France, et sachant les dangers que courait la

station de Kiléma, l'avait recommandée au sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes. De plus, se trouvant en Normandie au mois de septembre, il se fit un devoir d'aller faire un pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande, pour les membres de la Communauté et les œuvres de cette Mission. Le samedi 5 septembre, précisément, il disait la messe à l'autel privilégié, à huit heures; mais huit heures en France, c'est environ dix heures et demie au Zanguebar. De sorte que, au moment même du saint Sacrifice offert par Sa Grandeur, le P. Gommenginger était pris de ce désir irrésistible et qu'il ne s'expliquait pas, de quitter Kiléma.

Bientôt après, il reconnut qu'il y avait eu là une véritable impulsion d'en Haut, et jugea, dès lors, qu'il était simple et juste de reconnaître cette protection qui s'affirmait par une vraie délivrance, en décernant à *Notre-Dame de la Délivrande* le titre de patronne de la communauté de Kibosho, dont les premiers commencements sont dus au P. Gommenginger. C'est ce qui a été fait, et tel est le motif quasi miraculeux de l'application de ce vocable.

---

### COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE LOURDES, A KILÉMA

MARS 1893. — JUIN 1895

1. Personnel. Vexations, du chef Méli. Pacification du pays. Visite du gouverneur. — 2. Ministère. — 3. Sauterelles. — 4. Voyage du P. Gommenginger à la côte.

1. — Le personnel de la communauté de Kiléma est encore aujourd'hui ce qu'il a été depuis plusieurs années. Il se compose des PP. Gommenginger et Flick, et du F. Blanchard.

Le dernier *Bulletin* racontait les hostilités qui existaient alors entre les Allemands et Méli, le chef révolté de Mochi, et faisait entrevoir que, bientôt, une expédition viendrait régler par la force une question dans laquelle la diplomatie des Européens, en quête d'un *modus vivendi*, avait toujours été indignement jouée. En juillet 1893, en effet, Son Excellence le gouverneur, M. de Scheele, arriva à la tête de 500 Soudanais et d'une vingtaine d'officiers et de sous-officiers allemands. Il ne nous appartient pas de dire ce qu'a été la lutte pour l'indépendance; mais tous les chefs révoltés firent bientôt leur soumission et obtinrent le pardon de leurs méfaits à des conditions qui, de l'avis de tous, furent très larges. Pendant ce temps

d'hostilités, que devenait la Mission de Kiléma? La Mission, obligée de payer un tribut à Méli, pouvait espérer, dès lors, que celui-ci tiendrait les promesses d'amitié qu'il avait faites en cette circonstance. Mais ses dispositions à notre égard changèrent bientôt du tout au tout. Il n'est pas de tracasseries, pas de vexations auxquelles il ne se livrât pour bien nous montrer qu'après avoir chassé les Allemands, il était le maître incontesté du pays et entendait être considéré comme tel. Cette conduite à notre égard lui était d'autant plus facile à suivre, que nous étions alors les seuls Européens habitant dans sa sphère d'influence et que le fort allemand ne pouvait nous protéger en aucune façon. Dans cet état de choses, nous n'avions qu'à attendre le moment que la Providence choisirait elle-même pour nous tirer d'une situation extrêmement difficile. Plusieurs fois déjà, on nous avait avertis en secret, que Méli voulait prendre comme otages les membres de la Mission et enlever les enfants de l'école, et, certes, au dernier moment, il n'aurait pas reculé devant ce coup d'audace. Aussi, à l'arrivée de l'expédition, fut-il résolu que nous mettrions d'abord en sûreté nos chrétiens et nos enfants, et tous furent dirigés sur Taveta, hors des atteintes de Méli. C'est au P. Flick que fut confiée la mission difficile de conduire cet exode à bon port. Quant au P. Gommenginger et au F. Blanchard, ils gardèrent la Mission jusqu'au moment où l'expédition s'appréta à commencer les hostilités et rejoignirent ensuite le P. Flick à Taveta.

L'organisation du pays, une fois assurée, S. Ex. le gouverneur M. de Scheele, nous honora de sa visite, ne voulant pas, disait-il, quitter le Kilima-Ndjaru, sans connaître la Mission catholique. Le lendemain de son passage à Kiléma, il nous invita encore au dîner d'adieux qu'il donnait aux officiers faisant partie de l'expédition.

2. — Parmi les solennités que nous avons à relater, mentionnons la bénédiction de la chapelle. Espérons que, bientôt, nous aurons la consolation d'y faire quelques baptêmes d'adultes, recrutés parmi les enfants du dehors qui fréquentent notre école. Plusieurs, en effet, nous ont déjà manifesté le désir de recevoir le saint baptême. Les enfants massaïs rachetés fourniront bientôt aussi leurs élus. On a cru devoir soumettre ces enfants à une épreuve d'autant plus longue, que leur nou-

veau genre de vie différait de celui qu'ils avaient mené dans le désert.

3. — Comme toutes les Missions, nous avons eu aussi l'épreuve des sauterelles. Pendant une quinzaine de jours, des myriades de ces insectes traversaient le pays, ne respectant rien sur leur passage. Elles entraient dans les appartements, montaient dans les lits, et c'est à peine si l'on parvenait à soustraire le linge d'autel à leur voracité. Les récoltes étaient mangées sur pied. C'est alors que les difficultés surgirent, innombrables, pour subvenir à l'entretien de nos enfants. Plus d'une fois, pendant la famine, nous ignorions la veille comment nous nous y prendrions le lendemain pour nourrir tout notre petit monde. A cette occasion, les sorciers n'ont rien omis pour arrêter le fléau, sans évidemment y réussir. En les voyant faire leurs simagrées plus burlesques les unes que les autres, on ne pouvait parfois empêcher la note gaie de dominer les soucis de l'heure présente.

4. — Pour compléter ce *Bulletin*, nous extrayons d'une lettre du P. Gommenginger à Mgr de Courmont (6 mars), les détails suivants :

Obéissant au désir plusieurs fois manifesté par Votre Grandeur, je suis revenu à la côte. Le R. P. Kornmann, qui doit rester à Kiléma jusqu'à mon retour, nous est arrivé le 31 janvier. Pour rester quelques jours avec le Père, je ne suis parti que le 5 février. Le 7, j'étais à Bura, où j'ai pu admirer une maison très confortable, construite par le F. Solanus. J'étais heureux surtout d'avoir derrière moi le pori de Serengeti. Aïe! que ce pori est long, interminable, avec son paysage qui est toujours le même. Malheureux! je ne connaissais pas encore le pori de Maungu. A Bura, l'amabilité proverbiale du P. Mével ne s'est pas un instant démentie. Dans l'après-midi du dimanche 10, je quittais les confrères de Bura, pour aller dormir à Mwatate. De là à Ndara, nous n'avons qu'une marche de 6 heures à fournir. Le lendemain, nous plions bagage et en avant pour toute la journée. Nous brûlons le camp de Maungu pour aller à « Mazima Matatu », où nous arrivons à 5 heures du soir. Fier de l'étape fournie et, dans la conviction que la marche du lendemain ne serait plus qu'une vétille, je m'étendis sur le lit de camp pour jouir d'un repos bien mérité. Mais quelle n'est pas

ma surprise, lorsqu'à peine endormi, j'entends le Kirongozi (guide) ouvrir la tente et entonner un *Benedicamus Domino* de sa façon. Je lui demande ce qu'il me veut à une heure aussi tardive ou aussi matinale, car il est minuit. Pour toute réponse, il me dit : « *Safari Kubwa leo* ». Bon ; on se lève en rechignant. Après une prière un peu écourtée, un déjeuner plus que sommaire et une toilette qui ne prétend pas à la recherche, car l'eau est rare, nous reprenons la marche à 1 heure sonnante. Jusque vers 4 heures, chacun joue bravement des jambes, car l'atmosphère, à cette heure, est si bonne, le silence de la nuit si solennel, les étoiles brillent au firmament d'un éclat si pur, qu'on sent à peine la fatigue. Vers 4 heures, s'éveille en nous un besoin irrésistible, insurmontable de sommeil. Les porteurs laissent tomber l'un, sa charge, l'autre, sans s'en apercevoir, s'écarte du chemin et ne s'éveille que sous la morsure des épines qui bordent la route : moi-même, je ne suis plus qu'une machine qui s'avance mais ne sait ni pourquoi elle marche ni où elle va. Pour mettre fin à ce martyre, d'un commun accord, on décide qu'un repos d'une demi-heure est urgent. S'étendre à terre, s'endormir, fut l'affaire d'un instant. Jamais lit, qui pour la circonstance n'était que la terre nue du sentier, jamais oreiller ne fut trouvé plus moelleux que cette charge de porteur réquisitionnée dans ce but. Mais le guide, homme de devoir avant tout, avait l'œil ouvert, et voyant les étoiles pâlir à l'horizon, sans avoir précisément appris chez le vieux Sélimann « l'heure qu'il est », tenait cependant « bon gouvernail » ; il nous rappela bientôt aux tristes réalités de la vie. Nous voilà de nouveau en route jusqu'à 11 heures. On s'arrête auprès d'une flaque d'eau et en avant le cordon bleu. Pourquoi parler à Votre Grandeur de cette eau du pori ? M'est avis qu'il serait bien malheureux celui qui voudrait, dans ces circonstances, prendre trop à la lettre la fameuse théorie des microbes. A 2 heures, nous reprenons la marche sous un soleil de feu, à travers un pays qui, au jour de la création, semble avoir reçu en partage le lot d'épines le plus varié, et c'est ainsi que dans cette contrée désolée et maudite, nous marchons, nous nous reposons, nous nous traînons jusqu'à ce qu'enfin, dévorés de soif, nous arrivons à la tombée de la nuit au camp de Taro, où nous rencontrons une eau non buvable.

Le lendemain nous amène à Duruma. De Duruma nous allons dormir à Mwache. D'un train nous arrivons à Mombasa. Ma surprise fut grande de ne pas y rencontrer le P. Ball. Le F. Vincent, qui cumulait pour la circonstance les fonctions de chapelain, de supérieur, de magasinier, etc., m'apprit que le pauvre Père, pris de deux à trois accès graves de fièvre, avait été transporté d'urgence à l'hôpital de Zanzibar. Il me remit en même temps une lettre du P. Sacleux, dans laquelle celui-ci me pria de garder la procure de Mombasa pour y remplacer le P. Ball, jusqu'à l'arrivée de son successeur.

### APPENDICE AU BULLETIN DE MROGORO

1. Païens. Eglise nouvelle. — 2. Famine. — 3. Mort du F. Marie-Paul.

Une lettre récente du P. Oberlé à Mgr de Courmont complète ainsi le *Bulletin* de la communauté de Mrogoro :

Ma dernière lettre a donné à Votre Grandeur toutes les nouvelles qui peuvent l'intéresser. J'ajouterai que l'élimination des païens endurcis qui nous entouraient, a profité au salut de beaucoup d'autres, que cet exemple a impressionnés ceux qui vont recevoir prochainement le saint baptême.

Nous avons commencé la construction de la chapelle pour subvenir un peu aux besoins des chrétiens de notre village. La faim les rend laborieux, mais leur maigreur me fait pitié.

2. — La *masika* (saison des pluies) a été vraiment forte ; depuis bien des années on n'avait pas vu de pluies si abondantes et si continuelles. Malgré cela, les *nziges* (sauterelles) sont encore en grand nombre et je me demande avec anxiété ce que nous réserve l'avenir, si le bon Dieu n'a pitié de nous. Nous avons fait de grandes plantations de manioc et de patates ; mais le nombre des voleurs augmente avec la famine. Votre Grandeur peut juger par là, si nos soucis et nos inquiétudes me laissent encore une heure de sommeil paisible.

3. — Une douleur profonde, que j'ose prier le bon Dieu, de ne pas me faire subir une seconde fois, a été la mort du regretté F. Marie-Paul. Les bonnes qualités du cher défunt étaient, du reste, propres à me faire sentir vivement sa perte. Dès son arrivée dans la Mission, le premier soin du cher Frère fut de se mettre entièrement à ma disposition. C'est à peine s'il put se résigner aux quelques jours de

repos que je lui avais prescrits, après son voyage; chaque jour, il venait me dire : « Quand donc me donnerez-vous du travail, je ne veux pas demeurer oisif; ici, je suis pour travailler, non pour me reposer. » Je lui répondais que les occupations ne lui manqueraient pas, mais que la prudence exigeait quelques ménagements dans les débuts, vu les difficultés de l'acclimatation, qu'en attendant il se mit à l'étude de la langue. Je lui donnai cependant, sur sa demande, quelques heures de surveillance auprès des enfants, afin qu'en les écoutant, il pût acquérir le plus tôt possible l'habitude de parler leur langue. Il se chargea aussi en partie du soin de la sacristie, fonction que son grand esprit de foi et son amour pour le Saint Sacrement lui fit remplir avec une exactitude scrupuleuse. Ce travail lui fournissait en même temps l'occasion d'exercer la charité envers le P. Kœnig qu'il voyait surchargé d'occupations. Son désir de se rendre utile lui faisait demander sans cesse une foule de renseignements sur toutes espèces de travaux afin de pouvoir y prêter secours à l'occasion.

Mais ce qui lui tenait le plus au cœur, c'était le salut des pauvres Noirs; il n'y eut pas d'instructions ni de catéchismes, auxquels il ne vint assister pour voir et apprendre la manière d'inculquer le mieux possible les vérités chrétiennes aux malheureux païens. Il lui tardait de pouvoir se livrer à ce travail essentiellement apostolique. En attendant, il priait journellement, avec ferveur, pour la conversion des âmes, et on ne pouvait lui causer de plus grand plaisir que de lui apprendre la conversion de quelque âme. Toutes les fois que je revenais d'une excursion, il s'empressait de venir me demander quels en avaient été les résultats, si beaucoup de païens allaient recevoir le baptême, et la joie brillait sur son visage, quand je pouvais lui répondre affirmativement.

Son amour pour Jésus et Marie était grand; on pouvait en juger par son parfait recueillement à la chapelle, sa fidélité exemplaire à tous les exercices de piété, et surtout son angélique ferveur en allant recevoir la sainte communion.

Cet amour de Dieu et ce grand désir du salut des âmes lui faisaient aimer de tout son cœur la belle vocation qui lui fournissait tant de moyens de satisfaire son ardeur apostolique.

Mais le bon Dieu sembla se contenter de ces admirables dispositions, ou plutôt, il voulut les couronner, en demandant au cher Frère le sacrifice de sa vie. Dès son arrivée, il dut payer son tribut aux fièvres d'acclimatation, communes à tous les nouveaux arrivés. Il se montra énergique, et j'étais persuadé qu'il traverserait très heureusement cette époque, toujours redoutable. Peu de fièvres et un appétit relativement bon me confirmèrent dans mon opinion, et

j'étais loin de soupçonner, lors de ma dernière excursion qui précéda sa mort, que le cher Frère me dirait un « au revoir » qui, j'ose l'espérer, aura lieu un jour au ciel.

Comme de coutume, il m'accompagna jusqu'à la porte de la Mission, faisant les vœux les plus ardents pour le succès de mon voyage. Hélas! quinze jours plus tard, je revins presque mourant, et, quelques heures après, on rapportait la dépouille mortelle du cher F. Marie-Paul.

Voici le récit de ses derniers moments tel que le P. Kœnig et les chrétiens, enfants de la Mission, qui devaient porter le cher Frère à Bagamoyo, me les ont racontés. Après mon départ, le F. Marie-Paul alla toujours son train ordinaire, et son état de santé resta le même jusqu'au sixième jour avant sa mort, où il perdit presque complètement l'appétit et tomba dans une sorte de sommeil léthargique. Le P. Kœnig, jugeant ces symptômes de mauvais augure, ayant du reste employé les remèdes ordinaires contre les fièvres que le cher Frère avait eues auparavant, le veilla durant toute la nuit. Le matin, il se retira pour aller dire la sainte messe, laissant deux enfants auprès du malade. Après la sainte messe, le Père revint et trouva le Frère réveillé. Sur sa demande comment il se trouvait, le Frère répondit : « Bien, mon Père », et, quelques instants après, le sommeil le reprit. Le Père, très inquiet, resta auprès de lui, et, lorsque, quelque temps après, le Frère reprit connaissance, il lui proposa les derniers sacrements, ce que celui-ci accepta immédiatement. En recevant la sainte communion, il se tint si pieusement, et l'expression de son visage marquait une foi si vive, que le Père en fut vivement ému; les enfants se disaient tout doucement : *Huyu ana imani Kweli* « Ce Frère a vraiment la foi ». Pendant l'action de grâces, il tenait les mains jointes, profondément recueilli, puis il remercia le Père et resta tranquille et résigné. Quant au Père, il prit le parti d'envoyer immédiatement le malade à Bagamoyo; il y avait de l'espoir que le voyage apporterait une amélioration.

Le cher Frère ne se résigna qu'à contre-cœur à cette détermination; il voulait mourir à la Mission, dans laquelle il avait commencé à souffrir. Mais le Père ne put changer de résolution et le Frère se soumit. Les enfants de la Mission le portèrent jusqu'à Kikundi, à deux journées de marche de Mrogoro. Pendant ce premier trajet, l'état du malade avait été assez bon; mais alors il commença à refuser presque toute nourriture et à avoir un peu le délire. Les porteurs ne sachant à quoi se résoudre et ayant appris que je revenais de mon voyage et me trouvais chez *Tumundu*, deux d'entre eux vinrent me trouver en toute hâte pour me demander ce qu'il y avait

à faire. Je donnai ordre de ramener le malade à la Mission, me décidant moi-même à rentrer le même jour, malgré mes fatigues et une violente fièvre qui me minait depuis quelques jours. Hélas! le cher Frère ne put être ramené que jusqu'à Kiroka, chez Majedu. Vers le soir, pendant que les porteurs se reposaient, le cher Frère dit à Maximin qui le veillait : « Apporte-moi du linge et ma soutane neuve, je veux changer; puis, prépare-moi de la nourriture, j'ai un bon trajet à faire aujourd'hui. » L'enfant obéit, lui apporta ses habits et lui aida à mettre sa soutane; mais quand il apporta sa nourriture, le Frère répondit : « Cela suffit. » Puis, il s'étendit sur son lit, joignit les mains, répétant tout doucement quelques prières; tout à coup, ses lèvres cessèrent de remuer et, quelques instants après, il expira doucement. Les porteurs, tout consternés, se mirent aussitôt en marche pour rapporter à la Mission sa dépouille mortelle. Ils y arrivèrent vers minuit. C'était le vendredi 15 février (1895). Je venais d'arriver moi-même quelques heures auparavant. Mon chagrin fut immense, et, joint à ma fièvre et à mes fatigues, il me réduisit à un état que je n'avais pas connu jusqu'alors.

Les obsèques du regretté défunt eurent lieu le lendemain samedi. tous nos chrétiens y assistèrent. Je fis la levée du corps et donnai l'absoute; c'est tout ce que me permettait mon triste état. Le P. Kœnig accompagna jusqu'au cimetière notre regretté confrère. Le service pour le repos de son âme ne put avoir lieu que quatre jours plus tard; les fièvres nous avaient réduits, le P. Kœnig et moi, à l'impossibilité de célébrer la sainte messe.

Voilà, Monseigneur, les quelques détails que je suis heureux de fournir, à la mémoire du cher F. Marie-Paul; ils montrent, ce que Votre Grandeur ne sait, du reste, que trop, par sa propre expérience, que l'œuvre de Dieu auprès des pauvres Noirs demande des larmes et du sang. La nature en frémit, mais la foi fait estimer heureux, et avec raison, les victimes que le bon Dieu daigne agréer pour le salut des âmes. C'est la pensée qui m'a soutenu dans les tristes circonstances que je viens de rapporter, puisse-t-elle aussi, cette pensée salutaire, être un baume consolateur pour les parents désolés du cher Frère. Purifiée par les souffrances, l'âme de leur regretté fils s'est envolée vers Dieu, où elle intercédéra pour ses parents, surtout pour sa mère qu'il aimait tendrement.

Je ne puis m'empêcher de faire ici un rapprochement frappant : la conversion des païens de Kiroka était une des principales préoccupations du cher Frère, lorsqu'il était encore en vie, et c'est d'eux surtout qu'il demandait toujours des nouvelles; eh bien, c'est à Kiroka même, au village le mieux disposé à embrasser notre sainte

religion, qu'il a fait son sacrifice. Cette circonstance ne semble-t-elle pas de bon augure pour cette chrétienté naissante?

---

### CHANGEMENT DE GOUVERNEUR

Avant de clore les Bulletins du Zanguebar, notons encore le changement qui vient de s'opérer du gouverneur de l'Est-Africain allemand.

M. le baron von Schele, à la suite d'une expédition conduite avec succès dans l'Uhébé, ainsi que la chose est racontée dans le Bulletin de la Longa, est rentré en Allemagne. Il n'était pas dans son intention de retourner encore au Zanguebar, le but pour lequel il y avait été envoyé, (dompter la rébellion de certaines peuplades), étant atteint, et le gouverneur aujourd'hui colonel de cavalerie, désirant poursuivre régulièrement sa carrière en Allemagne. C'est sur le major de Wissmann que se sont portées les vues du gouvernement. Par un décret impérial en date du mois d'avril, l'ancien vainqueur de Bushiri a été remis à la tête du pays dont il avait opéré la conquête. Cette nomination est une véritable justice rendue à M. de Wissmann. Tous l'accueilleront avec joie et nous pensons que les missionnaires tout particulièrement auront lieu de s'en réjouir.

De Paris, Mgr de Courmont lui a dernièrement adressé les lignes suivantes pour le féliciter.

Excellence,

Je puis bien désormais vous donner cette qualification, assuré, je l'espère, que la joie qu'a fait naître en nous tous la nouvelle de votre nomination comme gouverneur de l'Est-Africain, n'aura pas à s'évanouir devant un refus de votre part. Si j'ai jusqu'ici attendu pour vous adresser l'expression de notre profonde et vive satisfaction, c'est que précisément, on me faisait douter de votre acceptation.

Cette place, Excellence, aurait dû être depuis longtemps la vôtre. Il était simple, en effet, qu'après avoir effectué la soumission du Zanguebar, vous en fussiez le gouverneur. J'estime que ce titre et ces fonctions nouvelles sont bien dépassés par tous les mérites que vous ont valus et cette guerre de la conquête et l'expédition du Nyassa.

Les vrais favorisés, en tout cela, seront vos administrés et toute cette population du Zanguebar, à laquelle vous avez été toujours si sympathique et qui vous est sincèrement attachée. Ce seront surtout

les missionnaires dont vous avez su comprendre le désintéressement personnel, en même temps que l'absolu dévouement à la cause de la religion, laquelle est le grand ressort de toute civilisation, comme aussi d'une colonisation vraie et sérieuse.

Pardonnez-moi, Excellence, d'avoir l'air de moins vous féliciter que nous-mêmes, en cette heureuse circonstance. Cette forme en apparence égoïste que prennent nos sentiments n'est pas pour en fausser la nature. Vous voudrez donc bien y trouver l'éloge le plus flatteur par sa sincérité même, que nous puissions vous adresser. Ce sera aussi pour votre Excellence l'expression de profond respect de tous les missionnaires catholiques envers votre personne, en même temps que celle de leur inaltérable dévouement à l'œuvre, commune à bien des titres, poursuivie au Zanguebar.

Veillez agréer, etc.

## COMMUNAUTÉ DE NOSSI-BÉ

Mai 1893. — Juin 1895.

1. Personnel. — 2. Santé. — 3. Ecoles. — Distribution des prix. — 5. Fêtes.  
— 6. Ministère. — 7. Résultats du ministère. — 8. Visiteurs et passagers.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, le personnel de notre petite Mission a subi quelques changements.

Composée, depuis le mois de décembre 1892, des PP. Walter, supérieur, Montel Jacques, Poyer-Poulet, et des FF. Aloïse et Anicet, le F. Marie Stanislas nous a été envoyé par la Maison-Mère en mars 1894, comme renfort pour nos écoles. Au mois de mai de la même année, le P. Montel dut rentrer en France, et, au mois de décembre, le T. R. Père lui ayant donné une autre destination, le P. Holder vint le remplacer.

Aujourd'hui donc (8 février 1875), la communauté de Nossi-Bé est constituée comme suit : Le P. Walter, supérieur, les PP. Holder, Poyer-Poulet, et les FF. Marie Stanislas, Aloïse et Anicet.

2. — Bien que nos santé, jusqu'à ce jour, se soient assez soutenues, tous les ans, à tour de rôle, les membres de la communauté paient un tribut plus ou moins important au climat, car les transitions d'une saison à l'autre sont toujours, en général, débilitantes et cruelles. Malgré cela, nous résistons et résisterons encore aussi longtemps qu'il plaira au bon Maître de nous employer dans sa vigne.

3. — Nos écoles prospérant régulièrement chaque année, nous avons dû demander un troisième Frère pour partager la besogne des deux autres, afin que l'instruction mieux répartie pût être poussée avec plus de fruit. Le P. Supérieur a soumis la question au chef de la colonie, qui lui a promis de l'appuyer auprès du conseil de l'administration, ce qui a eu lieu, en effet. Les conseillers, cependant, ont eu un moment d'hésitation, car ils se demandaient s'il fallait supprimer l'école laïque et accorder un troisième Frère à l'école congréganiste.

Les voix étaient partagées. L'école laïque, comme école du gouvernement, ne pouvait être supprimée, telle était la pensée de l'administrateur. Il disait même que tous les moyens devaient être employés pour la maintenir.

Quand il s'agit de constater quelle école donnait la plus grande satisfaction et les meilleurs résultats, tous, à l'unanimité, votèrent le troisième Frère, quoique laissant subsister l'école laïque.

Dès lors le secrétaire général reçut l'ordre de suivre de près les écoles, de connaître le chiffre des enfants présents, etc. L'inégalité du nombre entre les deux semblant trop inégal, on eut recours à un dernier expédient. La police fut chargée de ramasser dans les rues des différents quartiers les enfants oisifs ou vagabonds.

Le stratagème réussit, mais il fut de courte durée. L'école laïque compta trente-cinq élèves, l'instituteur eut un adjoint et tous les enfants reçurent un simbus et portèrent un bonnet phrygien rouge pour les distinguer de ceux de l'école congréganiste. Après quelques jours d'assiduité, les élèves se réduisirent à dix. Les autres conservèrent leur simbou et leur bonnet, mais se gardèrent bien de se laisser reprendre par la police. L'instituteur adjoint fut prié d'aller chercher fortune ailleurs.

Un jour, le secrétaire général alla faire sa tournée à l'improviste. Il trouva bien deux ou trois enfants assis à leur table, la figure plongée dans leur abécédaire, mais point d'instituteur. Monsieur était dans un appartement voisin en train de prendre un *appérit* (comme on dit dans ces pays) avec un de ses amis. L'école laïque avait vécu.

Sur ces entrefaites, l'administrateur vint avec le juge, le secrétaire et deux conseillers, inspecter notre école. Il a passé près d'une heure au milieu de nos enfants, les interrogeant et

leur posant toutes sortes de questions. Bien que satisfait du savoir de nos élèves et de la bonne éducation que nous leur donnons, il nous fit observer cependant que le local était trop petit et qu'il était impossible que les Frères pussent suffire à nos enfants trop nombreux.

Nous songions donc à construire ou à modifier l'ancienne école, ce qui eût exigé une grosse dépense, sans grand profit, lorsque la Providence nous ménagea une faveur par la vente d'un hangar de 15 à 16 mètres de long sur 7 mètres de large, hangar tout neuf couvert en tuiles. Après en avoir fait l'acquisition, nous l'avons transformé, et nous possédons aujourd'hui une belle et grande école que se partagent les FF. Stanislas et Anicet, avec une quarantaine d'enfants chacun.

4. — Tous les ans, la fête de famille de la distribution des prix est attendue avec une certaine impatience. La population de tous les quartiers, qui vient nous honorer de sa présence, est émerveillée de la façon dont nos enfants exécutent de petites pièces en prose et en vers, des morceaux de musique et de chant sous la surveillance du F. Aloïse. Le public se retire toujours très satisfait.

En 1894, nous n'avons pu faire de concours, ayant été licenciés à cause de la variole qui sévissait violemment dans certains quartiers.

5. — Les jours de fêtes, notre église est régulièrement pleine de fidèles, parmi lesquels un grand nombre s'approchent des sacrements.

Les fêtes de prédilection sont ici les fêtes du Concordat.

Les processions de la Fête-Dieu; celle de l'Assomption et celle que nous faisons au cimetière le jour des Trépassés, sont extraordinaires. Tout se passe dans l'ordre le plus parfait, et les Indiens assistent eux-mêmes, la plupart du temps, à ces solennités.

La veille, plus tôt même quelquefois, l'administration envoie une escouade de condamnés pour balayer et niveler les chemins que doit parcourir la procession.

Au salut solennel qui couronne ordinairement la journée, l'église est à peine assez grande pour contenir les fidèles de toutes couleurs et de toutes sectes. Ce qui attire surtout et relève un peu nos braves gens, ce sont nos cérémonies et nos

chants. C'est une consolation d'entendre nos enfants, sous la direction du F. Aloïse, exécuter avec ensemble et harmonie nos chants liturgiques qu'accompagnent à leur tour nos anciens élèves placés au bas de l'église.

6. — Pour le saint ministère, chaque Père de la communauté en prend sa part. Le P. Supérieur s'occupe de l'aumônerie des Sœurs et de celle de l'hôpital, de la direction de la paroisse; les PP. Holder et Poyer-Poulet suivent la marche des affaires, font le catéchisme, visitent les malades et les villages, etc. Notre ministère serait plus fructueux et plus consolant si nous pouvions nous absenter d'Hell Ville et nous rendre dans l'intérieur de l'île ou même de la grande terre. Mais, de ce côté, nous ne sommes nullement favorisés. A l'administration, on m'a dit maintes fois : « Laissez donc ces nègres dans leur croyance ! Pourquoi leur parler de nos dogmes et leur expliquer les sacrements ? » Voici un fait entre dix : Un bon vieux makoa nous avait été apporté à l'hôpital. Je l'avais vu plusieurs fois et avais constaté qu'il n'irait pas loin. Peu à peu, nous avons causé de religion. Il m'écoutait avec satisfaction, puis un jour il m'assura qu'il savait les prières qu'on lui avait enseignées il y avait presque vingt ans. « A la bonne heure, je n'aurai pas de difficultés à vous baptiser, lui répondis-je. » Et dans la matinée je l'ai régénéré. Il est mort dans l'après-midi. Le chef anjouanais l'ayant appris, est venu avec une bande de ses coreligionnaires pour l'enlever, mais je m'y suis opposé lui disant qu'il était mort chrétien et que je réciterais d'abord les prières de l'Eglise sur son corps. Une discussion très animée s'ensuivit; j'avais envoyé chercher un surplis et une étole, et, pendant ce temps, on est allé chez l'administrateur, à qui on a raconté l'événement, et qui m'a ordonné de quitter l'hôpital et de laisser emporter le cadavre. Je n'ai quitté la salle qu'après les prières, et les Anjouanais ont pu enlever le pauvre chrétien de la dernière heure. L'administrateur, avec une voix plus ou moins ironique, me disait : « Laissez-les donc s'en aller ces Noirs, vous croyez que vous leur ouvrirez le ciel ? » Je le laisse dire et je continue mon saint ministère.

Il en est presque ainsi sur toute la ligne. Aussi doit-on souvent penser en Europe : mais que font donc ces missionnaires depuis tant d'années qu'ils évangélisent ces pays ? Pourquoi si

peu de conversions, de baptêmes ? C'est que l'on considère notre saint ministère comme un négoce ou un commerce intéressé. Les pauvres gens !

Une autre chose frappe autant qu'elle afflige ici le cœur du missionnaire, c'est l'action du démon qui pèse sur nos malheureuses populations. Nous travaillons surtout à la régularisation des mariages afin de donner plus de stabilité aux familles. Or, là surtout, réside notre plus grande peine. Il n'est pas rare cependant, que nous ne bénissions des unions paraissant offrir toute assurance, quant à l'avenir ; mais qu'arrive-t-il ? Après plusieurs années d'entente et de tranquillité dans les ménages, tout se disloque un beau jour ; les femmes, à la suite d'une observation ou même d'une correction bien méritée, quittent leur mari légitime, et chacun va vivre de son côté.

Les filles actuelles, sorties de nos écoles, emploient leur petit savoir à faire la dame et à vivre dans le désordre. Rien ne leur manque, pourtant en fait d'instruction ; cela ne les empêche pas d'aller se prostituer. On serait tenté de croire que le démon, chef occulte, leur suggère les principes francs-maçonniques, afin qu'elles haïssent mieux la religion chrétienne et se maintiennent intégralement dans leurs superstitions et leurs mœurs dissolues. En voici la cause à nos yeux : La divine Providence a départi à nos peuplades trop de bien-être relatif, que la leur nature distribue chaque jour.

Le Malgache peut vivre de peu. Les fruits lui tendent pour ainsi dire les bras, le riz pousse sans presque lui demander de travail ; l'oisiveté, les danses et les jeux absorbent sa vie. Si ses vêtements tombent en loques, il va à la pêche, ou aide au déchargement ou au chargement des navires ; quand il a suffisamment gagné, il se dépouille de ses hardes et renouvelle son costume ; de cette facilité de vie naît la difficulté que nous éprouvons à faire de ces races, des hommes et des femmes laborieux, puisqu'ils n'ont pas à s'inquiéter du lendemain.

7. — Voici les résultats de notre ministère :

|                               |            |
|-------------------------------|------------|
| Baptêmes. — Enfants . . . . . | 89         |
| — Adultes . . . . .           | 10         |
| Ondoyés. — Enfants. . . . .   | 8          |
| — Adultes. . . . .            | 15         |
| Total. . . . .                | <u>122</u> |

|                                           |           |
|-------------------------------------------|-----------|
| Mariages. . . . .                         | 12        |
| Sépultures . . . . .                      | 75        |
| Premières communions. — Garçons . . . . . | 13        |
| — Filles . . . . .                        | 18        |
| Communions pascales, etc. . . . .         | 400 à 500 |

(Sans compter les communions ordinaires).

|                                              |    |
|----------------------------------------------|----|
| Confirmations. — Mayotte : enfants . . . . . | 13 |
| — — adultes . . . . .                        | 7  |
| Confirmations. — Nossi-Bé . . . . .          | 32 |
| Total des confirmations. . . . .             | 52 |

8. — Nossi-Bé étant le centre des navires de guerre ou marchands, nous sommes susceptibles de recevoir souvent des visiteurs ou des passagers. Ainsi, depuis deux ans, nous avons eu la visite de notre délégué M. Martineau, qui trouve que nous ne déployons pas assez de patriotisme dans notre enseignement, parce qu'il n'a pas trouvé chez nous l'application des principes maçonniques, l'école sans Dieu. Il a dû comprendre par nos réponses, que nous faisons d'abord de nos élèves des hommes et des chrétiens, avant de les guider vers ce patriotisme qui ne produit que des misérables. Nous avons eu aussi la visite de M. Douville-Maillefeu, qui a inspecté notre école, a parlé à nos enfants, les a exhortés au travail et leur a accordé un congé.

Nous recevons, à chaque malle, des prêtres en passage pour la Réunion ou l'île Maurice, qui viennent nous saluer ou partager notre déjeuner.

Le P. Binger a pu nous apporter des nouvelles de la Maison-Mère; et le P. Meillorat, de nos confrères de Maurice. Plus tard, le P. Cadoret et le F. Oreste Vincent, à leur tour, se rendant à Mayotte.

Pendant le mois de janvier, le P. Supérieur est allé à Mayotte, où il a préparé les enfants à la première communion et à la confirmation pour la fête du Saint Nom de Jésus.

M. Bienaimé, le chef de la station de la mer des Indes, le commandant de *la Rance*, M. Legrand, ne manquent jamais non plus de nous rendre visite. Ces messieurs, très aimables, assistent régulièrement aux offices du dimanche avec quelques-uns de leurs officiers, et s'approchent même quelquefois des sacrements.

En dernier lieu, deux Pères Jésuites, les PP. Barbizier et Royer, avec un de leurs Frères coadjuteurs, sont venus nous demander l'hospitalité, pendant quinze jours. Ils sont repartis pour Majunga, afin de suivre, comme aumôniers, nos soldats jusqu'à Tananarive. Ils ont été heureux d'avoir rencontré sur leur chemin une communauté où ils ont pu vivre dans la solitude, avant de se lancer dans leur pénible voyage à la conquête de Madagascar.

---

## ILE MAYOTTE

---

### MAISON DE SAINT-MICHEL, A DZAOUZI

MAI 1893. — JUIN 1895.

1. Personnel. — 2. Eglise. — 3. Maison des Sœurs. — 4. Ministère. — 5. Le R. P. Préfet. — 6. Triste état de notre chrétienté. — 7. Ecole laïque. — 8. Hôpital. — 9. Grande Comore. — 10. Visites.

1. — L'année 1893 fut pour la pauvre mission de Mayotte une année d'épreuve. Au mois d'avril, le cher P. Ball, épuisé par les fièvres du pays et par les fatigues que lui avaient occasionnées toutes nos constructions, tomba sérieusement malade. Ce bon et cher confrère eut, coup sur coup, deux accès de fièvre hématurique qui faillirent l'emporter. Son départ pour la France réduisit le personnel de notre mission à sa plus simple expression. En novembre de la même année, le R. P. Préfet envoya de Nossi-Bé le cher P. Montel Jacques et en décembre le bon P. Cadoret vint remplacer le P. Ball.

2. — Depuis notre dernier *Bulletin*, grâce à notre nouveau gouverneur M. Lacascade, l'administration a bien voulu reconstruire plus vaste l'église de Dzaoudzi, qui, quoique modeste, est aujourd'hui fort convenable et assez grande pour la localité. On eût, il est vrai, pu mieux faire; l'administration elle-même, les réparations terminées, a compris qu'en ajoutant de 7 à 8000 francs aux 12 000 francs qu'avaient coûtés le travail, elle eût, avec moins de peine, élevé une construction neuve; mais bénissons le bon Dieu de la tâche accomplie.

3. — De son côté, M. Lacascade, qui n'a pas encore oublié les bons principes reçus chez nos Pères du Collège-Séminaire

de la Guadeloupe, a eu à cœur de faire voter, par le conseil d'administration, une somme de 30,000 francs pour la construction d'une maison destinée aux religieuses de Saint-Joseph de Cluny, chargées de l'hôpital et de l'école publique des filles, à Dzaoudzi. Dans dix mois au plus tard, les Sœurs, au nombre de six, vont donc avoir une maison neuve, construite en pierres. On s'est un peu demandé comment M. Lacascade a pu trouver ces fonds, quand M. Papinaud, son prédécesseur, loin d'être méchant homme, mais fin gascon, n'a pas cru pouvoir, sans ruiner la colonie de Mayotte, dépenser un sou pour le bon Dieu.

4. — Notre ministère à Dzaoudzi n'est pas considérable et nous donne peu de consolations. Le résumé suivant le prouve :

|                               | 1893 | 1894 |
|-------------------------------|------|------|
| Baptêmes. . . . .             | 13   | 7    |
| Communions pascales. . . . .  | 36   | 40   |
| Premières communions. . . . . | 5    | 8    |
| Mariages. . . . .             | 3    | 1    |
| Enterrements. . . . .         | 4    | 5    |

5. — Au mois de janvier de cette année (1895), nous avons eu une agréable surprise. Le R. P. Préfet qu'on disait dangereusement malade et, pour qui nous achevions une neuvaine en l'honneur de saint Joseph, vint nous surprendre par la malle du 31 décembre. Pendant son séjour au milieu de nous, sa santé paraissant assez bonne, il fit faire, le 20 janvier, la première communion à quatre élèves de l'école des Sœurs et donna la confirmation à vingt-deux personnes. Le 2 février, le R. P. Préfet repartit pour Nossi-Bé. Durant le temps qu'il demeura ici, le gouverneur s'est montré on ne peut plus aimable à son égard, l'invitant à passer quelques jours de sa convalescence en sa compagnie, etc., etc.

6. — L'exiguïté de l'île de Dzaoudzi (11 hectares seulement) ne nous permet pas d'y installer une mission, et le fanatisme qui règne dans les quatre villages de l'île de Pamanzi, réunie à celle de Dzaoudzi par une jetée de 300 mètres, est loin de nous donner l'espoir de faire d'ici à de longues années quelque bien à nos pauvres et fanatiques populations mayottaise, anjouanaise et comoréenne.

Comme il est facile de le supposer, au milieu de ce mélange de musulmans issus de trois nations différentes, nos chrétiens,

élevés au prix de tant de peines et de sacrifices, ne conservent pas la foi. On nous dira peut-être, réunissez-les donc et formez des centres chrétiens. Soit, mais il faudrait trouver un emplacement convenable et assez vaste pour leur permettre de pouvoir par leur activité et leur industrie se suffire à eux-mêmes.

Et puis, si cet emplacement existait, il faudrait l'acheter et le payer, et le plus difficile serait encore de trouver une douzaine de bonnes familles chrétiennes sur lesquelles on pût compter pour former peu à peu les autres. Les îles de Dzaoudzi et de Pamanzi sont considérées comme des places de guerre où personne ne peut posséder de terrain. Le gouvernement, si bien disposé qu'il paraisse aujourd'hui, ne ferait pas déguerpir les mahométans des endroits qu'ils occupent.

Les RR. PP. Jésuites, nos prédécesseurs, ont essayé de former un village chrétien dans l'île de Pamanzi. Depuis plus de quinze ans, il n'en existe plus aucune trace. Ce village, il est vrai, était trop près de la rade de Dzaoudzi et des villages musulmans, et franchement, dans une île de 1300 hectares, habitée par quinze cents musulmans, il est presque impossible d'isoler les chrétiens des infidèles. Je ne vois donc pas comment on s'y prendrait pour empêcher les femmes païennes d'y faire leurs évocations diaboliques, dites *Toumba*, et les prétendus sorciers d'y pratiquer leur art divinatoire et d'y vendre leurs talismans.

7. — L'école laïque, actuellement tenue par M. Rives, que nos Pères du Sénégal doivent connaître, compte de dix à douze élèves. Ces enfants, presque tous mulâtres, viennent assez régulièrement au catéchisme, deux fois par semaine. Arrivera-t-on à leur faire faire leur première communion? C'est bien douteux. Nous espérons que saint Joseph fera donner sous peu la fonction d'instituteur de cette école à un Frère de la Congrégation, ce qui nous permettrait de vivre plus souvent en communauté; et, Dieu aidant, et, la bonne volonté des hommes ne manquant pas, cette école, pensons-nous, pourra, avec le temps, prospérer et devenir un jour l'école de la haute société Mayottaise, c'est-à-dire des mulâtres et des quelques rares enfants créoles de la Réunion et de Maurice, tandis que Mamoutzou serait pour les enfants noirs et pauvres.

8. — Depuis quatre ans, l'hôpital de Dzaoudzi ne nous donne pas beaucoup de travail; il se passe quelquefois trois mois sans

qu'il y entre un malade : Mayotte se serait-elle assainie? Qui sait si cette protection du ciel n'est pas due à notre vénéré P. Guilmin. Il a tant souffert de la fièvre que, mort comme vivant, il veut peut-être continuer à faire le bien sans bruit et sans réclame.

9. — Nos confrères ont, sans doute, entendu parler de la tentative d'assassinat commise sur M. Humblot, résident de France à la Grande Comore. Quatre fois déjà, comme par miracle, cet homme respectable a échappé à la mort. Le fanatisme musulman est le seul mobile de ces crimes. Il résulte surtout des différentes enquêtes faites à ce sujet, que le sultan Saïd-Ali, prince au turban vert, en serait l'instigateur personnel. Ce prince hypocrite et fourbe, devenu sultan de toute la Grande Comore par la protection de M. Humblot, est la meilleure preuve qu'il ne faut jamais se fier à un mahométan. Disons en passant, pour la louange de M. Humblot et de sa femme, qu'ils entendent coloniser la Grande Comore en chrétiens. Hélas! pour le moment, leur activité doit se borner à empêcher prudemment l'influence musulmane de s'étendre sur cette belle Comore. On se fait difficilement une idée du fanatisme des Comoréens, si on ne les a pas vus à l'œuvre. Voici un fait qui prouve combien il est presque impossible de convertir même un enfant comoréen ayant l'usage de la raison. En avril 1893, M. Humblot en confia un au R. P. Préfet. Il avait de treize à quatorze ans. Le R. P. Préfet l'emmena à Nossi-Bé où il refusa de se faire baptiser, et, au mois de janvier 1895, il dut le ramener à Mayotte pour l'expédier par la plus prochaine occasion à la Grande Comore. On a tout essayé pour l'engager à se faire instruire et à devenir chrétien, et on n'a toujours obtenu que cette réponse : « Maman ne veut pas, maman me l'a défendu. » Dernièrement, le directeur de l'Intérieur de Diégo-Suarez, de passage à Mayotte, le menaçait de lui faire couper les doigts s'il ne consentait pas à se faire chrétien. — « Monsieur, maman ne veut pas. » C'est regrettable, car l'enfant a des qualités qu'on ne trouve pas chez les nôtres.

10. — Nous avons aussi, de temps en temps, des visites. Ne mentionnons que celle du fameux député Douville-Maillefeu. Il paraîtrait que ce Monsieur serait devenu un grand admirateur de nos Pères. Voici ce que nous a écrit M. Doye, cousin de

Mgr Batifolier, et trésorier de la Grande Comore. « Vous rappelez-vous ce député Douville-Maillefeu, qui est descendu chez vous? Je l'ai entendu faire grand éloge de votre Mission. « Voilà des prêtres comme je les comprends, disait-il; ils ne se contentent pas d'instruire leurs enfants, ils évitent, au contraire, les aspirations fâcheuses que produirait une instruction trop poussée, et leur apprennent à travailler de leurs mains et leur donnent un métier. »

Evidemment, si ce Monsieur a exprimé sincèrement sa pensée, ce qu'il a dû faire, car nos œuvres de Mayotte, dignes de pitié, ne sont pas un grand obstacle aux idées anticléricales qu'il professe, il y a à retenir qu'il a émis une pensée très juste : si l'enseignement professionnel et agricole était enseigné dans toutes les écoles primaires des colonies de la mer des Indes, on y verrait moins de demi-savants mourant de faim, les colonies n'y perdraient rien et la religion y gagnerait beaucoup. On comprend qu'il serait pénible pour les instituteurs d'apprendre à leurs élèves, pendant trois heures chaque jour, à manier une scie et un rabot et à leur faire faire en plein soleil une manœuvre de pioches et de haches; mais saint Joseph, le modèle des éducateurs de la jeunesse, ne le faisait-il pas?

Ah! si tous les Pères, Frères et Sœurs comprenaient que pour faire du Noir un chrétien, il faut le laisser dans sa condition et ne pas le déclasser, et que, en voulant faire un monsieur ou une dame, on n'en fait qu'un paresseux et un insolent vaurien, on crierait moins souvent contre les œuvres du missionnaire et on obtiendrait un meilleur résultat.

---

### MAISON DE NOTRE-DAME DE LA COMPASSION, A MAMOUTZOU

MAI 1893. — JUIN 1895.

- I. Situation. — 2. Population. — 3. Malgaches. — 4. Makoas. — 5. Ministère. — 6. Essai de fermeture de la Mission. — 7. Chapelle. — 8. Village chrétien. — 9. Orphelinat.

1. — Comme on le sait, la Mission de Notre-Dame de la Compassion, située en face de celle de Saint-Michel, à Dzaoudzi, se trouve sur l'île de Mayotte proprement dite, appelée Grande-Terre.

Beaucoup de nos confrères, peu renseignés sur Nossi-Bé, Mayotte et les trois autres Comores, croient généralement que les relations entre ces différentes îles sont très faciles, quotidiennes même. C'est une grande erreur, car les communications entre Mayotte et Nossi-Bé, abstraction faite de la distance et de la longueur du trajet, ne sont ni plus faciles ni plus fréquentes que celle de Marseille avec Mayotte, et il est plus difficile encore de communiquer avec Anjouan, Mohéli et la Grande-Comore qui, avec Mayotte, forment le groupe des îles Comores.

Au point de vue religieux, Mayotte, et les trois autres Comores dépendent du R. P. Préfet apostolique résidant à Nossi-Bé; au civil, elle est indépendante de Nossi-Bé, qui, depuis quelques années, est sous les ordres du gouvernement de Diego-Suarez.

Le gouverneur de Mayotte est chef du protectorat des Comores, c'est-à-dire des îles Anjouan, Mohéli et de la Grande-Comore.

2. — La population des Comores (évaluée approximativement) est de 110,000 à 120,000 âmes. A Mayotte, il y a de 13,000 à 13,500 âmes; à Anjouan, 36,000; à Mohéli, de 8 à 9000; la Grande-Comore en compte 46,000.

La population mayottaise est très mélangée. Outre les Européens au nombre de dix, et les créoles de la Réunion et de Maurice, il y a les Mahoris, les indigènes proprement dits, les Arabes, les Anjouanais, les Comoréens, les Malgaches et les Makoas. Ces divers groupes professent plus ou moins la religion mahométane; les Arabes, les Anjouanais, les Comoréens et les Mahoris sont les plus fervents; les Malgaches et les Makoas, plus tièdes, n'observent de la morale du prophète que ce qui frappe leurs instincts.

3. — Les Malgaches (Sakalaves) qui, avant la cession de Mayotte à la France, étaient les maîtres de l'île, sont aujourd'hui plus nombreux et, à part ceux venus de Sainte-Marie de Madagascar et de Nossi-Bé depuis une vingtaine d'années, se sont fusionnés avec les Arabes et les Mahoris. Il est regrettable que cette population ne soit pas plus importante, car le Malgache pendant son enfance et sa vieillesse est très facile à instruire dans la religion chrétienne. Si, pendant l'âge des passions, sa conduite est souvent peu édifiante, il est rare qu'il

meure sans faire appeler le prêtre, ce que les créoles de Bourbon et de Maurice ne font pas toujours.

4. — Les Makoas, qui forment la classe travailleuse de Mayotte sont plus nombreux que les Malgaches. Ce sont des Noirs pris à la côte d'Afrique et venus à Mayotte dans des boutres, comme matelots; là, leurs patrons les cèdent, pour ne pas dire les vendent, aux chefs des usines sucrières.

Peu intelligents et ayant déjà passé un certain temps dans des centres musulmans comme Anjouan et Mohéli, les pauvres Makoas subissent très facilement la domination des mahométans arabes qui, pour eux, sont les aristocrates du pays; puis, à part la défense de boire du rhum, la morale du prophète est si facile et ses dogmes si peu mystérieux, que la majorité n'éprouve nullement le besoin d'une autre religion. « D'ailleurs, pourquoi me ferais-je chrétien? se dit le Makoas honnête. La religion chrétienne ne doit pas être bonne : les Blancs et les Noirs (chrétiens) font-ils ce qu'elle enseigne? Sont-ils meilleurs que les musulmans? Les chrétiens, à part les Pères et leurs enfants de l'école, ne prient le bon Dieu que très rarement, tandis que les mahométans le prient plusieurs fois par jour et menacent de faire mourir par la tisane ceux qui désirent se faire chrétien; donc leur religion est bonne. »

En présence de pareils préjugés qu'un petit noyau de bons chrétiens pourraient seul dissiper, que peut faire le pauvre missionnaire? Il n'a d'autre autorité sur ces âmes abruties par le vice que celle de la charité qui les touche, mais qui est insuffisante pour les soustraire à l'influence perverse des mahométans.

Les chefs des usines sucrières pourraient aider à convertir ces malheureux, si, avec des principes foncièrement chrétiens, ils voulaient faire pour le bien des âmes de leurs engagés ce qu'ils font pour obtenir d'eux une certaine somme de travail et si, d'un autre côté, ils avaient soin de leur procurer la vie de famille.

La conduite du maître musulman devrait, abstraction faite des convictions religieuses, leur donner à comprendre qu'en agissant ainsi, ils trouveraient certains avantages matériels, et, lui-même ne serait pas continuellement aux abois, à la recherche des travailleurs.

Hélas ! outre les préjugés « qu'avec les Noirs, il n'y a rien à faire et qu'en voulant les instruire on les gâte, etc. », la plupart des directeurs ou chefs d'usine ont pour principe « que la religion catholique n'est pas faite pour les pays chauds en général, et en particulier pour ces gens-là ».

5. — On comprendra aisément que, dans de pareils milieux, le ministère du prêtre ne soit guère consolant ; aussi n'avons-nous eu à la Grande-Terre, en 1893, que 42 communions pascales, 10 baptêmes, 2 mariages et 4 enterrements ; en 1894, 6 premières communions, 60 communions pascales, 9 baptêmes et 7 enterrements.

6. — En 1893, on s'est demandé sincèrement si, pour obtenir un si maigre résultat, il valait la peine de nous priver presque toute la semaine de la vie de communauté, et s'il ne serait pas préférable de nous réunir à Dzaoudzi et de ne venir à Mamoutzou qu'une ou deux fois par semaine, comme le faisait le P. Houdé pendant les six mois qu'il résida seul ici.

A cette nouvelle, des indifférents, des impies même allèrent trouver le gouverneur et le directeur de l'Intérieur et les menacèrent de faire une pétition à M. de Mahy, notre délégué, et au ministère, si un des Pères ne demeurait pas habituellement à Mamoutzou. En présence de toutes ces récriminations et de ces menaces, la résistance devenait inutile et n'eût abouti qu'à rendre notre position encore plus triste et plus anormale, tant au point de vue pécuniaire qu'au point de vue spirituel.

7. — Toutefois, nous avons profité des dispositions des habitants catholiques de la Grande-Terre pour faire appel à leur générosité en faveur de notre chapelle. Le produit d'une souscription nous a permis, de couvrir en tôle l'église de Mamoutzou, d'en renouveler la voûte et de la faire peindre. Aussi quand nous aurons l'autel neuf, commandé aux ateliers de Mesnières, notre petite chapelle sans être bien jolie, aura, du moins, l'air d'une maison du bon Dieu.

8. — Le village chrétien de Mamoutzou, dont il a été parlé dans les *Bulletins* précédents, ne contient plus aujourd'hui que trois familles. Il serait trop long d'exposer ici les causes de la décadence de ce camp formé par les RR. PP. Jésuites, nos prédécesseurs. Bien que l'impossibilité se mette quelquefois de la partie, on s'explique avec peine, comment, en pays musulman,

où il n'y a pas toujours une femme pour trois hommes, ce village n'a pas été mieux installé, surtout quand à l'époque, l'administration accordait aux missionnaires tout ce qu'ils lui demandaient. Le camp chrétien est presque souterrain, et se trouve situé dans un milieu où forcément il devait devenir païen ou disparaître avec le temps. A 1 kilomètre sud-est de ce village, s'en dresse un autre plus grand, musulman, puis, à 500 mètres, dans la même direction, s'élève la ville de Mamoutzou (lisez village).

4 familles créoles de la Réunion et 7 employés de l'administration, presque toujours célibataires, sont à peu près tous les habitants de la seconde capitale de Mayotte; à 1 kilomètre au sud et à l'ouest du camp chrétien, deux usines sucrières emploient, l'une 350 hommes et 40 femmes, l'autre 120 hommes et une vingtaine de femmes. A l'est, à 600 mètres environ, se trouve la Mission.

9. — Notre orphelinat se compose toujours de 19 à 20 enfants. Leur recrutement pour une œuvre chrétienne devient presque impossible dans une petite île comme Mayotte, où la religion mahométane domine. Sans le brave M. Humblot, et si nous ne nous rendions pas quelquefois à Anjouan, à Mohéli, et à la Grande-Comore, nous n'aurions même pas ce nombre. Cette œuvre finira par s'éteindre et un jour viendra où les Pères ne trouveront même plus de servants de messe. Si tout essai d'évangélisation est inutile auprès des musulmans adultes, il n'en est pas de même des enfants qu'on prend avant l'âge de discrétion et qu'on élève dans des orphelinats. A Anjouan et à la Grande-Comore, les enfants sont très nombreux, tandis qu'à Mayotte, c'est à peine si l'on trouve 3, 4 enfants dans des villages de 3 à 400 âmes. Chose triste à dire, mais hélas! trop vraie, à Anjouan, à Mohéli et à la Grande-Comore, pays musulmans, le divorce est presque inconnu, tandis qu'à Mayotte, les cadis font et défont les mariages même civils, avec la plus grande désinvolture. A Mayotte, la femme noire est une grande dame qui se croirait déshonorée si elle devait travailler et aider à nourrir sa famille; aussi qu'arrive-t-il quand le mari tombe malade ou devient infirme? L'épouse l'abandonne et cherche fortune ailleurs; dans les trois autres Comores, tout le contraire a lieu, la plupart des travaux sont faits par l'épouse et par la mère.

Serait-ce un rêve que de nourrir l'idée d'une école centrale

pour les Comores ? Ah ! que le cher F. Oreste qui fait tant de sacrifices pour l'œuvre si ingrate de Mamoutzou, serait content si tous les soirs il voyait pieusement agenouillés une soixantaine d'enfants aux pieds de Notre-Dame des Sept-Douleurs. A Mamoutzou hélas ! pour en arriver là, il faut plusieurs miracles ; espérons que notre vénéré P. Guilmin, dont le corps repose à Mamoutzou, les fera. Faut-il lui adresser cette prière hardie ? Voilà des miracles qui ne feront pas beaucoup de bruit et ne troubleront pas son repos.

---

## NÉCROLOGIE

~~~~~

LE P. REPLUMAZ

DÉCÉDÉ, LE 20 SEPTEMBRE 1894, A CINTRA (PORTUGAL)

Notice envoyée par le P. Dunoyer.

Nous avons eu la douleur de perdre, l'année dernière, et à un très court intervalle, deux excellents confrères, deux des premiers et des plus dévoués directeurs de l'œuvre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Le premier d'entre eux, le cher P. Replumaz, est allé mourir à Cintra (Portugal). Nous avons tous espéré qu'un séjour prolongé en Europe suffirait à rétablir la santé de ce bon Père, universellement aimé et estimé. Mais, hélas ! l'amélioration tant désirée et si vivement attendue ne s'est pas fait sentir, et le mal profond s'est constamment aggravé jusqu'au jour où, vaincu par lui, le cher P. Replumaz s'est doucement éteint dans le Seigneur (20 septembre 1894).

Arrivé au Para en 1887, il se livra avec ardeur, dès le début, à l'étude de la langue portugaise et s'attacha immédiatement à l'œuvre.

Sa vie n'a été, au milieu de nous, qu'un sujet ininterrompu d'édification parfaite. Se dévouer, se renoncer, se sacrifier, vivre en saint, en un mot, telle a été la ligne de conduite dont il ne s'est jamais départi.

Nature douce, patiente, résignée presque jusqu'à la faiblesse, il avait quelque difficulté à gouverner, quand la surveillance du

séminaire lui incombait, cette gent écolière, si diversement nuancée, suivant le peuple et le climat, mais toujours et partout turbulente et tapageuse, avec cette tendance naturelle à l'indiscipline dès que les rênes sont tenues par une main moins ferme.

Les enfants l'aimaient cependant et le vénéraient. Jamais ils ne lui auraient causé une peine voulue, par malice, car tous le considéraient comme un saint. Aussi ceux qui lui avaient confié la direction de leur conscience étaient-ils fort nombreux.

C'est surtout dans le ministère extérieur que ce cher confrère était admirable. Jamais une plainte, jamais un murmure. Il était toujours prêt à aller, par n'importe quel temps et à n'importe quelle heure, porter les secours de son saint ministère à plusieurs lieues de la ville. C'est peut-être, du reste, à cet excès de zèle dévorant et qu'il fallait constamment modérer, qu'est due sa dernière maladie, car il ne savait réellement pas assez compter avec la débilité de ses forces.

Les œuvres les plus abandonnées étaient ses œuvres de prédication. C'est là qu'il aimait à se dépenser. Qu'il se trouvait heureux au milieu de ses chers lépreux de Tucunduba, dont il a été chargé pendant plusieurs années ! C'était pour lui comme une sensualité spirituelle de vivre parmi ces parias de la société et de la nature, pour lesquels, instinctivement, il n'eût éprouvé que de la répulsion.

Sa douleur a été bien vive, son cœur a profondément saigné lorsqu'une administration de francs-maçons a enlevé la direction de la léproserie des mains si dévouées des Sœurs de Sainte-Anne pour la remettre à des mercenaires qui ne font preuve de zèle bien sérieux que pour toucher les gros traitements qui leur sont alloués. Malgré sa résignation, il ne put s'empêcher, ce jour-là, de manifester son chagrin en termes assez vifs. Bien que ne pouvant plus fréquenter l'établissement d'une façon régulière et suivie, il sollicitait toutefois de temps à autre, et le plus souvent possible, l'autorisation d'aller visiter encore ses pauvres malades, ses chers lépreux, à qui il portait les vieux souliers et les pièces de linge que les enfants mettaient au rebut et qu'il avait recueillis avec une attention pleine de charité.

On le voyait passer dans la ville, recueilli, la tête modestement baissée, l'air préoccupé ou distrait, prêtant peu d'attention

aux personnes ou aux choses. Il continuait une méditation commencée ou égrenait discrètement son chapelet.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que son caractère fût austère et concentré. Bien loin de là. Sa bonté et sa charité pour tous ne l'empêchaient pas de se montrer souvent gai et animé. Sa conversation ne manquait pas de charme et ses saillies avaient de l'originalité.

Les regrets qu'il a laissés parmi nous, comme parmi ses élèves et les gens du dehors, font de lui le plus bel éloge.

Le 5 novembre, un service funèbre a eu lieu, dans notre chapelle, pour le repos de l'âme des PP. Replumaz et Sanner. Une assistance nombreuse et recueillie se pressait dans l'église. Beaucoup de personnes communierent à leur intention. Le consulat français s'était fait représenter, comme à l'enterrement du P. Sanner.

La semence tombée des mains de ces deux chers défunts n'a pas été perdue, mais a produit, au contraire, de nombreux fruits de grâce et de bénédiction.

Que du haut du ciel, en compagnie des PP. Descots et Bruyère, ils nous protègent et nous assistent ! Puissions-nous apporter un jour au Père de famille une gerbe aussi riche que la leur !

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Décès. — Le P. Abel GARNIER, profès des vœux perpétuels, rentré en France depuis le mois de février, a succombé à une maladie de foie, dans sa famille, à Flers (Orne), le 20 juillet 1895, à l'âge de 29 ans, après 8 années de vie de communauté.

Le P. Joseph LANG, profès des vœux perpétuels, est décédé à Port-au-Prince (Haïti), le 29 juin 1895, à l'âge de 52 ans, après 35 ans de vie de communauté.

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère ;

Le 2 juillet, le P. JAUNY, de Maurice ;

Le 18, le P. HEIZMANN, des Etats-Unis ;

Le 18, le P. BERTHON, du Para (Brésil) ;

Le 22, le P. POYER-POULET, de Nossi-Bé.

Placements. — Le F. PORPHYRE, de la Maison-Mère à Saint-Illan; le Novice-Frère ALEXIS, de Chevilly à la Maison-Mère.

Bulletins. — Prière à nos confrères des Etats-Unis de nous envoyer leurs bulletins, de manière à ce que la première moitié nous arrive en septembre et la seconde moitié en octobre prochain.

LA SAINTE VIERGE MÈRE DE DIEU, par l'abbé Orsini. Nouvelle édition revue et augmentée par le P. J. Latappy. 1 vol. in-8° de 320 pages, illustré de nombreuses gravures. Broché, 3 fr.

Le mois de mai voit et fait éclore bien des fleurs, ravissantes et variées, mais toutes éphémères, ornements d'un jour de nos jardins et de nos parterres.

Il est pourtant certaines fleurs moins fragiles, et qui gardent longtemps, qui conserveront toujours leur brillant aspect et toute leur fraîcheur. De ce nombre est le nouvel ouvrage qui vient de paraître en l'honneur de la Très Sainte Vierge Marie. Œuvre d'un prêtre éminent par son érudition et par sa piété, ce livre, honoré des félicitations du Souverain Pontife lui-même, imprimé en beaux caractères en une édition toute nouvelle soigneusement revue, est un monument de 320 pages aussi gracieux que solide et imposant.

Mais pour revenir à la comparaison précédente, c'est surtout une fleur. Car si, d'un côté, il est bien difficile d'écrire une vie de la femme incomparable qui fut à la fois la Mère de Dieu et la Vierge la plus cachée et la plus humble, il faut reconnaître, d'autre part, que l'auteur de ces pages a su, avec une grande habileté et un rare bonheur, y réunir comme en un bouquet tout ce que la Sainte Ecriture et la Tradition nous ont transmis sur Marie. Et nous ne craignons pas d'ajouter que, par le style, où sont habilement fondues la parole divine et la parole humaine, par une sorte d'harmonie qui berce, qui enchante, qui entraîne, à travers les pages le lecteur captivé, cet ouvrage est incontestablement l'un des plus agréables à l'intelligence et au cœur, l'une des fleurs les plus embaumées que des mains pieuses aient fait s'épanouir en l'honneur de la Reine du ciel, comparée si souvent elle-même au *lis de la vallée*.

Ajoutons que plus de 60 gravures hors texte émaillent ce gracieux livre, à la couverture bleue, aux couleurs de la Vierge.

P. CHAUFFOUR, docteur en théologie.

Maison-Mère, le 31 juillet 1895.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Lettre du T. R. Père Général. — Note du R. P. Grizard au sujet du droit d'accroissement. — Admissions à la profession. Jours de messe mensuelle. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — Retraite et cérémonie de profession. — Seconde retraite à Chevilly. — **Ile Maurice.** Saint-François-Xavier. — Mahébourg. — Souillac. — **Martinique.** Saint-Pierre. — Morne-Rouge. — **Gouadeloupe.** — Notice : P. Lang. — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

LETTRE DU T. R. PÈRE GÉNÉRAL

Saint-Cœur de Marie, le 15 août 1895.

Mes bien chers Pères et mes bien chers Frères,

Le médecin m'ayant encouragé à écrire, j'en profite pour vous donner moi-même, et de ma main, des nouvelles de ma santé.

Avant tout, je tiens à vous remercier, mes chers confrères, de l'affection que vous m'avez témoignée durant ma maladie. Je ne saurais dire combien je suis touché de toutes les prières que vous avez faites et que vous faites encore pour moi. Merci, mes chers confrères, merci du fond du cœur.

S'il est dans les desseins de Dieu de me rendre un peu de la santé dont je jouissais, je le devrai à vos prières; si elles n'ont pas servi à me rétablir complètement, elles auront, du moins, contribué à me faire accepter avec résignation mes souffrances, à me faire davantage connaître les infidélités de ma vie, et à m'affermir dans le désir de servir Dieu désormais, avec la grâce de Jésus et le secours de Marie, mieux que par le passé.

Beaucoup d'autres choses m'ont grandement consolé dans ma maladie, en particulier les bonnes nouvelles de nos œuvres. Nos chers confrères y travaillent avec tant de zèle et de dévouement qu'elles sont toutes prospères et en voie de succès.

Je suis surtout très heureux de la bonne marche de nos scolasticats, grands et petits. Ce qui doit bien encourager les confrères à qui ces œuvres sont confiées, c'est qu'il n'y a peut-être pas dans la Congrégation de place où l'on soit à même de faire plus pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et sa propre sanctification. Les scolasticats, en effet, sont les pépinières d'où proviennent les fervents religieux, les apôtres zélés et vaillants. Les directeurs de scolasticats entretiennent donc et augmentent le zèle des vrais enfants du Saint-Cœur de Marie et la sève des vrais apôtres qui continueront à étendre l'œuvre des conversions dans notre chère Afrique.

Après avoir dit ma satisfaction bien grande aux directeurs de scolasticats, que dirai-je à nos chers missionnaires qui sacrifient si généreusement et si gaiement, pour la conversion des pauvres Noirs, leurs forces, leur santé et leur vie? Je les admire, je leur porte envie et je demande à Jésus et à Marie d'en faire autant de grands saints. Je suis particulièrement heureux de voir nos vicaires apostoliques et autres chefs de mission, si zélés, si dévoués, si pieux, si calmes et si patients, au milieu de fatigues et d'épreuves de toutes sortes. Oh! oui, Dieu m'en est témoin, j'éprouve pour nos vicaires apostoliques et chefs de mission plus que de l'admiration, je suis rempli de vénération pour eux : *Quam pulchri pedes...* Que la trace de leurs pas sur la terre d'Afrique, sur les collines et les montagnes, au sein des forêts et des plaines sans limites, que la trace de leurs pas est belle, admirable aux yeux des anges et des hommes! Je leur dis et je dis à tous les missionnaires : Merci au nom de la Congrégation, au nom de Notre-Seigneur et de la Sainte Église! Je leur dis de plus : Courage et confiance! Un Père de l'Église (saint Jérôme, si je ne me trompe) a dit : *Salvasti animam, tuam salvasti.* « Vous avez sauvé une âme; vous avez sauvé la vôtre. » Oh! que d'âmes vous sauvez, et des âmes dans la plus grande détresse! Quelle confiance ne devez-vous donc pas avoir en votre salut et même dans une place de distinction au ciel! Ce que je dis aux missionnaires, je le dis à tous ceux qui sont voués au saint

ministère dans des œuvres spéciales : partout, leur zèle, leur dévouement, leur esprit de sacrifice font honneur à la Congrégation et à l'Église.

Je ne puis m'empêcher d'adresser aussi quelques paroles à ceux qui sont voués à l'enseignement, besogne toujours fort laborieuse et souvent bien ingrate. Qu'ils se rappellent que leur divin Maître et modèle avait dit à son Père, en arrivant en ce monde : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam*. Et pourtant il est écrit de lui : *Nunquam sibi placuit*.

Chers professeurs, vous avez fait vœu d'obéissance; c'est votre *ut faciam, Deus, voluntatem tuam*. Si, parfois, votre besogne vous paraît bien pénible et bien ingrate, bien peu de votre goût, on pourra dire de vous comme de Jésus : *Non sibi placuit*. N'est-ce pas un sujet d'encouragement et de consolation pour vous? La part qui vous est faite est celle qui a été faite au divin Maître lui-même! D'ailleurs, en élevant des jeunes gens bien chrétiennement et en les édifiant, vous contribuez plus que vous ne pensez au maintien de la foi et de la pratique religieuses. *Confortamini*, et continuez avec paix et confiance à faire la volonté de Dieu. Par-ci par-là vous aurez, d'ailleurs, la consolation d'avoir préparé à la Congrégation quelques-uns de ses membres les plus capables et les plus utiles.

Grâce à vos bonnes prières, je suis heureux de pouvoir vous annoncer à tous, mes bien chers confrères, qu'il y a, au dire des médecins eux-mêmes, un commencement d'amélioration sérieuse dans mon état. Le mouvement semble revenir au pied et à la main gauche. Continuez à prier pour moi.

J'ai dit plus haut combien je suis satisfait de la marche des scolasticats. Le nombre de nos aspirants est assez consolant, mais il est loin de suffire aux besoins des œuvres et des missions. *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam*.

Les scolasticats, pour leur entretien, demandent des sacrifices pécuniaires énormes. Je prie donc ceux qui sont à la tête des œuvres et qui peuvent fournir des subsides à la Maison-Mère, de faire tout leur possible pour lui venir en aide aussi largement qu'ils le pourront.

En terminant, mes chers confrères, je vous prie de demander à Dieu de multiplier les vocations de Frères. Nous avons à

Cintra un noviciat de Frères florissant qui suffit à peu près à fournir le personnel nécessaire aux Missions du sud-ouest africain, presque entièrement placé sous le protectorat portugais; mais nous en manquons pour les autres Missions et pour les œuvres. Or, vous savez les immenses services que rendent partout les Frères. Jusqu'ici, nous devons en remercier le bon Dieu, nous avons eu un grand nombre de Frères, vraiment capables, bons religieux, et animés de l'esprit apostolique, qui ont été de très utiles auxiliaires partout. Remercions le Saint Cœur de Marie et prions-le de nous obtenir de nombreuses vocations de Frères dévoués et fervents.

Un mot encore et c'est une chose bien importante : Que tous, Pères et Frères, portent gravée dans leur cœur cette devise de nos premiers supérieurs : *Serva regulam et ipsa te salvabit.* « Gardez la règle et elle vous gardera. »

Je prie pour vous, mes chers confrères, et pour la Congrégation. J'offre à cette intention mes nombreux chapelets et rosaires, ainsi que mes souffrances et malaises. Je vous bénis de tout cœur, en me recommandant à vos bonnes prières.

Votre tout dévoué en Jésus et Marie,

A. EMONET,
Supérieur général.

AU SUJET DU DROIT D'ACCROISSEMENT

Pour répondre aux préoccupations des membres de la Congrégation, le R. P. Assistant, après l'avoir soumis aux membres du conseil, croit devoir leur communiquer l'avis qu'il donnait aux Pères réunis à Grignon pour la retraite.

On va vous poser cette question : Que fait la Congrégation au sujet de la loi d'accroissement? Quelle attitude va-t-elle prendre? Vous pouvez répondre : « Nous n'en savons rien, mais nous savons que, depuis 1885, la Congrégation a refusé de payer, et qu'elle est en procès avec l'enregistrement. Nos supérieurs font prier beaucoup à cette intention et s'en occupent avec une sollicitude pleine d'anxiété. »

On vous dira peut-être : Les journaux affirment que vous vous êtes soumis. A cela répondez : C'est absolument faux. La Congrégation n'a fait aucune démarche en ce sens, et aucune

démarche n'a été faite auprès de nous. La vérité est que de divers côtés, nous avons été pressés de le faire. « Faut-il, nous disait-on, pour une somme relativement minime que vous auriez à payer chaque année (2 000 francs au plus), et dont votre qualité de missionnaires grandement appréciés vous fera exempter, faut-il vous jeter dans une aventure dont l'espérance de succès n'est basée que sur des conjectures, et vous exposer à compromettre des œuvres si utiles à la gloire de Dieu et au bien de l'Eglise? » Suivre ces conseils c'eût été nous séparer des autres Congrégations et prendre une attitude peu digne et fort compromettante. D'autre part, des sollicitations, des menaces même nous pressaient d'entrer bruyamment dans la voie de la résistance.

Nous avons cru, avec d'autres Congrégations très bien posées dans l'Eglise et très importantes, soit par leurs œuvres et leur nombre, soit par la réputation dont elles jouissent, qu'il valait mieux, suivant les conseils du Saint-Siège et des cardinaux, se recueillir, examiner, prier et attendre, avant de prendre une décision. C'est encore le conseil donné par Son Em. le Cardinal-Archevêque de Paris, que j'ai vu il y a deux jours. La question d'ailleurs est assez grave pour commander cette prudence.

Cette décision sera prise sans autre préoccupation que celle des intérêts de l'Eglise et des œuvres qu'elle nous a confiées, et suivant la direction qui sera donnée par le Saint-Siège et les évêques. En attendant, demandons au bon Dieu de savoir le faire sans crainte et sans présomption.

GRIZARD, *assistant.*

ADMISSIONS A LA PROFESSION

Par décision du Conseil, en date du 30 juillet, ont été admis à la profession religieuse, les trente et un novices-clerics, dont les noms suivent :

MM.

JOLY Louis, né le 14 avril 1870, à La Motte-Servolex (Savoie);
LE VOUEDEC Julien, né le 22 janvier 1867, à Inguiniel (Morbihan);
BOEHR Joseph, né le 2 novembre 1870, à Illhæusern (Alsace);
MEYER Charles, né le 24 juin 1870, à Reichshofen (Alsace);

- SCHNEIDER** Charles, né le 4 mai 1868, à Constance (Bade);
KEARNEY Jean, né le 11 juin 1865, à Clonmel (Irlande);
WOLFF Charles, né le 2 septembre 1869, à Wasselonne (Alsace);
VOGLER Charles, né le 20 février 1870, à Hœrdt (Alsace);
GEORGER Edouard, né le 21 décembre 1868, à Duppigheim (Alsace);
WIEDER Joseph, né le 9 octobre 1869, à Oberdorf (Alsace);
HUYGHE Arthur, né le 3 mai 1870, à Hazebrouck (Nord);
BISCH Prosper, né le 23 déc. 1869, à Niedermorschweier (Alsace);
MUNSCH Aloïse, né le 6 octobre 1869, à Fellingingen (Alsace);
THUET Jules, né le 29 octobre 1871, à Ammerschwihir (Alsace);
LE HIR Joseph, né le 12 novembre 1870, à Plumélieu (Morbihan);
PLOMBY François, né le 4 août 1869, à Toulouse (Hte-Garonne);
HANGUIÉRE Georges, né le 8 juin 1869, à Marquette-lez-Lille (Nord);
DEWASTE Louis, né le 6 juillet 1866, à Tressin (Nord);
DURNY Joseph, né le 16 avril 1871, à Bernhardsviller (Alsace);
SCHMODRY Antoine, né le 1^{er} août 1868, à Kaysersberg (Alsace);
LAGARRIGUE Pierre, né le 13 mars 1869, à Aurillac (Cantal);
ROULET Joseph, né le 19 juin 1870, à Plessé (Loire-Inférieure);
DOOLEY Richard, né le 13 février, à Freshford (Irlande);
CIMBAULT LÉON, né le 10 avril 1868, à Bossay (Indre-et-Loire);
NÆGEL Adolphe, né le 31 août 1872, à Saverne (Alsace);
DUCLOS Hyacinthe, né le 3 février 1872, à Baud (Morbihan);
LERAY François, né le 20 août 1869, à Issé (Loire-Inférieure);
ALLAIRE Léonard, né le 4 déc. 1869, à St-Pierre-des-Ifs (Eure);
SCHMIDT Pierre, né le 7 février 1871, à Niederahr (Allemagne);
BRANIGAN Michel, né le 26 mars 1866, à Ballyuskill (Irlande);
CABON Adolphe, né le 1^{er} mai 1873, à Quimper (Finistère).

Jours de messe mensuelle.

Les jours du mois où les nouveaux profès doivent dire la sainte messe aux intentions du T. R. Père Général sont fixés comme il suit :

Le 1^{er}, P. Joly; le 2, PP. Le Vouédec et Bœhr; le 3, P. Meyer (Charles); le 4, P. Schneider; le 5, P. Kearney; le 6, PP. Wolff et Vogler; le 7, P. Georger; le 8, P. Wieder (Joseph); le 9, PP. Huyghe et Bisch (Prosper); le 10, P. Munsch; le 11, P. Thuet; le 12, P. Le Hir; le 13, P. Plomby; le 14, P. Hanguiéré; le 15, P. Dewaste; le 16, P. Durny; le 18, P. Schmodry; le 19, P. Lagarrigue; le 20, P. Roulet; le 21, P. Dooley; le 23, P. Cimbault; le 24, P. Naegel; le 25, P. Duclos; le 26, P. Leray, le 27, P. Allaire; le 28, P. Schmidt (Pierre); le 29, P. Branigan; le 30, P. Cabon.

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis, par décision de la Maison-Mère .

Aux vœux perpétuels :

- Le P. LE FLOCH, de la communauté d'Épinal ;
 Le P. GASCHY, de la communauté de Chevilly ;
 Le P. WILT, de la Guadeloupe ;
 Le P. HENRY Joseph, de la Mission du Gabon ;
 Le P. SCHWARTZROCK, des États-Unis ;
 Les FF. LEO SCHUSTER, Hieronymus SCHNEIDER, Daniel TURKES,
 Adolphus WOLF et Gaudentius DUFFNER, de la province des
 États-Unis ;
 Le F. Claudius MENNÉ, de la Mission du Gabon.

Aux vœux de cinq ans :

- Le P. WECKEL, de la province des États-Unis ;
 Le P. BENOIT, de la communauté de Cellule ;
 Le P. RADIGUET, de la communauté d'Épinal ;
 Le P. MAC-DONNELL, de la communauté de Port-d'Espagne (Tri-
 nidad) ;
 Le F. Marie-Aloïse KEMMERLÉ, de Nossi-Bé ;
 Le F. Omer O'CONNELL, de la communauté de Rockwell (Irlande) ;
 Les FF. Frédéricus SCHMITT et Osée GUALCH, de la province des
 États-Unis ;
 Les FF. Clément ULRICH et Aglibert GECHTER, de la c. de Cellule ;
 Les FF. Florian DUMAS et Hermogène DONVAL, de la communauté
 de Saint-Ilan.

A l'oblation.

A titre de scolastiques :

A MESNIÈRES, LE 2 AOUT 1895, MM :

- BISCH Alphonse, du diocèse de Strasbourg, pat. rel. S. *Joseph* ;
 KUENTZ Joseph, du d. de Strasbourg, p. r. S. *François-Xavier* ;
 MORAVIETZ François, du diocèse de Breslau (Allemagne), pat. rel.
 S. *Stanislas Kostka* ;
 MISSON Pierre, du diocèse de Clermont, pat. rel. S. *Joseph* ;
 DIQUÉLOU Allain, du diocèse de Quimper, pat. rel. S. *Joseph* ;
 RIMMER John, du d. de Ditton-Hall (Angleterre), p. r. *Ste Marie* ;
 MAUDUIT Victor, du d. de Coutances, p. r. S. *François de Sales* ;

HAMMINGER Adolphe, du diocèse de Fribourg (Brisgau), pat. rel.

S. *François-Xavier*;

ZIMMERMANN Jean, du diocèse de Fribourg (Brisgau), pat. rel.

S. *François-Xavier*.

RETRAITE ET CÉRÉMONIE DE PROFESSION

La retraite du Noviciat s'est ouverte à Grignon, le 7 août. Le R. P. Grizard en a donné les exercices. Dans ses instructions, il rappelle d'abord le but de la retraite : nous connaître, nous vaincre, ordonner notre vie sous la seule influence de cette pensée : la gloire de Dieu et le salut du prochain. Il développe ensuite ces diverses vérités : comme chrétiens, comme prêtres et comme religieux nous devons travailler à notre sanctification, en imitant Notre-Seigneur. Il montre le prêtre dans ses rapports avec les âmes : zèle, prudence; le religieux dans ses rapports avec ses supérieurs et ses confrères : obéissance et charité. Enfin, il indique les grands moyens de sanctification : pour le prêtre, le saint sacrifice de la messe, et pour le religieux, la règle.

Le jour de l'Assomption, le P. Guyodo a fait une instruction pleine d'onction et de piété sur la persévérance, en développant cette parole de Notre-Seigneur : *Manete in me et ego in vobis*.

Après cette allocution, a eu lieu selon le cérémonial ordinaire, la profession des trente et un novices, dont on a lu plus haut les noms. Puis, les PP. Pacé, Le Floch, Gaschy, Meistermann, Pembroke, Walter et Mazô ont prononcé leurs vœux perpétuels.

Outre les novices dont nous avons donné les noms, prenaient part à cette retraite, les RR. PP. Barillec et Gerrer; les PP. Guyodo, Ebenrecht, Heizmann, Cogniard, Rulhe, Jauny, Picarda, Heintz, Lutz (Joseph), Vanhaecke, Faugère, Chauffour, Pacé, Michel (Pierre), Monnier, Gaschy, Moulin, Luteaud, Gehres, Tacheix, Thierry, Reling, Meistermann, Pembroke, Stercky, Walter (Aloïse), Mazô et Lux.

La veille de la profession, le T. R. Père Général avait écrit aux novices de Grignon, la lettre suivante :

Mes chers Enfants,

J'ai été au milieu de vous par la pensée toute la semaine, et

j'y serai tout particulièrement demain. J'ai dit pour vous beaucoup de rosaires. J'ai demandé, par la Très Sainte Vierge, que vous fassiez la profession avec des dispositions telles que vous puissiez demeurer toute votre vie de vrais enfants du Cœur Immaculé de Marie, animés de son esprit et de son zèle apostoliques.

Daigne l'Esprit-Saint vous remplir de l'abondance de ses dons et puissiez-vous vous-mêmes ne jamais contrister en vous ce divin Esprit.

Je vous bénis tous du fond de mon cœur.

A. EMONET,
Supérieur général.

Les novices lui ont répondu le lendemain par la lettre suivante :

Très Révérend et bien-aimé Père,

La lettre que vous avez eu la bonté de nous adresser à la veille de notre profession nous a vivement émus. Nous ne saurions vous redire notre attendrissement en entendant ces paroles de notre Père bien-aimé qui, au milieu de ses souffrances, n'oublie pas les derniers de ses enfants...

Nous venons de prononcer nos saints engagements, vous n'en avez pas été le témoin et ç'a été pour nous la peine de ce beau jour. Mais les promesses que nous avons faites à Dieu, nous voulons vous le dire, nous sommes prêts à les tenir jusqu'au bout, bien persuadés que c'est là le témoignage que vous attendez de notre reconnaissante affection.

En quittant le noviciat, nous emporterons précieusement le souvenir de vos paternelles attentions, souvenir qui nous soutiendra au milieu de nos peines et de nos difficultés, et nous aidera à aimer la Congrégation, à l'exemple de notre Père, qui n'a pas cru, au milieu de ses souffrances, pouvoir laisser passer le jour de notre profession, sans nous adresser ses plus tendres encouragements.

Vous avez prié pour nous et nous aussi, pendant notre retraite, nous avons souvent, pour vous, adressé au Saint Cœur de notre bonne Mère nos plus ferventes prières. Nous espérons qu'en acceptant le sacrifice que nous lui avons fait de notre personne, elle aura eu égard, comme première récompense de

notre entière donation, à notre désir le plus ardent : elle rendra la santé à notre bien-aimé Père, pour notre bonheur, et celui de toute la Congrégation.

Daignez agréer, encore une fois, Notre bien-aimé Père, l'expression de notre vive reconnaissance et de notre filiale affection.

SECONDE RETRAITE A CHEVILLY

La retraite annuelle des Pères s'est ouverte, comme d'habitude, à Chevilly, le dimanche 18 août pour se terminer le 25, jour de la fête du Saint Cœur de Marie. Elle a été favorisée, cette année, par un temps superbe dont on a profité pour faire de nombreuses visites au tombeau de notre Vénérable Père.

La conférence du matin a été remplacée par une lecture en commun, faite à 9 heures et demie. Celle du soir a été donnée chaque jour, à 5 heures, par le R. P. Libermann.

Après l'ouverture, où il a commenté l'évangile du jour dans ses rapports avec la retraite, il a pris pour thème de ses autres instructions la Constitution XXVI sur l'observation de nos saintes Règles. S'appuyant sur les saints Pères et les principaux théologiens, il a traité cette question à ses différents points de vue : motifs d'observer nos Règles, causes de non-observation, correction de ces violations, etc.; le tout agrémenté d'anecdotes et d'exemples intéressants puisés dans ses souvenirs personnels.

Prenaient part à la retraite de Chevilly : les RR. PP. Corbet, Libermann, Huvéty; les PP. François, Peureux, Delaplace, Hubert, Lacombe, Le Bozec, Ott, Le Douarin, Brunetti Antoine, Audren, Kientzler, Pallier Blaise, Roserot, Botrel, Cotter, Acker, Hattler, Frécenon, Kuentz Aloyse, Lancel, Pillu, Otten, Alaux, Ussel, Gœpfert, Pallier Edouard, Latappy Jean, Kuhn Alphonse, Hassler, Ritzenthaler, Wendling, Gardel, Poyer-Poulet, Bourauël, Høgy, Berthon, Ball, Genoud, Pannetier, Ferré, Bécue, Michel Joseph, Le Berre, Allheilig, Durdos, Féger, Travers, Artiguella, Décaillet, Wattiez, Rialland.

Les premières vêpres de la fête ont été chantées, par le R. P. Grizard; la grand'messe et les vêpres du lendemain par le R. P. Corbet, second assistant. Le T. R. Père y a assisté.

A 5 heures a eu lieu la cérémonie de rénovation des vœux.

Avant de prononcer les saints engagements, le R. P. Premier Assistant s'inspirant de la devise du premier missionnaire de la Congrégation, le P. Laval : *Travaillons pour le bon Dieu*, l'a donnée comme un écho de la doctrine de notre Vénérable Père, disant dans un élan d'amour qui résumait bien toute sa vie : *Dieu seul et périsse tout le reste!* Et cette doctrine, le V. Père lui-même la doit à son application à étudier le saint Cœur de Marie, dont la parole : *Ecce ancilla Domini* renferme bien les deux devises : « Dieu seul » et « travaillons pour le bon Dieu ».

Travailler pour quelqu'un, c'est employer une partie de son temps et de ses forces au service de ses intérêts, suivant le salaire et la récompense promis. Travailler pour le bon Dieu, ce sera donc employer, au mieux de ses intérêts, tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes et tout ce que nous pouvons : notre intelligence pour le connaître, par l'étude des livres sacrés, par la méditation. Consacrés à Dieu comme prêtres et comme religieux, nous ne devons pas être de ces hommes dont l'esprit ne peut plus supporter que des lectures peu sérieuses, mais aimer ces lectures, ces études, qui élèvent l'âme et l'ennoblissent, qui donnent au cœur ses joies les plus pures. De cette application à Dieu et de cette union pratique à Notre-Seigneur, tant recommandées par notre V. Père, sortira tout naturellement le zèle pour le salut des âmes : zèle ardent et zèle prudent.

Travailler pour le bon Dieu, c'est nous mettre entièrement à son service, en substituant sa volonté divine à la nôtre. Qu'elle commande ou qu'elle permette, peu importe, partout où nous la trouvons, nous devons avec amour en faire la règle de notre conduite. Qu'elle dispose de nous suivant nos goûts ou non, quant à notre placement, quant à nos fonctions, peu importe, pourvu que nous puissions dire : Je fais la volonté du bon Dieu, je travaille pour Lui. Nous le ferons encore en consumant avec amour toutes nos forces dans les travaux et les fatigues de l'apostolat, dans les maladies et les souffrances qu'il plaira au bon Dieu de nous envoyer.

Le R. Père termine en nous invitant à demander au saint Cœur de Marie, pour nos Missions, de nombreux ouvriers apostoliques qui sachent travailler pour le bon Dieu ; pour nous tous,

la grâce de marcher sur les traces de nos premiers missionnaires, en prenant leur belle devise : *Travailler pour le bon Dieu!*

Prions, ajoute-t-il, le saint Cœur de Marie pour celui qui nous a été miséricordieusement conservé jusqu'à ce jour, demandons-lui d'accomplir son œuvre, en lui rendant pleine et parfaite santé, afin que longtemps encore, par ses paroles et par ses exemples, il puisse nous apprendre à aimer Marie et à travailler pour le bon Dieu.

Le lundi matin, à huit heures, a eu lieu la messe de *Requiem* pour les confrères défunts, chantée par le P. François, et la retraite s'est terminée ensuite, comme d'usage, par le chapitre des règles.

ILE MAURICE

COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER

MARS 1893. — AOUT 1895.

1. Personnel. — 2. Population de l'île Maurice. Temples. Pagodes. Sortilèges. — 3. Les Indiens au tombeau du R. P. Laval. — 4. Ministère. Arrivée de trois Pères. Pose de la première pierre de la nouvelle église Saint-François. Relèvement de la chapelle Saint-Joseph, restauration de l'église de Sainte-Croix. — 5. Résultat du ministère. — 6. Mort du R. P. Garmy.

1. — La communauté de Saint-François-Xavier se compose actuellement du P. Garmy (1), supérieur provincial et local; des PP. Binger et Lescure. Le P. Baud, qui dessert la paroisse de Sainte-Croix et la chapelle Saint-Joseph, réside aussi à la communauté.

Successivement, les PP. Cotonéa, Pellerin (2) et Haaby, en ont été détachés pour aller occuper d'autres postes. Le P. Cotonéa est parti pour Souillac en décembre 1893, puis pour Rodrigues; le P. Pellerin, pour la cathédrale, le 10 décembre 1894, et le P. Haaby, pour Saint-Jean de Rose-Hill, le 23 février 1895.

2. — D'après le dernier recensement, l'île Maurice compte 370,588 habitants, dont 255,920 Indiens, 115,438 catholiques,

(1) Mort le 12 avril, jour du vendredi saint.

(2) Revenu à Saint-François-Xavier aussitôt après la mort du R. P. Supérieur. Le P. Baud le remplace à la cathédrale.

6,343 protestants, 34,763 mahométans, 10,079 Hindous, 3,457 bouddhistes.

La paroisse de Saint-François, celle de Sainte-Croix et la chapelle Saint-Joseph, desservies par les Pères de la communauté, doivent compter au moins 18,000 catholiques, un nombre beaucoup plus élevé de païens, mais peu de protestants. Ces derniers ont, cependant, un temple sur la paroisse de Saint-François, où se trouve également une mosquée pour les musulmans.

Deux pagodes de premier ordre et quantité de second ordre sont disséminées, çà et là, sur la paroisse de Sainte-Croix et sur le territoire avoisinant la chapelle Saint-Joseph.

Ce grand nombre de païens, adonnés aux plus grossières superstitions, sont loin de produire une heureuse influence parmi nos chrétiens, en général très ignorants. De là, cette quantité de recettes plus ou moins ridicules, pour se délivrer d'une maladie quelconque; de là, l'habitude de se réunir autour du cadavre d'un parent, d'un ami, et de passer auprès de lui la nuit entière à boire et à chanter; de là, enfin, le succès des sorciers et des devins, tous fort achalandés.

3. — Malgré nos efforts, il existe encore bien des unions irrégulières, parmi la classe indigente surtout, et c'est là la plaie la plus hideuse et la plus difficile à guérir.

En dépit de ces misères, le bien s'opère et, avec la grâce du bon Dieu, nous espérons le voir grandir de plus en plus.

Il se produit en ce moment, parmi les Indiens, un mouvement qui nous donne des espérances pour l'avenir : c'est par milliers qu'ils se rendent, chaque semaine, au tombeau du vénéré P. Laval, où on les voit prier avec une ferveur qu'ils sont loin d'apporter dans leurs pagodes.

Les musulmans ne nous font pas concevoir d'aussi bonnes espérances; cependant, parmi la classe instruite, il s'en trouve d'assez courageux pour embrasser notre sainte religion. Beaucoup même vont jusqu'à confier leurs enfants à des maîtres chrétiens.

4. — Nous avons la consolation de baptiser de temps en temps quelques Chinois. Les convertir n'est pas chose facile, car ils se trouvent aussitôt en butte à toutes sortes de tracasseries de la part de leurs compatriotes.

Donc la moisson est grande, et le champ du père de famille est vaste; espérons que le vénéré P. Laval nous aidera.

Le 9 novembre 1893, le P. Lescure, nouveau profès, arrivait parmi nous; le 26 février 1894, le P. Baud, de la Réunion, et, le 11 juillet de la même année, le P. Binger, de la Martinique, venaient le rejoindre ici.

C'est le 1^{er} mai 1893 qu'on a commencé à creuser les fondations d'une nouvelle église à Saint-François. Le 15 août avait lieu la pose de la première pierre. Mgr l'Evêque, Son Excellence le gouverneur, sir Virgile Naz, et les autres notabilités, nous avaient fait l'honneur de se rendre à l'invitation du R. P. Supérieur.

La chapelle Saint-Joseph, renversée par le cyclone, s'est relevée de ses ruines, et l'église de Sainte-Croix, fort endommagée aussi, vient d'être réparée.

5. — De mars 1893 à avril 1895, nous avons baptisé à Saint-François 954 enfants et 70 adultes, dont une quinzaine de Chinois, une vingtaine d'Indiens, et le reste, de Musulmans, Malgaches, Cafres, etc.

On a fait 682 enterrements, 250 mariages dont 120 réhabilités, et 423 premières communions.

A Sainte-Croix, il y a eu 263 premières communions, 300 baptêmes dont 26 d'adultes, la plupart Indiens; 30 mariages réguliers et autant de réhabilités.

Le dimanche 21 octobre 1894, se clôturait, à Sainte-Croix, une mission de quinze jours donnée par les PP. Jésuites : 100 hommes et 50 femmes faisaient leur première communion, et le soir, Monseigneur confirmait 186 personnes.

A la chapelle Saint-Joseph, rendue au culte vers la fin de l'année dernière, il y a eu 27 baptêmes, une trentaine de premières communions, 11 mariages et 18 enterrements.

6. — Au moment où nous écrivons ces lignes est survenue la mort du R. P. Garmy, provincial : les détails de cette mort, qui nous plonge dans le deuil, sont déjà parvenus à la Maison-Mère.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE MAHÉBOURG

MARS 1893. — AOUT 1895.

1. Personnel. — 2. Travaux. Constructions. — 3. Nouvelles chapelles. — 4. Inauguration des nouveaux édifices religieux. — 5. Écoles. — 6. Maladies. 7. OEuvres paroissiales. — 8. Visites.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, la communauté de Mahébourg a subi plusieurs changements dans son personnel. Nous avons d'abord eu à déplorer la mort du regretté P. A. Burg, qui, après vingt années d'un apostolat fructueux, s'est vu contraint de nous quitter pour l'Europe, afin d'essayer d'y rétablir sa santé délabrée par des travaux incessants. Hélas! la divine Providence en avait jugé autrement, et notre cher confrère est allé recevoir, au mois de mai dernier, la récompense de son admirable zèle apostolique. Il a été remplacé par le bon P. Boulé, qui est arrivé de la mission de Zanzibar le 15 janvier 1894.

Le P. Jean-Louis Manach, qui, pendant un assez long temps, avait été attaché à notre communauté, a dû également, forcé par la maladie, se séparer de nous vers la fin de 1893.

Pour aider les Pères dans le saint ministère, le R. P. Provincial nous a envoyé, du mois d'août au mois de novembre 1894, le P. Cotonéa. En décembre, le cher Père reçut son obéissance pour l'île Rodrigues.

Aujourd'hui, le personnel de la Communauté comprend :

Le P. Ditner, supérieur, curé de la paroisse, qui dessert les chapelles de Bel-Air, de la Rivière des Créoles, du Vieux Grand-Port et du Grand-Sable, et est le confesseur ordinaire de la Communauté des Filles de Marie; le P. Béchet, économiste, et desservant des chapelles de la Plaine Magnien, du Bouchon et de l'Escalier, qui remplit en outre les fonctions de *manager* des écoles catholiques du district; le P. Boulé, chargé des chapelles de Mare-d'Albert, de Saint-Joseph et des Cent-Gaulettes; le F. Alphonse, qui a la direction de l'école catholique pour les garçons de Mahébourg, s'occupe du chant à l'église paroissiale.

2. — Le dernier *Bulletin* a fait connaître à nos confrères la ruine totale de presque toutes nos chapelles et écoles; nous nous demandions alors comment réparer tant de pertes. Nous avons, en effet, passé par bien des inquiétudes à ce sujet, et si

le saint ministère a pu être continué, cela n'a pas été sans mille difficultés de tous genres. Heureusement, la Providence est venue à notre secours. Le gouvernement mauricien a voté en faveur des églises endommagées une première fois 100.000 roupies et une seconde 50.000. Ces fonds ont été mis à la disposition de Mgr l'Archevêque pour être répartis entre les différentes églises. Le Grand-Port a eu pour sa part 40.000 roupies. C'était beaucoup, vu la somme votée, et bien peu, vu l'exigence de nos besoins. Nous avons employé ce secours avec la plus grande parcimonie, afin d'en faire profiter le plus de chapelles possible. D'abord, l'église paroissiale, dont la toiture a été enlevée, a coûté 6000 roupies; la chapelle de la Plaine Magnien, complètement renversée, en a demandé 10.000, et c'est avec cette faible allocation que le cher P. Béchet a su trouver moyen de reconstruire en pierre un édifice nouveau beaucoup plus beau que l'ancien et surtout beaucoup plus digne du service divin. A Mare-d'Albert, il a fallu démolir l'ancienne chapelle qui menaçait ruine, et en bâtir une plus grande. C'est le P. Supérieur qui s'est chargé de ce travail. Celles du Vieux Grand-Port et du Grand-Sable, totalement détruites par le sinistre du 29 avril 1892, ont été également reconstruites en pierre. De même que dans les stations de la Plaine Magnien et de Mare-d'Albert, ces chapelles sont aujourd'hui mieux appropriées au culte divin, et ont surtout l'immense avantage d'être à la fois solides et élégantes.

3. — Ces nombreux travaux ont absorbé tous les instants du P. Supérieur et du P. Béchet, qui s'en trouvent aujourd'hui largement récompensés, car les cérémonies religieuses peuvent être célébrées de nouveau comme par le passé, et le bon Dieu être glorifié par une plus grande quantité de fidèles. Il faut avouer, en effet, que ce manque de chapelles a beaucoup entravé le bien, en privant, faute de place, les chrétiens du quartier d'assister à la sainte messe, même les dimanches.

4. — L'inauguration de ces nouveaux édifices religieux a été splendide. Les fidèles des différentes localités ont tenu à honneur d'en rehausser la solennité. C'étaient de véritables jours de fête sous tous les rapports. Voici l'ordre dans lequel ces cérémonies se sont faites : celle de la Plaine Magnien (chapelle de Saint-Patrice) a été solennellement bénite par Mgr l'Arche-

vêque, le 30 octobre 1894; celle du Grand-Sable (chapelle Sainte-Cécile), le 30 décembre 1894; celle de Mare-d'Albert (N.-D. du Refuge), le 17 février 1895; et enfin, celle du vieux Grand-Port (N.-D. Auxiliatrice), le 24 février 1895. Le P. Supérieur a été délégué pour bénir les trois dernières.

5. — Quant à nos écoles, nous sommes forcément contraints, faute de ressources, d'en ajourner les réparations, même les plus urgentes. Cependant, celles du Vieux Grand-Port et de l'Anse-Jonchée, grâce à la générosité de M. Maurice Portal, propriétaire principal du quartier, ont été entièrement refaites. Puisse le bon Dieu susciter quelques bienfaiteurs aussi généreux, et les traces du terrible cyclone seront bien vite effacées.

6. — Malgré ces occupations continuelles, nous n'avons pas été trop inquiétés par l'état de nos santés. L'influenza, il est vrai, a bien fait son apparition dans la Communauté, et le P. Supérieur en a été le premier atteint, mais au bout de quelques jours de soins attentifs, il a pu reprendre ses occupations. Le P. Béchet a été plus gravement atteint, vu son âge avancé. Mais, lui aussi, après un traitement énergique, a recommencé avec une nouvelle vigueur ses courses apostoliques. Que le Seigneur nous le conserve longtemps encore!

7. — Les œuvres paroissiales continuent toujours à prospérer et à nous donner beaucoup de consolations.

La Congrégation des Enfants de Marie, pour les jeunes filles, compte actuellement 70 membres qui se réunissent régulièrement tous les samedis, après la messe, pour la récitation en commun du petit office de la Sainte Vierge. Une fois par mois, le P. Béchet, leur directeur, leur fait une conférence.

Le tiers ordre de Saint-François a 71 membres. Le P. Supérieur, qui en est le directeur, ne reçoit de nouvelles Sœurs qu'avec la plus grande discrétion.

L'OEuvre de l'Apostolat de la Prière comprend plus de 1800 membres. Les règlements étant moins stricts, on s'y enrôle plus facilement. Les communions mensuelles, ainsi que celles des premiers vendredis, sont toujours très nombreuses.

8. — La Communauté a été honorée de la visite du premier Pasteur du diocèse, à l'occasion de la bénédiction de la nouvelle chapelle de la Plaine-Magnien. Sa Grandeur a été on ne peut

plus aimable ; elle a surtout été enchantée de la manière dont la cérémonie de l'inauguration a été faite.

Une autre visite qui nous a été bien agréable est celle de sir Hubert Jerningham, gouverneur de Maurice. Son Excellence est un catholique pratiquant, et ne manque jamais, pour le premier jour de l'an, de remplir ses devoirs religieux à Mahébourg. Elle aime beaucoup assister à nos offices parce que, dit-elle, ils se font avec solennité et surtout avec piété, C'est en cette circonstance que sir Hubert daigne nous honorer de sa visite. Les Filles de Marie partagent la même faveur ; jamais le Gouverneur ne les quitte sans leur laisser une bonne aumône pour leurs orphelines.

COMMUNAUTÉ DE SOUILLAC

MARS 1893. — AOUT 1895

Personnel. — Mission. — Projet d'ériger une nouvelle paroisse.

La communauté se compose du P. Mengelle et du P. Perraud. Le premier, supérieur et curé, dessert Chemin-Grenier et Petit-Cap ; le second est chargé de Souillac, de la rivière des Anguilles et du Grand-Bois.

Le P. Perraud, fatigué par les rudes labeurs d'un apostolat de dix-sept ans, est parti pour la France le 23 novembre 1893, afin de refaire sa santé compromise. Il est revenu, plein de vigueur, à la fin de juillet 1894, au moment où les Pères Jésuites terminaient les exercices d'une mission à Souillac.

Cette mission de Souillac a eu, à son origine, un incident assez piquant pour mériter d'être relaté ici. La première annonce de la mission date du mois de novembre 1892. En l'absence de Mgr Meurin, quêtant en Europe pour la reconstruction des églises et des chapelles abattues par le cyclone du 29 avril, le R. P. Châvet, vicaire général, chargea les PP. Malaval et Miquel, missionnaires diocésains, de prêcher une mission à Souillac, en novembre 1892. Informés de l'arrivée des missionnaires, nous avons exhorté les fidèles à mettre à profit la grâce privilégiée qui leur était offerte. Le P. Malaval arrive un vendredi soir, l'avant-veille du dimanche où devait s'ouvrir la mission. Nous l'accueillons de notre mieux. Il devançait son confrère pour régler, de concert avec nous, quelques petites questions de détails concernant les exercices de la mission.

L'accord ne fut pas difficile à établir sur ce sujet. Malheureusement, la conversation tomba bientôt sur la question des mariages des concubinaires et des premières communions d'adultes ; le P. Malaval nous avoua qu'il espérait voir se produire à Souillac les conversions merveilleuses opérées ailleurs, dans cette catégorie de personnes. Nous savions que, dans les différentes missions déjà données dans l'île, c'étaient les principaux résultats poursuivis par les missionnaires ; mais nous savions aussi que leur manière de faire n'avait pas l'approbation générale. Plusieurs de ces mariages religieux contractés sans le lien civil s'étaient terminés par la séparation, quelques jours après la mission. Beaucoup de ces adultes admis à la première communion après trois ou quatre leçons de catéchisme, reprenaient, la mission finie, la vie toute païenne d'auparavant.

Aussi, dès que le P. Malaval nous eût exposé ses vues sur ces graves questions, nous primes la liberté de lui dire que nous trouvions sa manière d'agir peu prudente et peu sage : ces mariages sans publications civiles manquaient de discrétion ; ces premières communions préparées à la vapeur ne pouvaient nullement former des chrétiens sérieux et solides. La discussion fut très calme de part et d'autre, et le P. Malaval eut l'air de nous donner raison. On se sépara bons amis, en se souhaitant le bonsoir. Le samedi, de très grand matin, le P. Mengelle partait pour Chemin-Grenier et retournait à Souillac, le dimanche à onze heures. Quel ne fut pas son étonnement d'apprendre que le Père missionnaire était reparti, le samedi matin, pour Port-Louis ! La nuit, qui porte conseil, lui avait inspiré de s'en aller, sans donner la mission. A son lever, reprenant la conversation de la veille, il avait déclaré au P. Perraud qu'il ne pouvait pas agir à Souillac autrement que dans les autres paroisses, que, s'il ne pouvait pas faire des mariages et des premières communions, la mission serait manquée, qu'il allait consulter ses supérieurs en ville. Le P. Perraud lui avait répliqué que son départ produirait dans la paroisse une fâcheuse impression, que tout en ne partageant pas sa manière de voir sur toutes les questions, nous n'entendions nullement mettre une entrave à son ministère, qu'il avait toute liberté d'action. Malgré ces paroles conciliantes, le P. Malaval était parti et n'était pas revenu.

Ce départ, qu'aucune raison sérieuse ne motivait, mécontenta fort la population et mit le P. Mengelle dans l'obligation d'aller soumettre au vicaire général le conflit singulier qui surgissait à propos de rien. Il raconta par le menu tout ce qui s'était passé, ajoutant que notre seul tort était d'avoir eu le courage de dire tout haut ce que beaucoup d'autres prêtres pensaient, mais n'osaient pas dire. Le vicaire général, qui partageait nos vues, ne trouva rien à blâmer dans notre attitude. Déjà, la veille, en recevant le P. Malaval, il lui avait conseillé de retourner à Souillac pour donner la mission. Mais le Père préféra attendre le retour de Mgr Meurin. Il rêvait une petite revanche.

Quelques jours après, Monseigneur revenait d'Europe. Il se hâta, sans doute, de prendre connaissance du rapport qui avait été fait sur la mission manquée de Souillac. Mais jamais nous n'avons reçu aucun reproche de sa part, pas plus dans nos visites à l'évêché que dans les correspondances officielles échangées avec lui. La mission, qui devait être donnée pendant le mois de novembre 1892, n'a eu lieu qu'au mois de juillet 1894.

Cette mission a été le plus grand événement religieux de la paroisse, depuis son existence. Elle a dépassé les plus belles espérances des missionnaires. On a compté 20 conversions de païens ou de protestants, 90 ménages régularisés, 300 personnes pour la première communion et 504 pour la confirmation. Mais ici, comme ailleurs, le bien opéré pendant ces jours de mission ne s'est pas maintenu. Plusieurs de ces mariages faits à la vapeur se sont disloqués peu après. Quant aux adultes qui ont fait la première communion, sur 300, 140 à peine sont revenus pour la deuxième communion. Ces conversions sont souvent l'effet de l'engouement et d'un enthousiasme momentané, et non le fruit de réflexions sérieuses.

Les missions ont, sans doute, leur utilité et leur avantage, mais le bien qu'elles opèrent est de courte durée, parce qu'il est difficile de l'entretenir à cause de l'étendue des paroisses et du nombre insuffisant de prêtres. Ce bien des âmes, que les missionnaires poursuivent avec tant de zèle et d'ardeur, serait procuré d'une manière plus sûre et plus durable en multipliant les paroisses et les prêtres.

Monseigneur lui-même a reconnu que deux prêtres ne suffisaient pas pour desservir la Savane, qui a 31 milles de long.

Dans une tournée de confirmation, en 1890, il a demandé aux membres de la fabrique de Souillac s'ils n'étaient pas disposés à accepter la formation d'une nouvelle paroisse dans le district. Sur la réponse affirmative de ces messieurs, il a pris l'engagement d'établir la nouvelle paroisse à Chemin-Grenier, centre important de la Petite-Savane. Malheureusement, quand le P. Mengelle lui a rappelé cette promesse, il a paru avoir oublié ce qu'il avait dit. Depuis cette époque, il est revenu à Chemin-Grenier, le 10 décembre 1893, et a donné la confirmation à 408 personnes que le P. Mengelle seul avait préparées. Monseigneur a daigné exprimer sa satisfaction sur ce qu'il a vu, mais n'a pas parlé d'établir la paroisse promise autrefois. Espérons que les choses s'arrangeront plus tard d'une manière plus conforme aux désirs et aux besoins de la population.

ILE DE LA MARTINIQUE

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE

MAI 1893. — AOÛT 1895.

1. Personnel et œuvres. — 2. Changements. — 3. Elèves : nombre, augmentation, bon esprit, résultats aux examens du baccalauréat. — 4. Rivalité du lycée. Son avenir. — 5. Crise sucrière intense dans toute la Martinique. — 6. Bénéfices de la maison. — 7. Fêtes de charité pour meubler et orner la chapelle. — 8. Demande de succursale à Sainte-Lucie, demande de collège à Porto-Rico. — 9. Ministère extérieur, prédications. — 10. Inauguration de la cathédrale de Fort-de-France. — 11. Retraites aux religieuses, aux Frères de Ploërmel et aux confréries. — 12. Passage du R. P. Libermann, visiteur. Autres visites. — 13. Paroisse de la Consolation. Restauration de l'église. — 14. Echec d'une tentative d'établir au lycée des bourses pour les Blancs.

1. — Le personnel de notre communauté comprend, à la fin de cette année scolaire (1894-1895), dix-huit Pères, deux novices prêtres, trois scolastiques et un Frère. Les classes préparatoires de la douzième à la huitième sont confiées à deux religieuses de Saint-Paul de Chartres et les arts d'agrément à cinq professeurs laïques.

Ce personnel est considérable, et cependant il est à peine suffisant, à cause de l'organisation complète des cours d'enseignement moderne que la concurrence du lycée nous a obligés d'établir. Plusieurs Pères ont, avec leur classe, des aumôneries

importantes à desservir ou des tâches surérogatoires, qui, à elles seules, suffisent ailleurs pour occuper les forces d'un homme. C'est ainsi que le préfet général de discipline fait une des classes supérieures, que les aumôneries de l'hospice, de la maison de santé, de l'ouvrier, et le service vicarial de la Consolation sont remplis par des professeurs. Le P. Didier est à la fois curé de Notre-Dame de la Consolation et aumônier de l'important pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

2. — Nous avons eu peu de changements dans notre communauté depuis la publication du dernier bulletin. Les PP. Kerambrun et Le Rouzic, ainsi que le F. Honorius, ont dû rentrer en Europe, pour y rétablir leur santé, et M. Perrond a été appelé à Haïti pour y enseigner les mathématiques. Depuis lors, la mort du cher P. Kerambrun est venue raviver les souvenirs et les regrets que son long séjour avait laissés dans la colonie. Le P. Rabany l'a remplacé à l'hospice. Le P. Leininger a succédé au F. Honorius comme professeur d'anglais. M. Schott, grand scolastique, a pris l'étude des petits à la place du P. Le Rouzic. Le P. Riegert cumule la charge de surveillant des grands, en remplacement de M. Perrond, avec celle de professeur de mathématiques dans quelques classes. Enfin, deux autres Pères ont complété les cadres du personnel. C'est d'abord le P. Monvoisin, dont les multiples aptitudes ont permis de faire successivement ou simultanément un professeur de philosophie et de chimie pour les *scientifiques*, un préparateur au baccalauréat pour l'enseignement moderne et un vicaire à la Consolation. C'est ensuite le P. Fuzier (1), qui a rétabli le cours de philosophie proprement dite, suspendu depuis la mort du regretté P. Dullmann, soit parce que les bacheliers de rhétorique avaient émigré au lycée, soit parce qu'ils avaient demandé à préparer la deuxième série du baccalauréat ès lettres. Les familles ont vu avec satisfaction le séminaire-collège devenir un établissement d'instruction de plein exercice, soit pour l'enseignement classique, soit pour l'enseignement moderne.

3. — Le nombre de nos élèves, qui, depuis de nombreuses

(1) A l'arrivée du P. Fuzier, les journaux conservateurs de la Martinique rapportèrent les éloges que *l'Univers* et *le Monde*, dans leurs articles sur le Congrès scientifique de Bruxelles, avaient fait du travail que ce Père avait été lire et défendre à cette grande réunion internationale des catholiques.

années, oscillait autour de 200, s'est élevé jusqu'à 225 en 1895, et près de 250 ont passé dans l'établissement. Leur esprit est bon, on pourrait même dire excellent. Ils appartiennent d'ailleurs aux meilleures familles de l'île, qui ont conservé des traditions de piété et de bonne éducation. Les congrégations de la Sainte-Vierge et des Saints-Anges ne contribuent pas peu à conserver et à développer les bons sentiments que nos enfants apportent de chez eux.

Les résultats des examens du baccalauréat n'ont pas été trop défavorables ces deux dernières années. La maison a présenté, en 1893, 6 candidats, 4 pour la rhétorique et 2 pour les sciences. Les 2 derniers et 2 rhétoriciens ont obtenu le diplôme. En 1894, sur 7 candidats il y a eu 3 admis et 1 admissible, dont 2 pour la rhétorique et 2 pour les lettres-mathématiques. Cette année, les candidats de rhétorique sont plus nombreux que dans aucune année antérieure; ils atteignent la douzaine. Dieu veuille bénir leurs efforts et leur donner le succès! Plusieurs de nos élèves ne se présentent et ne se préparent même pas au baccalauréat : c'est un inconvénient pour la force des études; mais le diplôme ne leur est pas indispensable pour les positions toutes faites dont ils héritent de leurs parents.

4. — Le lycée nous crée une sérieuse concurrence. Il reçoit plus de 200,000 francs de subventions du Conseil général et est parvenu à avoir un personnel assez stable. Dès le début, les ravages de la fièvre jaune, les difficultés de l'acclimatement et bien d'autres causes avaient presque résolu le problème du mouvement perpétuel dans les changements incessants de ce personnel; mais peu à peu s'est opérée une sélection de professeurs, qui se sont fixés dans la colonie, à cause des avantages que leur procure leur double traitement. Comme nous avons au séminaire-collège la grande majorité des enfants blancs, c'est-à-dire des familles les plus riches et les plus considérées, et que la direction du lycée a constaté, après quatorze ans d'insuccès, qu'elle ne pouvait pas entamer sérieusement notre clientèle, plusieurs de ces universitaires semblent peu hostiles. Un des plus en vue d'entre eux, le professeur de rhétorique, le seul agrégé que porte le cadre, ne serait même pas fâché d'assister à nos fêtes autrement que comme simple spectateur. Il a un vrai talent de déclamateur et de comédien, et il recevrait

avec plaisir les applaudissements de la société d'élite qui assiste à nos réunions. Beaucoup d'œuvres catholiques de charité ont accepté son concours. Les religieuses de Saint-Joseph, auxquelles il a confié l'éducation de sa fille, lui ont accordé l'honneur de monter sur les planches de leur théâtre. Pour nous, nous avons des raisons sérieuses d'éviter l'occasion d'avoir à opposer un refus à ses désirs.

5. — Le lycée a été une création coûteuse et même ruineuse de la majorité du Conseil général. Quand les hommes de couleur se virent les maîtres de l'administration coloniale, ils voulurent avoir leur établissement d'instruction, et l'organiser de manière à éclipser celui des Blancs, s'ils restaient fidèles à leur vieux séminaire-collège, ou à les dominer, s'ils venaient demander à leur lycée les avantages de l'enseignement universitaire. Dans ce but, ils créèrent de nombreuses bourses, destinées seulement aux enfants de sang-mêlé. A ce moment, les finances de la Martinique étaient prospères. Mais la crise sucrière est venue, le cyclone a ravagé l'île, et depuis deux ans, la mévente des sucres et du tafia est telle que, soit les propriétaires de cannes, soit les usiniers qui les transforment en sucre ou en rhum produisent à perte. Dès lors, les ressources budgétaires diminuent et on crie partout contre les dépenses excessives de l'instruction publique; car il n'y a pas de prodigalités qu'au lycée des garçons; celui des filles, qui coûte aussi fort cher, a complètement échoué et ne contient guère que des hōursières, dont les bonnes familles se font un honneur de faire éviter la fréquentation à leurs filles. Les instituteurs, dont le plus grand nombre est aujourd'hui créole, ont conservé la double solde, accordée dès le principe de la laïcisation aux pédagogues de France pour les attirer dans la colonie; de sorte que, pour une petite île, moins grande de beaucoup que le plus petit de nos départements français, le budget de l'instruction publique absorbe le quart du budget total, c'est-à-dire près d'un million et demi. Le mécontentement des contribuables et les cris de la misère générale obligeront peut-être le Conseil général à adopter des réformes radicales, au lieu de surimposer le tafia dans un but *éthique* et *esthétique* (*sic*), comme il vent de le décider. Déjà il a songé à supprimer le petit collège de Fort-de-France et le vice-rectorat, et à transformer en simple collège municipal le lycée de Saint-Pierre. Que

nous réserve l'avenir? Dieu seul le sait. Les libres penseurs du Conseil général tenteront l'impossible pour conserver leur citadelle universitaire; mais si la crise sucrière continue, les finances leur feront défaut.

Pour nous, nous aurons probablement toujours le même nombre d'élèves; car notre clientèle semble définitivement décidée à rejeter la promiscuité du lycée; la difficulté sera peut-être de faire rentrer le prix des pensions. Cependant la Martinique est une terre si fertile que si la culture de la canne cesse pour toujours d'y être rémunératrice, on trouvera à lui en substituer d'autres dont l'exploitation sera avantageuse; mais la transition créera un état de crise très intense. Déjà, sur un point de la colonie, on a réussi, dit-on, à substituer l'indigo à la canne. Ailleurs, on cultive le cacao, le café, les canéfices, etc. La perle des petites Antilles ne peut être condamnée à périr par la crise sucrière.

6. — Depuis la suppression des subventions coloniales, le séminaire-collège ne peut plus procurer à la Maison-Mère les mêmes ressources. Toutefois, il peut tous les ans lui envoyer quelques secours. Avec les pensions de nos élèves, nous avons eu jusqu'ici une subvention de 7000 francs de l'évêché, prise sur les offrandes aux œuvres diocésaines. Malheureusement, Mgr Carméné a déclaré qu'il lui sera impossible de continuer à donner toute cette somme. En outre, l'aumônerie du pensionnat Saint-Joseph est rétribuée (2000 fr.), celle de l'hospice (2000 fr.), celle de la Maison de santé (1000 fr.), la cure de la Consolation (3000 fr.). Il faut ajouter à ces sources de revenus les intentions de messes dont l'honoraire est dans la Martinique de 3 francs et de 5 francs, et dont jusqu'ici nous n'avons pas manqué. Enfin le jardin et le parc nous fournissent une bonne partie des légumes nécessaires et des fruits de dessert.

7. — Pendant ces deux dernières années, nous avons donné plusieurs séances dramatiques ou musicales payantes, afin d'avoir quelques ressources pour meubler ou orner la chapelle, reconstruite depuis le cyclone. Il est d'usage à la Martinique de s'adresser de cette manière à la charité publique dans ces sortes d'occasions. Les cartes de nos invités ont été mises à 5 francs, et une quête, annoncée d'avance, a fait partie essentielle du programme. Seules, par conséquent, les personnes

qui ont des sympathies pour nous sont venues assister à nos réunions. Chacune de ces fêtes nous a procuré 2000 fr. environ.

Le clergé organise de ces sortes de séances pour ses œuvres de charité. Les religieuses de Saint-Joseph et celles de la Délivrande en font autant dans leurs couvents, et les œuvres laïques elles-mêmes sollicitent de la même façon les libéralités de leurs protecteurs et de leurs amis.

Grâce aux ressources procurées par ces soirées ou ces matinées, nous avons pu installer de belles stalles pour les Pères dans le chœur de la chapelle, faire construire et dorer un magnifique maître-autel et placer à la sacristie un beau meuble pour les ornements, tout entier en bois de gaillac, dont l'essence est si rare et si belle.

8. — La bonne réputation du séminaire-collège nous attire des élèves des îles voisines. La ville de Castries, capitale de Sainte-Lucie, île anglaise voisine, vient même de nous presser pour la seconde fois de fonder chez elle une succursale de notre établissement. Nous avons envoyé à la Maison-Mère la demande, faite par toutes les notabilités de la ville, avec les conditions proposées. Une autre demande pour la création d'un collège nous a été même adressée par l'évêque de l'île espagnole de Porto-Rico.

9. — Durant les vacances, les Pères se font les auxiliaires de MM. les Curés. C'est l'époque où quelques-uns de ces messieurs vont en France en congé de convalescence ou de faveur, et ceux qui restent ont particulièrement besoin de secours. Pendant ce dernier carême, plusieurs Pères ont donné une sorte de mission aux hommes du Morne-Rouge et à ceux de Saint-Pierre, dans l'église du Centre. Dans cette dernière église se pressait, tous les soirs, un magnifique auditoire d'hommes accourus des quatre paroisses de la ville, et la parole de Dieu, distribuée à cette multitude avec beaucoup d'onction et d'éclat, a porté des fruits de salut et déposé des germes de vie qui se développeront, sans doute, plus tard.

10. — Les Pères sont invités à prêcher pour les grandes circonstances dans les premières églises du diocèse. C'est un professeur du collège qui a été appelé à porter la parole, le 2 juillet 1895, lors de l'inauguration de la nouvelle cathédrale de Fort-de-France, reconstruite en fer à la place de celle que

l'incendie avait détruite il y a cinq ans. Le journal *les Antilles* a fait un grand éloge du prédicateur et a même publié intégralement son discours.

11. — Les religieuses et les religieux du diocèse, ainsi que les confréries et les autres œuvres catholiques, s'adressent généralement à nous pour obtenir des prédicateurs de retraite. Durant les grandes vacances de 1894, le R. P. Supérieur a prêché, avec la retraite de la communauté, celle des religieuses de Saint-Joseph de Cluny et de Notre-Dame de la Délivrante, et les deux des Sœurs de Saint-Paul de Chartres. Il a, en outre, donné deux fois aux élèves la retraite de commencement d'année et celle de première communion. Il a aussi plusieurs fois donné les exercices spirituels aux Tertiaires de Saint-Pierre. Au commencement du carême 1895, le P. Fuzier a prêché, à la chapelle de l'évêché, devant Mgr Carméné, une retraite aux trois conférences réunies de Saint-Vincent-de-Paul.

12. — Le R. P. Libermann a fait la visite de la communauté en août-septembre 1893. Les séances capitulaires ont suivi la retraite annuelle, prêchée par le R. P. Visiteur. Le coutumier de la maison y a été discuté et réglé.

Nous avons eu occasion de donner l'hospitalité aux PP. Piccarda et Saint-Clair d'Haïti, et aux PP. Levadoux et Mac-Donnell de la Trinidad, dont les uns étaient de passage et les autres venaient à la Martinique en changement d'air.

Parmi les étrangers qui sont venus nous rendre visite, nous citerons Mgr Tonti, archevêque de Port-au-Prince et délégué apostolique pour Haïti et le Vénézuéla, plusieurs aumôniers de marine, des officiers de la garnison qui nous restent toujours sympathiques, et le prince de Cystria, petit-fils du duc de Berry par sa mère, la princesse de Lucinge, et neveu du général de Charette. Ce gentilhomme chrétien faisait un voyage d'exploration autour du monde.

13. — Il reste un mot à dire de la paroisse de la Consolation. L'église, que le cyclone avait failli renverser, a été redressée et restaurée. Divers travaux y sont en cours d'exécution pour lui donner une apparence de style gothique. Deux peintures, représentant l'une saint Joseph et l'autre la légende de Notre-Dame de la Consolation, y ont été exécutées récemment par un artiste de la ville. A côté de l'église, le clocher s'est récemment embelli,

et, depuis, il élève plus fièrement sa flèche dans les airs. Le P. Didier, pour avoir des ressources, a, lui aussi, organisé une matinée musicale et dramatique, qui lui a procuré une bonne somme.

14. — Terminons en rappelant l'avortement d'une tentative qui aurait pu être fort nuisible au séminaire-collège. Le professeur de philosophie du lycée, créole d'origine et descendant d'une des meilleures familles de l'île, voulant attirer les Blancs au lycée, eut l'idée d'établir une association pour fonder des bourses en faveur des enfants de familles blanches pauvres, avec la liberté apparente d'aller en jouir, soit au lycée, soit au séminaire-collège. La réussite de l'entreprise risquait de diminuer et peut-être de faire disparaître l'antipathie des familles blanches pour l'établissement des hommes de couleur, et par là de nous enlever beaucoup d'élèves. Pour conjurer le danger, le R. P. Supérieur annonça, par une circulaire, à tous les anciens élèves et à tous les amis de l'établissement, qu'il ouvrirait tous les ans une souscription pour donner des bourses ou des demi-bourses aux enfants. Grâce à Dieu, la tentative du professeur du lycée a complètement échoué, tandis que l'appel du R. P. Supérieur a trouvé partout un écho sympathique.

COMMUNAUTÉ DU MORNE-ROUGE

[MAI 1893. — AOUT 1895.

1. Construction de l'église. — 2. Etat religieux et moral de la paroisse. — 3. Catéchismes. Pèlerinages. — 4. Presbytère. — 5. Accident arrivé au F. Marie-Joseph. — 6. Mgr Carméné et le sanctuaire de la Délivrande.

1. — Le personnel de la communauté de Notre-Dame de la Délivrande, au Morne-Rouge, se trouve actuellement composé de trois membres : le P. Mary, supérieur et curé de la paroisse ; le P. Veillet, vicaire, et le F. Marie-Joseph, secrétaire et chargé du matériel.

Au moment où paraissait le dernier bulletin de la communauté, le P. Mary venait de terminer ses courses laborieuses de quêteur à domicile, au nom de Notre-Dame de la Délivrande. Il est bien peu d'Européens, même de Martiniquais, qui aient exploré la Martinique en long, en large et en *hauteur*, comme l'a fait le Père. Il a escaladé à peu près tous les mornes, au nord, au

centre et au sud de l'île, franchi tous les torrents, parcouru toutes les savanes et passé par tous les sentiers, pour frapper à toutes les portes des cases ou des habitations. Sa robuste constitution lorraine, son énergie et sa foi en Notre-Dame de la Délivrande, l'ont bien servi en ces circonstances pénibles.

Aujourd'hui, le sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrande, complètement rasé par le cyclone de 1891, est de nouveau debout et relevé dans des proportions presque doubles de l'ancien temple; le travail de maçonnerie, de la base au clocher, est achevé, et le montage de la charpente de la flèche va commencer. Si l'œuvre extérieure de la construction touche à sa fin, il n'en est pas tout à fait ainsi de l'ornementation intérieure. Les murs sont à nu, revêtus seulement d'une boiserie en sapin du Nord. Qui donc nous enverra un Fra Angelico, pour animer de son pinceau toute cette face intérieure du temple, si plate et si morne, sous sa couche de peinture blanche? Nous n'avons que des autels provisoires, débris des anciens autels renversés! Pas de confessionnaux! Le P. Kuhn, chargé de l'exécution de la chaire, a déjà placé le piédestal, et il attend quelque 100 francs pour compléter son travail. M. Didier d'Épinal a remonté notre bel orgue. Malgré tout, ce qui nous reste à faire pour le complément du mobilier et du décor intérieur de l'église, on peut bien dire que c'est là une résurrection totale; et si vraiment notre foi en la Vierge de la Délivrande n'éloignait de nous la triste pensée d'un autre désastre dans un avenir prochain, on renoncerait à continuer tant de sacrifices inutiles et à demeurer plus longtemps sur ces hauteurs, si horriblement dévastées en 1891. Non, la Vierge ne permettra plus aux éléments de se déchaîner ainsi sur nous avec autant de furie.

La construction d'une église, dans notre beau pays de France, n'est plus une œuvre qui entraîne avec soi des mortifications corporelles, des fatigues et des sueurs de la part des habitants d'une paroisse. Ceux pour lesquels on bâtit l'église assistent, on peut le dire, les bras croisés à l'érection du monument. Il n'en aura pas été ainsi de la reconstruction du temple de Notre-Dame de la Délivrande. Toutes les pierres entrées dans les fondations, les murs et le clocher, avec le tuf et le sable, ont été apportées sur la tête de femmes, de jeunes filles, de jeunes gens, d'hommes et d'enfants, qui ont donné généreusement leurs

journées de travail pour la Vierge. La pluie, le soleil, la distance, le mauvais état des chemins, rien n'a pu empêcher l'œuvre de Dieu de se faire et, après une année et demie de corvées volontaires, renouvelées trois ou quatre fois par semaine, nous avons pu ainsi transporter du fond des ravines, sises quelquefois à plus de 2 kilomètres, la masse énorme de plus de 200 toises de roches.

N'est-ce pas, à la Martinique et sous le ciel tropical, une réapparition du moyen âge bâtissant ses cathédrales au chant des litanies de la Vierge et des Saints?

2. — Ce travail de restauration et de relèvement des ruines matérielles terminé, nos épaules seront soulagées d'un poids immense et peut-être pourrons-nous poursuivre avec plus de régularité et de loisirs une autre tâche de restauration plus délicate, plus difficile, parce qu'elle est spirituelle. Il y a toujours eu au Morne-Rouge, un bon noyau de personnes pieuses et vraiment chrétiennes, mais ce peuple fidèle n'est guère composé que de femmes; depuis longtemps, les hommes, en grande majorité, vivent éloignés des sacrements; nous avons à déplorer de nombreuses unions coupables; la plaie même de notre paroisse du Morne-Rouge, c'est le concubinage; nous sommes au-dessous de la moyenne pour les mariages et les baptêmes légitimes. Ce triste état de la famille et de la vie chrétienne dans notre population du Morne-Rouge n'est pas tout à fait unique dans la colonie, c'est vrai, mais il fait contraste avec la qualité et la sainteté du lieu reconnu pour être la demeure choisie par la Vierge et le but des pèlerinages de l'île entière à Notre-Dame de la Délivrante.

3. — Nous sommes puissamment aidés dans l'œuvre importante des catéchismes par l'école des Sœurs de Saint-Joseph, le pensionnat des Sœurs de la Délivrante et quelques personnes zélées appartenant à la confrérie du Tiers-Ordre de Saint-François. Nos malades, pour la plupart, sont visités et préparés à la réception des sacrements par les mêmes Sœurs de la Délivrante et par ces bonnes tertiaires, toujours à notre disposition pour ces œuvres de charité. Nous devons aussi à nos chers confrères du collège de Saint-Pierre, de sincères remerciements pour les services de ministère et de prédication qu'ils nous ont rendus et nous rendent encore. Grâce à leur zèle, nous avons eu

cette année notre station de carême avec conférences pour les hommes seuls, chaque dimanche. Les PP. Demaërel, Monvoisin, Fuzier, Rabany et M. Vidal (novice-prêtre), ont successivement paru dans la chaire de notre église. Le R. P. Supérieur a couronné la station quadragésimale par un touchant sermon sur le sacrement de pénitence. Bien que toute cette bonne semence n'ait pas encore paru donner son fruit de salut et de bénédiction, elle a certainement préparé la voie à bien des grâces de retours et de conversions. Les PP. Wechter et Demaërel ont encore donné les instructions de la Semaine Sainte.

Quant aux pèlerinages à notre sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrande, un moment arrêtés par le provisoire des constructions et les travaux mêmes de la nouvelle église, ils ont commencé à reprendre et, dans le courant des deux années qui viennent de s'écouler, nous avons reçu successivement les pèlerinages de nombreuses paroisses des environs.

Les aumônes que ces religieux concours de pèlerins avaient l'habitude de laisser aux pieds de Notre-Dame de la Délivrande ont, hélas ! bien diminué ; c'est à la profonde crise financière et industrielle que traverse la Martinique et toutes les Antilles françaises, que cette diminution de la charité doit être attribuée. Les cœurs généreux sont encore là, mais les ressources ont disparu et la misère habite déjà sous le toit des plus nobles et des plus riches familles d'autrefois.

4. — L'air vif et salubre du Morne-Rouge, les sites pittoresques et délicieux de fraîcheur que l'œil y découvre presque à chaque pas, attirent sur ce plateau dominé par le Morne-Géant de la Montagne-Pelée, toute une troupe de curieux, de promeneurs et de familles aisées en villégiature. C'est aussi le rendez-vous préféré des Pères du collège de Saint-Pierre, à l'époque de leurs petites et grandes vacances. Nous regrettons vivement que l'exiguïté de notre local, l'état déplorable de son aménagement intérieur ne nous permette pas d'exercer envers ces chers confrères l'hospitalité la plus large et la plus généreuse. C'est à peine si nous pouvons mettre à leur disposition trois chambres à un seul lit, dont deux chambres, vraies tabatières de mansardes et immédiatement sous le toit.

Rien ne fait encore prévoir la fin du provisoire de cette construction, la risée des presbytères de la colonie. Les Pères du

collège n'ont plus de maison de campagne au Morne-Rouge depuis que nous n'y avons plus de presbytère, et il est probable qu'ils attendront avec nous sous l'orme le nouveau presbytère élevé aux frais du diocèse!

5. — Nous avons à signaler ici un fâcheux accident arrivé à la fin de mai dernier, au cher F. Marie-Joseph, dans une ascension à la Montagne-Pelée pour la pose d'une Vierge, sur le bord du lac qui remplit le cratère le plus élevé de la montagne. Le bon Frère qui avait opéré cette ascension avec l'entrain et la vigueur d'un jeune homme de vingt ans, fit, à la descente, une chute désastreuse dans laquelle il se cassa le bras gauche un peu au-dessus du poignet. Voilà plus d'un mois que le cher malade porte en écharpe son bras fracturé; aucune complication n'est à redouter, mais la suture des vieux os ne se fait pas vite! Cela n'empêche point le Frère de surveiller assidûment les travaux du clocher; l'ingénieur n'a pas de contre-maître plus actif.

6. — Mgr Carméné porte toujours au sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrande le plus vif intérêt.

C'est bien son œuvre, en effet, comme il aime à le répéter. « C'est mon vœu! » dit-il encore, en rappelant qu'au lendemain du désastre, frappé du miracle de préservation dont la statue et l'ex-voto de la Vierge avaient été seuls l'objet, il avait promis à la Madone de lui rebâtir son temple. Les 50,000 francs que nous coûtera la construction du clocher sont fournis par Sa Grandeur, bien que nous ayons fait ce qu'il nous a été possible pour alléger les sacrifices qu'Elle s'était imposés. Elle nous avait laissé la lourde tâche, que nous avons accomplie, du transport des pierres, épargnant ainsi à notre bon Évêque une dépense de près de 4500 francs. Nous pensons qu'à la prochaine fête de l'Immaculée-Conception, fête patronale du Morne-Rouge, Monseigneur fera la bénédiction de notre nouvelle église. Sa Grandeur, désirant obtenir pour le nouveau sanctuaire le titre et les privilèges de basilique, a consulté Rome sur les conditions et les formalités à remplir pour l'obtention de ce titre et de ces privilèges. La réponse qu'on lui a faite semble l'avoir découragée.

« Mon cher ami, disait-Elle naguère au P. Mary, nous ne sommes pas près d'avoir une basilique! On veut cinq autels, un assortiment complet d'ornements, d'objets de culte, un luxe de

choses! Nous qui n'avons même pas un autel convenable! Il faut attendre ou y renoncer! »

Mgr Carméné semble également avoir choisi le sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrante pour le lieu de *son dernier repos*. Un jour, en effet, en passant du sanctuaire à la nef, Monseigneur fit un faux pas et tomba; en se relevant, il trouva d'abord le mot pour rire et dit ensuite : « Eh bien! c'est ici que je reposerais. J'ai déjà pris possession du terrain! » Ces paroles, qui auraient pu paraître, sur le moment, la réminiscence heureuse d'un fait de l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands (la chute de Guillaume le Conquérant au débarcadère d'Hastings), sont aujourd'hui l'expression d'un désir maintenant bien arrêté de chez Sa Grandeur, celui de reposer à l'ombre du sanctuaire élevé par Elle à la Vierge de la Délivrante.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE, BASSE-TERRE (GUADELOUPE)

JUIN 1893. — AOUT 1895.

1. Arrivée de Mgr Soulé. — 2. Ministère. — 3. Relations avec l'administration. — 4. Rivalité avec le lycée. — 5. Visites. — 6. Menace de cyclone. — 7. Santé. Personnel.

1. — Notre Bulletin débute, cette fois, avec l'arrivée à la Guadeloupe de Mgr Soulé, archevêque de Léontopolis, ancien évêque de Saint-Denis, à la Réunion, chanoine de Saint-Denis, administrateur apostolique du diocèse de la Basse-Terre, toujours privé d'un titulaire.

Sa Grandeur est débarquée ici le 8 juin 1893. Nous n'avons rien négligé pour que sa réception fût des plus solennelles; toute la communauté, musique en tête, s'est rendue au débarcadère pour faire escorte à Sa Grandeur jusqu'à la cathédrale; le P. Supérieur, sur l'invitation de l'administrateur intérimaire, a été jusqu'à bord du *Saint-Laurent* chercher le prélat.

Sa Grandeur s'est prêtée volontiers à deux ordinations qui ont eu lieu, l'une le 1^{er} octobre 1893, l'autre le 1^{er} avril 1894. A la première, M. Basler a reçu le sous-diaconat et M. Fonfrاید les ordres mineurs; à la seconde, M. Basler a été ordonné diacre et M. Fonfrاید, sous-diacre.

2. — Le collège, le pensionnat de Versailles, l'hospice de

Tilhac et un peu l'hôpital militaire, voilà tout le champ de notre ministère. Parfois deux ou trois curés réclament nos services.

Il est à noter que, depuis 1893, un très grand nombre de personnes s'adressent aux Pères pour la confession.

3. — Nous vivons en bonne harmonie avec l'administration civile. Il est vrai que M. Nouët et M. Pardon ne nous ont pas fait l'honneur de présider nos distributions des prix; mais les motifs qu'ils alléguaient n'avaient rien d'odieux pour nous. Celle de 1893 a été présidée par M. Pinder, chef du service administratif; celle de 1894, par M. Martin, commandant des troupes.

Il est vrai aussi que, en 1893, M. Moutel, directeur de l'Intérieur, pour donner une sorte de satisfaction au ministre, avait réduit notre subvention de 30,000 francs à 25,000 francs, dans le projet du budget; mais une lettre du P. Supérieur à la commission financière, démontrant la nécessité du maintien des 30,000 francs, la commission remit les choses en l'état et le conseil général ratifia par son vote la décision de ses commissaires.

En 1894, notre subvention, attaquée un peu au sein de la commission financière, a été votée, sans discussion, à une très forte majorité par le conseil général.

Chaque année, certains conseillers demandent à l'administration de s'occuper de l'établissement d'un petit lycée; mais jusqu'à cette heure, il n'a pas été fait grand'chose en ce sens, d'autant plus que les finances de la colonie ne sont pas assez prospères pour tenter pareille installation. Cependant le proviseur actuel du lycée pousse fortement à la roue, et il a osé demander, en plein conseil général, s'il ne serait pas possible de nous exproprier.

4. — Il est inutile de revenir sur ce qui a été dit au sujet des examens du baccalauréat. Tant que le jury sera composé comme il l'est, ces messieurs du lycée se feront la part du lion.

En 1894, ils ont semblé se relâcher un peu de leur rigueur, et, sur trois de nos élèves, ils en ont reçu deux; mais c'est là une exception qui ne fera très probablement que confirmer la règle.

5. — La visite qui nous a été le plus agréable est, sans contredit, celle du R. P. Libermann, consultant général et visiteur. Il est arrivé à la Guadeloupe le 27 septembre 1893, accompagné du P. Picarda Louis, de la communauté de Saint-Martial.

Sa fonction de visiteur achevée, il a pu, avec son compagnon de voyage, aller jouir, pendant quelques jours, d'un peu de fraîcheur et de repos à Bagatelle, notre maison de campagne, située sur les hauteurs du camp Jacob. Il nous a quittés le 31 octobre.

Le P. Saint-Clair, également de la communauté de Saint-Martial, a passé quinze jours au milieu de nous, en janvier dernier.

M. Noël Pardon, gouverneur de la Guadeloupe depuis juillet 1894, nous a fait une visite un peu tardive, mais non moins gracieuse. Il a choisi le 19 mars, et, après avoir harangué les élèves et visité l'établissement, il a voulu voir l'herbier considérable du P. Duss, avec qui il avait naguère fait une excursion. M. Pardon paraissait tout à fait bien disposé à notre endroit, et il est fâcheux qu'il ait été si brusquement envoyé à la Martinique.

Le P. Duss vient d'obtenir de l'Académie des sciences de Berlin, qu'un arbre des Antilles, jusque-là innommé, porte le nom spécifique de *Meliosma Pardonii*, Kr. et Urb.

Vers la fin de 1893, le Conseil supérieur de l'Instruction publique a créé deux inspecteurs généraux pour les colonies de la Guadeloupe, de la Martinique, de la Guyane et de la Réunion. L'un de ces inspecteurs est de l'ordre des sciences, l'autre de l'ordre des lettres. Leur utilité a été fort contestée, même et surtout par le Conseil général, qui n'a vu dans cette création qu'une nouvelle charge pour le budget, qui supporte, de ce chef, une dépense de 40,000 francs par an.

M. Walh, de l'ordre des lettres, est donc venu à la Guadeloupe en 1894, et nous avons eu sa visite le 16 mai. Quelle a été réellement son impression? Impossible de le dire jusqu'à ce jour. Il a paru satisfait.

Autres visiteurs : Mgr Riou, vicaire général de Mgr Carméné; MM. Mercier et Lacroix, successivement aumôniers du vaisseau-école l'*Iphigénie*; M. le comte de Delmas qui faisait un voyage de plaisance et d'herborisation avec toute sa famille.

6. — Le 20 septembre 1894, le bureau météorologique de Cuba annonçait un cyclone qui, né sur les côtes du Brésil, devait passer sur les Antilles et surtout sur la Guadeloupe. Le souvenir tout récent des désastres de la Martinique n'était pas fait pour nous rassurer. Nous en avons été quittes pour la peur, et, grâce

à Dieu et à N.-D. de Guadeloupe, le cyclone a passé plus à l'est. Marie-Galante seule a éprouvé des pertes un peu appréciables; partout ailleurs, les dégâts se sont bornés à quelques arbres ébranchés ou arrachés.

7. — Ces deux dernières années, notre santé a été satisfaisante. Cependant le P. Dedianne a dû prendre un congé de plusieurs mois; le P. Erhardt a été contraint de rentrer en France par une maladie de foie dont il avait déjà souffert en Afrique; le P. Duss, à la suite d'un rhume négligé, a été atteint d'une bronchite fort tenace.

Le personnel n'a guère été modifié.

En 1893, M. Boulay, parti pour le noviciat, a été remplacé par M. Vachaud; en 1894, les PP. Chauty et Erhardt rentrés en France, ont été remplacés par le P. Lavalet le F. Marie-Benoît. En 1895, le P. Fraisse, envoyé en Haïti, a été remplacé par M. Benoît, scolastique.

Les PP. Dedianne et Schurrer partis en congé en 1893; le P. Frinault et le F. Almaque, en 1894, ont rejoint leur poste.

NÉCROLOGIE



LE P. LANG

DÉCÉDÉ A HAÏTI, LE 29 JUIN 1895

Notice envoyée par le P. Bertrand.

Elle vient de s'achever dans le sacrifice et la sainteté, cette précieuse existence dont la majeure partie a été consacrée à la mission d'Haïti. Le bon P. Joseph Lang est mort au Séminaire des suites d'une hépatite, le samedi — le samedi est le jour de Marie qu'il a tant aimée — le 29 juin, en la fête des saints apôtres Pierre et Paul dont il a si bien mérité par son zèle apostolique et la soif des âmes, la veille de la Saint-Martial, patron du Séminaire qu'il est allé fêter au ciel. Cette mort, qui plonge tous ses confrères et tous les élèves du Séminaire dans une profonde douleur, n'a pas causé une émotion moins vive parmi le clergé et toute la population de Port-au-Prince. Aussi ses funérailles, qui ont eu lieu au Séminaire, le dimanche 30 juin,

ont-elles plus ressemblé, par le nombre et le recueillement des assistants, à la translation des reliques d'un saint qu'aux obsèques d'un simple mortel. Et si les prières s'élevaient au ciel de tous les cœurs pour l'âme qui venait de paraître au jugement de Dieu, un grand nombre aussi se recommandaient d'ores et déjà, et avec raison, aux suffrages et au crédit de celui qui nous a quittés avec une incontestable réputation de sainteté.

Joseph Lang était né en 1843, à Riegel, grand-duché de Bade, d'une famille essentiellement chrétienne et favorisée des préférences divines. Son père, instituteur et organiste de la paroisse, était un véritable apôtre; sa mère, une sainte; sa sœur est religieuse de Saint-Joseph de Cluny, à Rouen; ses frères continuent dans l'enseignement et dans l'art de la musique les traditions paternelles. Le P. Lang lui-même était, on le sait, un artiste musicien de premier ordre. Il ne pouvait entendre une messe de Gounod sans verser des larmes d'attendrissement; un maître coup d'archet sur le violoncelle illuminait tous ses traits.

Le jeune Joseph commença ses études au Gymnase de Fribourg-en-Brisgau, où il se rencontra avec le brave P. Weik, qui devait, sans que ni l'un ni l'autre s'en doutassent alors, devenir son confrère en religion, son collaborateur en Haïti.

C'est vers 1860, que le jeune homme, âgé alors de 18 ans, fit le sacrifice de son pays et de sa famille pour venir au scolasticat de Langonnet se consacrer à la vie religieuse et apostolique. Tout en continuant et achevant ses humanités, il prit le saint habit religieux et passa, en septembre 1864, au grand scolasticat de Chevilly pour y faire la philosophie, la théologie, et les études sacrées.

Trois ans après, en septembre 1867, il entra au noviciat, où il recevait les saints ordres, et faisait sa profession religieuse, au mois d'août 1868.

Les supérieurs l'attachèrent d'abord à la province d'Allemagne, où la Congrégation venait de fonder trois maisons qui ont duré jusqu'aux fameuses lois de mai 1872-73, époque où les Pères furent déclarés apparentés aux Jésuites, et expulsés d'Allemagne. Cette expulsion peina profondément le cœur du pacifique P. Lang; mais ajoutons que le bon Dieu lui a donné, avant son départ de ce monde, la joie de voir ces lois scélé-

rates en partie rapportées, et les ports de sa patrie se rouvrirent au zèle apostolique de ses confrères. Qui pourrait dire que ses larmes et ses prières aient été étrangères à cet heureux résultat!

C'est en 1871, après avoir prononcé ses vœux perpétuels, que le cher P. Lang, l'âme débordante de joie, s'embarqua pour la mission bien aimée d'Haïti; il y a travaillé vingt-cinq ans, sauf un intervalle de trois à quatre ans, de 1888 à 1891, où il a pris un repos nécessaire en France, puis passé à la Guadeloupe.

En Haïti, le saint religieux dont l'obéissance était aussi parfaite que ses aptitudes étaient variées, a rempli toutes les fonctions du missionnaire prêt à tout — *paratus ad omnia*.

Tour à tour professeur et préfet de discipline, organiste et chef d'orchestre, prédicateur et aumônier des Sœurs de Saint-Joseph et de Sainte-Rose, il prêcha des missions, des Carêmes, des retraites de paroisses, des retraites aux Frères de l'instruction chrétienne, le Carême à la cathédrale de Port-au-Prince, avec le concours de quelques confrères du séminaire, le Carême ou plutôt la dernière quinzaine de Carême à Jacmel où sa parole apostolique et convaincue remua si profondément toute la population que le Chanoine d'Arnaïs proclamait qu'il n'avait jamais vu succès pareil; il prêcha avec grands fruits de salut des missions à Lascahobas, Jérémie, à Mirebalais.

Mais où le bon Père a excellé par-dessus tout, c'est dans l'œuvre de la direction des âmes que sa piété communicative poussait ardemment dans les voies de la sainteté! Aussi rien d'étonnant que nos archevêques et évêques Guilloux, Hillion, Kersuzan, Morice, Ribot et bon nombre de prêtres l'aient investi de toute leur confiance.

Sa réputation de sainteté était universelle. Prêtres et fidèles, religieux et gens du monde venaient incessamment se recommander à ses prières, et continuent aujourd'hui plus que jamais cette salutaire pratique.

Les sources sacrées auxquelles s'alimentaient sans cesse la piété du saint prêtre étaient les dévotions au Très Saint Sacrement, à la sainte Vierge et à saint Joseph. On le voyait, soit au séminaire, soit dans les paroisses et communautés qu'il visitait, passer des heures et des heures en présence du Très-Saint-Sacrement; et il n'était pas rare de voir les larmes inonder son visage lorsqu'il offrait le saint Sacrifice.

Sa dévotion à Marie et à saint Joseph, sans être aussi extraordinaire, n'était pas moins expansive. Il aimait à parler, et en quels termes attendrissants! de notre bonne Mère du ciel et de notre glorieux Père saint Joseph, son bien-aimé patron.

On célébrait la grande fête de saint Pierre à Pétion-Ville, au moment précis où à Port-au-Prince se faisaient les funérailles du P. Lang. Son confrère et ami le P. Runtz, en le recommandant aux prières de l'assistance, a fort heureusement résumé en trois mots les sentiments de tous : « La congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie pleure l'un de ses membres les plus distingués; la mission d'Haïti perd l'un de ses ouvriers évangéliques les plus méritants; tous nous gagnons au ciel un intercesseur auprès de Dieu. »

Le samedi, 6 juillet, les anciens élèves du P. Lang ont tenu à honneur de faire célébrer un service solennel pour le repos de son âme. La messe a été chantée par le P. Bertrand, l'absoute donnée par Mgr Tonti. L'assistance nombreuse et recueillie semblait méditer cette pensée : « *Sint novissima mea hujus similia*. Que ma fin ressemble à celle du saint P. Lang ».

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Décès. — Le F. DÉSIRÉ Lorentz, profès des vœux de cinq ans, est décédé à Buanza (Congo français), le 19 juin 1895, à l'âge de trente et un ans, après cinq ans de vie de communauté, par suite de fièvre bilieuse.

Le F. GONZALO Conveia, de la province de Portugal, est décédé le 17 août à Cintra, à l'âge de vingt-neuf ans, après huit années de vie de communauté, par suite de phthisie.

Le F. SILVINO Pinto, de la mission de Cimbébasie, est mort à Caconda, le 11 juillet, à l'âge de vingt-trois ans, après cinq années de vie de communauté, par suite de congestion cérébrale.

Grand scolasticat. — Le R. P. Libermann est arrivé à Chevilly le 17 août, amenant de Notre-Dame de Langonnet quarante-neuf grands scolastiques. Six autres, en ce moment dans leurs familles, viendront bientôt rejoindre aussi leurs

condisciples du Saint-Cœur de Marie, de sorte que leur nombre total sera d'environ 130.

Voici le motif qui a nécessité cette fusion. Nos scolastiques sont dispensés de deux années du service militaire, grâce à un certificat d'études ecclésiastiques, signé par l'Archevêque de Paris. Mais, pour le délivrer, Son Eminence exige que les scolastiques se trouvent dans son diocèse.

Le jour même de leur arrivée à Chevilly, le T. R. Père général a désiré qu'ils lui fussent présentés. En les recevant, il leur a adressé ces paroles :

« Mes enfants, vous arrivez dans une maison où règnent la ferveur et l'amour du travail. Comme vous apportez vous-mêmes de Langonnet ces mêmes dispositions, les bonnes qualités des uns et des autres formeront un mélange qui, je l'espère, provoquera chez tous une plus grande perfection. C'est du moins ce que je souhaite. »

AVIS

Bulletins. — Prière à nos confrères d'Amérique de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins. Nous rappelons également aux supérieurs de communautés le désir de la Maison-Mère qu'ils envoient, aussitôt que cela leur est possible, les notices des confrères défunts.

Maison-Mère, le 31 août 1895.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Adresse au cardinal Ledochowski. — Pères aumôniers militaires. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Maurice** (suite). La cathédrale. — Saint-Jean des Plaines Wilhem. — **Réunion.** Saint-Bernard. — **La Trinidad.** Immaculée-Conception. — Newtown. — Grenade. — **Notice** R. P. Garmy. — **Nouvelles des communautés.**

MAISON-MÈRE

ADRESSE AU CARDINAL LEDOCHOWSKI

Nos confrères ont déjà su par les journaux les démonstrations touchantes qui ont eu lieu dans l'univers catholique, à l'occasion du jubilé sacerdotal de Son Em. le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande. Notre Congrégation, qui a reçu de l'illustre et vénéré Cardinal tant de précieuses marques de bienveillance et de sympathie, a cru devoir aussi lui adresser en particulier un témoignage de sa piété filiale. Une adresse lui a donc été remise par le R. P. Eschbach, le 13 juillet 1895, cartonnée en rouge, avec cette inscription à la première page :

Illmo ac Remo Patri Ecclesiae Principi Miecislav Ledochowski S. Congn̄is Fidei Propagandae Praefecto, quinquagesimum ab suscepto sacerdotio annum feliciter agenti, Congn̄is a S. Spiritu et Im. Corde Mariæ Sodales ex imo corde gratulantur.

Voici le texte de cette adresse :

Eminentissime et Illustrissime Princeps,

Catholicorum corda unanimi sensu hodie redundant, gratias Deo summas agentium, quod tuæ vitæ sacerdotalis,

annos tam plenos atque feraces multiplicare dignatus fuerit.

Dudum hæc cogitatio mentem occupaverat nostri R. P. Generalis, Ambrosii Emonet, summopere gestientis, quod hanc præclaram occasionem tui jubilæi sacerdotalis nancisceretur, ut illos sensus coram Te promeret; sed eheu! quod concupierat minime adipisci potuit, quum miseræ ægritudinis, quæ illi vires ademit pressus pondere languescit!

Me, igitur, illius vices agentem, ejusdem interpretem præbeo, ad tuæ pedes Eminentix tum filialis obedientix, tum gratitudinis sensus nostri humillimi Instituti Sancti Spiritus et Immaculati Cordis Mariæ deponentem.

Plurima cæterum nos rerum momenta impellunt ut Tibi vota atque gratitudinis animum depromamus; in Tua nimirum Eminentia agnoscimus atque exultantes salutamus primum nostrum Rectorem eundemque specialem Protectorem.

Te quippe patrem præclarumque tutorem nostra Sodalitas tota reveretur, quum tuæ altissimæ benevolentix haud interrupta testimonia acceperit.

Filialis igitur erga Te gratitudinis impulsibus obsecundatur, dum Deum enixe rogat ut suæ Ecclesiæ, per plures continuos annos asservet Præsulem Eminentissimum, qui tum latissima rerum intelligentia, tum mirandis dotibus atque virtutibus tam insigniter præst operi egregio missionum per totum terrarum orbem disseminandarum.

Te quippe egregium auctorem atque impulsorem Ipsa agnoscit, qui missionibus undequaque excolendis mirifice adlaboravisti. Ipsæ densissimæ Africani continentis latebræ, quæ Evangelii præconibus insuperabiles videbantur præbere difficultates, patere, atque liberum et apertum campum divini verbi seminatoribus præbere, te duce et gubernatore, visæ sunt.

Te jubente atque viam monstrante, opus quod ad servitutem Nigritarum abolendam dirigitur mira quædam incrementa accepit; afflante præ cæteris gloriosissimo Pontifice qui tam insigniter clavum divinæ navis Ecclesiæ tenet; et præ tuis generosissimis largitionibus ex

infelici progenie Cham exorti filii, a miserrimo statu mancipiorum erepti, stationes ubi Apostoli Africæ sedes posuerunt, replent et excolunt. Quod opus ad maximum decus totius tuæ vitæ, tam egregiis operibus refertæ esse cessurum, neminem fallere potest, simulque ad Te gratissimos sensus eorum qui Africæ evangelicis moribus excolendæ student, esse adducturum.

Ex intimis igitur visceribus, Deum rogamus atque precamur ut pretiosissimas gratias in Te, Eminentissime Præsul, effundere dignetur taleque tibi auxilium præbere, ut, per diuturnos adhuc annos, operi eximio gentium ethnicarum fide christiana imbuendarum, præsse et præsidere valeas.

Nostri R. P. Generalis, Ambrosii Emonet, interpretem me præbens, hunc dignissimis Tuæ Eminentix precibus commendare præsumo.

Una mecum generales nostri Sodalitii consiliarii a te enixe postulant, Præclarissime Antistes, ut ipsis totique Sodalitio tuam benedictionem largiaris, simulque excipiat altissimos venerationis sensus, quibuscum nos omnesque nostræ sodalitatis alumnos fatemur,

Illustrissime ac Eminentissime Princeps,

Tuæ Eminentix, humillimos servos et addictissimos filios.

Parisiis, e Domo nostra Primaria,

die 2^a Julii 1895.

GRIZARD,

CORBET, LIBERMANN, BARILLEC, HUVÉTYs, GERRER.

Nos vicaires apostoliques lui ont également adressé des lettres particulières. Voici celle de Mgr Barthet.

Dakar, le 20 juillet 1895.

Eminence Révérendissime,

Le cinquantième anniversaire du jour où Votre Eminence Révérendissime a reçu l'onction sacerdotale ne saurait passer inaperçu pour les missionnaires qui ont l'honneur de travailler sous votre haute direction à la grande œuvre de la Propagation de la Foi.

C'est pour ce motif que je viens aujourd'hui déposer aux pieds de Votre Eminence Révérendissime mes hommages et mes

vœux, avec ceux de tous les missionnaires de la Préfecture apostolique du Sénégal et du Vicariat apostolique de la Sénégambie. Une tournée, qui s'est prolongée plus que je ne l'avais prévu, m'a contraint de retarder jusqu'à ce jour l'accomplissement de ce devoir.

Nos hommages s'adressent à la haute dignité dont vous êtes revêtu, aux fonctions élevées dont vous a investi la confiance du grand Pape Léon XIII. Ils s'adressent aux vertus éminentes qui ont brillé en votre auguste personne durant la longue et glorieuse carrière que vous avez consacrée au service de la sainte Eglise; au courage héroïque du confesseur de la foi qui a bravé la disgrâce, la prison et l'exil pour maintenir intacts les droits de Dieu et du peuple chrétien.

Ils s'adressent à la paternelle sollicitude, à la vigilance pleine d'activité et de vigueur que Votre Eminence Révérendissime apporte dans la direction des œuvres qui lui sont confiées.

Ils s'adressent à la munificence avec laquelle elle a daigné secourir les œuvres destinées à l'abolition de l'esclavage sur notre continent africain.

Que Dieu, dans sa bonté, nous accorde de jouir de longues années encore du bienfait de votre si sage et si paternelle direction; et qu'en retour de vos bontés et de vos sollicitudes pour nous, il comble Votre Eminence Révérendissime de ses grâces les plus précieuses!

Daignez agréer, Eminent et Révérendissime Seigneur, avec l'expression de nos vœux les plus sincères, l'hommage de profonde vénération avec laquelle je baise votre pourpre sacrée et suis de Votre Eminence Révérendissime, le très humble et très obéissant serviteur.

† M. BARTHET, év. d'Abdère,
vic. et préfet apost.

Son Em. le Cardinal Ledochowski a daigné répondre à l'adresse de la Maison-Mère, par une lettre latine du 25 août, adressée au R. P. Eschbach, et dont voici la traduction :

Au T. R. P. Eschbach, procureur général de la Congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie.

La lettre si bienveillante qui m'apportait les félicitations et

les vœux de la Congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie, à l'occasion de la cinquantième année de mon sacerdoce, m'a été fort agréable. C'est avec reconnaissance et attendrissement que je réponds à cette preuve de respect, dont j'ai d'ailleurs reçu de nombreux et éclatants témoignages, et je ferai en sorte de ne négliger aucune partie de mon devoir en ce qui concerne votre utilité et votre avantage. Ce dévouement tout particulier à votre égard est exigé de moi, non seulement par l'affection que je vous porte, mais encore par les mérites éclatants de votre Congrégation, dans les œuvres si nombreuses et si difficiles, qu'elle a entreprises chez les nations barbares, au prix de mille travaux.

Veillez transmettre de ma part ces sentiments de haute bienveillance au supérieur général de votre Institut, dont je déplore amèrement la longue et pénible maladie.

Je me fais un devoir de prier Dieu du fond du cœur, afin qu'Il aide d'un secours tout spécial votre Congrégation et les œuvres qui lui sont confiées.

Je suis, Très-Révérend Père, votre tout dévoué serviteur,

Card. LEDOCROWSKI.

PÈRES AUMONIER MILITAIRES A MADAGASCAR

Comme on le sait, il y a déjà eu de nombreux soldats français, tombés malades à Madagascar, qu'on a dû rapatrier. Beaucoup de ces malheureux sont morts durant la traversée, privés de secours religieux. Une pieuse dame du midi de la France, émue de leur triste sort, a écrit à Son Em. le Cardinal-Archevêque de Paris pour lui demander s'il ne serait pas possible de faire accompagner par un prêtre ces pauvres soldats rapatriés, s'offrant elle-même à faire tous les frais nécessaires.

Mgr Richard, après avoir pris des renseignements au Ministère de la guerre, nous demanda si nous ne pourrions pas mettre tout d'abord quatre Pères à sa disposition. Sur notre réponse affirmative, il en écrivit au Ministre, qui lui fit la réponse suivante :

Paris, le 24 septembre 1895.

Le Ministre de la guerre à M. le cardinal Richard, archevêque de Paris.

Monsieur le Cardinal,

Vous avez bien voulu me proposer de mettre à ma disposition quatre ecclésiastiques appartenant à la Congrégation du Saint-Esprit, pour donner leurs soins spirituels aux militaires malades rapatriés de Madagascar sur les bâtiments affrétés par l'Etat.

Vous vous êtes offert, en outre, à faire les frais de ce service d'aumônerie pour le personnel et le matériel du culte.

J'ai l'honneur de vous adresser tous mes remerciements pour cette offre, qui témoigne une fois de plus de l'intérêt et de la sollicitude dont vous n'avez jamais cessé de faire preuve à l'égard de nos malades, et je suis tout disposé à accepter les services religieux des quatre missionnaires que vous désignez. Toutefois, il me paraît préférable d'accorder à ces aumôniers les indemnités auxquelles leur donnent droit les règlements; ils pourront, ainsi que vous avez bien voulu m'en faire la proposition, se munir des objets matériels du culte que vous jugerez convenable de mettre à leur disposition, pourvu que ces objets ne représentent qu'un volume restreint en rapport avec les exigences d'un service tel que celui d'un bâtiment affecté à des rapatriements de malades. Une entente pourrait être, au préalable, établie à ce sujet entre M. le Supérieur du séminaire du Saint-Esprit et le représentant du service de santé de mon département. Il serait, d'ailleurs, utile, ainsi que vous l'avez compris vous-même, que les détails du service pussent être réglés verbalement. Je vous serai donc très obligé de vouloir bien inviter M. le Supérieur du dit séminaire à se mettre en rapport le plus tôt possible avec M. le Médecin-Inspecteur-Directeur du service de santé de mon administration centrale, et je vous adresse ci-joint le laisser-passer nécessaire à cet effet.

Il demeure entendu que les aumôniers mis à ma disposition seraient pourvus en temps utile de lettres de service indiquant, avec les allocations auxquelles ils auront droit, l'époque de leur embarquement.

Agréé, Monsieur le Cardinal, les assurances de ma haute considération.

Le Ministre de la guerre,
ZURLINDEN.

Sur cette réponse favorable du Ministre de la guerre, le R. P. Grizard a désigné les PP. Jauny, Hattler et Reignat pour

remplir cette mission; et M. l'abbé Cudennec, chanoine de la Martinique, a sollicité d'en faire partie. Tous les quatre doivent s'embarquer à Marseille le 3 octobre prochain.

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis, par décision de la Maison-Mère, le 18 et le 20 août :

Aux vœux perpétuels :

Le P. MEISTERMANN, de la communauté de Cellule;
 Le P. MÉCHIN, de la Mission de la Sénégambie;
 Le P. MAZÔ, de la communauté de Beauvais;
 Le P. BOULEUC, du Congo français;
 Le P. SEVERINO, du Portugal.
 Le F. Bruno MÉNÈS, de la communauté de Langonnet;
 Les FF. Crépinien GRABOWSKY et Luiz DA SILVA, de la Mission du Cunène.

Aux vœux de cinq ans :

Le P. MICHEL (Joseph), de la communauté de Rome;
 Le P. STERCKY, du Portugal;
 Le P. MATHALY, de Haïti;
 Le P. WIRTZ, du Para;
 Le P. BODO, de la Sénégambie;
 Le F. Ménéle WECKEL, des États-Unis;
 Les FF. Donat ZIGMANN et Méléce BUCHINGER, de Mesnières;
 Le F. Arthème VALLEIX, des États-Unis;
 Les FF. Lucain COCU et Prudence DÜRMEYER, de Langonnet;
 Le F. Silverio D'OLIVEIRA, de la Mission du Cunène.

A la profession.

LE 8 SEPTEMBRE 1895, LES FF. :

Edern STERVENNOU, né le 29 avril 1873, à Edern (Finistère);
 Mathias SCHMITT, né le 24 août 1875, à Mulhouse (Alsace);
 Lucius SCHMITT, né le 1^{er} septembre 1875, à Haguenau (Alsace);
 Jean-Chrysostome HENBERGER, né le 4 mai 1865, à Ionschwil (Suisse);
 Euloge MEYER, né le 6 mai 1870, à Kintzheim (Alsace);
 Aloysius KAISER, né le 21 février 1862, à Hoepfingen (Bade);
 Edèse TOGNO, né le 16 mars 1872, à Ribeauvillé (Alsace).

A l'oblation.

A titre de scolastiques.

A SEYSSINET, LE 6 MARS 1895

M. GLASER Frédéric. du dioc. de Fribourg-en-Brigau, pat. de religion, S. Joseph.

A titre de novices-frères.

A CHEVILLY, LE 8 SEPTEMBRE 1895, LES POSTULANTS :

Charles CARNOT, du dioc. de Paris, en rel. *F. Marie-Germain* ;
 Alphonse PARIS, du dioc. de Séz, en rel. *F. Sosthène* ;
 Eugène STEINMETZ, du d. de Strasbourg, en r. *F. Jean-Baptiste* ;
 Aloïse DEISS, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Henri* ;
 Laurent BRAUN, du d. d'Augsbourg (All.), en r. *F. Marie-Fridolin* ;
 Albert NEUBECK, du d. de Fribourg (Bade), en rel. *F. Meinrad* ;
 Joseph PÉRÈS, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Humbert* ;
 Alexandre THOMAS, du dioc. de Saint-Brieuc, en rel. *F. Placide*.

ILE MAURICE

(Suite.)

MAISON DE LA CATHÉDRALE DE PORT-LOUIS

MARS 1893. — SEPTEMBRE 1895.

1. Mutations. — 2. Ecole de la cathédrale. — 3. Œuvres. — 4. Catéchismes. — 5. Mort de Mgr Meurin.

1. — La communauté, réduite à deux Pères depuis la création de la communauté de Saint-François-Xavier (5 novembre 1890), se composait, jusqu'en décembre 1894, des PP. Hattler, supérieur, et Rochette. Le P. Hattler ayant reçu la mission de porter à Rome les pièces concernant la cause de notre vénéré P. Laval, s'est embarqué le 12 décembre 1894 pour l'Europe. Il a été remplacé par le P. Pellerin, de la communauté de Saint-François-Xavier. La mort du cher P. Garmy a occasionné, le 15 avril dernier, un nouveau changement, de sorte que la communauté se compose actuellement des PP. Rochette et Baud, qui remplissent à la cathédrale les fonctions de vicaires. En octobre dernier, M. l'abbé Chalvet cessa d'être vicaire général et fut remplacé par M. le chanoine Cooney, qui devint aussi curé de la cathé-

drale. Le climat de la ville ne convenant pas à la santé de ce dernier, M. l'abbé Sweeney, curé de Flacq, fut appelé deux mois après à administrer la paroisse de la cathédrale. Nos relations n'ont point cessé d'être bonnes avec ces différents administrateurs.

2. — L'école de la cathédrale (ancien collège diocésain), presque détruite par le cyclone du 29 avril 1892, a pu être relevée en partie de ses ruines. Par suite d'une convention passée entre Mgr Meurin et le R. P. Provincial, cette école est devenue la propriété du diocèse. Ce sont les Frères des Ecoles chrétiennes qui en ont la direction depuis près de deux ans. Le nombre de leurs élèves est d'environ 200.

3. — Bien que, depuis cinq années, l'œuvre des Noirs ait cessé d'être une œuvre spécialement réservée à nos Pères, nous cherchons, cependant, à maintenir les diverses sociétés établies par nos vénérés prédécesseurs. C'est ainsi que, d'entente avec le curé de la cathédrale, nous continuons à diriger la Congrégation des hommes de Saint-Joseph, celle des mères de famille et celle des enfants de Marie. Toutes ces œuvres sont prospères, grâce à Dieu, et font beaucoup de bien dans la paroisse.

4. — Pour les catéchismes des enfants et des adultes, c'est nous qui avons la plus grosse part. Ce n'est pas chose facile de faire entrer la bonne doctrine dans ces têtes créoles, plus appliquées aux choses de la terre qu'à celles du ciel. Néanmoins, nous avons chaque année environ 200 premiers communiant.

5. — La mort de Mgr Meurin a jeté une profonde tristesse dans le clergé et dans toute la colonie. Après six semaines de maladie, endurée avec une admirable patience, il s'est éteint doucement, le 1^{er} juin 1895, à deux heures du matin. Ses funérailles ont eu lieu le surlendemain au milieu d'un concours immense, et en présence de tout le clergé et de toutes les notabilités du pays. Son corps repose dans le cimetière de la ville, en attendant qu'on puisse le transférer dans la cathédrale. La cérémonie de translation se fera probablement à la fin d'août. Le P. Binger est désigné pour prononcer l'oraison funèbre de Sa Grandeur le jour de la translation. C'est le R. P. Cooney, vicaire général, qui administre provisoirement le diocèse. Nous attendons avec impatience l'arrivée du successeur de Mgr Meurin, qui, nous n'en doutons pas, sera pour nous un père et un pro-

tecteur, en même temps qu'un bon pasteur pour tous les fidèles de Maurice.

SAINT-JEAN DES PLAINES WILHEM

Le 16 février dernier, Mgr Meurin avertit le R. P. Garmy que l'abbé Raveral, curé de Saint-Jean, devait prendre sa retraite et proposa cette paroisse à la Congrégation, ce que le R. P. Supérieur s'empessa d'accepter. Le samedi 23 février, le P. Haaby, de la communauté de Saint-François, commença le saint ministère à Saint-Jean. L'abbé Raveral, son prédécesseur, resta avec lui jusqu'au 6 avril, en attendant que sa retraite fût liquidée par le gouvernement. Pendant ce temps, il mit le P. Haaby au courant des coutumes de la paroisse, et lui attira l'affection de ses paroissiens en faisant partout le plus grand éloge de la Congrégation et de ses membres.

Pendant le carême, le P. Pellerin vint prêcher tous les mardis pour soulager le P. Haaby.

La fête de saint Jean devant la Porte latine fut célébrée le dimanche 12 mai avec la plus grande solennité; le P. Binger prêcha le panégyrique du saint patron et le P. Haaby chanta la grand'messe, assisté du P. Binger comme diacre, et de M. l'abbé Harel comme sous-diacre. (L'abbé Harel a été deux fois curé de Saint-Jean; il est en retraite, et habite au Mesnil, à 3 milles de Saint-Jean.)

A son arrivée à Saint-Jean, le P. Haaby a trouvé l'église dans le dénuement le plus grand : presque tous les ornements hors de service; deux calices et d'autres objets avaient été volés dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier. Grâce à la générosité de ses paroissiens, le Père a déjà renouvelé une grande partie des ornements; en ce moment, il fait décorer l'église et a déjà obtenu 550 roupies pour 2 statues. Le P. Garmy, tout heureux du bien qui se faisait à Saint Jean, écrivait, le 10 avril, deux jours avant sa mort, au P. Haaby : « Dans quelque temps d'ici, vous aurez fait de Saint-Jean la plus belle paroisse de Maurice. » Malheureusement, le P. Haaby est encore seul, attendant toujours un aide. Cependant, toutes les semaines, il reçoit les visites de confrères de la ville et de la campagne, qui viennent se reposer de leurs fatigues ou se remettre de leurs indispositions, dans un climat tout à fait réparateur.

Les bulletins de la Réunion n'ont pu nous parvenir à temps, par suite d'un vol de dépêches qui a eu lieu dernièrement à Saint-Denis, et dont ils faisaient partie. La communauté de Saint-Bernard nous a envoyé une nouvelle copie de son bulletin; mais nous n'avons encore rien reçu de celle de Saint-Jacques.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-BERNARD

MAI 1893. — SEPTEMBRE 1895.

1. Personnel, mutations. — 2. Ministère à la paroisse et à la léproserie. — 3. Ecole sous le coup de la loi de laïcisation. — 4. Visites.

1. — Lors de notre dernier *Bulletin*, le P. Baud, curé de Saint-Bernard et aumônier de la léproserie, se trouvait à Saint-Jacques pour y remplacer le P. Colrat, notre supérieur, que la maladie avait obligé de rentrer en France (février 1893). Le P. Cadoret vint, à son tour, à Saint-Bernard, remplacer le P. Baud jusqu'au 21 novembre 1893, époque à laquelle le P. Cadoret partait pour Mayotte, emportant l'affection de ceux qui l'avaient connu à Bourbon, et le P. Degoul, arrivé de France, fut envoyé à la montagne Saint-Bernard. La communauté se trouve donc composée du P. Degoul, curé de la paroisse et aumônier de la léproserie, et des FF. Faustin et Denis, chargés de l'école.

2. — Dans son court passage à Saint-Bernard, le bon P. Cadoret s'était mis à l'œuvre avec zèle, tâchant de ramener doucement les brebis égarées qu'il allait chercher jusque dans le fond de la Grande-Chaloupe ou de la Ravine à Jacques, d'où on l'a vu revenir les pieds ensanglantés... Il faut dire que la paroisse de Saint-Bernard est très accidentée et très étendue. Cependant, il est nécessaire que le curé fasse souvent de ces courses fatigantes pour se rendre dans les groupes de cases les plus éloignées, afin de porter aux malades les secours de la religion, d'enseigner le catéchisme, de réveiller les indifférents et de tâcher de tirer du désordre bien des âmes qui, d'elles-mêmes, n'arriveraient jamais jusqu'au prêtre. Ce devoir, les Noirs le reconnaissent et l'apprécient, en faisant très bien la différence entre le vrai missionnaire et le prêtre indifférent. Témoin ce dialogue entre un vieux Noir de l'Îlet de Bethléem (Saint-Benoît) et la T. R. Mère Madeleine qui l'exhortait à pra-

tiquer : « Ma Mère, longtemps le Père i vient, rode (cherche) à nous dans not' la case, fait le catéchisme, dit : « Viens à l'église. » A cet' heure, le prêtre que nous n'en a, i assise dans son fauteuil, croise son jambe et dit : « Viens si tu veux. » Alors nous i viens pas. »

Le P. Degoul, à peine arrivé à Saint-Bernard, eut de nombreux malades à visiter. La peine qu'il prit pour soigner les corps fut bien vite remarquée, et lui donna plus facile accès auprès des âmes. Depuis, il a continué à parcourir cette paroisse qui présente assez l'aspect d'un pays de mission et qui, très peu peuplée relativement à son étendue, compte environ 900 habitants de population flottante, dont près de 400 Malgaches, Cafres ou Indiens, encore païens. Il a trouvé, chez les uns, une apathie ou des préjugés presque insurmontables, et bon nombre de ceux qu'il invitait à venir à l'église, pour suivre les catéchismes, assister à la messe, s'approcher des sacrements, lui répondaient : « Mon Père, nous n'en a pas linze. » Et si, parfois, cette réponse n'est qu'un prétexte invoqué pour la circonstance, le plus souvent, elle annonce le dénuement le plus complet, car beaucoup de ces pauvres Noirs manquent vraiment de quoi se vêtir, pour paraître convenablement en public et venir à l'église. L'indigence est également cause qu'un grand nombre de jeunes gens, désireux de s'établir, se jettent dans le désordre et y restent parfois de longues années, jusqu'à ce qu'une personne charitable les en retire à force d'exhortations incessantes, en les aidant à remplir les formalités nécessaires et à se procurer les habits indispensables. En attendant, ces jeunes gens abandonnent toutes les pratiques religieuses.

Le P. Cadoret avait commencé à s'occuper de cette œuvre que le P. Degoul a continuée, se chargeant des formalités de l'état civil, procurant aux plus pauvres des habits, l'alliance, etc.; c'est ainsi que, dans la première année, il a pu faire 17 mariages. Plusieurs de ces personnes, revenues à leurs devoirs, ont fait leur première communion, reçu la confirmation. Grâce à Dieu, tous ces ménages réhabilités se sont bien maintenus.

Il y a aussi du bien à faire parmi les païens dangereusement malades. Les Indiens sont très difficiles à gagner; mais les Malgaches, qui ont été soignés et que l'on a instruits de la nécessité du baptême, ne veulent pas mourir sans le recevoir.

Dans les quatorze derniers mois, sept de ces bienheureux ont ainsi « volé le ciel » en y entrant peu après leur régénération chrétienne.

Parmi les adultes en bonne santé, il y a souvent une apathie difficile à vaincre; cependant, on y arrive quelquefois. Mais là encore revient le refrain : « Nous n'en a pas linze pour venir à l'église. » Malheureusement, nous n'avons plus les moyens suffisants pour soulager tant de misères (1), bien que nous employions toutes les ressources que comporte notre faible budget, et que nous y ajoutions même les dons et les aumônes que nous font des personnes amies ou dévotes à saint Bernard. Nous habillons ainsi, tout ou partie, près de la moitié des personnes qui se préparent aux sacrements (baptême, première communion, mariage).

La pauvreté d'une part, l'éloignement de la chapelle paroissiale de l'autre, tels sont les deux grands obstacles qui entravent le ministère parmi cette population, en majeure partie créole, bonne au fond, malgré ses défauts, et qui est encore pleine de respect et de confiance envers le prêtre.

La léproserie, comme on le sait, a été pendant plus de quinze ans confiée à la Congrégation. Le Père, curé de Saint-Bernard, en était le directeur comptable. C'était une administration paternelle dont les lépreux étaient très contents, et dans laquelle les pauvres avaient leur part, avec économie pour la colonie. Pendant quatre ans (1872-1876), l'ennemi de tout bien poussa à la laïcisation. Vers cette époque, on lisait dans le *Bulletin* : « On comprend que l'œuvre de la Léproserie offre aujourd'hui peu d'attrait. Cependant, l'intérêt des âmes commande de ne pas la laisser sacrifier aux préjugés antireligieux. » (*Bulletin*, ix, p. 805.) Depuis 1876, c'est un laïque qui en est directeur-comptable. Nous n'avons plus que le service spirituel de l'établissement, et nous nous efforçons d'éviter toute difficulté susceptible d'entraver le saint ministère. Nous sommes avec le directeur en bonnes relations.

Le bien s'y fait, grâce à la terrible maladie et au précieux concours des Filles de Marie et d'un digne malade, M. Delmas, bien connu de tous nos prédécesseurs.

(1) Voir, à ce sujet, les *Bulletins* de la communauté, ix, p. 804; xi, p. 675; xv-784; xvi-858 et suiv.

Parmi les malheureux qui nous arrivent atteints de la lèpre, un bon tiers sont païens ou n'ont de chrétiens que le nom. Nous parvenons à les préparer presque tous aux sacrements ; dès lors, leur vie devient chrétienne et leur mort est des plus édifiantes. On a donc raison de dire que la léproserie est, pour ces chers infirmes, le vestibule du ciel.

Leur nombre se maintient entre 74 et 80. Pour le service de la léproserie, on emploie constamment 12 condamnés, envoyés par la geôle de Saint-Denis. A ces malheureux d'un autre genre, nous tentons aussi de faire quelque bien pendant leur passage à la léproserie. Mais avant de les admettre au baptême ou à la première communion, même après l'examen sur le catéchisme, nous avons soin de nous renseigner sur leur compte, et nous avons ordinairement la consolation de les voir persévérer.

Dans les deux chapelles, les offices se font régulièrement, ainsi que les exercices des mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur et du Saint Rosaire.

Dans le courant de ces deux années, plusieurs retraites ont été données, à l'époque des premières communions, par le Père faisant fonction de curé. Au mois de décembre dernier, nous avons profité d'un des Pères missionnaires de Madagascar, qui a prêté son concours au P. Degoul, pour une retraite de huit jours à la léproserie, en même temps qu'à la paroisse pour les enfants des écoles et les enfants de Marie.

Les sacrements sont bien fréquentés ; nous avons une moyenne de 800 communions par mois, dont 300 à la léproserie.

Voici le résultat du saint ministère, pour les deux chapelles, depuis le dernier *Bulletin* (mai 1893 — 30 juin 1895) :

Baptêmes d'enfants : 52	} total.	81
Baptêmes d'adultes : 29		
Premières communions, en tout.		84
Confirmations.		104
Mariages (23 unions légitimées), en tout.		25
Sépultures.		58

3. — L'œuvre de l'École des garçons, fondée en 1871, par le R. P. Limbour, avait été soutenue depuis et mise sur un bon pied, par ses successeurs, au prix de grands sacrifices. La loi infernale qui veut ravir cette jeunesse au Christ, par la laïcisa-

tion, menace de nous frapper, ainsi que toutes les autres écoles communales de garçons de l'île Bourbon. Les bons Frères des Écoles chrétiennes, sachant que cette loi satanique doit être appliquée à la Réunion d'ici au 28 octobre 1895, et n'ayant pas le moyen de conjurer ce malheur, ont pris les devants. La laïcisation de l'école centrale de Saint-Denis est un fait accompli. Ils ont ouvert une école libre à l'ancien collègue Saint-Charles, acheté et aménagé à cet effet, et cette école, ouverte en octobre dernier, est déjà très prospère.

Pour nous, nous cherchons aussi le moyen de continuer à faire le bien aux enfants de nos écoles. Le nombre des petits garçons s'est élevé, cette année, à 78. Les inspecteurs et les autres autorités savent que les FF. Denis et Faustin dirigent à merveille leur petit monde, et ne nous sont pas hostiles. Mais, hélas ! malgré cela, pourrons-nous sauvegarder cette œuvre si intéressante ? Nous avons pris tous les moyens en notre pouvoir, nous attendons dans l'anxiété et nous prions Dieu de mener tout à bien.

4. — Nous continuons, comme par le passé, à recevoir de nombreux visiteurs. Outre les visites du R. P. Supérieur et de nos confrères de Saint-Jacques, nous recevons celles de ces messieurs de l'administration, de quelques officiers, etc. Nous devons mentionner spécialement les deux visites de Mgr Fabre, évêque de Saint-Denis : la première, en octobre 1893, avec M. Avon, son vicaire général, et la deuxième, le 29 juillet 1894, pour la confirmation, accompagné du P. Babet. Monseigneur fut satisfait de tout et particulièrement de la propreté des deux chapelles. Le maire de Saint-Denis, le Président du Conseil général, le Vice-Recteur, l'Inspecteur primaire, le député, M. de Douville-Maillefeu, de rocailleuse mémoire, et, plus tard, l'Inspecteur général de l'Instruction publique, M. Walecki, avec M. Lépreux, directeur de la Banque et condisciple de M. l'abbé Lemire (ces trois derniers pilotés par le R. P. Colrat), sont venus à leur tour. Un médecin spécialiste de Paris, le Dr Koffin, a également visité la léproserie à plusieurs reprises (1).

Le 14 juillet dernier, tout une caravane quittait le Port, et

(1) Le docteur Koffin n'est pas parent de son homonyme, médecin de la Maison-Mère. — On écrit assez sur la *lèpre*, qui n'en reste pas moins incurable.

conduite par le médecin de la léproserie, venait, loin du tumulte de la fête, passer la journée à Saint-Bernard.

La distribution des prix surtout, amène ici beaucoup de monde ; celle de 1894 était précédée, comme par le passé, de la sainte messe et même de la bénédiction du très Saint-Sacrement. Les pièces, préparées avec soin par le F. Denis, eurent un succès complet ; le déjeuner qui suivit, réunissait une trentaine de ces messieurs : conseillers généraux, conseillers municipaux, inspecteur primaire, officiers, etc. Grâce au maire de Saint-Denis qui apporta le nécessaire, et à la diligence du F. Faustin, rien ne manqua. Tout ce monde repartit enchanté et reconnaissant d'avoir passé une si agréable journée. Le *Petit Journal de la Réunion*, dans trois articles élogieux, donnait les détails de cette belle fête.

Nous avons tâché, en toute occasion de nous rendre favorables tous ceux qui, plus ou moins, peuvent avoir quelque influence dans le sort de notre école.

Nous attendons, en priant Dieu de toujours sauvegarder les âmes de nos chers enfants.

TRINIDAD

COMMUNAUTÉ DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, A PORT-D'ESPAGNE

MAI 1893. — SEPTEMBRE 1895.

1. Fièvre jaune. — 2. Décès et funérailles des RR. PP. Lemire et Levadoux. —
3. Arrivée du R. P. Brennan, nouveau supérieur. — 4. Changements et état actuel du personnel. — 5. Améliorations des bâtiments du collège. Lumière électrique. Subvention obtenue. — 6. Succès des élèves aux examens, leur nombre et leur esprit. — 7. Rapports avec le clergé. — 8. Bonnes dispositions de la population. — 9. Ministère. — 10. Retraite prêchée par Mgr l'Archevêque.

1. — Parmi les fléaux qui, à des intervalles plus ou moins rapprochés, viennent porter la désolation et la mort dans les contrées tropicales, la fièvre jaune est, sans contredit, le plus cruel et le plus redoutable. Depuis quinze ans bientôt, cette épidémie avait épargné notre colonie, mais vers la fin de l'année 1893, elle ravagea de nouveau la ville et la campagne, faisant partout sur son passage un grand nombre de victimes.

Plusieurs communautés religieuses ont eu à payer leur tribut à la calamité publique, mais nulle n'a été atteinte aussi douloureusement que celle des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Quatre d'entre elles, frappées successivement par le mal, ont succombé au bout de quelques jours; pendant cette triste époque, le P. Julien fut admirable de zèle et de dévouement; seul autorisé à visiter les malades, il ne quittait leur chevet que lorsqu'ils avaient rendu le dernier soupir.

2. — La terrible fièvre sembla longtemps vouloir nous épargner. Hélas! le sacrifice, quoique tardif, n'en fut que plus cruel. Depuis plusieurs jours déjà, notre bon Père Supérieur ressentait un léger malaise, lorsque le mardi 26 juin, un violent mal de tête et une forte fièvre le contraignirent de s'aliter. Le médecin appelé en toute hâte jugea son état alarmant. Afin de ne pas exposer la communauté au danger de la contagion, le cher malade demanda à être transporté au presbytère de New-Town; là, quatre docteurs et deux religieuses de Saint-Joseph, sœurs Clarisse et Amable, lui prodiguèrent sans relâche les soins les plus assidus. Beaucoup de communautés religieuses et de pieuses personnes adressaient au Ciel de ferventes prières pour conjurer Dieu de conserver un si bon Père à l'affection de ses enfants. Ce fut en vain. Les efforts réunis de la piété, de la science et de la charité échouèrent contre l'opiniâtreté du mal, et bientôt toute lueur d'espoir disparut. Ce fut le samedi soir, à 10 h. 30 que notre bien-aimé Supérieur rendit doucement le dernier soupir entre les bras du P. Julien, seul autorisé à l'approcher pendant sa maladie. La fatale nouvelle nous jeta dans la stupeur, car nous étions mal préparés à un si triste dénouement et nous ne pouvions croire que nous avions perdu pour toujours celui qui nous portait tous dans son cœur.

La mort inattendue du R. P. Supérieur produisit une douloureuse impression sur les habitants de notre colonie, et principalement sur ceux de la ville de Port-d'Espagne.

Les organes publics du pays consacrèrent à l'envi de longues colonnes à la mémoire du regretté Père, et apprécèrent, dans les termes les plus élogieux, l'importance des travaux qu'il avait accomplis malgré son court séjour à la Trinidad. « Le R. P. Lemire, dit l'un d'entre eux, *la Port of Spain Gazette*, a fait ses preuves dans la colonie, non seulement comme supérieur,

capable [et énergique, mais aussi comme champion solide de l'éducation et de la religion dans l'île. Par ses qualités éminentes, il avait su gagner l'estime et l'affection de tous ceux qui l'ont approché et connu.

« Jamais défunt n'a été plus sincèrement et plus universellement regretté. Sa mort est une vraie catastrophe devant laquelle nous devons nous incliner en silence et adorer avec crainte la divine Providence, qui fait comparaître devant son tribunal indistinctement tout le monde. »

Un autre journal a publié un aimable poème que dédie à la mémoire du cher défunt un vieil ami du collègue. En voici quelques strophes :

Arrêté brusquement dans les projets nouveaux
Dont il embellissait son collège, sans cesse,
Il n'a pu recueillir le fruit de ses travaux
Qu'il rêvait, chaque jour, pour la chère jeunesse.

Il est allé rejoindre au séjour des élus,
De ce collège aimé, tant de vaillants apôtres,
Ajoutant à leur liste un saint prêtre de plus,
Victime du devoir comme furent les autres.

Sous un maintien modeste et de simples dehors,
Il possédait en lui, par un contraste étrange,
Une volonté ferme et de puissants ressorts,
Pour la lutte, toujours, le plus heureux mélange.

Plein de zèle et de foi, dans ces temps orageux.
Il s'est montré brillant autant que rude athlète,
Et de nos droits sacrés, défenseur courageux,
Au péril qui menace, a toujours tenu tête.

Qu'une larme de moi, moi dont il fut l'ami,
Se mêle à ces regrets de la foule éplorée,
Sur la tombe où son corps déjà git endormi,
Quand est montée au ciel sa belle âme épurée.

La solennité de la première communion et de la confirmation avait été fixée par Mgr l'Archevêque au dimanche 1^{er} juillet. Mais le pénible événement survenu la veille donnait à cette cérémonie, d'ailleurs si belle et si douce, un cachet de deuil et de tristesse. Sa Grandeur voulut bien, malgré cela, donner elle-même, comme de coutume, la sainte communion aux jeunes-élus, préparés depuis longtemps au grand jour par les soins

pieux et zélés du P. O'Halloran; mais trop en proie à l'émotion, elle ne put prendre la parole et remit à une date ultérieure la confirmation, qui devait avoir lieu l'après-midi. Quelques heures après, on procéda, à New-Town, à la touchante cérémonie des funérailles, dont on a déjà lu la relation dans la notice biographique qui a devancé ce *Bulletin*. Nous ne saurions mieux résumer la vie et les œuvres du cher et regretté P. Lemire que par ces paroles de nos saints Livres : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*.

En revenant, le 1^{er} juillet, du cimetière de Lapeyrouse, où repose la dépouille mortelle du bien-aimé P. Supérieur, nous étions loin de penser que le Ciel nous demanderait bientôt un second sacrifice. Le bon P. Levadoux avait versé d'abondantes larmes sur la tombe du regretté P. Supérieur, qu'il aimait avec la tendresse d'un enfant. La séparation de ces deux âmes ne devait pas être de longue durée. Depuis quelque temps déjà, la santé du cher P. Levadoux paraissait ébranlée; cependant, grâce à son énergie, il continuait de remplir, avec un zèle assidu, sa double fonction de professeur et d'économe de la maison. Le 11 août, le Père assistait, en dépit d'un violent mal de tête, à la distribution solennelle des prix qui terminait la deuxième période de l'année scolaire; mais, vers la fin de la séance, les douleurs devenant trop aigues, il s'alita pour ne plus se relever.

Pendant plusieurs jours, il endura avec une patience angélique toutes les tortures que la fièvre jaune impose à ses victimes. Les efforts des médecins et les soins assidus de nos infatigables Sœurs infirmières furent stériles. Le mal progressa avec rapidité et, le jeudi, le cher Père s'éteignit doucement dans le Seigneur à 5 h. 5 du soir. Il avait vu avec calme s'approcher le moment suprême et avait offert généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie toute jeune et si pleine d'espérance. La douceur et l'amabilité étaient les deux qualités inhérentes au caractère et à la conduite du bon P. Levadoux. Bien que n'ayant passé que dix mois à la Trinidad, il comptait déjà dans toute la colonie de nombreux amis qui lui étaient tous sincèrement attachés, car qui le connaissait l'aimait.

Aussi l'émotion des fidèles fut-elle générale à la nouvelle de sa mort et de silencieuses larmes coulèrent de tous les yeux, du

collège au cimetière, témoignage muet du regret profond dont était l'objet ce jeune prêtre aimable et estimé.

3. — En attendant que la Maison-Mère nous ait envoyé un nouveau supérieur, le P. Julien, premier assistant, a rempli cette fonction par intérim, ainsi que celle d'économe. Le P. Duggan a été nommé membre du conseil.

C'est le 8 novembre que le R. P. Brennan, accompagné par le P. Goodman, nouveau profès, arriva à Port-d'Espagne. Les amis dévoués du collège et les anciens élèves s'étant cotisés pour louer un petit steamer, allèrent souhaiter la bienvenue au nouveau supérieur à bord même du *Mail*, sur lequel il avait pris passage. Le petit vapeur portait, outre plusieurs membres, Pères et Frères, de la communauté, quelques membres catholiques du conseil législatif et les représentants des meilleures familles de la ville avec beaucoup d'anciens élèves.

Le nombre en aurait été bien plus considérable encore si quelques-uns n'avaient pensé que le R. P. Brennan s'arrêterait quelque temps à la Grenade, la fièvre n'ayant pas encore totalement disparu dans l'île. Mais le Rév. Père, au gré de qui son séjour en Irlande avait déjà été trop long et qui était impatient d'arriver au plus tôt à son poste, ne voulut pas retarder davantage le moment de mettre le pied sur la terre trinitadienne. Sur le point de débarquer, un de ces messieurs adressa au nom de tous quelques paroles cordiales au nouveau supérieur, lui souhaitant que ses efforts pour la prospérité du collège Sainte-Marie fussent couronnés de succès, et l'assurant en même temps que tous étaient prêts à le seconder suivant la mesure de leurs forces, dans la charge si difficile de la direction du collège de l'Immaculée-Conception. Le R. P. Supérieur répondit que c'était pour lui une consolation bien douce de se trouver, en abordant pour la première fois dans l'île, non pas au milieu d'étrangers, mais d'amis sincères et dévoués. « Je ne vous fais pas, dit-il, de grandes promesses qui, peut-être, resteraient vaines dans la suite; mais vous pouvez être sûrs que tout mon temps, mon attention et mon énergie seront consacrés à la cause de l'éducation catholique à la Trinidad et à toutes les autres questions qui pourraient intéresser de près ou de loin la prospérité du collège, celle des amis ou élèves de cet établissement ou la cause catholique dans ce pays. »

Le cortège se mit alors en marche vers le collège, où le R. P. Supérieur fut reçu au son joyeux des cloches et au milieu des hurrahs répétés des élèves en uniforme, rangés sur deux lignes, à l'entrée. Le salut solennel du Très-Saint-Sacrement fut donné par le R. P. Brennan lui-même, assisté par le P. O'Halloran comme diacre et le P. Allgeyer comme sous-diacre. Après cette cérémonie, le nouvel arrivé reçut la visite de Sa Grandeur Mgr Flood, archevêque de Port-d'Espagne; celui-ci se dirigea ensuite, accompagné de tous les membres de la communauté, ainsi que des amis et des élèves du collège, vers la grande salle d'étude, ornée pour la circonstance avec beaucoup d'élégance et de goût. Un des anciens élèves lut au nouveau supérieur un compliment ému auquel le Rév. Père répondit avec la plus franche cordialité. Puis Sa Grandeur souhaita elle-même la bienvenue au Rév. Père en son propre nom et en celui de tous les prêtres de son vaste diocèse. A la fin de la séance et pour mettre le comble à la joie générale, le P. Supérieur, après avoir prononcé une touchante allocution, annonça pour le lendemain un congé, et l'on quitta la salle sous un tonnerre d'applaudissements et de joyeux vivats.

4. — Outre les changements déjà signalés, il en est survenu plusieurs autres dans le personnel de la communauté depuis le dernier *Bulletin*. Le 28 avril 1893, les FF. Théodore et Régis s'étaient embarqués; le premier nous est revenu, en octobre dernier, pour reprendre la fonction d'aide-économique qu'il avait remplie ici pendant plus de vingt-cinq ans; mais le second a été envoyé en mission. Le 9 mai suivant, le R. P. O'Shea, rappelé en Irlande par la Maison-Mère, nous quittait à son tour; le 27 juillet de la même année, M. Brannigan, grand scolastique, reprit le chemin de l'Europe pour aller terminer ses études. Au commencement de l'année dernière, la Maison-Mère, ayant accepté la direction de la paroisse de Saint-André à la Grenade, le P. Griffin en reçut la charge et partit pour cette île en mars 1894, accompagné du F. Auguste, qui s'occupe du matériel de l'église et du presbytère. Pour remplir les différentes fonctions devenues vacantes par les décès et par ces départs, sont arrivés à la Trinidad, dans le courant de l'année 1893, MM. Meister et Murphy, grands scolastiques, et le F. Ronan; en mars de l'année suivante, le P. Kelly, et en automne dernier, les PP. Wilhelm et Goodmann, nouveaux profès.

5. — Le regretté P. Lemire avait bien fait restaurer la petite tourelle qui domine notre établissement ; mais plusieurs autres parties de la maison demandaient également à être remises à neuf. Depuis son arrivée, le R. P. Brennan a donc entrepris la réparation des différents bâtiments et locaux qui se trouvaient dans un état plus ou moins délabré. Les classes, le réfectoire des élèves et celui des Pères avaient grand besoin d'être remaniés ; la toiture et le plafond du parloir, qui a été refait presque en entier, livraient, en plusieurs endroits, un passage à la pluie ; toutes ces parties, qui ont été solidement consolidées et améliorées, donnent à toute la maison un aspect fort convenable. Depuis plusieurs semaines, la ville de Port-d'Espagne est éclairée à l'électricité. Beaucoup de maisons particulières jouissent, relativement à peu de frais, du même avantage.

Différentes considérations d'utilité et de convenance ont donc engagé le R. P. Supérieur à éclairer aussi le collège Sainte-Marie à la lumière électrique. Au moment où nous écrivons ce Bulletin, l'installation est achevée, et quatre-vingt-deux lampes illuminent les différentes pièces : chapelle, chambres et corridors de notre établissement. Ce moyen d'éclairage a non seulement l'avantage d'être plus commode, mais encore celui d'être moins dangereux, surtout dans ce pays-ci, où presque tous les matériaux de construction sont en bois. C'est ainsi qu'un terrible incendie a récemment consumé, en moins de six heures, plus de cent maisons, parmi lesquelles de nombreux et vastes magasins, qui constituaient le quartier le plus forissant de la ville de Port-d'Espagne. La perte occasionnée par ce sinistre est évaluée à 500,000 livres sterling.

6. — Au moment de prendre la direction du collège Sainte-Marie, le regretté P. Lemire avait conçu nombre de plans, en vue de la plus grande prospérité de cette institution. Sa mort prématurée ne lui a malheureusement pas permis de les mettre tous à exécution.

Il avait reconnu, entre beaucoup d'autres, l'inconvénient d'une cour de récréation commune pour les grands et les petits élèves. Afin d'obtenir cette séparation, chose indispensable dans un collège catholique, l'achat d'un terrain avoisinant l'établissement devenait nécessaire. Le R. P. Lemire aurait voulu voir grandir en même temps le nombre des étudiants du collège

Sainte-Marie, afin de jeter par ce moyen de plus profondes et plus solides racines dans l'éducation catholique de la colonie. L'exécution de ces projets était certainement utile, pour ne pas dire indispensable, à la prospérité du collège; mais l'état de nos finances ne nous permettait guère d'y songer. Se basant sur ces considérations, l'intrépide supérieur rédigea une pétition à l'adresse du gouverneur de l'île, afin d'obtenir du gouvernement anglais une subvention pécuniaire plus considérable pour le collège de l'Immaculée-Conception. Cette pièce, appuyée par la signature de tous les hommes influents de la colonie, fut soumise au secrétaire d'Etat, dans une réunion du *College Council*, où la question fut vivement débattue. Le R. P. Lemire trouva tout d'abord de violents antagonistes dans la personne même du gouverneur, ainsi que dans celle du principal du collège royal. A l'appui de son opposition, le gouverneur alléguait faussement l'exemple de la situation de l'éducation catholique dans l'île Maurice, où il avait été précédemment fonctionnaire; mais le P. Lemire, renseigné par des documents sûrs qu'il pouvait exhiber au besoin, mit à nu, en présence de tout le conseil, la fausseté des allégations du gouverneur.

La question, mise aux voix, donna pour résultat que les cinq représentants du parti catholique se prononcèrent en faveur de la subvention contre les cinq du parti protestant, sans compter le gouverneur. Le « *College Council* » n'ayant qu'un simple pouvoir délibératif, le gouverneur rédigea le résultat des débats en un rapport à l'adresse du secrétaire d'Etat en Angleterre. Dans cette pièce, le gouverneur fixa la somme à accorder, à 250 livres sterling (6,250 fr.), et posa les conditions suivantes : que la dite somme serait employée à l'amélioration des conditions matérielles de l'établissement, et que, chaque année, 75 de nos élèves, d'origine trinitadienne, passeraient avec succès les examens publics. Le Secrétaire d'Etat répondit, qu'avant de rien décider, il désirait savoir quel emploi les directeurs du collège Sainte-Marie se proposaient de faire d'une subvention plus importante, dans le cas où elle leur serait accordée et quel était l'état actuel de leurs finances. C'est afin de fournir cet éclaircissement, que le R. P. Brennan rédigea un rapport magistral où, détaillant les nombreux besoins de l'institution, il démontra que l'emploi de l'argent en question serait le dernier

des embarras. Ces raisons ayant été trouvées suffisantes, le Secrétaire d'État donna une réponse favorable, et, dès sa réception, le gouverneur soumit la question aux votes du Conseil des finances, dont la majorité encore vota contre. Malgré ce refus, le gouverneur, que le R. P. Supérieur avait réussi à gagner à sa cause, fit proposer l'affaire au Conseil législatif par le Secrétaire colonial; la chose, de privée qu'elle était, devint ainsi question d'État, et de ce fait, les membres officiels du gouvernement durent voter en sa faveur. Quatre conseillers, néanmoins, s'opposèrent à ce vote et envoyèrent leur protestation au Secrétaire d'État à Londres. Mais, malgré les sentiments hostiles de ces quatre membres, le Secrétaire d'État se montra favorable et trancha définitivement la question à notre avantage, et la somme mentionnée plus haut nous est enfin parvenue au commencement du mois de mai.

7. — La condition imposée par le gouvernement, que 75 de nos élèves passeraient chaque année avec succès les examens publics, n'a rien d'effrayant pour nous, puisque 111 ont réussi cette année dans ces épreuves. Les succès précédents ne sont pas moins consolants, car l'année dernière 96 ont eu le même honneur. Le gouvernement trinidadien accorde chaque année un « *scholarship* » de 450 *pounds* (11,250 fr.) aux élèves qui obtiennent les quatre premières places dans les examens qui mettent fin à leurs études classiques. L'an dernier, trois de nos élèves ont gagné ce prix, et, cette année, deux jouissent du même avantage.

Quant aux élèves des classes inférieures, ils ont remporté une victoire vraiment éclatante sur leurs rivaux du collège Royal, car les premières places, dans presque chaque matière, ont été obtenues par eux.

Ces brillants succès proclament assez haut que nos labeurs et nos fatigues sont amplement récompensés; ils le seraient encore davantage si le nombre par trop restreint du personnel ne paralysait en partie nos efforts, surtout depuis que le chiffre de nos enfants s'élève à 180.

8. — Il est des succès plus consolants encore pour des cœurs apostoliques; ce sont ceux que nous devons, après Dieu, aux excellentes dispositions et à la piété de nos élèves. Leur esprit est réellement bon, surtout depuis que le P. Mac Donnell en a

pris la direction comme préfet de discipline. Habilement secondé par MM. Meister et Murphy, il est arrivé, avec de la patience et de la fermeté, à établir parmi eux une discipline excellente. L'amour de la vertu est entretenu et nourri chez nos enfants au moyen de différentes associations pieuses qui fleurissent de plus en plus sous la direction zélée du P. Duggan. La section des petits est placée sous la protection des saints Anges gardiens, tandis que les moyens se réunissent à l'ombre de la bannière de la Sainte Vierge. Pour donner à ceux qui devront bientôt affronter les dangers si multiples du monde une piété solide et durable, le P. Duggan les a consacrés au divin Cœur de Jésus, dont ils implorent le secours, et chantent les louanges dans leurs pieuses réunions. Le jour de la fête de la Sainte Trinité, le R. P. Supérieur a reçu un grand nombre d'enfants dans ces trois associations, après avoir prononcé devant eux un discours éloquent et pratique.

9. — Les rapports de la maison avec le clergé paroissial sont toujours bienveillants, et les ecclésiastiques voisins font partout bon accueil aux Pères chargés de l'œuvre. De notre côté, nous nous faisons un devoir d'entretenir avec tous une fraternelle harmonie, et de leur rendre service, autant que nous le pouvons, quand nous en sommes priés. Malheureusement, le petit nombre du personnel d'une part, et les multiples occupations de notre établissement de l'autre, ne nous permettent pas, malgré notre bonne volonté, de nous rendre à leurs désirs d'une façon constante. Cette nécessité de répondre par un refus nous est d'autant plus pénible que les prêtres du diocèse sont relativement très peu nombreux, et se trouvent, à certaines époques de l'année surtout, dans l'impossibilité de suffire à tous les besoins de leurs vastes paroisses. Aussi, l'arrivée de quelques nouvelles recrues nous permettrait de réaliser un plus grand bien, non seulement au collège, mais dans la colonie entière. Enfin, l'élite de la population trinidadienne nous témoigne en général une très grande bienveillance et un sincère attachement. Beaucoup de personnes de la ville, du haut en bas de l'échelle sociale, confient leur direction spirituelle aux Pères du collège, principalement au P. Julien, dont le confessionnal, la veille des fêtes surtout, est pendant plusieurs heures littéralement encombré de fidèles. Ces bonnes dispositions des habitants à notre égard

nous fournissent une raison de plus pour soupirer après des renforts, car il en coûte au cœur du prêtre de voir négliger un terrain si favorable et si bien préparé.

10. — Plusieurs Pères, néanmoins, ont l'occasion, pendant les vacances, de faire un grand bien dans les campagnes, où ils prêtent un secours efficace aux prêtres, soit pour les offices, soit pour le ministère extérieur. Le P. Mac Donnell, surtout, s'occupe avec beaucoup de zèle de la population des endroits isolés, plus ou moins négligée faute de prêtres ou à cause de leur trop grand éloignement des paroisses. Par les petites retraites qu'il leur donne, il apporte chaque fois une amélioration à l'état de ces pauvres gens. Le P. Pütz, de son côté, porte toujours volontiers secours aux prêtres de la campagne, pendant les vacances, et, quelquefois, il a eu le bonheur, ainsi que les PP. O'Halloran et Kelly, de baptiser *in extremis* quelques malheureux, ou de légaliser la cohabitation de ménages qui vivaient, depuis de longues années, dans le péché.

Plusieurs Pères ont prêché, dans le courant de ces deux dernières années, outre des sermons de circonstance, des retraites et des stations de carême dans certaines paroisses de la ville ou des environs. L'an passé, le P. Pütz a donné une retraite très fructueuse dans la paroisse de Belmont, et a prêché le carême, le mercredi, à Arima ; et le vendredi, à la cathédrale du Port-d'Espagne.

A la même époque, le P. Mac Donnell a dirigé les exercices de la retraite à l'orphelinat du Bon-Pasteur, confié à la sollicitude du P. Julien, qui y fait régulièrement une instruction chaque dimanche. A Noël, le P. Croagh a prêché la retraite aux Sœurs de Saint-Joseph à la Grenade, et le P. Julien à celles du couvent du Port-d'Espagne ; ce dernier a également prêché, cette année, le mercredi et le samedi, le carême à Arima.

11. — Pour le plus grand bien des jeunes âmes qui nous sont confiées, nous leur procurons chaque année l'avantage d'une grande retraite. Elle a été très fructueuse l'année dernière, le P. Pütz en était chargé. Cette fois, S. Gr. Mgr l'Archevêque a bien voulu donner Elle-même, malgré ses occupations multiples, les instructions à nos enfants pendant ces quelques jours de recueillement. Elle a su intéresser et charmer son jeune auditoire par des enseignements aussi pieux que solides. Nombre

d'anciens élèves avaient été invités par le P. Supérieur à venir retremper leur âme à l'ombre de la pieuse maison qui avait abrité les plus belles années de leur jeunesse, et à suivre avec leurs Benjamins les salutaires exercices de la retraite, sous la paternelle direction du zélé prélat et premier pasteur du diocèse. Tous, grands et petits, nous ont donné le spectacle de la plus sainte ferveur, et le souvenir et l'effet de ces jours bénis s'effaceront difficilement de leur esprit et de leur cœur.

Afin d'exprimer à Sa Grandeur nos sentiments affectueux et reconnaissants pour la sympathie et l'intérêt qu'Elle ne cesse de nous témoigner, et, en particulier, pour la délicate attention qu'Elle nous a manifestée, en dirigeant Elle-même les exercices de la retraite, maîtres et élèves se réunirent, dans la matinée du Samedi saint, dans la grande salle d'étude de l'établissement.

Le R. P. Supérieur, si avantageusement connu comme latiniste, avait composé, pour la circonstance, à l'adresse de Sa Grandeur, les harmonieux hexamètres qui suivent :

ILLUSTRISSIMO AC REVERENDISSIMO
 PATRICIO VINCENTIO FLOOD, O. P., D. D.,
 ARCHIEPISCOPO PORTUS HISPANIÆ,
 ALUMNI MAGISTRIQUE UNIVERSI
 GYMNASII DICTI SANCTÆ MARIÆ
 PIE GRATULANTES DICIMUS AD MULTOS ANNOS
 SALUTEM.

Optime tam vasti vario grege Pastor ovilis,
 Nos cum tantillos, minime qui tanta meremur,
 Visere digneris, vultu recreare benigno,
 Pectoribus teneris virtutum spargere flores,
 Eloquio juvenes animos accendere sacro,
 Divinæ pueris doctrinæ pandere fontes;
 Quas tibi pro tanto referemus munere grates,
 Quoove tuas digno laudes recinemus honore?

Tu præclare Dei terræ donate Sacerdos,
 Voce libens hortare tuos, monituque fideli
 Assidue vigilans sequeris, sermone salubri
 Pascis oves necnon minimos alis impiger agnos,
 Doctrinæ solidâ subigis gravitate rebelles,
 Hostibus invictum gestans in pectore robur,
 Omnibus exemplum præbens virtutis amœnum.
 Nos sumus infantes balbo vix ore disertî,

Viribus infirmi, tenues virtute supernâ,
 Primaque discentes vitæ præcepta beatæ,
 Mentibus invalidis inopes, pietate labantes,
 Lubrica quis lento titubant vestigia gressu.
 Si tamen hæc quando poterunt extendere dextræ
 Magna laborando divine munia cultûs,
 Si quid moliri dabitur quo gloria veræ
 Religionis erit summo celebrata decore,
 Si quid mente bonâ, precibus, pietate valemus,
 Omnia quæ prosint discendo corde tenaci,
 Lumina cœlestis doctrinæ pura sequendo,
 Ut nos sancto Deo reddamus dona Supremo,
 Cœlicolumque viros sontes revocemus in aulam;
 Usque manu prompti, studio semperque parati,
 Semper voce tuâ dociles ducemur alumni,
 Grande piæ virtutis opus peragemus alacres.

Insula gemma maris pelago dum splendet Ierpe,
 Herbescunt patrio Triplices dum gramine Frondes,
 Oceanum pascunt tumidis dum fluctibus amnes,
 Dum rutilant stellæ patulâ testudine cœli,
 Hæc dum terra Dei lætatur nomine Trini,
 Semper honos nomenque tuum laudesque manebunt,
 Grata Tui præsens animis hærebit imago,
 Semper et unanimi grates referemus opimas.

N. J. BRENNAN, C. S. SP., B. A., PRÆSES.

Mgr l'Archevêque s'exprima à peu près en ces termes : « Je me trouve très embarrassé pour répondre au magnifique compliment que votre R. P. Supérieur vient de m'adresser. J'en ai déjà reçu beaucoup depuis mon arrivée à la Trinidad, mais celui de ce matin n'a pas encore eu de précédent dans son genre. Ce serait un bonheur pour moi que de répondre sur le même ton, c'est-à-dire en vers latins, mais vous le savez aussi bien que moi : *poeta nascitur, non fit*, et, étant resté cinquante ans sans cultiver la poésie, il serait un peu tard de commencer maintenant. Permettez-moi de vous assurer que cette élégante et harmonieuse adresse laissera longtemps dans ma mémoire une agréable impression.

« Quant à votre retraite, mes enfants, je ne mérite aucune louange pour l'avoir présidée. Vous dites que vous n'êtes que des enfants; certes, mais je suis heureux de donner mes soins à

l'enfance. Vous, en particulier, m'avez réjoui et édifié par votre attention soutenue, par votre piété et votre conduite. Et puis, en donnant les instructions de la retraite, je n'ai fait que travailler au plus grand bien de mon diocèse, dont l'avenir est entre vos mains. Chacun de vous sera plus tard dans le monde, j'en ai la douce confiance, un foyer d'honneur et de vertu, marchant ainsi fidèlement sur les traces de vos aînés, qui ont reçu comme vous une éducation solidement chrétienne au collège Sainte-Marie. J'espère que toute votre vie fera l'honneur du collège, l'édification du pays, la joie et la consolation de votre pasteur et de l'Eglise tout entière. Je me jugerai largement récompensé du petit surcroît de travail que je me suis imposé, si mes paroles ont pu contribuer à vous rendre meilleurs dans la vie et heureux à jamais au moment suprême de votre passage dans l'éternité. »

Sa Grandeur termina en félicitant les maîtres et les élèves de leurs succès aux examens, et exprima la confiance que ces heureuses réussites se multiplieraient de plus en plus dans la suite.

Pour couronner l'œuvre de la retraite et pour clore la première période de l'année scolaire, Sa Grandeur prit encore la parole le soir de la fête de Pâques devant une nombreuse assistance. Son éloquent discours a produit sur tous, maîtres, élèves et fidèles, une profonde impression et a gravé plus avant dans le cœur des enfants, les leçons salutaires que Monseigneur leur avait inculquées pendant la retraite. Puissent les fruits de salut de ces jours bénis se conserver dans ces jeunes âmes pour leur plus grand bonheur dans le temps et dans l'éternité!

RÉSIDENTE DE NEW-TOWN. SAINT-PATRICK'S PARISH

MAI 1893 — SEPTEMBRE 1895

J'ai dit dans mon dernier *Bulletin* que l'église de Saint-Patrick (New-Town), avait été réparée et agrandie, et qu'une grande école, dirigée par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, avait été construite. Il manquait encore une résidence pour le curé et une école pour les garçons. En octobre 1892, Mgr Flood, archevêque de Port-d'Espagne, posa la première pierre d'un nouveau presbytère qui fut bientôt achevé. Il contient trois chambres à coucher, un parloir, un réfectoire et des dépen-

dances, et a été solennellement béni le 14 mars 1893. Un déjeuner suivit la bénédiction, et, parmi les invités, on remarqua l'ancien gouverneur, M. Henry Fowler, plusieurs membres du clergé, réguliers et séculiers, les Sieyestas, etc. Nous avons aussi le plaisir d'avoir parmi nous, en cette occasion, le R. P. Libermann, visiteur, qui a planté deux palmistes comme souvenir. Après les toasts d'usage on s'est séparé le cœur satisfait.

Sur l'emplacement de l'ancien presbytère, s'élève aujourd'hui une école de garçons. Elle fait bonne mine, même à côté de celle des filles, qui est une des plus belles de l'île. Aussi, le gouvernement n'a-t-il pas hésité un instant à payer 1200 francs de loyer par an, et Mgr l'Archevêque lui-même a voulu la bénir, le jour de la fête de Saint-Patrick, après la messe pontificale.

Pour le moment, nos constructions sont ainsi terminées.

Le R. P. Griffin avait été attaché comme vicaire aux diverses œuvres de cette mission, mais, bientôt après, il fut envoyé à la Grenade, et n'a pas encore été remplacé.

Tout irait bien avec un second missionnaire, mais sans un assistant, tout risque de se perdre, car les protestants travaillent beaucoup ou, mieux, sont beaucoup à travailler, c'est-à-dire qu'il y a huit ou neuf ministres protestants, sans compter leurs compagnes, contre un seul prêtre catholique.

Heureusement, le collège est tout près de New-Town, et les Pères sont toujours heureux de m'assister dans mon ministère.

C'est à New-Town, dans le presbytère du P. Allgeyer, que le regretté P. Lemire a rendu son âme à Dieu, le 30 juin de l'année dernière.

Le R. P. Libermann a passé plusieurs jours dans la Mission de New-Town Saint-Patrick's.

Résumé.

PREMIÈRES COMMUNIONS

1892.	137 enfants et adultes.
1893.	153 enfants et adultes.

	Mariages.	Baptêmes.	Enterrements.	Communions.
1892.	19	98	60	2580
1893.	25	111	81	3610
1894.	26	103	76	3540

ÉCOLES

Saint-Patrick's (filles),	239 enfants.
« (garçons),	119 »
Saint-James (garçons et filles),	92 »

Subvention du gouvernement, £ 527, 11, 6 ou 13,189 fr. 35 pour les *Teachers* et 2,240 francs pour le loyer des écoles qui, aujourd'hui, appartiennent toutes à l'Église.

PAROISSE DE SAINT-ANDRÉ, A LA GRENADÉ

MARS 1893 — SEPTEMBRE 1895

1. Personnel. — 2. Habitants, églises, école. — 3. Visite de Monseigneur. — 4. Construction d'une nouvelle école. — 5. Projet de fondation d'un couvent de Sœurs de Saint-Joseph.

1. — Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Port-d'Espagne avait exprimé, à plusieurs reprises, le désir de confier à un membre de la Congrégation la direction de la paroisse Saint-André, à la Grenade. D'accord avec la Maison-Mère, le R. P. Lemire, de regrettée mémoire, s'est rendu aux vœux de Sa Grandeur, et a envoyé le P. Griffin à la Grenade, au mois de mars de l'année 1894.

Quinze jours plus tard, le F. Auguste alla le rejoindre et prit la charge du matériel du presbytère et de l'église. Les médecins avaient, d'ailleurs, conseillé à ce dernier un changement d'air, afin de rétablir sa santé compromise depuis quelque temps.

2. — La paroisse Saint-André est vaste et compte environ 6,000 habitants, dont beaucoup croupissent encore dans l'ignorance la plus grossière quant à notre sainte religion.

Elle possède une spacieuse église et une école très bien conditionnée; le presbytère, sans être incommode, a le défaut d'être situé à 2 milles de distance de l'église.

3. — Deux mois après l'arrivée du P. Griffin dans la paroisse, Mgr l'Archevêque vint y administrer le sacrement de Confirmation. Une magnifique procession, à laquelle plus de 3,000 personnes prirent part, avait été organisée pour aller à la rencontre de Sa Grandeur. Elle conçut une grande joie de cet accueil chaleureux et assura les fidèles que, depuis ses huit années d'épiscopat, elle n'avait jamais été reçue avec tant de splendeur.

Le lendemain matin, Monseigneur distribua la sainte Communion et administra le sacrement de Confirmation à 320 personnes; il nous quitta huit jours après pour continuer sa tournée, et plus tard, dans la même année, revint encore prendre quelques jours de délassement à Saint-André, dans la belle île de la Grenade.

Le vicaire général de Sa Grandeur, le R. P. O'Farrell O. P. nous a aussi honorés de sa visite et a bien voulu être notre hôte pendant une quinzaine de jours.

4. — Depuis l'arrivée du P. Griffin, une nouvelle école a été construite dans un des quartiers éloignés de la paroisse. Le gouvernement a généreusement couvert les frais de construction, qui s'élevèrent à la somme de 3,750 francs.

5. — Pour le moment, on projette aussi l'établissement d'un couvent de Sœurs de Saint-Joseph dans la paroisse Saint-André. Monseigneur applaudit vivement à cette idée, dont l'exécution réalisera certainement un bien considérable pour la paroisse.

Le grand saint Joseph nous enverra, nous en avons la douce confiance, les fonds nécessaires, et lèvera ainsi le seul obstacle qui nous empêche de procéder à la construction.

NÉCROLOGIE



LE R. P. ANTOINE GARMY

DÉCÉDÉ A PORT-LOUIS (ILE MAURICE) LE 12 AVRIL 1895

Le R. P. Antoine Garmy naquit à Luzillat, dans le diocèse de Clermont, (Puy-de-Dôme), le 5 décembre 1842. Ses parents, en vrais chrétiens, ne négligèrent rien pour lui inculquer les vérités de la religion; ils s'appliquèrent à lui en faire aimer les devoirs et développèrent ainsi de bonne heure dans le cœur de l'enfant ces sentiments de foi sous l'influence desquels il devait plus tard embrasser l'état sacerdotal et religieux.

Entré au petit scolasticat de Cellule pour y faire ses études, le jeune postulant y prit l'habit religieux le 2 février 1860, et se mit volontiers à l'œuvre, plein de zèle et de docilité. Sa piété, toujours fervente, ne fit que s'accroître. Dévoré de la soif

d'apostolat, il s'adonna avec goût à l'étude des sciences sacrées et prépara ainsi son âme à la réception des précieuses grâces et du grand honneur que le sacerdoce devait lui accorder.

Ce fut en 1866, à l'âge de vingt-quatre ans, que le P. Garmy fut ordonné prêtre, à Chevilly, par Mgr Chigi. La joie de ce beau jour, et de l'heureux moment où, pour la première fois, il monta les degrés du saint autel et immola la divine victime, fut conservée par lui précieusement comme un de ses meilleurs et plus doux souvenirs. Volontiers, il aimait à le rappeler.

Un an après en 1867, l'âme pleine de ces sentiments, le cœur rempli du désir de travailler à la gloire de Dieu et au bien des âmes, le jeune prêtre faisait sa profession dans la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Le Père Garmy n'eut dès lors qu'un désir, s'employer au travail des missions et, guidé par sa foi, docile à sa vocation, il dit adieu à ses supérieurs, à ses maîtres, à sa famille, qu'il aimait tendrement et du fond du cœur, et s'embarqua pour l'île Maurice où il arriva le 3 février 1868.

Il fut d'abord envoyé à Flacq pendant quelque temps, puis il fut placé au collège diocésain où il exerça le professorat jusqu'à sa fermeture. Les élèves qu'il a formés ne l'ont pas oublié et ils ont conservé de leur ancien professeur le meilleur souvenir, mêlé d'attachement et de respect.

En 1882, nous retrouvons le P. Garmy à la Cathédrale, employé au ministère paroissial, où il s'appliqua avec ardeur et un grand dévouement à développer et à maintenir les œuvres fondées par le P. Laval. A ce travail incessant, il épuisa ses forces et commença à ressentir les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Ce fut l'époque la plus pénible et la plus douloureuse de son apostolat; mais ni sa foi, ni son zèle, ni son dévouement sans bornes ne furent entamés, et, résigné à la volonté de son divin Maître, il accepta tout sans une plainte, sans un murmure. Au contraire, doué d'une grande force de volonté, d'une régularité et d'une vertu à toute épreuve, d'un caractère ferme, il se surmonta, et quand arriva la mort du P. Baud, le P. Garmy fut choisi comme supérieur provincial, le 3 février 1885. Cette charge, il l'a remplie jusqu'au bout, et ses frères en religion, savent avec quelle activité et quelle abnégation!

Le 5 novembre 1890, sa communauté fut transférée à Saint-François-Xavier. Là, encore, le P. Garmy, malgré la maladie et les souffrances d'un mal qui faisait de rapides progrès, ne cessa de travailler au bien des âmes.

Ses œuvres apostoliques sont nombreuses, et on les connaît trop bien pour que nous voulions les rappeler ici.

Disons seulement que son plus vif désir était de voir l'achèvement et l'inauguration de la nouvelle église de Saint-François-Xavier. Il y pensait, il en parlait sans cesse, mais Dieu n'a pas accordé cette joie à son fidèle serviteur et il l'a rappelé à lui, au jour et à l'heure anniversaires de la mort de son divin Fils.

La mort qui est venue frapper subitement le P. Garmy, le vendredi saint, ne l'a pas pris à l'improviste. Il était prêt à partir. Il s'y préparait chaque jour, et le matin même, il avait pu célébrer l'office et communier du corps et du sang de la Victime du Calvaire.

Le vaillant missionnaire est mort après avoir combattu le bon combat pendant plus de vingt-cinq ans, réconforté par les derniers sacrements, le crucifix à la main et le regard déjà porté vers les régions éternelles où il allait recevoir sa récompense. *Beati mortui qui in Domino moriuntur.*

Cette nouvelle qui a été sue en ville et dans les environs à la tombée de la nuit du vendredi saint, a jeté la tristesse et la consternation dans tous les cœurs. Elle a causé aussi une plus douloureuse émotion à ceux des catholiques qui avaient particulièrement approché le P. Garmy et qui, dans le commerce intime, avaient pu apprécier les nobles, les belles qualités qui le distinguaient et comme prêtre et comme homme. Son nom réveillera longtemps encore, à Maurice, le souvenir du religieux vénérable que tout le monde a connu et aimé, et qui s'est dépensé au-delà de ses forces jusqu'à la dernière heure, au service des âmes de sa paroisse.

Les *Annales* de l'Union catholique et du diocèse de Port-Louis, parlent du R. P. Garmy en ces termes :

La mort soudaine du digne Supérieur des Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie a causé une douloureuse impression, non seulement au sein de sa famille religieuse et du clergé, mais de la communauté entière.

Vingt-sept années d'un apostolat constamment exercé parmi nous

l'avaient identifié à tous nos intérêts, l'avaient rendu cher aux fidèles de toutes les classes, qui avaient puisé auprès de lui les forces et les consolations dont les vertus sacerdotales sont la source.

Ce qui rend nos regrets encore plus poignants, c'est qu'il est mort à la peine, victime de son dévouement. Il était dans la force de l'âge et il est probable que s'il était parti pour l'Europe au début de la maladie qui l'a emporté, s'il avait recherché une existence paisible et exempte de soucis et de fatigues, il aurait trouvé la guérison ou au moins prolongé ses jours. Il a préféré la souffrance et la lutte, le long martyre de l'énergie morale réagissant sans cesse contre les défaillances du corps. Comme son divin Maître, il est tombé plusieurs fois sous le poids de la croix qu'il portait, mais c'était pour se relever avec un nouveau courage. Le sommet de son Calvaire, il l'a atteint le vendredi saint et c'est à trois heures qu'il a rendu le dernier soupir. Coïncidence touchante et sublime, bien faite pour inspirer les plus pieuses espérances!

La semaine sainte avait été on ne peut plus laborieuse pour le vaillant missionnaire. La maladie d'un confrère l'avait obligé à doubler son fardeau déjà si lourd. Le jeudi, il avait dit les longs offices du matin, à la chapelle des Dames réparatrices, sans omettre la cérémonie si pénible de la prostration. Le vendredi, il avait encore officié, puis s'était rendu à la chapelle des Filles de Marie pour y faire adorer la Sainte Croix. C'est là que, vers midi, une brusque attaque l'a saisi, paralysant la parole tout en laissant subsister la conscience. Quoiqu'il fût admirablement préparé, les derniers sacrements ont encore adouci pour lui le passage du temps à l'éternité.

Il repose maintenant, le bon P. Garmy, près de ses frères d'armes tombés avant lui. Comme la terre de Maurice, qu'ils ont préférée à leur belle patrie, garde leur dépouille, le cœur des Mauriciens conserve pieusement leur souvenir. Et dans la communion des âmes qui nous rapproche devant Dieu, l'union réelle adoucit les amertumes de la séparation apparente.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Décès. — Nous avons à déplorer la mort prématurée du P. Schmidt Eugène, profès des vœux perpétuels, décédé à Morrilton (Etats-Unis), le 5 septembre 1895, à l'âge de quarante et un ans, après vingt-trois ans de vie de communauté, par suite d'une congestion pulmonaire.

Nominations. — Ont été nommés par le R. P. Premier Assistant Général :

Supérieur de la communauté du Saint-Cœur de Marie, à Chevilly, le R. P. Libermann, consultant général;

Supérieur de la communauté de N.-D. de Langonnet, le P. Jégou;

Supérieur de la communauté de Mesnières, le P. Gaschy;

Supérieur de la communauté de Beauvais, le P. Le Floch.

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 16 août, le P. Kuhn Alphonse, de la Martinique, et le P. Allheilig, de la Guadeloupe;

Le 1^{er} septembre, le P. Tranquilli, du Soudan français;

Le 15, le P. Cadio, de la Mission du Bas-Niger;

Le 17, le P. Allaire Olivier, de la Mission de l'Oubanghi; le R. P. Browne, provicaire apostolique de Sierra-Léone;

Le 20, le P. Schwab, des Etats-Unis; le P. Bouleuc, de la Mission du Congo français;

Le 22, le F. Adelin, de la Mission du Zanguebar;

Le 23, le P. Cadoret, de Mayotte.

Nota. — Les placements et les mutations des Pères et des Frères seront indiqués dans le prochain *Bulletin*.

Santé du T. R. Père. — Depuis un mois, on fait au cher malade, quelques minutes par jour, une application d'électricité. Il y a, ce semble, une amélioration sensible dans son état. Continuons à bien prier.

Retraites. — Les retraites annuelles, dans la plupart des communautés de France, ont été présidées, cette année, par des Pères de la Maison-Mère : celles de Beauvais, de Merville et de Mesnières par le R. P. Corbet; celles de Castelnaudary et de Cellule, par le R. P. Libermann; et celle de St-Ilan, par le P. Hubert.

Petits scolasticats. — Pour se conformer à un vœu exprimé par le dernier chapitre général, on a établi, cette année, des sections distinctes pour les petits scolastiques qui sont au-dessous de la troisième et ceux qui sont dans les classes plus élevées. Langonnet et Mesnières recevront les premiers; Cellule et Merville, les autres.

Maison-Mère, le 30 septembre 1895.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Adresse au Saint-Père. — Au sujet du droit d'accroissement. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Trinidad** (suite). Diégo-Martin. — **Haïti.** Saint-Martial. — Pétionville. — Ateliers de Saint-Joseph. — **Nécrologie.** *Notice :* F. Désiré. — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

ADRESSE AU SAINT-PÈRE

La Maison-Mère a cru devoir s'unir, par l'adresse suivante, aux protestations du monde catholique contre les fêtes impies qui ont eu lieu à Rome, le 20 septembre 1895.

Très Saint-Père,

L'anniversaire du 20 septembre, toujours douloureux aux cœurs chrétiens, menace de revêtir, cette année, un caractère particulièrement odieux, par des démonstrations destinées à glorifier l'usurpation sacrilège de 1870.

Enfants dévoués de la sainte Église, nous ne saurions rester insensibles à la peine que va causer à Votre Sainteté cette nouvelle entreprise de l'impiété triomphante. Aussi nous empressons-nous, en notre nom et au nom de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie que nous représentons, spécialement au nom de tous nos missionnaires répandus dans les diverses parties du monde, de protester de toute l'énergie de nos âmes contre ces fêtes scandaleuses.

Ce que vos saints prédécesseurs tenaient d'un droit consacré par les siècles, ce que la Providence leur avait donné pour assurer dans l'univers entier l'indépendance de leur ministère

auguste de Vicaires de Jésus-Christ, ce qui est devenu le patrimoine imprescriptible du Saint-Siège et de l'Église universelle, il n'appartient à personne de le ravir, sous quelque prétexte et par quelque moyen que ce soit. Les années passeront sans que les succès d'une folle ambition, appuyée sur la force brutale et sur l'égarément d'une foule aveuglée, puissent prévaloir contre le droit, la justice et la vérité.

Confiants dans la protection de Celui que vous représentez si dignement sur la terre, nous attendons avec assurance, Très Saint-Père, un avenir meilleur; nous prions le Très-Haut qu'Il daigne consoler Lui-même Votre Sainteté de l'outrage que Lui font ses fils ingrats, et qu'Il La soutienne, comme Il l'a fait si merveilleusement jusqu'à présent, pour qu'Elle voie de ses yeux finir l'heure de la puissance des ténèbres et qu'Elle jouisse, ici-bas encore, de la liberté et de l'exaltation de la sainte Église.

C'est dans ces sentiments, Très Saint-Père, qu'humblement prosternés à vos pieds, nous offrons à Votre Sainteté l'hommage de notre filiale vénération et Lui demandons pour nous, pour la Congrégation et pour ses œuvres, en particulier pour nos Missions dans les colonies et les pays infidèles de l'Afrique, sa Bénédiction apostolique.

De Votre Sainteté

Les fils très humbles et les serviteurs obéissants et dévoués.

Maison-Mère, Paris, 8 septembre 1895.

Signé : A. EMONET, sup. gén.;

GRIZARD, CORBET, LIBERMANN, BARILLEC,
HUVÉTYS, GERRER.

Le Saint-Père a daigné faire répondre à cette adresse par une lettre du cardinal-secrétaire d'État dont voici la traduction :

Rome, le 19 septembre 1895.

Au T. R. Père Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, à Paris.

Très Révérend Père,

Dans ces jours d'amertume pour le Saint-Père, c'est pour lui une grande consolation de voir ses fils dévoués prendre

part à ses peines et ne cesser d'adresser à Dieu leurs plus ferventes prières pour le bien de l'Eglise et de son Chef visible. C'est pourquoi Sa Sainteté a accueilli avec satisfaction l'adresse où votre Congrégation lui fait part de ces sentiments. En même temps, Elle m'a donné la charge, qui m'est agréable, de vous remercier, en accordant à tous, du fond du cœur, la Bénédiction apostolique.

C'est avec les sentiments de l'estime la plus distinguée que je me dis,

De votre Paternité,

Le très dévoué dans le Seigneur.

Signé : M. Card. RAMPOLLA.

AU SUJET DU DROIT D'ACCROISSEMENT

Arrivés à la date du 16 octobre, il y avait pour nous obligation de prendre une décision, puisque, ayant refusé jusqu'ici de payer le droit d'accroissement, nous avons un arriéré à solder avant cette date.

Comme vous le savez, mes chers confrères, nous n'avons pas attendu cette dernière heure pour nous en occuper. La prudence nous commandait, suivant les conseils du Saint-Siège, de nous entendre avec les congrégations qui se trouvent dans une situation juridique semblable à la nôtre. A cette fin, plusieurs réunions ont eu lieu, dont, heureusement, les journaux n'ont pu parler, car nous avons pris pour règle de ne rien laisser transpirer au dehors de ce qui était dit dans nos délibérations, de ne pas répondre non plus aux insinuations et aux menaces d'une certaine presse, et de ne chercher à influencer personne.

Nous avons d'abord consulté les Evêques, en profitant des relations que chacune de nos congrégations pouvait avoir avec eux. Les uns, tout en nous disant : « Vous êtes libres », étaient plutôt pour la résistance; d'autres, et en plus grand nombre qu'on ne croit, nous engageaient à subir la loi, tout en cherchant, pour la faire disparaître, un moyen autre que *la résistance ou attitude passive*.

D'ailleurs, il est difficile de comprendre comment on pousserait les religieux à la résistance, quand on conseille à Messieurs les curés de se soumettre à la loi des Fabriques.

Son Eminence le Cardinal-Préfet de la Propagande étant, d'après nos règles, notre premier supérieur, c'était un devoir pour nous de le consulter, avant de prendre une décision dont les conséquences peuvent être si graves pour nos œuvres et particulièrement pour nos Missions. Nous l'avons fait de concert avec les Missions-Étrangères, pendant que d'autres s'adressaient au Cardinal Secrétaire d'État. Eclairés par les avis qui nous sont venus de Rome et dont quelques-uns seulement ont été livrés à la publicité, nous avons pu facilement ne pas nous laisser influencer par ceux qui, dans la presse, donnent, sans avoir les éléments voulus pour examiner avec connaissance de cause la situation de telle ou telle congrégation, des conseils et des décisions.

Certains que ni la conscience ni les intérêts de l'Église ne nous commandaient d'adopter une solution déterminée et que nous avons à nous inspirer surtout des intérêts de nos œuvres, nous avons cru que c'était un devoir pour nous de nous résigner à subir cette loi injuste, quand c'était à ce parti que s'arrêtaient d'autres congrégations autorisées, moins exposées que nous, et auxquelles nous ne pouvions pas ne pas rester unis sans de très graves inconvénients. La réunion de ces Congrégations : Missions-Etrangères, Lazaristes et Filles de la Charité, Sulpiciens, Frères des Ecoles chrétiennes et la nôtre, donne, d'ailleurs, ce semble, à notre commune décision une force morale telle que chacune se trouve en quelque sorte garantie par les autres et à l'aise en pareille compagnie.

Ce n'est pas toutefois sans de vives angoisses, sans de longues et pénibles hésitations que nous en sommes arrivés là. Nous savons comment notre décision sera jugée par ceux qui mènent la campagne de résistance d'une manière si bruyante; nous pouvons présumer que dans la Congrégation même quelques membres éprouveront de la peine en l'apprenant, et en entendant, peut-être, autour d'eux, des réflexions pénibles et blessantes à notre adresse. Mais, après avoir bien considéré la question à tous ses points de vue, et après avoir pesé les conséquences plus ou moins probables de la décision à prendre, n'ayant en vue, comme je le disais dans ma dernière note, que les intérêts de la gloire de Dieu et le bien des âmes, les membres du Conseil, à l'unanimité, ont décidé qu'il y avait lieu,

non pas de nous *soumettre* en acceptant cette loi inique, mais de la *subir*, tout en protestant contre son injustice et en nous efforçant, de concert avec tous les Évêques et tous les bons catholiques de France, et conformément à la dernière lettre de S. Em. le Cardinal Richard, de travailler à la faire rapporter.

Nous savons qu'à Rome, où cette décision est connue, elle est loin d'être désapprouvée. C'est ce que m'écrivait dernièrement le R. P. Procureur de la Congrégation près du Saint-Siège, après une entrevue qu'il venait d'avoir avec le Cardinal Préfet de la Propagande.

Plusieurs des nôtres, se trouveront, sans doute, en relations avec des prêtres ou des laïques qui ne nous approuveront pas. Je pense que le mieux serait de leur répondre que les Supérieurs ont agi après mûres réflexions et après avoir pris avis de ceux qui sont leurs conseillers naturels; que rien des aumônes données pour les Missions ou pour nos œuvres n'ira au fisc; que, d'ailleurs, les sommes que nous devons payer pour l'arriéré, sont relativement peu importantes.

Dans nos relations avec les communautés religieuses qui n'auront pas agi comme nous, évitons toute discussion, toute appréciation : respectons les décisions qu'elles auront cru devoir prendre.

Quoi qu'il puisse arriver, plus que jamais les soucis et les embarras de l'heure présente doivent nous unir dans une commune prière, pour obtenir du divin Maître la force et le courage dont nous avons besoin pour accomplir son œuvre.

GRIZARD, *assistant général.*

Le *Monde* et l'*Univers* ont publié dans leur numéro du jeudi 17 octobre, une lettre collective des cinq supérieurs de congrégations autorisées, dans laquelle ils exposent au Saint-Père les motifs qui les ont déterminés à subir la loi d'accroissement. Cette lettre est signée : A. Fiat, supérieur général de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité; Captier, supérieur général de Saint-Sulpice; Grizard, assistant général des Pères du Saint-Esprit; Ambruster, supérieur du séminaire des Missions-Etrangères; Fr. Joseph, supérieur général de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes.

ADMISSIONS A LA PROFESSION ET A L'OBLATION

Ont été admis, par le R. P. Premier Assistant Général .

A la profession.

AU NOVICIAT DES CLERCS, A GRIGNON, LE 6 OCTOBRE 1895,

MM. Prat (Jean), né le 9 nov. 1868, à Tarbes (Hautes-Pyrénées);
 Sinner (François), né le 2 août 1862, à Lana (Tyrol).

Nota : Messe mensuelle aux intentions du T. R. Père Supérieur Général, le P. Prat, le 7, et le P. Sinner le 30 de chaque mois.

AU NOVICIAT DES FRÈRES, A CINTRA, LE 8 SEPTEMBRE 1895, LES FF.

Pedro Pereira, né le 27 février 1875, à Socima (Portugal);
 Ambrosio Fernandes, né le 14 nov. 1872, à Braga (Portugal).

A THIÈS (SÉNÉGAL), LE 15 SEPTEMBRE 1895,

Le F. Alory (Philippe), né le 17 nov. 1870, à Ploaré (Finistère);

A l'oblation.

AU NOVICIAT DES CLERCS, A GRIGNON, LE 6 OCTOBRE 1895, MM. :

Tanguy (Louis), du dioc. de Vannes, pat. de rel. s. Etienne;
 Dos Santos (Ignacio), du dioc. de Porto (Portugal), pat. de rel. s. Ignace de Loyola;
 Bossus (Ernest), du dioc. de Châlons, pat. de rel. s. Memmie;

AU GRAND SCOLASTICAT, CHEVILLY, LE 15 AOUT 1895,

M. Delaval (Léon), du d. de Châlons, p. de rel. s. Pierre Claver.

LE 8 SEPTEMBRE 1895,

M. Paulet (Alexis), du dioc. de Lyon, pat. de rel. s. Paul.

LE 29 SEPTEMBRE 1895,

MM. Albrech (Pierre), du d. de Metz, p. de r. s. François-Xavier;
 Bouche (Francisque), d. de Clermont, p. r. s. Antoine de Padoue;
 Piel (Victor), du dioc. de Séez, pat de rel. s. Paul;
 Beauvais (Charles), du d. de Beauvais, p. r. s. François d'Assise;
 Guillouziec (Joachim), du dioc. de Vannes, pat. de r. s. Joseph;
 Madec (Yves), du dioc. de Quimper, pat. de r. s. Jean l'Evang.;
 Lévi (Benoît, du dioc. de Paris, pat. de rel. s. Ignace de Loyola.

TRINIDAD

(Suite.)

RÉSIDENCE DE DIEGO-MARTIN

MAI 1893. — OCTOBRE 1895.

1. Bénédiction d'une croix au cimetière. — 2. Ecole des garçons. — 3. Nouvelle tribune et portique. — 4. Paroisse de Carenage. — 5. Chapelle de Teteron Bay. — 6. Etat de la paroisse.

1. — Le P. Coquet est toujours chargé de desservir la paroisse de Diego-Martin. Depuis le dernier *Bulletin*, la première chose à mentionner est l'érection d'une croix au cimetière. Ce cimetière, qui avait été considérablement agrandi, attendait ce symbole. Le Père fit donc construire un piédestal de 12 pieds, surmonté d'une croix en fer de même hauteur, le tout d'un très bel effet. Ce fut le R. P. Lemire, de regrettée mémoire, qui vint bénir ce calvaire, le soir de la Toussaint, après les vêpres des Morts, et prêcha le sermon de circonstance devant un grand concours de fidèles.

2. — Depuis longtemps, il existait dans la paroisse une école de filles tenue par les Religieuses de Saint-Joseph de Cluny. Le besoin se faisait sentir d'avoir aussi une école pour les garçons. Le Père, sollicité par Mgr l'Archevêque et encouragé par le R. P. Supérieur, se mit à l'œuvre et fit poser la première pierre qui fut bénite solennellement par Sa Grandeur, le 6 août 1893.

A la fin de l'année, l'école était terminée. Elle mesure 48 pieds de long sur 24 de large, et est entourée d'une galerie de même longueur et de 14 pieds de largeur. C'est une école spacieuse, pouvant contenir 200 élèves. La rentrée a eu lieu le 15 janvier 1894. Cette école, reconnue par le gouvernement en mai et subventionnée à partir du mois de juin, a été mise sous la protection de saint Joseph. En ce moment, elle compte déjà 115 élèves, et bientôt, il faut l'espérer, elle abritera tous les enfants catholiques de la paroisse.

3. — Quoique l'église soit très vaste, il était indispensable d'affecter une place spéciale aux enfants des deux écoles, et, pour cela, le Père a cru que le moyen le plus simple et le moins coûteux était d'agrandir la tribune. On l'a donc divisée en deux parties latérales qui, sans gêner personne, peuvent contenir

aisément tous les enfants des deux sexes. De plus, le Père a fait élever à la porte latérale un portique élégant, surmonté d'une croix en fer.

4. — Pour la troisième fois, la paroisse, voisine de Carenage, est devenue vacante, et de nouveau, Mgr l'Archevêque a prié le P. Coquet de vouloir bien la desservir. Non seulement cette paroisse est très étendue et très populeuse (2500 catholiques), mais encore elle ne peut être desservie, en général, que par la mer et au moyen de canots. C'est donc un grand surcroît de travail pour le Père, et les paroissiens ne peuvent entendre la sainte messe, le dimanche, que tous les quinze jours. Or, comme le diocèse devient de plus en plus dépourvu de prêtres, on ne peut prévoir quand prendra fin cet état de choses qui dure depuis seize mois.

5. — A l'extrémité de cette même paroisse de Carenage, se trouve un nombre considérable de paroissiens (environ 600). Cet endroit, appelé Teteron-Bay, dépourvu de chapelle, ne recevait que très rarement la visite du prêtre, et les gens, ne pouvant se rendre à l'église qu'en canot, vivaient pour la plupart sans religion et sans messe, et beaucoup grandissaient sans avoir fait leur première communion. Le Père, sollicité et encouragé par Mgr l'Archevêque, malgré la grande distance et le service de deux églises, voulut bien entreprendre ce lourd travail et s'occuper de bâtir une chapelle qui mesure 65 pieds de long sur 26 de large. Construite en bois et en ciment, elle fait face à la mer et produit bon effet. La première pierre a été bénite le 15 août 1894, par Mgr l'Archevêque, et la chapelle entière, qui sert déjà au culte, le sera vers la fin de l'année 1895. Elle a été placée sous l'invocation de sainte Anne pour cette double raison que le Père étant Breton a été heureux de choisir pour patronne la patronne de la Bretagne et des marins à la fois ; car les habitants de Teteron-Bay étant tous pêcheurs, il était juste de les vouer à cette sainte, dont la statue est déjà arrivée. Il est merveilleux de voir, en effet, comment, sous sa haute protection, le travail a marché rapidement, malgré les faibles ressources et la pauvreté des habitants, qui sont fiers de leur chapelle. Le tout reviendra à environ 10,000 francs. On remarque un bon retour vers Dieu ; mais le plus difficile en ce moment est de pouvoir aller y dire la sainte messe chaque

dimanche, car le Père a deux églises à desservir en même temps, avec une population de 5000 catholiques.

6. — Voici maintenant l'état général de la paroisse pour les années 1893 et 1894 :

	1893	1894
Communions annuelles.	4632	4395
Baptêmes.	82	86
Mariages.	11	10
Enterrements.	52	35
Premières communions.	»	31
Confirmations.	»	45
Ecole des garçons.	116	150
Ecole des filles.		

HAÏTI

COMMUNAUTÉ DE SAINT-MARTIAL, A PORT-AU-PRINCE

MAI 1893. — OCTOBRE 1895

1. Personnel. Santé. Mort du P. Lang. — 2. R. P. Libermann, visiteur. Projet de fondations. La Saint-François-Xavier. — 3. Constructions. — 4. Fêtes. Sacre de Mgr Morice. Réception de Mgr l'Archevêque. Ordination. Une œuvre du P. Weik.

1. — Jusqu'en juin de l'année dernière, l'influenza ne nous avait causé aucune inquiétude, lorsqu'un commencement d'épidémie qui sévissait en ville, joint aux fatigues inhérentes à une fin d'année scolaire, nous obligea à avancer nos vacances; et tous, ou à peu près, nous dûmes payer notre tribut au mal à la mode. Notre P. Supérieur, à deux reprises différentes (13 mai et 5 octobre 1894), fut pris d'une fièvre qui donna quelques inquiétudes, mais ne tarda pas, heureusement, à céder au traitement énergique du médecin. Le F. Noël dut rester à Pétionville du 7 février au 16 juin 1894, jour de son départ pour les États-Unis; le F. Osée, auquel le climat des tropiques ne laissait que de rares intervalles de santé, reçut la même destination et partit le même jour; enfin, tout récemment, le 13 juillet, les PP. Picarda et Gehrès vont demander au climat d'Europe le rétablissement de leurs forces.

Malgré ces épreuves, nous nous réjouissons de n'avoir pas eu de pertes à déplorer, depuis le précédent *Bulletin*, lorsque notre

fin d'année scolaire fut attristée par une mort aussi édifiante qu'inattendue. C'est le 29 juin que le bon P. Lang quitta cette vie pour une vie meilleure, à deux heures du soir. La veille, à quatre heures et demie, il avait reçu les derniers sacrements avec une foi vive qui avait profondément ému la communauté réunie autour de son lit. Pendant sa maladie, qui dura à peine quinze jours, le bon Père avait fait le sacrifice de sa vie, avec une résignation touchante, s'offrant à Dieu pour la guérison du Très Révérend Père. L'enterrement eut lieu le jour de notre fête patronale (30 juin), à sept heures du matin. La chapelle avait peine à contenir la foule accourue pour accompagner le P. Lang à sa dernière demeure; ses restes reposent dans un caveau inachevé et destiné exclusivement à la sépulture du clergé; une élégante chapelle couronnera le monument funèbre.

2. — Le 25 juin 1893, nous recevons le R. P. Libermann, visiteur, venant de la Trinidad. Le lendemain, un élève lui souhaite la bienvenue au nom de ses condisciples réunis pour la circonstance; quelques jours après, le P. Supérieur présentait le conseil de l'association des anciens élèves au R. P. Visiteur qui put constater que les souvenirs de collège sont vivants dans le cœur des Haïtiens. Réclamé avec instance à la Martinique, le R. Père nous quitte accompagné du P. Picarda; il est au milieu de nous le 8 novembre, et repart le 18 janvier 1894 pour Lima, après avoir passé quatre mois en Haïti.

Pendant ce long séjour, il fut loin d'être inactif; outre les conférences de la retraite annuelle qu'il dut interrompre en raison de son état de santé, il prêcha la retraite de nos enfants ainsi que celle du pensionnat de Sainte-Rose de Lima. Pendant son séjour en Haïti, le R. P. Libermann eut fréquemment l'occasion de s'entretenir avec les autorités; de là les premières ouvertures au sujet de l'Ecole centrale à établir sur un nouveau pied, et la fondation de fermes-écoles : le premier projet a reçu sa solution définitive; le second, nous l'espérons, ne tardera pas à entrer en bonne voie d'exécution. C'est dans ce but, et pour se renseigner sur la vie de missionnaire en Haïti que le R. Père monta à différentes reprises dans les mornes de Pétienville avec le P. Supérieur ou le P. Wenger.

Nous ne pouvions laisser passer le 3 décembre, fête de saint François-Xavier, sans offrir à notre hôte nos souhaits de bonne

fête. Rien ne manqua à la solennité, et nos jeunes acteurs se surpassèrent dans l'interprétation de leur rôle.

3. — Plusieurs améliorations ont été faites à notre aménagement. En mars 1894, le bâtiment destiné à la classe enfantine s'achevait. Cette petite école compte plus de cent enfants, répartis en trois classes, et donne d'excellents résultats, grâce au dévouement des Sœurs de Saint-Joseph qui en ont la direction. C'est une pépinière nombreuse pour le séminaire. Mais la construction la plus importante est la continuation du grand bâtiment, partie en étage, partie en rez-de-chaussée, sur une longueur de 32 mètres. Ce bâtiment comprend six classes s'ouvrant sur une large galerie couverte qui communique avec l'ancien bâtiment et permet de circuler d'un local à l'autre, à l'abri de la pluie.

4. — Notre fête patronale, saint Martial (30 juin), a perdu de son ancien éclat par suite des circonstances : l'an dernier, nous étions en vacances forcées à cause de l'influenza ; cette année, nous enterrions le P. Lang. Par contre, la première communion précédente empruntait un air de solennité, dû surtout au nombre de nos enfants (48), chiffre qui n'avait jamais été atteint. Une autre cérémonie, qui n'a pas manqué de faire une vive impression sur nos enfants, a été l'ordination et la première messe de M. Trébeern, le dimanche de la Sainte-Trinité. « Deux de ses confrères, clercs de Saint-Joseph comme lui, l'assistent en qualité de diacre et sous-diacre, et deux autres exécutent les morceaux de musique et de chants. A côté du nouveau prêtre, à l'autel, la Providence a conduit son vénérable directeur, le R. P. Limbour, qui, après l'évangile, monte en chaire et, d'un accent ému, prononce une allocution toute de circonstance (1). » Comme on le voit, Haïti possède toute une colonie de clercs de Saint-Joseph, outre le P. Limbour, l'intrépide fondateur de l'Œuvre.

Dans notre précédent *Bulletin*, nous annonçons les changements survenus dans l'administration ecclésiastique de la Mission, changements qui ont amené une série de fêtes religieuses auxquelles le séminaire-collège a pris une large part. C'est d'abord la cérémonie imposante du sacre de Mgr Morice,

(1) *Bulletin religieux d'Haïti.*

évêque des Cayes, le 3 juillet 1894. Mgr Tonti, évêque consécrateur, administrateur de l'archidiocèse de Port-au-Prince, délégal du Saint-Siège, était assisté de Mgr Kersuzan, évêque du Cap-Haïtien, et de Mgr Gordonn, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique de la Jamaïque. Le 8 avril de cette année, Monseigneur l'administrateur, délégal du Saint-Siège, revenait de Rome avec le titre d'archevêque de Port-au-Prince. La réception, préparée dès longtemps, fut magnifique; jamais la ville n'avait vu une telle manifestation religieuse. Une autre cérémonie, l'imposition du sacré Pallium, le 12 mai dernier, réunissait de nouveau à la capitale les deux évêques de la province ecclésiastique.

Terminons le *Bulletin* par un hommage bien mérité, rendu à la mémoire d'un des Pères qui a laissé un souvenir durable en Haïti. Il y a un peu plus d'une vingtaine d'années, il n'existait, dans la République, aucun corps constitué pour les premiers secours aux incendiés; c'était une lacune regrettable, dans un pays où presque toutes les maisons sont construites en bois. Le P. Weik eut l'idée de fonder au séminaire-collège, dans la section des grands, avec l'appui du gouvernement, un corps de pompiers, à l'instar de ceux d'Europe. Depuis, l'œuvre a fait son chemin. Toutes les villes de la République ont maintenant leur corps organisé sur le modèle de celui de Port-au-Prince, et commandé par les anciens élèves du P. Weik. Or, le 10 septembre 1893 voyait, à Port-au-Prince, les nombreux délégués de ces différents corps venus tant pour assister à la bénédiction d'un magnifique drapeau que pour discuter des intérêts et du développement de l'œuvre. Le regretté P. Weik était encore l'âme de toutes les délibérations, et son éloge, le thème de tous les discours.

COMMUNAUTÉ DE PÉTIONVILLE

MAI 1893. — OCTOBRE 1895

1. Achèvement de l'église. Question des cloches résolue. Magnifique sonnerie. Baptême des cloches. — 2. Deux nouvelles chapelles. Ministère. — 3. Ecoles. — 4. Visites. Maladies. Fêtes.

1. — L'achèvement de notre belle église, commencée depuis 1884, est la question principale pour nous en ce moment.

Il y a un an que tous les travaux de maçonnerie sont terminés, et, déjà, d'après le contrat passé avec notre constructeur de Paris, la charpente et la toiture métalliques devraient être rendues à Pétionville et mises en place. Malheureusement, les fonds ayant manqué à notre ingénieur, les travaux n'ont pu avancer que très lentement. Malgré cette première déception, nous ne nous sommes pas découragés, et nous nous sommes occupés de la question des cloches, en attendant des temps meilleurs. Nous ne nous sommes pas trompés en prenant ce changement de direction, car on commençait à être las de donner pour l'achèvement d'une église commencée, depuis dix ans. Nous avons donc fait circuler des listes de souscriptions pour l'achat de nos cloches, et notre nouveau système eut un tel succès que huit jours après l'apparition de la première liste, une bonne dame nous priait de vouloir bien accepter, au nom de ses deux enfants, la somme de 1500 francs pour la plus petite de nos quatre cloches.

Huit jours plus tard, un père de famille, amiral de profession, vint nous offrir à son tour 400 dollars (2000 francs), au nom de son petit garçon, le premier et l'unique dans la famille. C'était le prix de la deuxième cloche.

Sur ces entrefaites, la bonne Mère Supérieure de notre petite communauté des Sœurs de Saint-Joseph alla présenter une liste de souscriptions dans les différentes familles de Port-au-Prince, en villégiature à Pétionville. En moins de quinze jours, elle recueillit 500 piastres (2500 francs). Nos cloches commençaient presque à sonner toutes seules! Cette réussite nous engagea à nous préoccuper d'une fonderie susceptible de nous fournir une sonnerie digne de notre église. Informations prises, la maison Viel-Ectrel frères eut la préférence, et le 6 juin dernier, nous recevions quatre superbes cloches.

La grande, du nom d'Ambroise-Basile, pèse 2000 kg (note *do*).

La seconde, noms : Geneviève-Joséphine (note *ré*), pèse 1400 kg.

La troisième, noms : Jeanne-Emmanuel, pèse 1000 kg (note *fa*.)

La quatrième, noms : Marcelle-Charles-Maurice, pèse 800 kg (note *sol*.)

Notre nouvelle sonnerie est, sans contredit, la plus belle de toute la République. Son baptême est fixé au dimanche 1^{er} septembre; M. le Président de la République en sera le premier

parrain, et plus de quatre-vingts parrains et marraines se sont déjà fait inscrire.

2. — Pendant que nous terminons péniblement notre église de Saint-Pierre, deux nouvelles chapelles s'élèvent également dans nos montagnes.

Notre saint ministère est toujours bien consolant au chef-lieu paroissial et dans nos montagnes. Nous comptons pour l'année 1894 :

Baptêmes.	1086
Premières communions.	65
Mariages.	47
Malades administrés.	59
Sépultures à l'église.	25

et nombre d'autres à domicile.

L'année 1895 s'annonce encore mieux sous tous les rapports. Nous comptons déjà près de 200 premières communions.

3. — Nos deux écoles de garçons et de filles, mais surtout l'école de nos petites filles, nous donnent les meilleures consolations. On était persuadé, un instant, que cette dernière ne prendrait jamais, mais le temps et la patience nous ont prouvé le contraire.

Nos chères Sœurs se dévouent avec un zèle sans pareil à leur petite école qui compte soixante-dix et quelques élèves, chiffre qu'on n'a jamais pu obtenir jusqu'ici. Nous pouvons presque dire la même chose de nos bons Frères, dont les enfants sont pieux et obéissants, d'un caractère souple et docile. Ils suivent, chaque année, après leur classe du soir, et avec une édification peu commune, les exercices du mois de Saint-Joseph et du mois de Marie et font régulièrement leur communion mensuelle. En un mot, nos petits enfants semblent devenir de plus en plus l'avenir de la paroisse et un noyau d'excellents petits chrétiens.

4. — Dans le cours de l'année dernière, nous avons eu la visite du R. P. Libermann, visiteur. Le Révérend Père a passé une grande partie de son séjour en Haïti, à Pétionville, où il a visité nos chapelles des Cadets et de Furez; il a été on ne peut plus édifié de la piété et de la simplicité de nos braves chrétiens de la montagne.

Plusieurs fois dans l'année, il nous arrive de pouvoir offrir l'hospitalité à nos chers confrères de Port-au-Prince qui viennent se reposer à Pétionville et y retremper leurs forces épuisées par les cruelles fatigues du professorat dans nos pays tropicaux. C'est ainsi que le R. P. Supérieur, après une assez grave maladie, a retrouvé la santé pendant un séjour d'à peu près un mois à Pétionville. Mais malgré l'excellence de notre climat, on est parfois obligé de payer son tribut à la maladie. Tour à tour, les PP. Runtz et Wenger ont été éprouvés : le premier, par une congestion de foie qui a mis un moment ses jours en danger ; le docteur, appelé en toute hâte, a pu, grâce à un traitement des plus énergiques, se rendre maître d'une fièvre de 40 degrés, et sauver son malade au bout de quatre jours. Le second, pris de grandes faiblesses, a traîné également pendant une quinzaine de jours. Pour nous aider, le R. P. Supérieur nous a envoyé un Père du Séminaire qui nous a prêté main-forte. Grâce enfin au concours de nos chers confrères de Port-au-Prince, les solennités de nos fêtes ont toujours un cachet tout spécial. Ainsi, pour la fête de saint Pierre et pour la première communion des enfants, il n'est pas rare de voir une partie de la population de Port-au-Prince venir à Pétionville pour prendre part à nos joies et à nos consolations.

COMMUNAUTÉ DES ATELIERS DE SAINT-JOSEPH

(PORT-AU-PRINCE)

FÉVRIER — OCTOBRE 1895.

1. Fondation. — 2. Personnel. — 3. OEuvres. — 4. Bien à faire. — 5. Installations définitives de la première œuvre, celle des ateliers. — 6. Effet produit sur le public. — 7. Cérémonie d'inauguration et bénédiction.

1. — (Extrait du *Journal* de la communauté.) En juin 1893, le R. P. Libermann vient visiter les communautés de l'Amérique du Sud, et reçoit, en Haïti, des ouvertures du gouvernement pour prendre en mains la direction d'une espèce d'orphelinat industriel, connu à Port-au-Prince sous le nom injustifié de *Maison Centrale*. D'accord avec le P. Bertrand, supérieur, il prête volontiers l'oreille aux offres qui paraissent fort avantageuses. De nouvelles instances réitérées auprès de la Maison-

Mère déterminent le Conseil général de la Congrégation à accepter. Les PP. Limbour et Montel sont envoyés en octobre 1894 pour voir si les chances de succès étaient sérieuses. Sur un rapport favorable, basé principalement sur le concours sans réserve promis et prêté par le gouvernement, les Pères sont autorisés à commencer, et se mettent aussitôt à l'œuvre.

Un terrain de 3 à 4 hectares, sis au faubourg maritime de Port-au-Prince, et possédant déjà de vastes hangars, avec des machines puissantes pour la manipulation des Campèches, qui vont nous donner des ateliers tout bâtis, est achetée par l'Etat et mis à notre disposition. Sur l'heure, des plans, des devis sont dressés, présentés au Conseil du gouvernement, qui les accepte, et sans délai, mis à exécution. Les deux Pères vont établir leur premier campement dans ce que l'on appelle pompeusement la *Galerie des Machines*. On aurait eu quelque chose de moins pompeux, mais qui eût offert un chevet pour reposer la tête, on ne s'en serait pas plaint. Mais enfin les travaux marchent avec une activité dévorante. On entreprend tout de front : défricher et planter la brousse, projeter dans la mer un môle de 75 mètres, entourer la propriété, construire la grande case de l'œuvre (57 mètres de long sur 10 de large et 3 étages), la chapelle provisoire, les cuisines et leurs dépendances, les écuries, cabinets, ateliers, la maison pour les Sœurs et la porterie, les bains d'eau douce et les bains de mer... en tout, près de 1000 pieds de longueur de travaux, et tout cela se dresse debout en cinq mois. La moyenne des ouvriers employés a été de cent, et l'argent dépensé 130,000 francs. Tous les visiteurs haïtiens et étrangers en sont ébahis.

Ainsi, le 2 février, on attaquit les premières fondations, et le dernier mercredi de mars la chapelle était inaugurée. Le même jour, nous dressions notre troisième campement, comme à Elim, à l'endroit où jaillissent douze sources et verdoient soixante-dix palmiers. Un chemin de fer Decauville réunit alors notre jetée de la mer aux chantiers de constructions, et réduit considérablement nos transports : les bois, les fers, les briques, etc., sont pris sous voiles.

2. — Le 1^{er} juillet, nous prenons possession des logements et de l'œuvre dite *Centrale*. Notre communauté se constitue avec le P. Fraisse, qui nous vient de la Guadeloupe, et utilisera ses

connaissances spéciales dans les ateliers ; par l'adjonction des FF. Callixte, Nicomède, Gildas, Martin, Macaire, Mayeul et Amédée, envoyés par la Maison-Mère, puis M. Eglin, pour la musique, et le F. Edouard, qui nous vient du séminaire Saint-Martial, nous atteignons le chiffre symbolique de douze.

3. — Mais quelles sont donc ces œuvres en elles-mêmes ? C'est d'abord une trilogie : l'École industrielle ; l'École agricole, renforcée d'une École normale agricole pour fournir des instituteurs ruraux ; et, enfin, une section disciplinaire, sorte de maison de correction ou pénitencier. De cette trilogie, l'École industrielle seule a été fondée et fonctionne. A ses côtés, existe une aumônerie de la flotte, facile à desservir en raison de notre situation maritime. Chaque dimanche, le P. Fraisse prend la baleinière et cingle vers la flotte haïtienne, au mouillage, sur la rade. Une chapelle est improvisée sur le pont de l'un des vaisseaux de guerre que les marins des autres vaisseaux rallient. A la messe, le Père fait une instruction solide ; les catéchismes s'établissent, et, le premier inscrit pour faire sa première communion prochainement, est le commandant de la *Défense* en personne. On songe aussi à nous confier un ministère analogue près de l'armée de terre.

Nous sommes à la recherche d'un endroit favorable pour asseoir l'Œuvre agricole et le pénitencier. Cela trouvé, les travaux d'installations marcheront avec la même activité. On parle encore d'autres œuvres ; des asiles, une léproserie, mais tout cela apparaît encore dans un lointain profond. De plus, ces œuvres industrielles, établies d'abord dans le voisinage de la capitale, se multiplieront dans les autres provinces...

4. — Le bien à réaliser par toutes ces œuvres est incalculable. N'oublions pas que si, par le Séminaire-Collège et quelques autres institutions du même genre, par les écoles des Frères et des Sœurs, beaucoup d'enfants de la génération actuelle ont le bonheur de recevoir le bienfait de l'instruction religieuse et de la première communion, au moins dans les villes, c'est là encore une infime minorité. Les quatre cinquièmes des enfants pauvres des villes, et la presque totalité de ceux des mornes sont encore privés de tout secours religieux, ainsi que la plupart des adultes. Or c'est avec cette population délaissée que nos œuvres vont prendre contact. C'est sur

ces natures que notre ministère va se répandre. Est-il des œuvres plus dignes d'intérêt, plus dans les fins de notre Institut? Ajoutons que le gouvernement haïtien, appréciant à sa juste valeur notre concours, ne nous marchande pas le sien. De là, des avantages considérables qui nous sont faits, sans que la Congrégation ait à déboursier un sou vaillant.

5. — Pour se faire une idée de l'impression produite sur le gouvernement et sur le public en général par notre arrivée et nos débuts, il suffira de jeter les yeux sur quelques extraits que nous allons donner de l'*Exposé officiel* de la situation de la République.

Le ministre de l'Intérieur vous entretiendra de la réorganisation de la maison centrale, transformée en école des arts et métiers, et confiée désormais à la direction des Pères du Saint-Esprit. (Message du Président, page 5.)

La nécessité s'impose... de créer dans nos campagnes des fermes-écoles destinées à faire de nos paysans de vrais agriculteurs. Plusieurs projets sont à l'étude et seront soumis à votre haute et patriotique approbation. (*Ibid.*, page 6.)

L'histoire du gouvernement du général Hippolyte vient de s'enrichir d'une nouvelle et brillante page, en réalisant un projet dont les heureux effets ne tarderont pas à influencer d'une façon avantageuse sur l'avenir et sur l'existence même de notre pays. Je veux parler de la transformation de notre maison centrale en un véritable établissement d'arts et métiers, dans un local approprié à cette destination. Déjà, s'élève une vaste construction sur l'emplacement des anciennes usines Brice. Les travaux sont poussés avec la plus grande activité sous la direction même du R. P. Limbour, d'après des plans et devis adoptés par l'administration supérieure. Le dévouement et l'activité que dépense avec tant d'abnégation cet honorable ecclésiastique, lui ont conquis une large place dans la reconnaissance nationale... (Rapport du Min. des Trav. pub., p. 56.)

Empressons-nous de vous faire part de l'issue favorable des négociations entreprises au siège principal de la Congrégation du Saint-Esprit (1), pour la transformation de notre maison centrale, et la création de notre première école moderne d'agriculture.

Un orphelinat sectionné en trois institutions séparées, mais sous

(1) C'est en effet avec ce département, celui de l'instruction publique, que la Maison-Mère avait ouvert et entretenu les premières relations.

(Note de Rédaction.)

une direction unique. Dans la première, des orphelins, des fils d'ouvriers, des enfants envoyés en correction paternelle; dans la deuxième, des enfants qui auraient subi une condamnation pénale; dans la troisième, de petits campagnards exercés à devenir des ouvriers habiles aux travaux des champs, et, sur la manifestation d'aptitudes plus grandes, de bons instituteurs ruraux. Telle est succinctement l'économie du projet que nous nous proposons de présenter à votre examen. Tels sont les faits qui sont venus couronner toute une série d'efforts tentés par le gouvernement en faveur de nos populations rurales. Car déjà se dressent sur le terrain des usines Brice, acquis par l'État, les bâtiments du nouvel orphelinat industriel; déjà le R. P. Limbour, directeur désigné de l'OEuvre, est sur les lieux avec une partie de son personnel, animant les travaux de sa puissante activité. (Rapport du Min. de l'Instruction publique.)

Inutile de poursuivre les citations. Inutile d'ajouter aussi que, dans les débats publics, les Chambres ont tenu à honneur de renchérir sur le gouvernement quant aux éloges... Nous faisons grâce surtout des dithyrambes de la presse : on conserve encore quelque modestie.

6. — Au milieu de nos négociations avec le Président et ses ministres, de nos travaux d'installations de tous genres, nous avons été heureux de prêter à nos confrères, à Monseigneur et aux prêtres de la Mission, le concours de notre ministère. C'est ainsi que le P. Limbour a été appelé d'abord à rédiger le bulletin religieux d'Haïli, à prêcher au Séminaire et chez les Sœurs, à la cathédrale et dans les autres églises, les grands sermons de circonstances et de fêtes; à prêcher aussi les retraites des pensionnaires et des Sœurs de Saint-Joseph, et invité par Mgr Tonti, à donner le mois prochain la retraite ecclésiastique, etc. Il a encore en perspective deux grands discours, appelés à un immense retentissement dans le pays, l'inauguration et la bénédiction des œuvres nouvelles, puis le baptême des cloches à Pétionville. Dans les deux cérémonies, les plus hautes sommités, le Président de la République, Son Excellence le Délégué apostolique présideront, et tout ce qu'il y a de ministres, de sénateurs, de députés, d'ambassadeurs et de consuls, de grands de la nation seront là. Le *Bulletin* ne manquera pas d'en reparler.

En même temps, le P. Montel montait à Pétionville et dans

les mornes épars de cette vaste paroisse, à Furez, aux Cadets, au Trou-Coucou, et prêtait son concours aux PP. Runtz et Venger, prêchant à l'église paroissiale et dans les chapelles, préparant des premières communions, entendant les confessions, visitant les malades, etc. Ce ministère des âmes, il le continue ici auprès des personnes du dehors qui viennent en grand nombre visiter notre petite chapelle, y recevoir les sacrements et y déposer leurs offrandes. Un tronc a été placé pour l'œuvre des Clercs de Saint-Joseph qui a déjà reçu un millier de francs, et ce n'est là qu'un commencement.

Outre le ministère de l'aumônerie à bord des vaisseaux, le P. Fraisse a été appelé à donner divers sermons, au séminaire, à la première communion de la cathédrale, et le panégyrique de saint Pierre, à Pétionville. Quant aux Frères, dès leur arrivée, les hautes autorités du pays ont aussitôt mis à profit leurs services. C'est Mgr Tonti qui appelle les FF. Callixte, Nicomède et Martin, pour installer ses nouveaux appartements; puis le F. Nicomède est transformé en grand réparateur d'orgues à la cathédrale; enfin, Son Excellence le Président de la République, ayant apprécié une première fois l'excellence des travaux de maréchalerie du F. Martin, lui envoie tous les chevaux de la présidence, comme jadis le roi Dagobert à l'habile Eloy de Noyon. D'abord, nous n'avions pas de meubles; des planches sur des tréteaux suppléaient à tout, comme les feuilles de bananier suppléaient à la vaisselle. Les FF. Macaire, Mayeul et Amédée, ont bientôt construit un établi, des tables diverses, les meubles de la sacristie et des chambres. Pendant ce temps, le F. Gildas se charge de la literie, et le F. Callixte, des fourneaux; tous, en un mot, installent les ateliers et font la guerre aux rats. Les santés n'étaient pas toujours ce que l'on pouvait désirer de plus parfait. Les débuts des FF. Callixte et Mayeul furent pénibles. Le P. Limbour d'abord, puis les FF. Martin et Amédée payèrent leur tribut à des fièvres bilieuses en règle. Les autres n'eurent que des indispositions dont eut raison, sans grande peine, notre panacée universelle, l'eau de Jean Hunyade : *Hunyadi Janos*.

7. — Tout ce qui pense en Haïti et tout ce qui juge, tout ce qui gouverne et tout ce qui critique, tout ce qui vend et tout ce qui vole, tout ce qui travaille et tout ce qui flâne, tout ce qui

prie et tout ce qui boit, tout ce qui s'intéresse aux progrès de la nature et tout ce qui conserve au cœur la haine de l'étranger, tout ce qui est converti et tout ce qui vit à l'écart ou dans de déplorables écarts, tout ce qui est honnête et tout ce qui aspire à paraître tel, tout ce qui est quelque chose et tout ce qui n'est rien... tout ce monde et bien d'autres encore se sont fait un devoir de conscience de nous visiter : le Président de la République, tantôt en personne, tantôt par ses aides de camp; MM. les ministres passés et présents, tantôt isolément, tantôt par groupes, tantôt tous ensemble, tenant conseil de cabinet dans notre Galerie des machines; Nosseigneurs les archevêques et évêques en Haïti, tous les quatre, Tonti de Port-au-Prince, et son auxiliaire Gentet; Kersuzan, du Cap-Haïtien, et Morice, des Cayes; tous les prêtres, les Frères, les Sœurs de Saint-Joseph et de la Sagesse.

Nous ne pouvons décrire ici les réceptions diverses faites à tous ces visiteurs. Nous nous préparons à la grande réception solennelle du Président et de tout le gouvernement; de Mgr Tonti avec le clergé; en un mot, de tout Port-au-Prince, pour la bénédiction et l'inauguration des bâtiments. Après les flots d'eau bénite couleront les flots d'éloquence, qui devront tout dominer.

Donnons, pour terminer, les distiques adressés à Léon XIII, en la personne de Mgr Tonti. A Son Excellence elle-même avait été adressé un centon d'Horace, une centaine de vers pillés dans les œuvres du poète, tous bien appropriés à Monseigneur, à son retour et à son séjour parmi nous. On nous pardonnera de ne pas reproduire cette pièce au *Bulletin*. Quant aux distiques à Léon XIII, c'est autre chose. Notons que nous recevions Mgr Tonti tout juste à la fête de saint Léon I^{er}, patron du Souverain-Pontife. De là, les allusions empruntées à la vie de ce grand Pape.

Nos hodierna dies festum celebrare Leonis
 Invitat : gravior Lesbia surge lyra!
 Vivat in æternum vivat Leo; Plaudite mecum :
 Pontifici Summo summus et ardet amor.
 Dumque vices Christi Leo Maximus implet,
 Tu que vices nobis nonne Leonis agis?

Nunc grates meritas persolvunt corda Leoni,
 Electum nobis qui dedit ipse suum.
 Ast audi imo qui prodeunt de pectore nostro
 In Patrem sensus, ipsaque verba Patris;
 Seu doceat Leo, seu moneat, nos verba fideles
 Ejus suscipimus, corde jubente bono.
 Si Pater est, panem, si Pastor, pascua vitæ,
 Si verbum eructat, sunt sacra verba Dei.
 Summam credendi mundo dedit, ut dat agendi;
 Summam noscendi fontibus hausta sacris
 Edocuit terras, cunctis sua lumina spargens,
 Dispersas oves undique voce vocat.
 Ecce *flagella Dei* surgunt nova tempore nostro;
 Occurrens iterum terret et ista Leo,
 Admirantur ut externi, sicut Attila quondam,
 Attoniti stupeant, luce micante novo,
 O Deus omnipotens, pretioso sanguine partam
 Sanctam Ecclesiam amas divite amore tuo :
 Ipsi conserva per tempora longa Leonem,
 Viribus et vigeat gratia ut et valeat!
 Christi quos ambit, videat mox ipse triumphos!
 Circumdet sanctum sancta corona caput!
 Rex est et regnet, pacem dans hostibus almam;
 Conclament orbes : Vivito Sancte Pater!
 Nos quoque, confratres, valido clamore canamus :
 Julius, Jo vivat, vivat ad astra Leo!!!

NÉCROLOGIE



LE F. DÉSIRÉ

DÉCÉDÉ A BUANZA (CONGO FRANÇAIS), LE 19 JUIN 1895.

(*Notice envoyée par le P. Schmitt, supérieur de Buanza.*)

Le 25 avril 1892, le cher F. Désiré (Lorentz Marie-Joseph) s'embarquait à Marseille avec les PP. Sand et Schmitt et le F. Mamert, pour aller fonder la lointaine mission de Buanza (Congo français). Sa piété rare, sa discrétion, ses manières simples et délicates, lui attirèrent, dès le début du voyage, l'estime et l'affection de ses compagnons de route, tout heureux de posséder un tel trésor pour leur nouvelle fondation.

Dès son arrivée à Buanza, le 2 juillet 1892, le F. Désiré semblait avoir adopté cette triple devise : Travailler pour Dieu, souffrir pour Dieu et passer inaperçu aux yeux des hommes. Menuisier-charpentier habile et intelligent, on eût dit qu'il avait fait vœu de ne jamais perdre un instant. Il donnait à l'œuvre naissante tout ce qu'il avait de force, de santé et d'énergie, se trouvant mal à l'aise quand la fièvre le condamnait à un repos forcé.

A Buanza, les forêts sont rares, et pour se procurer les bois indispensables à la construction de nos nombreux bâtiments, le bon F. Désiré dut installer son chantier à 3 et 4 lieues de la Mission. C'est dans ces pénibles sorties que se montrait surtout l'esprit d'abnégation et de sacrifice qui animait cette belle âme. Pour former ses charpentiers et ses scieurs de long, il était obligé de passer des semaines entières dans la forêt, où le logement et la nourriture n'étaient guère supérieurs à ceux des Noirs. Quand ses ouvriers étaient suffisamment formés, il se hâtait de revenir à la Mission, pour y vivre de la vie de communauté; mais lorsque sa présence devenait encore nécessaire dans la forêt, ce qui arrivait trois fois par semaine, il partait le matin pour revenir le soir. Souvent, pour lui éviter les fatigues d'un chemin long et pénible, sous un soleil de feu, je lui offris un hamac qu'il ne voulut jamais accepter; bien plus, il tenait à porter lui-même son maigre dîner, son humilité ne pouvant tolérer qu'un enfant l'accompagnât pour le servir. Notre saint confrère aimait ces sortes de voyage, car alors il avait toute liberté de s'adonner à la mortification. Quand il sortait, il trouvait mille raisons pour ne pas accepter le vin qu'on lui offrait, et quand on lui cachait une boîte de conserves au fond de sa serviette, il la rapportait intacte, le soir. Lorsque, dans ses pénibles travaux, à la maison, on le pressait de prendre quelque chose à trois heures, il prétextait sa forte constitution pour décliner l'offre. Ces belles paroles du grand modèle des missionnaires étaient vraiment gravées dans son cœur : *Mortificationem Christi semper in corpore meo porto.*

A une grande mortification, notre saint confrère joignait un ardent amour de la pauvreté. Sa préférence le poussait toujours vers des vêtements vieux; il aimait à user ce qui avait servi à d'autres. D'une propreté irréprochable, il voulait porter ses ha-

bits jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus susceptibles d'être recommandés. Par amour de la pauvreté, il allait jusqu'à s'exposer à nuire quelquefois à sa santé. Lorsque, après son décès, on passa son trousseau en revue, on fut aussi surpris qu'édifié du petit nombre d'effets qu'il avait usés pendant les trois années de fatigue qu'il avait passées à Buanza.

Nos saints Livres disent que celui qui ne pêche pas par la langue est un homme parfait. Le saint religieux que nous pleurons était cet homme parfait. Jamais il ne disait de mal du prochain; bien plus, il cherchait à excuser les défauts des autres. Le cher F. Désiré avait pour tous ses confrères la plus tendre affection : il les aimait comme les saints savent aimer; il s'ingéniait de mille manières à leur faire plaisir; on eût dit qu'il guettait l'occasion favorable de leur rendre ces petits services qui rendent une communauté vraiment heureuse. Il se faisait un devoir de réparer les oublis de ses frères : un outil traînait-il? il le ramassait; quelqu'un était-il empêché de remplir sa fonction? aussitôt, sans qu'il fût besoin de l'avertir, le bon Frère le remplaçait.

C'est surtout auprès des confrères malades que le F. Désiré ne savait plus mettre de bornes à l'ardeur de sa charité; quand il était chargé de les soigner, il s'oubliait lui-même jusqu'à sacrifier son repos et sa santé, et si la maladie prenait un caractère sérieux, il restait nuit et jour auprès du patient, cherchant à unir aux remèdes des paroles de paix et de consolation. C'est, sans doute, en me soignant de la sorte, pendant une fièvre bilieuse hématurique, que le cher Frère contracta le terrible mal qui l'a conduit à la tombe. Il avait une profonde vénération pour le caractère sacerdotal, et, quand un Père était malade, il se réservait auprès de lui les plus humbles services. Que les malades de Buanza étaient heureux de sentir au chevet de leur lit de douleur leur bien-aimé F. Désiré, dont le tendre dévouement leur arracha plus d'une fois ce cri d'admiration : « Ah! le F. Désiré, quel saint homme! »

Dans ses nombreuses et multiples occupations, le bon Frère était toujours le même : au milieu des tracas, il savait posséder son âme dans la paix. Le divin Cœur de Jésus, pour lequel il avait une dévotion particulière, lui avait largement réparti ses vertus de prédilection : une grande douceur et une profonde

humilité. La condescendance, l'angélique douceur de notre saint missionnaire lui attiraient tous les cœurs. Les nombreux Européens qui reçoivent l'hospitalité à la Mission de Buanza aimaient à aller voir le bon Frère, à l'œuvre, dans son atelier ; sa sainteté les subjuguait, et plus d'un, en me quittant, me dit : « Je vous félicite, mon Père, d'avoir à la Mission un homme aussi précieux. »

Dans ses courses à travers la forêt, le cher Frère se fit de nombreux amis dans les villages qui se trouvaient sur sa route. Touché d'une tendre compassion pour les malades, il les invitait à aller se faire soigner à la Mission, ou, lui-même leur apportait les remèdes propres à les soulager. Aussi, ces bons montagnards aimaient-ils, les jours de marché, qui se tient deux fois la semaine à vingt minutes de la Mission, à venir saluer leur cher ami (*Flelo Kusaba*), le Frère qui travaille beaucoup. Ces pauvres Noirs ne peuvent l'oublier et viennent souvent me dire d'écrire à *Mpoutou* (en France), pour demander un autre Frère Désiré!...

Si, par sa charité et sa douceur extraordinaires, le Frère savait gagner les Blancs et les Noirs à Jésus-Christ, on devine quel délicieux parfum, ces vertus si aimées du divin Sauveur, et que le cher défunt possédait à un si haut degré, devaient répandre au sein de la communauté de Buanza, où il était aimé et vénéré. Sa grande piété nous le rendait, en quelque sorte, nécessaire ; quand ses occupations l'appelaient dans la forêt, on sentait un vide dans la maison, quelque chose nous manquait ; son retour était attendu avec impatience, réalisant parfaitement ainsi le sens du nom qu'il portait : *Frère Désiré*. La sainteté seule a le secret de se faire aimer véritablement. Entre confrères, on était habitué à le nommer le saint homme. Le cher Frère ne s'offensait pas de ces petites plaisanteries, qu'il acceptait avec la meilleure grâce du monde. Parfait modèle de toutes les vertus, son seul contact excitait au bien ses compagnons d'armes qui peuvent dire en toute vérité que pendant les trois ans que ce saint Frère a vécu au milieu d'eux, il ne leur a jamais fait de peine.

Le cher F. Désiré, né le 17 septembre 1864, à Willer (Alsace), aimait la Congrégation comme un enfant bien né aime sa famille. Il conservait le plus suave souvenir de la communauté

du Saint-Cœur de Marie, berceau de sa vie religieuse, où il entra en qualité de postulant-frère, le 31 août 1890, muni d'un excellent certificat de son curé, qui disait de lui : « Le jeune Lorentz Marie-Joseph est le meilleur enfant de ma paroisse. » Après deux années de probation, pendant lesquelles il avait édifié ses confrères et ses supérieurs, il voyait son rêve réalisé, en partant pour les Missions; mais son cœur assistait toujours aux belles fêtes qui s'y célèbrent. La veille de sa dernière maladie, il nous disait encore : « Aujourd'hui, nos confrères de Chevilly sont dans la joie, ils célèbrent la Fête-Dieu. » Il ne se doutait guère, en parlant ainsi, qu'il célébrerait au ciel l'octave de cette belle fête. Il éprouvait un contentement visible, lorsque la conversation lui fournissait l'occasion de causer de ses vénérés directeurs du Noviciat; volontiers il citait les maximes et les traits édifiants qu'il leur avait entendu rappeler en conférence. Il partageait toutes les joies et toutes les douleurs de notre chère Congrégation. Quelques jours avant sa fin, lorsque la mission de Buanza était la fidèle image de celle de nos premiers missionnaires, il nous disait pour nous consoler : « La maladie nous éprouve terriblement; mais que sont nos souffrances à côté de la lourde croix que vient de placer sur les épaules de notre bien-aimé Père général, la loi impie de l'accroissement? »

La défection de tel ou tel Frère lui causait une grande peine : « Ah! les malheureux, s'écriait-il, s'ils connaissaient le monde, ils n'abandonneraient pas la vie religieuse. Ils verront bientôt la différence entre le monde trompeur et la Congrégation. »

La piété du F. Désiré était simple et sans ostentation : il la mettait avant tout dans l'accomplissement fidèle de la règle et de ses exercices religieux. Le Sacré-Cœur de Jésus, dans la sainte Eucharistie, était le centre vers lequel convergeaient tous ses actes de dévotion. Il nous parlait souvent d'un pèlerinage qu'il avait fait à Montmartre avec le cher F. Juste, et ce jour-là comptait parmi les plus beaux de sa vie. Après Notre-Seigneur, venaient la sainte Vierge et saint Joseph, son patron.

On exprimerait difficilement la tendre et filiale dévotion que le F. Désiré avait pour Marie : quand il était encore dans le monde, la Reine du ciel avait déjà tout son cœur; il visitait les nombreux sanctuaires qui se trouvent dans son pays natal;

il allait même jusqu'à la grotte de Lourdes. Nous verrons comment la sainte Vierge, sensible aux hommages de son fidèle serviteur, l'assista à sa dernière heure.

On conçoit aisément qu'une vie aussi sainte que celle du F. Désiré dut être couronnée d'une mort précieuse aux yeux du Seigneur. Le 14 juin, la fièvre lente qui, depuis plusieurs jours, minait la forte constitution du Frère se changea en accès pernicieux, que les remèdes les plus énergiques ne parvinrent pas à enrayer. Chose étrange ! Les premières attaques de cette terrible fièvre coïncidèrent avec un mieux sensible survenu dans l'état de son supérieur qui, atteint du même mal, se trouvait réduit à toute extrémité. Déjà, sur la demande de celui-ci, le P. Bouleuc se disposait à lui administrer les derniers sacrements, lorsque le F. Désiré, consulté, dit au P. Bouleuc : « C'est inutile, le Père ne mourra pas de sa fièvre. » Ces paroles nous ont porté à croire que le bon Frère avait offert sa vie pour sauver celle de son supérieur. C'est pourquoi, dès le début, bien que sa maladie ne présentât aucun caractère grave, il parlait de sa fin prochaine et demandait les derniers secours de la religion. On n'accéda à sa demande que le lundi 17 juin, quand la fièvre eut pris un caractère alarmant.

La scène qui se passa autour du lit de ce prédestiné, ne se rencontre que dans la vie des saints. Dans sa profonde humilité, il demande pardon à ces confrères en pleurs de la peine qu'il a pu leur causer, — lui qui a été pour eux un modèle constant de toutes les vertus religieuses et apostoliques ! — et me prie de dire au T. R. Père et à Mgr Carrie de lui accorder le même pardon. Avant de mourir, il voulut donner à nos chers petits Noirs, pour lesquels il avait tout sacrifié, un dernier gage de son affection ; il manifesta le désir qu'on les fit défiler devant son lit, afin de leur tendre à chacun la main et de leur dire une parole d'encouragement. A l'heure suprême, sa pensée se porta aussi vers sa chère famille que dans sa vie de missionnaire, il n'avait jamais perdue de vue ; de sa main défaillante, il traça ses derniers adieux à ses parents et à ses anciens amis, avec promesse de se souvenir d'eux au ciel.

Pendant qu'on lui administrait le sacrement des mourants, il suivait les cérémonies et répondait lui-même à toutes les prières. C'est surtout dans cette occasion que cet humble reli-

gieux fit paraître, à son insu, les admirables vertus qui étaient la caractéristique de sa vie entière : « Mon Père, me dit-il, je sens que c'est fini, mais cela ne fait rien, je suis heureux et content de mourir si telle est la sainte volonté de Dieu ; je ne regrette rien, absolument rien, si ce n'est de n'avoir pu aider à la construction de l'église et de l'établissement des Sœurs. »

Après la réception des derniers sacrements, son âme était comme perdue en Dieu, et jamais la moindre plainte ne sortit de sa bouche. Sa chère croix de missionnaire, son chapelet et une petite statuette, souvenir de son pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, ne quittaient plus ses mains et, tour à tour, il les pressait sur son cœur et sur ses lèvres. Malgré les plus ardentes supplications adressées au Ciel par toute la Mission pour le rétablissement de notre cher Frère, la fièvre augmentait de plus en plus. Un hoquet persistant, arrêté non sans peine, nous enlevait le peu d'espoir que nous conservions de sauver une vie si précieuse et si nécessaire à notre Mission naissante. La nuit et la journée du mardi furent très mauvaises ; notre bien-aimé malade devint d'une faiblesse extrême. Vers trois heures de l'après-midi, je lui proposai de lui apporter le saint Viatique, afin de le fortifier pour le redoutable passage. Le saint mourant accepta ma proposition avec une joie visible et demanda quelques instants pour se préparer à la visite du divin Sauveur qu'il avait tant aimé dans le sacrement de son amour. Après la sainte communion, je lui donnai l'indulgence *in articulo mortis*, et reçus, au nom du T. R. Père, ses vœux perpétuels qu'il demandait à émettre depuis plusieurs jours. Le bien-aimé Frère, que le moindre éloge faisait rougir, conserva jusqu'à son dernier soupir les bas sentiments qu'il avait de lui-même : se croyant indigne de mourir dans un lit, il pria souvent le F. Roch de le coucher par terre sur des cendres ; il trouvait qu'on s'occupait trop de lui, etc.

Cependant, la mort hâtait son œuvre de destruction. Vers neuf heures du soir, de fortes crises agitèrent violemment le cher malade ; le démon, jaloux de voir ce saint missionnaire lui échapper, profitait de ces moments pour jeter le trouble dans cette âme si pure. Mais les perfides suggestions du dragon infernal furent vaincues par Celle qui, de son pied virginal, lui écrasa la tête. Dans l'étreinte de l'agonie, dans un

demi-délire, le bon Frère avait laissé échapper une parole inconsidérée; dès que le calme fut revenu, il m'appela et me dit : « Mon Père, je regrette ce que je viens de dire, c'est le démon qui me poursuit. Oh! priez pour moi! » Dans cette dernière lutte avec l'ennemi de tout bien, Marie veillait sur son enfant : de fréquents signes de croix, les invocations réitérées des noms si suaves de Jésus, Marie, Joseph, lui rendirent une paix complète. Il s'écriait alors de toutes ses forces et souvent : « Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans mon agonie! O Marie, ma bonne et bien-aimée Mère, venez à mon aide? O Marie, ma bonne et bien-aimée Mère, protégez-moi à ma dernière heure! » Le doux nom de Marie fut sa dernière parole. Le 19 juin, à trois heures du matin, Marie reçut l'âme innocente de son cher enfant; c'était un mercredi, jour consacré à saint Joseph, pour lequel le cher défunt avait une grande dévotion.

La nouvelle de la mort de notre bien-aimé Frère se répandit rapidement dans le pays; les pauvres Noirs accoururent de loin et en grand nombre pour contempler une dernière fois, sur son lit funèbre, celui qui les avait tant édifiés par sa modestie, sa piété et son dévouement. Le même jour, à cinq heures du soir, tous les Bakenbés de la région accompagnaient l'inoubliable et cher F. Désiré à sa dernière demeure.

Par le récit de la sainte vie et de la mort édifiante de notre confrère, on jugera facilement de l'immense vide qu'il a laissé au milieu de nous et de la grandeur de notre perte. La communauté de Buanza regrette moins l'ouvrier habile et intelligent que le modèle du parfait religieux et du saint missionnaire. Dans ce grand malheur, après cette perte irréparable, notre seule consolation est de penser que notre bien-aimé F. Désiré est au ciel où, selon la promesse qu'il m'a faite peu d'instants avant sa mort, il s'occupera encore de notre Mission si éprouvée. Heureuses les communautés, heureuses surtout les Missions qui possèdent des Frères tels que le F. Désiré qui, quoique ayant peu vécu, comme les Louis de Gonzague, les Berkman, a fourni une longue et fructueuse carrière! *Consummatus in brevi explevit tempora multa.*

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Nominations. — Par décision du R. P. Premier Assistant Général, le P. Heitz a été nommé supérieur de la communauté de Castelnaudary.

Le P. Wüsler, de la même communauté, a été nommé économiste général.

Placements en Europe. — Depuis la retraite annuelle, ont été placés à :

Paris, le P. Didier, revenu de la Martinique, et le F. Jean-Palémon, de la communauté de Mesnières.

Chevilly : le P. Guyot, de Merville ; les PP. Bernard, O'Gorman et Fraisse, venus de Langonnet, et le P. Stercky, du Portugal.

Langonnet : le P. Le Beller, de Merville, et le P. Bertsch, de Saint-Ilan.

Saint-Michel : le P. Decressol, de Beauvais.

Mesnières : le P. Lichtenberger (Joseph), du Gabon, et le P. Durny, nouveau profès.

Beauvais (collège) : les PP. Gardel, Tacheix et Boulay, de Mesnières ; le P. Gerzat, de Merville, et le P. Schneider, nouveau profès. (*Archiconfrérie de Saint-Joseph*) : le P. Kientzler, des Etats-Unis, et le P. Chauffour, de Paris.

Merville : le P. Lutz (Joseph), du Bas-Niger ; le P. Berne, de Mesnières ; et le P. Thierry, de Cellule.

Epinal : le P. Andrieux, de Mesnières, et le P. Allheilig, de la Guadeloupe.

Seyssinet : le P. Ball, du Zanguebar, et le P. Rialland, de Bordeaux.

Cellule : le P. Pallier (Blaise), de Beauvais ; le P. Moysan, de la Sénégambie ; le P. Erhardt (Henri), de Mesnières ; et le P. Schmodry, nouveau profès.

Castelnaudary : le P. Planeix (François), d'Epinal ; le P. Spannagel, de Beauvais ; le P. Boucheyras, de Mesnières ; et le P. Jacques, de Cellule.

En Irlande : les PP. Kearney et Dooly, nouveaux profès, et M. Moloney, novice-prêtre.

En Portugal : le P. Joly, nouveau profès.

En Allemagne : le P. Naegel, nouveau profès.

Départs pour outre-mer. — Se sont embarqués ou s'embarqueront pour :

La Sénégambie : le 25 septembre, à Marseille, les PP. Hanguiniéré et Cimbault, nouveaux profès; et le F. Jean-Chrysostôme, nouveau profès de Chevilly; le 5 octobre, à Bordeaux, le P. Lacombe, retourné dans sa Mission; le 10 novembre, à Bordeaux, les PP. Le Vouédec et Wieder, nouveaux profès.

Sierra-Léone : le 7 octobre, à Marseille, le P. Heizmann, des États-Unis, et le P. Bisch Prosper, nouveau profès.

Le Bas-Niger : le 7 octobre, à Marseille, le P. Vogler, nouveau profès.

Le Gabon : à Bordeaux, le 10 septembre, les PP. Le Hir, Lagarrigue, Roulet et Allaire Léonard, nouveaux profès; le 10 novembre, le F. Mathias, nouveau profès.

Le Congo français : à Bordeaux, le 10 septembre, le P. Duclos, nouveau profès.

L'Oubanghi : à Bordeaux, le 10 septembre, le P. Leray, nouveau profès; le 10 novembre, le P. Prat, nouveau profès.

Le Bas-Congo : à Lisbonne, le 23 septembre, le P. Georger, nouveau profès; le F. Aimé, qui retourne dans sa Mission; et le F. Raynaldo, nouveau profès de Cintra; le 23 octobre, le P. Meyer Charles, nouveau profès; et le F. Diniz, nouveau profès de Cintra.

Le Cunène : le 23 octobre, à Lisbonne, les PP. Wolff et Thuet, nouveaux profès; le F. Stanislau, de Cintra.

La Cimbébasie : le 23 octobre, à Lisbonne, le P. Bœhr, nouveau profès; et les FF. Pedro et Camillo, nouveaux profès de Cintra.

Le Zanguebar : à Marseille, le 12 septembre, les PP. Munsch et Schmidt Pierre, nouveaux profès; le 12 octobre, le P. Sinner, nouveau profès, et le F. Oscar, qui retourne à son poste.

Maurice : le 12 octobre, à Marseille, le P. Martin, de Castelnaudary.

La Martinique : le 9 octobre, à Saint-Nazaire, le P. Kieffer, de Beauvais; le P. Michaud, de Mesnières; et M. Bernadou, grand scolastique.

La Guadeloupe : le 26 septembre, à Bordeaux, les PP. Plomby et Dewaste, nouveaux profès; et MM. Salles et Paulet, grands scolastiques.

Haïti : à Bordeaux, le 19 septembre, le P. Ritzenthaler, retourné à son poste; le 19 octobre, le P. Audren, de Mesnières; le P. Laurent, de Saint-Mauront; le P. de Mouzon, d'Épinal; et le P. Cabon, nouveau profès.

La Trinidad : le 9 octobre, à Southampton, le P. Branigan, nouveau profès; et M. Molloy, grand scolastique.

Le Pérou : le 26 septembre, de Bordeaux, le P. Huyghe, nouveau profès; et M. O'Brien Thomas, grand scolastique.

Les États-Unis : le 14 septembre, au Havre, le P. Frécenon, de Beauvais; le 25 septembre, de Queenstown, le P. Ward, de Sierra-Léone; sont retournés à leur poste : en septembre, le P. Otten, par la voie allemande; et le P. Schwab, le 11 octobre, via Southampton.

Portugal. — Le *Journal officiel* de Portugal, 12 octobre 1895, vient de publier le texte d'une nouvelle loi qui assujettit tous les jeunes conscrits du royaume, même les séminaristes, au service militaire pendant deux ans. Un de ses articles stipule cependant l'exemption pour nos jeunes Frères de Cintra, à la condition qu'ils se consacrent, au moins pendant quatre ans, au service des Missions. C'est une faveur bien précieuse pour l'Œuvre de Cintra, qui reçoit de la sorte une reconnaissance officielle et légale. En outre, elle contribuera à faire connaître la Congrégation dans ce royaume et nous procurera de plus nombreuses vocations.

C'est grâce aux démarches faites auprès du gouvernement portugais par le P. Antunès, lors de son dernier voyage en Europe, qu'a été obtenue cette faveur.

Bulletins. — Prière aux supérieurs d'Irlande, de Rome et de Portugal, de nous envoyer leurs bulletins. Prière également aux supérieurs de communautés de ne pas négliger de nous adresser les notices des chers confrères défunts.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 20 octobre 1895.



Zeuxeur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Nomination du Vicaire Général. — Au sujet du droit d'accroissement. — Cause du Vénérable Père. — Admissions à la profession, à l'oblation et aux vœux. — **États-Unis.** Communauté du Saint-Esprit, à Pittsburgh. — Saint-Stanislas. — Sharpsburg. — Millvale. — Tarentum. — Saint-Pierre Claver, à Philadelphie. — Saint-Joseph — **Nécrologie.** *Notice* : P.-J. Quinn. — **Nouvelles des communautés.**

MAISON-MÈRE

NOMINATION DU VICAIRE GÉNÉRAL

Comme nos confrères l'ont appris par les circulaires du R. P. Grizard, en date du 20 octobre et du 13 novembre 1895, notre T. R. P. Général se sentant, par suite de sa grave maladie, dans l'impossibilité d'administrer la Congrégation, a cru devoir, après avoir pris l'avis de S. Ém. le Cardinal-Préfet de la Propagande, donner sa démission.

L'élection du Vicaire général a eu lieu à la Maison-Mère, le lundi 28 octobre, fête des saints Simon et Jude. Y ont pris part : les RR. PP. Grizard et Corbet, assistants généraux ; Libermann, Barillec, Huvéty, Gerrer, conseillers généraux ; Mgr de Courmont, vicaire apostolique du Zanguebar, alors à Paris ; les PP. Hubert, préfet général des Frères ; Faugère, procureur général ; Jégou, supérieur de Langonnet ; Spielmann, supérieur de Cellule, et Riaux, supérieur de Merville.

Le R. P. Grizard, premier assistant, a été élu vicaire général à l'unanimité des suffrages.

Avant de se séparer, les membres du Chapitre ont tenu à exprimer par une lettre collective, au T. R. P. Emonet, leurs

sentiments de filial attachement, auxquels tous nos confrères s'associeront pleinement.

« Paris, 28 octobre 1895.

« Très Révérend et bien-aimé Père.

« Réunis pour l'élection d'un Vicaire général, nous tenons, avant de nous séparer, à vous exprimer les sentiments qui remplissent nos âmes, persuadés qu'il sera doux à votre cœur de Père d'en agréer le filial hommage.

« C'est avec la plus vive émotion que nous avons lu la lettre touchante par laquelle vous donniez votre démission. Nous avons tous été bien peinés de cette décision, mais nous ne pouvions que nous incliner devant les paternels avis que vous a donnés, avec tant de bonté, l'Eminentissime-Cardinal Préfet de la Sacrée-Congrégation de la Propagande.

« A l'émotion et aux regrets, se joint un profond sentiment de reconnaissance et d'affection. Nous savons avec quel dévouement vous vous êtes dépensé, sacrifié pour le salut des âmes et le bien de la Congrégation, soit dans les pénibles labeurs de trente années d'apostolat, soit durant les quatorze années de votre généralat.

« Nous voulons, en retour, consoler votre cœur de Père par un redoublement d'amour et de vénération. Toujours vous resterez pour vos fils un Père bien-aimé. Vous offrez à Notre-Seigneur vos souffrances pour la Congrégation et ses œuvres. De notre côté, nous le prions d'adoucir vos épreuves et de vous conserver longtemps encore à notre filiale tendresse.

« De votre Paternité,

les fils reconnaissants et dévoués. »

(*Suivent les signatures.*)

AU SUJET DU DROIT D'ACCROISSEMENT

Au dernier numéro, nous annonçons la lettre des cinq Supérieurs de congrégations autorisées au Souverain Pontife. Comme cette lettre peut intéresser nos confrères, nous croyons utile de la reproduire au *Bulletin* :

Très Saint-Père,

Les soussignés, supérieur général de la Congrégation des prêtres

de la Mission de Saint-Lazare et des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice, supérieur du séminaire de la Société des Missions étrangères, assistant général de la Congrégation des PP. du Saint-Esprit, supérieur général de l'institut des Frères des Écoles chrétiennes, croient remplir un devoir en soumettant à Votre Sainteté, avec l'expression de leur religieuse vénération et de leur filiale obéissance, les résolutions auxquelles ils se sont arrêtés à l'égard de la loi du 16 avril dernier sur la taxe d'abonnement, et les motifs qui les ont déterminés.

Dans cette nouvelle et redoutable épreuve imposée aux congrégations religieuses de France, au milieu du trouble causé par cette crise douloureuse, en face des lourdes responsabilités qui pesaient sur eux devant l'Église et devant la France, c'est avant tout dans les directions pontificales que les soussignés ont cherché et ont trouvé les lumières et la force dont ils avaient besoin.

Votre Sainteté a déclaré, à diverses reprises, aux congrégations religieuses, directement ou indirectement, par l'organe de l'Éminentissime et Révérendissime Cardinal secrétaire d'État, qu'Elle a entendu et qu'Elle entend leur laisser entière liberté de prendre, vis-à-vis de la loi du 16 avril 1895, l'attitude qu'elles estimeront convenir le mieux à la défense de leurs intérêts respectifs (lettre du 24 août à Sa Gr. Mgr l'Archevêque de Lyon); que l'uniformité de conduite, conseillée en termes généraux et non imposée, doit s'entendre, comme il est naturel, dans un sens non absolu mais relatif, c'est-à-dire autant que cette uniformité est compatible avec la situation juridique dans laquelle se trouvent ces congrégations, et avec les intérêts spéciaux qu'elles ont à sauvegarder, sur lesquelles choses il appartient à ces mêmes congrégations de se prononcer (lettre du 7 septembre à Son Em. le Cardinal-Archevêque de Bordeaux); et que chaque supérieur peut, en sûreté de conscience, prendre telle détermination qu'il jugera la plus convenable à l'intérêt de sa congrégation (lettre du 26 septembre 1895 à M. le Supérieur de la congrégation de Saint-Lazare).

Ces réponses de Votre Sainteté, plusieurs fois répétées, nous ont assuré une liberté que plusieurs nous déniaient ou nous contestaient. Elles ont clairement établi que la détermination à prendre dans les circonstances difficiles que nous traversons, n'était point une question de justice ou de conscience, mais de prudence. Elles nous tranquillisent en nous donnant à entendre que veiller à la conservation de nos intérêts et de nos œuvres, ce n'est nullement, et à aucun degré, ni désertier, ni compromettre les intérêts supérieurs de l'Église, mais plutôt les servir de notre mieux et comme il nous appartient de le faire dans l'accomplissement de notre mission.

C'est à la lumière de ces réponses du Saint-Siège et en respectant chez les autres la liberté que nous réclamons pour nous-mêmes, que nous avons mûrement examiné les résolutions que nous avons à prendre dans notre situation particulière au regard des lois de notre pays.

Les congrégations reconnues se trouvent, en face de la loi du 16 avril 1895, dans cette alternative, ou de subir la loi ou d'y résister.

La résistance, par le conflit qu'elle ferait naître avec les pouvoirs publics, expose les congrégations à des périls dont la réalité et la gravité ne sont que trop évidentes. Ce n'est pas seulement d'amendes énormes qu'elles seraient frappées; par le retrait de l'autorisation qu'une loi peut prononcer, par la dissolution et par l'expropriation qui en seraient la suite, c'est leur existence même qui est en jeu.

Du moment que la conscience n'impose pas un tel sacrifice, nous ne croyons ni pouvoir, ni devoir compromettre, dans une aventure sans issue, les intérêts spéciaux confiés à nos congrégations, et que Votre Sainteté recommande avant tout de sauvegarder, en n'allant pas, sans moyens de défense, au-devant des coups qui les atteindraient,

Ces intérêts spéciaux, ce n'est pas la conservation des biens temporels, quelque légitime que puisse être cette sollicitude; c'est, avant tout et par-dessus tout, la conservation de la vie religieuse de nos congrégations et le maintien de leurs œuvres, dont ces biens sont la condition matérielle et l'instrument indispensable.

Ces œuvres séculaires représentent des intérêts spirituels de premier ordre, non seulement pour l'Église de France, mais aussi pour l'Église universelle : l'éducation du clergé, la propagation de la foi parmi les infidèles, l'instruction chrétienne de l'enfance, le ministère de la charité catholique auprès des malades, des pauvres et des orphelins.

Les congrégations qui ont reçu de l'Église et de leurs saints fondateurs l'honneur et la responsabilité de cette mission, et qui ont la charge de tant d'âmes à conduire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, considèrent que leur premier devoir est de veiller à la sauvegarde de ces intérêts sacrés. Il est trop évident que subir la loi du 16 avril est aujourd'hui pour elles le seul moyen d'atteindre ce but suprême.

A l'heure même où nous sommes, des considérations semblables et non moins graves déterminent NN. SS. les Evêques de France à laisser exécuter la loi sur les fabriques, qui n'est pas moins dommageable à l'Église que la loi d'abonnement.

Mais en pliant devant une nécessité inéluctable, les supérieurs soussignés ont à cœur de déclarer à Votre Sainteté que si les congrégations subissent la taxe d'abonnement, elles n'acceptent pas pour définitive la législation fiscale dirigée contre elles. Les congrégations ne réclament aucun privilège, elles ne refusent pas, elles n'ont jamais refusé d'acquitter les charges fiscales également supportées par tous les citoyens; mais, d'accord avec l'épiscopat tout entier, nous protesterons contre le régime d'exception créé par les lois de 1884 et de 1895, que les catholiques ne sont pas seuls à réprover. Nous ne cesserons d'en demander par les voies constitutionnelles une révision équitable, et, pour obtenir ce retour au droit commun, nous avons confiance dans l'esprit de justice de notre pays.

Le pays sait que les religieux confondent dans le même dévouement et le même amour l'Église à laquelle ils sont consacrés et

la patrie dont ils sont les enfants; il sait qu'au dedans et au dehors de ses frontières, la France trouve en eux des serviteurs désintéressés et passionnés de sa grandeur. Les distinctions honorifiques, accordées par le chef de l'État à des membres des congrégations, attestent que ces services forcent la reconnaissance publique.

La loi de 1895, malgré ses injustifiables rigueurs, constitue par certaines de ses dispositions, comparativement aux lois antérieures, un tempérament encore bien insuffisant, dans lequel les congrégations espèrent voir le gage de la réforme législative plus complète à laquelle elles ont droit.

Par son Encyclique mémorable du 16 février 1892, Votre Sainteté exhortait instamment, non pas seulement les catholiques, mais tous les Français honnêtes et sensés, à s'unir pour consacrer leurs forces à la pacification de la patrie et pour combattre par tous les moyens légaux et honnêtes les abus de la législation.

La revision des lois injustes portées contre les congrégations est une des conditions essentielles de cette pacification qui est le vœu de tous les bons citoyens. Les congrégations ne se laisseront pas de poursuivre ce but par les moyens que Votre Sainteté leur a indiqués, jusqu'à ce qu'elles aient obtenu le seul privilège qu'elles réclament, la liberté de travailler, sous l'égide du droit commun, à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au salut des âmes, au triomphe de la religion et au bien de la patrie qui en est inséparable.

Tels sont, Très Saint-Père, dans ces graves et douloureuses circonstances, les sentiments qui ont inspiré la conduite des supérieurs soussignés. Ils ont eu avant tout le désir et ils ont la confiance de s'être conformés aux directions pontificales, et, prosternés humblement aux pieds de Votre Sainteté, ils sollicitent de sa bonté paternelle pour eux-mêmes, pour leurs congrégations et pour leurs œuvres, la bénédiction apostolique (1).

A. FIAT, *Supérieur général de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité.*

CAPTIER, *Supérieur général de Saint-Sulpice.*

GRIZARD, *Assistant général des Pères du Saint-Esprit.*

AMBRUSTER, *Supérieur du Séminaire des Missions Étrangères.*

FR. JOSEPH, *Supérieur général de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes.*

Paris, en la fête du Saint-Rosaire, 6 octobre 1895.

(1) On s'est borné, dans cette lettre, à indiquer, en général, les motifs qui ont déterminé les cinq Congrégations à subir la loi d'accroissement; mais il y en avait d'autres plus graves et plus pressants qu'on n'a pu donner publiquement.

La *Croix*, dans son numéro du 7 novembre, contenait un entrefilet annonçant la démission du T. R. P. Emonet et faisant supposer que la décision de subir la loi d'accroissement avait été prise en dehors de lui et plus ou moins contre sa volonté. Le R. P. Grizard s'empressa de protester dans les journaux contre de telles insinuations. Le T. R. P. Emonet a voulu s'associer lui-même à ces protestations par la lettre ci-après, écrite entièrement de sa main :

« Chevilly, le 13 novembre 1895.

« Mon Révérend et bien cher Père Grizard,

« Je vous ai déjà écrit dernièrement que, à mon sens, vous aviez très bien fait de protester contre l'entrefilet de *la Croix*, dans lequel vous étiez plus ou moins pris à partie.

« La réponse du R. P. Bailly à votre protestation est, à mon avis, plus fâcheuse encore que ne l'était l'entrefilet dont je viens de parler.

« Je ne veux pas protester moi-même auprès du R. P. Bailly, dont les lignes m'ont attristé. Mais je serais désolé qu'un seul membre de la Congrégation pût penser, comme elles semblent l'insinuer, qu'il y a eu désaccord en cette question, comme en toute autre, entre vous et moi.

« En effet, la vérité est que vous avez mis la plus grande délicatesse à me tenir au courant de tout, même de tous les placements que vous avez faits. Vous m'avez souvent consulté et je dois reconnaître que vous avez tenu compte de mes avis et conseils, autant que les circonstances le permettaient.

« En ce qui concerne notamment la loi d'abonnement, vous m'avez fidèlement tenu au courant de la manière de voir des autres congrégations, dont les intérêts et la situation sont les mêmes que les nôtres. Vous devez vous le rappeler, je vous ai dit que nous ne pouvions pas nous séparer d'elles en cette question.

« Quand le R. P. Bailly, pour montrer que nous n'étions pas entièrement d'accord, allègue que je n'ai pas signé moi-même les lettres collectives adressées aux cardinaux et au Souverain Pontife, il prouve qu'il n'est pas exactement au courant de la question. Il est vrai qu'à l'époque où ces lettres ont été envoyées, je n'étais pas encore démissionnaire, mais comme en font foi

les *Bulletins*, je vous avais délégué *tous mes pouvoirs* depuis quelque temps déjà. Or, jamais je n'aurais consenti à signer un acte qui aurait pu faire croire que je reprenais quelque chose de ce que j'avais donné.

« Je tiens à saisir cette occasion pour vous remercier une fois de plus de votre délicate attention à me mettre au courant de tout. Vous prenez ainsi pour vous tout ce qui est pénible et fatigant dans l'administration, sans me priver des consolations qu'on éprouve à suivre la marche de la Congrégation et de ses œuvres. Je vous remercie en particulier de votre grande charité à venir me voir chaque semaine, ce qui n'est pas pour moi une petite consolation.

« Tout à vous dans le saint Cœur de Marie,

A. EMONET,
S. sp. i. c. m.

« P.-S. — Vous me feriez plaisir en faisant publier cette lettre au prochain numéro du *Bulletin*.

« Voyant comment les hommes profitent des moindres apparences pour se laisser aller à des insinuations malheureuses, j'exhorte tous mes confrères à pratiquer plus parfaitement que jamais le *Cor unum et anima una* de nos saintes Règles. Que tous soient un avec mon successeur comme ils l'ont été avec moi et comme je le suis moi-même avec lui.

« Ce sera une grande consolation dans mon infirmité. Soyons tous unis dans la prière et l'amour des saints Cœurs de Jésus et de Marie. »

A. E.

CAUSE DU VÉNÉRABLE PÈRE

Le 17 octobre dernier, le tribunal ecclésiastique, établi à Paris pour le procès apostolique *super virtutibus et miraculis in specie* de notre Vénérable Père, s'est réuni à l'Archevêché, sous la présidence de Son Ém. le Cardinal Richard.

A cette session, dite la session des sceaux, le vénérable Prélat s'est montré, comme toujours, d'une grande bienveillance.

De concert avec tous les membres du tribunal, il a bien voulu nommer comme porteur à Rome du procès, qui forme 3 volumes de 400 pages, M. Coïmbra (Joseph), Scolastique de la

Congrégation. Après la prestation du serment obligatoire de ce dernier, Son Éminence, MM. les Juges, M. le Sous-Promoteur de la Foi et M. le Notaire ont successivement apposé leur signature et leur sceau à la fin du procès-verbal de cette dernière session. Le tout a été remis scellé, séance tenante, au Scolastique, qui est parti pour Rome le 21 octobre.

Puisse le Seigneur nous accorder la grâce de dire bientôt : « Bienheureux P. Libermann, priez pour nous ! »

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis, par le R. P. Vicaire Général :

A la profession.

AU NOVICIAT DES FRÈRES DE CINTRA, LE 21 OCTOBRE 1895.

Le nov. Frère : Diniz Fernandes, né le 27 nov. 1875, à Quintas (Portugal).

AU NOVICIAT DES FRÈRES, A LANGONNET, LE 1^{er} NOVEMBRE 1895, LES NOV. FF. .

Alfred Auffret, né le 15 janv. 1874, à Paule (Côtes-du-Nord) ;

Urbain Meyer, né le 20 août 1875, à Otterswiller (Alsace) ;

Marie-Liguori Lambert, né le 6 juillet 1858, à Carnet (Manche).

A l'oblation.

A PITTSBURGH (ÉTATS-UNIS), LE 3 MARS 1895.

Le post. : Joseph Meyer, du dioc. d'Augsbourg (Bavière), en rel. J. Cosmas.

AU NOVICIAT DES FRÈRES, A CINTRA, LE 8 SEPTEMBRE 1895, LES POSTULANTS :

Manoel José Bacello, du dioc. de Braga, en rel. F. Damazo ;

Augusto Figueiredo, du dioc. de Vizeu, en rel. F. Thomaz ;

Joachim Affondo Teixeira, du d. de Guarda, en rel. F. Germano ;

Joachim Alves Carneiro, du dioc. de Braga, en rel. F. Ignacio ;

Augusto César Rodriguès, du d. de Bragança, en rel. F. Serafim ;

Joanno Chrysostomo Nogueira, du d. de Bragança, en r. F. Firmino ;

LE 21 OCTOBRE 1895.

José Ronegana Antunès, du dioc. de Guarda, en rel. F. Emygdio ;

Jacyntho Rabaco, du dioc. de Guarda, en rel. F. Damiano.

AU NOVICIAT DES FRÈRES, A LANGONNET, LE 1^{er} NOVEMBRE 1895, LES POSTULANTS :

Joseph-Marie Herpe, du dioc. de Vannes, en rel. F. Nathanael ;

François-Marie Raoulas, du d. de Quimper, en rel. F. Constantin;
 Joachim Rio, du dioc. de Vannes, en rel. F. Oury;
 Germain Trellu, du dioc. de Quimper, en rel. F. Silvien;
 Joseph Bernard, du dioc. de Vannes, en rel. F. Pascal;
 Ont été admis, en date du 13 octobre :

Aux vœux perpétuels.

Les PP. Leportier Georges de Lima, Fisher Thomas et Strébler Bernard de la Cimbébasie; et le F. Christophe Schmitt de la Sénégalie.

Aux vœux de cinq ans.

Le F. Vital de Brito du Bas-Congo.

ÉTATS-UNIS

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT, A PITTSBURGH

(PENNSYLVANIE)

AOÛT 1893. — SEPTEMBRE 1895.

1. Changement d'administration. — 2. Nouvelle construction. — 3. Acquisition de terrain. — 4. Collège. — 5. Ministère : Glenfield, Emsworth, OEuvre des Noirs. — 6. Scolasticat. — 7. Noviciat des Frères.

1. — Deux mois après la date de notre dernier *Bulletin*, en septembre 1893, le R. P. Oster, supérieur provincial et, jusqu'à cette époque, supérieur local de notre communauté, fit part aux Pères, réunis en chapitre, de l'importante décision prise par le T. R. P. Supérieur général, quant à la nomination du P. John Murphy comme supérieur local. Ce *Bulletin* traite donc principalement des faits qui se sont passés pendant les deux premières années de l'administration du P. Murphy. Le cher P. Provincial, bien que nous confiant aux soins paternels du nouveau Supérieur, ne nous a pas personnellement tout à fait abandonnés; nous avons, en effet, la consolation de le voir résider encore au milieu de nous. L'administration de sa vaste province, qui s'étend de Philadelphie, à l'est, jusqu'au Wisconsin et à l'Arkansas, dans l'ouest, et depuis Richmond, au sud, jusqu'à Bay-City, au nord, oblige, il est vrai, le cher Père à s'absenter bien des fois; mais, en revenant le plus tôt possible parmi nous, après chacun de ses voyages, il ne tarde pas à nous rendre la

gaieté par sa présence et à cimenter, par son exemple et par son influence bienfaisante, l'union fraternelle qui, heureusement, existe entre tous les membres de notre communauté.

Cette année nous promet une bien belle fête que nous espérons pouvoir célébrer bientôt avec toute la solennité et toute la joie qu'elle mérite : c'est le jubilé d'argent du R. P. Provincial, qui compte vingt-cinq années écoulées de profession.

2. — Depuis notre dernier *Bulletin*, au mois de juillet 1893, nous avons eu le bonheur de voir se réaliser, enfin, l'un de nos vœux les plus ardents : la construction et l'ouverture solennelle d'une nouvelle chapelle. Les Pères, les Frères et les scolastiques, qui ont séjourné au Collège depuis 1884, peuvent surtout apprécier l'importance de ce bienfait ; car, de 1884 à 1895, tous ont dû, chaque jour, et même plusieurs fois par jour, monter cinq étages pour aller faire au saint lieu leurs exercices spirituels, en présence du Très Saint Sacrement. La nouvelle chapelle, de style gothique, qui se trouve au niveau du rez-de-chaussée, du côté est de la maison, est aujourd'hui presque complètement meublée. Elle a 80 pieds de long, y compris le sanctuaire provisoire ; 42 pieds de large et 42 de haut ; elle a coûté 80,000 francs. Quand elle sera définitivement achevée, ce qui sera, nous l'espérons, dans quelques années, elle aura 130 pieds de long. Des amis généreux du collège nous ont fait don des autels latéraux, des confessionnaux, des statues du Sacré-Cœur, de la Très Sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste et de saint Louis de Gonzague. Un magnifique chemin de croix, donné par la mère d'un de nos élèves, doit aussi nous parvenir bientôt. Il nous manque encore un orgue ; mais nous ne doutons pas que sainte Cécile ne pourvoie à ce besoin pressant.

La construction de la chapelle fut commencée en juin 1894 et, le dimanche 3 février 1895, la cérémonie solennelle de la dédicace eut lieu. Outre un grand nombre de nos amis et de nos bienfaiteurs, prêtres et laïques, deux évêques y assistaient. C'étaient Mgr Phelan, de Pittsburgh, qui a officié, et Mgr Donohue, de Wheeling, qui a donné le sermon. Les deux prélats nous ont témoigné la plus grande bienveillance. Mgr Donohue qui, en préparant son discours, avait lu la vie de notre vénérable fondateur, fit, dans son discours même, quelques allusions des plus touchantes à cette vie de souffrances et de sacrifices. La

veille de la dédicace, le P. Murphy, supérieur et président du collège, eut la satisfaction de pouvoir régler jusqu'au dernier dollar le compte du nouveau bâtiment. Pour ramasser cette somme considérable, il avait fait, le 17 mars 1894, jour de la fête de saint Patrice, un discours sur Daniel O'Connell, qu'avait suivi un magnifique concert de musique irlandaise, donné par l'orchestre du collège et par notre chœur de chantres, sous la direction des PP. John Griffin et Charles Grünenwald. Une foule immense et enthousiaste était présente, et le montant de la recette atteignit 6000 francs environ. Nous avons tenu aussi, dans un grand hall de la ville, le 30 et le 31 décembre, et le 1^{er} janvier de l'hiver dernier, ce qu'on appelle un *Old-fashioned Fair* (Bazar, en vieux style). Plusieurs amis très influents, hommes et femmes, y ont participé avec le plus grand dévouement, et, par leurs efforts énergiques, ont pu nous verser au-delà de 20,000 francs.

3. — Un autre bienfait, dont nous devons remercier la divine Providence, est l'acquisition toute récente d'une propriété considérable, à côté de notre établissement (*Miller property*). Le P. Supérieur en a fait l'achat, le 1^{er} août, pour la somme de 75.000 francs. La Maison-Mère avait autorisé cette mesure importante sous la condition expresse que nous obtiendrions des autorités de la ville la fermeture d'une rue, qui se trouvait entre notre établissement et cette propriété. Les conseillers municipaux nous ont accordé ce privilège spécial, par lequel nous ajoutons à notre terrain, outre la nouvelle propriété, toute cette rue (*Eagle St*) qui contient plus de 4000 mètres carrés.

4. — Les deux dernières années scolaires ont été signalées par une ardeur très grande de la part des élèves pour réussir dans leurs études, et aussi par les témoignages qu'ils nous ont constamment donnés de leur attachement sincère à notre enseignement. Afin de diminuer le plus possible les dépenses, nous n'employons plus de professeurs laïques, dont les salaires réunis montaient jusqu'à 42,000 francs par an. L'expérience nous a démontré que le mode d'enseignement de nos propres Pères et de nos scolastiques est beaucoup plus efficace que celui des étrangers, et puis, l'exiguïté de nos ressources ne nous permet guère une dépense si considérable, vu la dette qui pèse sur notre communauté.

Depuis septembre 1894, nous avons entretenu un certain nombre d'internes, dont la pension annuelle, payable d'avance, est de 1200 francs. Actuellement, il y en a plus d'une vingtaine, et si ce nombre augmente, ce sera une ressource considérable. Pendant l'année scolaire 1894-1895, nous avons tenu, tous les dimanches soirs, une séance littéraire et musicale. Le programme était composé de lectures d'essais littéraires ou scientifiques, de discours sur une question historique ou autre, ou d'un sujet à discuter entre les élèves. La partie musicale était confiée à l'orchestre, à la musique militaire du collège, ou aux membres de notre chœur de chantres. Ces séances ont beaucoup contribué à faire ressortir et à exercer les talents de nos élèves et de nos scolastiques, qui y ont pris, tous, l'intérêt le plus vif.

Au mois de novembre 1894, M. Joseph Stein, qui, depuis 25 ans, avait été professeur de musique à notre collège de Blackrock, est venu nous voir, et nous a rendu, pendant l'année scolaire qui vient de s'écouler, de précieux services. Malheureusement, il a succombé, le 15 août, à une maladie de cœur, qui l'affligeait depuis quelque temps, et sa mort prématurée nous a privés d'un ami bien dévoué. Nous le recommandons aux prières de nos confrères et de tous ceux qui l'ont connu.

En parlant du collège, il faut encore mentionner un fait qui, nous l'espérons, excitera l'intérêt et l'émulation parmi nos élèves : c'est la publication trimestrielle d'un bulletin du collège. La rédaction en a été confiée au P. Patrick A. Mc Dermott, qui, en publiant les quatre premiers numéros, a déjà pu constater avec bonheur le succès de ses efforts par le nombre considérable d'abonnements qu'il a recueillis.

Nos anciens élèves se sont réunis, il y a quelque temps, dans l'intérêt de leur *Alma Mater*, et à l'occasion du banquet annuel qu'ils ont organisé eux-mêmes, depuis deux ans, au mois de juin, ils ont manifesté le respect et l'affection sincère qui les animent à l'égard du collège.

5. — Le service de la paroisse de Sainte-Marie, à Glenfield, est encore attaché au collège, et c'est le P. Théophile Meyer qui l'a administrée pendant les deux dernières années. L'encouragement donné à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus a porté des fruits consolants. Les premiers dimanches du mois, les jours des fêtes du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur, de la Très Sainte

Vierge, et à l'époque des Quarante-Heures, on ne peut voir, sans être édifié, le zèle et la ferveur avec lesquels ces pieux chrétiens s'approchent des sacrements.

La paroisse du Sacré-Cœur, à Emsworth, est restée jusqu'au mois de juin de cette année (1895) sous la direction du P. Boyce, qui a réussi à se faire bâtir un joli presbytère. L'esprit religieux des paroissiens est constamment entretenu par la pratique des dévotions en l'honneur du Sacré-Cœur, de la Très Sainte Vierge et de saint Joseph. Le P. Patrick A. Mc Dermott a succédé au P. Boyce dans la desserte de la paroisse, lorsque ce dernier fut appelé, au mois de juin, à se rendre à Chippewa-Falls.

L'œuvre des Noirs, à Pittsburgh, confiée par le P. Strub au P. John Griffin, en juillet 1889, après avoir été solidement établie par le P. P. A. Mc Dermott, est encore, maintenant, sous la direction du P. Griffin, que le P. O'Carroll a aidé dans son œuvre pendant les deux années qui viennent de s'écouler. La lourde dette, qui pèse sur l'œuvre depuis la construction de l'église et de l'école, en 1891, n'a guère diminué depuis quelque temps, et il ne faut pas s'en étonner, puisque la crise financière profonde qui trouble tout le pays depuis vingt ans, ne nous a laissé presque aucun moyen de trouver de l'argent. Le Père, chargé de l'œuvre, se trouve donc plus que jamais dans la nécessité de travailler de toutes ses forces à payer le restant de cette dette (40,000 francs). Espérons que le saint Cœur de Marie daignera bénir nos efforts, et nous consolera par la conversion de beaucoup de Noirs, à Pittsburgh.

6. — Pendant ces dernières années, le nombre de nos petits scolastiques a été à peu près le même, c'est-à-dire une trentaine environ et c'est là tout ce qu'il nous est possible de loger convenablement dans la partie de la maison réservée à cette catégorie. Depuis le dernier *Bulletin*, il y a eu trois oblations comprenant 11 scolastiques titulaires.

Chaque année, les scolastiques aidés par les surveillants et par quelques Pères, chantent les Ténèbres à la cathédrale de Pittsburgh, et c'est un véritable bonheur pour eux de pouvoir aider à rehausser les belles cérémonies de la Semaine sainte, auxquelles une foule immense de protestants aussi bien que de catholiques assiste.

7. — Nos chers Frères continuent toujours, par leur ferveur

et par leur dévouement, à attirer sur notre communauté la bénédiction du bon Dieu ; leur habileté dans plusieurs métiers nous a épargné bien des dépenses. C'est ainsi que, dans la construction de la nouvelle chapelle, les FF. Ammon et Titus ont fait l'installation complète du chauffage et de l'éclairage. Il y a deux ans, ils avaient également mis en place, dans la cave, les machines qui chauffent à la vapeur la maison entière. Ce travail demandait des aptitudes en mécanique toutes spéciales ; des ingénieurs très distingués qui ont, plus tard, examiné cette installation, en ont exprimé leur admiration ; aussi, depuis lors, le chauffage est-il beaucoup plus régulier et plus sain qu'autrefois.

A la fête du saint Cœur de Marie, nos chers FF. Daniel et Hiéronymus ont émis leurs vœux perpétuels et, le même jour, un nouveau novice, le F. Rudolphe, a fait l'oblation.

Nous avons enfin la satisfaction de posséder de nouveau parmi nous le F. Tertullien, habile musicien et organiste, qui nous rend de précieux services, non seulement pour la musique et le chant, mais encore dans divers détails du service matériel de la maison.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-STANISLAS

AOÛT 1893. — NOVEMBRE 1895.

1. Personnel. — 2. Ministère. — 3. Œuvres. — 4. Épreuves. — 5. Ecoles.
6. Presbytère.

1. — Le personnel se compose des PP. Jaworski, supérieur et curé de la paroisse ; Schwarzrock, vicaire, économiste et préfet du culte ; Rydlewski, vicaire et trésorier de la paroisse et directeur de l'école ; des FF. Léon, chargé du matériel de la maison, et Gaudentius, cuisinier.

Comme il a déjà été dit dans le dernier *Bulletin*, le cher P. Jaworski, par suite du zèle infatigable qu'il a déployé dans l'administration de la paroisse, a été atteint d'une espèce de paralysie du côté droit qui, augmentant chaque jour, l'empêche de continuer ses travaux, chose très pénible pour ce Père, chez qui le travail équivaut à une seconde nature. Il doit se contenter de dire la messe, quoique avec beaucoup de difficultés, et de

réciter le rosaire. Bien souvent, son ardeur le pousse encore à entendre des confessions, mais cela produit certainement une influence mauvaise sur sa santé. Jusqu'ici, les remèdes employés sont restés sans effet; actuellement, il se trouve à Détroit, où il prend des bains chauds, et il y a une petite amélioration à constater.

Comme le P. Schwarzrock souffre presque continuellement et que le P. Rydlewski est le seul vaillant de la Communauté, il en résulte que le besoin des âmes qui nous sont confiées exige presque toujours un labeur dépassant les limites.

Que le bon Dieu ait pitié de nous et nous envoie bientôt du secours, car même trois prêtres en bonne santé ne peuvent suffire et doivent négliger leurs devoirs de religieux.

2. — Nous comptons 1100 familles avec 5289 âmes, dont 800 enfants à l'école. Ce nombre d'enfants paraît petit, si l'on constate qu'une famille polonaise a de 4 à 10 enfants, et quelquefois plus; mais ces familles sont très jeunes, la paroisse n'ayant pris un développement si grand qu'à l'arrivée du P. Jaworski. Pendant les deux dernières années, nous avons enregistré 150 mariages, 946 baptêmes, 7545 communions pascals, et 457 enterrements. Nous n'avons pas de mariages mixtes, mais quelquefois des conversions d'hérétiques dans le but du mariage. L'année dernière a compté 13,600 communions: les trois Pères ont donc entendu au moins 13,000 confessions d'adultes, outre les 2000 confessions d'enfants; car 500 enfants s'approchent au moins tous les trois mois du sacrement de pénitence.

Trois à quatre cents personnes se confessent tous les mois.

On trouvera peut-être que le nombre de confessions n'est pas très élevé, mais il faut bien remarquer que ce sont des confessions *polonaises*, et que, pendant que vous entendez *un* Polonais, vous pourriez entendre *dix* Français.

Malgré la fatigue, le samedi, il faut, le dimanche, se lever à cinq heures et demie, prêcher deux fois, quelquefois trois, car les Polonais exigent un sermon assez long et bien préparé. Puis, nous disons deux messes basses et une grand'messe qui commence à dix heures et demie et finit à midi; à une heure et demie, catéchisme de persévérance et baptêmes. A trois heures, vêpres, salut, enfin conférences jusqu'à cinq heures. Le soir, réunion

des jeunes gens. On se couche si fatigué, qu'il est impossible de dormir.

Malgré cela, nous éprouvons des consolations bien grandes, parce que nos fidèles sont fervents. Pendant les trois jours que dure la dévotion des Quarante-Heures, entre autres fêtes, sept ou huit prêtres confessent toute la journée; les confessionnaux sont assiégés, on distribue la communion encore à cinq heures du soir. Qu'il est doux à notre cœur de voir notre église, les dimanches surtout, à la grand'messe! Les 1400 places sont remplies; dans les espaces entre les bancs et les murs, sous le vestibule, une foule compacte se presse pour assister à l'office et écouter le sermon.

3. — Quant aux confréries, notre paroisse possède l'Apostolat de la prière et le Rosaire-Vivant, dont un certain nombre de membres (200 environ) communient le premier vendredi du mois. Ce jour-là, il y a messe chantée et salut, et ces communions de réparation nous causent une joie bien grande. Nous avons aussi, depuis le mois de mai 1894, la confrérie de l'Immaculée Cœur de Marie, affiliée à Notre-Dame des Victoires, et dans laquelle, trois jours après l'érection canonique, plus de 1000 personnes s'étaient fait inscrire. Au confessionnal, nous sentons bien souvent les effets des prières de cette confrérie. Enfin, nous comptons la confrérie des Ames du purgatoire, celle des Filles de Marie, l'association des jeunes gens et celle des Cadets du Saint Cœur de Marie (garçons).

4. — Au point de vue matériel, la paroisse a subi de cruelles épreuves, car, pendant deux longues années, on ne travaillait pas dans les manufactures et des centaines d'hommes se trouvaient sans ouvrage et sans moyens d'existence. Or, comme nos Polonais sont tous pauvres, vivant du travail de leurs mains, ils étaient les premiers à ressentir les effets de ce moment terrible. Il nous a donc fallu venir au secours de ces malheureux, en faisant des quêtes, en organisant des représentations théâtrales, etc.

5. — Notre école a subi un changement notable. Nous avions eu jusqu'ici des Sœurs de Saint-Charles Borromée. Pour plusieurs raisons, mais surtout parce qu'elles ne pouvaient nous donner le nombre voulu de maîtresses, elles ont quitté la paroisse, et ont été remplacées par les Sœurs de la Sainte-

Famille de Nazareth, dont la maison-mère est à Rome. Nous ne pouvons que nous en féliciter, car ces Sœurs sont des institutrices bien supérieures à celles de Saint-Charles.

6. — Jusqu'au mois de mai 1893, le presbytère (si l'on peut appeler ainsi une vieille cabane menaçant ruine) se trouvait près de l'église. Maintenant, par raison de santé et aussi pour gagner de la place pour l'école, la paroisse a loué une belle maison dans la 36^e rue. La seule chose à regretter est qu'elle soit éloignée de l'église d'une distance de vingt minutes.

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE DE SHARPSBURG (ÉTATS-UNIS)

AOÛT 1893. — NOVEMBRE 1895

1. Palais scolaire. Dette. Frais d'entretien. — 2. Misère. Comité de charité.
3. Ministère. Résultats.

1. — Le Bulletin de la Communauté de Sharpsburg n'offre rien de saillant. Le palais scolaire, aux proportions vraiment grandioses, dont il a été fait mention dans le dernier rapport, était déjà fini à cette époque; maintenant, il ne reste plus qu'à le payer. Résoudre le problème financier est donc notre tâche principale, et ce travail, quoique modeste, est cependant le plus difficile, car la crise industrielle des deux dernières années a pesé lourdement sur la classe ouvrière et sur les commerçants. Or, notre paroisse est presque entièrement composée de ces deux éléments, et nos paroissiens s'étant imposé de gros sacrifices d'argent pour l'achèvement du palais scolaire, se sont trouvés, à l'arrivée du P. Willms, dans un état complet d'épuisement; il fallut donc les ménager d'autant plus sur ce point qu'on leur impose chaque année de lourdes charges pour maintenir les écoles publiques, qui ne leur sont d'aucune utilité, parce que l'Église et leur conscience leur défendent d'y envoyer leurs enfants.

La paroisse, possédant cinq grands bâtiments, doit faire face, annuellement, à des dépenses courantes très considérables; ainsi, les frais d'entretien, l'intérêt de la dette occasionnée par l'érection du palais scolaire, le salaire des Sœurs enseignantes, du portier, etc., s'élèvent, pour l'école seule, à près de 25,000 francs par an. On ne sera donc pas étonné si nous disons

qu'il nous faut plus de 100 francs par jour pour faire marcher notre œuvre, et encore les dépenses exceptionnelles ne sont-elles pas comprises dans ce chiffre. Si nous voulons, en outre, diminuer peu à peu notre dette, nous devons trouver le moyen de faire monter nos recettes annuelles au chiffre respectable de 50,000 à 60,000 francs.

2. — L'hiver de 1894 nous a imposé un surcroît de travail par suite des soins à donner aux pauvres. Leur nombre, à cause du manque de travail, s'était accru dans de sérieuses proportions; aussi notre liste mentionnait-elle jusqu'à 90 familles. Notre comité de charité était composé d'un certain nombre de messieurs de la paroisse, travaillant, sous la direction du curé, à alléger la détresse générale. Leurs efforts ont été couronnés d'un succès complet.

3. — Quant à la marche du spirituel dans la paroisse, nous avons simplement suivi les traces de notre prédécesseur, ne doutant pas qu'en nous appuyant sur sa longue expérience dans le ministère paroissial, nous resterions dans une voie sûre. Le P. Willms, pendant les deux années dont parle le présent Bulletin, a eu, dans la personne du P. Schmitz, un aide aussi actif que zélé.

Pour rehausser le service à l'église le jour des grandes fêtes, nous avons acheté quelques chasubles magnifiques. De plus, nous avons fait venir de la maison Raffaël, de Paris, deux statues d'anges, très belles, soutenant des candélabres, et de la maison Pustet et C^e, une superbe crèche, dont le prix s'est élevé à 1500 francs.

Voici maintenant quelques chiffres pour faire connaître une partie de notre travail :

Baptêmes	: 1893	212.	— 1894 .	198.	— 1895 jusq. 22 sept. :	133.
Mariages	: 1893 :	30.	— 1894 .	16.	— 1895	25 7.
Enterrements	: 1893	74.	— 1894 .	87.	— 1895	22 67.
Communions pascales :			1894 :	1800.	— 1895 :	1850 à peu près.
Dettes de la paroisse à la fin de 1893 :				188,500 fr.		
—	—			1894 :		177,089 fr. 40 c.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-ANTOINE, A MILLVALE

AOÛT 1893. — SEPTEMBRE 1895

1. Personnel. — 2. École. Sa bénédiction. — 3. Inauguration d'une croix au cimetière. Dévotion aux âmes du Purgatoire. — 4. Apostolat de la prière et dévotion au Sacré-Cœur. Associations. — 5. Œuvre de la Sainte-Enfance. — 6. Œuvre des Sœurs.

1. — A l'époque où se terminait le dernier Bulletin de notre Communauté, celle-ci se composait du P. Zielenbach comme curé, et du F. Arnold pour le service matériel de la maison. Au mois de novembre de la même année, le P. Schlösser nous fut envoyé pour nous aider dans la paroisse Saint-Antoine, et, au mois de janvier 1894, la paroisse Sainte-Anne fut de nouveau rattachée à la Communauté, avec le P. Galway comme curé. Quand, au mois de septembre 1894, la santé fatiguée du P. Schlösser exigea un changement, il fut remplacé par le P. Sand, récemment arrivé d'Europe.

2. — Le premier fait important dans l'histoire de la paroisse Saint-Antoine fut la bénédiction de la nouvelle école dont on a fait mention au dernier Bulletin. Cette belle cérémonie eut lieu le 30 novembre 1893, jour de fête religieuse et nationale. Comme c'était un jour de la semaine, et comme, à cause de la fête, il y avait cessation des travaux, un nombreux clergé des environs était venu nous honorer de sa présence, et grand nombre de sociétés religieuses des paroisses voisines prirent part à la grande procession organisée pour rehausser la solennité. Le R. P. Provincial avait été délégué par l'Évêque pour faire la cérémonie, et le P. Willms, comme ancien curé et fondateur de la paroisse, charma ses anciennes ouailles par un savant discours sur la question scolaire, question à cette époque si vivement agitée dans notre pays. L'école, construite sur une petite élévation, tout en étant tenue dans de modestes proportions, est un beau bâtiment, et suffira pour longtemps à nos besoins scolaires. Il est vrai qu'on s'est imposé une lourde dette (90,000 francs) pour cette construction, mais la suite a montré que c'était une nécessité. Le nombre toujours grandissant de nos enfants demandait un nouveau local, et une construction provisoire n'aurait été qu'une dépense inutile. D'ailleurs, le

rez-de-chaussée nous fournit des salles pour les jeux et les réunions des différentes sociétés, et le second étage est occupé par une grande salle pour les réunions, les pièces de théâtre, etc., exécutées par les enfants de l'école et les différentes sociétés, afin de créer des ressources pour les œuvres de la paroisse. L'école compte actuellement, à la rentrée, 335 enfants; elle est toujours tenue par les Sœurs de Saint-François, qui s'adonnent à cette tâche avec beaucoup de dévouement et de succès; mentionnons entre autres choses qu'à l'Exposition de Chicago, notre école était du nombre de celles qui obtenaient un diplôme pour les travaux exposés des élèves.

3. — Une autre cérémonie était celle de la bénédiction d'une grande croix avec Christ au cimetière de la paroisse. Cette croix était due à la dévotion des fidèles pour les trépassés; aussi aucun d'eux n'a-t-il manqué, malgré la crise financière, d'y contribuer par ses aumônes. La dévotion pour les pauvres âmes du purgatoire est, d'ailleurs, une dévotion bien chère à nos fidèles. Chaque année, le premier dimanche de novembre, nous faisons la procession au cimetière; tout le monde tient à s'y rendre, même ceux qui ne se font pas de scrupule pour manquer à la messe. C'est alors une bonne occasion de leur rappeler leurs devoirs de chrétiens, ce qui se fait dans le sermon de circonstance. L'Archiconfrérie des pauvres âmes, établie depuis le dernier Bulletin, est un moyen pour entretenir, dans les réunions mensuelles, ces pieuses dispositions.

4. — Une autre dévotion, établie récemment dans la paroisse, se rattache également à une belle cérémonie religieuse que nous avons eue au mois de juin : c'est l'apostolat de la prière et la dévotion au Sacré-Cœur. Nous avons déjà tâché de développer cette dévotion, mais sans beaucoup de succès. Cette année, nous avons pu nous procurer une belle statue du Sacré-Cœur; la cérémonie de la bénédiction, faite par le P. Willms, le dimanche après la fête du Sacré-Cœur, fut comme le point de départ d'une nouvelle ferveur pour cette dévotion; déjà, les communions du premier vendredi sont assez nombreuses, et les exercices de dévotion que nous venons d'introduire pour le soir du premier vendredi sont bien suivis.

Les autres associations, comme celles des mères chrétiennes, des jeunes gens, des jeunes filles, etc., marchent de leur train

ordinaire, et nous tâchons de maintenir et de développer par ces associations la fréquentation des sacrements.

5. — Comme le P. Zielenbach est chargé de la direction de la Sainte-Enfance aux États-Unis, nous voulons dire encore quelques mots sur cette œuvre. Ce fut en novembre 1892 que la direction générale de Paris, après s'être entendue avec la Maison-Mère, nous confiait cette charge. Jusqu'alors, il n'y eut pas aux États-Unis de direction générale ou centrale, ce qui avait empêché son développement. Plusieurs prêtres dévoués à l'œuvre, et connaissant l'intérêt que notre dernier Provincial, le regretté P. Strub, lui avait porté, nous avaient demandé de nous en charger. De semblables demandes furent adressées à la direction générale, à Paris. La Maison-Mère, appréciant toute l'assistance donnée par l'œuvre à nos missions, crut devoir accéder aux désirs de la direction générale, et le P. Zielenbach, qui, depuis plusieurs années, avait eu des rapports particuliers avec les différentes directions en Amérique, fut désigné comme directeur central. Le changement de direction offrait bien, au commencement, quelques difficultés, mais, au bout d'une année, ces difficultés étaient aplanies. Au mois d'août 1893, le directeur général, Mgr Demimuid, faisait un voyage aux États-Unis pour intéresser les Évêques à l'œuvre. Il fut accompagné d'abord par le P. Griffin (Jean), et ensuite, dans un voyage au Canada, le R. P. Provincial voulut bien l'accompagner. Depuis lors, on a tâché de développer et de propager peu à peu cette association. Si le succès n'a pas entièrement répondu à nos désirs, la cause en est à la triste situation des affaires financières, qui a régné dans le pays depuis 1893 jusqu'à ces derniers mois, de sorte qu'une grande partie de la population ouvrière, parmi laquelle l'œuvre fleurit ordinairement mieux, était réduite à la misère. Néanmoins, nos quêtes ne sont pas restées beaucoup en arrière sur les années précédentes, et le directeur général semble être très satisfait des résultats obtenus. Si nos confrères des Missions voulaient bien nous envoyer parfois de petits récits de nature à intéresser les enfants et des photographies représentant des sujets intéressants, la direction de l'œuvre leur en serait reconnaissante. Comme les affaires sont maintenant entrées dans une situation plus favorable, nous avons l'espoir que les démarches que nous allons faire

pour propager l'association porteront bientôt leurs fruits.

6. — La facilité des communications avec la ville de Pittsburg, apportée par le chemin de fer électrique, vient de donner un accroissement important à nos œuvres ici, et l'achat que les Sœurs de Saint-François viennent de faire d'une ferme située sur les limites de notre petite ville, s'en ressent efficacement. Elles ont l'intention d'y établir leur Maison-Mère, et d'y construire, dès l'année prochaine, une maison assez grande pour le noviciat et l'administration générale. En attendant, il n'y réside que 3 ou 6 Sœurs, pour lesquelles nous disons la messe deux fois par semaine dans leur oratoire; les autres jours, elles assistent aux offices à l'église Sainte-Anne ou à celle de Saint-Antoine.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE, A TARENTUM (PA.)

AOÛT 1893. — NOVEMBRE 1895.

Le P. Otten, curé de la paroisse, est parti pour l'Europe au mois de juillet. Pendant son absence, le P. Steurer a pris la direction de l'Œuvre, à laquelle il travaille avec zèle et énergie malgré son âge et sa mauvaise santé.

Les Quarante-Heures ont eu lieu au mois d'août, et plusieurs Pères des communautés environnantes se sont dévoués pour nous aider dans ces occasions solennelles. Il était édifiant de voir une foule immense s'approcher des saints sacrements. Ajoutons que la paroisse se compose en grande partie de braves gens qui sont attachés, cœur et âme, à leur religion qu'ils chérissent plus que la vie. Qu'il en soit toujours ainsi!

Le P. Barth, qui a passé quelques mois dans cette paroisse, y a laissé de bons souvenirs.

L'école, qui compte environ 300 enfants, Allemands, Anglais et Français, est sur un bon pied. Les bonnes Sœurs de la Divine Providence y travaillent avec courage et persévérance, choses indispensables en ce pays. Aussi le Bon Dieu semble-t-il bénir leur infatigable dévouement.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE CLAVER

A. PHILADELPHIE

AOUT 1893. — NOVEMBRE 1895.

1. Personnel. — 2. Ministère. — 3. Ecoles. — 4. Célébration solennelle de la fête de Saint-Pierre Claver. — 5. Relations. Dons. Protecteurs.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin* (septembre 1893), nous avons eu à regretter le départ des PP. Power, Healy et Barth : les PP. Power et Barth, pour raison de santé, et le P. Healy pour la fondation de l'Œuvre des Noirs, récemment établie par la famille Drexel, dans l'Etat de Virginie. Le bon F. Rupert, appelé à la Maison centrale, à Pittsburg, pour faire sa profession religieuse, a été remplacé ici par le F. Tobias, de la Mission de Sénégal.

Notre communauté se compose actuellement des PP. Nolan et Plunkett, et des FF. Celsus et Tobias; le P. Nolan est chargé de l'Œuvre, le P. Plunkett remplit les fonctions de vicaire et d'aumônier de l'Asile de Saint-François de Sales, et les FF. Celsus et Tobias sont instituteurs à l'école des garçons.

2. — Pendant ces deux dernières années, notre Mission, grâce à Dieu, a continué de faire de remarquables progrès. Tous les samedis et les jeudis qui précèdent le premier vendredi du mois, l'église est pleine d'âmes pieuses, qui viennent chercher chez nous le secours des sacrements, qu'elles préfèrent, disent-elles, recevoir chez les religieux. Beaucoup de monde assiste à la messe tous les jours; mais les dimanches, l'église se remplit trois fois dans la journée. Comme les Noirs aiment beaucoup la musique et le chant, nous avons fait tout notre possible pour encourager ces braves gens qui chantent gratuitement et qui attirent, par leurs efforts, un grand nombre de Noirs et de Blancs, et même de protestants, qui affirment que notre chœur ne le cède en rien à ceux des plus grandes églises de la ville. Pendant l'hiver, nous donnons des instructions tous les dimanches soirs, et par ce moyen, nous avons eu la grande consolation de recevoir plusieurs protestants dans le sein de l'Eglise. Ainsi, sur 129 baptêmes inscrits au registre, depuis notre dernier *Bulletin*, il y en avait 46 d'adultes; ceux-ci, après leur journée de travail, venaient de bon cœur réclamer les instructions néces-

saires pour embrasser la vraie foi. Aujourd'hui ce sont de bons catholiques, dont la piété sincère est la consolation des Pères et l'édification de ceux qui fréquentent l'église.

3. — Nous devons également mentionner les bons résultats obtenus dans nos écoles. Le cher F. Celsus, dont toute la vie a été vouée à l'enseignement de la jeunesse, avec le F. Tobias, revenu d'Afrique, il y a deux ans, dirige tous ses efforts vers ce but. Inutile de dire qu'ils sont couronnés du plus grand succès et que les parents ne cessent de nous témoigner leur satisfaction. Non seulement nous avons des enfants catholiques, mais aussi un grand nombre de protestants. De la sorte les préjugés sont dissipés, et même, quelquefois, des parents protestants ont consenti à la conversion de leurs enfants. L'école des filles, toujours dirigée par les Sœurs dévouées de Notre-Dame, produit également des fruits abondants ; cela nous encourage et nous permet d'espérer qu'un jour ces élèves seront des membres fidèles et édifiants de la sainte Eglise.

Outre ces écoles journalières, nous avons aussi une école du dimanche, où les enfants des deux sexes suivent un cours spécial de catéchisme, sous la direction du P. Plunkett. Pour cette œuvre, l'assistance de gens du monde nous est indispensable. Grâce à Dieu, un bon nombre d'entre eux, même parmi les plus riches de la ville, se font honneur de nous prêter leur concours, et s'acquittent de ce devoir avec un dévouement vraiment admirable. Le P. Plunkett donne une instruction pratique au commencement de ces exercices, et un grand bien en est le résultat.

Malgré tous ces succès, nous avons cependant à déplorer le trop petit nombre de jeunes gens catholiques. C'est ainsi que les mariages contractés le sont pour la moitié avec des personnes de religion différente.

4. — Notre fête patronale est toujours célébrée le dimanche qui suit le 9 septembre, jour de la fête de saint Pierre Claver. En ces occasions l'église offre un coup d'œil charmant. Chacun s'empresse de contribuer pour sa part à sa décoration, et les pauvres Noirs, eux-mêmes, nous apportent des fleurs et se mettent à notre disposition, afin que rien ne manque à cette solennité. Les Pères jésuites, toujours très aimables à notre égard, sont ordinairement invités à nous donner un prédicateur ; et l'an

dernier, le Père supérieur en personne a bien voulu répondre à notre invitation. Cette année, le R. P. M. Laughlin, de la même société, a prononcé un très beau discours, et, le lendemain, le premier journal de la ville relatait non seulement les détails de notre cérémonie, mais parlait aussi en termes très flatteurs de nos travaux parmi les Noirs.

5. — Nous sommes heureux de constater la constante bienveillance de Mgr l'Archevêque, qui ne cesse de nous témoigner son affection paternelle. C'est pourquoi l'appui des catholiques riches de la ville ne nous manque jamais, et tous nous ont donné, en maintes circonstances, les preuves de leur estime. Dans le courant de l'année dernière, nous avons reçu 4,500 francs, qui nous ont été légués par testament. Tout récemment encore, on nous a fait cadeau de deux beaux vitraux dont l'un représente l'*Ecce Homo* et l'autre, *Mater Dolorosa*. La famille Drexel se montre toujours on ne peut plus bienveillante. C'est toujours M^{me} Catherine Drexel, la mère, qui paie le loyer de la maison pastorale, tandis que sa sœur, M^{me} Morell, non contente de contribuer chaque année pour une grosse somme à l'entretien de l'église, vient encore, à l'occasion de la fête de Pâques, cette année, de nous offrir un magnifique calice et un ciboire. Que le bon Dieu bénisse tous ces bienfaiteurs de notre chère Mission!

Outre l'Œuvre des Noirs, nous avons aussi à desservir l'asile Saint-François de Sales. Le P. Plunkett y dit la sainte messe tous les jours, et confesse les enfants une fois par mois. Les meilleurs rapports existent entre nous et les Frères des Ecoles chrétiennes qui sont chargés de cette œuvre.

Avant de terminer ce *Bulletin*, nous nous empressons de payer un tribut bien mérité à notre très cher Père Provincial qui n'a jamais manqué, à l'occasion de ses visites, de nous encourager par ses sages conseils. Veuille le Seigneur que ces Missions si chères à son Cœur sacré, continuent à augmenter et à produire, sous sa paternelle direction, le centuple promis à ceux qui travaillent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

MAISON DE SAINT-JOSEPH, A PHILADELPHIE

NOVEMBRE 1893. — NOVEMBRE 1895

Développements de l'œuvre. — Séances récréatives. — Protection de saint Joseph.

Depuis le dernier compte rendu de l'œuvre de Saint-Joseph (*House for Homeless Industrious Boys*), relaté au Bulletin de novembre 1893, il s'est fait dans cette œuvre un progrès rapide et bien consolant. Dans le courant de l'année 1894, deux grandes maisons ont été achetées et meublées moyennant une dépense d'environ 165,000 francs.

Depuis ce dernier bulletin, la moyenne de nos enfants s'est élevée à une centaine. Bien que pris parmi la classe la plus pauvre et la plus négligée de cette grande ville, ces enfants continuent à répondre pleinement à la sollicitude exercée par nous à leur égard, et à augmenter, en toute occasion, la bonne opinion que le public a conçue de notre Institut. Ceux, parmi nos garçons, qui travaillent en ville, ont établi, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres, une excellente réputation en fait d'honnêteté et de travail, en sorte que, désormais, il suffit, pour trouver à un enfant une position importante, qu'on dise qu'il est élevé à la « Maison de Saint-Joseph », tandis qu'auparavant, il était bien difficile de procurer à de pareils enfants une place quelconque, vu que les gens trouvaient naturellement difficile de se fier à des enfants ramassés dans la rue.

Notre Œuvre ne se borne pas aux internes de la maison, mais s'étend à des centaines de jeunes gens auxquels nous aidons à procurer de bonnes positions chez des familles respectables.

Pour les enfants dont l'âge ne leur permet pas de travailler, nous avons établi une école où ils font des progrès sensibles, en même temps que nous avons une école de nuit, avec des maîtres excellents, pour ceux qui travaillent pendant la journée. Les résultats obtenus par cette dernière catégorie dépassent de beaucoup nos espérances.

De temps en temps, nos enfants ont donné des soirées musicales et dramatiques, même aux plus grands théâtres de la ville, lesquelles ont contribué beaucoup à faire connaître avantageusement notre Œuvre et ses résultats. De là, il est arrivé que souvent nos enfants ont été invités à prêter leur concours

à l'occasion des plus grandes représentations pour telle ou telle église. Dans notre propre maison, nous avons établi un beau petit théâtre où se donnent des séances pour nos patrons, parmi lesquels est venu plus d'une fois Sa Gr. Mgr l'Archevêque, qui a toujours témoigné le plus vif intérêt à l'Institut, et a montré la plus grande satisfaction du bon esprit des enfants.

Au mois de juin de cette année, à la demande de plusieurs de nos protecteurs, nos enfants ont donné une séance dans un des plus grands théâtres de la ville, et, pour la première fois, un prix d'admission fut établi. A cette occasion, il y eut tant d'empressement à voir et entendre les enfants que, dans cette seule séance, on put réaliser une forte somme d'argent.

Ayant toujours en vue de sauvegarder de notre mieux la santé des enfants, et en même temps de la faire retrouver à ceux qui avaient été les victimes de la négligence, voire même de la cruauté de leurs parents, nous avons profité d'une heureuse occasion pour louer, aux bords de la mer, pendant la saison chaude, une maison de campagne où sont envoyées, à tour de rôle, des bandes d'enfants, heureux d'échapper ainsi pour un moment aux influences fatigantes de cette grande ville.

L'idée principale qui nous guide est d'élever le caractère et l'esprit des enfants en les entourant de toutes les heureuses influences qu'on trouve chez les bonnes familles. Notre maison est admirablement adaptée à cette fin ; car, outre des dortoirs grands et commodes, de nombreuses chambres, une infirmerie bien appropriée à nos besoins, une belle chapelle, un grand réfectoire, la maison Saint-Joseph est munie d'une bonne bibliothèque, d'une grande salle de lecture, d'une salle d'exercices de gymnastique, d'un grand bassin à nager et de nombreuses baignoires.

En 1893 s'est établie la Société des Enfants de Marie, dont les résultats ont été des plus consolants. La plupart des enfants y appartiennent, et la seule ambition des autres est d'aspirer à être jugés dignes d'être admis un jour parmi les enfants de la sainte Vierge. Les exercices de piété sont entourés de tout ce qui peut les rendre attrayants, de façon que nos jeunes gens y prennent part avec un véritable plaisir, et qu'ainsi ils s'habituent peu à peu et insensiblement aux pratiques de la piété solide et fervente.

En général, les résultats que nous avons déjà obtenus dans cet établissement ont dépassé l'attente générale et ont attiré sur notre OEuvre l'attention du public. La Commission des Charités de l'État, après avoir visité tout récemment notre « Home », l'ont déclaré une des institutions de ce genre les mieux organisées aux États-Unis, et un véritable honneur pour l'Église catholique dans ce pays.

Nous ne recevons de secours que par des contributions volontaires. Aucune assistance ne nous vient, soit de l'État, soit du diocèse, et ce qui nous étonne le plus est de voir avec quelle abondance et générosité notre saint patron, le bon saint Joseph, pourvoit constamment à nos besoins. Jamais il n'a fait défaut à nos demandes, souvent même il nous a envoyé des sommes considérables, mais nécessaires, à la suite d'une prière fervente ou d'une neuvaine, alors qu'on n'avait aucune probabilité de sa provenance. En effet, sa protection pour notre Institut est si évidente que nous ne pouvons douter que cette OEuvre de « Stomeless Boys » ne soit extrêmement chère au cœur de ce grand saint.

Joseph

NÉCROLOGIE

LE R. P. JOHN QUINN

DÉCÉDÉ A CHIPPEWA-FALLS, WISCONSIN (ÉTATS-UNIS), LE 7 FÉVRIER 1895

Ce regretté confrère naquit, en 1848, à Dalkey, près Dublin. Ses parents, d'une piété fervente, eurent soin de lui inculquer, dès ses premières années, les principes de foi vive et de piété solide qu'il conserva toute sa vie. Leurs efforts ne tardèrent pas à porter des fruits précieux devant Dieu, et ses succès, au début de ses études, ainsi que son ardeur au travail, laissèrent bientôt prévoir les services qu'il devait rendre plus tard à la cause divine et à son prochain, selon les desseins de la Providence. Jeune homme, il fut choisi parmi ses concurrents comme instituteur dans l'école nationale de sa ville natale, poste de confiance qu'il garda assez longtemps pour montrer les qualités rares et les aptitudes spéciales dont le bon Dieu l'avait doué.

Le désir de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse et sacer-

dotale le poursuivait depuis son enfance; aussi, en 1868, demandait-il à être admis au petit scolasticat de Blackrock. Il avait alors vingt ans. Après une épreuve de quelques mois à titre de postulant, le R. P. Leman, Supérieur, et le P. Jérôme Schwindenhammer, son pieux directeur, heureux de trouver en lui tous les signes d'une véritable vocation, l'admirent à la prise d'habit en décembre de la même année.

A dater de ce jour jusqu'à celui de sa mort, la vie du P. Quinn ne cessa d'être celle d'un religieux fervent, zélé et constamment fidèle à la grâce précieuse de sa vocation. Après avoir terminé avec éclat ses études classiques à Blackrock, il fut envoyé, en 1873, comme professeur à Rockwell, où il fit un cours de philosophie. Arrivé au grand scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, en août 1874, il y continua ses études jusqu'en 1877, époque à laquelle il fut admis au noviciat de Chevilly. Ordonné prêtre et ayant prononcé ses vœux en août 1878, il reçut du R. P. Schwindenhammer son obédience pour aller prendre part à la fondation du nouveau collège catholique de Pittsburgh, dans l'État de Pensylvanie (États-Unis). Dès son arrivée, il remplit avec tant d'ardeur ses devoirs de professeur et de missionnaire, que son zèle brûlant, qui le portait sans cesse à secourir le prochain et à sauver les âmes, ne le laissait jamais satisfait. Nommé, en 1886, curé de l'église de Sainte-Anne à Millvale, il y travailla, pendant six ans, et sans relâche, pour la gloire de son divin maître. C'est là, au milieu de ses efforts constants pour le bien des âmes, qu'il fut subitement atteint, en 1892, de cette maladie fatale à laquelle il devait succomber.

Quand il rentra à Pittsburgh, au mois de juillet, les médecins furent d'avis qu'il cherchât un climat plus sec, dans un des Etats de l'Ouest, et, sur leurs conseils, le P. Quinn partit pour Chippewa-Falls, dans le Wisconsin, vers la fin de l'année 1894. Malheureusement, l'amélioration ne se fit guère sentir dans ce pays où il avait espéré trouver enfin le soulagement. Déjà très affaibli par cette maladie cruelle et prolongée qui durait depuis trois ans, il ne tarda pas à s'approcher de son dernier moment. Après avoir reçu le saint Viatique et l'extrême-onction, il fit preuve de la résignation la plus complète à la sainte volonté de Dieu, et rendit sa belle âme à son divin Maître, le jeudi matin 7 février 1895. *Requiescat in pace!*

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Placements. — Ont été placés :

A la Maison-Mère : les FF. Landelin, de Mesnières; Lucius, de Chevilly, et le F. novice Marie-Germain;

A Notre-Dame de Langonnet (petit scolasticat) : les PP. Power, de Mesnières; Le Padellec, d'Épinal; Poyer-Poulet, de Mayotte et Nossi-Bé; Ferré, du Gabon, et le F. Ruelin, de Mesnières;

A Orgeville : le F. Marie-Aloïse, de Mesnières;

A la maison d'Allemagne : le F. Euloge, de Chevilly, nouveau profès;

A Castelnau : le P. Féger, de Sierra-Leone.

En Portugal : le P. Gehrès, de Port-au-Prince.

Départs. — Se sont embarqués pour :

La Sénégalie, à Bordeaux (10, 20 et 25 novembre) : les PP. Alaux et Rémont, retournant à leur poste; Dubois, récemment arrivé de l'Oubanghi; Le Vouédec, nouveau profès; et le F. Friard, de Chevilly;

Le Gabon, le 25 novembre : le P. Pacé, rentrant à sa Mission;

Loango, le 10 novembre : le P. Le Mintier, de Cellule;

Landana, le même jour : le P. Moulin, revenant à son poste;

Le Cunène, le 25 octobre, à Lisbonne, le F. Adriano;

Le Zanguebar, le 12 novembre, à Marseille : le F. Adelin, retournant à son poste;

Haïti, le 12 novembre, à Bordeaux : le P. Picarda, rejoignant son poste;

Para, le 25 octobre, à Bordeaux : le P. Sylvand, du Portugal, et le P. Berthon, retourné à son poste;

Madagascar, le 26 octobre, à Marseille : le P. Monnier, de la Mission du Gabon, comme aumônier de soldats rapatriés.

Retours. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 30 octobre : le P. Pascal Jean-Baptiste, de Dakar, et le P. Cros, du Soudan;

Le 15 novembre : les PP. Brennan et Goodmann, de la Trinidad;

Le 17 : le P. Willms, des États-Unis; les PP. Paris et Riff, et le F. Honoré, de l'Oubanghi; le F. Hyacinthe, de Drognens;

Le 24 : le P. Stoffel Ignace et le F. Émile, de Drognens ;

Le 26 : le P. Machon, du Zanguebar.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Décès. — Le P. Joseph-Marie Henry, profès des vœux perpétuels, de la Mission du Gabon, est décédé, le 6 novembre, à Notre-Dame de Langonnet, à l'âge de 28 ans, après 13 années de vie de communauté et 3 ans 4 mois de profession, par suite de phthisie.

Maison-Mère — La circulaire du 13 novembre, relative à la convocation du chapitre, fixe la date de l'élection du nouveau Supérieur général au dimanche de la Pentecôte prochain.

— Pour répondre aux désirs de nos Pères d'Épinal et d'Allemagne, le R. P. Vicaire est allé les visiter (26 novembre — 2 décembre). Il a eu la consolation de trouver l'institution Saint-Joseph en pleine voie de prospérité.

En passant par Strasbourg, il a vu Monseigneur et les vicaires généraux du diocèse. Tous lui ont fait le meilleur accueil et ont exprimé le désir de nous voir bientôt établis en Alsace. Les démarches auprès du gouvernement sont assez avancées pour espérer que sous peu ces désirs se réaliseront.

A Cologne, S. Em. le Cardinal s'est montré d'une bonté tout à fait paternelle ; et plusieurs personnages que le R. P. Vicaire a vus en compagnie du P. Acker, ont paru animés d'un zèle admirable en faveur du bel établissement de Knechtsteden, notre nouvelle maison d'Allemagne.

— Le R. P. Barillec a été envoyé comme visiteur à Notre-Dame de Langonnet ; il est rentré à la Maison-Mère, le 28 novembre, après avoir passé une quinzaine de jours dans cette communauté.

Le nouveau Léon XIII. — La Société anonyme des anciens établissements Cail vient de construire pour le compte de Mgr Augouard un petit vapeur extrêmement curieux qui s'appellera le *Léon XIII*. C'est un bateau entièrement démontable par morceaux de 30 kilogrammes.

Le 20 novembre, on procédait à la Briche, près de Saint-Denis, aux essais sur chantier du bateau nouveau type. Étaient présents, MM. Wahl, ingénieur de la marine, attaché au ministère des

colonies, Duchesne, ingénieur au Bureau Veritas, Bloum, secrétaire de M. de Brazza, Montin, contrôleur de la marine, d'Ecousse de Gautres, trésorier du Congo, Gérardin, chef de poste au Congo, Potier, de la mission d'Uzès, Godel, administrateur colonial, etc.

Sur un lit de madriers, le *Léon XIII* est sous pression, les aubes de la roue d'arrière, — une roue de 3^m.40 de diamètre, — tournant dans l'air. Elles ont 2^m.50 de longueur sur 0^m.30 de largeur.

Voulez-vous les dimensions du bateau? 20 mètres de longueur, 3 de largeur, 1 de creux; 50 centimètres seulement de tirant d'eau. C'est un bateau plat, presque rectangulaire, auquel des machines de la puissance de 60 chevaux peuvent néanmoins imprimer une vitesse de 6 nœuds.

— Vous le voyez, nous dit M. Dubar, directeur de l'usine, le bateau est entièrement monté à l'aide de boulons. En quinze jours, nous le démontons pièce à pièce et nous l'emballons dans des caisses de petit volume après avoir soigneusement numéroté les morceaux. Trois morceaux par caisse, c'est la moyenne. Il y a environ mille pièces.

— Par quel moyen ferez-vous parvenir les « fragments de vapeur » à Mgr Angouard?

— Les caisses seront embarquées au Havre, le 5 janvier, à bord d'un paquebot des Chargeurs-Réunis. Débarquées à Banane, elles seront transportées à dos d'homme de ce point de la côte à Brazzaville, c'est-à-dire sur un parcours de 300 kilomètres. Il faudra un convoi de 1,000 porteurs pour effectuer ce transport qui durera environ un mois. Le bateau sera ensuite remonté et mis à l'eau à Brazzaville par les soins des Pères.

— Quel est le prix de revient d'un bateau semblable?

— 45,000 francs; mais il y a les frais de transport, et, pour ne parler que des prétentions des porteurs nègres, vous savez que ceux-ci demandent 58 francs par 30 kilos de Banane à Brazzaville, prix supérieur, pour la totalité, du bateau au prix d'achat.

(*Le Petit Journal.*)

Bulletins. — Prière aux Supérieurs des communautés de France de préparer leurs bulletins pour la fin de janvier prochain.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 3 décembre 1895.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Érection d'un noviciat de clercs en Portugal. — Abandon de Drognens. — Déclaration de séjour à faire par les sujets étrangers. — **États-Unis** (*suite*). Morrillton. — Conway. — Sainte-Marie, à Détroit. — Saint-Joachim. — Bay-City. — Chippewa-Falls. — **Brésil.** Lima. — **Nécrologie.** Notice : P. Dréano. — *Décès* : P.P. Dréano, Lutz Joseph et Joly. — **Nouvelles des communautés.**

MAISON - MÈRE

ÉRECTION D'UN NOVICIAT DES CLERCS EN PORTUGAL

Jusqu'ici, nous n'avions qu'un seul noviciat de clercs, celui de Grignon. Plusieurs sujets de nationalité étrangère ou expatriés ne pouvant y venir, il a paru nécessaire d'en avoir un autre.

Pour ériger ce nouveau noviciat, on s'est adressé à la Congrégation de la Propagande, en demandant qu'il fût établi à Cintra (Portugal). Le Saint-Siège a daigné accueillir favorablement cette demande. Voici l'indult qui autorise cette nouvelle fondation.

Alphonsus Eschbach, Procurator Generalis Congn̄is S. Spiritus et Im. Cordis Mariae, Sacram Vestram purpuram deosculans, humiliter exponit ut infra :

Hucusque pro integro dicto suo Sodalitio, unicus existebat et existit clericorum admissionem in idem sodalitiū expostulantium Novitiatus, in Diœcesi Parisiensi erectus. Ast passim occurrit juvenes hujusmodi ex Galliis etiam oriundos, variis de causis, maxime vero ob infaustam quæ nunc ibidem viget militarem legem, in dictum Novitiatum non posse admitti.

Quapropter orator pro Superiore seu Vicario Generali facultatem simplex expostulat erigendi alterum Novitiatum et quidem in loco

vulgo *Cintra* prope Ulyssiponem in Lusitania, ubi plures Sodalitium habet domos. Quod Deus...

Ex audientia SSmi habita die 26 nov. 1895, SSmüs D. N. Leo divina Providentia PP. XIII, referente me infrascripto Sacrae Congnis de Propaganda Fide Secretario, Emo ac Rmo P. D. Cardinali Patriarchae Lisbonensi facultatem tribuit constituendi pro suo arbitrio et prudentia Novitiatum memoratae Congnis in loco *Cintra*, dummodo tamen regularis in ea religiosa domo vigeat observantia, et sufficiens familia religiosa inibi habeatur ut obtineri possit ea novitiorum probatio, quae necessaria est ad dignoscendam eorum vocationem, atque hac lege ut locus praefato Novitiatui adsignandus ab ea parte domus in qua degunt professi segregatus sit atque distinctus, aliisque servatis de Jure servandis. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romae ex Aed. S. Congnis de Propaganda Fide, die et anno ut supra.

A. Archiep. LARISSEN, Secr.

ABANDON DE DROGNENS

Le 31 novembre 1891, nous acceptons la direction de l'œuvre de Saint-Nicolas de Drognens, en Suisse. On nous avait fait espérer que nous pourrions facilement y réunir un assez bon nombre d'enfants. Malgré tout le zèle et tous les efforts de nos Pères, ces espérances ne se sont pas réalisées. Il aurait fallu pouvoir y admettre les enfants pour rien ou à peu près, et les modiques ressources de la propriété ne le permettaient point.

D'un autre côté, par suite de l'autorisation de rentrer en Allemagne que nous venions de recevoir, nous n'avions plus, au point de vue des intérêts de la Congrégation, les mêmes raisons de conserver cette maison en Suisse.

Le Conseil général a donc décidé (11 octobre) la suppression de cette œuvre. Le P. Stoffel et le F. Emile l'ont quittée le 23 novembre; les autres Frères étaient partis quelques jours auparavant.

C'est la congrégation italienne du Divin-Sauveur qui nous a remplacés.

DÉCLARATION DE SÉJOUR A FAIRE PAR LES SUJETS ÉTRANGERS

Des difficultés s'étant présentées dans certaines communautés, relativement à l'exécution du décret du 2 octobre 1888 et de la loi du 8 août 1893, sur les sujets étrangers résidant en France, on a pensé qu'il serait utile d'insérer au Bulletin quelques renseignements à ce sujet.

I. Décret de 1889. — Ce décret regarde *tous les étrangers majeurs* qui ont à passer plus d'un mois dans la localité. Ils sont tenus dans cet intervalle de faire à la mairie (à la préfecture de police pour le département de la Seine) une déclaration de résidence, en présentant une pièce authentique justifiant de leur identité, de préférence leur acte de naissance.

En retour, il leur est délivré, *gratuitement*, un récépissé qui leur tient lieu de permis de séjour, et qu'ils doivent montrer à toute réquisition de l'autorité civile ou municipale.

S'ils changent de résidence, ils doivent se présenter dans le mois à la mairie, avec la feuille de séjour qu'ils ont précédemment reçue.

Cette déclaration est donc exigée de tous les membres ou aspirants étrangers de la Congrégation, frères ou scolastiques, ayant vingt et un ans accomplis, non seulement la première fois qu'ils arrivent en France et dans l'intervalle d'un mois après leur arrivée, s'ils passent un mois dans la même maison, mais encore chaque fois qu'ils changent de communauté et vont en habiter une autre pendant le même espace de temps. (Circ. du ministre de l'intérieur, 24 août 1893.)

Par contre, la déclaration précitée n'est pas requise *des mineurs*, d'après un arrêt de la Cour de cassation du 4 août 1893, confirmant le jugement du tribunal de simple police de Merville du 8 mars de la même année, et la déclaration de la préfecture de police de la Seine du 25 août 1895 (voy. *Bull.* n° 86, p. 2). Tous nos petits scolastiques et les postulants frères qui n'ont pas vingt-et-un ans accomplis n'ont donc aucune déclaration à faire.

II. Loi du 8 août 1893. — Cette loi concerne spécialement les étrangers, majeurs ou mineurs, *venant en France exercer une profession, un commerce, une industrie* (art. 1).

Ceux-là doivent faire dans les *huit jours*, à partir de leur

arrivée, à la mairie (dans le département de la Seine à la préfecture de police), une déclaration de résidence, en justifiant de leur identité par un document authentique : extrait de naissance, passeport, acte d'expatriation, diplôme ou livret, etc.

Un extrait du registre d'immatriculation leur est alors délivré dans la forme des actes de l'état civil et moyennant les mêmes droits : 2 fr. 55 pour Paris, 2 fr. 10 pour les autres communes. (Arrêté ministériel du 23 août 1893.)

En cas de changement de commune, on doit faire viser à la mairie ou à la police son certificat d'immatriculation dans les deux jours de son arrivée, en présentant la feuille précédemment reçue. Ce visa se donne sans frais.

Ces formalités sont requises sous peine d'une amende de 50 à 200 francs.

Quant aux personnes qui sont soumises à cette formalité, une circulaire de M. Lépine, préfet de police de la Seine, du 1^{er} décembre 1893, s'exprime comme il suit : « Sont astreints à la déclaration prévue par la loi du 8 août dernier, les étrangers qui exercent une profession, un commerce ou une industrie, tels les industriels, négociants, artistes, professeurs, artisans, ouvriers agricoles, journaliers, employés, domestiques, etc., en un mot, tous ceux qui, directement ou indirectement, tirent rémunération de leur travail, y compris les étrangers appartenant à un ordre religieux. »

Les supérieurs feront bien de se conformer à ces instructions et de se mettre en règle pour la déclaration de séjour des membres étrangers de leurs communautés, Pères, Frères, aspirants et agrégés.

L'omission de cette formalité ou la négligence affectée pourraient leur attirer des désagréments qu'il est mieux d'éviter, même au prix de quelques dérangements.

N. B. — Il arrive fréquemment, pour les sujets ayant fait la déclaration requise, que l'on garde dans la communauté la feuille qu'ils ont reçue en retour de leur déclaration, ce qui occasionne des difficultés en cas de changement de résidence. Cette feuille doit être remise au sujet lui-même et gardée soigneusement par lui.

ÉTATS-UNIS

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE MORRILLTON

NOVEMBRE 1893. — NOVEMBRE 1895

1. Mort du P. Schmidt. Son successeur. — 2. Confirmation. Bénédiction des cloches. — 3. Conversion d'une jeune Américaine. — 4. Visites. — 5. Ministère. Un accident. Dévotion à Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

1. — En commençant le Bulletin de la communauté du Sacré-Cœur de Morrillton, nous relaterons la mort de notre cher P. Supérieur, le P. Schmitt, que le bon Dieu a appelé à Lui après une maladie de trois jours. Le P. Schmidt, venu à Morrillton il n'y a que deux ans, lors de la bénédiction de la nouvelle église du Sacré-Cœur, y a travaillé avec un grand zèle au salut des âmes, et ce qu'il a fait pour embellir cette église et pour rendre les offices aussi beaux que possible, est un témoignage certain de son grand amour pour le culte divin. Sa notice apprendra à nos confrères, d'une manière plus étendue, quel zèle a animé ce prêtre, ce religieux, qui ne reculait devant aucune difficulté, devant aucun travail, dès qu'il s'agissait du bien de l'Eglise et du salut des âmes.

Le P. Laengst, déjà chargé de la paroisse pendant quelques semaines avant l'arrivée du P. Schmidt, et précédemment curé à Conway, a été nommé par le R. P. Provincial pour le remplacer. Nos familles catholiques continueront ainsi à marcher en avant dans le chemin du salut et du bien.

2. -- Depuis notre dernier Bulletin, nous avons à mentionner d'abord la confirmation des enfants de Morrillton par S. Gr. Mgr Fitzgérald, évêque de Little-Rock. Monseigneur était arrivé la veille et les Pères de la communauté, ainsi que les hommes du Cercle de Saint-Joseph, avaient été le recevoir à la gare.

C'est Monseigneur lui-même qui a prêché en anglais, et le cher P. Heizmann, comme ancien curé de Morrillton, a adressé à ses petits protégés un beau sermon en allemand. Après la cérémonie du matin, le baptême de deux magnifiques cloches, que notre regretté P. Supérieur avait achetées à Saint-Louis (Missouri), eut lieu dans la soirée. Nous les devons au cher Père, qui s'était donné beaucoup de peine pour amasser l'argent

nécessaire. Monseigneur est enchanté de notre belle église, et les habitants de Morrillton en sont fiers.

3. — Le zèle du P. Schmidt pour le salut des âmes était sans bornes; aussi avons-nous, grâce à lui, à enregistrer une importante conversion : c'est celle d'une jeune Américaine, Miss Ranke, aujourd'hui mariée à un jeune Irlandais catholique, nommé Quinn, qui occupe le poste de télégraphiste. Son baptême a été célébré le jour de Pâques de cette année. L'assistance était telle qu'il n'y avait plus une place libre dans l'église, et la même affluence a assisté à son mariage. Nous avons lieu de croire que la conversion de cette personne est un signe précurseur favorable; car, comme elle connaît beaucoup de monde, elle fera son possible, Dieu aidant, pour nous attirer d'autres âmes.

4. — Nous avons eu le bonheur d'avoir le R. P. Provincial au milieu de nous, à deux reprises différentes : l'année dernière et cette année. Mais cette fois, à cause de la mort du P. Schmidt, il n'est resté que douze jours.

Mgr Fitzgérald, lors de la bénédiction des cloches, est demeuré deux jours à Morrillton et s'est toujours montré très aimable à notre égard. Le R. P. Abbé des Bénédictins passe aussi de temps en temps quelques heures avec nous, quand il visite les paroisses desservies par ses religieux.

5. — Les stations d'Atkins et de Saint-Vincent sont, comme par le passé, desservies par le P. Schultz, et il y a lieu d'être satisfait, grâce à la dévotion au Sacré-Cœur. Depuis que le Père a établi cette dévotion, les confessions et les communions sont beaucoup plus nombreuses qu'autrefois, et une plus grande concorde règne entre les familles qui viennent de tous les points de l'Allemagne et de la Suisse. Espérons que cette dévotion grandira de plus en plus et que ces braves gens marcheront dans le droit chemin.

Plusieurs personnes sont mortes cette année. Ici, encore, nous pouvons rendre des actions de grâces à Dieu, car toutes ont reçu les derniers sacrements, malgré la longueur du chemin pour se rendre de Morrillton à Saint-Vincent. Le P. Schultz et son conducteur ont failli subir, il y a quelques semaines, une mort qui n'aurait pas été aussi douce que celle de l'homme que le Père devait administrer. Arrivé fort tard à Saint-Vincent, il se rendit en voiture à l'église pour y chercher les saintes Huiles.

Le cheval, fatigué et ayant encore une course de quelques heures à fournir avant d'arriver chez le fermier malade, voulut à tout prix rentrer à la maison. Le conducteur ne pouvant plus la maîtriser, la bête prit le mors aux dents, renversa la voiture et partit avec les deux premières roues, laissant le Père et le conducteur sous la voiture. Mais Notre-Dame du Perpétuel-Secours les avait protégés, car, dès que l'instituteur les eut déli-
vrés, le conducteur demanda :

« — Père, avez-vous du mal ? »

« — Non... »

« — Ni moi non plus. »

On en fut quitte pour la peur.

La dévotion à Notre-Dame du Perpétuel-Secours, patronne de la paroisse, est en grand honneur ; aussi sa fête a-t-elle été célébrée cette année, comme elle ne l'avait jamais été. Beaucoup de familles d'Atkins et de Morrilton étaient arrivées à Saint-Vincent la veille, et si la procession a été magnifique, les prières qu'on a adressées à Notre-Dame pendant toute la journée ont été bien touchantes. Espérons que notre bonne Mère du ciel nous protégera et nous obtiendra la grâce de rester unis à son divin Fils.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE CONWAY

NOVEMBRE 1893. — NOVEMBRE 1895

1. Personnel. Travaux. Réparations. Embellissements. — 2. Ministère. Mission.¹ Confirmation. — 3. Départ du P. Heizmann. Zèle du P. Laengst. Cérémonies religieuses à l'église de Conway. — 4. Prédications. — 5. Processions. — 6. OEuvres.

1. — Au mois de décembre 1890, le P. Steurer, comme on l'a vu dans le *Bulletin* de 1891, a repris la charge de curé de la paroisse de Saint-Joseph de Conway jusqu'au mois de mai 1893, époque à laquelle il fut remplacé provisoirement par le P. Laengst. Pendant ces trois années, le P. Steurer parvint à faire achever le beau clocher de l'église que le cher et regretté P. Schmitt avait vu commencer ; deux magnifiques cloches y ont été placées et Mgr de Little Rock les a bénites au mois de février. Le P. Steurer, fatigué du climat du sud et très avancé en âge, dut alors déposer le pénible fardeau de curé de Conway ; car la paroisse est un mélange d'Allemands, de Français et

d'Anglais, de Polonais, et chaque nationalité demande à prendre à part les instructions des fêtes et des dimanches.

Le P. Laengst, venu du Nord le 18 mai 1893 pour remplacer provisoirement le P. Steurer, reçut au bout de trois mois son obédience pour Détroit, et le P. Heizmann fut nommé curé de Conway. Ce cher Père, aimant la beauté du culte et tout ce qui peut y contribuer, n'oublia rien pour embellir la maison de Dieu. C'est ainsi que, au moyen de quêtes, il put se procurer un nouveau maître-autel et un autre chemin de Croix, dont les proportions, en rapport avec les vastes dimensions de l'église, produisent le meilleur effet. Celle-ci réclamait encore depuis longtemps une réparation nécessaire; il n'eut de repos que quand elle fut complètement terminée. A peine l'église restaurée, embellie, il fallut songer au presbytère et à l'enclos qui l'entoure, ainsi que l'église. Tout cela fut mené à bonne fin sans laisser de dettes.

2. — Les réparations matérielles achevées, le P. Heizmann songea à la restauration beaucoup plus importante des âmes que la Providence lui avait confiées. Il invita donc le T. R. P. abbé des Bénédictins de Subiaco à donner une mission. Bien que l'abbé prêchât tous les jours en anglais et en allemand, le résultat fut maigre, car les Américains ne venaient là que par curiosité et non pour apprendre le bien et connaître notre sainte religion.

Quant à nos paroissiens (22 familles françaises), le R. P. Abbé ne sachant pas le français, ne put rien faire pour eux.

Au mois de novembre de la même année, eut lieu la confirmation. Les enfants, au nombre de 62, avaient été bien préparés par le P. Heizmann et par les Sœurs de Saint-Joseph. Un temps superbe favorisa encore la célébration de cette belle fête qui laisse toujours un profond souvenir dans le cœur des enfants. Le R. P. Provincial, les PP. Heizmann, Schmidt et Schultz, avec un Père Bénédictin, et le P. Orlofski, prêtre polonais, étaient allés recevoir Monseigneur à la gare. C'est là que la procession se forma, musique en tête, se dirigeant vers le presbytère. De là, on se rendit immédiatement à l'église et Monseigneur commença la grand'messe.

Avant la confirmation, le R. P. Provincial prêcha en français, le P. Schmidt en allemand et Monseigneur lui-même en anglais. La fête a été des plus brillantes. Espérons que les enfants con-

firmés resteront fidèles aux inspirations du divin Esprit dont ils ont reçu les dons.

3. — Au mois de janvier dernier, le cher P. Heizmann, fatigué d'un long et pénible ministère, rentra en Europe et fut remplacé à Conway par le P. Laengst, venant de Détroit. Le P. Laengst se mit de suite à l'œuvre et continua avec zèle le travail commencé par ses prédécesseurs. Avec son chemin de croix, qui a coûté 1150 francs, et sa table de communion en bois sculpté, d'une valeur de 500 francs, l'église de Conway est considérée aujourd'hui comme une des plus belles du diocèse. Le service s'y fait aussi régulièrement que dans les grandes églises, et, chose consolante, le monde y assiste d'une manière édifiante.

4. — Quant à la prédication, elle est partagée entre les trois nationalités. Les Allemands forment environ 60 familles; les Français 22; les Anglais et les Polonais 12; or, le Père, curé de Conway, prêche en allemand le premier et le quatrième dimanche du mois; en anglais, le deuxième, et en français le troisième. Il faut ajouter que même ceux qui ne comprennent pas une de ces langues restent tranquilles et écoutent comme si on prêchait pour eux.

5. — Grâce aux jardins et à la vaste propriété de Conway, nous pouvons, tout à l'aise, faire les processions. Parmi les principales, il faut surtout citer celle de la Fête-Dieu. Chacun prête son concours pour orner les autels; quant aux musiciens en uniforme, tous Allemands, sauf deux, ils constituent la meilleure société philharmonique de l'État d'Arkansas; bref, la prière, le chant, la musique, l'ordre dans la marche, tout cela attire une foule considérable de gens de la ville.

6. — Le P. Laengst vient de créer l'Association des Enfants de Marie pour les jeunes gens des deux sexes, âgés de moins de seize ans, qui ont déjà fait leur première communion. Les membres s'engagent à dire certaines prières tous les jours, à s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie une fois par mois, et à venir régulièrement au catéchisme de persévérance tous les dimanches.

Le dernier dimanche du mois de mai, 36 enfants ont été reçus comme associés. A la réception, tous se sont donnés à Marie par une consécration solennelle qu'ils ont lue, cierge en main, lui promettant fidélité. Ajoutons que les Enfants de Marie

donnent la plus grande consolation au Père. La jeunesse se prépare ainsi à faire partie des autres associations et confréries. Garçons et filles assistent à une conférence et font une communion générale tous les deux mois; les hommes mariés tous les trois mois. Ce n'est pas demander trop, comme on pourrait le croire; au contraire, ils viennent fidèlement et avec joie.

Une dévotion à laquelle les paroissiens tiennent beaucoup aussi, c'est la dévotion aux âmes du purgatoire, que le R. P. Laengst ne cesse de leur recommander. Le cher Père leur recommande encore, le cimetière se trouvant à côté de l'église, de ne point oublier les vieilles coutumes d'Allemagne, c'est-à-dire de visiter les tombes chaque fois qu'ils viennent à l'église pour y adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, et tous s'empressent de suivre ce conseil, quelquefois même en procession, chaque dimanche après le service.

Aujourd'hui, le P. Laengst ayant été nommé curé de Morrilton, après la mort du P. Schmidt, c'est le cher P. Muespach, venu du Nord, qui est chargé de Saint-Joseph de Conway.

Espérons que saint Joseph, patron de Conway, protégera nos chrétiens et que, sous sa protection, ils parviendront à s'unir chaque jour davantage à Notre-Seigneur.

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE, A DÉTROIT

NOVEMBRE 1893. — NOVEMBRE 1895

1. Débuts de la paroisse Sainte-Marie. — 2. Notre arrivée et notre installation. — 3. Premier accueil. Tâche difficile. Relèvement de la paroisse. — 4. OEuvres. — 5. Ministère. Retraite. — 6. Confrérie du Saint et Immaculé Cœur de Marie. — 7. Ordinations. — 8. Personnel. Visites du R. P. Provincial.

1. — Au mois de juin 1893, Sa Gr. Mgr Foley offrait à la Congrégation la paroisse de l'Immaculée-Conception, à Détroit. Cette paroisse était, il y a une quinzaine d'années, la plus belle et la plus riche de Détroit : elle avait été fondée, en 1835, par les dignes fils de Saint-Alphonse. En 1872, les Franciscains succédèrent aux Rédemptoristes; et, en 1891, un prêtre séculier, Charles Bolte, en fut nommé *curé*; mais, malgré le zèle et l'ardeur qu'il déploya, le succès ne lui sourit point, et, sous son pastorat, la paroisse allait, pour ainsi dire, à sa perte, par

suite des dissensions et des mécontentements causés par le départ des Pères Franciscains.

Les paroissiens, accoutumés au système du clergé régulier, voulaient, à tout prix, avoir des prêtres religieux et, dans ce but, firent auprès de l'évêque démarches sur démarches, qui réussirent après bien des pourparlers. C'est alors que nous fûmes appelés.

2. — Avec l'approbation de la Maison-Mère, la paroisse fut acceptée, et le P. Schwab, supérieur de la communauté de Sharpsburg, en fut nommé curé.

Le 23 juillet 1893 eut lieu la solennité de l'installation. Mgr Foley, qui tint à la présider, fit, à cette occasion, une courte, mais touchante allocution, dans laquelle il appréciait hautement les mérites de notre Congrégation et exhortait les paroissiens à conserver entre eux l'esprit d'union et de concorde.

Le nouveau curé, le P. Schwab, monta en chaire après lui, et, dans un petit discours bien tourné et très adroit, s'annonça comme *pasteur* de la paroisse.

3. — L'accueil que lui firent les paroissiens fut excessivement froid ; ces braves gens avaient gardé dans leur cœur une prédilection spéciale pour les Franciscains, et c'est sous cette influence qu'ils travaillèrent plus ou moins au retour de ces zélés religieux.

Le P. Schwab avait donc devant lui un travail rude et âpre, et sa tâche était réellement difficile ; mais ce n'était pas tout : sous M. l'abbé Bolte, les paroissiens s'étaient désunis ; les uns fréquentèrent l'église des Jésuites, les autres allèrent à la cathédrale, de sorte que le P. Schwab dut employer tous ses efforts pour faire revenir les brebis récalcitrantes dans leur propre bercail : il y réussit, grâce à Dieu ; mais que de difficultés à surmonter, que d'obstacles à vaincre !

Enfin, par son ardeur et son zèle éclairé, il parvint non seulement à gagner la confiance des gens, mais aussi à les attirer de nouveau dans leur propre paroisse, et maintenant, tout est tranquille : l'orage a disparu, les esprits sont calmes, et chacun fréquente son église. Si le combat a été pénible, la victoire a été complète.

Pour réster dans la vérité, il faut encore ajouter un mot.

Ce qui n'a pas peu contribué à relever la paroisse, c'est le

zèle et l'infatigable ardeur des PP. Edouard Schmitz et Charles Laengst qui, comme de vaillants soldats, ont aidé et soutenu leur supérieur, le P. Schwab, dans les difficultés et les moments pénibles. Le P. Schmitz, il est vrai, n'est resté qu'un court espace de temps à Sainte-Marie; mais son passage, quelque court qu'il ait été, a laissé un souvenir durable.

4. — Après ce petit aperçu, nous nous permettrons d'entrer dans quelques détails, d'énumérer les différentes œuvres qui existent et de montrer le bien qui a été fait depuis notre arrivée.

Après avoir pris possession de la paroisse, le P. Schwab a commencé par réorganiser les nombreuses sociétés ou conférences, savoir : les conférences des hommes, des femmes, des jeunes garçons et des jeunes filles; ces conférences, fondées par les Franciscains, étaient tombées en désuétude sous M. l'abbé Bolte. Elles sont d'un très grand secours pour asseoir une paroisse sur une base solide et inculquer l'esprit vraiment chrétien dans les âmes; en outre, nous avons établi et mis sur un bon pied le catéchisme de persévérance qui, jusqu'alors, n'existait pas. Ce catéchisme contribue beaucoup à rehausser le niveau chrétien et à former à la vertu le cœur de nos enfants.

5. — A notre arrivée, il y avait, tous les dimanches, à la messe de 9 heures, un sermon en anglais; le bon P. Laengst fut désigné par la Providence comme *prédicateur anglais*; mais, après quelques mois, ce sermon fut aboli, et maintenant les murs de la majestueuse église de Sainte-Marie n'entendent plus que des sermons en allemand. Pour consolider mieux les paroissiens dans la pratique de la vertu, le P. Schwab songea à les faire participer aux fruits et aux bienfaits d'une retraite ou mission; dans ce but, on fit venir, au mois de décembre dernier, trois Pères Liguoriens, qui se livrèrent avec zèle et ardeur au travail de la réformation et de la régénération des âmes. Cette mission dura 15 jours : la 1^{re} semaine a été consacrée aux hommes et aux jeunes gens; et la 2^e aux femmes et aux jeunes filles. Le succès a été complet, car plus de 2300 communions ont été distribuées pendant ce temps de grâces et de bénédictions.

6. — Voulant imprimer dans les cœurs un grand amour pour la Sainte Vierge, nous avons érigé, dès le commencement, la confrérie du Saint et Immaculé Cœur de Marie. A cèt effet, il y a, tous les samedis soirs, chapelet, sermon, recommandations

de prières et salut : cette belle dévotion produit des fruits consolants parmi les fidèles. En outre, le P. Schwab a fait construire au fond de l'église une magnifique grotte de Lourdes, œuvre du bon F. André, qui attire aux pieds de Marie un grand nombre de personnes. Ainsi, le culte et la dévotion envers notre bonne Mère du ciel prennent sensiblement de l'extension.

7. — Au mois d'avril dernier, nous avons été témoins d'une fête solennelle et touchante. Quatre lévites du Seigneur ont été ordonnés prêtres dans notre spacieuse église; deux d'entre eux appartiennent à notre paroisse. Cette ordination a fait l'impression la plus vive sur nos fidèles, qui en garderont longtemps le souvenir dans leurs cœurs.

8. — Notre communauté se compose actuellement des PP. Schwab, supérieur et curé; Schløesser et Olfen, vicaires, et du F. André, sacristain et mécanicien.

Le P. Schwab se trouve actuellement en Europe pour cause de santé; le P. Olfen nous est arrivé au mois de septembre dernier; il a très bien été accepté ici, où il est spécialement chargé de l'économat, de la Sainte-Enfance, et d'une partie des enfants de l'école. Outre sa charge de vicaire à Sainte-Marie, il a dû, pendant plusieurs mois, se rendre, chaque dimanche, dans une paroisse voisine, pour y dire la messe et prêcher; il a aussi, l'été dernier, donné une retraite aux Sœurs de Notre-Dame. Il jouit, malgré le poids de sa tâche, d'une assez bonne santé.

Le P. Laengst nous a quittés à Noël pour se rendre à Conway, dans l'Arkansas. Ce Père a vraiment fait un grand bien à Détroit; son zèle n'avait, pour ainsi dire, pas de bornes, ce qui fait que nos chrétiens aiment toujours à parler de lui. Lorsqu'il fit ses adieux, bien des larmes coulèrent. Ce Père a laissé à Détroit, où il a été le collaborateur et le bras droit du P. Schwab dans l'œuvre du relèvement et de la réorganisation de la paroisse de Sainte-Marie, un profond souvenir.

Le F. Térance, notre portier et notre cuisinier à la fois, a dû se rendre, au commencement de cette année, à Philadelphie pour aider le P. Fitzgibbons dans l'œuvre de l'orphelinat. Nous avons vivement regretté son départ; car, d'un caractère bon et aimable, il nous a été aussi d'un grand secours dans la communauté.

Enfin, pour donner une idée assez juste du travail qui nous incombe, il suffit de mentionner, en passant, qu'à la paroisse

de Sainte-Marie, il y a, tous les dimanches, quatre messes, quatre sermons et le catéchisme de persévérance, qui dure toujours trois quarts d'heure. Nous avons encore à nous occuper des malades et de l'école, dont les soins absorbent un temps considérable; mais *in labore requies*, et puis, ce qui ne nous console pas peu, c'est la présence du bien-aimé Père Provincial, qui, de temps en temps, se plaît à venir de Pittsburgh, pour nous faire de courtes visites et nous encourager dans nos labeurs et nos tristesses.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOACHIM (DÉTROIT)

NOVEMBRE 1893. — NOVEMBRE 1895.

1. Confessions. — 2. Premières communions. — 3. Sociétés religieuses. — 4. Catéchismes. — 5. Ecole catholique. — 6. Mission.

1. — Notre communauté continue toujours à s'occuper des œuvres du saint ministère, très nombreuses dans toute notre province d'Amérique, comme on pourra le voir par ce qui va suivre.

Chaque jour, nous avons plusieurs confessions à entendre, mais principalement les jeudis, les premiers vendredis du mois et les veilles des fêtes et des dimanches fixés pour les sociétaires. Ces jours-là, où plutôt les nuits de ces jours, on entend de 300 à 400 pénitents, ce qui, avec les confessions ordinaires, donne par mois une moyenne de 1900 personnes recevant le sacrement de pénitence, sans compter les 300 enfants de l'école qui n'ont pas encore fait leur première communion, mais qui vont très souvent à confesse.

2. — Nous avons régulièrement chaque année à peu près 100 enfants qui s'approchent pour la première fois de la sainte Table. Le catéchisme leur est fait; tous les jours à l'école, et aussi chaque jour après Pâques une heure à l'église. Jusqu'à la fin de juin, on les prépare ainsi d'une manière spéciale à recevoir dignement Celui qui descendra pour la première fois dans leur cœur. Qu'ils sont heureux, lorsqu'après trois jours de retraite prêchée par un des Pères, ils voient se lever enfin l'aurore de ce jour brillant entre tous dans la vie humaine! Mais plus heureux sont-ils encore au moment où le Dieu caché sous les voiles eucharistiques vient leur faire sa première visite!

Le soir de ce même jour, Sa Gr. Mgr l'Évêque de Détroit vient chaque fois leur administrer le sacrement qui doit les rendre

forts et courageux dans les luttes futures. Il faut le dire à la louange des Canadiens, ils combattent avec courage et sont plus fidèles à leur religion que bien des Français.

3. — Ici, en Amérique comme partout ailleurs, les sociétés secrètes d'hommes et de femmes font les plus grands efforts pour attirer dans leurs rangs le plus de sujets possibles. Pour contrebalancer leur funeste influence, on leur oppose avec avantage des sociétés religieuses de jeunes gens et de jeunes filles, d'hommes et de femmes, mariés et non mariés, veufs et veuves. Régulièrement une fois par mois, presque tous les membres de ces sociétés s'approchent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et ont une réunion à laquelle assiste toujours un des Pères qui, à cette occasion, leur adresse la parole, les encourage, leur montre le chemin à suivre. Quand, à la fin de leur séance, les sociétaires retournent chez eux, ils sont plus unis, plus fermes, plus inébranlables dans leur foi, plus décidés à mépriser toutes les offres, à repousser toutes les attaques des sociétés secrètes. Jusqu'à ce jour, aucun de nos membres n'est entré dans les associations prohibées par l'Église, malgré toutes les avances faites pour les attirer, et qui ont été très nombreuses : tous les efforts ont été vains, toutes les démarches inutiles.

Aussi, devant un pareil résultat, faisons-nous tout notre possible pour augmenter le nombre des membres de nos associations, et, avec l'aide de Dieu, nous avons pu réussir assez bien. Nous avons maintenant les Sociétés du Très Saint-Sacrement, de la ligue du Sacré-Cœur, de la Sainte-Vierge, de Sainte-Anne, de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Louis de Gonzague, de Secours mutuels pour hommes et pour femmes : en tout huit associations qui nous donnent un total d'environ 1000 membres. A part les sociétaires de secours mutuels pour hommes et pour femmes, qui ne sont obligés de communier en corps qu'une fois par année, les autres communient une fois par mois.

4. — Parmi nos Canadiens venus ici, ou du Canada ou des autres états de l'Amérique, il y en a plusieurs, qui, malheureusement, n'ont pas encore fait leur première communion, soit parce qu'ils demeuraient trop loin des églises, soit par indifférence religieuse, soit enfin, parce que leur ignorance était telle qu'on ne pouvait les admettre à la sainte Table. Que faire avec

de semblables sujets? Les laisser vivre et mourir de la sorte n'est pas possible! Il faut donc aller les trouver, les faire venir pendant la journée ou le soir après la fin de leur travail, les instruire autant qu'on le peut, tâcher de leur faire connaître au moins ce qui est absolument requis pour s'approcher des sacrements, s'ils ne peuvent pas comprendre davantage, ce qui arrive très souvent, car la plupart du temps leur intelligence n'est pas très développée.

5. — Si dans tous les pays une école catholique est nécessaire pour le bien de la religion, de la vie chrétienne des futures générations, elle l'est surtout en Amérique. Ici, en effet, l'enfant, le jeune homme, trouvent tant de pièges, tant de sectes intéressées à les détourner de la bonne voie, à les prendre dans leurs rangs, qu'à moins d'être jusqu'à un certain âge sous la direction de bons et de pieux maîtres ou maîtresses catholiques, ils se perdent bientôt complètement ou ne songent même plus à pratiquer. Aussi travaillons-nous de toutes nos forces d'abord à avoir une école catholique, ensuite à l'entretenir et enfin à la conserver. Sans doute, les écoles publiques, où la jeunesse reçoit l'instruction gratuite et n'a pas à payer les livres ni les cahiers et, où très souvent encore on lui fournit des habits, nous font un très grand tort. Sans doute, aussi, la liberté presque complète dont les enfants jouissent dans ces écoles ne les porte pas précisément à fréquenter la nôtre, où l'on est un peu plus sévère et plus attentif à surveiller leurs faits et gestes. Sans doute, enfin, notre école n'étant subventionnée ni par l'Etat ni par la ville, mais uniquement soutenue par nos paroissiens, dont la plus grande partie se compose de pauvres ouvriers gagnant leur pain à la sueur de leur front (et encore n'ont-ils pas constamment ce travail nécessaire à l'entretien de leur vie) ne possède pas régulièrement toutes les ressources voulues. Hélas! non, son trésor n'est jamais assez rempli pour faire face à toutes les charges, et principalement depuis deux ans.

Eh bien! malgré ces nombreux désavantages pour nous et en dépit des faveurs dont jouit l'école du gouvernement, les enfants de nos paroissiens fréquentent la nôtre et y restent jusqu'à quatorze, seize et dix-sept ans. L'année scolaire de 1893 à 1894 comptait 507 élèves et celle de 1894 à 1895, 503. Comme on le voit, ces chiffres parlent éloquemment en faveur de notre école.

6. — L'année dernière, au mois de novembre, nous avons eu une grande mission, prêchée par trois Pères Jésuites. Durant huit jours, l'église a été remplie d'hommes qui venaient entendre la parole sacrée et s'approcher ensuite des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Après les hommes vinrent les femmes qui, elles aussi, eurent huit jours de pieux exercices.

Cette mission a été une bénédiction pour la paroisse et a ramené bien des pécheurs. Ces deux retraites ont été closes par l'exposition du Saint-Sacrement pendant deux jours, et chaque jour une très grande foule allait communier.

Puisse le bien que ces bons Pères ont fait dans notre paroisse se conserver longtemps!

COMMUNAUTÉ DE BAY-CITY, MICHIGAN

NOVEMBRE 1893. — NOVEMBRE 1895

1. Crise financière. — 2. Changement de supérieur. — 3. Ecoles. — 4. Ministère. Confréries. — 5. Première communion. Fêtes.

1. — La maison de Bay-City se trouvant reléguée dans le nord-ouest des Etats-Unis, les confrères qui travaillent dans cette partie de l'Etat du Michigan, ont été souvent sans nouvelles, soit de la Maison-Mère, soit du siège principal de la province. Les bulletins et circulaires se perdent ou, s'ils nous arrivent, c'est après un retard de quelques semaines, après avoir fait une longue excursion à travers l'Amérique.

Autant que nous pouvons nous le rappeler, le dernier Bulletin de la maison de Bay-City annonçait d'une manière enthousiaste la construction d'une église neuve. Les plans furent, en effet, commandés et exécutés sur papier spécial par un des principaux architectes de la ville. L'exécution de ces plans ne pouvait coûter moins de 60 mille piastres, c'est-à-dire 300,000 francs. Des souscriptions furent ouvertes; les Canadiens, toujours prêts à promettre, souscrivirent assez généreusement, mais ne se hâtèrent pas de verser le montant souscrit dans le trésor. Plusieurs anonymes, partis probablement de ces plages faute de travail, voulurent, eux aussi, contribuer, et comme cela ne coûtait rien, mirent leurs noms à côté de celui de quelques autres pour un montant assez élevé : cette souscription ainsi lancée prit tellement bien, que le bon P. Roth eût, dans l'espace

de quelques mois, de 10 à 12 mille piastres sur papier blanc. Toutefois, pour dire toute la vérité, au 1^{er} mars 1893, on avait déjà réalisé 520 piastres, que l'on mit en sûreté à la Banque nationale.

Sur ces entrefaites, arriva la crise financière, commerciale et industrielle qui fut très désastreuse pour toute la vallée de Saginaw, où cet état dure depuis deux ou trois ans. Les gens sont, pour la plupart, des ouvriers et, l'argent ne circulant plus aussi librement qu'auparavant, tous se trouvèrent sans travail ou furent obligés de travailler à un prix et à des gages excessivement minimes. Tandis que les industriels et les capitalistes discutaient la question du bimétallisme, la faim et la misère envahirent le toit de ces familles. Un certain nombre, pour trouver du travail et du pain, émigra plus avant vers le Nord. Cela s'explique : nos Canadiens étant habitués à travailler dans les bois, sont portés à se grouper dans les régions encore boisées; cette partie du Michigan, surnommée la vallée de Saginaw, étant complètement déboisée, les bûcherons sont forcés d'aller bien loin dans le nord. Bay-City, autrefois très important pour le bois de sciage, a perdu toute son importance, les bois se trouvant trop éloignés pour alimenter les scieries. Ayant vécu dans l'aisance et même dans une certaine abondance relative et peu habitués à suivre le conseil de la fourmi, ces gens oublièrent d'économiser pour faire face aux mauvais temps, la misère se fit sentir et l'Eglise souffrit de ce fait même. Les Pères qui s'étaient activement occupés de payer quelques milliers de piastres de dettes laissées par leurs prédécesseurs, durent sacrifier la plus grande partie du traitement qui leur est alloué par les règles diocésaines et qui aurait dû leur revenir pour les années 1893 et 1894.

2. — A la fin de février de cette année, le P. Roth vit toutes ses espérances déçues; ce bon Père, qui avait sacrifié toutes ses forces au relèvement de cette pauvre population qui lui était si attachée, eut cependant une compensation bien méritée. Le P. Kienzler étant rappelé en France, le P. Roth fut nommé curé de la paroisse de Saint-Joachim. Pour trouver un remplaçant comme recteur de la maison de Bay-City, on fit appel à l'esprit de conciliation du P. Michel Dangelzer. Ce cher Père ne voulut point refuser le fardeau qui lui était imposé.

Il passa par Détroit, où il put revoir son ancienne paroisse et constater le sincère attachement que les gens lui portaient. Le vendredi 1^{er} mars, à 10 heures de la nuit, il mit pied à terre sur le sol de Bay-City. A la gare, il trouva le bon P. Grès, assisté de deux vieillards de la paroisse. Le surlendemain dimanche eut lieu l'installation officielle. Le nouveau pasteur, annoncé chaleureusement par le P. Grès, fit connaissance avec ses nouvelles brebis et, par la même occasion, le P. Grès publia que désormais le P. Dangelzer et lui seraient les membres accrédités de la mission de Bay-City.

Les prêtres des paroisses voisines vinrent nous présenter leurs hommages et sont restés jusqu'ici en bonne harmonie avec nous.

Après avoir bien examiné la situation, nous sommes tous deux arrivés à la conclusion que, d'ici à de longues années, il nous sera impossible d'y remédier complètement. Tout se trouvant dans un complet délabrement et l'évêque de Grand-Rapide, Mgr Richter, défendant dans son diocèse tout emprunt qui devrait ou pourrait surcharger la paroisse de dettes, il faudra nous contenter de maintenir le tout dans une condition convenable et de faire les réparations les plus urgentes, vu nos modiques ressources. Pour le moment, cependant, nous avons jugé à propos de faire donner un bon lavage au presbytère et de le rendre accessible en y mettant un trottoir en planches.

3. — Les enfants de l'école ont sensiblement augmenté à la rentrée de septembre, par suite de la loi de *compulsion* en vigueur dans l'état de Michigan, loi qui exige que tout enfant au-dessous de seize ans fréquente l'école, de quelque confession qu'elle puisse être.

Malheureusement, la bâtisse à la disposition de ces enfants, au nombre de près de quatre cents, est peu propre à ce but et est loin d'être un chef-d'œuvre d'art ou d'architecture. Le transept de l'église actuelle, que l'on peut comparer à un grand entrepôt de charbon, sert d'école, de sacristie, et, les dimanches, la partie d'en bas est affectée aux paroissiens venant assister à la sainte messe. Huit Sœurs Tertiaires de Saint-Dominique dirigent l'école, et, pour les maintenir, il faut avoir recours à toutes sortes d'expédients, à des soirées dramatiques ou à des soupers ressemblant beaucoup aux agapes de Lacédémone.

4. — La maison de Bay-City est donc une vraie Mission, où il y a beaucoup de bien à faire et où il faut exercer une activité et une énergie tout africaines.

La paroisse ne compte plus autant de familles qu'autrefois. Actuellement, à en juger par le nombre de baptêmes par année et de propriétaires de bancs à l'église, il y en a tout au plus 450, toutes pauvres, à l'exception de deux ou trois qui jouissent d'une aisance relative. Toutes ces familles ont de nombreux enfants; on en trouve un assez grand nombre qui en ont jusqu'à 12 ou 15. Peu instruits en quittant le Canada, ces gens, en émigrant, viennent avec leurs défauts de caractère, et, se trouvant dans un pays tout nouveau pour eux, avec des usages et des mœurs différents et parlant une autre langue, perdent aussi souvent ce qu'il y a de plus précieux, la foi de leurs ancêtres.

La ville étant très étendue et l'église de Saint-Joseph étant la seule église mise à la disposition des Canadiens Français, il est très difficile de les tenir ensemble. Ils vont, comme ils disent, aux églises les plus proches, et ainsi on ne les voit que quand l'un des membres de la famille tombe malade ou qu'on requiert nos services pour le saint baptême.

En moyenne, les baptêmes se montent au chiffre de 130 à 140 par année. Les mariages et les enterrements sont en proportion.

Les Sociétés établies dans la Congrégation de Saint-Joseph n'étant pas canoniquement établies, nous les avons, avec la permission de l'Ordinaire, fait affilier aux Archiconfréries. La Société de Sainte-Anne, pour les Mères chrétiennes, à l'Archiconfrérie de Sainte-Anne de Beaupré (Canada); celle de Saint-Joseph, pour les hommes, à celle de Beauvais (France); celle de la Sainte-Vierge, pour les jeunes filles, et celle de Saint-Louis de Gonzague, pour les jeunes gens, à la Primaria, à Rome. Depuis la réception des documents officiels, une nouvelle impulsion a été donnée à ces associations. Le jour de la fête de sainte Anne, 105 personnes furent solennellement reçues dans la Société de Sainte-Anne, ce qui éleva le nombre des membres à 250. Déjà, auparavant, nous avons eu une réception de jeunes filles dans l'association des Enfants de Marie. Le dernier dimanche du mois de mai, 32 de ces jeunes personnes vinrent se consacrer publiquement et solennellement à la Sainte Vierge.

Outre la dévotion à la Sainte Vierge, à saint Joseph, à sainte

Anne et à saint Louis de Gonzague, il fallait en introduire une autre, la source même de ces dévotions, celle du Sacré-Cœur de Jésus, dévotion qui prend si bien parmi les fidèles et qui, en même temps, nous aide à faire beaucoup de bien.

Nous avons profité du mois de juin pour donner quelques instructions sur le Sacré-Cœur de Jésus. Le P. Dangelzer et le P. Grès ont en même temps exhorté les fidèles au confessionnal. Et, maintenant, nous sommes heureux de voir plus de 150 personnes s'approcher de la sainte Table les premiers vendredis du mois. A la première occasion, nous établirons solennellement la Ligue du Sacré-Cœur de Jésus et la Garde d'honneur.

Pour faire honorer saint Joseph, le patron de notre église, nous avons annoncé une neuvaine de prières en l'honneur de ce grand saint et avons célébré la fête du 19 mars avec beaucoup de dévotion. Les membres de la Société de Saint-Joseph ont profité de cette fête pour faire leur devoir pascal.

Pour honorer la Sainte Vierge, pendant tout le mois de mai, nous avons eu les exercices de piété, le soir, avec une courte instruction sur les vertus de notre bonne Mère. Le P. Grès, toujours prêt à faire le bien et à faire aimer le bon Dieu et la Sainte Vierge, donna tous les soirs une conférence bien goûtée, et ces conférences ont fait un bien durable.

5. — Pendant les mois d'avril, de mai et de juin, il y eut, tous les jours, catéchisme pour les enfants qui devaient faire leur première communion cette année et, le 23 juin, 80 d'entre eux, — quelques convertis dans le nombre, — reçurent pour la première fois le pain des forts. Mgr Richter, l'évêque du diocèse, vint, le même dimanche, conférer le sacrement de confirmation. Après le sermon de circonstance, Sa Grandeur exhorta la population à prendre courage et à s'unir pour faire un effort, afin de bâtir tout d'abord un presbytère digne des prêtres que le Seigneur lui avait envoyés et, ensuite, une église et une école pour leurs enfants.

Le 24, nous célébrâmes la fête nationale des Canadiens, la Saint-Jean-Baptiste. Jusqu'ici, les Canadiens de Bay-City et ceux de West-Bay-City, séparés seulement par une étroite rivière et formant une paroisse distincte, s'unissaient pour célébrer cette fête ensemble, et se partageaient ensuite les revenus qui montaient à très peu. Outre cet inconvénient, cela

donnait lieu à des querelles et à des jalousies. Pour obvier à tout cela, nous annonçâmes trois mois d'avance que la paroisse de Saint-Joseph célébrerait la Saint-Jean-Baptiste toute seule, à Bay-City, et on se mit en voie de former des comités pour l'organisation de cette fête. Les Canadiens paradèrent par les principales rues de la ville et, par leur démonstration, manifestèrent leur attachement à leur sentiment national et au Canada. Cette fête rapporta à l'église un bénéfice net de 2450 francs.

Après le mois de juin, il fallut célébrer le mois de sainte Anne, car nos Canadiens étant, pour la plupart, des descendants de Bretons, ont conservé une grande dévotion pour la mère de la Sainte Vierge. Tous les matins du mois de juillet et deux fois par semaine, le soir, l'église, si pauvre en elle-même, était comble. Les gens de la ville, sans différence de nationalité, accouraient en foule pour suivre les exercices, vénérer les précieuses reliques de sainte Anne et écouter les instructions que nous leur donnions en français et en anglais. Nous distribuâmes 4665 communions pendant ce mois. On peut donc juger par là du nombre de confessions à entendre par les deux Pères. Sainte Anne exauça bien des prières, consola bien des cœurs et rendit même la santé à plusieurs infirmes venus de près comme de loin.

Pour clore l'année scolaire, les petits enfants de l'école donnèrent, sous la direction des Sœurs, une soirée dramatique pour le bénéfice de l'église. Jamais, depuis l'existence de la paroisse, on n'avait vu une si grande affluence se presser dans la salle louée pour la circonstance. La séance dura trois heures. Tous les assistants furent ravis et enthousiasmés. Mgr Richter, ayant appris de son vicaire général le succès merveilleux de cette soirée et la manière dont les enfants avaient exécuté leurs différents morceaux, exprima publiquement le regret de n'en avoir pas connu l'époque. Il serait venu exprès de Grand-Rapide pour encourager les écoles catholiques. Cette soirée nous rapporta pour l'église un bénéfice net de 520 francs.

C'est par ces moyens et quelques autres encore, que nous nous efforçons de nous mettre tant soit peu à flot, et de recouvrer le traitement dû aux Pères pour l'année 1893 et 1894. Tous ceux qui ont visité Bay-City, de loin ou de près, sont obligés d'avouer qu'il y a un travail gigantesque en face de nous. Pour

le spirituel, il s'agit de gagner et de conserver les âmes à Jésus-Christ. Pour le temporel, la paroisse est une ruine. Le souvenir du passé n'encourage pas précisément pour l'avenir; mais nous mettons notre ministère sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus et nous prions nos confrères d'outre-mer de se rappeler de temps à autre, dans leurs ferventes oraisons, deux pauvres confrères isolés sur l'océan du monde, ne sachant plus à quel tronc se rattacher, unis cependant de cœur et d'âme, à eux, dans les Saints Cœurs de Jésus et de Marie.

COMMUNAUTÉ DE CHIPPEWA FALLS

NOVEMBRE 1893. — NOVEMBRE 1895

1. Personnel. — 2. Ministère. — 3. A la mémoire du P. Goldsmith. — 4. Confirmation. — 5. Ecole. — 6. Mort du P. Quinn. Rapports avec le clergé.

1. — Depuis la publication du dernier Bulletin de la communauté, rien de bien saillant ne s'y est produit. Comme dans toute œuvre bien établie, on continue à suivre la marche régulière des choses, maintenant ce qui existe, recueillant les roses avec les épines semées par nos prédécesseurs, jetant une nouvelle semence pour ceux qui nous suivront et faisant le bien dans le calme, le silence et la paix du Seigneur.

Le P. Tobin nous a de nouveau quittés, toujours poursuivi de son inexorable mal, pour chercher un peu de soulagement dans les vastes prairies du Colorado. Le P. Boyce, arrivé du collège de Pittsburgh, a jeté une nouvelle vie dans la communauté et une nouvelle ferveur dans la paroisse et les missions environnantes. Le P. Th. Meyer, venu également quelque temps auparavant pour nous donner un coup de main dans nos nombreux travaux et jeter la bonne semence à droite et à gauche, dans bien des âmes, nous a malheureusement quittés, emportant avec lui des regrets bien sincères de toutes les âmes. Ardent prédicateur, toujours prêt à monter en chaire, il a été d'un prix inestimable à notre communauté alors souffrante, et son départ a laissé retomber sur nos épaules le lourd fardeau qu'il portait si facilement.

Notre petite communauté se compose actuellement des PP. Phelan, Boyce et de deux Frères, l'aimable et toujours joyeux F. Arthème, et le F. Osée, venu de la terre brûlante de

Haïti pour rafraîchir son tempérament dans les froids excessifs du Wisconsin.

2. — La paroisse continue à bien marcher; nos Irlandais et nos Canadiens sont effectivement de braves gens, remplissant leurs devoirs religieux le mieux qu'ils peuvent, et les deux peuples, aux goûts tout divers, se confondent si naturellement dans les idées supérieures de la religion, que jamais la question de nationalité ne suscite la moindre discorde entre eux. La Société anticatholique qui se fonda, il y a quelques années, pour jeter la zizanie entre les protestants et les catholiques, a eu peu de succès et sa fureur, comme celle des grands cyclones de l'ouest, a été de peu de durée et a passé en faisant peu de dégâts. Pour faire comprendre jusqu'à quel degré de haine la calomnie peut aller, il suffira de dire qu'on avait fait courir le bruit que le soubassement de notre église était plein de winchesters, que même les chandeliers sur l'autel étaient remplis de poudre et qu'à un moment donné, tout faisant explosion, le massacre serait général.

3. — La mémoire du P. Goldsmith, premier curé de la paroisse, vient d'être rappelée au souvenir de ses fidèles paroissiens, par l'érection d'une élégante chapelle en pur style roman, dans laquelle sont déposés ses restes. C'est au P. Phelan, son successeur, que cette idée est due.

A l'occasion de la translation des cendres du P. Goldsmith dans cette nouvelle chapelle, nous avons eu le bonheur de posséder au milieu de nous le vénérable évêque du diocèse et une trentaine de prêtres, tous amis du cher défunt. Sa Grandeur a bien voulu chanter la messe, et le R. P. Dolé, notre vieux doyen, qui, peu de temps après, devait lui-même passer dans l'éternité au milieu d'événements terribles (l'église et son presbytère étaient en feu pendant qu'il se mourait), a fait un brillant éloge du P. Goldsmith et un chaleureux appel à la prière du public. Ensuite, au milieu d'un concours immense de peuple, protestants et anciens paroissiens, on a descendu dans sa demeure définitive le corps du P. Goldsmith. C'est là que les fidèles pourront venir pleurer et prier pour celui qui les a tant aimés et qui a tant fait pour eux.

4. — Monseigneur a encore passé quelques jours avec nous et a donné le sacrement de confirmation à plus de deux cents

jeunes enfants, le jour de la Pentecôte. Il avait déjà choisi cette belle fête de la Congrégation dans une autre circonstance, et tous ici nous avons apprécié cette délicatesse de la part de Sa Grandeur.

5. — Il serait injuste de ne rien dire en faveur de notre école, où près de six cents enfants reçoivent de nos bonnes Sœurs la nourriture de l'esprit et du cœur, et qui est actuellement à la tête des écoles paroissiales des États-Unis. Depuis trois ans, nous nous sommes efforcés de la faire affilier à l'Université de l'État. Grâce au sous-secrétaire d'État, fervent catholique et qui prend un intérêt exceptionnel à notre école où il a été instituteur lui-même, nous avons reçu comme étrennes, au Christmas 1894, le télégramme suivant : *École affiliée*. C'est la deuxième école dans tous les États-Unis qui a reçu cet honneur. Puisse-t-elle désormais fleurir et prospérer, et nous apporter des fruits consolants.

✓ 6. — Au milieu de nos joies, la tristesse est venue nous frapper en la personne du P. Quinn, à qui notre climat a été fatal.

Nos relations avec le clergé s'améliorent. Le vicaire général, curé de la paroisse allemande, et qui, en même temps, était pour nous une source d'ennuis et de tracasseries infinies, a été appelé à travailler à un autre champ, loin de nous. Nous espérons qu'il nous aura bien vite oubliés et que tous les préjugés qu'il a soulevés contre nous, au milieu du clergé environnant, vont se dissiper comme la fumée et que désormais nous jouirons avec nos confrères dans le sacerdoce d'une paix que jamais rien ne pourra plus troubler.

BRÉSIL

COMMUNAUTÉ DE LIMA

AOÛT 1893. — NOVEMBRE 1895.

1. Personnel. — 2. Œuvre du collège. — 3. Ministère. — 4. Nos relations. — 5. Visite du R. P. Libermann. — 6. Nos morts. — 7. Un peu de politique.

1. — Après avoir relaté les humbles débuts de notre œuvre de Lima, le dernier Bulletin de la communauté se terminait par une lettre du R. P. Supérieur, dans laquelle il annonçait l'arrivée de deux nouveaux Pères.

Obligés, en effet, de quitter la Guyane française, d'où tous

nos Pères ont été si indignement expulsés pour avoir trop bien rempli leurs devoirs, les PP. Pillard et Leportier reçurent de la Maison-Mère leur obédience pour le Pérou et arrivèrent à Lima, le 2 juillet 1893, au moment où vingt-cinq de nos enfants, après une retraite de trois jours, allaient s'approcher pour la première fois de la sainte Table : jamais encore nous n'avions préparé nos enfants à ce grand acte de la première communion.

M. Palmeira, grand scolastique brésilien de la province du Para, nous venait le mois suivant par la voie du détroit de Magellan.

Deux autres nouveaux profès, les PP. Boucher et Hügi, nous étaient envoyés la même année et débarquaient au Callao, le 30 octobre.

En 1894, enfin, nous arrivaient : 1° le 8 juin, le P. Schuster, des États-Unis (Bay-City); 2° le 10 novembre, le P. Bertrand, nouveau profès; et le F. Ambroise.

M. Palmeira et le P. Schuster sont morts, comme nous le dirons plus bas; les PP. Paloc et Haumesser ne sont plus avec nous, et le F. Ambroise est retourné en France.

La communauté du Saint-Esprit de Lima se compose donc en ce moment de huit Pères qui sont : les PP. Brunetti (Jules), supérieur; Friederich, assistant; Pillard, préfet du collège; Rumbach, Leportier, Boucher, Hügi et Bertrand, professeurs et surveillants. Il faut y ajouter un postulant, M. Luis Cardenas, que le P. Supérieur a recruté à la Paz, dans son voyage en Bolivie, avec le R. P. Visiteur.

2. — L'œuvre la plus importante de la Congrégation, au Pérou, est, pour le moment, notre œuvre du collège. Etabli, depuis le 16 juillet 1892, d'abord près de l'église de la Merced, ensuite près San-Marcelo, rue d'Arequipa, il est à sa troisième année d'existence. Le *Bulletin* de 1893 donnait le compte rendu de ses modestes commencements, ainsi que de son développement pendant la première année. Depuis, ses succès ne se sont pas ralentis, malgré les difficultés et les épreuves par lesquelles nous avons passé et qui ont été telles que nous sommes contraints de nous écrier : *Opus divinum*. Oui, notre œuvre est vraiment l'œuvre de Dieu par le saint et immaculé Cœur de Marie.

Nos difficultés, nous les avons rencontrées tout d'abord dans l'insuffisance du personnel, qui s'est manifestée dès le principe;

(Il a fallu y suppléer par un surcroît de travail qui, dans les conditions ordinaires et s'il devait se prolonger indéfiniment, serait excessif) dans l'impossibilité où nous sommes de trouver un local assez vaste et approprié à une maison d'éducation et de nous procurer des classiques qui pussent être mis entre les mains de nos élèves, notre enseignement devant se faire en français et nos enfants n'entendant et ne parlant que le castillan. Il faut ajouter à cela, dans les commencements surtout, l'embaras du professeur dans sa classe, où les enfants, même ceux appartenant à la colonie française, ne savaient pas un mot de la langue de leur professeur et le professeur pas un mot de celle que parlaient les enfants; ainsi il arrivait que les élèves n'entendaient pas ce que leur disait le professeur et le professeur ne comprenait pas ses élèves.

D'un autre côté, obstacles de la part des familles. Ici peut-être plus que partout ailleurs les parents, les mères surtout, sont trop faibles pour leurs enfants.

Enfin, pendant près de deux ans, guerre civile permanente, fréquentes et continuelles alertes qui avaient pour résultat l'absence d'un bon nombre de nos enfants et l'interruption de nos classes.

Si l'on ajoute à tout cela les épreuves intimes de la communauté, la mort du P. Schuster et de M. Palmeira, on aura une idée de ce que nous avons eu à supporter pendant ces premières années et des obstacles nombreux qu'a rencontrés notre œuvre.

Mais s'il y a eu des privations et des sacrifices, il y a eu aussi des consolations : ces petites âmes, que les familles sont heureuses de nous confier, savent apprécier notre dévouement; elles sont attentives aux grandes leçons de la religion et de la morale que nous voulons avant tout leur inculquer. Une transformation s'opère en elles, lentement peut-être, mais sûrement.

Comme nous le disions déjà dans notre premier Bulletin de 1893, ce qui manque surtout au Pérou, ce sont des maisons d'éducation sérieuses : la jeunesse n'a pas été élevée jusqu'ici. Il existe beaucoup d'écoles et de collèges, mais bien peu offrent aux familles les garanties voulues. Les personnes bien pensantes n'hésitent pas à attribuer à ce manque de formation de la jeunesse péruvienne son état actuel de décadence et son infériorité comparée aux républiques avoisinantes, surtout avec le Chili,

qui possède depuis un demi-siècle de nombreux et florissants établissements d'éducation pour les jeunes gens. Tandis que le Pérou, avec des ressources matérielles considérables, s'affaiblit de plus en plus, le Chili, dont le territoire est une étroite langue de terre resserrée entre les Andes et le Pacifique, prend de jour en jour une plus grande importance et est à la veille d'être la puissance prépondérante de l'Amérique du Sud. Il y a donc là, pour une Congrégation qui voudra en prendre l'initiative, un magnifique champ à cultiver. On comprendra donc facilement les résultats que nous avons obtenus et les succès qui ont couronné les efforts de ces trois premières années : notre collègue répondait à une des aspirations les plus profondes des besoins les plus grands du pays

Deux fois déjà nous avons eu notre distribution des prix. Elle a été présidée, en 1893, par M. Wagner, ministre de France au Pérou ; et en 1894, par M. le Secrétaire général de Mgr l'Archevêque qui, au dernier moment, avait été empêché de venir, selon qu'il en avait manifesté le désir, la présider lui-même. Chaque fois, la nombreuse assistance qui remplissait notre grande cour pavoisée, mais trop étroite, s'en est allée vraiment satisfaite : ce qui a surtout frappé, c'est l'ordre qui régnait parmi nos enfants ainsi que leur bonne tenue. On n'était pas habitué à voir chose pareille à Lima, où tout se fait à la bonne franquette et avec ce laisser-aller et ce sans-gêne qui, pourtant, n'est pas dépourvu d'une certaine grâce et noblesse, particuliers à la fière nation espagnole. « Il n'y a que les Français, disait-on, qui puissent obtenir de pareils résultats au Pérou. »

Au dernier concours, notre petite fanfare, organisée dans le courant de l'année passée, a eu un vrai succès, de nouveauté surtout. On fait à Lima beaucoup de musique, mais au théâtre et dans les salons pour les *Tertulias*. La haute société laisse la musique sacrée, et surtout la musique instrumentale, aux *morenos*, hommes de couleur et noirs.

Notre collège, ouvert en juillet 1892 avec une vingtaine d'élèves, en avait 110 en 1893, 160 en 1894. Cette année, ils atteignent 200, formant trois divisions : celle des grands, 54 ; celle des moyens, 66 ; et celle des petits, 80. Ils sont répartis en huit classes. Chaque classe a une moyenne de 25 élèves. Parmi eux, il y a 32 pensionnaires, 20 demi-pensionnaires et 148 externes.

Notre local de San-Marcelo, que nous payons pourtant très cher (200 soles par mois) étant devenu trop étroit, force nous a été de louer tous les bas d'une des maisons voisines pour y placer nos trois classes préparatoires où se trouvent 94 élèves, et nous sommes loin d'être au large. Ce qu'il nous faudrait, c'est une *cuadra* entière, 1 hectare de terrain et des constructions *ad hoc*, car nous pouvons compter sur 400 élèves dans quelques années. Saint Joseph seul peut nous procurer ce terrain.

Et nous n'avons reçu jusqu'ici, comme nouveaux, à part de très rares exceptions, que les enfants n'ayant pas plus de douze ans.

L'esprit qui règne parmi tout ce petit monde est relativement bon. Leur difficulté à réfléchir et leur légèreté trouvent une compensation dans la vivacité de leur esprit et la franchise de leur caractère : c'est le créole avec ses défauts plus saillants, mais aussi avec ses qualités plus grandes. Il y a chez les enfants péruviens de l'*hidalgo* et du *torrero* ou *toreador* : fierté et besoin de lutter, leurs études et leurs jeux ont ce double caractère. Ces dispositions, les premières surtout, sous l'action continue d'une vraie éducation, peuvent devenir de grandes qualités qui sont l'émulation, l'activité et l'énergie. Avec la foi et les sentiments religieux qu'ils ont puisés dans leurs familles, nous espérons, au moyen d'une éducation foncièrement chrétienne, former une jeunesse vraiment catholique et trouver parmi eux des vocations au sacerdoce et à la vie religieuse. Sous la domination espagnole, le Pérou possédait un clergé très nombreux et surtout un grand nombre de religieux. La Compagnie de Jésus, lors de sa suppression en 1773, comptait plus de 300 Péruviens.

3. — S'il y a un bien immense à faire par l'instruction et l'éducation de la jeunesse, il n'y en aurait pas un moindre à se livrer au saint ministère. Le Pérou a une population d'environ 3 000 000 d'âmes, et il n'y a pas 300 prêtres dans les six diocèses qui forment la province ecclésiastique du Pérou, dont le métropolitain est l'archevêque de Lima. Et sur ces 300 prêtres séculiers, il n'y en a peut-être pas 30 qui fassent ce que l'on appelle du ministère, c'est-à-dire qui prêchent, catéchisent et confessent. Sans doute, il y a les *Descalzos* franciscains (Franciscains déchaussés), les Rédemptoristes et les Lazaristes, les Jésuites et les Picpuciens qui donnent des missions et travail-

lent avec zèle; mais qu'est-ce qu'une poignée de religieux pour ces centaines de mille âmes dispersées sur une superficie deux fois grande comme celle de la France!

C'est donc bien le lieu d'appliquer aux populations péruviennes ces paroles du prophète Jérémie : *Pueri petierunt panem et nemo illis dabat.*

Pour nous, jusqu'ici, malgré ces besoins immenses, il ne nous a guère été facile de nous livrer au saint ministère. L'insuffisance du personnel et aussi l'ignorance de la langue espagnole ne nous l'ont pas permis.

Et, pourtant, à nos occupations avec les enfants viennent s'en joindre bien d'autres que nous pouvons, à juste titre, appeler notre ministère extérieur :

1° Il y a d'abord la maison de santé dont nous sommes les aumôniers : le P. Friederich, qui en est chargé en ce moment, va y dire la messe tous les jours, visite les malades, administre les mourants, confesse les employés ainsi que quelques personnes du dehors. Le dimanche, il y a messe à 6 heures 1/2 et à 9 heures dans l'église de la Guadeloupe qui sert de chapelle à la maison de santé; le soir, récitation du chapelet avec lecture suivie de la bénédiction du Saint-Sacrement;

2° Les Sœurs de Saint-Joseph, qui sont environ 50 y compris 2 novices et 3 postulantes, ainsi que leur pensionnat et leur externat de Lima qui comptent à eux deux au moins 200 enfants. La direction des Sœurs, ainsi que celle des enfants de Marie, les catéchismes et la confession des enfants sont la part du R. P. Supérieur;

3° Jésus-Maria, où nous disons la messe chaque jour, récitons le trisagion tous les jeudis ainsi que pendant beaucoup de neuvaines qui ont lieu dans le courant de l'année comme préparation à certaines grandes fêtes;

4° Le pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph au Callao, où nous allons tous les dimanches et quelquefois dans la semaine;

5° Enfin, San-Agustin, une grande hacienda sucrière, à 10 kilomètres de Lima, sur la rive droite du Rimac et près de la mer, où le P. Hugi va dire la messe tous les dimanches et évangéliser les 200 personnes qui sont employées sur cette propriété, appartenant autrefois aux religieux de San-Agustin.

Jusqu'à ces derniers temps, nous étions restés chargés de

l'aumônerie de la Penitenciaría, prison centrale qui renferme toujours plus de 300 condamnés. Nous avons dû y renoncer, dans l'impossibilité où nous sommes de nous en occuper sérieusement.

Mais le ministère qui nous est le plus cher est celui que nous avons à exercer auprès de nos chers enfants.

Le règlement du collège prescrit 3/4 d'heure de catéchisme chaque jour, pour toutes les classes. Nous avons pu déjà en préparer sérieusement un certain nombre à leur première communion qui s'est faite d'une manière très solennelle en 1893 (2 juillet) et en 1894 (1^{er} novembre). C'était presque, comme beaucoup d'autres choses, une innovation de notre part, car ici on ne connaît pas ces cérémonies de première communion ; elles n'ont lieu que dans les établissements dirigés par des congrégations françaises. Elles n'existent pas dans les paroisses où, du reste, on ne fait pas le catéchisme aux enfants. Elles ont chaque fois été précédées d'une retraite préparatoire, suivie par tous les enfants et prêchée par un P. Rédemptoriste.

En 1893, 25 de nos enfants participaient pour la première fois au saint Banquet, et en 1894 Mgr l'Archevêque de Lima, qui avait bien voulu venir présider notre cérémonie, distribuait le Pain eucharistique à 34 d'entre eux et administrait à 50 le sacrement de confirmation.

Ces imposantes cérémonies ont lieu, comme du reste toutes nos grandes fêtes de l'année, dans la belle chapelle de la Guadalupe, le Saint-Louis des Français à Lima, qui, par les soins et le zèle de M. Carriquiry, son marguillier, s'embellit tous les jours. Elle est un peu loin de San-Marcelo ; et nos enfants, pour s'y rendre, ne mettent pas moins de 25 minutes, mais cela a l'avantage de montrer à la ville une longue file d'enfants en uniforme, se tenant bien et ayant l'air tout à fait content. Les dimanches ordinaires et les jeudis ils assistent à la sainte messe à San-Marcelo ou à l'Incarnation.

C'est à la Guadalupe qu'ont lieu : a), le service annuel pour tous les Français morts au Pérou et auquel la colonie assiste presque tout entière ; b), les divers services que la plupart des familles françaises font célébrer lorsqu'elles perdent un de leurs membres. Par privilège spécial, ils ont toujours lieu le dimanche.

C'est aussi à la Guadalupe que se font tous les mariages

contractés par des Français ou des Françaises (en général les jeunes gens Français se marient avec des Françaises), et c'est ordinairement le P. Supérieur qui est appelé à bénir ces unions qui sont, vu le petit nombre de Français (300 environ) qu'il y a à Lima, assez nombreuses.

4. — Nos relations avec les autorités ecclésiastiques, sans être très cordiales, sont cependant bonnes. Mgr Bandini, qui a bientôt quatre-vingts ans et qu'on nous disait être peu sympathique aux religieux étrangers, nous a jusqu'ici manifesté beaucoup de bienveillance et nous a accordé tout ce que nous lui avons demandé, même la permission d'user de tous les privilèges qui sont accordés par Rome à la Congrégation, y compris celui de la chapelle privée avec la faculté de garder le Saint Sacrement, faveur insigne que nous avons le bonheur d'avoir depuis quelque temps.

Avec le délégué apostolique, nos relations sont excellentes, ainsi qu'avec Mgr Carpinter et Mgr Tovar, le premier, auxiliaire de l'Archevêque et le second, doyen du Chapitre et candidat à l'archevêché de Lima, quoique non encore vacant.

Entre les congrégations françaises Lazaristes, Rédemptoristes, Picpuciens et nous, il y a une véritable cordialité. Avec les autorités séculières, les rapports sont bons. Nous n'avons, du reste, jusqu'ici rien demandé, si ce n'est la liberté de faire le bien et la faculté d'instruire et d'élever les enfants.

La colonie française, très correcte et très unie, est fière d'avoir un collège que tout naturellement elle considère comme bien supérieur à tous les autres. Il y a là sans doute du chauvinisme, mais aussi du vrai, par la raison bien simple que dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois.

Nous sommes dans les meilleurs termes avec la Légation française et avec les familles qui, toutes, nous confient leurs enfants.

Quant aux autorités de la République, nous croyons avoir au moins leur estime et leur confiance : nous comptons en ce moment, parmi nos élèves, trois neveux de Piérola, le nouveau président; le fils de M. Candamo, actuellement président de la Junta de Gobierno; deux fils de son chef d'état-major, les Aranda; le fils de M. Bustamante, ministre de la Guerre et de la Marine et celui du ministre de Gobierno (ministre de l'Intérieur),

M. Malpartida, ainsi que plusieurs enfants de sénateurs et de députés. M. Pierola, du reste, qui a vécu de longues années en France, parle le français comme on le parle à Paris et montre une prédilection très marquée pour la France et pour tout ce qui vient de France. Plaise à Dieu que cette estime et cette bienveillance contribuent à nous faire obtenir bientôt un local en rapport avec l'importance de notre œuvre !

5. — Le 6 février 1894 débarquait au Callao, comme visiteur, le R. P. Libermann, venant directement d'Haïti. Nous avons beaucoup regretté qu'il ne fût pas arrivé un peu plus tôt, pour assister à notre première distribution des prix. Il se serait ainsi rendu compte de l'importance de notre œuvre et des succès obtenus dans cette première année. Son séjour au milieu de nous a été de deux mois : une partie de ce temps a été employé à rédiger une suite de procès-verbaux où sont admirablement résumées nos constitutions, et qui ont fait l'objet de nombreuses réunions. Ces procès-verbaux, dont une copie a été envoyée à la Maison-Mère pour y être définitivement approuvés, seront lus en communauté au moins une fois chaque année; ils sont rédigés de telle sorte et adaptés avec tant de sagesse à nos occupations, que nous pourrons ainsi mettre en pratique jusqu'aux moindres prescriptions de nos règles et constitutions. Nous espérons être fidèles à les observer dorénavant. Du reste, vu le climat qui est très tempéré et le genre d'occupations auquel nous nous livrons, la pratique de la vie religieuse et de communauté nous est aussi facile que dans nos communautés d'Europe; nous n'avons donc besoin d'aucun privilège, ni d'aucune exemption, pas même de ceux accordés par la Bulle dite Cruzada (Cru-ciada).

L'autre partie du temps a été employée à visiter le pays. Le premier voyage effectué a été celui de l'Oroya, dont la durée a été de trois jours. L'Oroya est de l'autre côté des Andes, dans le bassin de l'Ayoli, qui se jette dans un des affluents des Amazones. On y va en chemin de fer (ferro-caril), dont la longueur est de 120 kilomètres; au mont Meiggs, il passe sous un tunnel dont l'élévation est de 4800 mètres au-dessus du niveau de la mer (la hauteur du mont Blanc). C'est le chemin de fer le plus élevé et, sans contredit, le travail le plus hardi du monde; les sommets qu'il traverse sont couverts de neige toute

l'année. Malheureusement, le R. P. Libermann n'a pas pu jouir de ces incomparables spectacles qu'offre à la vue du voyageur cette vallée du Rimac et du Ayoli; il a eu, pendant presque tout le voyage, « le soroche » (oppression et envie de vomir), qu'on pourrait appeler le mal de mer des Andes.

Le second voyage a eu lieu au sud, en commençant par Ica, où se trouve un établissement des Sœurs de Saint-Joseph auxquelles le R. Père a prêché la retraite. De là, il a été par mer à Mollendo où aboutit le chemin de fer qui met le lac Titicaca et la Bolivie en communication avec le Pacifique, en passant par Arequipa, Puno, avec un embranchement sur Cuzco. Il a pu ainsi visiter Arequipa, Puno, et arriver jusqu'à la Paz, seconde ville de la Bolivie, après avoir traversé le lac Titicaca et les hauts plateaux des Andes boliviennes et péruviennes. Ce second voyage, qui a duré quarante jours, a prouvé au R. P. Visiteur combien à Ica, à Arequipa, à Cuzco, à la Paz, à Sucre, capitale de la Bolivie, on désirait voir nos Pères s'établir comme à Lima. Le P. Supérieur, qui accompagnait le R. P. Visiteur, donnera peut-être un jour, lorsque ses occupations le lui permettront, lorsqu'on lui aura envoyé du renfort, un certain nombre de vues et de notes sur ce voyage intéressant.

6. — Depuis notre arrivée au Pérou, deux des nôtres, comme nous l'avons dit plus haut, s'en sont allés dans leur éternité.

C'est d'abord M. Palmeira, grand scolastique brésilien, de la province du Para. Après avoir été un an au Portugal, d'où il avait passé à Langonnet pour y faire sa première année de théologie, il fut dirigé sur le Pérou. Il nous arriva très fatigué le 17 août 1893, après un voyage par le détroit de soixante-dix jours. Le lendemain 18 août, il entra à l'hôpital français; dès les premiers jours, les médecins constatèrent qu'il était atteint d'une tuberculose très avancée, et déclarèrent qu'il était perdu. En effet, il mourut cinq semaines après son arrivée, le 27 septembre, après avoir émis ses vœux de religion dans les sentiments d'une véritable piété.

Pendant son séjour à l'hôpital, il a été un sujet d'édification pour tous ceux qui l'ont approché. Au commencement, ne se rendant pas bien compte de son état, il était un peu étonné et mécontent de ce qu'on ne le fit pas venir à la communauté pour y remplir un emploi quelconque. Mais, dès qu'il fut averti de la

gravité de son état, il ne s'occupa plus que d'une chose : se préparer à la mort. Sœur Catherine, chargée spécialement de lui, était émerveillée de son calme, de sa douceur et de sa résignation. « Pendant toute sa maladie, il n'y a pas eu, disait-elle, une parole ni même un mouvement d'impatience de sa part. C'est un vrai saint Louis de Gonzague. » Après avoir prononcé ses vœux, il dit au P. Supérieur : « Maintenant, le bon Dieu peut me prendre, j'ai tout ce que je désirais. » Après avoir reçu, en pleine connaissance, les secours de la sainte Eglise, il mourut sans agonie, ayant conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment.

Le P. Schuster, né le 9 août 1848, à Sainte-Croix (Petites Antilles), avait été envoyé au grand séminaire de la Martinique, par Mgr Poirier, évêque de Roseau. C'est de là qu'il va au grand scolasticat de Langonnet; après sa profession en 1875, il est envoyé en Afrique (Sierra-Leone), où il reste peu de temps, pour retourner en Haïti où il avait déjà passé quelques années comme scolastique. Il demeure à Port-au-Prince jusqu'en 1892, année pendant laquelle il passe aux Etats-Unis. C'est de Bay-City qu'il nous arrive, le 18 juin 1894, par la voie de New-York-Colon. Le T. R. Père nous l'envoyait comme professeur d'anglais. Il était dans toute la force de son âge et paraissait jouir d'une excellente santé. Pourtant, quelques mois après son arrivée, il se plaignait assez fréquemment de douleurs sourdes d'entrailles, ce à quoi les médecins de la maison de santé qu'il avait consultés, sur le conseil du P. Supérieur, n'attachèrent tout d'abord aucune importance. Cependant, en décembre, ces douleurs semblant augmenter, il entra à l'hôpital le surlendemain de Noël. Les médecins, ne se rendant pas compte de son état, croyaient à une maladie imaginaire ou à un cas spécial d'influenza. Pendant ce temps, le mal fit des progrès : le 15 janvier, une dyssenterie aiguë se déclare tout à coup avec complication de maladie de foie. Ce n'est qu'alors que les médecins comprirent sa maladie, mais c'était trop tard. En effet, à partir de ce jour, il baissa rapidement, et le 21 janvier, troisième anniversaire de notre arrivée au Pérou, à trois heures du matin, le P. Schuster rendait le dernier soupir après une courte agonie.

Deux jours avant il avait voulu, connaissant la gravité de son état, faire entre les mains du P. Supérieur, une confession

générale. Ce fut, après s'être ainsi préparé, qu'il reçut le saint viatique et l'Extrême-Onction, manifestant les sentiments de la foi la plus vive et de la résignation la plus complète à la volonté de Dieu. « Je n'ai pas peur de la mort, dit-il au P. Supérieur, après avoir renouvelé ses vœux, et je suis heureux de mourir dans la Congrégation, religieux du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. » Comme M. Palmeira, il repose dans un caveau provisoire au cimetière de Lima (ici il n'y a pas de fosse), en attendant que nous puissions avoir une concession séparée pour les membres de la Congrégation. Nous lui avons fait de modestes funérailles après avoir chanté la messe *corpore præsente*, ce qui ne se fait plus à Lima.

7. — Il n'est guère possible de terminer ce Bulletin sans dire un mot de la politique sud-américaine en général et péruvienne en particulier.

Il faut remarquer tout d'abord qu'en Europe on ne se rend pas un compte très exact de l'état réel de toutes ces nationalités formées avec les tronçons de l'immense empire de l'Espagne dans le Nouveau-Monde. On croit en particulier que dans ces républiques, à cause des guerres civiles qui y sont en permanence et des changements continuels de gouvernement, il n'y a ni sécurité pour les personnes, ni stabilité pour les œuvres. C'est une erreur. Ces luttes entre partis et ces ardentes compétitions pour arriver au pouvoir ne touchent pas la masse de la population et ne troublent pas les personnes qui ne veulent pas faire de la politique : il n'y a à souffrir de ces luttes que ceux qui embrassent un parti, et d'insécurité que pour ceux qui prennent l'escopette. Les étrangers en particulier sont laissés parfaitement tranquilles. On n'a pour cela, en temps de trouble comme en temps de lutte, qu'à rester chez soi et à fermer ses portes. Et, en règle générale, la liberté la plus complète, aussi bien dans les Républiques voisines qu'au Pérou, est laissée aux œuvres catholiques.

Depuis les fameuses journées de mars dont le journal du P. Supérieur donne une idée assez exacte, nous jouissons d'une paix complète (1). Les élections viennent d'avoir lieu sans incident

(1) Le « Journal » dont il s'agit est un récit détaillé des dernières journées à Lima, de la révolution qui vient de porter M. Piérola à la présidence de la république péruvienne. Il est d'autant plus intéressant qu'il contient surtout

notable : les deux Chambres ont procédé, depuis huit jours, à la vérification des pouvoirs. Dimanche 8 septembre, elles se réuniront en congrès et procéderont à l'intronisation du nouveau président.

Que nous donnera ce nouveau régime? Sera-ce quatre années de paix et de progrès? M. Piérola est certainement animé d'excellents sentiments; mais aura-t-il autour de lui des hommes pour le seconder? Les nouveaux représentants du pays sont-ils à la hauteur de la tâche qui leur incombe? C'est ce que l'avenir nous dira. Quoi qu'il en soit, la lutte a complètement cessé et les partisans du parti vaincu gardent le silence et paraissent avoir disparu de la scène tandis que le parti vainqueur est bien disposé à travailler au relèvement du pays. Que sainte Rose, en la fête de laquelle se sont ouvertes les Chambres, veille sur le Pérou et le garde!

Si maintenant nous jetons les yeux autour de nous, l'avenir n'est rien moins que rassurant. Au nord, c'est la Colombie et le Venezuela où les deux éléments, libéralisme et catholicisme, sont en lutte; au nord-est, l'Equateur, la République modèle de Garcia Moreno, qui vient de tomber, il y a quelques jours, entre les mains du fameux Alfaro, radical franc-maçon; au sud-est, la Bolivie, qui cherche noise au Pérou, voulant à toute force une sortie et un port de mer sur le Pacifique, en s'appuyant sur le Chili; au sud, l'Argentine qui s'arme et se prépare à la guerre avec le Chili; et enfin le Chili, à la veille de retomber entre les mains des Balmacédistes.

Que Dieu veille sur ces pays et tire le bien du mal!

NÉCROLOGIE

LE P. MATHURIN DRÉANO

DÉCÉDÉ A LIBREVILLE (GABON), LE 25 OCTOBRE 1895.

Notice faite par Mgr Le Roy.

Le cher P. J. Mathurin Dréano est décédé à Sainte-Marie (Libreville), le vendredi 25 octobre, à une heure du matin.

Né à Plumergat (Morbihan) le 26 avril 1869, le P. Dréano fit les faits particuliers auxquels ont pris part ou dont été témoins la communauté et ses membres. Il a été publié par divers journaux en juin 1895.

toutes ses études littéraires au Petit-Séminaire de Sainte-Anne d'Auray, qui a déjà donné tant et de si bons missionnaires à la Congrégation et à l'Afrique.

Entré au scolasticat à Chevilly, et obligé en 1890 de faire son année de service militaire à Lorient, il prit gaiement son parti de ce contre-temps et revint de la caserne comme il y était entré : ayant un but dans la vie et décidé à l'atteindre, il n'était pas en effet de ceux qui s'en laissent aisément détourner.

Il fit sa profession le 15 août 1894 et fut, à sa grande joie, désigné pour la mission du Gabon.

Malheureusement, avec des dispositions religieuses et apostoliques excellentes, une bonne volonté entière, un caractère qui ne lui avait jamais fait que des amis, il y apportait ce qu'il appelait et ce que tout le monde appelait « un vieux rhume », pris dans les derniers jours de son noviciat en lavant les chambres et en négligeant de changer de vêtements après une transpiration abondante.

Les germes de la tuberculose pulmonaire ne demandent pour se développer qu'un terrain propice et bien préparé. Ils le trouvèrent tout de suite en ce cher Père, dont la santé cependant avait toujours été bonne, et sous le climat humide et chaud du Gabon, ils firent en lui de rapides et effrayants progrès.

Placé à Bata, il n'a pu y rester que huit mois à peine, dévoué à tous, aimé de tous, religieux exemplaire et missionnaire de grande espérance. En juin de cette année, il rentra à Sainte-Marie, et le médecin le trouvait déjà trop affaibli pour tenter en France un voyage fatigant et d'ailleurs inutile.

Depuis son arrivée en Afrique, sa mission n'a donc en réalité consisté qu'à mourir. Mais il l'a accomplie avec tant de foi, de pitié, de résignation, de douceur, de simplicité, qu'il a été et reste pour tous un modèle. Pendant les longs mois qu'il l'a soigné, le F. Zacharie n'a pas entendu de sa bouche un mot d'impatience, pas une exigence, pas une plainte...

C'est ainsi qu'il s'est éteint, après avoir reçu la veille les derniers sacrements devant la communauté réunie : il avait passé parmi nous un an et quatre jours. Malgré l'heure et le temps peu propices, il a été accompagné à sa dernière demeure par tous les chefs de service de Libreville, civils et militaires, suivis d'un grand nombre d'Européens.

Tel a été parmi nous ce cher confrère. Si le bon Dieu lui a demandé peu à faire, ce qu'il a fait il l'a du moins bien fait, et nous avons tous la conviction que, du ciel, il travaillera pour nous plus efficacement encore qu'il ne l'eût fait avec nous...

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Décès. — Le P. Dréano (Jean), profès des vœux de trois ans, de la Mission du Gabon, est décédé le 25 octobre à Libreville, à l'âge de vingt-sept ans, par suite de phtisie;

Le P. Lutz (Joseph), profès des vœux perpétuels, préfet apostolique de la Mission du Bas-Niger, est mort à Merville, à l'âge de quarante-trois ans, le 17 décembre, par suite d'une fluxion de poitrine;

Le P. Joly (Louis), profès des vœux de trois ans, et dans sa vingt-sixième année, s'est éteint le 21 décembre, à Seyssinet, par suite de phtisie.

Nominations. — Le P. Sylvand, de la communauté de Braga, a été nommé supérieur de l'établissement de Para (Brésil), en remplacement du P. Dunoyer, appelé au Portugal. Il s'est embarqué fin octobre pour sa nouvelle destination, en compagnie du P. Berthon, rentrant dans cette communauté.

Le P. Rolle a été nommé préfet du petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, formé en grande partie des petits scolastiques de Mesnières (26 novembre).

Placements. — Ont été placés :

A Castelnaudary, le P. Portier, de Cellule, et le P. Cros, du Soudan;

A Mesnières, les FF. Gilbert et Ernest, ainsi que le frère novice Marie-Augustin;

A Saint-Ilan, le F. Émile, de Drognens, et le novice F. Constantin, de Langonnet;

A Langonnet, le F. Manuel, de Saint-Ilan;

A Beauvais, Jean Schneider, agrégé, d'Épinal.

Départs. — Se sont embarqués, à Marseille :

Le 12 novembre, le P. Poyer-Poulet, retournant à Nossi-Bé (1);

Le 12 décembre, le P. Karst, retournant au Zanguebar;

Le 1^{er} janvier 1896, les PP. Durdos et Le Berre, avec le F. André, retournant dans la Mission du Sénégal.

(1) C'est par erreur que ce Père avait été désigné au dernier *Bulletin* comme placé à Notre-Dame de Langonnet, où il avait été, en effet, question de l'envoyer, mais pour quelque temps seulement.

Fondation en Alsace. — Le gouvernement impérial d'Allemagne, par décret du 4 décembre dernier, nous autorise à ouvrir une maison en Alsace, comme succursale de celle de Kneschteden. Tous nos confrères voudront bien s'unir à nos prières pour demander à Dieu qu'il nous fasse trouver un établissement convenable à ce dessein.

Martinique. — Mgr Carméné est reparti pour la Martinique par le paquebot du 9 décembre. Comme on a pu l'apprendre par les journaux, il est en ce moment en lutte avec le Ministère, qui lui a supprimé son traitement. Nous souhaitons de tout cœur que ces difficultés s'aplanissent et recommandons à nos confrères de prier à cette intention.

Séminaire-Français. — Malgré les temps peu favorables, la rentrée du Séminaire Français à Rome a été plus nombreuse que jamais. Cet établissement compte en ce moment 92 élèves, dont 30 nouveaux.

Oubanghi. — Le P. Allaire a donné plusieurs conférences sur sa mission : au séminaire de Notre-Dame des Champs, à Paris ; à Lorient, à Poitiers, et même à la dernière réunion de la Société antiesclavagiste qui s'est tenue le 21 décembre à la salle de l'Institut de France. S. E. le Cardinal Perraud, président d'honneur, et M. Jules Simon, président effectif, honoraient cette réunion de leur présence. C'est même sur l'invitation de celui-ci que le P. Allaire a fait cette conférence, dont plusieurs journaux ont donné un compte rendu très élogieux.

Aumôniers militaires à Madagascar. — Les PP. Reignat, Hattler et Monnier, qui avaient été choisis pour accompagner nos soldats rapatriés de Madagascar, sont successivement rentrés dans le courant de décembre. Ils ont eu toutes les facilités désirables pour accomplir leur ministère. Sur chacun des navires où ils étaient montés, il y a eu une vingtaine de décès parmi nos soldats malades, et tous ont été heureux de recevoir les secours de la religion. Le P. Jauny est resté comme aumônier à l'hôpital de Nossi-Comba. Il doit aussi rentrer prochainement.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 31 décembre 1895.

TOME IV DU BULLETIN

(XVII^e DE LA COLLECTION)

TABLE DES NUMÉROS DU VOLUME

N ^o 83 — Décembre 1893 p. 1	N ^o 96 — Janvier 1895 473
N ^o 84 — Janvier 1894. 33	N ^o 97 — Février . . 505
N ^o 85 — Février. . . 65	N ^o 98 — Mars . . . 537
N ^o 86 — Mars . . . 113	N ^o 99 — Avril . . . 577
N ^o 87 — Avril . . . 147	N ^o 100 — Mai . . . 609
N ^o 88 — Mai. . . . 185	N ^o 101 — Juin . . . 657
N ^o 89 — Juin 225	N ^o 102 — Juillet . . 689
N ^o 90 — Juillet . . . 265	N ^o 103 — Août . . . 721
N ^o 91 — Août 305	o 104 — Septembre . 757
N ^o 92 — Septembre . 337	N ^o 105 — Octobre . . 797
N ^o 93 — Octobre . . 377	N ^o 106 — Novembre. . 833
N ^o 94 — Novembre. . 409	N ^o 107 — Décembre . 865
N ^o 95 — Décembre . . 441	N ^o 108 — Janvier 1896 897

ERRATA

page, ligne.	Au lieu de :	Lisez :	page, ligne.	Au lieu de :	Lisez :
38, 35.	Saint-Flour	Saint-Ilan	145, 3.	Walter	Walter (Aloÿsé)
45, 17.	Bertelot	Berthelot	152, 12.	Wendeling	Wendling
46, 3.	Adhelme	Adelme	167, 24.	Cancellas	Cancella
52, 10.	M. Haras	M. Harasse	188, 1.	pallier	palier
79, 9.	d'une	à une	191, 13.		simple virgule
93, 29.	scolasticats	scolastiques			après le mot :
105, 33.	assuré de	assuré quelques			intérêt
	quelques		« 34,	alleluia	alleluias
123, 25.	Walshe, O'Sea	Walsh, O'Shea	220, 3.	trompeux	trompeur

page, ligne	Au lieu de :	Lisez :	page, ligne.	Au lieu de :	Lisez :
225, 2.	le Père Fer- chaud de la mission du Bas-Congo.	Les Pères Fer- chaud et Bode- ven, de la mission du Bas-Congo.	555, 11.	dirigeons	dirigions
« 3.	les PP. Reling et Bodeven	le P. Reling.	567, 17.	pourvoie	pourvoit
280, 28.	la première	la première	618, 10.	Viseu	Viseux
325, 35.	termistes	termites	621, 10.	sécurité	assurance
334, 3.	Wurdtembs	Wurtemberg	636, 1.	Gæff	Gæpp
335, 10.	modéré, sti- mulé	modérée, stimu- lée	642, 36.	falût	fallût
336, 18.	Erhardt (Eu- gène)	Erhardt (Henri)	644, 18.	puissions	pussions
342, 34.	Herchendo- rer, Sterky	Herchenroder, Stercky	653, 12.	Carmene	Carméné
343, 12.	de Vaubert	de Waubert	672, 36.	Lemyre de Villers	Le Myre de Vilers
377, 13.	Erhar	Ehrhart Eugène	687, 16.	Ditlin, de Mandero	Dietlin, de Mandéra
« 17.	LuizGonzaga	Gonzaga	691, 20.	Stradon	Straton
378, 21.	Casimir	Casimiro	706, 39.	Kandoa	Kondoa
408, 6.	Levadout	Levadoux	733, 6.	deux à trois	deux ou trois
416, 9.	se trouve	se trouvent	« 18.	d'autres, que	d'autres, et que
428, 16.	Pauwlas	Pawlas	736, 32.	heureux	heureuses
430, 4.	Erztscheid	Ertzscheid	778, 12.	Perrond	Perroud
439, 23.	Kornemann	Kornmann (Jo- seph)	785, 21.	malgré tout,	malgré tout ce
444, 1.	vise	vive	789, 13.	ce qui	qui
453, 8.	M. Guériol	M. de Quériol	793, 32.	de chez	chez
460, 29.	Landa	Loanda	1868	1868	1869
494, 15.	Sanner	Sauner	794, 4.	1871	1872
« 20.	vigueur	rigueur	« 27.	Ribot	Ribaud
555, 2.	Legouay	Le Gouay	« 33.	s'alimentaient	s'alimentait
			795, 25.	Conveia	Gouveia
			832, 26.	ajouter :	«de Langonnet»
			843, 23.	Trébeern	Trébern
			909, 4.	André	Andrew
			921.	Brésil	Pérou

N. B. Il s'est glissé en plusieurs autres endroits diverses fautes typographiques faciles à corriger, notamment aux pages et lignes suivantes p. 119, l. 11 : p. 158, l. 5 ; p. 180, l. 29 ; p. 190, l. 23 ; p. 191, l. 38 ; p. 232, l. 3 ; p. 683, l. 27 ; p. 744, l. 31 ; p. 787, l. 20 et 33.

TABLE DES MATIÈRES

(TOME IV)

MAISON - MÈRE

Vén. Père. « L'esprit du Vénérable Libermann, » par le P. Vulquin	143
Le 2 février, anniversaire de sa mort	9, 113, 576
Vérification juridique de ses précieux restes	185
Clôture du procès apost. sur ses vertus	871
Cause du P. Laval. Procès de l'ordinaire à Maurice	440
Remise de ce procès à Rome	690
Procès au diocèse d'Evreux.	»
Congrégation. Démission du R. P. Collin, assistant général	409
Nomination des RR. PP. Corbet et Gerrer comme assis- tant et consultant généraux.	»
Élection du R. P. Grizard comme Vicaire Général.	»
Règlement concernant les cérémonies	410
Indult autorisant à réciter l'office votif du S' Esprit.	577
Organisation des conférences théologiques et des examens des jeunes profès	609
Adresse au card. Ledochowski lors de son jubilé sacerdotal.	797
Adresse au même de M ^r Barthet	799
Réponse de son Éminence.	800
Adresse au S' Père pour protester contre les fêtes impies du 20 sept. 1895	833
Réponse du S' Père.	834
Notes au sujet du <i>droit d'accroissement</i>	760, 835
Lettre au Pape des cinq supérieurs de Congns autorisées.	866
Protestation du R. P. Grizard contre un article de <i>La Croix</i>	870
Adhésion du R. P. Emonet à cette protestation	»

Missions. Dons de la Propagande pour les œuvres antiesclavagistes.	1
Allocation à M ^r Le Roy par l'institut.	471
M ^r Augouard en cour d'assises. Son acquittement . . .	503
Récompense à M ^r Augouard par la Société nationale d'encouragement au bien	608
Conférence de M. Chanel sur le Zanguebar	535
Tournée dans les séminaires de Bretagne par le P. Buléon	536
Conférences diverses par le P. Olivier Allaire	936
Réponse de Rome à M ^r de Courmont concernant le mariage des esclaves	33
Changement de gouverneur au Zanguebar.	737
Œuvres diverses. Fondation en Portugal de la Communauté de l'Immaculé Cœur de Marie	375
Exemption du service militaire pour les Frères de Cintra.	864
Erection en Portugal d'un noviciat de clercs	897
Au sujet de notre rentrée en Allemagne	412
Nomination du P. Acker comme provincial d'Allemagne .	414
Autorisation par le gouvernement d'ouvrir une maison dans le diocèse de Cologne	656
Projet de fondation en Alsace.	936
Abandon de Drogens.	898
Séparation des scolastiques des classes de grammaire et des classes d'humanités.	832
Pères aumôniers des soldats rapatriés de Madagascar	801, 936
T. R. Père. Voyages à : Langonnet, 15 ; Beauvais, 51 ; Mesnières, 52, 53, 55 ; Merville, 62 ; G ^d -Quevilly, 59, 60. Visites des Communautés de : Seyssinet, 31 ; Douvaine, 63 ; S ^t Joseph du Lac, 31, 63, 79 ; Drogens, 31, 63 ; Epinal, 31, 64, 78 ; Saint-Ilan, 40, 223 ; Langonnet, 223 ; Cellule, 95 ; Bordeaux, 106 ; Blackrock, 126 ; Rockwell, 127, 132, 133 ; Rathmines, 139 ; Porto, 91, 145 ; Braga, 153 ; Lisbonne, 156 ; Cintra	162
La saint François-de-Sales à la Maison-Mère	65, 505
Maladie	537, 656, 657, 689, 721, 832
Lettre déléguant ses pouvoirs au R. P. Grizard, assist. général	721
Lettres aux Communautés et aux novices	757, 764

Démission du T. R. P. Emonet	865
Adresse au même du chapitre électif du R. P. Vicaire	»
Fêtes et faits divers. Ordinations par NN. SS.	
Duboir: 5, 8, 19; Le Roy: 5, 19; des Forges: 5;	
Bouvier: 8; de Courmont: 8; Carméné: 8; Augouard:	
504; Bécel:	16, 19, 223
Retraites et cérémonies de profession à Grignon:	339, 764
Retraites annuelles des Pères, à Chevilly: 342, 764; dans	
les autres Communautés	832
Visites du R. P. Grizard, assistant général à: S' Ilan, 41;	
Beauvais, 51; Merville, 62; S' Mauront, 71; Casteln-	
naudary, 100; Bordeaux	106
Visites du R. P. Libermann aux Antilles: 54, 375, 783,	
.	790, 826, 842, 846.
Visites du R. P. Barillec à Cellule et à Castelnaudary, 471;	
à Langonnet	895
La Congrégation à N. D. des Victoires,	68, 575
Translation de reliques au S' Cœur de Marie.	190
Service funèbre pour M. Carnot	304
Le P. Juillard au concours régional de Quimper, 21; mé-	
daille du F. Timoléon au concours régional de S'-Briec.	37

ADMISSIONS: Aux vœux perpétuels et de cinq ans: 192, 225,	
—	266, 342, 377, 509, 578, 691, 722, 763, 803, 873
— à la profession: <i>Pères</i>	193, 305, 337, 378, 761, 838
— — <i>Frères</i> : 70, 123, 193, 266, 441, 509, 578, 612, 803, 838, 872	
— à l'oblation: <i>Novices clercs</i> :	70, 510, 612, 838
— — <i>Grands scolastiques</i> :	194, 305, 510, 838
— <i>Petits scolast.</i> : 70, 194, 225, 306, 378, 441, 510, 612, 763, 804	
— — <i>Nov. fr.</i> : 116, 123, 195, 306, 378, 441, 510, 579,	
.	612, 804, 872, 873
— Jours de messe mensuelle des nouveaux profès: 193,	
.	337, 378, 762, 838

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS.

France. Cté de Grignon.	<i>mai 1891,</i>	<i>nov. 1893</i>	4
Cté de Chevilly: grand scolasticat.	— —	— —	7
— noviciat des Frères.	— —	— —	11
Séminaire du S' Esprit.	— —	— —	12
Cté de Langonnet.	— —	— —	15
— grand scolasticat.	— —	— —	»
Maison de S' Michel	— —	— —	20
Cté de S' Ilan.	— —	— —	35
Cté de Mesnières	<i>Juillet</i> —	<i>déc.</i> —	51
Maison du Grand-Quevilly	— —	— —	55
Maison d'Orgeville	<i>mai.</i> —	<i>nov.</i> —	41
Cté de Beauvais	<i>Juillet</i> —	<i>déc.</i> —	45
Cté de Merville	— —	— —	61
Maison de S' Mauront	<i>Juin</i> —	<i>Janv. 1894</i>	70
Cté d'Épinal	— —	— —	72
Maison de S' Joseph du Lac	<i>Juillet</i> —	— <i>1893</i>	78
Maison de Drognens	<i>oct.</i> —	— —	80
Cté de Seyssinet	<i>Janv.</i> —	— <i>1894</i>	82
Cté de Cellule	<i>Juillet</i> —	— —	91
Cté de Bordeaux	— —	— <i>1893</i>	103
Cté de Castelnaudary.	— —	— —	98
Rome. Séminaire français	<i>sept.</i> —	<i>février 1894</i>	116
Irlande Cté de Blackrock	— —	— —	123
Cté de Rathmines	— —	<i>mars</i> —	136
Cté de Rockwell	— —	— —	128
Portugal. Cté de Porto	— —	<i>avril</i> —	145
Cté de Braga.	<i>oct.</i> —	— —	151
Cté de Cintra	— —	— —	161
Cté de Lisbonne.	<i>Janv. 1892</i>	— —	156
Cté de Ponta Delgada (Açores).	— —	<i>février</i> —	166
Sénégal Cté de Dakar	<i>octob. 1891,</i>	<i>avril 1894</i>	196
Cté de S' Louis	— —	— —	201
Cté de Thiès.	<i>nov.</i> —	— —	244
Maison de Rufisque	<i>oct.</i> —	— —	210

Cté de Gorée	oct.	1891, avril 1894	230
Cté de Poponguine	nov.	— — —	250
Cté de Ngazobil	—	— — —	226
Maison de Mbodiène	—	— mai —	238
Maison de Joal.	oct.	— — —	267
Maison de Fadioute	—	— — —	270
Cté de Bathurst.	—	— — —	273
Cté de Carabane	sept.	— — —	279
Cté de Ziguinchor.	déc.	— — —	282
Station d'Elinkine.	mai	— — —	285
Soudan franç. Cté de Kita	janv.	1892, juil. —	309
Cté de Kayes.	oct.	— mai —	289
Cté de Dinguira	sept.	— juillet —	306
Sierra-Léone. Cté de Freetown.	janv.	— — —	316
Maison de Bonthe (Sherbro)	fév.	1893 — —	323
Cté de Conakry (1).	—	— — —	—
Cté de Boffa	janv.	1892 — —	324
Cté de Sangha. (1).	—	— — —	—
Bas-Niger. Cté d'Onitsha.	mars	1892, sept. —	417.
Cté d'Agouléri.	—	— — —	425
Cté de Nsubé	janv.	— — —	431
Gabon. Revue générale de 1844 à 1894			327,346
Cté de S ^e Marie	avril	1892, août 1894	352
Cté de S ^e Pierre (Libreville).	—	— — —	359
Cté des Bengas (Cap Estérias)	—	— — —	379
Cté de Donghila	—	— — —	383
Cté de Lambaréné.	—	— — —	394
Cté de Lastoursville	—	— — —	400
Cté du Fernand-Vaz	—	— — —	389
Cté de Bata	—	— — —	415
Cté de Kogo (Riv. Mouny).	—	— — —	368
Congo franç. Cté de Loango.	juin	— déc. —	479
Cté de Mayumba	mai	— — —	492
Cté de Sette-Cama	fév.	— janv. 1895	511

(1) Le bulletin de ces Ctés n'a pas été envoyé.

Ile Maurice. Cté de Port-Louis. <i>mars 1893, avril 1895</i>	768
Cté de la Cathédrale — — <i>sept.</i> —	804
Cté de Mahébourg — — <i>avril</i> —	771
Cté de Souillac — — — —	774
Cté de l'île Rodrigues, (1)	
Maison de S'-Jean des Plaines Wilhem. <i>fév. 1895, oct.</i>	806
Ile de la Réunion. Cté de S' Jacques. (2)	
Cté de S'-Bernard <i>mai 1893, sept.</i>	807
Iles Comores. Cté de Nossi-Bé. — — <i>juin</i> —	738
Maison de Dzaoudzi — — — —	744
Maison de Mamoutzou — — — —	768
Martinique. Cté de S'-Pierre. — — <i>août</i> —	777
Cté du Morne-Rouge — — — —	784
Guadeloupe. Cté de la Basse-Terre. <i>juin</i> — — —	789
Haïti. Cté de S'-Martial (Port-au-Prince). <i>nov.</i> — <i>oct.</i> —	841
Cté de Pétionville — — — —	844
Cté de S'-Joseph (Port-au-Prince). <i>fév. 1895</i> — —	847
Trinidad. Cté de l'Imée-Conception. <i>mai 1893, sept.</i>	812
Résidence de New-Town — — — —	825
Résidence de Diégo-Martin. — — <i>oct.</i> —	839
Résidence de S'-André, à la Grenade. <i>mars</i> — <i>sept.</i> —	827
Para. Cté de N. D. du Mont-Carmel. (3)	
États-Unis. PENNSYLVANIE. Cté du S' Esprit à Pittsburgh. <i>août 1893, sept. 1895</i>	873
Cté de S'-Stanislas. » — — <i>nov.</i> —	878
Cté de Sharpsburgh — — — —	881
Cté de Millvale. — — <i>sept.</i> —	883
Cté de Tarentum — — <i>nov.</i> —	886
Cté de S' Pierre Claver, à Philadelphie. — — — —	887
Maison de S' Joseph. » <i>nov.</i> — — —	890
ARKANSAS. Cté de Morrilton — — — —	901
Cté de Conway — — — —	903

(1) Le bulletin de cette Cté n'a pas été envoyé.

MICHIGAN. Cté de S ^t Marie, à Détroit. <i>nov. 1893</i> <i>nov. 1895</i>	906
Cté de S ^t Joachim — — — —	910
Cté de Bay-City — — — —	913
WISCONSIN. Cté de Chippewa Falls. — — — —	919
PÉROU. Cté de Lima. <i>août</i> — — —	921



NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Maisons d'Europe. Grignon: 337, 761, 764. — Chevilly: 115, 183, 186, 190, 607, 795. — Langonnet: 795. — Rome: 936. — Braga: 265. — Cintra:	864
Missions d'Afrique. Sierra-Léone: 31. — Gabon: 143, 471 — Congo français: 32. — Oubanghi: 142, 264, 608, 895	
Iles africaines. Maurice:	608
Amérique. Martinique: 936. — Pérou:	720



AVIS DIVERS

Union de prières avec l'église du Vœu national.	32
Envoi à la Maison-Mère de l'état du personnel.	32, 471
Id. des demandes et informations pour le renouvellement des vœux.	»
Pièces à expédier à la Maison-Mère à l'occasion des décès.	»
Cérémonial religieux à demander à la Procure générale	536
Expédition des questions d'examen et des cas de conscience.	656
Dangers des interviews	611
Notices à envoyer sur les confrères défunts.	720
Situation civile et militaire des sujets à étudier avec soin.	472
Déclaration de séjour à faire par les sujets étrangers	34, 899
Renseignements à adresser pour <i>l'Annuaire de l'enseignement libre</i>	64
<i>La Ballade de la Pucelle</i> , poésie du P. Travers, musique du P. Tacheix.	264

Le mahométisme en Australie, par M. l'abbé Lemire . . .	408
<i>La Sainte Vierge, Mère de Dieu</i> , de l'abbé Orsini, édité par le P. Latappy (Jean).	756

NÉCROLOGE

Pères		
Bosch	107, 140	Merlen 639
Brand	172, 218	Norris 138
Breiner	607	O'Brien (Michel) 408
Burg (Aloïse)	258, 771	Picarda (Jean-Marie) 655
Dréano	933, 935	Quinn 607, 892, 921
Ehrhard (Charles).	607	Reffé 408, 602
Faure	539	Reinlen 352
Garmy 655, 768, 770, 828		Replumaz 408, 753
Garnier (Abel)	755	Sanner 465, 652
Helmer	206	Schmidt (Eugène) 831, 901
Horné	46	Schuster 607, 922, 923, 931
Joguet	28	Steinmetz (Jean) 173, 216, 617
Joly	935	Stervennou. 107
Kerambrun.	575	Strebler (Charles) 499, 684
Kieffer (François)	22, 294	Sublet 512, 524
Kraemer	437	Thuet (Louis). 140, 297
Kraenner	173, 259	Toussaint 692
Lavandier	525	Unverzagt 720
Lang	755, 792, 842	Walter Florent. 62, 180
Le Citol	401	
Lefèvre	22	Frères
Le Gall. 107, 178, 207		Alban Baumberger 53
Le Louet 15, 479, 480		Amand Dettwiller 687
Lemire 294, 333, 465, 813		Anaclet Gohm. 106, 511
Le Serre	15	Antonin Èvesque 206
Levadoux (Michel) 408, 719, 815		Arnaldo Balthasar 258, 373
Le Vasseur (Léon)	13	Basilée Gass 25, 62, 182, 206
Lutz (Joseph)	935	Claude Bret 465, 499, 525, 569
Manac'h	575	Désiré Lorentz 795, 854
		Edèse Ritter 53
		Egidio Moïta 333

Emmanuel Bouniol . . .	524	Le Roy (Olivier) . . .	
Etienne Baldy . . .	172, 173	Mary	
Géréon Mayer . . .	258, 333, 674	Naveau	
Lin Oliviero . . .	310, 311	Neves	156
Marcel Ley	465	Orbann	688
M ^{re} -Guill ^m Le Guellec . . .	499	Palmeira	22, 922, 923, 930
Martin Paget	97	Pereira	11
Mathias Meyer	401	Philippe	11
Maximilien Youinou . . .	15	Shehan	124
Olivier Mangold	539	Soares	156
Onuphre Cooney	639	Thiersé	259
Pacôme. Le Houérou . . .	98	Wendling	11
Placide Le Guennec	465		
Polycarpe Pfenning	216, 300	Novices - Frères	
Romain Daniel	499	Marie-Paul de Monjour	733
Silvino Pinto	795	Wilfrid Bonaparte	333
Timothée Allain	98		
Vivien Kehren	479, 480, 510	Étrangers	
Scolastiques et Novices		Abbé Sabatier	46
Le Roy (Charles)	11	Abbé Dubloc	62
		Abbé Dumax	140



TABLE DU PERSONNEL

(Admissions aux vœux, nominations, placements, retours en France, départs.)

Pères		
Abiven	290, 310, 311	Bichet 391
Acker	62, 414, 437, 663	Binger 223, 304, 770
Adam	4, 353	Bisch (Eugène) 458
Alaux	688	Bisch (Prosper) 762, 863
Allaire (Léonard)	762, 863	Blanchet 201, 316
Allaire (Olivier)	596, 832, 936	Bodeven 225
Allègre	291	Bodo 336, 438, 803
Allheilig	832, 862	Boehr 761, 863
André	338, 438	Bonjean 438
Andrieux	101, 862	Bonnefoux 617, 622
Antunes	503, 575	Boucher 922
Atzenhoffer	369	Boucheyras 53, 193, 862
Aucopt	509	Bouges 290, 291, 310, 311, 691
Audren	374, 437, 864	Boulay 337, 438, 862
Augouard (Mgr.) 336, 523, 535		Boulé 692, 771
Bailly-Comte	377	Bouleux 479, 486, 803, 832
Ball 112, 607, 709, 744, 862		Boyce 877, 919
Barillec 112, 144, 471, 865		Brand 492, 512
Barrat	53	Branigan 762, 864
Barth	886, 887	Breidel 359, 391, 415
Baud	768, 770, 804, 807	Brennan 437, 440, 816
Baumann	193	Browne 316, 832
Bénard	45	Brunetti (Jules) 103, 922
Benoit	94, 763	Brunetti (Antoine) 7, 116, 117
Bernard	762	Buisson 183
Berne	862	Buléon 183, 391, 536, 607
Berthelot	45, 575, 578	Burg (Aloïse) 62, 771
Berthon	755, 935	Cabon 762, 864
Bertrand (J ⁿ -B ^{re}) 337, 440, 922		Cabrolié 31, 200
Bertich	93, 91, 867	Cadio 417, 430, 431, 722, 832
		Cadoret 744, 807, 832
		Callewaert 31, 451

Cancellà	167, 266	Dietlin	377, 713, 723
Carrer	479, 493, 512	Dissard	440
Chany 192, 227, 236, 290, 311		Dooley	762, 862
Chardin	377	Doppler	541
Chassagnol	101	Downey	123, 266
Chauffour	862	Dréano	338, 439
Chomette	338, 438	Dubail	73
Cimbault	762, 863	Dubois	338, 535, 541
Clauss 691, 708, 709, 725		Duclos	762, 863
Coffey	338, 438	Ducloux	78, 470
Collin	41, 409	Dumont	377
Colomb-Gris	617, 622	Dunoyer	935
Colrat	30, 112, 807	Durdos 227, 233, 688, 935	
Coquet	839	Durny	762, 862
Corbet	12, 14, 409, 865	Duron	369, 379, 381
Cotonéa	768, 771	Duss	45
Cotter	437	Ehrhard (Léon)	338, 438
de Courmont (Mgr) 503, 662, 765		Ehrhart (Eugène)	377, 633
Courtine	53, 94, 438	Emonet	537, 657, 865
Cremer	337, 438	Enderlin	73, 438
Croagh	4	Epinette	83
Cros	112, 310, 438, 691, 935	Erhardt (Henri) 336, 438, 862	
Dahin	400	Ertzscheid	417, 430
Dangelzer (Eugène)	53, 72	Eschbach	116
Dangelzer (Michel)	914, 917	Éspinasse	451, 452
Davezac	31, 415	Evans	138
Décaillet	7	Fall	311
Decressol	101, 862	Faugère	101, 470, 865
Dedienne	792	Faxel	167
Degoul	30, 807	Féger	503, 655
Dekindt	618, 629	Ferchaud	225, 263, 345, 439
Demaison (Charles)	512	Ferré	720
Demaison (Louis)	7	Ferrérol 263, 279, 282, 438	
Derouet	590	Fischer	646, 873
Descours	94, 101	Fitzgibbons	909
Desnier	62	Flick	377, 78, 729
Dewaste	762, 863	Fogarty	128, 138
Didier	862, 778	Portemps	112, 128, 503

Fraisse (Alph ^o)	337, 437, 862	Griffin (Fréd.)	817, 826, 827
Fraisse (Jn-B ^o)	688, 792, 848	Griffin (John)	875, 877, 885
François	78, 83, 688	Grizard	764, 865
Frankoual	31	Grøell	7
Frécezon	688, 864	Gruffat	53
Friederich	922, 926	Gruffaz	438
Friess	345, 377	Grünenwald (Charles)	875
Frinault	263, 439, 792	Grünenwald (Michel)	452
Fritsch	338, 440	Guth	251
Fuzier	439, 778	Guyodo	45, 764
Gaepfert (Emile)	103	Guyot (Charles)	266
Gaeppe	18, 439, 636	Guyot (Cyr)	71, 78, 438, 862
Gaëtan	263, 438, 479, 512	Haaby	768, 806
Gagnière	438	Haberkorn	145, 439, 691
Gaillard	279, 283	Hangniéré	762, 864
Galway	883	Hassler	7
Ganot	338, 439	Hattler	535, 690, 802, 936
Gardel	101, 862	Haumesser (Augustin)	922
Garnier (Abel)	310, 575	Haumesser (Joseph)	266
Garnier (Alfred)	493, 691	Healy (Laurent)	128, 138
Gaschy	7, 763, 832	Healy (William)	887
Gehrès	764, 841	Hée	338, 439
Génié	639, 645	Héhir	345, 374, 440
Genoud	7	Heinis	337, 439
Georger	762, 863	Heitz	101, 862
Gerrer	5, 7, 409, 865	Heizmann	755, 863, 901, 905
Gerspacher	112, 192	Henry (Alphonse)	338, 438
Gerzat	73, 862	Henry (Joseph)	359, 763
Giguelay	377, 618, 622, 633	Hermann	375, 439
Goblet	338, 439, 541	Herpe	337, 439
Goetz (Aloïse)	338, 439	Holder	183, 439, 738
Goetz (Joseph)	225, 454, 459	Hubert	865
Gommenginger	725, 729, 733	Huffschmitt	691
Goodmann	378, 440, 816, 817	Hügi	922, 926
Gourdy	616	Huvéty's	865
Grappe	157, 161	Huyghe	762, 864
Grenet	377, 470	Hyland	722
Grès	83, 914, 917	Jacques	338, 438, 862

Jaeckel	684, 691, 698	Lancel	79
Jalabert	31, 94, 607	Laurent	438, 864
Jauny	755, 802	Laval	439, 792
Jaworski	878, 879	Lavandier	192, 267
Jégou	832, 865	Le Beller	183, 438, 862
Jehl	338, 439	Le Berre (Jacques)	233, 935
Joly	761, 862	Le Berre (Laurent)	94, 691
Jouan (Jn-Marie)	227, 240	Le Citol	401
Juillard	21, 40	Leclercq	339, 439, 541
Karst	535, 682, 935	Le Floch	763, 832
Kauffmann (Antne)	337, 439	Le Gouay	555, 596
Kauffmann (Xavier)	337, 438	Le Hir	762, 863
Kearney	762, 862	Leininger	439, 778
Keiling	338, 439	Le Meillour	479, 691
Kelly	138, 142, 817	Le Mintier	607
Kerambrun	438, 778	Lemire	839
Kieffer (André)	617, 618	Le Padellec	73
Kieffer (François)	238	Leportier	873, 922
Kieffer (Paul)	479	Leray	762, 863
Kieffer (Philippe)	863	Leroux	722
Kientzler	607, 862	Le Rouzic	688, 778
Kirby	338, 440	Lescure	770
Klaine	45, 352	Lestrohan	31
Knœbel	337, 438	Levadoux (Antoine)	101, 439, 479
Kocher	682	Levadoux (Michel)	94
Kœnig	691, 692, 708	Levasseur	338, 438
Koffel	337, 439	Le Vouédec	761, 863
Kohler	338, 439	Libermann	54, 374, 437, 865
Kornmann (Joseph)	223, 439, 731	Lichtenberger (Jh)	503, 862
Kornmann (Laurent)	702	Lichtenberger (Xr)	416, 431
Krafft	461	Limbour	437, 439 848
Kuhn (Alphonse)	832	Lithy	337, 438
Kunemann	336, 470	Lorber	112, 316, 322, 438
Kuntzmann	18, 323	Losserand	311
La Brousse	162	Luec	192
Lacombe	688, 863	Lutaud	31, 93, 94, 764
Laengst	901, 904, 906, 909	Lutz (Émile)	684
Laguarrique	762, 863	Lux	337, 437, 764

Mac Dermott (Henri)	377	Muratou	304, 377, 439
Mac Dermott (Patrice)	876, 877	Murphy (Daniel)	128, 377
Mac Donnell	763	Murphy (John)	873, 875
Machou	684, 708	Naegel	762, 862
Magalhaes	157	Nio	338, 439, 541
Maher	263	Noirjean	266, 317, 325
Manac'h	304, 437, 771	Nolan	192, 342, 374, 440
Marichelle	193, 223, 479	Norris	138
Marquès	629	Nüssbaumer	401
Martin	863	Oberlé	377, 692, 702, 707
Mataly	803	O'Brien (James)	123
Mathias	338, 438	O'Brien (Michel)	123
Mazô	804	O'Carroll	323, 877
Méchin	803	O'Gorman	18, 862
Meillorat	223, 608, 655, 690	O'Hanlon	123, 266
Meistermann	94, 803	O'Hart	138, 266
Mengelle	774	Olfen	337, 440, 909
Mertel	338, 438	Orinel	338, 438
Messager	226, 227	O'Rorke	128, 266, 345
Meyer (Charles)	761, 863	O'Shea (Cornelius)	123
Meyer (Théophile)	876, 919	O'Shea (Michel)	337, 438, 817
Michaud	53, 863	Oster	873
Michel (Joseph)	7, 116, 803	Otten	864, 886
Michel (Pierre)	688	Pacé	369, 379, 607, 722
Miguel	460	Palley	31, 94, 183
Mitchell	123, 722	Pallier (Blaise)	48, 862
Monnier	359, 720, 936	Paris	94
Montel	304, 439, 744, 848	Parissier	374
Monvoisin	83, 267, 778	Pascal (Jean-Bap ^{te})	336, 575
Moreau	596, 616	Patry	338, 438
Morelle	337, 438	Paulus	454, 458
Moulin	607	Pawlas	223, 264, 429, 438
de Mouzon	338, 438, 864	Pellerin	768, 804
Moysan	279, 471, 862	Pembroke	138, 722
Muespach	906	Pérès	338, 438
Muller (Auguste)	31	Pernot	78, 101, 688
Muller (Joseph)	684, 713	Perraud	62, 336, 774
Munsch	762, 863	Paloc	022

Perreard	31, 94, 225, 454	Rochette	804
Peureux	470	Rohmer	725
Phelan	919, 920	Rolle	53, 935
Picarda (Jean - Marie)	369, 503	Rooney	157, 161
Picarda (Louis)	841	Ropars	279, 282
Pillard	923	Ro.h	914
Pillu	688	Roulet	762, 863
Planeix (François)	862	Roupnel	509, 646
Plomby	762, 863	Rouxel	338, 439
Plunkett	337, 440, 887, 888	Royer	338, 438
Portier	338, 438, 935	Ruhle	151
Power (William)	31, 887	Rumbach	922
Poyer-Poulet	755, 935	Runtz	847
Prat	838, 863	Rydlowski	878, 879
Pringault	355, 359	Sacleux	663
Prono	53	Sallaz	554, 596
Rabany	304, 778	Sand	440, 486, 883
Radiguet	73, 763	Santos	161, 167, 375
Reeb	183, 401, 470	Schaal	142
Reibel	655	Schaeffer	193, 223
Reignat	504, 802, 936	Schaller	162
Reinlen	352	Schleweck	78
—Réling	225, 419, 426	Schlösser	883
Rémont	279, 286, 471	Schmidt (Christian)	128
Remy	554, 613	Schmidt (Eugène)	901, 903
Renault	336, 438	Schmidt (Pierre)	762, 863
Replumaz	336	Schmitz	882, 908
Retter	337, 437	Schmodry	762, 862
Reymann	338, 439	Schneider (Charles)	762, 862
Rialland	263, 377, 438, 862	Schneider (Théop.)	337, 439, 723
Riaux	865	Schultz	902, 904
Ribbes	438	Schurrer (Antoine)	792
Richard	462	Schurrer (Xavier)	151, 167
Riedlinger	31	Schuster	440, 922
Riegert	338, 439, 778	Schwab	832, 864, 907, 908, 909
Riff	383	Schwartzrock	763, 878, 879
Ritzenthaler	655, 864	Sébire	226
Robillon	337, 438	Sémery	94, 377, 438

Sène	280, 282, 283	Vogler	762, 863
Sengelin	509	Vulquin	18, 383
Sévérino	145, 803	Walsh	123, 722
Shields	226, 317, 325	Walter (Aloïse)	145, 722
Siméon	183, 349, 369	Ward	317, 688, 864
Sinner	838, 863	Wattiez	338, 438
Souza	459, 461, 474	de Waubert de Genlis	101, 138
Spannagel	862	Wechter	691
Spielmann	865	Weckel	763
Stein	248	Wenger	847
Steinmetz (François)	377, 601	Wieder (Joseph)	762, 863
Steinmetz (Jean)	617	Wieder (Martin)	452, 476, 617
Stephens	128, 138, 722	Winsler	862
Stercky	5, 438, 803, 862	Wilhem	338, 440, 817
Steurer	886, 903, 904	Willms	375, 440, 881
Stoffel (Ignace)	183, 492, 655, 898	Wilt	763
Stoll	94, 162, 375	Wintz	337, 438
Strebler	377, 660, 662, 873	Wirtz	803
Sundhauser	7, 377, 438	Wolf	762, 863
Sutter	31, 317, 325	Zielenbach	375, 440, 883, 885
Sylvand	935		
Tacheix	438, 764, 862	Frères	
Thierry	94, 377, 862	Abilio	441
Thuet	762, 863	Achille	193
Tobin	919	Achillée	266
Tranquilli	291, 832	Adélard	470
Travers	73, 94	Adelin	692, 832
Tristan	401, 509	Adelio	157
Tuohy	317	Adelme	46, 317
Ulrich	317, 617, 629	Adolphus	763
Unverzagt	83, 226, 227, 345, 377	Adriano	462, 476, 477
Urien	470, 575	Agapit	579
Ussel	12	Aglibert	763
Vanhaecke	7, 764	Aidan	132
Veillet	30, 112, 193, 439, 784	Aimé	688, 863
Viseux	336, 618	Albéric	30, 439
Visseq	103, 223, 470	Albert	128, 377, 438, 503
Voegtli (Marc)	398	Albeus	266

Aleixo	722	Birenger	45
Alexandre	723	Bernardin	470
Alfonso	378	Blaise	688
Alfred	872	Blanchard	691, 729
Alipio	375	Bonaventure	227
Almaque 375, 439, 509, 792		Brandain	438
Alory	838	Bruno	803
Aloysius	803	Brunon	720
Alpinien	226, 267	Calixte	849
Alvarès	304, 439	Camillo	863
Amadeu	378	Cantien	193
Amand	438	Casimiro	378, 439
Ambroise	922	Cassius	451
Ambrosio	838	Célestin	486
Amédée	849	Celsus	887, 888
Ammon	878	Céré	663
Anastase	336, 471	Charles	509
André	193, 720, 935	Christophe	227, 873
Andrew	378, 909	Chrysostome	305
Anthime	223, 264, 437	Ciry	227, 374, 470, 723
Antonino	378	Clair	193
Apollinaire	116, 691	Claudius	415, 763
Arnaldo	454	Clément	763
Arnold	883	Constance	509
Arsenio	157, 509	Constant	225, 438
Arthème	803, 919	Convoyon	227
Arthur	377	Corentin	45, 575, 578
Aubert	30, 183, 369	Cornélie	73
Aubry	78, 193	Crépinien	803
Auguste	817, 827	Custodio	194, 336, 459
Augusto	157, 192, 377	Damase	708, 725
Auxène	438, 578	Daniel	440, 763, 878
Barnabé	46, 417, 691	David	128, 417
Belchior	194	Désiré	486
Bénédict	663	Diniz	863, 872
Bénigne	193	Divitien	31, 193
Benjamin	83	Dominique	578
Benoît	194	Donat	803

Donatien	378	Gil	509, 635, 660
Dunstan	128	Gilbert	1935
Édern	803	Gildas 438, 440, 578, 607, 849	
Édèse	803	Gilles	183, 377
Édouard	691, 849	Godfried	655
Éleuthère	223	Gonçalo	375
Élie	596, 616	Gontran	128
Élimien	264	Grégorio	441
Elpide	142, 480	Grégorius	128
Émery	83, 378	Guilherme	509
Émile	898, 935	Henrique	167, 722
Épaphras	691	Hérard	470
Éphrem	691, 723	Héribert	196
Ernest	70, 935	Hermas	419 425
Estevao	157, 452	Hermès	401, 509
Eucher	377	Hermogène	763
Euloge	803	Hervé	45, 378, 535
Euphrase 336, 439, 491, 498, 523		Hiéronymus	763, 878
Evaristo	194, 336, 452	Hildevert	480, 492, 691
Faustinien	578	Honorius	778
Ferdinand	194	Hubert	45
Flavien	578	Hyacinthe	194
Florentin	45	Hygin	691
Floribert	45, 223	Illidio	378, 439
Florien	45, 763	Isaac	62, 310, 311, 438
François	11, 71, 470, 720	Isaure	439
François-Marie	46	Jacques	325
Fraternelle	378, 439	Jarlath	266
Frédéric	266	Jean-Chrysostome	803, 863
Fridéricus	440, 763	Jean-Paléon	862
Fulbert	578	John-Joseph	128
Fuscien	45	Joao-de-Deos	612
Gabriel	311	Josaphat	45, 193
Gaudentius	763, 878	Josse	193
Géminien	193	Julien	618, 633
Geraldo	462	Justinien	226
Germain	554	Justino	167
Géronce	417	Juvérial	438

Juvence	183	Maxence	579
Landelin	378, 438, 894	Maxime	30, 112
Lazare	73, 116	Mayeul	579, 607, 849
Leo	763	Mel	265
Léon	378, 878	Méléce	803
Léonce	691, 698	Ménélee	803
Libérius	11, 116	Merry	193
Longin	264	Nectaire	193, 438
Louis-Joseph	46, 264	Nicomède	849
Lucain	803	Noël	841
Lucas	377	Nolasque	226, 250, 377
Lucius	803, 894	Norbert	226
Ludan	378, 438	Novat	438
Ludger	462	Octavien	193
Luiz	377, 633, 803	Omer	128, 763
Macaire	438, 578, 607, 849	Oreste	73
Magloire	83	Oscar	607, 863
Mamert	486	Osée	763, 841, 919
Mansuet	509	Othon	378
Manuel	935	Ovidio	451, 452
Marie-Aloyse	688, 763	Parfait	377
Marie-Benoît	449, 792	Pedro	838, 863
Marie-Jérôme	11, 73	Philibert	194
Marie-Liguori	872	Philippe	45
Marie-Stanislas	183, 738	Phocas	62, 377
Marien	78	Porphyre	756
Martial	193, 541	Priscillien	470
Martin	193, 607, 849	Prosper	377
Martinien	193, 325	Prudence	803
Martinus	400	Prudent	378
Materne	45	Quillian	193, 470
Matheus	194, 336	Raymond	363, 45
Mathias (Meyer)	401	Raynaldo	612, 863
Mathias (Schmitt)	803, 863	Régis	112, 317, 817
Mathurin	374, 692	Remy	438
Matronien	31, 78	Ricardo	646
Mauricio	194, 336	Rieu	193
Maville	78	Rigobert	62, 223, 250

Étienne	223	Médard	263
Euloge	503, 575	Philbert	263
Friard	438	Philibert	439
Jean-Baptiste	264	Philomène	339
Lambert	264	Quentin	263, 655
Malachie	607		
Marie-Augustin	142, 575, 935	Agrégés et Auxiliaires	
Marie-Germain	863	Swinghedaw Rémy	53
Marie-Paul	470	Schneider Jean	935
Martial	439	Conrad	46, 264, 575



